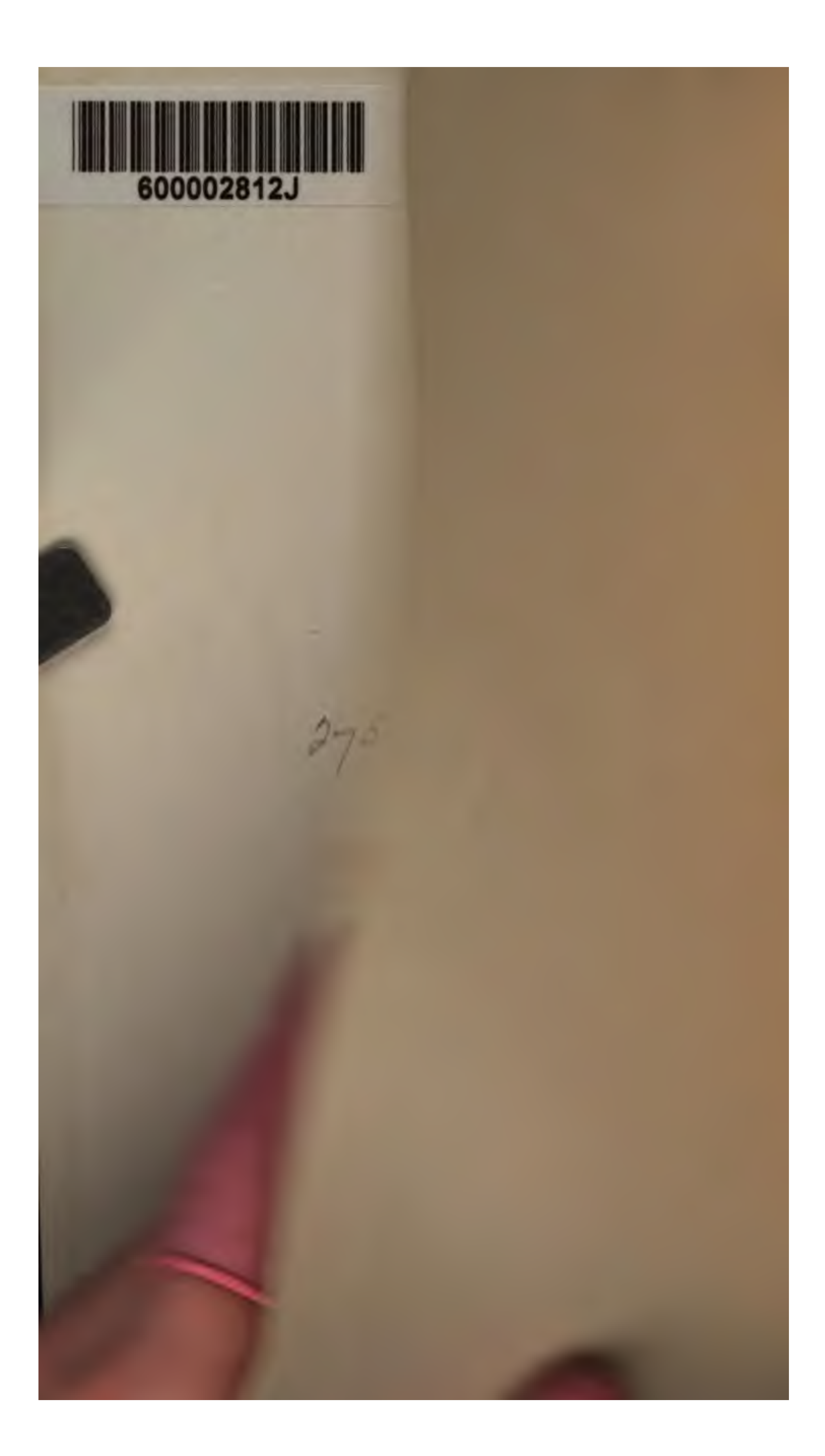





600002812J


600002812J

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

IDEROT

VUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

ANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES
ET LES MANUSCRITS INÉDITS
NSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

ICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

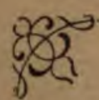
ÉTUDE SUR DIDEROT
ET
OUVEMENT PHILOSOPHIQUE AU XVIII[e] SIÈCLE

PAR J. ASSÉZAT

TOME QUATRIÈME



PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1875




CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Cette édition véritablement complète des Œuvres de Diderot formera environ 15 vol. in-8° cavalier, imprimés par M. Claye, sur beau papier du Marais. Prix du volume . . . . 6 fr.

Il sera tiré 100 exemplaires sur papier de Hollande, qui sont vendus.

IL PARAIT UN VOLUME PAR MOIS

ŒUVRES DE RABELAIS

Texte revu et collationné sur les éditions originales, accompagné d'une vie de l'Auteur, de notes et d'un Glossaire; 60 grandes compositions, de nombreux dessins, 250 en-têtes de chapitres, environ 240 culs-de-lampe, par Gustave Doré. 2 volumes in-4° colombier, imprimés sur papier vélin. . . . 200 fr.
200 exemplaires numérotés sur papier de Hollande. . . . . 300 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

Avec la nomenclature linnéenne et la classification de Cuvier; édition nouvelle, revue sur l'édition in-4° de l'Imprimerie nationale; annotée par M. Flourens, membre de l'Académie française. Les *Œuvres complètes de Buffon* forment 12 vol. gr. in-8° jésus, illustrés de 163 planches, 800 sujets coloriés, gravés sur acier, d'après les dessins originaux de V. Adam. 120 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND

Nouvelle édition précédée d'une Étude littéraire sur Chateaubriand, par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 12 très-forts volumes in-8°, sur papier cavalier vélin, ornés d'un beau portrait de Chateaubriand, et de 42 gravures, le volume. . . . . 6 fr.

Les notes manuscrites de Chateaubriand, recueillies par M. Sainte-Beuve sur les marges d'un exemplaire de la 1re édition de l'*Essai sur les Révolutions*, donnent à notre édition de cet ouvrage une valeur exceptionnelle. On sait que l'exemplaire qui portait ces notes confidentielles a été acheté un prix considérable à la vente des livres du célèbre critique. Quelle que soit la destinée de cet exemplaire, les notes si importantes qu'il contient ne seront point perdues pour le public, puisqu'elles se trouvent relevées avec le plus grand soin dans notre texte. Elles sont là, en effet, et ne sont que là. Avis aux curieux.

ON VEND SÉPARÉMENT AVEC TITRE SPÉCIAL

LE GÉNIE DU CHRISTIANISME. 1 vol.
LES MARTYRS. 1 vol.
L'ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM. 1 vol.
ATALA, RENÉ, LE DERNIER ABENCERAGE, LES NATCHEZ, POÉSIES. 1 vol.
VOYAGES EN AMÉRIQUE, EN ITALIE ET EN SUISSE. 1 vol.
LE PARADIS PERDU. 1 vol.
HISTOIRE DE FRANCE. 1 vol.
ÉTUDES HISTORIQUES. 1 vol.

Le prix de chaque volume, avec 3, 4 ou 5 gravures. . 6 fr.

ŒUVRES D'AUGUSTIN THIERRY

5 vol. in-8° cavalier, papier vélin glacé, le volume. . . . . 6 fr.

Histoire de la Conquête de l'Angleterre. 2 volumes.
Lettres sur l'Histoire de France. — Dix ans d'Études historiques. 1 volume.
Récits des Temps mérovingiens. 1 volume.
Essai sur l'Histoire du Tiers État. 1 volume.

HISTOIRE DES DEUX RESTAURATIONS

Jusqu'à l'avénement de Louis-Philippe (de janvier 1813 à octobre 1830), par Ach. de Vaulabelle. Nouvelle édition illustrée de vignettes et portraits sur acier, gravés par les premiers artistes d'après les dessins de Philippoteaux. 10 volumes in-8° à. . . . . 6 fr.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [504]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

PHILOSOPHIE

IV

BELLES-LETTRES

I

ROMANS

CONTES, CRITIQUE LITTÉRAIRE

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR
RUE SAINT-BENOIT

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

REVUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

COMPRENANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES

ET LES MANUSCRITS INÉDITS
CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

NOTICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

ÉTUDE SUR DIDEROT

ET

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE AU XVIIIe SIÈCLE

PAR J. ASSÉZAT

TOME QUATRIÈME

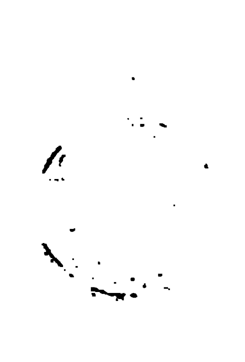


PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1875



MISCELLANEA

PHILOSOPHIQUES

NOTICE PRÉLIMINAIRE

A la fin de son article DIDEROT, de l'*Encyclopédie méthodique* (*Philosophie ancienne et moderne*), Naigeon nous donne quelques renseignements sur les procédés de travail de Diderot. Les voici :

« Diderot, dit-il, avait contracté depuis très-longtemps l'habitude d'écrire sur les premiers feuillets de ses livres, et souvent sur des feuilles volantes qu'il y insérait, le jugement qu'il portait de ces différents ouvrages et ses propres réflexions sur l'objet général de la discussion. Montaigne faisait à peu près la même chose, comme il nous l'apprend lui-même dans le passage suivant : « Pour subvenir, dit-il, à « la trahison de ma mémoire et à son défaut, si extrême qu'il m'est « advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres, comme « récents et à moi inconnus, que j'avois lus soigneusement quelques « années auparavant et barbouillés de mes notes; j'ai pris en coustume « depuis quelque temps d'adjouster au bout de chasque livre (je dis de « ceux desquels je ne me veux servir qu'une fois) le temps auquel j'ai « achevé de le lire, et le jugement que j'en ai retiré en gros, afin que « cela me représente au moins l'air et l'idée générale que j'avois con- « ceue de l'auteur en le lisant. Je veux transcrire ici aucunes de ces « annotations. » (*Essais,* liv. II, chap. x.)

Naigeon ajoute : « Ce qui mérite surtout d'être remarqué, parce que rien ne peint mieux l'originalité du caractère de Diderot et ne fait mieux connaître la tournure particulière de son esprit, c'est qu'en parcourant les titres, souvent inconnus, des ouvrages sur lesquels il a fait des observations, on voit qu'il lui importe fort peu que le livre qu'il analyse soit bon ou mauvais : dans le premier cas, il s'élève rapidement à la hauteur de son sujet; sa vue s'agrandit pour ainsi dire avec l'horizon qu'elle embrasse; il s'empare des principes de l'auteur, le applique,

les généralise et en tire de grands résultats; dans le second, il refait dans sa tête le livre dont il parle et s'en sert comme d'une table de chapitres, qu'il remplit ensuite à sa manière. C'est à ce sujet que M. d'Holbach lui dit un jour qu'il n'y avait point de mauvais livres pour lui; et rien n'est plus exact. Diderot lui-même ne se défendait pas trop de cette facilité avec laquelle il prêtait aux autres son talent, son imagination et ses connaissances; et lorsque après avoir lu sur sa parole tel ou tel livre dont il avait fait l'éloge, on lui faisait remarquer qu'il n'y avait rien de tout ce qu'il y avait vu, il répondait naïvement : *Eh bien, si cela n'y est pas, cela devrait y être.* »

Naigeon clôt le chapitre des quelques extraits tirés par lui des papiers de Diderot par ce renseignement :

« Les notices qu'on vient de lire font partie de ce que Diderot appelait ses *Miscellanea.* »

Ce titre nous était dès lors recommandé, et c'est ainsi que nous désignerons, à la fin de chaque grande division des *Œuvres,* les feuilles volantes, les essais, les extraits, les notes se rapportant à cette division.

Nous ne nous astreindrons pas pour ces fragments à l'ordre chronologique, fort difficile, sinon impossible à rétablir; nous nous bornerons à donner d'abord les morceaux originaux, ensuite les articles de critique, enfin les passages insérés dans des ouvrages portant le nom d'autres auteurs.

MISCELLANEA
PHILOSOPHIQUES

REGRETS
SUR
MA VIEILLE ROBE DE CHAMBRE
OU
AVIS A CEUX QUI ONT PLUS DE GOUT
QUE DE FORTUNE.

La première édition de ce charmant morceau si connu et si digne de l'être parut en 1772 en une brochure petit in-8°, sans indication de lieu, mais elle sortait certainement d'une imprimerie suisse.

On lit en tête :

AVIS AU LECTEUR.

« M. DIDEROT ayant eu occasion de rendre un service signalé à Mme GEOFFRIN, celle-ci imagina, par reconnaissance, d'aller déménager un jour tous les haillons du réduit philosophique et d'y faire mettre d'autres meubles, qui, quoique beaux, étaient d'une extrême simplicité, et ne sont devenus si recherchés que sous la plume poétique du *pénitent en robe de chambre d'écarlate*.

« Laïs, dont il est parlé dans ces *Regrets*, est le nom d'un tableau de VERNET; malgré ce qu'en dit M. DIDEROT, qu'elle ne lui a rien coûté, on est sûr cependant qu'il obligea VERNET de prendre de sa part vingt-cinq louis. Ce n'est rien, mais toujours beaucoup pour une bourse philosophique. Ce n'est pas, assurément, la faute de l'artiste, qui voulait absolument que le philosophe acceptât son tableau; mais celui-ci vou-

lut, disait-il, en payer au moins les couleurs, et Vernet fut obligé de céder[1].

« R. »

Cette édition suisse, que nos prédécesseurs ne paraissent pas avoir connue, présente de nombreuses variantes avec les réimpressions subséquentes; quelques-unes sont des fautes, quelques autres nous ont semblé préférables à la version adoptée. Nous ne signalerons que les cas dans lesquels il pouvait y avoir hésitation.

Pourquoi ne l'avoir pas gardée? Elle était faite à moi; j'étais fait à elle. Elle moulait tous les plis de mon corps sans le gêner; j'étais pittoresque et beau. L'autre, raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière, un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaissie refusait-elle de couler de ma plume, elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquents services qu'elle m'avait rendus. Ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille. A présent, j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne, ni les éclats du feu, ni la chute de l'eau. J'étais le maître absolu de ma vieille robe de chambre; je suis devenu l'esclave de la nouvelle.

Le dragon qui surveillait la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi. Le souci m'enveloppe.

Le vieillard passionné qui s'est livré, pieds et poings liés, aux caprices, à la merci d'une jeune folle[2], dit depuis le matin jusqu'au soir : Où est ma bonne, ma vieille gouvernante? Quel

1. On lit dans le *Livre de Vérité*, de Joseph Vernet, publié par M. Léon Lagrange, ces deux mentions : « Le 10 décembre 1767, j'ay reçu pour un tableau que j'ay fait pour M. Diderot 600 livres. — Dans le mois de novembre 1769 (1768), j'ay reçu de M. Diderot 600 livres pour un tableau que je luy ay fait. » — La première de ces mentions concerne-t-elle un premier tableau payé par Mme Geoffrin pour compléter l'ameublement, et la seconde serait-elle le moyen employé par Diderot pour récompenser Vernet en lui commandant un pendant? Cela se pourrait. Dans tous les cas, on voit que l'auteur de l'avis (Gessner? Meister?) était assez bien informé.

2. VARIANTE : fille.

démon m'obsédait le jour que je la chassai pour celle-ci! Puis il pleure, il soupire.

Je ne pleure pas, je ne soupire pas; mais à chaque instant je dis : Maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate! Maudit soit le précieux vêtement que je révère! Où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de calemande?

Mes amis, gardez vos vieux amis. Mes amis, craignez l'atteinte de la richesse. Que mon exemple vous instruise. La pauvreté a ses franchises; l'opulence a sa gêne.

O Diogène! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirais! O Aristippe, ce manteau fastueux fut payé par bien des bassesses[1]. Quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre et ferme du cynique déguenillé! j'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un tyran.

Ce n'est pas tout, mon ami. Écoutez les ravages du luxe, les suites d'un luxe conséquent.

Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie; entre ces estampes trois ou quatre plâtres suspendus formaient avec ma vieille robe de chambre l'indigence la plus harmonieuse.

Tout est désaccordé. Plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

Une nouvelle gouvernante stérile qui succède dans un presbytère, la femme qui entre dans la maison d'un veuf, le ministre qui remplace un ministre disgracié, le prélat moliniste qui s'empare du diocèse d'un prélat janséniste, ne causent pas plus de trouble que l'écarlate intruse en a causé chez moi.

Je puis supporter sans dégoût la vue d'une paysanne. Ce morceau de toile grossière qui couvre sa tête; cette chevelure qui tombe éparse sur ses joues; ces haillons troués qui la vêtissent à demi; ce mauvais cotillon court qui ne va qu'à[2] la moitié

1. Variante : fut payé bien cher.
2. Variante : pas à.

de ses jambes; ces pieds nus et couverts de fange ne peuvent me blesser : c'est l'image d'un état que je respecte; c'est l'ensemble des disgrâces d'une condition nécessaire et malheureuse que je plains. Mais mon cœur se soulève ; et, malgré l'atmosphère parfumée qui la suit, j'éloigne mes pas, je détourne mes regards de cette courtisane dont la coiffure à points d'Angleterre, et les manchettes déchirées, les bas de soie sales[1] et la chaussure usée, me montrent la misère du jour associée à l'opulence de la veille.

Tel eût été mon domicile, si l'impérieuse écarlate n'eût tout mis à son unisson.

J'ai vu la Bergame céder la muraille, à laquelle elle était depuis si longtemps attachée, à la tenture de damas.

Deux estampes qui n'étaient pas sans mérite : *la Chute de la manne dans le désert* du Poussin, et l'*Esther devant Assuérus* du même; l'une honteusement chassée par un vieillard de Rubens, c'est la triste Esther; la *Chute de la manne* dissipée par une *Tempête* de Vernet.

La chaise de paille reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin.

Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se renfermer dans une armoire marquetée, asile plus digne d'eux que de moi.

Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée.

Ces deux jolis plâtres que je tenais de l'amitié de Falconet, et qu'il avait réparés lui-même, déménagés par une Vénus accroupie. L'argile moderne brisée par le bronze antique.

La table de bois disputait encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui semblaient devoir la dérober longtemps à l'injure[2] qui la menaçait. Un jour elle subit son sort et, en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

Instinct funeste des convenances! Tact délicat et ruineux, goût sublime qui change, qui déplace, qui édifie, qui renverse; qui vide les coffres des pères; qui laisse les filles sans dot, les fils sans éducation; qui fait tant de belles choses et de si grands

1. Il y a, dans les éditions plus récentes : *les bas blancs*. Il nous semble que la première leçon était mieux dans le ton général du tableau.

2. VARIANTE : la catastrophe.

maux, toi qui substituas chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois; c'est toi qui perds les nations; c'est toi qui, peut-être, un jour, conduiras mes effets sur le pont Saint-Michel[1], où l'on entendra la voix enrouée d'un juré crieur dire: A vingt louis une Vénus accroupie.

L'intervalle qui restait entre la tablette de ce bureau et la *Tempête* de Vernet, qui est au-dessus, faisait un vide désagréable à l'œil. Ce vide fut rempli par une pendule; et quelle pendule encore! une pendule à la Geoffrin, une pendule où l'or contraste avec le bronze.

Il y avait un angle vacant à côté de ma fenêtre. Cet angle demandait un secrétaire, qu'il obtint.

Autre vide déplaisant entre la tablette du secrétaire et la belle tête de Rubens, il fut rempli par deux La Grenée.

Ici est une *Magdeleine*[2] du même artiste; là, c'est une esquisse ou de Vien ou de Machy; car je donnai aussi dans les esquisses. Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du publicain. J'insulte aussi à la misère nationale.

De ma médiocrité première, il n'est resté qu'un tapis de lisières. Ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens. Mais j'ai juré et je jure, car les pieds de Denis le philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la Savonnerie, que je réserverai ce tapis, comme le paysan transféré de sa chaumière dans le palais de son souverain réserva ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet; si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien tapis de lisières; il me rappelle mon premier état, et l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur.

Non, mon ami, non; je ne suis point corrompu. Ma porte s'ouvre toujours au besoin qui s'adresse à moi; il me trouve la même affabilité. Je l'écoute, je le conseille, je le secours, je le plains. Mon âme ne s'est point endurcie; ma tête ne s'est point relevée. Mon dos est bon et rond, comme ci-devant. C'est le même ton de franchise; c'est la même sensibilité. Mon luxe est de fraîche date et le poison n'a point encore

1. Lieu où l'on vend les meubles saisis pour dettes. (Note de l'édition de 1772.)
2. Variante : Un troisième tableau.

agi. Mais avec le temps, qui sait ce qui peut arriver? Qu'attendre de celui qui a oublié sa femme et sa fille, qui s'est endetté, qui a cessé d'être époux et père, et qui, au lieu de déposer au fond d'un coffre fidèle, une somme utile...

Ah, saint prophète! levez vos mains au ciel, priez pour un ami en péril, dites à Dieu : Si tu vois dans tes décrets éternels que la richesse corrompe le cœur de Denis, n'épargne pas les chefs-d'œuvre qu'il idolâtre; détruis-les, et ramène-le à sa première pauvreté; et moi, je dirai au ciel de mon côté : O Dieu! je me résigne à la prière du saint prophète et à ta volonté! Je t'abandonne tout; reprends tout; oui, tout, excepté le Vernet. Ah! laisse-moi le Vernet! Ce n'est pas l'artiste, c'est toi qui l'as fait. Respecte l'ouvrage de l'amitié et le tien. Vois ce phare, vois cette tour adjacente qui s'élève à droite; vois ce vieil arbre que les vents ont déchiré. Que cette masse est belle! Au-dessous de cette masse obscure, vois ces rochers couverts de verdure. C'est ainsi que ta main puissante les a formés[1]; c'est ainsi que ta main bienfaisante les a tapissés. Vois cette terrasse inégale, qui descend du pied des rochers vers la mer. C'est l'image des dégradations que tu as permis au temps d'exercer sur les choses du monde les plus solides. Ton soleil l'aurait-il autrement éclairée? Dieu! si tu anéantis cet ouvrage de l'art, on dira que tu es un Dieu jaloux. Prends en pitié les malheureux épars sur cette rive. Ne te suffit-il pas de leur avoir montré le fond des abîmes? Ne les as-tu sauvés que pour les perdre? Écoute la prière de celui-ci qui te remercie. Aide les efforts de celui-là qui rassemble les tristes restes de sa fortune. Ferme l'oreille aux imprécations de ce furieux : hélas! il se promettait des retours si avantageux; il avait médité le repos et la retraite; il en était à son dernier voyage. Cent fois dans la route, il avait calculé par ses doigts le fond de sa fortune; il en avait arrangé l'emploi : et voilà toutes ses espérances trompées; à peine lui reste-t-il de quoi couvrir ses membres nus. Sois touché de la tendresse de ces deux époux. Vois la terreur que tu as inspirée à cette femme. Elle te rend grâce du mal que tu ne lui as pas fait. Cependant, son enfant trop jeune pour savoir à

1. Nous hésitons à remplacer ce mot par la variante : *fondés*, qui nous paraîtrait cependant plus expressive.

quel péril tu l'avais exposé, lui, son père et sa mère, s'occupe du fidèle compagnon de son voyage; il rattache le collier de son chien. Fais grâce à l'innocent. Vois cette mère fraîchement échappée des eaux avec son époux; ce n'est pas pour elle qu'elle a tremblé, c'est pour son enfant. Vois comme elle le serre contre son sein; vois comme elle le baise. O Dieu! reconnais les eaux que tu as créées. Reconnais-les, et lorsque ton souffle les agite, et lorsque ta main les apaise. Reconnais les sombres nuages que tu avais rassemblés, et qu'il t'a plu de dissiper. Déjà ils se séparent, ils s'éloignent, déjà la lueur de l'astre du jour renaît sur la face des eaux; je présage le calme à cet horizon rougeâtre. Qu'il est loin, cet horizon! il ne confine point avec la mer. Le ciel descend au-dessous et semble tourner autour du globe. Achève d'éclaircir ce ciel; achève de rendre à la mer sa tranquillité. Permets à ces matelots de remettre à flot leur navire échoué; seconde leur travail; donne-leur des forces, et laisse-moi mon tableau. Laisse-le-moi, comme la verge dont tu châtieras l'homme vain. Déjà ce n'est plus moi qu'on visite, qu'on vient entendre : c'est Vernet qu'on vient admirer chez moi. Le peintre a humilié le philosophe.

O mon ami, le beau Vernet que je possède! Le sujet est la fin d'une tempête sans catastrophe fâcheuse. Les flots sont encore agités; le ciel couvert de nuages; les matelots s'occupent sur leur navire échoué; les habitants accourent des montagnes voisines. Que cet artiste a d'esprit! Il ne lui a fallu qu'un petit nombre de figures principales pour rendre toutes les circonstances de l'instant qu'il a choisi. Comme toute cette scène est vraie! Comme tout est peint avec légèreté, facilité et vigueur! Je veux garder ce témoignage de son amitié. Je veux que mon gendre le transmette à ses enfants, ses enfants aux leurs, et ceux-ci aux enfants qui naîtront d'eux.

Si vous voyiez le bel ensemble de ce morceau; comme tout y est harmonieux; comme les effets s'y enchaînent; comme tout se fait valoir sans effort et sans apprêt; comme ces montagnes de la droite sont vaporeuses; comme ces rochers et les édifices surimposés sont beaux; comme cet arbre est pittoresque; comme cette terrasse est éclairée; comme la lumière s'y dégrade; comme ces figures sont disposées, vraies, agissantes, naturelles, vivantes; comme elles intéressent; la force dont

elles sont peintes; la pureté dont elles sont dessinées: comme elles se détachent du fond; l'énorme étendue de cet espace; la vérité de ces eaux; ces nuées, ce ciel, cet horizon! Ici le fond est privé de lumière et le devant éclairé, au contraire du technique commun. Venez voir mon Vernet; mais ne me l'ôtez pas.

Avec le temps, les dettes s'acquitteront; le remords s'apaisera; et j'aurai une jouissance pure. Ne craignez pas que la fureur d'entasser de belles choses me prenne. Les amis que j'avais, je les ai; et le nombre n'en est pas augmenté. J'ai Laïs, mais Laïs ne m'a pas. Heureux entre ses bras, je suis prêt à la céder à celui que j'aimerai et qu'elle rendrait plus heureux que moi. Et pour vous dire mon secret à l'oreille, cette Laïs, qui se vend si cher aux autres, ne m'a rien coûté.

RÉSULTAT
D'UNE CONVERSATION

SUR

LES ÉGARDS QUE L'ON DOIT AUX RANGS
ET AUX DIGNITÉS DE LA SOCIÉTÉ[1].

Dans l'état de nature tous les hommes sont nus, et je ne commence à les distinguer qu'au moment où je remarque dans quelques-uns, ou des vertus qui leur concilient mon estime, ou des vices qui leur attirent mon mépris, ou des défauts qui m'inspirent pour eux de l'aversion. Dans la société c'est autre chose; je me trouve placé entre des citoyens distribués en différentes classes qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, et décorés de différents titres qui m'indiquent l'importance de leurs fonctions. Un homme n'est plus simplement un homme, c'est encore le ministre d'un roi, un général d'armée, un magistrat, un pontife; et quoique la personne puisse être, sous la plus auguste de ces dénominations, la créature la plus vile de son espèce, il est une sorte de respect que je dois à sa place; ce respect est même consacré par les lois qui sévissent contre l'injure, non selon l'homme injurié, mais encore selon son état. La connaissance des égards attachés aux différentes conditions forme une partie essentielle de la bienséance et de l'usage du monde. L'ignorance ou l'oubli de ces égards ramène sous la peau d'ours et dans le fond de la forêt. C'est réclamer la prérogative du sauvage au centre d'une société civilisée.

J'ai été une fois menacé de la visite du roi de Suède actuellement régnant. S'il m'eût fait cet honneur, je ne l'aurais certainement pas attendu dans ma robe de chambre : au moment où son carrosse se serait arrêté à ma porte, je serais descendu

1. Ce morceau se trouve dans la *Correspondance* de Grimm, sous la date d'octobre 1776.

de mon grenier pour le recevoir. Arrivé sous mes tuiles, il se serait assis, et je serais resté debout; je ne lui aurais fait aucune question; j'aurais répondu le plus simplement et le plus laconiquement à ses demandes. Si nous avions été d'avis différent, je me serais tu, à moins qu'il n'eût exigé que je m'expliquasse; alors j'aurais parlé sans opiniâtreté et sans chaleur, à moins que la chose n'eût touché de fort près au bonheur d'une multitude d'hommes; car alors qui peut répondre de soi? Il se serait levé, et je n'aurais pas manqué de l'accompagner jusqu'au bas de mon escalier.

Certes, je n'aurais fait aucun de ces frais pour le comte de Creutz, son ministre.

Quoique je sois honnête, même avec les valets, c'est une sorte d'honnêteté qui diffère de celle que j'observe avec les maîtres; avec les maîtres, s'ils sont mes amis, ou s'ils me sont indifférents; avec les maîtres qui m'ont accordé de l'estime et de l'amitié, s'ils sont seuls ou s'ils ont compagnie. Laisser apercevoir le degré d'intimité est souvent une indiscrétion très-déplacée.

J'ai le son de la voix aussi haut et l'expression aussi libre qu'il me plaît avec mon égal; pourvu qu'il ne m'échappe rien qui le blesse, tout est bien. Il n'en sera pas ainsi avec le personnage qui occupe dans la société un rang supérieur au mien, avec l'inconnu, avec l'enfant, avec le vieillard. Je me permettrai avec un homme du monde une plaisanterie que je m'interdirai avec un ecclésiastique. Je ne plaisanterai jamais avec un grand. La plaisanterie est un commencement de familiarité que je ne veux ni accorder ni prendre avec des hommes qui en abusent si facilement et qu'il est si facile d'offenser. Il n'y a guère que ceux qu'ils dédaignent qui soient à l'abri de cet inconvénient. Malheur à ceux qui conservent la faveur des grands et qui ont avec eux leur franc parler! Ce sont pour eux des hommes sans caractère et sans conséquence.

Si jamais j'ai à m'entretenir avec le vicaire de la paroisse, mon curé et mon archevêque, et que j'écrive mon discours, je n'aurai pas besoin de mettre en tête, *voici ce que j'ai dit à l'un et à l'autre et au dernier*; on ne s'y trompera pas, et je n'aurai manqué d'honnêteté à aucun d'eux.

Je ne pense point que la culture des lettres, appartenant

indistinctement à tous les états, ne soit pas une profession comme une autre. Tout le monde écrit, mais tout le monde n'est pas auteur; tout le monde parle, mais tout le monde n'est pas orateur. Il y a dans la société des hommes qui dessinent, qui peignent ou qui chantent, sans être ni musiciens ni artistes.

J'ai une assez haute opinion d'une profession dont le but est la recherche de la vérité et l'instruction des hommes. Je sais combien leurs travaux influent non-seulement sur le bonheur de la société, mais sur celui de l'espèce humaine entière. Je ne me serais pas cru avili si j'avais rendu au président de Montesquieu les mêmes honneurs qu'au roi de Suède.

Certes, le législateur aurait dû être mécontent de moi, si je ne lui avais accordé que les égards du président. On a élevé beaucoup de catafalques, on a conduit bien des fils de rois à Saint-Denis sans que je m'en sois soucié. J'ai assisté aux funérailles du président de Montesquieu, et je me rappelle toujours avec satisfaction que je quittai la compagnie de mes amis pour aller rendre ce dernier devoir au précepteur des peuples, et au modèle des sages.

Malgré toute la distinction que j'accorde au philosophe et à l'homme de lettres, je pense toutefois que peut-être on s'exposerait au ridicule en promenant dans la société la dignité de cet état, sans y être autorisé par des titres bien avoués.

L'homme de lettres qui jouit de la réputation la plus méritée, recevra les égards qu'on lui rendra, avec timidité et modestie, s'il se dit à lui-même : *Que suis-je en comparaison de Corneille, de Racine, de La Fontaine, de Molière, de Bossuet, de Fénelon et de tant d'autres?*

Il préférera la société de ses égaux avec lesquels il peut augmenter ses lumières, et dont l'éloge est presque le seul qui puisse le flatter, à celle des grands avec lesquels il n'a que des vices à gagner en dédommagement de la perte de son temps.

Il est avec eux comme le danseur de corde, entre la bassesse et l'arrogance. La bassesse fléchit le genou, l'arrogance relève la tête; l'homme digne la tient droite.

La dignité et l'arrogance ont des caractères auxquels on ne se trompera jamais. Si je vois un homme qui écoute patiem-

ment, de la part d'un grand, un mot qui le mettrait en fureur de la part de son égal, ou d'un ami dont il connaît toute la bonté, ou même d'un indifférent dont il n'a rien à espérer ou à craindre, je ne vois en lui qu'un arrogant. Si l'on n'est jamais tenté de lui adresser ce mot, dites qu'il a de la dignité.

J'ajouterais à ce qui précède beaucoup d'autres choses, si je ne craignais de tomber dans la satire personnelle. Je proteste, dans la sincérité de mon cœur, que je n'ai personne en vue, et que j'ai le bonheur de ne connaître que des hommes de lettres estimables et honnêtes, que j'aime et que je révère.

CARACTÈRES INCERTAINS

CONSULTATION A DIFFÉRENTES PERSONNES SUR UN MÊME FAIT.

(INÉDIT.)

—Que ferai-je?

—Je l'ignore. Puisque vous avez eu le malheur d'être obligé par un indigne qui ne respecte pas ses bienfaits, vous êtes dans une position dont vous ne sentez pas toute la difficulté; vous vous voyez seulement entre l'ingratitude, si vous repoussez l'injure comme elle le mérite, et la bassesse, si vous la supportez.

— Mais qu'est-ce qu'il y a de plus? Cette alternative ne suffit-elle pas pour rendre un homme assez malheureux?

— J'en conviens.

— Qu'y a-t-il donc de plus?

— Et le scandale public; et les ris des méchants, si vous rompez par un éclat; et le mal que vous ferez à cet homme sans le vouloir; et celui que vous vous ferez à vous-même? L'honnêteté de votre conduite serait claire comme le jour, que les avis se partageront.

— Et que m'importe ce partage des sentiments qu'on ne saurait éviter et qui lierait les mains dans toutes les occasions? Moi, moi d'abord et le témoignage de ma conscience; ensuite l'approbation de mes amis.

— Et vous vous sentez ce courage?

— Assurément.

— Cet homme, dites-vous, vous a comblé de bienfaits?

— Il est vrai.

— Et ces bienfaits, êtes-vous le maître de les lui rejeter au visage et de lui dire : Tenez, reprenez vos dons; lorsque je les acceptai, je vous croyais un honnête homme, et vous n'êtes...

— Aucunement; je ne le saurais.

— Eh bien, arrachez-vous les cheveux dans le silence. Le seul parti que vous ayez à prendre, c'est de vous dire à vous-même que celui qui reçoit se lie, et qu'il faut bien connaître celui dont on accepte une chaîne. Retirez-vous doucement.

— Encore si les circonstances le permettaient.

— Quoi! vous êtes dans la nécessité de vivre à côté de lui, et c'est ce moment qu'il a choisi?

— Il est vrai.

— Vous me mettez bien à mon aise, et vous y êtes bien aussi.

— Je ne vous entends pas.

— Vous ne devez plus rien, vous êtes quitte.

— Je vous entends encore moins.

— Et qu'est-ce que peut avoir fait et que peut encore faire pour vous un homme qui vous dédommage de la peine journalière qu'il vous cause? Ne le voyez-vous pas du matin au soir avec une indignation que vous contenez?

— Assurément.

— N'abuse-t-il pas à chaque instant de votre patience?

— Assurément.

— Ne vous reprochez-vous pas amèrement la moindre des choses que votre position vous force d'accepter?

— N'en doutez pas.

— Sa présence, sa maison, sa table ne sont-elles pas?... Eh! vivez en repos. Encore une fois, travaillez sans relâche à abréger ce supplice.

— C'est ce que je fais.

— Fuyez, fuyez vite, et lorsque vous serez loin, ne vous plaignez pas même à vos meilleurs amis; amincissez imperceptiblement le lien qui vous blesse jusqu'à ce qu'il se casse de lui-même.

— Et si l'occasion se présentait à la longue de m'acquitter par quelque service important, car enfin le temps amène tout, et le rat coupa un jour la maille qui empiégeait le lion.

— Je n'ai rien à vous dire sur ce point. Je connais votre ami. Que ce moment serait heureux pour vous! n'est-il pas vrai?

— Très-vrai.

— Mais j'ai encore un scrupule.

— Quel ?

— C'est que les hommes de cette trempe imputent à lâcheté votre patience; ils ne pèsent rien ; ils comptent les petits services journaliers que vous êtes forcé d'accepter comme autant de bassesses; ils ne sont pas au fond de votre cœur, ils ne voient pas combien vous souffrez.

— Et qu'est-ce que cela vous fait?

— Qu'est-ce que cela vous ferait à ma place?

— Peut-être le même mal qu'à vous; mais j'aurais tort.

DIVERSITÉ ET ÉTENDUE

DE L'ESPRIT.

(INÉDIT.)

Le même raisonnement affecte-t-il également tous les hommes? Cela ne se peut. Selon qu'il se lie dans notre tête avec un plus grand nombre d'idées vraies ou fausses, il nous paraît faible ou concluant; il nous convainc ou ne nous touche pas. Il savait bien ce qu'il faisait cet avocat célèbre qui entremêlait dans ses plaidoyers les arguments les plus frivoles et les arguments les plus forts. Le juge en était surpris, et ne concevant pas comment un aussi habile homme se trompait aussi lourdement à la valeur des choses, l'avocat lui répondit que quand on servait un dîner pour un grand nombre de convives, il y avait des plats pour tous les appétits. Le juge, en recueillant les opinions, demanda à chacun la raison de la sienne; il vit qu'aucun des plats de l'avocat n'était resté et reconnut le profond jugement de l'homme habile dont tous les paquets étaient allés à leur adresse.

Il n'est pas indifférent de connaître la tournure de tête des hommes. L'homme de cour doit être attaqué par la faveur du prince, le magistrat par la considération publique, le militaire par l'honneur.

Il faut du sens commun à l'un.

Il faut quelquefois une sottise à un autre.

J'ai eu quelquefois ce tact. Le curé de Deuil l'avait supérieurement.

Il y avait un salut fondé dans son église; il était dit par le fondateur que ce salut se ferait tel jour, anniversaire de sa mort; cet anniversaire tombait un lundi. C'était dans la belle saison, dans un temps où un jour suffit pour détruire toutes les

promesses de l'année; le curé imagina de conserver à ses paysans une journée précieuse; le dimanche il fait sonner le salut, il s'habille et il allait entamer la prière lorsque le procureur fiscal s'avance et forme opposition à la célébration. A la place du curé, qu'eussiez-vous dit à votre magistrat? que la prière ne serait pas meilleure demain qu'aujourd'hui; que vos paroissiens seraient occupés dans les champs à des travaux utiles; qu'il ne fallait pas compter sur l'inconstance du temps et que toute leur richesse dépendait peut-être de la journée de demain; mais le procureur fiscal savait toutes ces raisons aussi bien que son curé et elles n'avaient point arrêté son opposition. Le curé de Deuil lui dit : « Cela est juste; l'acte veut le salut lundi et c'est aujourd'hui dimanche; mais le salut est sonné et je ne sais pas faire dessonner, » et le salut fut chanté.

Si j'avais dit à ce père avare : Vous laissez manquer votre enfant de maîtres et d'instruction; pourquoi donc êtes-vous son père? le temps s'avance; il prendra le goût de la paresse; et lorsque vous songerez à lui donner un état, il n'aura aucune des connaissances nécessaires. Est-ce que ce père ne s'était pas dit à lui-même ces choses cent fois? Est-ce qu'il ne les avait pas entendues dans la bouche de sa femme, de ses parents, de ses amis? Que faire donc, que faire? Lui montrer son fils sous le seul aspect qui l'intéressât, comme son coffre-fort; lui dire : Cet enfant est votre coffre-fort; c'est là que toute votre fortune, qui vous coûte tant à amasser, sera un jour déposée; si vous n'y prenez garde, il gardera mal; les vertus sont autant de serrures difficiles à ouvrir; les talents autant de bandes de fer dont vous l'entourerez; on ne dépense pas tandis que l'on gagne; et ainsi des autres raisons qui s'adresseront à son vice.

Dans le monde et dans la comédie, n'adresser qu'à l'homme de sens les choses qui nous persuaderaient; parler au fou selon sa folie.

Mais telle est notre vanité, que ce qui nous convient est, à notre jugement, ce qu'il y a de mieux.

SUR LA

DIVERSITÉ DE NOS JUGEMENTS

(INÉDIT.)

Plus on médite un sujet, plus il s'étend; on trouve que c'est l'histoire de tout ce qu'on a dans la tête et de tout ce qui y manque : et cela sert d'autant mieux que les idées et les connaissances y sont plus liées; il part tant de branches, et ces branches vont s'entrelacer à tant d'autres qui appartiennent à des sciences et à des arts divers, qu'il semble que pour parler pertinemment d'une aiguille, il faudrait posséder la science universelle. Qu'est-ce que c'est qu'une bonne aiguille? Dieu le sait. Le découragement et le dégoût nous prennent, et dans l'impossibilité de tout dire, car il faudrait tout savoir, on se tait; parti dont la paresse naturelle s'accommode fort bien.

C'est encore une liaison du moindre objet avec une infinité d'autres qui jette le désordre dans la conversation et rend les disputes interminables et presque inutiles. On passe de l'ouvrier à l'art, de l'art à l'ouvrage, de l'ouvrage à ses formes, des formes aux manœuvres, des manœuvres à la matière, et quand on en est là, le champ est si vaste qu'on peut se tenir pour perdu. Il n'y a rien ni dans la nature, ni dans l'entendement où l'on ne puisse être poussé par un antagoniste ignorant ou pointilleux qui veut être satisfait sur tout. A la fin on est si bien fourvoyé, qu'on aurait peine à revenir sur ses pas, et à retrouver la première question. J'en vois tous les jours des exemples. Le vice s'accroît bien davantage par l'amour-propre qui s'accroche à tout, par la mauvaise foi qui vous donne le change, et quelquefois par un persiflage cruel qui s'amuse aux dépens de votre tête et de vos poumons. Je connais un de ces discuteurs dont je suis toujours la dupe. Ses paradoxes sont si piquants; il les défend

avec tant de chaleur, d'esprit et de vérité, qu'il est impossible de ne s'y pas tromper. On dispute, on s'épuise, et puis l'on est tout étonné, après des efforts inouïs et longs pour le détromper, de sentir à une pirouette, un mot plaisant, que cet homme était de votre avis. Soit qu'on parle, soit qu'on écrive, c'est une preuve de bon jugement et d'une logique excellente que de connaître les limites de son sujet et de s'y renfermer. Ce n'est pas qu'un écart me blesse, surtout s'il est rare, s'il est court, et qu'on y montre de la profondeur et de l'originalité; mais, dans la conversation, rien n'est si impertinent que l'affectation d'un scepticisme qui s'étend jusqu'aux premiers axiomes; rien de si fatigant, dans la composition, qu'un auteur qui a le nez libertin et qui se met à courir toutes sortes de lièvres; un inconvénient de celui-ci, c'est de laisser toujours quelque part échapper un bout d'oreille qui fait rire l'homme instruit sur la terre duquel on chasse, qu'il connaît mieux que vous, et que vous battez maladroitement, entraîné par le piége de la contiguïté avec la vôtre. Je suis sûr que si frère Jacques eût traité le jardinage dans toute son étendue, il eût donné sa revanche à Pluche.

— Je ne vous entends pas.

— Pluche a écrit le *Spectacle de la nature*; frère Jacques, jardinier des Chartreux, lisait un ouvrage qu'il trouvait admirable partout, excepté sur le jardinage. A cet endroit, il s'écria : « Ah, Pluche! mon ami, tu ne sais ce que tu dis. » Faites circuler l'ouvrage de Pluche, et chaque partie jugée par un frère Jacques du métier est méprisée. Il s'ensuivra que l'ouvrage sera misérable d'un bout à l'autre. Le pis, c'est que les limites qu'il faut se prescrire, soit dans le monde, soit dans le cabinet, sont difficiles à fixer. Au delà, vous êtes diffus; en deçà, vous êtes obscur ou peu concluant. Vous supposez votre lecteur ou trop instruit ou trop ignorant[1]. Cependant, à tout prendre, j'aime mieux laisser courir mon homme à toutes jambes que de l'arrêter par une interruption qui le détourne de sa route. J'aime mieux un essai qu'un traité; un essai où l'on me jette quelques idées de génie, presque isolées, qu'un traité où ces

1. Ceci est l'embarras permanent des commentateurs, qui ne savent jamais et ne peuvent savoir exactement sur quoi le lecteur a besoin d'éclaircissement, et qui se trouvent toujours entre l'accusation de pédantisme et celle d'ignorance.

germes précieux sont étouffés sous un amas de redites. Mais soit que l'on converse, soit qu'on écrive, on veut toujours tenir le dé; on veut tenir sa place sur les rayons d'une bibliothèque; on n'a que la valeur d'un bon feuillet dans la tête, on le souffle si bien qu'il en résulte un gros livre qui, en passant par les mains du baron de Thoun[1], se réduit à un feuillet; on n'avait qu'une idée; cette idée ne demandait qu'une phrase; cette phrase pleine de suc et de sens aurait été goûtée; délayée dans un déluge de mots, elle fatigue, elle ennuie.

— Mais, et ces réflexions que vous m'avez promises sur la diversité de nos jugements?

— Laissons cela.

— Pourquoi?

— C'est que ce long préambule, où je suis tombé moi-même dans la faute contre laquelle je prêche, sera déplacé, puisqu'il n'y a point de sujet auquel il ne pût aller aussi bien, ou il faut en faire le sujet principal de notre entretien. Laissons là ce texte inépuisable de nos contradictions et examinons, puisque mon préambule le veut, comment il faut s'y prendre pour circonscrire un sujet.

— Tel par exemple que celui de la diversité de nos jugements?

— Pourquoi pas? car s'il en est un qui n'ait ni rive ni fond, pour celui qui ne veut rien laisser en arrière, c'est celui-là.

— Il est certain que cette diversité a lieu dans tous les hommes et dans toute matière.

— Et que par conséquent sous ce point de vue général, c'est l'histoire du monde et de la tête de l'homme.

— Mais quoi, est-ce qu'il faudrait, si l'on commençait par l'homme, le prendre de si bonne heure?

— Peut-être avant la naissance.

— Quelle folie!

— Quelle folie! Qui sait? Quoi donc; est-ce que l'enfant n'éprouve pas dans le sein de sa mère le froid, le chaud, le

[1] On lit dans l'article *Bibliomanie* de l'*Encyclopédie*, la note suivante de D'Alembert : « J'ai ouï dire à un des plus beaux esprits de ce siècle qu'il était parvenu à se faire par un moyen assez singulier une bibliothèque très-choisie, assez nombreuse et qui pourtant n'occupe pas beaucoup de place. S'il achète, par exemple, un ouvrage en douze volumes où il n'y ait que six pages qui méritent d'être lues, il sépare ces six pages du reste et jette l'ouvrage au feu. »

plaisir, la douleur, la joie, la tristesse, l'effroi, la santé, la maladie, des désirs, oui, des désirs... demandez aux mères... et des désirs dont il mesure les signes à leur intensité? Si l'on dit qu'ils sont purement automates, je laisse au théologien le soin de m'indiquer le moment de la présence de l'âme, au philosophe celui du premier instant réfléchi. L'enfant éprouve toutes les sensations de la mère, c'est déjà un être bien modifié, bien disposé soit pour le bien, soit pour le mal. Plus ces préjugés innés sont automates, plus ils sont durables, violents, ils tiennent à la machine; mais je prends déjà les choses de trop près. L'organisation est déterminée par quelque chose d'antérieur. N'apporte-t-on pas en naissant des goûts, des aversions, ne prononce-t-on pas dès le commencement qu'un enfant est glouton, colère, impatient, triste, maussade, gai? L'un en ouvrant les yeux pleure; l'autre, à peine le voile de son berceau est-il levé, a-t-il vu la lumière, qu'il sourit, qu'il agite ses petites mains, qu'il tend ses bras à sa nourrice.

La confiance de l'enfant dans ses parents qui lui parlent...

Sont-ils avares ces parents? sont-ils braves? sont-ils poltrons? Leur exemple, leurs discours. . . . .

. . . .

SUR LE GÉNIE

(INÉDIT.)

Il y a dans les hommes de génie, poëtes, philosophes, peintres, orateurs, musiciens, je ne sais quelle qualité d'âme particulière, secrète, indéfinissable, sans laquelle on n'exécute rien de très-grand et de beau. Est-ce l'imagination? Non. J'ai vu de belles et fortes imaginations qui promettaient beaucoup, et qui ne tenaient rien ou peu de chose. Est-ce le jugement? Non. Rien de plus ordinaire que des hommes d'un grand jugement dont les productions sont lâches, molles et froides. Est-ce l'esprit? Non. L'esprit dit de jolies choses et n'en fait que de petites. Est-ce la chaleur, la vivacité, la fougue même? Non. Les gens chauds se démènent beaucoup pour ne rien faire qui vaille. Est-ce la sensibilité? Non. J'en ai vu dont l'âme s'affectait promptement et profondément, qui ne pouvaient entendre un récit élevé sans sortir hors d'eux-mêmes, transportés, enivrés, fous; un trait pathétique, sans verser des larmes, et qui balbutiaient comme des enfants, soit qu'ils parlassent, soit qu'ils écrivissent. Est-ce le goût? Non. Le goût efface les défauts plutôt qu'il ne produit les beautés; c'est un don qu'on acquiert plus ou moins, ce n'est pas un ressort de nature. Est-ce une certaine conformation de la tête et des viscères, une certaine constitution des humeurs? J'y consens, mais à la condition qu'on avouera que ni moi, ni personne n'en a de notion précise, et qu'on y joindra l'esprit observateur. Quand je parle de l'esprit observateur, je n'entends pas ce petit espionnage journalier des mots, des actions et des mines, ce tact si familier aux femmes, qui le possèdent dans un degré supérieur aux plus fortes têtes, aux plus grandes âmes, aux génies les plus vigoureux. Cette

subtilité, que je comparerais volontiers à l'art de faire passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, c'est une misérable petite étude journalière dont toute l'utilité est domestique et minutieuse, à l'aide de laquelle un valet trompe son maître, et son maître trompe ceux dont il est le valet, en leur échappant. L'esprit observateur dont je parle s'exerce sans effort, sans contention; il ne regarde point, il voit; il s'instruit, il s'étend sans étudier; il n'a aucun phénomène présent, mais ils l'ont tous affecté, et ce qui lui en reste c'est une espèce de sens que les autres n'ont pas; c'est une machine rare qui dit : cela réussira... et cela réussit; cela ne réussira pas... et cela ne réussit pas; cela est vrai ou cela est faux... et cela se trouve comme il l'a dit. Il se remarque et dans les grandes choses et dans les petites. Cette sorte d'esprit prophétique n'est pas le même dans toutes les conditions de la vie; chaque état a le sien. Il ne garantit pas toujours des chutes, mais la chute qu'il occasionne n'entraîne jamais le mépris, et elle est toujours précédée d'une incertitude. L'homme de génie sait qu'il met au hasard, et il le sait sans avoir calculé les chances pour ou contre; ce calcul est tout fait dans sa tête.

DES

IDÉES ACCESSOIRES

(INÉDIT.)

Exemple. Il se joint dans toutes les têtes, au mot de père, les idées d'existence, d'éducation, de bienfaisance, de soins continus, d'intérêts de toutes les espèces, de dépenses faites, de leçons, de maîtres, d'établissement; et ces idées entraînent celles de respect de la part des enfants, d'obéissance, de reconnaissance, de vœux pour la conservation de la vie, de douleurs à la mort.

Cependant ce père n'a rien fait pour cet enfant; il ne lui a rien appris; il l'a traité durement; il lui a donné l'existence par goût pour le plaisir. Il a été dissipateur, il a rendu la mère malheureuse, il a ruiné la famille, il s'est déshonoré; il a laissé en mourant les siens sans considération, sans état, sans instruction et sans fortune.

Il faut que cet enfant pleure la mort de son père au milieu des amis, des parents, des concitoyens qui s'en réjouissent; c'est-à-dire qu'on lui impose le rôle d'hypocrite.

Un père, une mère dignes des larmes d'un enfant, ce sont les miens, qui m'ont tendrement aimé et qui ont tout fait pour moi depuis que je fus, jusqu'au moment où je les ai perdus.

Mais y en a-t-il beaucoup qui méritent les mêmes regrets? Je n'en crois rien.

Que je fasse imprimer ces lignes, à l'instant même tout le monde se révoltera; on dira que je prêche l'ingratitude aux enfants et que je décrie la paternité. Que les pères me détestent, que les mauvais pères me détestent plus que les autres, je n'en serai pas surpris; mais je serai haï même des enfants, et ce

seront peut-être ceux d'entre ces enfants qui devront le moins à leurs parents qui me détesteront le plus.

Les définitions des êtres moraux se font toujours par ce que ces êtres doivent être, et jamais par ce qu'ils sont. On confond sans cesse le devoir avec la chose.

PENSÉES

(INÉDIT.)

Il y a tant de bizarrerie dans la conduite qu'on est obligé de tenir relativement au succès qu'on se propose et aux caractères, aux circonstances, aux passions et à une infinité de causes qui croisent nos combinaisons, que l'homme le plus sage ne nous paraît souvent faire que le calcul d'un fou.

***

Je n'ai jamais employé mon esprit à justifier les erreurs de mon cœur; c'est une planche que j'ai toujours sauvée du naufrage. Dans le transport de la passion, je me suis dit à moi-même comme Médée : *Video meliora proboque*, *deteriora sequor*; et je n'ai répondu aux objections de la femme que j'aimais que : *Vous avez raison; mais cela me fera tant de plaisir!* J'ai fait parler le sentiment au lieu du sophisme, et je ne m'en suis pas trouvé plus mal pour le présent et pour l'avenir.

DISCOURS

D'UN

PHILOSOPHE A UN ROI[1]

(INÉDIT.)

Sire, si vous voulez des prêtres, vous ne voulez point de philosophes, et si vous voulez des philosophes, vous ne voulez point de prêtres; car les uns étant par état les amis de la raison et les promoteurs de la science, et les autres les ennemis de la raison et les fauteurs de l'ignorance, si les premiers font le bien, les seconds font le mal; et vous ne voulez pas en même temps le bien et le mal. Vous avez, me dites-vous, des philosophes et des prêtres : des philosophes qui sont pauvres et peu redoutables, des prêtres très-riches et très-dangereux. Vous ne vous souciez pas trop d'enrichir vos philosophes, parce que la richesse nuit à la philosophie, mais votre dessein serait de les garder; et vous désireriez fort d'appauvrir vos prêtres et de vous en débarrasser. Vous vous en débarrasserez sûrement et avec eux de tous les mensonges dont ils infectent votre nation, en les appauvrissant; car appauvris, bientôt ils seront avilis, et qui est-ce qui voudra entrer dans un état où il n'y aura ni honneur à acquérir, ni fortune à faire? Mais comment les appauvrirez-vous? Je vais vous le dire. Vous vous garderez bien d'attaquer leurs priviléges et de chercher d'abord à les réduire à la

1. Ce discours a été composé pendant la période où Diderot écrivait la *Réfutation de* L'HOMME et le *Plan d'une Université*. C'est le développement d'idées que nous avons rencontrées partiellement reproduites dans ces deux ouvrages. A quel souverain s'adresse le philosophe? On ne peut guère supposer que ce soit à Louis XVI. A Frédéric? Il avait refusé d'accepter son invitation de passer par Berlin. A Catherine? Il lui avait déjà fait part de ses opinions sur ce point délicat. Peut-être n'y a-t-il là qu'un roi imaginaire et une boutade inspirée par les difficultés que le clergé soulevait pour échapper à l'impôt que Turgot essayait alors de rendre égal pour toutes les classes de citoyens.

condition générale de vos citoyens. Cela serait injuste et maladroit; injuste parce que leurs priviléges leur appartiennent comme votre couronne à vous; parce qu'ils les possèdent et que si vous remuez les titres de leur possession, on remuera les titres de la vôtre; parce que vous n'avez rien de mieux à faire que de respecter la loi de prescription qui vous est au moins aussi favorable qu'à eux; parce que ce sont des dons de vos ancêtres et des ancêtres de vos sujets, et que rien n'est plus pur que le don; parce que vous n'avez été admis au trône qu'à la condition de laisser à chaque état sa prérogative; parce que si vous manquez à votre serment envers un des corps de votre royaume, pourquoi ne vous parjureriez-vous pas envers les autres? parce que vous les alarmeriez tous alors; qu'il n'y aurait plus rien de fixe autour de vous; que vous ébranleriez les fondements de la propriété, sans laquelle il n'y a plus ni roi, ni sujets, il n'y a qu'un tyran et des esclaves; et c'est en cela que vous serez encore maladroit. Que ferez-vous donc? Vous laisserez les choses dans l'état où elles sont. Votre orgueilleux clergé aime mieux vous accorder des dons gratuits que de vous payer l'impôt; demandez-lui des dons gratuits. Votre clergé célibataire, qui se soucie fort peu de ses successeurs, ne voudra pas payer de sa bourse, mais il empruntera de vos sujets; tant mieux; laissez-le emprunter; aidez-le à contracter une dette énorme avec le reste de la nation; alors faites une chose juste, contraignez-le à payer. Il ne pourra payer qu'en aliénant une partie de ses fonds; ces fonds ont beau être sacrés, soyez très-sûr que vos sujets ne se feront aucun scrupule de les prendre lorsqu'ils se trouveront dans la nécessité ou de les accepter en payement ou de se ruiner en perdant leur créance. C'est ainsi que, de dons gratuits en dons gratuits, vous leur ferez contracter une seconde dette, une troisième, une quatrième, à l'acquittement de laquelle vous les contraindrez jusqu'à ce qu'ils soient réduits à un état de médiocrité ou d'indigence qui les rende aussi vils qu'ils sont inutiles. Il ne tiendra qu'à vous et à vos successeurs qu'on les voie un jour déguenillés sous les portiques de leurs somptueux édifices, offrant aux peuples leurs prières et leurs sacrifices au rabais. Mais, me direz-vous, je n'aurai plus de religion. Vous vous trompez, Sire, vous en aurez toujours une; car la religion est une plante rampante et vivace

qui ne périt jamais; elle ne fait que changer de forme. Celle qui résultera de la pauvreté et de l'avilissement de ses membres sera la moins incommode, la moins triste, la plus tranquille et la plus innocente. Faites contre la superstition régnante ce que Constantin fit contre le paganisme : il ruina les prêtres païens, et bientôt on ne vit plus au fond de ses temples magnifiques qu'une vieille avec une oie fatidique disant la bonne aventure à la plus basse populace; à la porte, que des misérables se prêtant au vice et aux intrigues amoureuses; un père serait mort de honte s'il avait souffert que son enfant se fît prêtre. Et si vous daignez m'écouter, je serai de tous les philosophes le plus dangereux pour les prêtres, car le plus dangereux des philosophes est celui qui met sous les yeux du monarque l'état des sommes immenses que ces orgueilleux et inutiles fainéants coûtent à ses États; celui qui lui dit, comme je vous le dis, que vous avez cent cinquante mille hommes à qui vous et vos sujets payez à peu près cent cinquante mille écus par jour pour brailler dans un édifice et nous assourdir de leurs cloches; qui lui dit que cent fois l'année, à une certaine heure marquée, ces hommes-là parlent à dix-huit millions de vos sujets rassemblés et disposés à croire et à faire tout ce qu'ils leur enjoindront de la part de Dieu; qui lui dit qu'un roi n'est rien, mais rien du tout, où quelqu'un peut commander dans son empire au nom d'un être reconnu pour le maître du roi; qui lui dit que ces créateurs de fêtes ferment les boutiques de sa nation tous les jours où ils ouvrent la leur, c'est-à-dire un tiers de l'année; qui lui dit que ce sont des couteaux à deux tranchants se déposant alternativement, selon leurs intérêts, ou entre les mains du roi pour couper le peuple, ou entre les mains du peuple pour couper le roi; qui lui dit que, s'il savait s'y prendre, il lui serait plus facile de décrier tout son clergé qu'une manufacture de bons draps, parce que le drap est utile et qu'on se passe plus aisément de messes et de sermons que de souliers; qui ôte à ces saints personnages leur caractère prétendu sacré, comme je fais à présent, et qui vous apprend à les dévorer sans scrupule lorsque vous serez pressé par la faim; qui vous conseille, en attendant les grands coups, de vous jeter sur la multitude de ces riches bénéfices à mesure qu'ils viendront à vaquer, et de n'y nommer que ceux qui voudront bien les accepter pour le

tiers de leur revenu, vous réservant à vous et aux besoins urgents de votre État les deux autres tiers pour cinq ans, pour dix ans, pour toujours comme c'est votre usage; qui vous remontre que si vous avez pu rendre sans conséquence fâcheuse vos magistrats amovibles, il y a bien moins d'inconvénient à rendre vos prêtres amovibles; que tant que vous croirez en avoir besoin, il faut que vous les stipendiiez, parce qu'un prêtre stipendié n'est qu'un homme pusillanime qui craint d'être chassé et ruiné; qui vous montre que l'homme qui tient sa subsistance de vos bienfaits n'a plus de courage et n'ose rien de grand et de hardi, témoin ceux qui composent vos académies et à qui la crainte de perdre leur place et leur pension en impose au point qu'on les ignorerait sans les ouvrages qui les ont précédemment illustrés. Puisque vous avez le secret de faire taire le philosophe, que ne l'employez-vous pour imposer silence au prêtre? L'un est bien d'une autre importance que l'autre.

LA VÉRITÉ

OUVRAGE ANONYME, INTITULÉ AUTREMENT

LES MYSTÈRES DU CHRISTIANISME APPROFONDIS RADICALEMENT ET RECONNUS PHYSIQUEMENT VRAIS[1].

(INÉDIT.)

Il est impossible d'imaginer une production plus extravagante, un plus indigne abus de la connaissance des langues hébraïque, chaldéenne, syriaque et grecque, un usage plus méprisable et peut-être une satire plus violente de l'étymologie.

La Trinité, c'est Dieu protecteur, Dieu animateur, Dieu conservateur. Jésus-Christ est le membre viril, son sang répandu c'est le fluide séminal. La croix est la femme. Le salut du monde opéré par ce mystère, c'est la reproduction éternelle de l'espèce humaine.

Jean qui prêche dans le désert, qui s'approche des villes, dont la tête est présentée à Hérodiade dans un bassin, c'est le symbole le plus cynique de l'approche de l'homme et de la femme.

Ainsi du reste de l'ouvrage qu'on peut regarder comme un prodige de délire, et la plus froide, la plus insipide et la plus savante dérision de l'Ancien et du Nouveau Testament.

On attribue cet ouvrage à un homme de qualité, appelé le comte de Bescour[2]. On n'a pas une idée de la folie de cette production, quand on ne la connaît pas soi-même. Les fous enfermés aux Petites-Maisons ne sont pas plus fous; mais certes ils ne sont pas aussi savants. Il y a plus de danger à avoir fait cet ouvrage que le *Système de la nature*.

Au reste, il est impossible que des folies n'engendrent des folies, lorsqu'au lieu de les reconnaître franchement pour ce qu'elles sont, les hommes se tourmenteront, par intérêt, par

1. La *Correspondance* de Grimm, juillet 1771, ne donne que le premier paragraphe de cet article.

2. Barbier, d'après Moët, nomme cet illuminé Bebescourt.

entêtement, par respect, où par pusillanimité à leur donner l'air de la vérité.

Voilà un jésuite dont j'ai l'ouvrage sous les yeux, qui cherche comment Marie a pu devenir mère sans perdre sa virginité et qui, par un effort de sagacité dont il se félicite, trouve que la chose s'est passée en elle-même comme dans le puceron hermaphrodite; qu'elle a satisfait au but de la copulation comme homme et comme femme; que la naissance de son fils a été le résultat du mélange de deux fluides différents émanés de la même source et que la seule différence qu'il y ait eu de cette femme à une autre, c'est qu'elle a éprouvé la double volupté, sans conséquence pour son innocence et son pucelage[1].

En voici un autre qui vous assure sérieusement qu'il se passa beaucoup de temps entre la création d'Adam et la soustraction de sa côte; que pendant tout ce temps, Adam seul pressé d'un besoin qu'il ne pouvait satisfaire avec une créature de son espèce, se ruait indistinctement sur les femelles de tous les animaux dont la terre était peuplée et qui étaient propres à le recevoir; que ce fut pour obvier à cette brutalité que l'Être suprême créa la femme, un peu tard à la vérité; car notre premier père en avait tant pris et était tellement dominé par son bizarre penchant qu'il négligea sa femme, même quand il eut repris des forces; qu'Ève inspirée par sa passion, ne trouva d'autre moyen de ramener son époux à la raison, que de rompre une branche d'arbre et que de le bâtonner d'importance, et que voilà le vrai sens du récit allégorique de Moïse.

Que signifient ces extravagances et tant d'autres que me fourniraient les commentateurs de la Bible, sinon que le respect pour une folie les a précipités dans de plus grandes? qui ne rirait d'entendre saint Augustin prétendre sérieusement que la partie de nous-mêmes qui sert à nous reproduire, si indocile, si capricieuse aujourd'hui, se disposant ou se refusant au plaisir également à contre-temps, obéissait à l'homme innocent, comme son bras et ses autres membres et que sa langueur et sa vigueur déplacées sont une des suites du péché de notre premier père[2]?

1. Voyez *Dissertation physico-théologique*, touchant la conception de Jésus-Christ dans le sein de la vierge Marie sa mère, par M. P. C. D. C. (Pierquin, curé de Chatel), Amsterdam, 1742.

2. Voir *Cité de Dieu*, liv. XIV, ch. xv.

DU

RÉTABLISSEMENT DE L'IMPOT

DANS

SON ORDRE NATUREL.

(INÉDIT.)

Cet ouvrage est de M. Boesnier de Lormes[1], maître particulier des eaux et forêts de la généralité d'Orléans. Il l'a écrit, il y a plusieurs années, et c'est en vain qu'il en a sollicité la publication. Les censeurs ont dit au lieutenant de police : C'est un livre de gouvernement. Le lieutenant de police a dit : Il faut le renvoyer au contrôleur général. Le contrôleur général a fait faire l'examen par son commis. Le commis a dit à son maître : Ce livre attaque l'état des fermiers généraux dont nous avons besoin, et tous ont conclu à ce que l'ouvrage fût supprimé. Mais un homme de bon sens leur aurait dit à tous : Vous vous trompez. L'ouvrage paraîtra, mais il paraîtra en pays étranger. L'étranger à qui vous l'auriez envoyé et qui aurait payé votre main-d'œuvre, vous l'apportera ; vous payerez son industrie et voilà tout ce qui en résultera ; et cet homme de bon sens aurait raisonné tout aussi pertinemment, quand il eût été question non de l'existence des fermiers généraux, mais de l'existence de Dieu, ou ce qui est bien plus important, des droits de la couronne et même du tyrannicide. C'est qu'il faut tout permettre et sauver l'intérêt, la seule chose à laquelle on puisse pourvoir. Le livre de M. de Lormes vient bien tard. Bien ou mal discutées par les autres et par lui, on n'est guère occupé des questions qu'il agite. Tous les impôts retombent-ils sur les propriétaires des terres? Ces impôts, tels qu'ils sont aujourd'hui,

1. Boisnier de Lormes a publié d'autres ouvrages d'économie politique. Celui-ci n'est point indiqué dans la *France littéraire*, il a dû paraître vers 1766.

nuisent-ils à l'agriculture, au commerce et à l'industrie? Serait-il avantageux aux propriétaires et à l'État d'en former un impôt unique et territorial? Y a-t-il quelques moyens prompts et sûrs de répartir cet impôt unique, proportionnellement à la valeur des fonds? Tant que je n'aurai point entendu notre Napolitain[1] discuter cette matière, je n'en saurai que penser. En attendant, je me contenterai de dire que l'ouvrage de M. de Lormes est écrit simplement, naturellement, sans passion et sans amertume, comme doit faire tout bon citoyen qui aime la vérité et qui la cherche. L'auteur né philosophe et sage chercha le bonheur à l'âge de trente ans. Avec une figure, des talents, un esprit, un caractère qui pouvaient lui assurer les agréments de la société, il y renonça pour se retirer dans une petite ferme qu'il fait valoir et qu'il n'abandonne que pour venir un moment, tous les ans, jouir dans la capitale de quelques amis qui le recouvrent avec un plaisir infini et ne le perdent jamais sans regret. Mais rien ne peut l'empêcher de retourner à ses champs qui le rappellent. Il a bravement préféré son repos et son obscurité à des fonctions publiques d'une tout autre importance.

1. L'abbé Galiani.

FRAGMENTS POLITIQUES[1]

Nous avons découvert un nouveau monde qui a changé les mœurs de l'ancien. La navigation perfectionnée a rapproché les distances les plus éloignées. Trois siècles de découvertes successives fournissent de nouveaux sujets à notre surprise, de nouveaux aliments à notre curiosité, et ouvrent un vaste champ à nos conjectures. Toutefois je ne pense pas que le goût de l'histoire ancienne soit passé ni qu'il s'use jamais. C'est un tableau continu de mœurs grandes et fortes qui intéressera et émerveillera d'autant plus les siècles à venir, que plus le monde vieillira, plus les hommes deviendront pauvres, petits et mesquins. Il ne faut plus s'attendre à des fondations de peuples presque miraculeuses, à des soulèvements généraux de nations contre nations, à des expéditions où l'on voit une poignée d'hommes conduits par un chef ambitieux parcourant une portion du globe, subjuguant, dévastant, égorgeant tout ce qui s'opposait à sa marche. Cet homme en présence duquel la terre étonnée garda le silence, ne se reverra plus. Des circonstances particulières pourront encore renfermer entre des collines une troupe de brigands ; mais ces brigands promptement exterminés auront à peine le temps et la facilité de s'emparer des chaumières adjacentes de leur retraite. Il faudrait que quelque grand phénomène physique bouleversât l'Europe, détruisît les arts, dispersât les empires, réduisît les nations à quelques familles isolées, pour que l'on vît renaître dans l'avenir des événements et une histoire comparables à l'histoire ancienne. L'Europe, le seul continent du globe sur lequel il faille arrêter les yeux,

1. Ces fragments ont paru pour la première fois dans l'édition Belin des *OEuvres de Diderot.*

paraît avoir pris une assiette trop solide et trop fixe pour donner lieu à des révolutions rapides et surprenantes. Ce sont des sociétés presque également peuplées, éclairées, étendues, fortes et jalouses. Elles se presseront, elles agiront et réagiront les unes sur les autres ; au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres seront resserrées, quelques-unes peut-être disparaîtront; mais quand il en existerait une au centre que son malheur destinerait à dévorer de proche en proche toutes les autres, cette réunion de toutes les puissances en une seule ne pourrait s'exécuter que par une suite de funestes prospérités et dans un laps de temps qui ne se conçoivent pas. Le fanatisme de religion et l'esprit de conquête, ces deux causes perturbatrices du globe, ont cessé. Ce levier, dont l'extrémité est sur la terre et le point d'appui dans le ciel, est presque rompu, et les souverains commencent à avoir le pressentiment, sinon la conviction, que le bonheur, non de leurs peuples dont ils ne se soucient guère, mais le leur, ne consiste pas dans des possessions immenses. Il me semble qu'on veut avoir la sûreté et la richesse chez soi, et que le nouveau monde sera longtemps la pomme de discorde de celui-ci. On entretient de nombreuses armées, on fortifie ses frontières, et l'on songe au commerce. Il s'établit en Europe un esprit de trocs et d'échanges, esprit qui peut donner lieu à de vastes spéculations dans les têtes des particuliers, mais esprit ami de la tranquillité et de la paix. Une guerre au milieu de différentes nations commerçantes est un incendie nuisible à toutes. C'est un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, et qui fait pâlir tous ses créanciers. S'il n'est pas encore arrivé, il n'est pas loin ce temps où la sanction tacite des gouvernements s'étendra aux engagements particuliers des sujets d'une nation avec les sujets d'une autre nation, et ou ces banqueroutes dont les contre-coups se font sentir à des distances immenses, deviendront des considérations d'État. Toute anarchie est passagère, et il n'y a que ce moyen, également utile à toutes les contrées, qui puisse faire cesser l'anarchie encore subsistante du commerce général. Il lui faut une protection armée, et il l'obtiendra, si jamais les souverains sont assez sages pour concevoir que dépouiller leurs sujets c'est se dépouiller eux-mêmes. Genève nous prête cinquante, cent millions : croit-on

que si cette république pouvait mettre deux cent mille hommes sur pied, elle laisserait réduire tranquillement cette somme à la moitié par un papier affiché ou crié dans les rues? Il en est de la bonne foi comme du patriotisme; ce sont deux ressorts puissants, mais passagers, l'un du commerce, l'autre d'un empire.

Si l'on me demande ce que deviendront la philosophie, les lettres et les beaux-arts sous le calme et la durée de ces sociétés mercantiles où la découverte d'une île, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établissement d'un comptoir, l'invasion d'une branche de commerce, la construction d'un port, deviendront les transactions les plus importantes, je répondrai par une autre question, et je demanderai qu'est-ce qu'il y a dans ces objets qui puisse échauffer les âmes, les élever, y produire l'enthousiasme? Un grand négociant est-il un personnage bien propre à devenir le héros d'un poëme épique? Je ne le crois pas. Heureusement toute cette espèce de luxe n'est pas fort essentielle au bonheur des nations. Peut-être ne trouverait-on pas une belle statue dans toute la Suisse, et je ne pense pas que les treize cantons en soient plus malheureux. Quelle est la cause des progrès et de l'éclat des lettres et des beaux-arts chez les peuples tant anciens que modernes? La multitude d'actions héroïques et de grands hommes à célébrer. Tarissez la source des périls, et vous tarissez en même temps celle des vertus, des forfaits, des historiens, des orateurs et des poëtes. Ce fut au milieu des orages continus de la Grèce, que cette contrée se peupla de peintres, de sculpteurs et de poëtes. Ce fut dans les temps où cette bête féroce qu'on appelait le peuple romain, ou se dévorait elle-même, ou s'occupait à dévorer les nations, que les historiens écrivirent et que les poëtes chantèrent. Ce fut au milieu des troubles civils en Angleterre, en France après les massacres de la Ligue et de la Fronde, que des auteurs immortels parurent. A mesure que les secousses violentes d'une nation s'apaisent et s'éloignent, les âmes se calment, les images des dangers s'effacent, et les lettres se taisent. Les grands génies se couvent dans les temps difficiles; ils éclosent dans les temps voisins des temps difficiles; ils suivent le déclin des nations, ils s'éteignent avec elles : mais comme il est rare qu'une nation disparaisse sans un long enchaînement de désastres, alors l'enthousiasme renaît dans quelques

âmes privilégiées, et les productions du génie sont un mélange bizarre de bon et de mauvais goût ; on y remarque la richesse du moment passé et la misère du moment présent. Ces génies sont comme les dernières pulsations du pouls d'un moribond. Français, tâtez-vous le pouls.

Tirer un peuple de l'état de barbarie, le soutenir dans sa splendeur, l'arrêter sur le penchant de sa chute, sont trois opérations difficiles ; mais la dernière est la plus difficile. On sort de la barbarie par des élans intermittents. On se soutient au sommet de la prospérité par les forces qu'on a acquises. On décline par un affaissement général auquel on s'est acheminé par des symptômes imperceptibles répandus sur toute la durée fastidieuse d'un long règne. Il faut aux nations barbares de longs règnes ; il faut des règnes courts aux nations heureuses. La longue imbécillité d'un monarque caduc prépare à son successeur des maux presque impossibles à réparer.

De toutes les sciences aujourd'hui cultivées, l'histoire naturelle est la seule qui s'enrichira pendant des siècles de la découverte du nouveau monde. J'avertis cependant nos grands faiseurs de théories sur le monde et ses révolutions, que s'ils diffèrent plus longtemps de visiter les nouvelles contrées, ils perdent le moment favorable aux observations, le moment où l'image brute et sauvage de la nature n'a pas encore été tout à fait défigurée par les travaux des hommes policés.

Un monde affreux à voir pour un homme doué d'une âme sensible, un spectacle dont il détourne la vue, est une nature en friche, une humanité réduite à la condition animale, et luttant sans cesse avec ses seules forces contre tous les assauts de l'air, de la terre et des eaux ; des campagnes sans récoltes, des trésors sans possesseurs, des sociétés sans police, des hommes sans mœurs : mais ce spectacle serait plein d'intérêt et d'instruction pour un philosophe.

Si au lieu de ces chrétiens qui, dédaignant d'exterminer une race innocente et malheureuse les armes à la main, s'avisèrent de donner la commission de les dévorer à des dogues, les premiers Européens qui descendirent dans ces contrées nouvellement découvertes avaient eu la sagesse d'un Locke, la pénétration d'un Buffon, les connaissances d'un Linnæus, le génie d'un Montesquieu, les vues et la bonté d'un Helvétius ; quelle lec-

ture aurait été aussi surprenante, aussi délicieuse, aussi pathétique que le récit de leur voyage?

Toute cette longue suite de voyageurs européens que l'avidité a conduits dans le nouveau monde ne nous ont appris qu'une chose, c'est jusqu'où la soif de l'or était capable de porter les hommes, jusqu'où elle était capable de les aveugler. Il n'y a sortes d'horreurs que les uns n'aient commises pour s'en procurer, ce qui est moins extraordinaire peut-être encore que notre ivresse, notre étonnement, qui l'ont emporté sur le cri de l'humanité, et ont épargné jusqu'à ce jour aux premiers conquérants de l'Amérique, l'infamie qu'ils méritaient. Les noms de Lima, du Pérou ou du Potose ne nous font pas frissonner, et nous sommes des hommes! Dirai-je plus? aujourd'hui même que l'esprit de justice et le sentiment de l'humanité sont devenus l'âme de nos écrits, la règle invariable de nos jugements, je ne doute pas qu'un navigateur qui descendrait dans nos ports avec un vaisseau chargé de richesses notoirement acquises par des moyens barbares, ne passât de son bord dans sa maison au bruit général de nos acclamations. Quelle est donc notre prétendue sagesse? qu'est-ce donc que cet or qui nous ôte l'idée du crime et l'horreur du sang? Je connais tous les avantages d'un moyen général d'échange entre les nations, d'un signe représentatif de toutes les sortes de richesses, d'une évaluation commune de tous les travaux; mais je demande s'il ne vaudrait pas mieux que les nations fussent demeurées sédentaires, isolées, ignorantes et hospitalières, que de s'être empoisonnées de la plus féroce de toutes les passions.

SUR LES CHINOIS.

Il est bon d'observer que les sciences et les beaux-arts n'ont fait aucun progrès à la Chine, et que cette nation n'a eu ni grand édifice, ni belle statue, ni poëme, ni musique, ni peinture, ni éloquence, au milieu d'un luxe auquel le luxe ancien des Asiatiques pourrait à peine se comparer, avec le secours de l'imprimerie et la communication exacte d'un lieu de l'empire à l'autre, c'est-à-dire avec tous les moyens généraux de l'instruction et de l'émulation. Quand je parle de l'état stationnaire des sciences à la Chine, je n'en exclus pas même les mathéma-

tiques ni ces branches de la connaissance humaine qu'un homme seul, isolé, méditatif pouvait dans cette contrée, ainsi qu'on le remarque ailleurs, porter par ses efforts à un grand point de perfection. C'est que partout où la population surabondera, l'utile sera la limite des travaux. Dans aucun siècle, en aucun endroit de la terre, on n'a vu l'enfant d'un homme opulent se faire peintre, poëte, philosophe, musicien, statuaire par état. Ces talents sortent des conditions subalternes, trop pauvres, trop malheureuses, trop occupées à la Chine à pourvoir aux premiers besoins de la vie. Il manque là l'intérêt et la considération, les deux aiguillons de la science et des beaux-arts, aiguillons également nécessaires pour se soutenir longtemps dans les contrées savantes. La richesse sans honneur, l'honneur sans richesse ne suffisent pas pour leur durée. Or, il y a plus d'honneur et de profit à l'invention d'un petit art utile chez une nation très-peuplée qu'à la plus sublime découverte qui ne montre que du génie. On y fait plus de cas de celui qui sait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui résout le problème des trois corps. C'est là surtout que se fait la question qu'on n'entend que trop fréquemment ici : A quoi cela sert-il? Elle est dans tous les cas tacitement et universellement faite et répondue à Pékin. On n'élève des monuments éternels à l'honneur de l'esprit humain que quand on est bien pourvu de toutes les sortes de nécessaire; car ces monuments sont la plus grande superfluité de toutes les superfluités de ce monde. Une nation telle que la chinoise, où le sol est couvert à peu près d'un tiers d'habitants de plus qu'il n'en peut nourrir dans les années médiocres, où les mœurs ne permettent pas les émigrations, où l'inconvénient de la population excessive va toujours en s'accroissant, est pleine d'activité, de mouvement, d'inquiétude. Il n'y a pas un brin de paille à négliger, pas un instant de temps qui n'ait sa valeur; l'attente de la disette presse sans cesse. C'est le mobile secret de toutes les âmes, tandis que la culture de l'esprit demande une vie tranquille, oisive, retirée, immobile. Il n'y a donc qu'une science vers laquelle les têtes pensives doivent se tourner à la Chine, c'est la morale, la police et la législation, dont l'importance est d'autant plus grande qu'une société est plus nombreuse. C'est là que l'on connaît le mieux la vertu et qu'on la pratique le moins; c'est là qu'il y a plus de

mensonges, plus de fraudes, plus de vols, moins d'honneur, moins de procédés, de sentiments et de délicatesse. Tout l'empire est un marché général où il n'y a non plus de sûreté et de bonne foi que dans les nôtres. Les âmes y sont basses, l'esprit petit, intéressé, rétréci et mesquin. S'il y a un peuple au monde vide de tout enthousiasme, c'est le Chinois.

Je le dis et je le prouve par un fait que je tiens du plus intelligent de nos supercargues : un Européen achète des étoffes à Canton, il est trompé sur la quantité, sur la qualité et le prix; les marchandises sont déposées sur son bord. La friponnerie du marchand chinois avait été reconnue, lorsqu'il vint chercher son argent. L'Européen lui dit : « Chinois, tu m'as trompé. » Le Chinois lui répondit : « Européen, cela se peut; mais il faut payer. » L'Européen : « Tu m'as trompé sur la quantité, la qualité et le prix. » Le Chinois : « Cela se peut; mais il faut payer. » L'Européen : « Mais tu es un fripon, un gueux, un misérable. » Le Chinois : « Européen, cela se peut; mais il faut payer. » L'Européen paye; le Chinois reçoit son argent, et dit en se séparant de sa dupe : « A quoi t'a servi ta colère? qu'ont produit tes injures? Rien. N'aurais-tu pas beaucoup mieux fait de payer tout de suite et de te taire? » Partout où l'on garde ce sang-froid à l'insulte, partout où l'on rougit aussi peu de la friponnerie, l'empire peut être très-bien gouverné, mais les mœurs particulières sont détestables.

Si les romans chinois sont une peinture un peu fidèle des caractères, il n'y a pas plus de justice à la Chine que de probité; et les mandarins sont les plus grands fripons, les juges les plus iniques qu'il y ait au monde. Que penser de ces chefs de l'État qui portent publiquement, sans pudeur, sur leur petite bannière la marque de leur dégradation?

Si l'on interrogeait à la Chine un Français sur ce que c'est qu'un docteur de Sorbonne ici, il dirait : C'est un homme né d'une famille honnête communément aisée, sinon opulente, dont les premières années ont été consacrées à la lecture à l'écriture, à l'étude de sa langue et de deux ou trois langues anciennes qu'il possède lorsqu'il passe à des sciences plus relevées, telles que la philosophie, la logique, la morale, la physique, les mathématiques, la théologie. Versé dans ces sciences, qui ont employé

son temps jusqu'à l'âge de vingt-deux à vingt-trois ans, il subit une longue suite d'examens rigoureux, sur lesquels le titre de docteur lui est accordé ou refusé. O le grand homme! ô l'homme étonnant qu'un docteur de Sorbonne! s'écrierait le Chinois. Eh bien! le mandarin est un prodige tout semblable à Paris, à s'en rapporter au récit des historiens et des voyageurs. Et pour finir par où nous avons commencé, s'il est vrai que la lutte de l'homme contre la nature soit le premier motif, la raison première de la société, partout où la population surabonde, la nature est la plus forte : la société est dans une lutte continuelle avec elle; c'est un état où l'on dispute pour son existence, et où l'on n'a guère le temps de s'appliquer à autre chose. Un riche Chinois a des jardins somptueux : qu'est-ce que cela prouve pour le reste de la nation? Pas plus que les parcs de nos grands seigneurs et les palais de nos financiers ne prouvent ici.

DES MINES.

Si l'homme est étonnant dans les travaux que son courage et son industrie nous présentent à la surface de la terre, il ne l'est guère moins dans ceux qui nous sont dérobés et qu'elle recèle dans ses entrailles : on conçoit que je veux parler de l'exploitation des mines. A quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison de la prison où la nature l'avait caché? A la condition de briser, de percer des rochers à une profondeur immense; de creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent et menacent de toutes parts; d'élever des forêts coupées en étais dans d'immenses galeries souterraines; de pratiquer ces galeries, d'en soutenir les voûtes contre l'énorme pesanteur de terres qui tendent sans cesse à les combler et à enfouir sous leur chute les avares audacieux qui les ont construites; de former des aqueducs; d'inventer l'étonnante variété de machines hydrauliques et toutes les formes diverses de fourneaux; de courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur de la lampe qui dirige le travail, et qui détone subitement avec l'éclair, le bruit et les effets du tonnerre; de périr au bout de quelques années d'une phthisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. On nous apprend bien que Henri l'Illustre, margrave de Misnie,

tira des mines de Freyberg et de Schneeberg le prix du royaume de Bohême; que ces exploitations fournissaient jusqu'à cinq mille écus par semaine, et qu'en 1478, on en sortit un bloc qui fournit quatre cents quintaux d'argent; mais on n'a pas publié la liste des hommes à qui cet argent a coûté la vie. Les mines, il est vrai, donnent aux souverains des trésors sans épuiser la bourse de leurs sujets. Les richesses acquises par la guerre sont ensanglantées. Celles qu'on va chercher en franchissant les mers sont périlleuses. On n'en obtient point par la fraude qui ne soient honteuses. Il semble que rien ne soit plus honnête et plus juste que d'accepter un bien que la nature présente d'elle-même. Les mines ont multiplié les travaux et aiguisé l'industrie; elles ont fondé des villes; elles ont fait naître des manufactures. Les contrées adjacentes de la Pologne sont riches par leurs mines; la Pologne est pauvre avec ses greniers; les mines fixent les sujets dans leur patrie : on ne peut contester toutes ces vérités. Voilà le côté séduisant; mais le revers est affreux. Les mines exotiques ruinent les nations; les mines indigènes ne seront jamais préférables à l'agriculture, aux manufactures et au commerce. Les nations que leur appât a séduites ressemblent parfaitement au chien de la fable, qui lâcha l'aliment qu'il portait dans sa gueule pour se jeter sur son image qu'il voyait au fond des eaux, dans lesquelles il se noya; il lâcha la chose pour le signe. Les Espagnols, les Portugais et les autres exploiteurs de mines font-ils autrement que ce stupide animal? Le travail des mines n'est permis qu'aux contrées malheureuses dont elles sont l'unique ressource. Laissez l'or, si la surface de la terre végétale qui le couvre peut produire un épi dont vous fassiez du pain, un brin d'herbe que vos brebis puissent paître. Le seul métal dont vous ayez vraiment besoin, et le seul que vous puissiez exploiter sans danger, c'est le fer. Faites du fer, construisez-en vos scies, vos marteaux, les socs de vos charrues; mais ne le transformez pas en outils meurtriers que votre fureur a imaginés pour vous égorger plus sûrement. La quantité d'or et d'argent nécessaire aux échanges des nations est si petite, pourquoi donc la multiplier sans fin? Quelle importance y a-t-il à représenter cent aunes de toile par une livre ou par vingt livres d'or ou d'argent? Puissiez-vous réussir dans votre cupidité et vos travaux opiniâtres, au point que

l'or soit un jour aussi commun que le fer! mais malheureusement la nature y a pourvu; presque toute la terre est couverte de mines de fer, les mines d'or et d'argent sont éparses et rares. Si l'on examine combien les travaux et l'exploitation des mines supposent d'observations, de tentatives et d'essais, on reculera l'origine du monde bien au delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain et l'argent employés par les premiers habitants de la terre, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfants.

DES

DÉLITS ET DES PEINES

Nous réunissons sous ce titre général les observations contenues dans la Lettre de M. de Ramsay sur le traité de Beccaria et dans l'appréciation que Diderot a faite du second ouvrage du même auteur sur le *Style*. Nous y joignons quelques notes écrites par Diderot sur les marges de son exemplaire qui ont été recueillies dans les éditions du *Traité des délits et des peines*, données par Rœderer et ensuite par Collin de Plancy (Brière, 1822, in-8°).

AVERTISSEMENT DE NAIGEON

DANS L'ÉDITION DE 1798.

L'original de la lettre qu'on va lire est en anglais : Diderot, à qui elle est adressée, jugeant avec raison que les objections de M. de Ramsay étaient trop graves pour être négligées, traduisit sa lettre dans le dessein d'en envoyer une copie à Beccaria, et de lui offrir ainsi une occasion de perfectionner son ouvrage; mais sur ce qu'il apprit bientôt de l'extrême sensibilité de l'auteur du *Traité des Délits, etc.,* il changea d'avis, et le laissa jouir tranquillement du succès mérité de son livre. Ceux qui entendent la matière que M. de Ramsay discute dans sa lettre, sentiront combien les difficultés qu'il y propose méritaient d'être examinées et résolues; et ils regretteront que Beccaria n'en ait pas eu connaissance, lorsqu'il s'occupait de la seconde édition de son ouvrage. Je pressai alors Diderot de les lui envoyer; mais l'original et la traduction étaient mêlés et confondus avec d'autres papiers qu'il n'eut pas la patience de débrouiller. Incapable de s'assujettir à un certain ordre qui économise le temps des recherches et qui les rend même faciles, il égarait souvent les feuilles de l'ouvrage auquel il travaillait; et il aimait mieux les refaire, au risque même de dire moins bien, comme

cela lui arrivait quelquefois, que de perdre un quart d'heure à les chercher. La lettre de Ramsay ne fut donc point communiquée à Beccaria, à qui elle aurait pu être très-utile; et Diderot ne l'a même retrouvée, ainsi que sa traduction, que longtemps après, lorsqu'il projeta de recueillir tous ses ouvrages, de les revoir, de les corriger, et d'en préparer une édition complète.

LETTRE DE M. DE RAMSAY

Peintre du roi d'Angleterre,

A M. DIDEROT.

Il y a environ un mois que je vous envoyai, par mon très-digne ami M. Burke, un exemplaire des Leçons de Sheridan, les Odes de Grey, avec le portrait gravé de M. Bentley. Je compte qu'ils vous seront parvenus; mais si par quelque accident ils s'étaient égarés, je vous prie de me le faire savoir, afin qu'on puisse les recouvrer, ou vous en envoyer d'autres.

Voilà ce qu'un marchand appellerait le nécessaire; mais le nécessaire est bien court entre ceux qui trafiquent d'esprit. Si l'on se réduit au nécessaire absolu, adieu la poésie, la peinture, toutes les branches agréables de la philosophie, et salut à la nature de Rousseau, à la nature à quatre pattes. Afin donc que cette lettre ne ressemble pas tout à fait à une lettre d'avis, j'y ajouterai quelques réflexions sur le traité *Dei delitti e delle pene,* dont vous et M. Suard me parlâtes chez M. le baron d'Holbach, lors de mon séjour à Paris.

Je n'ai fait qu'une légère lecture de ce Traité, et je me propose de le relire plus attentivement à mon premier loisir. A en juger au premier coup d'œil, il me paraît renfermer plusieurs observations ingénieuses, entre lesquelles quelques-unes pourraient peut-être avoir le bon effet qu'en attend l'auteur, plein d'humanité. Mais à considérer cet ouvrage comme un système, j'en trouve les fondements bien incertains, bien en l'air, pour y bâtir rien de solide et d'utile, à quoi l'on puisse se fier. La notion d'un contrat social où l'on montre le pouvoir souverain comme résultant de toutes les petites rognures de la liberté de

chaque particulier, notion qu'on ne saurait guère contredire en Angleterre, sans être l'hérétique le plus maudit, n'est, après tout, qu'une idée métaphysique dont on ne retrouvera la source dans aucune transaction réelle, soit en Angleterre, soit ailleurs. L'histoire et l'observation nous apprennent que le nombre de ceux qui veillent actuellement à l'exécution de ce prétendu contrat, de cet accord imaginé sur la formation des lois, quoique plus considérable dans un état que dans un autre, est toujours très-petit en comparaison du nombre de ceux qui sont obligés à l'observation des lois, sans avoir jamais été ni appelés, ni consultés, soit avant, soit après qu'elles ont été rédigées. C'est dommage que l'habile auteur de l'ouvrage en question n'ait pas pris le revers de sa méthode, et tenté, d'après une recherche sur l'origine actuelle et réelle des différents gouvernements et de leurs différentes lois, d'en tirer quelque principe général de réformation ou d'institution. Son succès en aurait peut-être été plus assuré; et il se serait à coup sûr garanti de ces ambiguïtés, pour ne pas dire contradictions, où s'embarrassera toujours l'auteur d'un système qui n'aura pas été pris dans la nature. Celui-ci, par exemple, avoue que chaque homme, en contribuant à sa caisse imaginaire, n'y met que la plus petite portion possible de sa propre liberté, et qu'il serait sans cesse disposé à reprendre cette quote-part, sans la menace ou l'action d'une force toujours prête à l'en empêcher. La force doit donc être reconnue au moins comme le lien de ce contrat volontaire. Et certainement, si, pour quelque cause que ce fût, un homme se laissait pendre sans y être contraint, il différerait peu ou point du tout d'un homme qui, dans les mêmes circonstances, se pendrait de lui-même; sorte de conduite qu'aucun principe de morale politique n'a encore entrepris de justifier. Dans un autre endroit, il reconnaît que les sujets n'auraient point accédé à de pareils contrats, s'ils n'y avaient été contraints par la nécessité, expression obscure et susceptible de plusieurs sens, entre lesquels il est incertain que celui de l'auteur soit que ces contrats ont été volontaires, et que les hommes y ont été amenés par le besoin ou la nécessité. Cela n'est point suffisamment expliqué. Lorsqu'au milieu des difficultés et des imperfections sans nombre d'une langue quelle qu'elle soit, un auteur négligera de fixer par des exemples la signification de ses mots, il aura bien de la peine à

se préserver de l'ambiguïté, sorte d'écueil qu'évitera toujours celui qui s'en tient à la morale purement expérimentale. Qu'il ait tort ou qu'il ait raison, il sera toujours clair et intelligible. Après tout, si notre Italien n'entend autre chose par son contrat social, que ce qu'ont entendu quelques-uns de nos auteurs anglais, savoir l'obligation tacite, réciproque des puissants de protéger les faibles en retour des services qu'ils en exigent, et les faibles, de servir les puissants en retour de la protection qu'ils en obtiennent, nous sommes prêts à convenir qu'un tel tacite contrat a existé depuis la création du monde, et subsistera tant qu'il y aura deux hommes vivant ensemble sur la surface de la terre. Mais avec quelle circonspection n'élèverons-nous pas sur cette pauvre base un édifice de liberté civile, lorsque nous considérerons qu'un contrat tacite de cette espèce subsiste actuellement entre le Grand Mogol et ses sujets, entre les colons de l'Amérique et leurs nègres, entre le laboureur et son bœuf; et que peut-être ce dernier est de tous les contrats tacites celui qui a été le plus fidèlement et le plus ponctuellement exécuté par les parties contractantes!

Mais pour en venir à quelque chose qui ait un rapport plus immédiat à la nature du *Traité des délits*, il dit qu'en politique morale il n'y a aucun avantage permanent à espérer de tout ce qui n'est pas fondé sur les sentiments indélébiles du genre humain; et c'est là certainement une de ces vérités inconfestables à laquelle doivent faire une égale attention, et ceux qui se proposent d'instituer des lois, et ceux qui ne se proposent que de les réformer; mais après le désir de sa propre conservation, y a-t-il dans l'homme un sentiment plus universel, plus ineffaçable que le désir de la supériorité et du commandement? sentiment que la nécessité présente peut réprimer, mais jamais éteindre dans le cœur d'aucun mortel. Peu sont capables de remplir les devoirs de chef; tous aspirent à l'être. La chose étant ainsi, si l'on veut prévenir les suites dangereuses du passage continuel de la puissance d'une main dans une autre, il est donc nécessaire que ceux qui en sont actuellement revêtus usent de tous les moyens dont ils peuvent s'aviser pour maintenir leur autorité, surtout si leur salut est étroitement lié avec cette puissance.

De là naissent quelques conséquences qui me paraissent ne

pouvoir pas facilement découler de la même source et du même canal d'où l'auteur tire les siennes.

1° C'est que, plus le nombre des contractants actuels, maîtres ou chefs, en quelque société que ce soit, sera petit en comparaison du corps entier, plus la force et la célérité de la puissance exécutrice doivent, pour la sécurité de ces maîtres ou chefs, s'augmenter; et cela à proportion du nombre de ceux qui sont gouvernés, ou, comme disent les géomètres, en raison inverse de ceux qui gouvernent.

2° C'est que, la partie gouvernée étant toujours la plus nombreuse, on ne peut l'empêcher de troubler la partie qui gouverne qu'en prévenant son concert et ses complots.

3° C'est que, dans les cas où le gouvernement ne porte pas sur une ou deux jambes, il est aisément renversé; et que par conséquent il importe de prévenir et de punir, par un degré de sévérité et de terreur proportionné au péril, toute entreprise, toute cabale, tout complot, tout concert, qui, plus il serait secret, plus il serait sagement conduit, plus sûrement il deviendrait fatal, du moins aux chefs, si ce n'est à toute la nation, à moins qu'il ne fût étouffé dans sa naissance.

Ceux donc qui proposeraient dans les gouvernements d'une certaine nature de supprimer les tortures, les roues, les empalements, les tenaillements, le fond des cachots sur les soupçons les plus légers, les exécutions les plus cruelles sur les moindres preuves, tendraient à les priver des meilleurs moyens de sécurité, et abandonneraient l'administration à la discrétion de la première poignée de déterminés qui aimerait mieux commander qu'obéir. La cinquantième partie des clameurs et des cabales, qui suffirent à peine au bout de vingt années pour déplacer Robert Walpoole, aurait en moins de deux heures, si on les avait souffertes à Constantinople, envoyé le sultan à la tour noire, et ensanglanté les portes du sérail de la chute des meilleures têtes du Divan.

En un mot, les questions de politique ne se traitent point par abstraction, comme les questions de géométrie et d'arithmétique. Les lois ne se formèrent nulle part *a priori*, sur aucun principe général essentiel à la nature humaine. Partout elles découlèrent des besoins, des circonstances particulières des sociétés; et elles n'ont été corrigées, par intervalles, qu'à mesure

que ces besoins, circonstances, nécessités réelles ou apparentes venaient à changer. Un philosophe donc qui se résoudrait à consacrer ses méditations et ses veilles à la réforme des lois, et à quoi les pensées d'un philosophe pourraient-elles mieux s'employer? devrait arrêter ses regards sur une seule et unique société à la fois; et si parmi ses lois et ses coutumes il en remarquait quelques-unes d'inutilement sévères, je lui conseillerais de s'adresser à ceux d'entre les chefs de cette société dont il pourrait se promettre d'éclairer l'entendement; et de leur montrer que les besoins, les circonstances, les nécessités et les dangers, à l'occasion desquels on a inventé ces sévérités, ou ne subsistent plus, ou qu'on peut y pourvoir par des moyens plus doux pour les sujets, et du moins également sûrs pour les chefs. Les sentiments de pitié que l'Être tout-puissant a plus ou moins semés dans les cœurs des hommes, joints à la politique commune et ordinaire de s'épargner tout degré superflu de sévérité, ne pourraient manquer d'obtenir un favorable accueil à une modeste remontrance de cette nature, et produire des effets désirés, que le ton haut, fier et injurieux empêcherait vraisemblablement. Mais si un philosophe, et dans ce qu'il propose, et dans la manière dont il propose ses vues sur la réforme des lois, oublie que les hommes sont hommes, n'a aucun égard à leur faiblesse, à leur morgue même, ne consulte ni l'honneur, ni le bien-être, ni la sécurité de ceux qui ont seuls le pouvoir de donner la sanction à ces lois, ou que peut-être il n'ait jamais pris la peine de savoir quelles sont les personnes en qui réside ce pouvoir, toutes ses peines n'aboutiront à rien ou à peu de chose, du moins pour le moment. En vain se plaindra-t-il que, *gli uomini lasciano per lo piu in abbandono i piu importanti regolamenti alla giornaliera prudenza, o alla discrezione di quelli l'interesse di quali e di opporsi alle piu provvide leggi*[1], de ce que les hommes pour la plupart du temps abandonnent les règlements les plus importants à la discrétion de ceux dont l'intérêt est de s'opposer aux plus sages lois; ces personnes par lesquelles il entend sans doute les riches et les puissants, lui diront qu'on n'abandonna jamais à leur discrétion la confection des lois; que tous ont également et de tout temps envié cette

1. BECCARIA, *Traité des délits et des peines*, Introduction, chap. I.

prérogative; mais qu'elle leur est dévolue tout naturellement, parce qu'ils étaient les seuls propres à la posséder. Ils lui diront que cela n'est arrivé, ni par accident, ni par négligence, ni par abus, ni par mépris, mais par des lois invariables et éternelles de nature, l'une desquelles a voulu que la force en tout et partout commandât à la faiblesse; loi qui s'exécute et dans le monde physique et dans le monde moral; et au centre de Paris et de Londres, et dans le fond des forêts; et parmi les hommes et parmi les animaux.

En vain s'indignera-t-il de ce que les lois sont nées pour la plupart d'une nécessité fortuite et passagère. Ils lui diront que sans la nécessité il n'y aurait point eu de loi du tout; et que c'est à la même nécessité que les lois actuelles sont soumises, prêtes à céder et à durer, quand et tant qu'il lui plaira.

En vain s'écriera-t-il : *Felici sono quelle pochissime nazioni, che non aspettarono che il lento moto delle combinazioni e vicissitudini umane facesse succedere all' estremita de i mali un avviamento al bene, ma ne accelerarono i passagi intermedi con buone leggi*[1]. Heureux le très-petit nombre de nations qui n'attendirent pas que le mouvement lent des combinaisons et des vicissitudes humaines fît naître à l'extrémité des maux un acheminement au bien, mais qui par de bonnes lois en abrégèrent les passages intermédiaires. Ils lui diront qu'il s'est tout à fait trompé sur un point de fait; et qu'il n'y a jamais eu de nations telles qu'il les représente. Ils lui diront que, s'il veut se donner la peine d'examiner soigneusement l'histoire et les archives des nations qu'il a vraisemblablement en vue, il trouvera que les lois qu'il préconise le plus sont sorties de ces combinaisons, de ces vicissitudes humaines auxquelles il dispute si dédaigneusement le droit de législation. Ils lui diront que la plupart de ces lois ont été tracées avec la pointe de l'épée, et les traces humectées de sang humain, et toutes à l'avantage et au profit de leurs instituteurs; et qu'aucune d'elles peut-être ne fut dictée par des philosophes théoriciens, par de subtils abstracteurs, par de froids examinateurs de la nature humaine.

Et, selon toute apparence, ils concluront leurs remarques par lui dire avec leur insolence ordinaire, que, quoi qu'il en

1. BECCARIA, édition Brière, page 2.

soit, sa bonne intention et ses efforts lui procureront les éloges et les remercîments des partisans ignorés et paisibles de la raison, gens aussi inexpérimentés qu'insignifiants; que quant à eux, maîtres et chefs, il peut tenir pour certain qu'ils ne souffriront jamais qu'on leur enlève, avec de la métaphysique et des injures, les avantages qu'il a plu à la force secondée de la fortune de mettre entre leurs mains, à moins qu'on ne leur offre quelque meilleure perspective que celle de tomber en d'autres mains, dont il n'est pas à supposer qu'ils obtinssent un traitement plus raisonnable et plus humain, à moins d'une révolution universelle et d'une refonte générale en toutes les autres choses comme en celle-ci.

Or, comme ce serait une étrange folie que d'attendre cette révolution universelle, cette refonte générale, et que même, ces deux choses ne pouvant guère s'effectuer que par des voies très-violentes, ce serait du moins pour la génération présente un très-grand malheur, dont la compensation serait fort incertaine pour la génération future; tout ouvrage spéculatif, tel que celui *Dei delitti e delle pene*, rentre dans la catégorie des utopies, des républiques à la Platon et autres politiques idéales, qui montrent bien l'esprit, l'humanité et la bonté d'âme des auteurs, mais qui n'ont jamais eu et n'auront jamais aucune influence actuelle et présente sur les affaires; et que le seul bon ouvrage en ce genre, ce serait celui qui, fondé sur l'étude la plus profonde, la connaissance expérimentale et longue d'un gouvernement, puis d'un autre gouvernement, et des intérêts actuels des chefs, de leurs vues, de leur sécurité, tout en indiquant, si l'on veut, dans une préface, morceau communément assez superflu, ce qu'il y a de mieux en abstraction, séparerait certains points particuliers dont on se réduirait à demander humblement aux chefs l'abrogation, comme d'énormités qui furent peut-être autrefois essentielles à leur salut et bien-être, mais qui pour le présent n'ont aucun trait à ces deux objets respectables, etc., etc.

Je sais bien que ces principes généraux, qui tendront à éclairer et à améliorer l'espèce humaine en général, ne sont pas absolument inutiles; mais je n'ignore pas qu'ils n'amèneront jamais une sagesse générale. Je sais bien que la lumière nationale n'est pas sans quelque effet sur les chefs, et qu'il s'établit en

eux, malgré eux, une sorte de respect qui les empêche d'être absurdes, quelquefois autant qu'ils auraient bonne envie de l'être ; mais je n'ignore pas que c'est à condition qu'il ne s'agira ni de leur prérogative, ni de leur puissance, ni de leur sécurité, ni de leur autorité, ni de leur salut. Osez, en quelque lieu du monde que ce soit, avancer quelque proposition contraire à ces objets qu'ils ont consacrés tant qu'ils ont pu dans les têtes des hommes, et vous verrez le traitement que l'on vous fera. Je sais que cette lumière générale tant vantée est une belle et glorieuse chimère dont les philosophes aiment à se bercer, mais qui disparaîtrait bientôt s'ils ouvraient l'histoire, et s'ils y voyaient à quoi les meilleures institutions sont dues. Les nations anciennes ont toujours passé, et toutes les nations modernes passeront avant que le philosophe et son influence sur les nations aient corrigé une seule administration ; et pour en venir à quelque chose qui vous soit propre, je sais bien que la différence de la monarchie et du despotisme consiste dans les mœurs, dans cette confiance générale que chacun a dans les prérogatives de son état respectif ; que quand cette confiance, qui fait les mœurs de cette monarchie, est forte et haute, le chef n'ose la braver entièrement ; que le sultan dit à Constantinople indistinctement de l'un de ses noirs, et d'un cadi qui commet une indiscrétion, qu'on lui coupe la tête ; et que la tête du cadi et celle de l'esclave tombent avec aussi peu de conséquence l'une que l'autre ; et qu'à Versailles on châtie très-diversement le valet et le duc indiscrets ; mais je n'ignore pas que le soutien général de ces sortes de mœurs tient à un autre ressort que les écrits des sages ; qu'il est même d'expérience, et d'expérience de tout temps, que les mœurs dont il s'agit sont tombées à mesure que les lumières générales se sont accrues. Je me chargerais même de démontrer que cela a dû arriver, et que cela arrivera toujours par la nature même d'un peuple qui s'éclaire. Je sais bien que quand ces sortes de mœurs, dont le monarque ressent et partage l'influence, ne sont plus, le peuple est au plus bas point de l'avilissement et de l'esclavage, parce qu'alors il n'y a plus qu'une condition, celle de l'esclave. Je sais bien que plus cette échelle d'états est longue et distincte, et plus chacun est ferme sur son échelon, plus le monarque diffère du despote, du tyran ; mais je défie et l'auteur *des Délits et des Peines*, et tous les

philosophes ensemble, de me faire voir que leurs ouvrages aient jamais empêché cette échelle de se raccourcir de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ses deux bouts se touchassent. Enfin, pour en dire mon avis, les cris des sages et des philosophes sont les cris de l'innocent sur la roue, où ils ne l'ont jamais empêché et jamais ne l'empêcheront d'expirer, les yeux tournés vers le ciel; supplice qui suscitera peut-être l'extravagance, l'enthousiasme, le délire religieux, ou quelque autre folie vengeresse, qui exécutera ce que toute leur sagesse n'aura pu faire. Ce n'est jamais la harangue du sage qui désarme le fort, c'est une autre chose, que la combinaison des événements fortuits amène. En attendant, il ne faut pas vouloir en arracher, mais il faut en supplier humblement le bien qu'il peut accorder sans se nuire à lui-même.

DES RECHERCHES SUR LE STYLE

PAR BECCARIA.

(1771)

C'est un ouvrage traduit de l'italien du marquis Beccaria, auteur d'un autre ouvrage qui a fait ici, et partout ailleurs, la plus grande sensation : je parle du *Traité des Délits et des Peines*, que M. l'abbé Morellet a bien *tué* dans sa traduction, en voulant introduire le protocole de la méthode dans un morceau où les idées philosophiques, colorées, bouillantes, tumultueuses, exagérées, conduisent à chaque instant l'auteur à l'enthousiasme. Il n'a pas senti qu'il y a une gradation naturelle plus ou moins rapide entre les sentiments qui s'élèvent au fond de notre cœur; que si l'on détruit cette gradation, le calme succède subitement à la fureur, et la fureur au calme, sans qu'il y ait aucun mouvement qui prépare ou qui sauve ces dissonances morales; que la mélodie des sentiments disparaît, et que l'auteur est fou d'une folie que je ne saurais partager avec lui, parce que je n'y suis point imperceptiblement entraîné; c'est une fausse ivresse qui me répugne. Il est une loi de nature, et une loi inviolable et éternelle, c'est qu'on ne peut être pathé-

tique qu'après avoir été sensé; celui qui voudrait commencer par être pathétique, ou s'adresser à mon cœur, à mes passions, avant que de s'être adressé à mon jugement, à ma raison, ne serait à mes yeux qu'un frénétique à qui il prendrait subitement un accès. Je me dirais, qu'a-t-il? à qui en veut-il? que se passe-t-il en lui? Sa tête se dérange-t-elle? Mes amis, apportez vite des cordes; il a été mordu de quelque bête venimeuse. Il fallait donc laisser l'ouvrage de M. Beccaria tel qu'il était; ou si l'on se déterminait à l'assujettir à la méthode, il en fallait absolument supprimer les morceaux de poésie et de verve, ou savoir s'échauffer peu à peu et les amener.

Le *Traité des Délits et des Peines* a suscité des objections sans nombre : on a dit contre cet ouvrage tout ce qu'il ne fallait pas dire, et rien de ce qu'il fallait dire. J'admire le fonds inépuisable d'humanité qui l'a dicté. Je révère l'auteur. J'aime mes semblables autant que lui, et le tissu journalier de ma vie en est, je crois, une assez bonne preuve. Tout ce que j'ai appartient presque à l'indigent qui le sollicite. Je n'ai ni le cœur dur ni l'esprit pervers; cependant il s'en manque beaucoup que je croie l'ouvrage *des Délits et des Peines* aussi important, ni le fond des idées aussi vrai qu'on le prétend. Si les deux réflexions que je vais faire sont justes, j'espère qu'on n'en conclura rien contre la bonté de mon caractère, ni même si elles sont fausses.

On a dit que le salut des peuples est la loi suprême. Si l'on consulte l'histoire ancienne et moderne, si l'on consulte le cœur de l'homme, si l'on jette les yeux sur toutes les contrées de l'univers, on restera affligé; mais on sera convaincu que la loi suprême c'est la sécurité ou le salut de ceux qui gouvernent les peuples. Donc les peines ne peuvent jamais être en raison des délits, mais en raison de la sécurité des maîtres. Il faut vingt ans d'assemblées illicites pour renverser un ministre à Londres; il en faudrait plus d'un cent pour en renverser un à Paris; il ne faut à Constantinople qu'une assemblée illicite d'une nuit, et de vingt janissaires pour étrangler un sultan. Les peines décernées contre les assemblées illicites ne peuvent donc être les mêmes dans ces trois contrées, à moins que ceux qui les gouvernent n'oublient leur sécurité et ne soient fous. Voilà pour le fond du système, venons à l'importance des idées.

Il y a environ dix-huit millions d'hommes en France; on ne punit pas de peine capitale trois cents hommes par an dans tout le royaume; c'est-à-dire que la justice criminelle ne dispose par an que de la vie d'un seul homme sur soixante mille; c'est-à-dire qu'elle est moins funeste qu'une tuile, un grand vent, les voitures, une catin malsaine, la plus frivole des passions, un rhume, un mauvais, même un bon médecin; avec cette différence que l'homme exterminé par une des causes précédentes peut être un fripon ou un homme de bien, au lieu que celui qui tombe sous le glaive de la justice est au moins un homme suspect, presque toujours un homme convaincu, et dont le retour à la probité est désespéré.

Je demande grâce pour ces deux observations; je les confie secrètement à des âmes honnêtes et sensées. Je ne rougis point de les avoir faites; mais peut-être craindrais-je de les publier, quoique l'abbé Morellet prétende, et que je pense comme lui, que la vérité est toujours utile et le mensonge toujours nuisible.

Si j'ai parlé jusqu'à présent du *Traité des Délits et des Peines* de M. le marquis Beccaria, en revanche je ne dirai pas un mot de son *Traité du style*; c'est un ouvrage obscur, d'une métaphysique subtile et souvent fausse, un tissu de lois générales qui fourmillent d'exceptions, des pages sèches et dures, un ouvrage sur le style, où il n'y a point de style. J'aime bien mieux vous exposer ici en peu de mots les bases d'airain sur lesquelles sont appuyées la théorie du style et la comparaison des langues; bases aussi anciennes et aussi durables que la constitution de l'homme; tant que l'homme restera, les principes suivants resteront.

Il y a un ordre nécessaire et essentiel des mots dans la phrase, et de la phrase dans le discours; et cet ordre, le voici.

Le temps, le lieu, le motif, l'instrument ou le moyen, la personne qui agit, l'action, le terme de l'action.

Exemple. — Il y a dix ans qu'à Notre-Dame, par un motif de vengeance, armé d'un poignard, un jeune homme, ivre d'amour, assassina au pied de l'autel son confesseur qui, retenant le dépôt de sa fortune, l'empêchait de se marier.

Dans cet exemple on a fait abstraction de l'intérêt, des passions et de l'harmonie; entre les idées il y en a qu'on veut ou

fortifier ou affaiblir, et l'on produit ces effets par la place qu'on leur donne dans la phrase.

L'oreille veut être satisfaite; elle le veut d'autant plus impérieusement que l'harmonie ne peut être suppléée par celui qui vous écoute : autre source de l'altération naturelle de la phrase.

La phrase est donc le résultat d'un ordre donné par la nature, et modifié selon le but de l'orateur par l'intérêt, les passions et l'harmonie.

Ce que je prononce sur les mots dans la phrase, est vrai des phrases dans le discours.

Qu'est-ce donc qu'un traité du style? C'est une exposition de l'ordre naturel et essentiel des idées, et une recherche des altérations introduites dans cet ordre par l'intérêt, les passions et l'harmonie, qui exigent à chaque instant le sacrifice du mot propre, et son déplacement dans la phrase naturelle.

Et il n'y a rien dans le discours qui ne se rapporte à ces principes.

Et quelle est la plus belle des langues? Celle qui réunit le plus de moyens de disposer de l'ordre naturel et essentiel des mots dans la phrase sans nuire, soit à l'énergie, soit à la clarté, soit à l'harmonie.

Et cela bien médité, dispense de se fendre la tête à entendre l'inintelligible traité du marquis Beccaria.

NOTES

SUR LE TRAITÉ DES DÉLITS ET DES PEINES.

« Dans le cas d'un délit, il y a deux parties : le souverain qui affirme que le contrat social est violé, et l'accusé qui nie cette violation. » *Des Délits et des Peines,* chap. III.

Le souverain assure en général que, par tel fait ou dans tel cas, le contrat social est violé; mais il n'accuse point de ce fait l'homme qu'il s'agit de juger; et lors même que la partie publique porte plainte, elle ne fait que demander qu'on informe. L'accu-

sateur est celui qui affirme qu'un tel a commis telle action. L'auteur a reconnu lui-même que la règle du juste et de l'injuste est pour le juge une simple question de fait. Il a dit aussi que les décrets sont toujours opposés à la liberté politique, lorsqu'ils ne sont pas une application particulière d'une maxime générale. Il y a donc trois choses à distinguer ici : la maxime que le souverain établit, le fait particulier que l'accusateur affirme, et l'application que fait le juge de cette maxime à ce fait, après l'avoir bien constaté. Le souverain n'est donc pas la partie de l'accusé ; et ce n'est pas pour cette raison, qu'il n'en doit pas être le juge.

« En général, l'infamie, comme tout ce qui dépend des opinions populaires, s'attache plus à la forme qu'au fond. » Chap. VI.

L'appareil et la forme de l'emprisonnement y font beaucoup, sans doute ; mais il y a dans le fond même une différence réelle. La prison militaire, dans l'opinion publique, ne suppose qu'une faute contre la discipline ; la prison civile suppose un délit contre la police ; et celle-ci intéresse plus directement l'ordre et le repos publics. Voilà pourquoi on y attache plus de honte. L'auteur a dit, à propos de la contrebande, qui n'entraîne point l'infamie : Les délits que les hommes ne croient pas pouvoir leur être nuisibles, ne les intéressent pas assez pour exciter l'indignation publique.

« Un témoin (femmes, condamnés, personnes notées d'infamie) peu dire la vérité lorsqu'il n'a aucun intérêt à mentir. » Chap. VIII.

L'auteur a dit (chap. XVIII) : « La peine d'infamie prive un citoyen de la considération, de la confiance que la société avait pour lui. » Le condamné est au moins dans le même cas que l'homme noté d'infamie : l'un et l'autre ont perdu la confiance publique ; leur témoignage ne doit donc être reçu que comme indice, et non comme preuve. « Des témoins doivent être crus lorsqu'ils n'ont aucun intérêt à mentir. » Mais qui peut jamais s'assurer que les méchants et les infâmes n'ont aucune animosité, aucune haine personnelle, aucun motif caché d'en imposer aux juges ? Si de pareils témoins doivent être crus, qui osera se reposer sur son innocence ? Ils ont perdu la confiance publique,

et ils auraient celle de la loi! et la vie et l'honneur des citoyens dépendraient de leur témoignage!...

« Un crime déjà commis, auquel il n'y a plus de remède, ne peut être puni par la société politique que pour empêcher les autres hommes d'en commettre de semblables par l'espérance de l'impunité. » Chap. XII.

Si l'auteur avait dit: « Un crime ne peut être puni que pour empêcher que d'autres hommes n'en commettent de semblables, ou que le même homme n'en commette de nouveaux, » il aurait senti lui-même le vice de son raisonnement. Tant que l'auteur d'un crime est caché, il est impuni, il est libre, il peut donc faire de sa liberté le même usage qu'il en a fait. Il est donc très-utile qu'il soit découvert, pour être mis hors d'état de nuire.

« Tous les actes de notre volonté sont proportionnés à la force des impressions sensibles qui les causent, et la sensibilité de tout homme est bornée. » Chap. XII.

Il fallait dire : « La constance, la patience, la force de souffrir, la résistance à la douleur, » et non pas *la sensibilité*. « La sensibilité de tout homme est bornée, » signifie qu'il est un degré de souffrance au delà duquel l'homme ne sent plus rien; et ce n'est pas ici ce que l'auteur a voulu faire entendre.

« On donne aussi la question à un accusé pour découvrir ses complices. » Chap. XII.

L'auteur ne doit pas se dissimuler que c'est ici le fort de la difficulté, et la partie faible de sa réponse. *On donne la question à un accusé pour découvrir ses complices*, et il est certain qu'on les découvre tous les jours par ce moyen cruel. Tout le monde déteste la question avant la conviction du crime; mais dans un criminel, ce tourment de plus est nécessaire pour lui arracher, outre l'aveu de ses complices et le moyen de les saisir, l'indication des preuves nécessaires pour les convaincre. La peine du crime est justifiée par la nécessité d'en prévenir de semblables; si donc le crime est de nature à supposer des complices, comme les vols, les assassinats commis par attroupements, et que, ni les *témoins* ni les *preuves* ne suffisent pour démêler le fil de la complicité, la question sera juste comme une autre peine, et pour la même raison.

« Les complices fuient presque toujours aussitôt que leur compagnon est arrêté. Le supplice des coupables effraye les autres hommes et les détourne du crime, ce qui est l'unique but des châtiments. » Chap. XII.

Cette raison est bien faible ! Ils fuient d'une forêt dans une autre forêt. Ils passent d'une ville dans une autre ; mais s'exilent-ils d'un État? Et quand ils s'en exileraient, l'humanité envers un coupable doit-elle l'emporter sur le soin de délivrer les peuples des brigands et des assassins qu'on leur envoie par une fausse compassion? Pensez que quelques minutes de tourments dans un scélérat (convaincu), peuvent sauver la vie à cent innocents que vont égorger ses complices, et la question vous paraîtra (alors) un acte d'humanité.

« Le tribunal qui emploie l'impunité pour connaître un crime montre qu'on peut cacher ce crime, puisqu'il ne le connaît pas ; et les lois découvrent leur faiblesse, en implorant le secours du scélérat même qui les a violées. » Chap. XIV.

L'incertitude des tribunaux, et la faiblesse de la loi à l'égard d'un crime inconnu, sont de notoriété publique. On tâcherait en vain de les dissimuler ; et rien ne peut balancer l'avantage de jeter la défiance entre les scélérats, de les rendre suspects et redoutables l'un à l'autre, et de leur faire craindre sans cesse, dans leurs complices, autant d'accusateurs. Cela n'invite à la lâcheté que les méchants ; et tout ce qui leur ôte le courage, est utile. — La délicatesse de l'auteur est d'une âme noble et généreuse ; mais la morale humaine, dont les lois sont la base, a pour objet l'ordre public, et ne peut admettre au rang de ses vertus la fidélité des scélérats entre eux, pour troubler l'ordre et violer les lois avec plus de sécurité. Dans une guerre ouverte, on reçoit les transfuges ; à plus forte raison doit-on les recevoir dans une guerre sourde et ténébreuse, qui n'est qu'embûches et trahisons.

« On s'habitue aux supplices horribles. » Chap. XV.

Je ne crois pas cela. L'habitude de souffrir endurcit les âmes sans doute, et la dureté du gouvernement produit cet effet ; mais lorsque l'état d'innocence sera un état doux et tranquille, les peines réservées au crime effrayeront sans endurcir, et on ne se familiarisera point avec l'idée d'avoir les os brisés, et de

mourir dans le supplice. — Je n'en suis pas moins de l'avis de l'auteur sur l'inutile atrocité des peines. Je combats ses raisons, et non pas ses principes.

« Qui jamais a voulu donner à d'autres hommes le *droit* de lui ôter la vie? Et doit-on supposer que dans le sacrifice que chacun a fait d'une petite partie de sa liberté, il ait pu risquer son existence, le plus précieux de tous les biens? » Chap. XVI.

C'est parce que la vie est le plus grand de tous les biens, que chacun a consenti que la société eût le droit de l'ôter à celui qui l'ôterait aux autres. Personne sans doute n'a voulu donner à la société le droit de lui ôter la vie à tout propos; mais chacun, occupé de conserver la sienne, et aucun ne prévoyant pour lui-même la volonté qu'il n'avait pas alors d'attenter à celle d'autrui, tous n'ont vu que l'avantage de la peine de mort, pour la sûreté, la défense et la vengeance publiques. Il est aisé de concevoir que l'homme qui dit : « Je consens qu'on m'ôte la vie, si j'attente à la vie des autres, » se dit à lui-même : « Je n'y attenterai pas; ainsi la loi sera pour moi, et ne sera pas contre moi. » Ce pacte est si bien dans la nature, qu'on le fait souvent dans des sociétés particulières, comme les conspirations, où l'on jure de se baigner dans le sang de celui qui révélera le secret. Quant à la justice de cette peine, elle est fondée sur la convention et sur l'utilité commune. Si elle est nécessaire, elle est juste. Il reste à savoir si elle est nécessaire.

« L'esclavage perpétuel substitué à la peine de mort a toute la rigueur qu'il faut pour éloigner du crime l'esprit le plus déterminé. » Chap. XVI.

Je pense de même, et il n'est pas possible de n'être point frappé des raisons que l'auteur en donne. Mais j'observe qu'il renonce, et avec raison, à son principe de douceur et d'humanité envers le criminel. *Dans les chaînes, sous les coups, dans les barreaux de fer, le désespoir ne termine pas ses maux, mais il les commence.* Ce tableau est plus effrayant que celui de la roue, et le supplice qu'il présente est en effet plus cruel que la plus cruelle mort. Mais parce qu'*il donne des exemples fréquents et durables,* son efficacité le rend préférable au dernier supplice, qui ne dure qu'un instant, et sur lequel les criminels

déterminés prennent trop souvent leur parti. Voilà, selon moi, la bonne raison pour préférer à l'homicide un long et douloureux esclavage.

« C'est dégrader l'humanité que de charger un homme de l'emploi de bourreau. » (Note de Morellet, Chap. XVI.)

Mépris légitimement fondé pour les exécuteurs de la justice, mépris dont on ne saurait se garantir, mépris général de toutes les nations et de tous les temps; — aversion pour les fonctions de juge criminel, aversion que toute la raison ne saurait vaincre; — fonctions nécessaires, et pour lesquelles une âme un peu sensible ne comprend pas que l'on puisse trouver quelqu'un : — voilà des contradictions inexplicables. — Dans quelques jurisprudences, on accorde la vie au criminel qui exécute ses camarades... C'est un moyen très-sûr de faire mourir les moins coupables, et de sauver le plus scélérat.

« Quel est le sentiment général sur la peine de mort? Il est tracé en caractères ineffaçables dans ces mouvements d'indignation et de mépris que nous inspire la seule vue du bourreau. » Chap. XVI.

Cela ne prouve point que la peine de mort soit injuste. J'ai dit comment la volonté publique y avait souscrit, et comment il est naturel que les lois aient ordonné le meurtre du meurtrier. L'horreur qu'on a pour le bourreau vient du retour de compassion que l'homme éprouve pour son semblable, et qui serait le même s'il le voyait dans cet état *où le désespoir ne termine pas ses maux, mais les commence*. Armez le bourreau de chaînes et de fouets; réduisez son emploi à rendre la vie odieuse au criminel, ce spectacle de douleurs dont il sera le ministre le fera détester de même. La peine qu'il fera subir au coupable n'en sera pas moins juste. L'horreur qu'on a pour lui n'est donc pas une réclamation de la nature, mais un mouvement machinal, une répugnance physique que l'homme éprouve à voir souffrir l'homme, et d'où je ne conclus rien contre la bonté de la loi. — Un dur et cruel esclavage est donc une peine préférable à la peine de mort, uniquement parce que la peine en est plus efficace; et encore faut-il observer que cet esclavage ne sera un supplice effrayant que dans un pays où l'état du peuple sera doux et commode. Car si la condition des innocents était presque

aussi pénible que celle des coupables, les souffrances de ceux-ci ne paraîtraient plus un supplice, et des malheureux presque aussi à plaindre n'en seraient point effrayés.

« La peine de mort décernée contre un déserteur, au moins dans la plupart des cas, n'a rien d'infamant. » (Note de Morellet, chap. XVI.)

La punition de mort ne se gradue point. C'est la cessation de la vie, et pour l'enfant de dix-huit ans et pour l'homme de soixante. Cela n'est pourtant pas indifférent.

Quand on met à mort un homme de trente ans, on ne sait ce qu'on fait. On n'a pas compté que cet homme est le seul survivant de vingt hommes. Le législateur criminel ignore le prix de la vie d'un homme de trente ans.

« DE L'INFAMIE, chap. XVIII. »

Je désirerais que l'auteur eût fait sentir l'imprudence de rendre l'homme infâme, et de le laisser libre. Cette méthode absurde peuple nos forêts d'assassins.

« Lorsqu'on a la force de se défendre, on n'achète pas les secours d'autrui. » Chap. XXII.

Il n'y a point de force à laquelle un homme ne puisse échapper, et alors la force n'est plus la force. Je voudrais que l'usage de mettre la tête à prix fût réservé pour les crimes les plus atroces, et surtout pour celui qui tend immédiatement *à la dissolution et à la destruction de la société*...

Ici finissent les notes de Diderot.

Voilà, dit-il en terminant, tout ce que je trouve à redire dans ce bel ouvrage, plein de génie et de vertu. Il est essentiel pour l'humanité qu'il soit porté à sa perfection, et convaincant d'un bout à l'autre, même pour le vulgaire ; car c'est par le vulgaire que les vérités utiles sont obligées de passer, pour arriver, comme un cri public, aux oreilles du gouvernement.

RÉFLEXIONS

SUR

UN OUVRAGE PUBLIÉ A L'OCCASION
DE LA RENONCIATION VOLONTAIRE DE ROUSSEAU
AU DROIT DE CITOYEN DE GENÈVE[1].

1764.

Il m'est tombé entre les mains un ouvrage intitulé : ***Représentations des citoyens et bourgeois de Genève*** au premier syndic de cette république, avec les réponses du conseil à ces représentations. Pour lire cet ouvrage avec attention, il me suffisait que les questions qu'on y agite touchassent de très-près à la constitution et à la tranquillité d'un peuple entier, quoique peu nombreux, et d'un peuple que je respecte.

Toutes ces questions se réduisent à celle du pouvoir négatif.

Ce pouvoir consiste dans la prérogative que les chefs s'arrogent de porter au tribunal du peuple ou de mettre au néant les représentations qui leur sont faites par leurs concitoyens.

J'ai été bien surpris de voir qu'à mesure que ma lecture s'avançait, le fond de la chose s'obscurcissait, et qu'alternativement je changeais d'opinion, donnant tort à ceux à qui je venais de donner raison, et raison à ceux à qui je venais de donner tort. Ce qui me fait penser que peut-être ils avaient raison et tort les uns et les autres. En effet, il m'a semblé :

1° Qu'il fallait absolument qu'il y eût dans une république un pouvoir négatif, sans quoi la tranquillité générale serait abandonnée à des représentations extravagantes, sur lesquelles il serait impossible que l'autorité souveraine ou populaire pût décider, sans que les citoyens ne fussent perpétuellement dis-

1. Cet article, moins le dernier alinéa, est dans la *Correspondance* de Grimm sous la date du 1er juin 1764. Les précédents éditeurs, en le reportant à 1763, le croyaient de la même époque qu'une lettre à Naigeon sur la renonciation de Rousseau, lettre qu'on trouvera dans la *Correspondance*, année 1763.

traits de leurs propres affaires, pour s'occuper sans cesse à s'assembler, à disputer et à se dissoudre pour s'assembler, disputer et se dissoudre encore; chaque citoyen mettant à ses demandes une importance digne de l'animadversion publique;

2° Que ce pouvoir négatif ne pouvait résider que dans les chefs qui ont mérité par leur sagesse reconnue le choix de tous leurs concitoyens;

3° Que si ces chefs pouvaient en toute circonstance mettre au néant les représentations de leurs concitoyens, ils disposeraient despotiquement des lois, de la constitution et de la liberté nationales. Ce qui n'était pas sans inconvénient, malgré le peu de vraisemblance que des hommes sages, des magistrats annuels se portassent à des excès tyranniques, même dans le cas où ils seraient juges et parties;

4° Qu'il y avait donc un tempérament à prendre, et que ce tempérament était si simple, qu'il était surprenant qu'avec un peu de bonne foi, il ne se fût présenté à aucun des deux partis;

5° Que ce tempérament, c'est que, puisque toute représentation ne peut être portée au tribunal du peuple ni mise au néant par les chefs sans quelque inconvénient, il conviendrait qu'on en estimât l'importance sur le nombre des représentants, qu'on exigerait tel, qu'il y aurait la plus grande probabilité qu'une demande souscrite par tant de citoyens ne serait ni folle ni ridicule, et qu'un esprit factieux réussirait très-rarement à se concilier la quantité d'adhérents nécessaire pour que les chefs ne pussent pas mettre la représentation au néant. Dans un pays où il n'y a aucune puissance qui puisse statuer définitivement sur la folie ou la sagesse d'une représentation, le seul moyen qui reste, c'est de compter les voix, d'autant plus que je ne vois pas un grand inconvénient à s'assembler une fois tous les dix ans pour une sottise, et qu'il n'en est pas de même à s'endormir sur une chose importante;

6° Que ce règlement de porter au conseil souverain du peuple les représentations souscrites par un certain nombre de citoyens n'empêcherait pas les chefs de la république de faire examiner au même conseil les représentations signées par un nombre de citoyens insuffisant et moindre que celui que la loi

aurait fixé, supposé que le sujet de ces représentations parût aux chefs digne de l'attention du peuple.

Si les Genevois ont cette loi, que ne s'y conforment-ils? S'ils ne l'ont pas, que ne la font-ils?

Cette balance, ou je me trompe fort, tranquilliserait les esprits sans trop prendre sur l'autorité des chefs.

Le parti qui se refuserait à cet arrangement, se rendrait à mes yeux très-suspect, ou d'indépendance ou de despotisme, avec cette différence que des vues de despotisme seraient bien plus odieuses dans les chefs, que ne serait le désir de l'indépendance dans un peuple démocratique, à qui la toute-puissance appartient de droit. Quelque autorisés que soient les chefs, ce ne sont toujours que des citoyens et des commis du peuple; il est toujours le maître. C'est sa voix qui élève certaines têtes, qui les rabaisse ou qui les coupe[1].

1. Grimm ajoute : « La question que M. Diderot vient d'examiner a été discutée dans une brochure intitulée : *Lettres écrites de la campagne*. Ces lettres sont de M. Tronchin... Dans la troisième, ce magistrat prouve la nécessité d'un pouvoir négatif dans une république... mais il n'a pas pensé au tempérament que le philosophe Diderot propose ici et qui paraît en effet propre à prévenir et à terminer toute dispute sur les lois fondamentales. »

SUR LES RECUEILS

PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE BOUILLON[1].

1769.

Ce premier recueil est assez bon ; Dieu veuille que les suivants lui ressemblent.

La première pièce, sous le titre de ***Fragments sur le sort de la philosophie chez les Romains***, est une bonne apologie de la science. On y voit pendant un assez long intervalle de temps les princes sages et vertueux constamment amis de la philosophie, et en revanche aussi les philosophes constamment haïs, persécutés sous les princes mauvais et dissolus. L'auteur, M. Robinet, a de la chaleur, de la hardiesse et du nerf. Il dit : « Numa écrivit douze livres de philosophie ; il aurait bien fait d'en écrire douze de plus et de faire douze dieux de moins. L'étrange législateur qui enseigne que les dieux aident les hommes à s'entr'égorger ! C'est comme aujourd'hui, on les invoque dans les deux armées, quoique l'injustice soit au moins d'un côté. On annonçait à Numa l'approche de l'ennemi. « Ils viennent, « répondit-il, et moi je sacrifie ; » propos d'un insensé[2]. Son prétendu commerce avec la nymphe Égérie est d'un hypocrite et d'un fourbe : les hommes seraient indignes de bonnes lois s'il fallait une bouche inspirée pour leur en faire connaître l'équité. Numa un sage ! ce ne fut qu'un fanatique, un superstitieux ; et il n'y a point de folie plus dangereuse, de vice plus monstrueux que la superstition, pas même la tyrannie. Le tyran passe, la

1. Article de la *Correspondance* de Grimm, 15 décembre 1769. Les *Recueils* durèrent de 1769 à 1779, 10 vol. in-8°.

2. Grimm prend ici la parole pour son compte et proteste assez longuement. Il trouve le propos de Numa d'un grand sens.

superstition ne finit jamais; le poignard sacré dont elle arme les hommes ne tombe plus de leur main. » M. Robinet ajoute que les princes bienfaiteurs des savants se font toujours plus d'honneur à eux-mêmes que de bien aux savants. Les philosophes grecs apportèrent en Italie les premiers germes de la vertu et du goût de l'étude, les seuls biens qu'on n'enlève pas à celui qui les possède, et qui le dédommagent des biens qu'il n'a pas. S'il arrive qu'un sage appelé aux affaires publiques par ses concitoyens, soit ensuite restitué à lui-même, il ne s'aperçoit d'aucun vide : il est réduit à lui seul; et il n'en est que plus heureux.

M. Robinet dit un mot des trois philosophes d'Athènes envoyés à Rome à l'occasion du sac d'Orope; mais n'en parle pas du ton de notre abbé Galiani, qui est aussi philosophe, plus profond et plus gai que M. Robinet, et qui prétend que l'histoire n'est qu'une répétition périodique des mêmes faits, sous d'autres formules ou manières de parler. Vous souvenez-vous du jour où nous entretenant d'Orphée, il disait que ce missionnaire d'Égypte avait reçu la couronne du martyre par les mains des femmes de Thrace, et à l'occasion du voyage des trois philosophes grecs à Rome, que ce fut alors que le jésuite Carnéade prêcha le probabilisme devant l'archevêque Caton, janséniste? La conclusion de M. Robinet, c'est qu'il était réservé à nos jours de voir la philosophie et les philosophes victimes du faux zèle et de l'envie, sous le règne et apparemment contre l'intention d'un souverain humain, doux et bienfaisant.

La seconde pièce du recueil est une *Apothéose d'Homère*, par M. Castilhon.

Atticus se trouve à Smyrne le jour qu'on y célébrait les jeux homériens : les prêtres l'invitent à annoncer la fête; il se refuse à leurs prières, et cède à l'ironie d'un jeune acolyte, qui lui dit : « Tu es un orateur, toi! c'est Gorgias, ton rival, qui mérite ce nom. Il accepta l'honneur que nous lui faisions précisément par les mêmes raisons dont tu t'en défends. Il vint, il parla sans être préparé, et il enleva nos suffrages. C'est à Gorgias qu'on disait : Sois éloquent, et il l'était. » Atticus ne put souffrir qu'on lui préférât Gorgias; il vint au temple au lieu d'un peuple immense. L'attente de ce peuple, le pro-d silence qu'on gardait, la présence des prêtres, la statue

d'Homère dont il touchait les pieds, et sur laquelle il avait ses yeux attachés, échauffèrent son âme, et il chanta l'ode, l'hymne, le poëme. C'est ce poëme qu'Atticus répète ici à Néarque son ami. C'est un morceau plein d'ivresse, c'est une sublime exhortation à se remplir des poëmes d'Homère. Il paraît que Robinet et Castilhon se sont ligués : l'un pour encourager les grands à aimer, cultiver, protéger les savants; l'autre, les jeunes gens qui se sentent du génie à faire connaissance étroite avec les Anciens. Je compléterais volontiers le triumvirat si j'en étais digne.

Le *Projet pour diminuer le nombre des auteurs*, traduit de l'anglais par M. Robinet, est la troisième pièce. On propose d'en faire une corporation, un corps de métier où l'on n'entrera qu'après apprentissage et chef-d'œuvre. Si c'est de la plaisanterie, cela est trop triste; si le projet est sérieux, il n'a pas le sens commun. La liberté de publier ses pensées n'admet aucun privilége exclusif; l'art de penser appartient de droit à toute la classe bipède des hommes; c'est au temps à exterminer toutes les productions ridicules, et il s'acquitte de ce devoir sans que personne s'en mêle.

Extrait des Transactions philosophiques sur le serpent à sonnettes, par M. Robinet, quatrième pièce de son recueil. On sait que ce dangereux reptile ne saurait se mouvoir sans avertir par un bruit du péril de son approche. Eh oui, ces anneaux résonnants ont été attachés à la queue du serpent-sonnette par la Providence, qui ne laisse pas de vous adresser tous les jours un scélérat avec le langage le plus flatteur et sous le masque le plus séduisant. Croyez cela, vous dirait Rabelais et buvez frais : ces anneaux sont des ossements concaves des deux côtés; on en compte depuis trois jusqu'à quarante. Cette dissertation est mauvaise; à l'expérience près, qui constate que l'animal périt de sa propre morsure, et que les animaux qui se nourrissent même de sa tête restent sains, je n'y vois que des chiens et des oiseaux inutilement et cruellement immolés. Il y avait cependant deux choses importantes à se proposer : l'une de découvrir la partie du corps que le venin du reptile affecte intérieurement; l'autre, le remède spécifique contre ce venin. C'est une observation singulière que le poison de chaque serpent s'adresse à une partie, à un organe particulier de l'animal qui

en est piqué; c'est ou le foie, ou les intestins, ou l'estomac, ou le cœur, ou les poumons, ou la tête, ou les nerfs, ou le sang, ou les chairs, ou la lymphe; je ne sais qui le premier s'en est aperçu. Une autre observation très-utile, c'est que l'eau de Luce, ou plus généralement l'alcali volatil pris dans de l'eau, arrête l'effet de la morsure de ces animaux; c'est au hasard et à M. Bernard de Jussieu qu'on doit cette découverte. Une idée qui me vient sur les serpents venimeux, et qui est peut-être plus générale, c'est que, mous, faibles, lents, armés de dents minces, petites et mobiles, ils ne pourraient pas subsister sans leur venin, c'est leur arme naturelle. Ils s'approchent en rampant, ils s'élancent, leur dent aiguë perce, leur gencive verse son poison dans la blessure; l'animal piqué ne se défend pas, il meurt à peu de distance, et le serpent va doucement se saisir de sa proie. Si cela est comme je le conjecture, la comparaison de ces animaux-là avec nos folliculaires en sera bien plus exacte, et j'espère que les auteurs qui en sont mordus m'en remercieront.

Parallèle de Virgile et de Lucain, cinquième pièce, par M. Castilhon. A juger de ce M. Castilhon par l'indignation profonde dont il est pénétré, et le ton véhément dont il l'exhale contre ceux qui osent comparer Lucain à Virgile, il faut que ce soit un homme de goût, car le goût est aussi intolérant que la superstition. J'aime Marmontel; mais je pense avec M. Castilhon qu'il n'y a qu'un sourd, un barbare, un sauvage, un Goth, un Vandale, qui puisse balancer entre ces deux poëtes; entre une urne remplie d'un breuvage délicieux et une autre pleine de vent. Castilhon arrache Lucain de la main des enfants, et il a raison. Il lui accorde de l'art, de la versification, et il a tort. Il a des pensées, il a de la fougue, et puis c'est tout. Il faut donner une paire d'éperons à Virgile et une bride à Lucain.

La sixième pièce est encore de M. Castilhon et traite de la philosophie et de la morale de Plutarque. C'est un bel éloge de Plutarque, et bien juste. Cicéron est lâche et bavard; Sénèque dur, sec, faux, pointu, apprêté et de mauvais goût. Plutarque, quand il ne radote pas, est nerveux, sage et profond; Cicéron fait un feu de paille qui ne chauffe pas assez; Sénèque, un feu de tourbe qui éblouit et entête; mon vieillard ressemble à un brasier immense, tel qu'on l'allume sur les autels des dieux,

et dont il s'élève quelquefois un parfum délicieux. Lorsque la cendre couvre ses charbons, ne le croyez pas éteint; mettez la main sur cette cendre et vous la trouverez chaude; remuez-la ou écartez-la avec le souffle, et il s'en élèvera encore des étincelles. Allons, ami Naigeon, prenons chacun un feuillet de nos auteurs favoris, et allons le brûler au pied de la statue du bon Plutarque.

L'ami Naigeon et moi nous demandons vingt-quatre heures de réflexions pour nous décider sur le procès intenté à Cicéron au profit de Plutarque, et particulièrement sur ce feu de paille. Pour justifier sa belle passion pour Plutarque, M. Castilhon donne la traduction libre de trois de ses Traités dont les sujets se lient à merveille : l'un où Plutarque prouve l'utilité du commerce des grands et de la cour pour un homme de lettres; le second, le bonheur pour une nation d'avoir un souverain instruit; le troisième, l'importunité et le danger du bavardage. Ils sont bons à lire.

Je ne vous parlerai point des sept discours de M. Robinet sur l'amour, la beauté, la parure, le désir de plaire et la mode. J'ai parcouru le premier qui m'a dégoûté des autres, peut-être ai-je tort. Il y a des citations de vers, toutes de mauvais goût. J'ai bien peur que tout ceci ne soit comme ces boîtes de bonbons qu'on porte dans sa poche pour les femmes et les enfants, et qu'on n'ouvre jamais pour soi.

Le morceau sur l'origine des Romains est très-peu de chose; j'en dis autant de celui sur les esprits animaux. Cependant, à tout prendre, le recueil est bon, je l'ai coupé d'un bout à l'autre, je le garde, et j'en retiens la suite.

SUR LES OBSERVATIONS

SUR

LA RELIGION, LES LOIS, LE GOUVERNEMENT ET LES MŒURS DES TURCS[1]

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE M. PORTER[2], PAR BERGIER.

Deux parties in-12.

1769.

N'allons pas vivre là, mon ami! O le vilain pays! il y a une grande bête féroce qui dévore toutes les bêtes féroces qui sont autour d'elle; et celles-ci, à l'exemple de la première, dévorent toutes celles qui les approchent, et ainsi de proche en proche; c'est un pays où tout est dévorant et dévoré. Il est très-difficile de s'instruire de ce qui le concerne. Le peuple qui l'habite, fier, solitaire et dédaigneux, ne se montre presque point; de là, la multitude de fables qu'on a racontées. Le Koran contient toute sa religion; mais ce Koran, interprété de cent mille manières, remplit les têtes de toutes sortes d'extravagances qui n'excitent pas la moindre dissension. Dites *allah il allah*, *Muhamed ressoul allah*; faites-vous couper le prépuce; conformez-vous aux exercices publics religieux; et puis soyez athée si cela vous convient, personne n'en sonnera le mot; vous serez même un saint, si vous faites le pèlerinage de la Mecque selon toutes les formalités requises.

Il y a quelques sectes et des moines qui ne valent guère mieux que les nôtres; des prêtres de paroisses qu'on appelle imaums, et des moulahs, espèce d'animaux amphibies, moitié robe, moitié soutane. Ces gens-ci sont plus redoutables cent fois que les janissaires et plus funestes que le despote. Ils occu-

1. Article de la *Correspondance* de Grimm, faisant suite au précédent.
2. Ci-devant ministre plénipotentiaire du roi d'Angleterre à la Porte.

pent les tribunaux de judicature, et vous vendent la justice au plus offrant et dernier enchérisseur. C'est, je crois, le seul pays au monde où il y ait de faux témoins de profession, et cependant ils ont un code de lois très-sages et très-bien rédigées qui servent de supplément au Koran. Les prêtres et les ministres de la justice, ces abominables moulahs, sont les barrières du despotisme : ces gens qui enfreignent les lois avec une impudence qui ne se conçoit pas y assujettissent le sultan. Les droits de la propriété, selon notre auteur, sont sacrés en Turquie; les enfants succèdent à leurs pères, et ne peuvent être dépouillés par l'autorité arbitraire. Si vous allez là, et que vous persistiez dans votre luthéranisme, vous aurez un moyen très-sûr de transmettre votre richesse à vos hoirs et ayants cause. Mettez-vous sous l'abri du *vacuf;* ce vacuf est un acte par lequel vous léguerez vos biens à la Mecque ou à quelque maison religieuse, en cas que vous veniez à manquer de successeurs en ligne directe; alors vos biens deviennent inattaquables. Vous voyez que le vacuf doit tout engloutir à la longue; mais, croyez-moi, quoique l'ambassade à la Porte soit peut-être la plus lucrative de toutes, ne la prenez pas si on vous l'offre, ou résolvez-vous aux cérémonies les plus humiliantes. Il n'y a mérite personnel, naissance ni autres distinctions qui tiennent, vous serez un giaour, on vous le dira; rien ne pallie, aux yeux d'un musulman, la tache d'infidèle. Il n'y a point de contrée au monde où la religion ait autant d'influence sur les mœurs : il est presque impossible à un juif, un grec, un chrétien, d'échapper à l'insulte ou à la vexation. Il y a peu de justice d'un musulman riche à un musulman pauvre; il n'y en a point d'un musulman à un infidèle, à moins que votre droit ne soit plus clair que le jour et appuyé d'une bonne bourse d'or. Les femmes, du moins celles qu'on achète, n'y ont pas l'ombre de l'honnêteté et de la décence, etc.

Il y a peu de chose dans cet ouvrage-ci; malgré cela il porte un caractère de vérité qui ne vous permettra pas de douter de ce que vous y trouverez, et c'est bien quelque chose que cela.

ÉPHÉMÉRIDES DU CITOYEN[1]

1769.

TOME V.

Après avoir fait une vingtaine d'extraits à ma manière, il serait honnête, mon ami, d'en faire un à la vôtre, et je vais m'en acquitter sur les *Éphémérides du citoyen*, qui sortent d'une boutique un peu décriée dans votre quartier. Ce cinquième volume que j'ai sous les yeux contient une notice abrégée des ouvrages sortis de l'école économique pendant l'année 1766; un résumé général des *Lettres sur l'ordre légal* ou secret pour faire un demi-volume à peu de frais; la suite de l'*Histoire des finances d'Angleterre sous les rois normands*; l'analyse du quatrième chant du *Poëme des Saisons*, qui vient là je ne sais pourquoi; quelques *Lettres sur le commerce des grains*, l'*Histoire de Sparte*, et autres sujets. Le volume est terminé par l'examen et l'éloge du *Prospectus d'un Dictionnaire du Commerce*, par M. l'abbé Morellet. Il y a dans ce volume une fable de mon ami Diderot, qui montre qu'il aurait le cœur assez honnête et la tête assez folle pour entrer compagnon dans la boutique économique; mais soit à jamais bénie la Providence qui l'en a garanti! Voici la fable.

Il y a quelque temps qu'il débarqua dans l'île de Bornéo un marchand assez entendu. Il débitait un spécifique contre un grand nombre de maladies du pays. Quand il eut vendu toute sa cargaison et qu'il fut sur le point de remettre à la voile, il assembla les habitants, et, par un tour de tête qu'on n'entend pas, il se mit à leur démontrer que son prétendu spécifique n'était bon à rien... C'était un coquin que ce marchand-là... Vous avez raison. Aussi le souverain du pays, indigné, prit con-

1. Article publié pour la première fois dans l'édition Belin des *OEuvres de Diderot*. C'était l'abbé Baudeau le rédacteur du recueil économique analysé.

naissance de son affaire, et le fit étrangler... Et fit bien... Oui; mais vous ne savez pas que ce marchand était un philosophe qui s'amusait sur ses vieux jours à prêcher contre l'évidence.

TOME VI.

Après la notice abrégée des pièces du recueil entier, on trouve un discours prononcé par l'auteur du livre *des Délits et des Peines*, M. le marquis Beccaria, lorsqu'il prit possession de la nouvelle chaire d'économie politique, fondée par Sa Majesté l'impératrice-reine, dans les écoles de Milan.

Il y a dans ce discours de l'éloquence et des idées grandes et fortes. Il a pour objet la science même. L'éditeur n'est pas toujours d'accord avec Beccaria. Il a fait quelques notes critiques sur différents endroits du discours, et j'avoue que je voudrais bien voir une bonne réponse à ces notes. On y soutient, par exemple, qu'il en est de la science économique tout au rebours des autres sciences, où l'on passe de l'étude des faits particuliers aux maximes générales, au lieu que dans la science économique il faut laisser de côté les faits particuliers; et partir des principes généraux qui ont par eux-mêmes toute la clarté dont nos connaissances sont susceptibles, et dont il n'est question que de tirer des conséquences justes. On soutient aussi dans ces notes la suppression absolue de tous droits d'entrée et de sortie, et la liberté du commerce extérieur aussi illimitée que celle du commerce intérieur sans aucune distinction de matières premières et brutes, ou de matières ouvrées. Cet endroit de l'annotateur est terminé par une apostrophe au marquis Beccaria, très-vive, très-chaude et très-pathétique. On trouve dans un autre endroit une des plus violentes sorties qu'on puisse se permettre contre le siècle de Louis XIV et l'administration de Colbert. On reproche à la fin à Beccaria d'avoir omis dans son éloge des auteurs de *la Science économique* quelques grands noms, tels que ceux de La Rivière, de Quesnay, de Mirabeau et autres, et l'on y joint une satire très-amère de quelques hommes qu'il a cités, tels que Melon [1], par exemple. Je ne fais pas

1. Voltaire faisait grand cas de Melon. Voyez *Siècle de Louis XV*, ch. III, et *Questions sur l'Encyclopédie*. Melon avait été secrétaire du Régent.

un cas infini de Melon ; je le crois très-superficiel, je suis bien loin d'assurer la justesse de ses idées ; mais un mérite qu'on ne saurait lui contester, et ce n'est pas un petit mérite, c'est d'avoir été le premier, dans ces derniers temps, qui ait remué les matières économiques. Sans lui peut-être toute l'école économique serait encore à naître.

Viennent ensuite des *Dialogues entre un enfant de sept ans et son mentor*. Le mentor n'est pas assez clair, et manque de grâces, de légèreté, de gaieté et d'esprit, et l'enfant en a trop. Il paraît que ce sont les préliminaires du catéchisme de l'école ; il faut voir ce que cela deviendra.

Après ces dialogues, on trouve l'annonce et l'analyse d'un ouvrage intitulé : *Représentations aux magistrats, ou Apologie de leurs réclamations dans toutes les affaires majeures*. Je ne connais pas cet ouvrage, mais l'objet en est hardi ; il faut que l'auteur, M. l'abbé Roubaud, ait renoncé bien formellement à tout bénéfice.

Le reste du volume est composé de différentes pièces peu importantes, telles que l'Examen de l'ouvrage de notre ami M. de Lormes, qui y est beaucoup loué ; l'Art de semer le trèfle en prairies ambulantes ; l'Annonce des *Lettres du fermier*[1] ; une Distribution gratuite de la graine de la garance, dont la culture, autrefois florissante parmi nous, s'y est totalement éteinte : l'Augmentation du prix proposé par la Société d'Agriculture d'Orléans, à celui qui démontrera le mieux l'avantage ou le désavantage pour un peuple qui le premier accordera au commerce une immunité absolue ; et puis quelques petites rabâcheries sur la matière économique.

Ce qui me plaît le plus de cette nouvelle école de Quesnelistes, c'est que, très-protégée, elle dit tout ce qu'il lui plaît, qu'elle parle avec une liberté que nous ne connaissions pas, et qu'à la longue la police, la cour et les magistrats s'accoutumeront à tout entendre, et les auteurs à tout dire. La nation se familiarisera peu à peu avec les questions de finance, de commerce, d'agriculture, de législation et de politique. Les objets les plus importants au bonheur de la société, à force d'être agités pour et contre, s'éclairciront ; et une fois éclaircis, pour le peuple, pour ceux qui gouvernent, pour ceux qui, jeunes

1. *Lettres d'un fermier de Pensylvanie*. Voir ci-après, p. 86.

encore, doivent avec le temps remplir les places de la magistrature et du ministère, on fera peut-être un peu moins de sottises, ou on les fera moins intrépidement. Prions Dieu pour que cette école se soutienne, tout ignorante et toute bavarde que notre abbé napolitain la suppose. Ces hommes sont bons, têtus, enthousiastes et vains ; et quand ils se tromperaient en tout, ils ne peuvent être blâmés que par ceux qui ignorent que nous sommes presque toujours condamnés à passer par l'erreur pour arriver à la vérité. Nous devons beaucoup sans doute à ceux qui nous éclairent ; nous devons aussi quelque chose à ceux qui cherchent à nous éclairer. Malebranche et Leibnitz ont donné naissance à Locke et Newton ; Platon, Bodin et d'autres illustres fous au sage Montesquieu. En vérité, plus je examine le cours des choses de ce monde, plus je suis convaincu que la Sagesse, fille de Jupiter dans la fable et au ciel, est ici-bas fille de Momus et de la Folie.

TOME VII.

Première pièce. *Réclamation d'un propriétaire de vignes en Bourgogne, contre une requête des marchands de vin de Paris, pour qu'il soit défendu d'enarrher le vin sur le cep et dans les caves.* Un État est bien mal administré partout où un corps a le front de former une pareille demande.

Seconde pièce. Suite des *Dialogues de l'Enfant et de son Gouverneur*. Sujet charmant, mais traité avec une raideur, une pesanteur et une pédanterie insupportables. Monsieur l'auteur, pour qui vos dialogues sont-ils destinés? Pour un enfant. Mettez-y donc une clarté, une grâce, un intérêt propres à l'attacher. Qui diable voulez-vous qui lise cela?

Troisième pièce. Suite de l'*Histoire des finances d'Angleterre.* Comme je n'ai pas la capacité nécessaire pour apprécier ce morceau, je me dispenserai de le lire.

Quatrième pièce. *Avis au Roi sur la libre circulation des grains et la réduction naturelle des prix dans les années de cherté.* On dit que cela est très-beau ; mais quand les dialogues de notre abbé Galiani auront paru, j'espère que nous n'aurons plus rien à apprendre là-dessus.

Cinquième pièce. *Usage nuisible à l'agriculture,* ou Mémoire

contre la dîme des agneaux provenant de races étrangères.

Sixième pièce. *Bienfaisance vraiment pastorale.* C'est la copie d'une lettre d'un curé qui ne s'en tient pas seulement à sauver ses paroissiens des peines de l'autre monde, mais qui s'occupe en attendant à les garantir de la misère dans celui-ci.

Septième pièce. *Bienfaisance royale, ou Abolition du droit d'aubaine entre la France et la Toscane.*

Et puis, pour huitième pièce. *Un petit mot d'approbation sur l'extinction du privilége exclusif de la Compagnie des Indes.*

En vérité, ces économistes sont de bons diables qui font de leur mieux. Savez-vous à qui ils ressemblent? A la plupart de ceux qui donnent des leçons à Paris. Ils montrent ce qu'ils ne savent pas; mais ils apprennent en montrant, et finissent par être de bons maîtres et par faire de bons écoliers. Et puis j'aime mieux qu'on dise des sottises sur des matières importantes que de s'en taire. Cela devient sujet de discussion et de dispute, et le vrai se découvre.

TOME VIII.

Puisque j'ai parlé de cet ouvrage périodique, il faut que je continue. Lorsque vous aurez repris le tablier[1], vous le laisserez pour ce qu'il vaut, si cela vous convient.

Première partie. Première pièce. *D'un pays florissant où il n'y a point de villes.* Ce pays, c'est la Virginie. Le panégyriste de cette contrée villageoise et de ce bel État patriarcal croit bonnement qu'il peut subsister. Hélas! j'en suis fâché; mais toutes les grandes villes ont commencé par un hameau. Le nombre des maisons va toujours en s'augmentant. La crainte d'un peuple voisin élève autour de ces maisons une muraille, et creuse au pied de la muraille un fossé; et puis voilà une ville et tout ce qui s'ensuit. Je m'accommode encore des rêves en poésie; mais je ne peux plus les souffrir en politique ni en philosophie, à moins que ce ne soient les miens.

Seconde pièce. Suite des *Dialogues de l'Enfant et de son Gouverneur.* Faits de la même main, ils n'auront pas plus de naturel; passons à d'autres choses.

1. *Quitter le tablier, prendre le tablier*, termes convenus entre Grimm et Diderot pour dire quitter ou prendre le travail de la *Correspondance*.

Troisième pièce. *Procès occasionnés par la défense contre les enarrhements de vin.* Ce que je vous en ai dit ci-dessus suffit.

Seconde partie. Première pièce. *Critique de la brochure de M. Dupont sur les corvées et les grands chemins.* Peu m'importe de quelle manière se fassent les grands chemins, pourvu que, primo, ils ne ruinent pas les habitants de la campagne en attendant qu'ils leur soient utiles; et que, secondement, on n'y mette pas le plus pernicieux de tous les luxes, comme on a fait; qu'au gré d'un homme puissant on ne couvre pas de pierres une grande lisière de terre précieuse ; qu'on les proportionne enfin, dans les endroits où l'avantage public les exige, à la fréquence des voitures qui doivent y passer. Il ne serait pas difficile de démontrer à MM. des ponts et chaussées, que par une condescendance très-répréhensible, et par le faste le plus mal entendu, leurs travaux coûtent et coûteront à jamais des sommes immenses à la nation.

Seconde pièce. *Éloge et critique de l'ouvrage de notre ami, Boesnier de Lormes.* Je vous en ai dit mon avis ailleurs [1].

Troisième partie. Première pièce. On dit ici que notre Dauphin s'est instruit de tous les détails pratiques de l'agriculture, et qu'en 1768, le 15 juin, il mit lui-même la main à la charrue. Laboure, laboure tant que tu voudras; je te promets que tant que les choses resteront dans l'état où elles sont, l'épi de blé qui naîtra sous ta main royale ne nourrira pas tes paysans.

Seconde pièce. *Du Commerce et de la Compagnie des Indes.* Oh! j'en ai déjà tant lu et tant parlé que j'en suis las! Depuis que ces gens m'ont bien fait concevoir que la solution du problème était au-dessus de toute humaine capacité, et qu'il ne pouvait être résolu que par l'expérience, j'ai pris mon parti, et je dors là-dessus. Si les défenseurs de la liberté illimitée ont rencontré juste, tant mieux pour eux et pour nos neveux. S'ils se sont trompés, on jettera feu et flamme contre eux; mais ou ils n'y seront plus, ou ils ne s'en soucieront guère s'ils y sont encore. Pour moi il y aura longtemps que j'aurai fait mes adieux au soleil, à la lune et aux étoiles. J'ai eu le malheur de voir mon extrait baptistaire; j'ignorais mon âge, et je ne saurais vous dire quelle a été ma surprise de me trouver si vieux. Si vous savez le secret d'oublier son âge, apprenez-le-moi; vous m'obligerez.

1. Voyez ci-dessus p. 39.

SUR

LES LETTRES D'UN FERMIER

DE PENSYLVANIE

AUX HABITANTS DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE[1].

1769.

C'est une grande querelle que celle de l'Angleterre avec ses colonies. Savez-vous, mon ami, par où nature veut qu'elle finisse? Par une rupture. On s'ennuie de payer, aussitôt qu'on est le plus fort. La population de l'Angleterre est limitée; celle des colonies ne l'est pas. Avant ûn siècle, il est démontré qu'il y aura plus d'hommes à l'Amérique septentrionale, qu'il n'y en a dans l'Europe entière. Alors un des bords de la mer dira à l'autre bord : Des subsides? Je ne vous en dois pas plus que vous ne m'en devez. Faites vos affaires, et laissez-moi faire les miennes. Me pourvoir des choses dont j'ai besoin chez vous, et chez vous seul? Et pourquoi, si je le puis avoir plus commodément et à meilleur prix ailleurs? Vous envoyer les peaux de mes castors, pour que vous m'en fassiez des chapeaux? Mais vous voyez bien que cela est ridicule, si j'en puis faire moi-même. Ne me demandez donc pas cela. C'est ainsi que ce traité de la mère patrie avec ses enfants, fondé sur la supériorité actuelle de la mère patrie, sera méprisé par les enfants quand ceux-ci seront assez grands.

Voici une exposition abrégée des démêlés présents de l'An-

1. L'auteur anglais de cet ouvrage est Dickinson, et le traducteur est Barbeu du Bourg, qui a donné sa traduction en 1769, in-8°. L'ouvrage anglais et la traduction sont anonymes; mais cependant le nom des auteurs n'a jamais été un secret. (Br.) — L'article de Diderot, destiné sans doute à la *Correspondance* de Grimm, n'y a pas été inséré. C'est Naigeon qui l'a publié pour la première fois, en 1798.

gleterre et de ses colonies. Lorsque l'Angleterre avait besoin des subsides de ses colons, elle faisait remettre par les gouverneurs d'outre-mer, aux assemblées provinciales, des lettres circulaires écrites au nom du roi, par le secrétaire d'État, qui en faisait la demande. Le parlement s'adressait aux colonies, précisément comme le roi s'adresse au parlement. Les colonies s'imposaient elles-mêmes. Le parlement a tenté de changer cette taxe volontaire en une taxe arbitraire.

L'assujettissement au papier timbré dans tous les actes civils fut le premier écart de la forme de réquisition accoutumée. Celui qui forma le projet de lever arbitrairement de l'argent sur les Américains par ce moyen, sentit toute l'opposition qu'il y trouverait. Pour prévenir cette opposition, l'acte du timbre fut accompagné d'un bill qui autorisait les officiers des troupes réparties dans les différentes contrées à loger leurs soldats dans les maisons particulières.

L'acte du timbre n'eut point lieu; quant au bill qui exigeait des assemblées provinciales de loger des soldats, il fut modifié. L'entrée des maisons fut fermée aux soldats, et les assemblées fournirent aux troupes des provisions; mais chacune à sa manière, sans prendre aucunement connaissance du bill. Elles affectèrent de donner à leur acquiescement la forme d'un acte volontaire et libre. Les gouverneurs d'outre-mer mirent tout en œuvre pour traduire cette conduite comme une rébellion; et le parlement indigné, spécialement contre la province de la Nouvelle-York, ôta à cette province tout pouvoir de législation.

Cependant le projet d'asseoir une taxe arbitraire en Amérique ne fut point abandonné. On en tenta l'exécution sous une autre forme. Les colons sont possesseurs de certaines matières premières qu'ils n'ont ni le droit de manufacturer, ni de prendre ailleurs que chez leur mère patrie. Ce fut sur ces matières manufacturées qu'on imagina d'établir des impôts. On devait former un bureau de péages et envoyer à Boston une légion de commis chargés du recouvrement de ces impôts, qui, selon l'énonciation de l'acte, étaient destinés à payer les honoraires des gouverneurs, juges et autres officiers de la couronne en Amérique, parce que c'était une spéculation générale en Angleterre, que ces officiers ne doivent dépendre des colons pour aucune partie de

leur entretien. Les Américains furent, comme on le pense bien, révoltés, et de l'impôt et de l'emploi de l'impôt.

Le démêlé de l'Angleterre avec ses colonies en est là ; et c'est pour confirmer les Anglais de l'Amérique dans leur opposition à ces deux points que les *Lettres du fermier* ont été écrites. Ces Lettres sont pleines de raison, de simplicité et de véritable éloquence. Elles ont eu quarante éditions à Londres en moins d'une année. Un monsieur Dickinson, qui en est l'auteur, est à peine âgé de trente-trois ans. Il exerce la profession d'avocat à Philadelphie, où il a été surnommé le Démosthène de l'Amérique. En considération de son rôle patriotique, un ecclésiastique de la Virginie lui a envoyé en présent dix mille livres sterling. Les femmes de Boston ont renoncé aux rubans, jusqu'à ce que cette affaire soit finie. Elle finira comme elle pourra ; en attendant, celui qui le premier a mis les colonies dans le cas de prendre leur quant à moi, est un fou.

J'ai été un peu surpris de voir paraître ici la traduction de ces Lettres. Je ne connais aucun ouvrage plus propre à instruire les peuples de leurs droits inaliénables, et à leur inspirer un amour violent de la liberté. Parce que M. Dickinson parlait à des Américains, ils n'ont pas conçu que ses discours s'adressaient à tous les hommes. Mon dessein était de vous en recueillir les principes généraux ; mais je m'en tiendrai à quelques morceaux de la dernière lettre, qui a pour titre : *Assoupissement, avant-coureur de l'esclavage.* Voici comme elle commence :

« Un peuple marche à grands pas vers sa destruction, lorsque les particuliers considèrent leurs propres intérêts comme indépendants de ceux du public. De telles idées sont fatales à leur patrie et à eux-mêmes. Cependant combien n'y a-t-il pas d'hommes assez faibles et assez vils, pour croire qu'ils remplissent tous les devoirs de la vie, lorsqu'ils travaillent avec ardeur à accroître leurs richesses, leur puissance et leur crédit, sans avoir le moindre égard à la société sous la protection de laquelle ils vivent ; qui, lorsqu'ils peuvent obtenir un avantage immédiat et personnel, en prêtant leur assistance à ceux dont les projets tendent manifestement au détriment de leur patrie, se félicitent de leur adresse, et se croient fondés à s'arroger le titre de fins politiques ? Misérables ! dont il est difficile de dire s'ils sont plus dignes de mépris que de pitié, mais dont les

principes sont certainement aussi détestables que leur conduite est pernicieuse! »

Il peint ensuite la conduite de ces hommes; les espérances, les terreurs dont il faut se garantir; puis il ajoute :

« Notre vigilance et notre union feront notre sûreté. Évitons également le morne engourdissement et la vivacité fébrile. Remplissons-nous d'une générosité véritablement sage. Considérons-nous comme des hommes et des hommes libres. Gravons réciproquement dans nos cœurs; disons-nous en nous rencontrant dans les rues, en entrant dans nos maisons, en en sortant, que nous ne saurions être heureux, sans être libres ; que nous ne saurions être libres sans être assurés de nos propriétés; que nous ne saurions être assurés de nos propriétés si d'autres ont droit d'y toucher sans notre aveu; que des taxes arbitraires nous les enlèvent; que des droits établis dans la seule vue de lever de l'argent sont des taxes arbitraires; qu'il faut s'opposer immédiatement et vigoureusement aux tentatives d'imposer de tels droits; que cette opposition ne peut être efficace sans la réunion commune des efforts; et qu'en conséquence l'affection réciproque des provinces et l'unanimité des résolutions est essentielle à notre salut. Nous sommes destinés par la nature dans l'ordre marqué des choses, pour être les protecteurs des générations à venir, dont le sort dépend de notre vertu. C'est à nous à savoir si nous donnerons la naissance à des nobles et incontestables héritiers de nos titres, ou à de bas valets de maîtres impérieux. Pour moi, je défendrai de toutes mes forces la liberté que mes pères m'ont transmise. Le ferai-je utilement ou sans fruit? c'est de vous, mes chers compatriotes, que cela dépend. »

On nous permet la lecture de ces choses-là, et l'on est étonné de nous trouver, au bout d'une dizaine d'années, d'autres hommes. Est-ce qu'on ne sent pas avec quelle facilité des âmes un peu généreuses doivent boire ces principes et s'en enivrer? Ah! mon ami, heureusement les tyrans sont encore plus imbéciles qu'ils ne sont méchants; ils disparaissent; les leçons des grands hommes fructifient, et l'esprit d'une nation s'agrandit.

SPÉCULATIONS UTILES

ET

MAXIMES INSTRUCTIVES[1].

Je voudrais bien savoir pourquoi ces faiseurs de maximes, à commencer par Montaigne, La Rochefoucauld, Nicole, La Bruyère, Trublet, et finissant par ce dernier, M. de Bignicourt[2], ont tous été pénétrés du plus profond mépris pour l'espèce humaine. Montaigne nous croit incapables de rien savoir et de rien connaître; La Rochefoucauld débute par nous assurer que nos vertus ne sont que des vices déguisés; toute la morale du grand Nicole est fondée sur deux principes, c'est que la méchanceté découle de notre nature corrompue par le péché originel, et que le peu de bien que nous faisons est l'effet de la grâce de Dieu; presque tous les portraits de La Bruyère sont en dénigrement, et ses réflexions, autant de petites satires; Trublet n'estime pas plus l'homme que ses devanciers; et Bignicourt voit partout sous l'écorce de l'honnêteté un motif vil et méprisable. Serait-ce en eux-mêmes, serait-ce dans ceux qu'ils ont fréquentés, que ces auteurs auraient pris la même opinion qu'ils ont de l'homme? Auraient-ils pensé qu'il est inutile de nous entretenir des gens de bien, et que s'il y a des précautions à nous prescrire, ce ne doit être que contre les méchants, les seuls dont ils nous entretiennent? Auraient-ils cru qu'il valait mieux rabattre de notre vanité, en nous rendant suspect le peu de bonnes qualités qui se trouvait en nous, que de nous porter à l'orgueil par leurs éloges? Quoi qu'il en soit, je regarde ces réflexions isolées sur

1. Ce morceau et le suivant ne portent, dans le manuscrit, aucun nom d'auteur. Ils paraissent être écrits de la main de Diderot, et sont vraisemblablement de lui. — Ils ont été publiés pour la première fois dans l'édition Belin, d'où cette note est tirée.

2. La *France littéraire* ne cite pas cet ouvrage de Sim. de Bignicourt, Rémois, mort en 1775.

la nature humaine, comme ces gros recueils d'expériences physiques qui attendent quelque principe général qui les lie, et sans lequel ce serait assez peu de chose. Ce sont les matériaux d'un grand édifice qui s'achèvera ou ne s'achèvera pas ; et les auteurs, la pioche à la main, vont toujours creusant la carrière. Allons, mes amis, piochez, piochez toujours : c'est fort bien fait à vous.

Parmi ces spéculations et maximes de M. de Bignicourt, il y en a qui ont tout le mérite qu'elles peuvent avoir, celui d'être bien écrites, d'être vraies et très-solidement pensées. En voici quelques-unes.

« Ne reprochez pas aux hommes d'avoir trop d'amour-propre ; leur défaut est souvent de n'en avoir pas assez. »

« Il y a plus d'avantage à recueillir les petits mots qui échappent au hasard aux souverains et à leurs ministres, qu'à tenir registre de leurs grands apophthegmes. »

« Le plus impitoyable des critiques est un auteur méprisé. »

« Il en est du courtisan comme de ces malades qu'on ne saurait sonder sans les faire souffrir cruellement. »

« Le penchant à la médisance est un attentat contre le privilége des femmes. »

« Les corps sont vindicatifs, injustes, intéressés, ont toutes sortes de torts, quoiqu'ils ne soient composés que d'honnêtes gens ; parce que ces vices de corps sont avantageux à tous, et qu'on n'en peut accuser personne ; et c'est là ce qui décèle particulièrement la perversité de la nature humaine. »

« Il est une tristesse délicieuse qui ne peut être que le partage d'un cœur également tendre et délicat. »

« Les adversités opiniâtres de la sagesse, et les succès constants de la folie, montrent bien la brièveté de notre durée. Accordez de longs jours à l'homme sage et à l'insensé, donnez à la chance le temps de tourner, et le malheur et le bonheur iront où ils doivent aller. »

« La gaieté s'allie difficilement avec la profondeur de l'esprit. »

Je transcris les premières maximes qui se présentent ; il y en a de meilleures ; mais celles-ci suffisent pour juger de l'esprit et du style de l'auteur.

DIEU ET L'HOMME[1]

PAR M. DE VALMIRE.

Je ne connais point M. de Valmire ; son ouvrage, tout absurde qu'il est, aurait fait assez de sensation pour compromettre la liberté de l'auteur, s'il eût été écrit avec de la chaleur et de l'imagination. M. de Valmire devra son repos à son obscurité scolastique et à son mauvais style. Ce métaphysicien-ci admet l'existence de Dieu, et explique cependant toutes les fonctions de l'âme par des moyens mécaniques et matériels. Il se tue à prouver la possibilité de la Trinité ; il fait de l'intelligence, de la puissance et de l'amour, trois essences substantielles distinctes. Pour trois personnes, il ne les connaît pas ; sauf le respect qu'il doit aux théologiens, c'est une bassesse qu'il ne saurait digérer. Il est grand défenseur de la liberté de penser. Chez lui, les idées, les pensées sont des propriétés de la matière. Le libre arbitre est la plus étrange de toutes les choses qui pouvaient tomber dans la tête d'un être enchaîné avec un ordre de choses universel. Il faudrait, pour qu'il y eût quelque liberté dans l'univers, qu'une molécule menât le temps, et n'en fût pas menée. Ainsi Dieu n'est pas libre. L'homme n'est pas libre. Cependant l'homme qui ne saurait démériter, peut mériter, et comment cela? Comment? par la souffrance à laquelle il a été exposé sans rime ni raison, et dont on lui doit un dédommagement. M. de Valmire fait sa cour aux théologiens tant qu'il peut. Il explique le péché originel, le mystère de l'incarnation, celui de la transsubstantiation, et le reste. Cet homme ne connaît guère les gens à qui il a affaire. Ils ne lui sauront aucun gré des pau-

1. Cet ouvrage de M. Sissous de Valmire parut en 1771, in-12, Amsterdam (Troyes). On l'a confondu quelquefois, paraît-il, avec celui de Voltaire, intitulé « *Dieu et les hommes*, œuvre théologique, mais raisonnable. »

vres étais qu'il fournit à leur édifice, et ils le feront griller tout vif pour un mot capable de les choquer. Les hommes du monde ne sauront pas que ce livre existe; il ne sera feuilleté que par quelques rêveurs ténébreux de mon espèce. Il échappe à ces fous-là une bonne ligne dont ils n'ont pas senti la valeur, et dont nous faisons notre profit. Combien cette maudite métaphysique fait de fous! Hé, mes amis, que vous importe qu'il y ait ou qu'il n'y ait ni Dieu, ni diable, ni anges, ni paradis, ni enfer! Ne savez-vous pas que vous voulez être heureux, que les autres ont le même désir que vous; qu'il n'y a de félicité vraie pour vous que par le besoin que vous avez les uns des autres, et que par les secours que vous espérez de vos semblables et qu'ils attendent de vous; que si vous n'êtes pas aimés, estimés, considérés, vous serez méprisés et haïs; et que l'amour, la considération, l'estime, sont attachés à la bienfaisance? Soyez donc bienfaisants, tandis que vous êtes; et endormez-vous du dernier sommeil, aussi tranquilles sur ce que vous deviendrez, que vous l'êtes sur ce que vous étiez il y a quelques centaines d'années. Le monde moral est tellement lié au monde physique, qu'il n'y a guère d'apparence que ce ne soit une seule et même machine. Vous avez été un atome de ce grand tout, le temps vous réduira à un atome de ce grand tout. Chemin faisant, vous aurez passé par une multitude de métamorphoses. De ces métamorphoses, la plus importante est celle sous laquelle vous marchez à deux pieds; la seule qui soit accompagnée de conscience; la seule sous laquelle vous constituez par la mémoire de vos actions successives, un individu qui s'appelle *moi*. Faites que ce *moi*-là soit honoré et respecté, et de lui-même, et de ceux qui coexistent avec lui, et de ceux qui viendront après lui.

Vous serez bien avec vous si vous êtes bien avec les autres, et réciproquement; et ne prenez pas de la ciguë pour du persil. Cela serait plus facile que de se tromper sur la première des vérités métaphysiques.

SUR LE PARALLÈLE

DE LA CONDITION ET DES FACULTÉS DE L'HOMME

AVEC

LA CONDITION ET LES FACULTÉS DES AUTRES ANIMAUX

(Ouvrage traduit de l'anglais, par M. Robinet.)

Mais, monsieur Robinet, vous qui savez penser et qui nous avez montré par votre traité *De la nature*[1] que vous êtes en état de faire vous-même une bonne chose, pourquoi avez-vous perdu votre temps à nous en traduire une aussi pauvre[2]?

Il n'y a ni vues nouvelles, ni sentiment, ni chaleur, ni style dans une matière qui en comportait tant. Si j'ai jamais été tenté de refaire un ouvrage, c'est celui-là. A mesure que j'en continuais la lecture, il se présentait à moi une foule d'idées, tantôt conformes, tantôt contraires aux idées de l'auteur. Si c'est une grande avance pour celui qui veut écrire que d'avoir sous ses yeux un livre médiocre, celui-ci aura parfaitement bien ce mérite. On renfermerait en cinq ou six pages tout ce qu'on voudrait en avoir fait. Le reste est une rabâcherie sur la nature de l'homme et l'énorme distance qui le sépare des animaux. Si l'auteur y avait bien regardé, il aurait vu que cet orgueilleux bipède était à peu près dans le règne animal, ce que le Titien est entre les peintres; inférieur à chacun et même à plusieurs, si l'on considère ses facultés séparées; supérieur à tous, si on les considère réunies. La raison, armée d'une pierre et d'un bâton, est seule plus forte que tous les instincts animaux.

Ce qu'il ajoute sur notre première éducation et sur l'avantage pour les mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfants, est

1. Voir ce que dit à ce sujet Diderot, t. II, p. 298, *Réfutation de* L'HOMME.
2. Ce préambule est tiré des mss. de l'Ermitage.

écrit partout; mais il est à propos de le répéter jusqu'à ce qu'on ait opéré une conversion générale. Il y a un grand mot à dire et une triste vérité sur le génie; c'est que l'homme à qui la nature l'a départi, et la femme qu'elle a douée de la beauté, sont deux êtres condamnés au malheur; la femme par la séduction, le génie par l'ignorance et l'envie.

Quand on s'avise d'accuser la nation française de légèreté, il ne faut pas la louer de sa sociabilité, parce que le défaut qu'on blâme est l'effet de la qualité qu'on loue. Il faut que tout s'use en un moment chez un peuple où le même homme promène dans un jour une chose nouvelle dans cent endroits divers. Brisez les portes des sérails : mêlez à Constantinople les hommes avec les femmes; tâchez de communiquer à ces engourdis et stupides Musulmans le même mouvement rapide qui emporte nos Français; devenus aussi sociables, bientôt ils seront aussi légers. Un seul de nos turbulents compatriotes *foisonne* plus que mille Musulmans.

Oh! combien de choses vraies, touchantes et douces, il y avait à dire sur le penchant de l'homme vers la femme; la femme, l'être de la nature le plus semblable à l'homme, la seule digne compagne de sa vie, la source de ses pensées les plus délicieuses et de sa sensation la plus exquise et la plus vive, la mère de ses enfants; celle qui sait quand il lui plaît élever ou calmer les vagues de son cœur; l'unique individu sous le ciel qui sente ses caresses, et dont l'âme réponde pleinement à la sienne; celle qui vient dans ses embrassements réunir la grâce et la force que la nature a séparées! Celui qui n'aime pas la femme est une espèce de monstre; celui qui ne la cherche que quand il en est averti par le besoin, sort de son espèce et se range à côté de la brute.

Si l'on parle du goût, il faut distinguer le goût de la nation, qui est toujours le produit des siècles, et le goût d'un particulier, qui est toujours le résultat d'une suite d'observations fines qu'on a quelquefois oubliées. La mémoire des observations passe, mais leur impression reste et dirige le jugement qu'on appelle *tact*. Rien n'est plus rare que le tact exquis en musique. Plus l'expression d'un art est vague, plus il est difficile de la saisir. La parole grave en moi l'image ou l'idée, le pinceau la tient sous mes yeux, le son l'indique et s'éteint.

Parmi les qualités propres à l'homme, l'auteur compte la religion, qu'il regarde comme une de ses prérogatives les plus précieuses. Malgré tout ce qu'il en dit et que nous n'ignorons pas, toute religion suppose un Dieu qui s'irrite et qui s'apaise ; car s'il ne s'irrite point, ou s'il ne s'apaise pas quand il est irrité, plus de culte, plus d'autels, plus de sacrifices, plus de prêtres. Je n'y verrai donc que le germe fécond des impostures et des haines les plus dangereuses, la corruption de la morale universelle, les transes de la vie et le désespoir de la mort; car ce Dieu irascible et placable, qui est-ce qui ne l'a point irrité? qui est-ce qui est sûr de l'avoir apaisé?

PRINCIPES PHILOSOPHIQUES

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A LA CONNAISSANCE DE L'ESPRIT ET DU CŒUR HUMAIN

OUVRAGE PROPRE A FORMER LES JEUNES GENS
QUI ENTRENT DANS LE MONDE [1].

Vol. in-12.

Ce n'est pas moi, c'est l'auteur lui-même qui nous fait l'histoire de son livre. Il a lu; il a recueilli, des différents ouvrages qui lui sont tombés sous les mains, les meilleurs lambeaux à son gré. Lorsque sa compilation lui a paru suffisamment volumineuse, il a cherché à introduire quelque ordre entre les matières, et il en est résulté le fatras que voici. Il me semble, d'après cet aveu, qu'il n'y a personne au monde qui, sachant lire, ayant de quoi vivre, un peu de goût et beaucoup de temps de reste, n'en puisse faire autant, et augmenter le nombre des livres inutiles. Ce compilateur prétend que les jeunes gens trouveront, dans les sentences qu'il a ramassées de droite et de gauche, un supplément à l'expérience qui leur manque. Il ne sait pas que c'est par une suite nécessaire de ce défaut d'expérience, que les enfants prennent pour du radotage toutes les sages leçons que nous autres pères ne cessons de leur adresser; et vous verrez qu'une page imprimée fera sur eux ce que notre exemple et nos remontrances ne peuvent faire. J'ai bien peur que nous ne soyons condamnés à ne connaître la sagesse que par le malheur, et que nous ne soyons convaincus de la nécessité de bien vivre qu'au moment où nous sommes sur le point de mourir. Quelle force opposer à l'ignorance et à l'ordre de la nature? Nous naissons ignorants, et la nature veut que l'enfant

1. Article publié pour la première fois dans l'édition Belin.

balbutie; que l'adolescent s'abandonne à la dissipation, au jeu et à l'amour; que l'homme fait soit ambitieux; que le vieillard reconnaisse enfin la vanité de toutes les importantes bagatelles qui ont fait l'agrément ou le supplice de sa vie, et qu'il en fasse à la jeunesse des leçons d'humeur qui ne sont pas écoutées : *Vox clamantis in deserto.* J'en appelle à l'auteur même de ces prétendus *Principes philosophiques;* qu'il nous dise si, à l'exception du temps que sa lecture a dérobé à d'autres sottises, il a appris ou de ses propres réflexions ou des réflexions d'autrui qu'il a compilées, à faire un meilleur usage du reste. On est bien ou mal né. On se trouve, en entrant dans le monde, jeté en bonne ou mauvaise compagnie. On a des goûts honnêtes ou dissolus. On est un homme d'esprit ou un sot. On a du bon sens ou l'on est un insensé. On a de la sensibilité ou l'on est une pierre. On est heureux ou malheureux. La nature nous dispose à un rôle ou à un autre. Très-souvent les circonstances nous condamnent à celui pour lequel nous n'étions pas faits, et sans avoir dit avec le stoïcien : *O destin! conduis-moi où tu voudras, me voilà prêt à te suivre!* nous n'en sommes ni plus ni moins conduits. Un jeune impie, vêtu d'un habit d'écarlate qu'il portait pour la première fois, est forcé par un orage d'entrer dans l'église où il n'avait pas mis les pieds depuis cinq à six ans. Il s'assied; une fille de joie prend une chaise à côté de lui. Il la suit chez elle; elle lui donne la mauvaise santé; il en meurt. C'était un fils unique; et voilà son père, sa mère et toute sa famille plongés dans la désolation. Une jeune fille, dévote comme un petit ange, dans le même instant s'en allait à la messe. Elle trouve sur son chemin un petit voisin de quinze à seize ans, qu'elle avait lorgné quelquefois, et qui ne manquait pas de goût pour elle. Il la prend sous le bras; l'orage les força l'un et l'autre à chercher un asile; mais où? dans la chambre du petit voisin. Je ne sais comment cela se fit, mais elle en sortit grosse. Voilà sa mère en fureur. Elle accouche, et puis on la claquemure pour le reste de sa vie dans un cloître. C'est contre ces tours du sort que les *Maximes* de La Rochefoucauld et tous les livres du monde ne peuvent rien. *Si jeunesse savait, et si vieillesse pouvait!* Il y a longtemps qu'on l'a dit pour la première fois, et cela sera toujours vrai; et l'art de donner du pouvoir à celui qui s'en va, ne me paraît pas plus difficile que l'art de donner du

savoir à celui qui vient. Il y a bien de la différence entre une règle de conduite appuyée sur l'autorité d'un pédagogue ou sur la conviction expérimentale d'un homme qui a vécu et souffert. De tout ce qui vient d'être dit, il s'ensuivrait presque que tous ces beaux traités de morale ne serviraient guère qu'à nous sauver de l'ennui; et je ne suis pas trop éloigné de le croire. L'expérience propre, l'intérêt présent et la voix de la conscience, voilà les grands docteurs de la vie; et cependant écrire, mais écrire des choses nouvelles, mais les écrire avec force et éloquence, afin d'apprêter au caquet d'un grand nombre d'hommes, et jouir de quelque considération; être une mouche qui fasse bourdonner la ruche. Les grandes connaissances, les vraiment importantes, nous ne savons où nous les avons prises. Ce n'est pas dans le livre imprimé chez Marc-Michel Rey ou ailleurs, c'est dans le livre du monde. Nous lisons ce livre sans cesse, sans dessein, sans application, sans nous en douter. Les choses que nous y lisons pour la plupart ne peuvent s'écrire, tant elles sont fines, subtiles, compliquées; du moins celles qui donnent à un homme le caractère de pénétration singulière qui le distingue des autres. La page de ce livre qui le sauvera d'un grand péril, qui lui fera tenter avec succès une entreprise désespérée, où est-elle? Je l'ignore. L'enfant qui joue s'aperçoit de tout ce qui se passe autour de lui; l'homme fait dans le monde le même rôle pendant toute sa vie. Oh! les ineptes et les plates créatures que nous serions, si nous ne savions que ce que nous avons lu! Les pauvres choses que tous ces principes écrits, même dans les ouvrages les plus profonds, en comparaison des besoins et des circonstances de la vie! Écoutez un blasphème : La Bruyère, La Rochefoucauld, sont des livres bien communs, bien plats, en comparaison de ce qui se pratique de ruses, de finesses, de politique, de raisonnements profonds, un jour de marché à la halle. Aussi remarque-t-on bien de la différence entre l'homme qui a vécu et l'homme qui a médité; ce sont les deux architectes athéniens : celui qui sait dire, et celui qui sait faire. J'ai mieux aimé, mon ami, vous jeter ici une tirade de paradoxes qui vous amuseront, que de vous fatiguer de la triste analyse de l'ouvrage d'un auteur qui n'a rien à lui, et à qui je rendrai toute la justice que je lui dois, quand j'aurai loué la bonne foi avec laquelle il en convient.

MORCEAU DE DIDEROT

INSÉRÉ DANS LE

DISCOURS SUR L'INÉGALITÉ DES CONDITIONS PARMI LES HOMMES,

DE J.-J. ROUSSEAU.

1754.

On sait, par l'aveu même de Rousseau, que Diderot lui a fourni, lors de ses débuts, un assez grand nombre de morceaux. Il n'est malheureusement pas facile de les reconnaître à des signes certains, et nous nous serions abstenu d'en faire aucune citation si, au moins pour l'un d'eux, nous n'avions une indication formelle de Rousseau. Voici en effet ce qu'il écrivait à M. de Saint-Germain (Monquin, le $17\frac{26}{2}70$) : « On peut être un malhonnête homme et faire un bon livre; mais jamais les divins élans du génie n'honorèrent l'âme d'un malfaiteur; et, si les soupçons de quelqu'un que j'estimerais pouvaient à ce point ravaler la mienne, je lui présenterais mon *Discours sur l'inégalité*, pour toute réponse, et je lui dirais : « Lis et rougis. »

Et dans un renvoi au mot *Discours sur l'inégalité :* « En retranchant quelques morceaux de la façon de Diderot, qu'il m'y fit insérer presque malgré moi. Il en avait ajouté de plus durs encore, mais je ne pus me résoudre à les employer. »

Plus loin, il ajoute : « Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement, c'est qu'ils (Grimm et Diderot) auront fabriqué quelques écrits abominables qu'ils m'auront attribués[1]. Cependant, comme il est peu naturel qu'on les ait crus sur leur parole, il aura fallu qu'ils aient accumulé des vraisemblances, sans oublier d'imiter le style et la main. Quant au style, un homme qui possède supérieurement le talent d'écrire imite aisément, jusqu'à certain point, le style d'un autre, quoique bien marqué : c'est ainsi que Boileau imita le style de Voiture et celui de Balzac à s'y tromper; et cette imitation du mien peut être surtout facile à Diderot, dont j'étudiais particulièrement la diction lorsque je com-

1. On ne connait aucun de ces écrits des persécuteurs imaginaires de Rousseau.

mençai d'écrire, et qui même a mis dans mes premiers ouvrages plusieurs morceaux qui ne tranchent point avec le reste[1] et qu'on ne saurait distinguer, du moins quant au style. Il est certain que sa tournure et la mienne, surtout dans mes premiers ouvrages, dont la diction est, comme la sienne, un peu sautante et sententieuse, sont, parmi celles de nos contemporains, les deux qui se ressemblent le plus. »

Et en note, à propos de *quant au style* : « Quant aux pensées, celles qu'il a eu la bonté de me prêter et que j'ai eu la bêtise d'adopter sont bien faciles[2] à distinguer des miennes, comme on peut voir dans celle du philosophe qui s'argumente en enfonçant son bonnet sur ses oreilles (*Discours sur l'inégalité*). car ce morceau est de lui tout entier. Il est certain que M. Diderot abusa toujours de ma confiance et de ma facilité pour donner à mes écrits un ton dur et un air noir qu'ils n'eurent plus sitôt qu'il cessa de me diriger et que je fus tout à fait livré à moi-même. »

Les mêmes renseignements sont donnés dans *les Confessions* (liv. VIII). Nous n'en voulons pas tirer de conséquences désagréables à Rousseau, qui démontre cependant par là que ses premiers succès n'étaient pas tout à lui; mais nous ne pouvons nous dispenser de revendiquer pour Diderot ce morceau sur le philosophe qui se bouche les oreilles pour s'argumenter. Un éditeur (*Œuvres de Rousseau,* Hachette, 1858), par une malheureuse inadvertance, a dit que ce portrait était Diderot, au lieu de dire qu'il était *de* Diderot. Et voilà comme une simple préposition oubliée transforme la mention d'un fait en une douloureuse calomnie.

Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnaître le détracteur le plus outré des vertus humaines. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles et sujets à autant de maux que nous le sommes ; vertu d'autant plus universelle et d'autant plus utile à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des mères pour leurs petits, et des périls

1. Ce qui est naturel, puisque, d'après la phrase précédente, c'était Rousseau l'imitateur.

2. Nouvelle habileté de Rousseau. Tout ce qui n'est pas doux, aimable, gracieux et poli n'est pas de lui.

qu'elles bravent pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce : il y en a même qui leur donnent une sorte de sépulture; et les tristes mugissements du bétail entrant dans une boucherie annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la *Fable des Abeilles*[1], forcé de reconnaître l'homme pour un être compatissant et sensible; sortir, dans l'exemple qu'il en donne, de son style froid et subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé qui aperçoit au dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mère, brisant sous sa dent meurtrière ses faibles membres, et déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel! quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant!

Tel est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion; telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir et pleurer, aux malheurs d'un infortuné, tel qui, s'il était à la place du tyran, aggraverait encore les tourments de son ennemi; semblable au sanguinaire Sylla, si sensible aux maux qu'il n'avait pas causés, ou à cet Alexandre de Phère qui n'osait assister à la représentation d'aucune tragédie, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam, tandis qu'il écoutait sans émotion les cris de tant de citoyens qu'on égorgeait tous les jours par ses ordres.

« Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur,
Quæ lacrymas dedit. »

(Juv., *Sat.* xv, v. 131.)

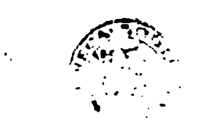
Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne

1. Mandeville. Son livre, tendant à prouver que la société n'est basée que sur les vices des hommes et non sur leurs vertus, fut violemment attaqué et l'auteur poursuivi. La *Fable des Abeilles* a été traduite en français par J. Bertrand, en 1740.

leur eût donné la pitié à l'appui de la raison : mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux faibles, aux coupables, ou à l'espèce humaine en général? La bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier : car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux? Quand il serait vrai que la commisération ne serait qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur et vif dans l'homme sauvage, développé mais faible dans l'homme civil, qu'importerait cette idée à la vérité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force? En effet, la commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant. Or, il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion qui le fortifie; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige. C'est la philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : « Péris, si tu veux; je suis en sûreté. » Il n'y a plus que les dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles, et s'argumenter un peu, pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent; et, faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des rues, la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne; c'est la canaille, ce sont les femmes des halles qui séparent les combattants, et qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien certain que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux

que nous voyons souffrir; c'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs et de vertu, avec cet avantage que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix : c'est elle qui détournera tout sauvage robuste d'enlever à un faible enfant ou à un vieillard infirme sa subsistance acquise avec peine, si lui-même espère pouvoir trouver la sienne ailleurs : c'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée, ***Fais à autrui comme tu veux qu'on te fasse***, inspire à tous les hommes cette autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite, mais plus utile peut-être que la précédente : ***Fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible***. C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans des arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouverait à mal faire, même indépendamment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate et aux esprits de sa trempe d'acquérir de la vertu par raison, il y al ongtemps que le genre humain ne serait plus, si sa conservation n'eût dépendu que des raisonnements de ceux qui le composent.



SUR

L'ÉDUCATION DES ROIS

MORCEAU EXTRAIT DE L'ÉLOGE DE FÉNELON,
DE M. DE PEZAY[1].

1771.

La scène change ; le particulier n'est plus : l'homme d'État va paraître dans M. de Cambrai. Le dépôt le plus précieux de la nation est en ses mains ; c'est à lui qu'il est donné de préparer le ressort de la félicité ou la désolation d'un grand peuple. Ce n'est pas sans terreur qu'un homme entre dans un tel ministère, quand il en est digne. Quel rôle effrayant, en effet, d'avoir à répondre à vingt millions d'hommes de la vertu d'un seul ! mais d'un seul dont un caprice influe sur le sort de tous, d'un seul dont un vice peut bouleverser des empires, un défaut faire ruisseler le sang, une fantaisie troubler le monde. Comment dormir ainsi garant de tout aux yeux d'un public sévère et intéressé ; d'un public qui vous rend responsable du possible et de l'impossible ; qui s'en prend à vous des suites d'une organisation imparfaite qu'il ignore, comme d'un mauvais pli que vous aurez donné ou laissé prendre ; des torts de la nature comme des vôtres ; et qui, dans cette rigueur extrême, est encore juste, parce que la nature a toujours moins de tort que vous, et que la nature jeune ne l'a presque jamais ? Où puiser un courage qui suffise, lorsqu'à ces dangers, inhérents à notre essence, vient se joindre la foule des institutions fausses, des longs préjugés

1. Ce morceau éloquent, écrit de verve, et qui est comme noyé dans l'ouvrage insipide de Pezay, lui avait été fourni par Diderot. C'est un fait peu connu, mais affirmé par Naigeon. On sait d'ailleurs combien peu Diderot tenait à ses écrits, et avec quelle facilité il les donnait à ses amis ; témoin les ouvrages de J.-J. Rousseau, de Raynal, de d'Holbach, d'Helvétius, auquel il a fourni les pages les plus éloquentes. (Br.)

et des vieux abus? quand il faut combattre à la fois les vices de l'humanité et ceux des lois même, le poison du cœur humain et le venin des cours; quand tout, jusqu'au costume révéré, jusqu'au despotisme de l'étiquette, conspire à renouveler les têtes de l'hydre qu'il faut abattre? De quel œil M. de Cambrai dut-il envisager cette multitude d'absurdités jugées indispensables, de minuties graves, mais établies, mais consacrées comme base de l'éducation des princes, mais militant de concert pour les corrompre, et qui, si nous n'étions Français, nous feraient croire à un miracle plutôt qu'à la bonté d'un roi né roi? A quel monstrueux aveuglement réserve-t-on des infortunés qui n'ouvrent les yeux que pour contempler un culte idolâtre de leurs personnes; des enfants qui, dès qu'ils voient, voient des hommes prosternés devant eux, c'est-à-dire l'humiliation de toutes les forces devant toutes les faiblesses? Quelle doit être leur première idée, dès qu'ils ont pressenti le respect superstitieux d'une nourrice tremblante, osant à peine toucher aux langes des êtres débiles qui lui doivent de vivre? La nature veut que l'enfant souffre; elle le veut pour que la commisération soit sa première pensée et la reconnaissance sa seconde; voilà l'ordre de la nature et vous la pervertissez. Cet enfant roi crie : est-ce une main protectrice, paternelle et puissante que vous lui tendez? Non; vous l'étonnez par un effroi tumultueux qui trouble ses sens, les tourmente, et qui, détruisant jusqu'au bien que vous lui voulez faire, lui va bientôt faire accroire que la nature est troublée parce qu'il pleure. Il ne peut se soutenir; on le porte en pompe. Il sort; une garde prend les armes. Il a peur de votre hommage et vous le lui offrez! Que pensera-t-il au spectacle de vos prosternations? Vous voulez donc qu'il prenne son berceau pour un autel, lui pour un dieu... Et vous tous alors, pour qui vous prendra-t-il? O princes! malheureux de l'être, qui naissez dans l'orgueil, croissez dans le mensonge, vivez dans l'adulation et la toute-puissance : combien ne faut-il pas que vous soyez nés bons pour n'être pas les plus méchants des hommes!

ABRÉGÉ

DU

CODE DE LA NATURE

EXTRAIT DU SYSTÈME DE LA NATURE
DU BARON D'HOLBACH.

Nous aurions désiré compléter ces *Miscellanea* par un choix des passages semés par Diderot dans nombre de livres auxquels on sait pertinemment qu'il a collaboré. Mais, en l'absence de renseignements précis, nous avons cru téméraire de faire de nous-même ce choix, que quelques-uns des amis du philosophe (Meister, Naigeon) ont cru facile. L'*Histoire philosophique des deux Indes,* compulsée avec soin, ne nous a pas paru offrir de disparates indiquant nettement sa participation. Il a dû y avoir une révision de l'ensemble qui a tout mis au même ton. Le *Système de la Nature* est dans le même cas. Cependant, il y a une presque certitude pour considérer le dernier chapitre, résumé de tout l'ouvrage, comme l'œuvre de Diderot. Une édition parue en 1822 (4 vol. in-18, Paris, Domère), de cet important ouvrage, l'affirme. Cette édition s'annonçait comme enrichie de notes et de corrections tirées d'un exemplaire ayant appartenu à Diderot. Une telle promesse non tenue pourrait mettre en défiance et faire considérer le livre comme une simple spéculation provoquée par la publication récente de M. Brière, si on ne reconnaissait pas dans l'avertissement une plume honnête qui avoue que les notes du philosophe sont, en réalité, peu nombreuses et qu'elles ne valent pas la peine d'être distinguées de celles déjà connues; et si on ne sentait pas, dans certains détails, un homme véritablement initié aux affaires de la maison d'Holbach. On serait tenté même, à quelques traits, de penser à Meister, quoique Meister fût un adversaire décidé des doctrines du baron. Quoi qu'il en soit, l'attribution du dernier chapitre du *Système de la Nature* à Diderot est formelle; nous nous retranchons derrière cette affirmation, laissant décider à de plus compétents si elle est fausse ou soutenable. Cette voie des conjectures n'est pas de celles où nous aimons à entrer sans guide sûr.

Ce qui est faux ne peut être utile aux hommes, ce qui leur nuit constamment ne peut être fondé sur la vérité et doit être proscrit à jamais. C'est donc servir l'esprit humain et travailler pour lui que de lui présenter le fil secourable à l'aide duquel il peut se tirer du labyrinthe où l'imagination le promène et le fait errer sans trouver aucune issue à ses incertitudes. La nature seule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil et lui fournira les moyens de combattre les *Minotaures*, les fantômes et les monstres qui depuis tant de siècles exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égareront jamais; pour peu qu'ils s'en dessaisissent un instant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égarements. Vainement porteraient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des ressources qui sont à leurs pieds : tant que les hommes, entêtés de leurs opinions religieuses, iront chercher dans un monde imaginaire les principes de leur conduite ici-bas, ils n'auront point de principes; tant qu'ils s'obstineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons sur la terre, et leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien-être, la sûreté, le repos nécessaires à leur bonheur.

Mais les hommes, que leurs préjugés rendent obstinés à se nuire, sont en garde contre ceux mêmes qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils sont dans des soupçons continuels; habitués à se défier d'eux-mêmes, à craindre la raison, à regarder la vérité comme dangereuse, ils traitent comme des ennemis ceux mêmes qui veulent les rassurer; prémunis de bonne heure par l'imposture, ils se croient obligés de défendre soigneusement le bandeau dont elle couvre leurs yeux et de lutter contre tous ceux qui tenteraient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténèbres s'entr'ouvrent un instant, la lumière les blesse, et ils s'élancent avec furie sur celui qui leur présente un flambeau dont ils sont éblouis. En conséquence, l'athée est regardé comme un être malfaisant, comme un empoisonneur public; celui qui ose réveiller les mortels d'un sommeil léthargique où l'habitude les a plongés passe pour un perturbateur; celui qui voudrait calmer leurs transports frénétiques passe pour un frénétique lui-même; celui qui invite ses associés à briser leurs fers ne paraît qu'un insensé ou un téméraire à des captifs qui croient que leur nature ne

les a faits que pour être enchaînés et pour trembler. D'après ces préventions funestes, le disciple de la nature est communément reçu de ses concitoyens de la même manière que l'oiseau lugubre de la nuit, que tous les autres oiseaux, dès qu'il sort de sa retraite, poursuivent avec une haine commune et des cris différents.

Non, mortels, aveuglés par la terreur! l'ami de la nature n'est point votre ennemi; son interprète n'est point le ministre du mensonge; le destructeur de vos fantômes n'est point le destructeur des vérités nécessaires à votre bonheur; le disciple de la raison n'est point un insensé qui cherche à vous empoisonner ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces dieux terribles qui vous épouvantent, c'est pour que vous cessiez de marcher au milieu des orages dans une route que vous ne distinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il brise ces idoles encensées par la crainte ou ensanglantées par le fanatisme et la fureur, c'est pour mettre en leur place la vérité consolante propre à vous rassurer. S'il renverse ces temples et ces autels si souvent baignés de larmes, noircis par des sacrifices cruels, enfumés par un encens servile, c'est pour élever à la paix, à la raison, à la vertu un monument durable, dans lequel vous trouviez en tout temps un asile contre vos frénésies, vos passions et contre celles des hommes puissants qui vous oppriment. S'il combat les prétentions hautaines de ces tyrans déifiés par la superstition, qui, de même que vos dieux, vous écrasent sous un sceptre de fer, c'est pour que vous jouissiez des droits de votre nature; c'est afin que vous soyez des hommes libres et non des esclaves pour toujours enchaînés dans la misère; c'est pour que vous soyez enfin gouvernés par des hommes et des citoyens qui chérissent, qui protégent des hommes semblables à eux et des citoyens dont ils tiennent leur pouvoir. S'il attaque l'imposture, c'est pour rétablir la vérité dans ses droits si longtemps usurpés par l'erreur. S'il détruit la base idéale de cette morale incertaine ou fanatique qui jusqu'ici n'a fait qu'éblouir vos esprits sans corriger vos cœurs, c'est pour donner à la science des mœurs une base inébranlable dans votre propre nature. Osez donc écouter sa voix, bien plus intelligible que ces oracles ambigus que l'imposture vous annonce au nom d'une divinité captieuse qui contredit sans cesse ses pro-

pres volontés. Écoutez donc la nature, elle ne se contredit jamais.

« O vous! dit-elle, qui, d'après l'impulsion que je vous donne, tendez vers le bonheur dans chaque instant de votre durée, ne résistez point à ma loi souveraine. Travaillez à votre félicité; jouissez sans crainte, soyez heureux; vous en trouverez les moyens écrits dans votre cœur. Vainement, ô superstitieux! cherches-tu ton bien-être au delà des bornes de l'univers où ma main t'a placé. Vainement le demandes-tu à ces fantômes inexorables que ton imagination veut établir sur mon trône éternel; vainement l'attends-tu dans ces régions célestes que ton délire a créées; vainement comptes-tu sur ces déités capricieuses dont la bienfaisance t'extasie, tandis qu'elles ne remplissent ton séjour que de calamités, de frayeurs, de gémissements, d'illusions. Ose donc t'affranchir du joug de cette religion, ma superbe rivale, qui méconnaît mes droits; renonce à ces dieux usurpateurs de mon pouvoir pour revenir sous mes lois. C'est dans mon empire que règne la liberté. La tyrannie et l'esclavage en sont à jamais bannis; l'équité veille à la sûreté de mes sujets; elle les maintient dans leurs droits; la bienfaisance et l'humanité les lient par d'aimables chaînes; la vérité les éclaire, et jamais l'imposture ne les aveugle de ses sombres nuages.

« Reviens donc, enfant transfuge; reviens à la nature! Elle te consolera, elle chassera de ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces inquiétudes qui te déchirent, ces transports qui t'agitent, ces haines qui te séparent de l'homme que tu dois aimer. Rendu à la nature, à l'humanité, à toi-même, répands des fleurs sur la route de la vie; cesse de contempler l'avenir; vis pour toi, vis pour tes semblables; descends dans ton intérieur; considère ensuite les êtres sensibles qui t'environnent et laisse là ces dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité. Jouis, et fais jouir des biens que j'ai mis en commun pour tous les enfants également sortis de mon sein; aide-les à supporter les maux auxquels le destin les a soumis comme toi-même. J'approuve tes plaisirs lorsque, sans te nuire à toi-même, ils ne seront point funestes à tes frères, que j'ai rendus nécessaires à ton propre bonheur. Ces plaisirs te sont permis, si tu en uses dans cette juste mesure que j'ai fixée moi-même. Sois donc heureux, ô homme! La nature t'y convie, mais souviens-toi que tu ne peux l'être tout seul; j'invite au bonheur tous les mortels ainsi que

toi, ce n'est qu'en les rendant heureux que tu le seras toi-même; tel est l'ordre du destin; si tu tentais de t'y soustraire, songe que la haine, la vengeance et le remords sont toujours prêts à punir l'infraction de ses décrets irrévocables.

« Suis donc, ô homme! dans quelque rang que tu te trouves, le plan qui t'est tracé pour obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre. Que l'humanité sensible t'intéresse au sort de l'homme ton semblable; que ton cœur s'attendrisse sur les infortunes des autres; que ta main généreuse s'ouvre pour secourir le malheureux que son destin accable; songe qu'il peut un jour t'accabler ainsi que lui; reconnais donc que tout infortuné a droit à tes bienfaits. Essuie surtout les pleurs de l'innocence opprimée; que les larmes de la vertu dans la détresse soient recueillies dans ton sein; que la douce chaleur de l'amitié sincère échauffe ton cœur honnête; que l'estime d'une compagne chérie te fasse oublier les peines de la vie; sois fidèle à sa tendresse, qu'elle soit fidèle à la tienne; que sous les yeux de parents unis et vertueux tes enfants apprennent la vertu; qu'après avoir occupé ton âge mûr, ils rendent à ta vieillesse les soins que tu auras donnés à leur enfance imbécile.

« Sois juste, parce que l'équité est le soutien du genre humain. Sois bon, parce que la bonté enchaîne tous les cœurs. Sois indulgent, parce que, faible toi-même, tu vis avec des êtres aussi faibles que toi. Sois doux, parce que la douceur attire l'affection. Sois reconnaissant, parce que la reconnaissance alimente et nourrit la bonté. Sois modeste, parce que l'orgueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes. Pardonne les injures, parce que la vengeance éternise les haines. Fais du bien à celui qui t'outrage, afin de te montrer plus grand que lui et de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré, chaste, parce que la volupté, l'intempérance et les excès détruiront ton être et te rendront méprisable.

« Sois citoyen, parce que ta patrie est nécessaire à ta sûreté, à tes plaisirs, à ton bien-être. Sois fidèle et soumis à l'autorité légitime, parce qu'elle est nécessaire au maintien de la société qui t'est nécessaire à toi-même. Obéis aux lois, parce qu'elles sont l'expression de la volonté publique à laquelle ta volonté particulière doit être subordonnée. Défends ton pays, parce que c'est lui qui te rend heureux et qui renferme tes biens ainsi

que tous les êtres les plus chers à ton cœur. Ne souffre point que cette mère commune de toi et de tes concitoyens tombe dans les fers de la tyrannie, parce que pour lors elle ne serait plus qu'une prison pour toi. Si ton injuste patrie te refuse le bonheur; si, soumise au pouvoir injuste, elle souffre qu'on t'opprime, éloigne-toi d'elle en silence; ne la trouble jamais.

« En un mot, sois homme; sois un être sensible et raisonnable; sois époux fidèle, père tendre, maître équitable, citoyen zélé; travaille à servir ton pays par tes forces, tes talents, ton industrie, tes vertus. Fais part à tes associés des dons que la nature t'a faits; répands le bien-être, le contentement et la joie sur tous ceux qui t'approchent : que la sphère de tes actions, rendue vivante par tes bienfaits, réagisse sur toi-même; sois sûr que l'homme qui fait des heureux ne peut être lui-même malheureux. En te conduisant ainsi, quels que soient l'injustice et l'aveuglement des êtres avec qui ton sort te fait vivre, tu ne seras jamais totalement privé des récompenses qui te seront dues; nulle force sur la terre ne pourra du moins te ravir le contentement intérieur, cette source la plus pure de toute félicité; tu rentreras à chaque instant avec plaisir en toi-même; tu ne trouveras au fond de ton cœur ni honte, ni terreurs, ni remords; tu t'aimeras; tu seras grand à tes yeux; tu seras chéri, tu seras estimé de toutes les âmes honnêtes, dont le suffrage vaut bien mieux que celui de la multitude égarée. Cependant, si tu portes tes regards au dehors, des visages contents t'exprimeront la tendresse, l'intérêt, le sentiment. Une vie dont chaque instant sera marqué par la paix de ton âme et l'affection des êtres qui t'environnent te conduira paisiblement au terme de tes jours; car il faut que tu meures; mais tu te survis déjà par la pensée; tu vivras toujours dans l'esprit de tes amis et des êtres que tes mains ont rendus fortunés; tes vertus y ont d'avance érigé des monuments durables. Si le ciel s'occupait de toi, il serait content de ta conduite, quand la terre en est contente.

« Garde-toi donc de te plaindre de ton sort. Sois juste, sois bon, sois vertueux, et jamais tu ne peux être dépourvu de plaisir. Garde-toi d'envier la félicité trompeuse et passagère du crime puissant, de la tyrannie victorieuse, de l'imposture intéressée, de l'équité vénale, de l'opulence endurcie. Ne sois jamais tenté de grossir la cour ou le troupeau servile des esclaves de

l'injuste tyran. Ne tente point d'acquérir à force de honte, d'avanies et de remords le fatal avantage d'opprimer tes semblables; ne sois point le complice mercenaire des oppresseurs de ton pays; ils sont forcés de rougir, dès qu'ils rencontrent tes yeux.

« Car, ne t'y trompe pas, c'est moi qui punis, plus sûrement que les dieux, tous les crimes de la terre; le méchant peut échapper aux lois des hommes, jamais il n'échappe aux miennes. C'est moi qui ai formé et les cœurs et les corps des mortels; c'est moi qui ai fixé les lois qui les gouvernent. Si tu te livres à des voluptés infâmes, les compagnons de tes débauches t'applaudiront, et moi je te punirai par des infirmités cruelles qui termineront une vie honteuse et méprisée. Si tu te livres à l'intempérance, les lois des hommes ne te puniront point, mais je te punirai en abrégeant tes jours. Si tu es vicieux, tes habitudes funestes retomberont sur ta tête. Ces princes, ces divinités terrestres, que leur puissance met au-dessus des lois des hommes, sont forcés de frémir sous les miennes. C'est moi qui les châtie; c'est moi qui les remplis de soupçons, de terreurs, d'inquiétudes; c'est moi qui les fais trembler au nom seul de l'auguste vérité; c'est moi qui, même dans la foule de ces grands qui les entourent, leur fais sentir les aiguillons empoisonnés du chagrin et de la honte. C'est moi qui répands l'ennui sur leurs âmes engourdies pour les punir de l'abus qu'ils ont fait de mes dons. C'est moi qui suis la justice incréée, éternelle; c'est moi qui, sans acception des personnes, sais proportionner le châtiment à la faute, le malheur à la dépravation. Les lois de l'homme ne sont justes que quand elles sont conformes aux miennes; leurs jugements ne sont raisonnables que quand je les ai dictés; mes lois seules sont immuables, universelles, irréformables, faites pour régler en tous lieux, en tout temps le sort de la race humaine.

« Si tu doutais de mon autorité et du pouvoir irrésistible que j'ai sur les mortels; considère les vengeances que j'exerce sur tous ceux qui résistent à mes décrets. Descends au fond du cœur de ces criminels divers dont le visage content couvre une âme déchirée. Ne vois-tu pas l'ambitieux tourmenté nuit et jour d'une ardeur que rien ne peut éteindre? Ne vois-tu pas le conquérant triompher avec remords et régner tristement sur des ruines fumantes, sur des solitudes incultes et dévastées, sur des

malheureux qui le maudissent? Crois-tu que ce tyran entouré de flatteurs qui l'étourdissent de leur encens n'ait point la conscience de la haine que ses oppressions excitent et du mépris que lui attirent ses vices, son inutilité, ses débauches? Penses-tu que ce courtisan altier ne rougisse point au fond de son âme des insultes qu'il dévore et des bassesses par lesquelles il achète la faveur?

« Vois ces riches indolents en proie à l'ennui et à la satiété qui suit toujours les plaisirs épuisés. Vois l'avare, inaccessible aux cris de la misère, gémir exténué sur l'inutile trésor qu'aux dépens de lui-même il a pris soin d'amasser. Vois le voluptueux si gai, l'intempérant si riant, gémir secrètement sur une santé prodiguée. Vois la division et la haine régner entre ces époux adultères. Vois le menteur et le fourbe privés de toute confiance; vois l'hypocrite et l'imposteur éviter avec crainte tes regards pénétrants et trembler au seul nom de la terrible vérité. Considère le cœur inutilement flétri de l'envieux qui sèche du bien-être des autres, le cœur glacé de l'ingrat que nul bienfait ne réchauffe, l'âme de fer de ce monstre que les soupirs de l'infortune ne peuvent amollir; regarde ce vindicatif qui se nourrit de fiel et de serpents, et qui, dans sa fureur, se dévore lui-même; porte envie, si tu l'oses, au sommeil de l'homicide, du juge inique, de l'oppresseur, du concussionnaire dont la couche est infestée par les torches des furies... Tu frémis, sans doute, à la vue du trouble qui agite ce publicain engraissé de la substance de l'orphelin, de la veuve et du pauvre; tu trembles en voyant les remords qui déchirent ces criminels révérés que le vulgaire croit heureux, tandis que le mépris qu'ils ont d'eux-mêmes venge incessamment les nations outragées. Tu vois, en un mot, le contentement et la paix bannis sans retour du cœur des malheureux à qui je mets sous les yeux les mépris, l'infamie, les châtiments qu'ils méritent. Mais non, tes yeux ne peuvent soutenir les tragiques spectacles de mes vengeances. L'humanité te fait partager leurs tourments mérités; tu t'attendris sur ces infortunés, à qui des erreurs, des habitudes fatales rendent le vice nécessaire; tu les fuis sans les haïr, tu voudrais les secourir. Si tu te compares à eux, tu t'applaudis de retrouver toujours la paix au fond de ton propre cœur. Enfin tu vois s'accomplir et sur eux et sur toi le décret du destin, qui veut que le crime se

punisse lui-même et que la vertu ne soit jamais privée de récompenses. »

Telle est la somme des vérités que renferme le code de la nature; tels sont les dogmes que peut annoncer son disciple : ils sont préférables, sans doute, à ceux de cette religion surnaturelle qui ne fit jamais que du mal au genre humain. Tel est le culte qu'enseigne cette raison sacrée, l'objet des mépris et des insultes du fanatique, qui ne veut estimer que ce que l'homme ne peut ni concevoir ni pratiquer, qui fait consister sa morale dans des devoirs fictifs, sa vertu dans des actions inutiles et souvent pernicieuses à la société; qui, faute de connaître la nature qu'il a devant les yeux, se croit forcé de chercher dans un monde idéal des motifs imaginaires dont tout prouve l'inefficacité. Les motifs que la morale de la nature emploie sont l'intérêt évident de chaque homme, de chaque société, de toute l'espèce humaine dans tous les temps, dans tous les pays, dans toutes les circonstances. Son culte est le sacrifice des vices et la pratique des vertus réelles; son objet est la conservation, le bien-être et la paix des hommes; ses récompenses sont l'affection, l'estime et la gloire, ou, à leur défaut, le contentement de l'âme et l'estime méritée de soi-même, dont rien ne privera jamais les mortels vertueux; ses châtiments sont la haine, les mépris, l'indignation que la société réserve toujours à ceux qui l'outragent, et auxquels la puissance la plus grande ne peut jamais se soustraire.

Les nations qui voudront s'en tenir à une morale si sage, qui la feront inculquer à l'enfance, dont les lois la confirmeront sans cesse, n'auront besoin ni de superstitions ni de chimères ; celles qui s'obstineront à préférer des fantômes à leurs intérêts les plus chers, marcheront d'un pas sûr à la ruine. Si elles se soutiennent quelque temps, c'est que la force de la nature les ramènera quelquefois à la raison, en dépit des préjugés qui semblent les conduire à une perte certaine. La Superstition et la Tyrannie, liguées pour la destruction du genre humain, sont souvent elles-mêmes forcées d'implorer les secours d'une raison qu'elles dédaignent ou d'une nature avilie qu'elles écrasent sous le poids de leurs divinités mensongères. Cette religion, de tout temps si funeste aux mortels, se couvre du manteau de l'utilité publique toutes les fois que la raison veut l'attaquer; elle fonde son importance et ses droits sur l'alliance indissoluble qu'elle pré-

tend subsister entre elle et la morale à qui elle ne cesse pourtant de faire la guerre la plus cruelle. C'est, sans doute, par cet artifice qu'elle séduit tant de sages; ils croient de bonne foi la superstition utile à la politique et nécessaire pour contenir les passions; cette superstition hypocrite, pour masquer ses traits hideux, sut toujours se couvrir du voile de l'utilité et de l'égide de la vertu; en conséquence, on crut qu'il fallait la respecter et faire grâce à l'imposture parce qu'elle s'est fait un rempart des autels de la vérité. C'est de ce retranchement que nous devons la tirer pour la convaincre aux yeux du genre humain de ses crimes et de ses folies, pour lui arracher le masque séduisant dont elle se couvre, pour montrer à l'univers ses mains sacriléges armées de poignards homicides, souillées du sang des nations qu'elle enivre de ses fureurs ou qu'elle immole sans pitié à ses passions inhumaines.

La morale de la nature est la seule religion que l'interprète de la nature offre à ses concitoyens, aux nations, au genre humain, aux races futures, revenues des préjugés qui ont si souvent troublé la félicité de leurs ancêtres. L'ami des hommes ne peut être l'ami des dieux, qui furent dans tous les âges les vrais fléaux de la terre. L'apôtre de la nature ne prêtera point son organe à des chimères trompeuses qui ne font de ce monde qu'un séjour d'illusions; l'adorateur de la vérité ne composera point avec le mensonge, ne fera point de pacte avec l'erreur, dont les suites ne seront jamais que fatales aux mortels; il sait que le bonheur du genre humain exige que l'on détruise de fond en comble l'édifice ténébreux et chancelant de la superstition pour élever à la nature, à la paix, à la vertu le temple qui leur convient. Il sait que ce n'est qu'en extirpant jusqu'aux racines l'arbre empoisonné qui depuis tant de siècles obombre l'univers que les yeux des habitants du monde apercevront la lumière propre à les éclairer, à les guider, à réchauffer leurs âmes. Si ses efforts sont vains, s'il ne peut inspirer du courage à des êtres trop accoutumés à trembler, il s'applaudira d'avoir osé le tenter. Cependant il ne jugera point ses efforts inutiles s'il a pu faire un seul heureux, si ses principes ont porté le calme dans une seule âme honnête, si ses raisonnements ont rassuré quelques cœurs vertueux. Il aura du moins l'avantage d'avoir banni de son esprit des terreurs importunes pour le

superstitieux, d'avoir chassé de son cœur le fiel qui aigrit le zélé, d'avoir mis sous ses pieds les chimères dont le vulgaire est tourmenté. Ainsi échappé de la tempête, du haut de son rocher, il contemplera les orages que les dieux excitent sur la terre, il présentera une main secourable à ceux qui voudront l'accepter. Il les encouragera de la voix, il les secondera de ses vœux, et, dans la chaleur de son âme attendrie, il s'écriera :

O nature! souveraine de tous les êtres! et vous ses filles adorables, vertu, raison, vérité! soyez à jamais nos seules divinités; c'est à vous que sont dus l'encens et les hommages de la terre. Montre-nous donc, ô nature! ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui fais désirer. Vertu! réchauffe-le de ton feu bienfaisant. Raison! conduis ses pas incertains dans les routes de la vie. Vérité! que ton flambeau l'éclaire. Réunissez, ô déités secourables, votre pouvoir pour soumettre les cœurs. Bannissez de nos esprits l'erreur, la méchanceté, le trouble; faites régner en leur place la science, la bonté, la sérénité. Que l'imposture confondue n'ose jamais se montrer. Fixez enfin nos yeux, si longtemps éblouis ou aveuglés, sur les objets que nous devons chercher. Écartez pour toujours et ces fantômes hideux et ces chimères séduisantes qui ne servent qu'à nous égarer. Tirez-nous des abîmes où la superstition nous plonge, renversez le fatal empire du prestige et du mensonge, arrachez-leur le pouvoir qu'ils ont usurpé sur vous. Commandez sans partage aux mortels, rompez les chaînes qui les accablent, déchirez le voile qui les couvre, apaisez les fureurs qui les enivrent, brisez dans les mains sanglantes de la tyrannie le sceptre dont elle les écrase, reléguez ces dieux qui les affligent dans les régions imaginaires d'où la crainte les a fait sortir. Inspirez du courage à l'être intelligent, donnez-lui de l'énergie; qu'il ose enfin s'aimer, s'estimer, sentir sa dignité; qu'il ose s'affranchir, qu'il soit heureux et libre, qu'il ne soit jamais l'esclave que de vos lois; qu'il perfectionne son sort; qu'il chérisse ses semblables; qu'il jouisse lui-même; qu'il fasse jouir les autres. Consolez l'enfant de la nature des maux que le destin le force de subir par les plaisirs que la sagesse lui permet de goûter; qu'il apprenne à se soumettre à la nécessité; conduisez-le sans alarmes au terme de tous les êtres; apprenez-lui qu'il n'est fait ni pour l'éviter ni pour le craindre.

LA MOÏSADE

Il parut, vers 1768, sous le titre : *Lettre de Thrasibule à Leucippe,* ouvrage posthume de M. F....., à Londres, sans date, un volume in-12, dont le véritable auteur est encore discuté. Des divers ouvrages de polémique religieuse mis sur le compte de l'académicien Fréret, c'est pourtant le seul que les bibliographes, sur l'autorité de A.-A. Barbier, lui attribuent toujours. Il est vrai que Barbier cite pour ses garants, non-seulement Naigeon, qui peut être repoussé comme intéressé dans la question, mais le baron de Sainte-Croix, s'appuyant sur Foncemagne qui avait vu le manuscrit de la main de Fréret. Cependant M. Walckenaer, dans son *Examen critique des ouvrages composés par Fréret,* rapport lu devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les séances des 5-22 février, 1er, 8 et 15 mars 1850, se refuse absolument à reconnaître cette paternité. Pour l'honneur de l'Académie, il ne veut pas que Fréret ait pu être un seul instant philosophe, même dans le but d'empêcher sa sœur d'entrer en religion malgré lui et « peut-être malgré elle, » comme dit Naigeon. Il faut avouer que beaucoup des raisons de M. Walckenaer sont bonnes pour enlever à son client au moins la rédaction définitive de la *Lettre,* mais il nous paraît difficile qu'elles lui en retirent également le fond et la pensée. Quoi qu'il en soit, comme il ne suffisait pas au savant secrétaire perpétuel de dire : « Ce n'est pas Fréret, » et qu'il lui fallait ajouter : « C'est tel autre ; » il n'hésite point à mettre le volume sur le compte de Diderot, aidé par Naigeon pour les notes et citations, que celui-ci a en effet signées dans la reproduction qu'il a insérée de la *Lettre de Thrasibule* dans l'*Encyclopédie méthodique,* article Fréret (*Philosophie de*).

Cette attribution ne peut être acceptée ainsi d'emblée. Il n'y a presque rien, selon nous, de ce qui caractérise la manière de Diderot dans la *Lettre:* Naigeon l'aura gâtée; mais il nous a semblé reconnaître au moins les défauts du philosophe dans un morceau qui complète le volume : *la Moïsade.*

Ce court fragment, qu'il ne faut pas confondre avec la petite pièce de vers, sous le même titre[1], attribuée à J.-B. Rousseau, n'a pas trouvé sa place dans le *Dictionnaire des Anonymes* de Barbier. C'est en partie pour inviter les éditeurs de la nouvelle édition de cet utile répertoire à faire quelques recherches à son sujet, et en partie pour montrer quelque condescendance pour l'avis de M. Walckenaer, que nous le plaçons ici.

J'ai parcouru toutes les contrées de l'univers, j'ai examiné les mœurs, les usages, les coutumes de tous les pays qui le composent, et partout j'ai vu la superstition, les prestiges, l'intérêt, le préjugé, l'orgueil même tenir lieu de toute religion. J'ai rencontré l'homme partout, et n'ai trouvé Dieu nulle part.

Plein de mille idées confuses et accablantes, incapable de concevoir un infini, et de me comprendre moi-même ; choqué de toutes parts ou d'un culte ridicule qu'abjure le bon sens, ou d'une religion absurde qui anéantit toute Divinité, j'étais prêt à n'admettre que l'existence des choses sensibles et palpables, lorsque tout à coup j'entends parler d'une nation qui n'adore qu'un Dieu, et pour Dieu, qu'un pur Esprit, qu'un Être simple, qu'un Être souverainement parfait. Je cours, je vole parmi les Juifs dans l'espérance de trouver enfin la vérité.

Je veux être instruit, je demande des livres, je lis ; que de grandeur, que de puissance, que de merveilles !

Il ordonne : et aussitôt des esprits degagés de toute matière, des hommes composés d'un corps et d'un esprit, vivent, pensent, agissent.

La terre, cette masse énorme suspendue dans la vaste étendue des airs, les cieux, les astres qui l'éclairent, les mers qui l'environnent, les fleuves qui l'arrosent, les animaux, les plantes, tout sort du chaos, tout suit par un pouvoir irrésistible ce premier mouvement que la main du Tout-Puissant lui a imprimé, tout concourt à former un ordre parfait, tout parle, tout annonce un Ouvrier intelligent, un Créateur tout-puissant.

1. M. Walckenaer écrit *Moïsiade,* titre qui se trouve, en effet, dans certaines éditions des *OEuvres philosophiques* de Fréret, mais non dans l'édition originale.

C'est ici, dis-je en moi-même, où je dois terminer ma course. Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale saine, des principes certains, des hommes raisonnables; quoi de plus heureux!

Je continue cependant ma lecture; ah! que je suis trompé! Cette admirable perspective qui avait d'abord ravi mon esprit et enchanté mes sens, ces idées pures et consolantes qui avaient enflammé mon cœur et presque satisfait ma raison, tout ce sublime disparaît pour ne faire place qu'à des objets hideux et révoltants. En parcourant ce livre reçu, dit-on, des mains de Dieu par l'entremise de son serviteur Moïse et de ses autres prophètes, je suis indigné d'y trouver des traits qui blessent la grandeur et la majesté divine, et qui me le dépeignent aussi mauvais qu'il doit être bon. Tout me révolte, je crois errer dans le champ de l'imposture; tout porte le sceau du fanatisme; tout est marqué au coin de l'impertinence et du ridicule, de la cruauté et de la barbarie.

Dieu trace sur le front d'un des enfants du premier homme les traits de sa colère, fait couler dans son cœur le poison de l'envie, de la rage contre son frère, et le rend pour toujours l'objet de l'exécration de ceux qui doivent naître de lui ou de son père.

Dieu se repent d'avoir créé l'homme, *pœnitet*. Quel blasphème! quoi! Dieu serait-il comme l'homme qu'il a créé, imparfait, borné, changeant, capricieux? Aurait-il pu, par défaut de connaissance et de capacité, former un ouvrage mauvais, et s'exposer, faute de sagesse et de prudence, à se repentir d'une faute réelle? Serait-il Dieu en même temps, et ne le serait-il pas? quelle horrible impiété, quel monstrueux paradoxe!

L'univers entier est à peine sorti du néant et des mains de son créateur, et déjà je vois les cieux s'écrouler, se dissoudre. Il ouvre ses cataractes, une mer affreuse couvre aussitôt la surface de la terre, renverse, détruit tout; l'univers est enseveli sous ses ondes, tout ce qui vivait périt.

Un seul homme trouvé juste parmi tous les hommes, échappe avec sa famille à la destruction générale de tous ses semblables. Dieu qui a connu sa faute et s'en est repenti en se vengeant sur l'ouvrage de ses mains, va sans doute la réparer, en formant le cœur des nouveaux hommes qu'il va faire naître. Leur

arrêt est déjà porté. Une ivresse profonde plonge Noé dans un profond sommeil; un de ses enfants (Cham) le surprend dans une posture indécente et fait de cette posture un badinage auprès de ses frères. Noé qu'inspire son Dieu, apprend à son réveil la conduite de son fils. Il entre en fureur et maudit Cham avec toute sa postérité. Ah! Cham! qu'as-tu fait et pourquoi es-tu né? Tes descendants, qui formeront la plus grande partie du monde, seront nécessairement réprouvés, et ton imprudence a produit plus de mal que ton Dieu n'a jamais fait de bien.

Mais les années et les sages avancent. Je vois paraître avec gravité de grands personnages qui n'ont su dans leur temps que garder des troupeaux, de vénérables patriarches, l'ornement de l'histoire et de leur siècle.

Dans la suite Abraham, père des croyants, modèle de la foi des juifs et des chrétiens, est le seul sur qui Dieu parmi tous les peuples qu'il laisse dans l'erreur, et qu'il punit pour n'avoir pas les lumières qu'il leur refuse, jette par bonté un regard favorable. Il lui parle et se communique à lui. Il lui développe l'avenir. Dieu doit sortir de ses descendants; mais il veut s'assurer de la fidélité d'un homme qu'il veut élever si haut, il veut une obéissance aveugle. Il lui ordonne donc, pour l'éprouver, d'immoler son fils unique. Quelle épreuve! Abraham qui ne connaît point les desseins de son Dieu, fait taire ses entrailles de père, repousse une mère tendre qui demande grâce pour un innocent, étouffe tous les sentiments de la nature et de la pitié, et monte par toutes les horreurs au comble de la perfection; il se dispose à obéir. Déjà l'autel est dressé, le bûcher préparé, la flamme est toute prête. La victime s'offre, la vue de son sang qu'il va verser le touche; il sent qu'il est père, il tremble, il craint, il hésite, il combat; il fait un dernier effort de cruauté, il triomphe enfin et lève le bras pour égorger Isaac, et va frapper... Arrête, monstre, arrête : ton Dieu t'aime, et je te déteste.

Isaac échappé à la vertu féroce d'un père dénaturé, après un grand nombre d'années passées sans éclat, infirme, aveugle et cassé de vieillesse, va rejoindre ses aïeux parmi les morts. Mourra-t-il sans donner une idée de son Dieu? Deux enfants, ennemis déclarés dans les entrailles même de leur mère, vont le faire connaître. Dieu, le Dieu d'Isaac choisit Jacob qu'il aime

pour en faire un sujet heureux et l'usurpateur du pays qu'arrose le Jourdain; et abandonne Ésaü qu'il déteste, pour en faire une victime de sa colère.

Dieu bon, Dieu juste, aimez Jacob, vous le pouvez, sans donner atteinte à votre existence. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'Ésaü naisse criminel à vos yeux, sans ajouter encore à son malheur une haine particulière qu'il n'a point méritée? Attendez qu'il vive, qu'il pense, qu'il puisse pécher; alors, qu'il soit en butte à vos coups, on jugera de ses crimes par les maux dont vous l'accablerez. Mais il n'est pas encore né, il n'a pas encore pu vous offenser. C'est trop parler. Isaac va expirer. « Levez-vous, mon père, dit Jacob à Isaac, je suis votre fils bien-aimé, votre fils Ésaü, prenez, mangez le gibier que je vous ai préparé et donnez-moi votre bénédiction. — Ce sont bien les mains d'Ésaü, dit Isaac, mais c'est la voix de Jacob. »

Ne craignez rien, Isaac, bénissez cet imposteur, ce fourbe qui veut s'élever sur la perte de son frère. Votre Dieu qui le conduit auprès de vous, ratifiera votre bénédiction, le comblera de gloire et le fera père d'un grand peuple. Que vous êtes heureux, Jacob! si j'étais maître du tonnerre, je vous écraserais d'un coup de foudre. Mais la sentence est prononcée. L'amitié du Très-Haut, la rosée du ciel, la graisse de la terre, seront votre partage. Vos descendants égaleront le nombre des étoiles du firmament. Votre nom sera l'effroi de toutes les nations, et l'infortuné Ésaü qu'un tendre respect a toujours rendu attentif aux ordres de son père, qui s'est fait un plaisir de lui obéir et un bonheur de lui plaire, Ésaü sera l'esclave de son frère et l'ennemi éternel de son Dieu.

Mais quel spectacle affreux s'offre à mes yeux! Est-ce un Dieu qui parle ou qui agit? Sont-ce des hommes que l'on extermine? Le ciel va-t-il se confondre avec la terre? L'univers va-t-il rentrer dans le néant? Dieu veut écraser l'Égypte; il lui faut un prétexte, il en trouve. « Allez, dit Dieu à Moïse : dites à Pharaon, je suis celui qui est, *Ego sum qui sum*. Je vous ordonne de laisser à mon peuple la liberté de sortir de vos États pour venir sacrifier dans le désert. Hommes, femmes, enfants, vieillards, troupeaux, je veux tout, et veux être obéi. Pharaon ne vous écoutera point; sa sentence est prononcée, il faut qu'il périsse. Je veux déployer mon bras redoutable et faire fondre

sur l'Égypte les trésors de ma fureur. J'ai formé le cœur de l'homme : j'en suis le maître ; je le meus, je le fais agir comme il me plaît; j'endurcirai celui de Pharaon, pour qu'il ne m'obéisse point. Pharaon endurci et nécessairement rebelle aux ordres de Dieu, mettra par sa désobéissance ma justice à couvert de tout reproche. Allez, ne craignez rien, je serai partout avec vous, et l'on connaîtra que je suis le Seigneur votre Dieu. »

Moïse, de simple berger devenu ministre du Très-Haut qu'il dit avoir vu dans un buisson, la face cachée et ne lui montrant que son derrière, Moïse, dis-je, plein de la fureur de son Dieu, se transporte à la cour de Pharaon, pour y annoncer insolemment les ordres de son Dieu. Pharaon que la volonté toute-puissante d'un Dieu invincible a mis dans la nécessité d'être coupable, rejette Moïse, ses ordres et son Dieu. Moïse éclate, Dieu frappe, et déjà je vois des rivières de sang arroser les campagnes et mettre des peuples entiers dans la nécessité de mourir de soif ou de s'empoisonner.

Des insectes de toutes espèces forment dans l'air un nuage épais que ne peuvent percer les rayons du soleil, et fondent ensuite sur la terre qu'ils dépouillent de toutes ses richesses.

Des grêles affreuses écrasent, enlèvent ce que les insectes avaient épargné. Le ciel est tout en feu; le tonnerre gronde, la foudre éclate de toutes parts, et des flammes dévorantes achèvent de détruire ce qui subsiste encore.

Troublé, saisi d'horreur, je me sauve, et tout à coup des ténèbres palpables me surprennent, m'environnent, me plongent dans la nuit la plus noire. La lumière paraît enfin. Quel objet frappe ma vue! Le roi, les grands, les peuples, tout est couvert d'ulcères. Je ne vois partout que des hommes hideux qui se fuient les uns les autres, des millions de malheureux qui ne connaissent le roi que par les impôts qu'on leur fait payer de sa part et qui portent néanmoins la peine de son crime et d'un crime involontaire.

L'orage se dissipe, un autre succède. Une peste générale enlève un chef à chaque famille. Le trône, la ville, la campagne, rien n'est épargné. Les animaux mêmes qui ne pensent point, qui ne sont point coupables, périssent et semblent en expirant accuser le ciel de cruauté; les plaintes, les cris, la mort, l'horreur règnent de toutes parts.

Sortez, peuple d'Israël; sortez de l'Égypte; prenez, volez, pillez aux Égyptiens à qui vous devez la vie, le peu de richesses que leur a laissé votre Dieu inhumain; et après avoir tout saccagé, sauvez-vous, brigands, dans les déserts.

Mais l'Égypte possède encore une poignée d'hommes. Le Dieu de Jacob leur laissera-t-il la liberté de vivre? Ils vont bientôt cesser d'être, ils ne sont déjà plus. Je les vois sur une mer orageuse, Pharaon à leur tête, flotter au gré des vagues, avec leurs chevaux, leurs chars, et leurs équipages. Un vent favorable les pousse sur le rivage et donne aux enfants de Jacob les trésors qu'ils n'ont pu enlever.

Chantez, Moïse, chantez les louanges de votre maître; que le peuple se prosterne, et tous ensemble célébrez la puissance, mais surtout la miséricorde et la tendresse infinie de votre Dieu qui vient d'éclater par la perte de ses enfants.

Une colonne de feu brille sur ma tête, le jour paraît et tout à coup ce feu se change en un nuage épais, qui sans priver de sa lumière garantit de la trop grande ardeur du soleil. Suivons ce nuage et ce peuple qu'il va conduire.

J'entre dans le désert. Quelle vaste solitude! deux millions d'hommes sortent de l'Égypte; quel lieu plus propre à leur servir de tombeau! Sur le haut d'une montagne, au milieu des éclairs, au bruit du tonnerre paraît avec éclat porté sur les nues un législateur nouveau. Dieu lui-même, environné de toute sa gloire, donne ses ordres à Moïse et grave sur deux tables de pierre ses lois suprêmes dont il rend dépositaire le chef d'Israël. Moïse, plein de l'esprit de son Dieu, instruit de ses devoirs, quitte à peine son maître qu'il entend de la montagne sainte des cris de joie et le son de plusieurs instruments. Un veau d'or élevé par le peuple, de l'aveu de son frère Aaron, comme l'objet de son culte, est ce qui d'abord frappe sa vue. Que va-t-il faire? Il entre en fureur, et, sacrilége par zèle, il brise le dépôt que lui a confié le Très-Haut. Sa frénésie ne se borne pas à cet excès. « Que quiconque a du zèle pour le Seigneur, se joigne à moi, » s'écrie-t-il. Une troupe de frénétiques se range à l'instant de son parti. Qu'on s'arme, qu'on marche au carnage, qu'on n'écoute ni la pitié ni le sang. Le Seigneur est irrité, il veut être vengé. Plus les victimes que vous immolerez vous seront chères, plus Dieu sera satisfait.

Quelle force n'a point ce discours sacrilége! je vois les satellites de Moïse semblables à des tigres furieux, l'œil étincelant, l'air enragé, courir par le camp d'Israël, voler de tente en tente et porter partout avec eux la fureur, la mort, le carnage, l'horreur. Hommes, femmes et enfants, tout tombe sous le fer meurtrier des esclaves de Moïse. Le zèle pour leur Dieu les anime. Dieu lui-même les agite : ils ne sont plus des hommes, mais des monstres furieux, insensibles à la vue des membres palpitants et du sang de leurs plus proches parents; les cris lamentables de ceux-ci ne se font plus entendre à ces cœurs féroces que la rage de leur Dieu transporte. Ici coule le sang d'un fils massacré par son père, là fument encore les entrailles d'un père égorgé par son fils; plus loin un époux sanguinaire et dénaturé poignarde du même coup et son innocente femme et le fruit malheureux qu'elle porte. Vingt-trois mille hommes périssent dans cet affreux carnage.

Arrêtez, enfants de Lévi, le soleil refuse d'éclairer vos forfaits, et votre Dieu veut épargner le reste du peuple pour l'exterminer dans un autre temps. Venez recevoir les bénédictions que méritent vos crimes. Soyez bénis du Très-Haut, vous que sa gloire intéresse; que la rosée du ciel tombe sur vos terres humectées du sang de vos proches; que l'huile et le vin soient chez vous en abondance; soyez riches en moissons et en troupeaux; que vos descendants peuplent la terre, et que leur nombre soit comparable aux grains de sable et aux atomes.

Mais fuyons ce triste séjour. Les cris des assassins, les plaintes des mourants, le sang des morts le rendent trop affreux.

Hauts, fiers, généreux, entreprenants, Dathan et Abiron reprochent avec respect et soumission à Moïse sa fourberie, son orgueil extrême et le pouvoir qu'il veut usurper sur Israël. Dathan et Abiron, vous périrez; mais périrez-vous seuls? non : vos femmes, vos enfants, vos troupeaux, tout ce qui vous appartient périra avec vous. La terre s'entr'ouvre et déjà je ne vois plus les ennemis de Moïse. Les enfants de Jacob murmurent; ils suivront Abiron. Des serpents monstrueux, sortis des entrailles de la terre par l'ordre du ciel, jettent partout l'effroi et la consternation, et ne laissent la vie qu'à une poignée d'hommes, que la peste va bientôt détruire. Je les aperçois déjà faibles, pâles,

livides et expirants sous les coups redoublés d'une divinité terrible.

L'œuvre est consommée; l'Égypte est anéantie; les enfants de Jacob sont descendus chez les morts; ministres et prêtres du Très-Haut, Moïse et Aaron vont bientôt n'être plus. Deux hommes restés seuls des esclaves de l'Égypte vont conduire les enfants des morts dans une terre si souvent promise et si chèrement achetée.

Petits-fils d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, écoutez pour la dernière fois votre chef que vous allez perdre : *Hæc dicit Dominus*. Voici les décrets de l'Éternel. Vous avez vu périr vos pères, et vos enfants à leur tour seront étouffés sur vos cendres. Vous avez des juges; vous aurez des rois. Juges, rois, peuples, tout sera exterminé. La guerre, l'esclavage, la peste, la famine et la lèpre seront votre partage. On vous aura vus riches, puissants, redoutables, l'effroi des nations. Sans rois, sans prêtres, sans sacrifices, sans lois, errants par toute la terre, on vous verra l'opprobre des autres nations, le rebut et l'exécration des hommes.

Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon! quelle modération dans un Dieu souverainement juste, sage et miséricordieux, pour un peuple qu'il a choisi, qu'il a conduit, qu'il chérit par prédilection sur tous les autres peuples, pour lequel il avait épuisé les trésors de sa providence et fait agir tous les ressorts de son pouvoir suprême jusqu'à interrompre l'ordre immuable de la nature entière! Est-ce bien là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois reconnaître et adorer? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche?

Meurs, Moïse, meurs, tyran destructeur. Que le ciel t'écrase de ses foudres vengeurs; que la terre irritée comme le ciel, de ta perfidie et de ta cruauté, s'entr'ouvre sous tes pas criminels et t'engloutisse, monstre abominable, dont l'haleine empestée a soufflé sur toute la surface de la terre les semences empoisonnées du plus horrible et du plus détestable fanatisme dont elle est encore malheureusement infectée; que ta mémoire abominable reste en horreur dans tous les siècles et chez tous les hommes, et périssent ceux qui la révèrent!

Et vous, peuple furieux et insensé, hommes vils et grossiers, dignes esclaves du joug que vous portez... allez, reprenez vos Livres, et éloignez-vous de moi.

RÉFLEXIONS.

Ce libelle, plus rempli d'invectives et de fleurs de rhétorique que de bonnes raisons, ne laisserait pas cependant de faire quelque impression sur un esprit qui ne serait pas encore bien affermi dans les principes de la religion chrétienne. C'est pourquoi il faut faire attention que la plupart des faits qu'il rapporte, ne sont envisagés que du mauvais côté, et que s'il y en a quelques-uns qui paraissent contraires à la raison et injurieux à la Divinité, il faut se souvenir que Dieu est impénétrable dans la plupart de ses desseins, et qu'il n'appartient pas à l'homme dont l'intelligence est si bornée, de vouloir pénétrer avec tant de témérité jusqu'au sanctuaire de cette Divinité inaccessible, pour lui faire rendre compte de ce qu'elle a voulu faire dans le temps. Les choses les plus simples sont au-dessus de l'homme. Pourquoi voudrions-nous comprendre les décrets mystérieux de la Divinité? contentons-nous de nous taire et d'adorer.

RÉPLIQUE.

Je n'ai jamais attaqué la religion que je respecte; mais j'ai attaqué la superstition qui en prend le masque et qui la défigure. Avant que de semer de bonnes graines dans un terrain, il faut en arracher les ronces et les épines. Il faut que le philosophe prépare les esprits, afin que le théologien ait plus de facilité à les éclairer et à les convaincre.

BELLES-LETTRES

I.

PREMIÈRE PARTIE

(ROMANS, CONTES, CRITIQUE LITTÉRAIRE.)

Cette deuxième section (*Belles-lettres*) des *Œuvres* de Diderot se composera de deux parties. La première, dans laquelle nous entrons, comprendra les romans, les contes, des dialogues, des morceaux de littérature et des articles de critique sur les livres traitant plus spécialement de sujets littéraires. On ne s'étonnera pas, cependant, d'y trouver des choses qui auraient pu être aussi justement placées dans la section *Philosophie*. Ce n'était pas sans motifs que ses contemporains appelaient Diderot *le Philosophe ;* il n'est pas une de ses pages où l'on ne retrouve l'inspiration du penseur qui ramène tout à un but unique : le progrès de l'esprit humain par la discussion des seules questions vraiment intéressantes : l'homme, sa nature, ses droits et ses devoirs. Que Diderot fasse du roman, du théâtre, de la critique d'art, il est toujours et partout philosophe.

La seconde partie de cette section sera consacrée au *Théâtre* et à la critique dramatique.

Quelques *poésies* la termineront et la compléteront.

LES

BIJOUX

INDISCRETS

*

1748

AU MONOMOTAPA

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Voici un livre qui a été bien discuté, et qui, nous le comprenons de reste, n'a pas le droit d'être publié autrement que dans une collection d'*œuvres complètes*, où il est comme noyé et trouve immédiatement son correctif. C'est une incartade de jeune homme, la suite d'un pari, le désir de démontrer à une maîtresse exigeante[1] qu'il n'y avait rien de plus facile que de faire du Crébillon fils, mais qu'on pouvait, même en suivant ce modèle dangereux, mettre autre chose, dans un roman léger, que des allusions et des scènes libres. Diderot a gagné son pari, et le jugement qu'il faut porter des *Bijoux indiscrets*, est celui qu'en porte M. Mézières, de l'Académie française, derrière l'opinion duquel nous aimons à nous abriter.

En parlant[2] des réformes introduites par Lessing dans le théâtre allemand, M. Mézières dit, en effet : « De cette condamnation portée contre la France, il fallait cependant excepter un homme, un penseur original qui, avant Lessing, avait jugé, avec une complète indépendance, la scène de son pays, et que Lessing lui-même reconnaissait comme son prédécesseur et son maître en critique : j'ai nommé Diderot, dont les Allemands de nos jours ne contestent pas absolument l'influence sur l'auteur de la *Dramaturgie*, mais qu'ils laissent volontiers dans l'ombre sans lui attribuer toute la part d'initiative qui lui revient[3]. Ce qui est vrai, et ce que la critique allemande a le tort de ne pas dire hautement, c'est que Lessing, de son propre aveu, emprunta à Diderot une partie de ses arguments contre le théâtre français, et que, sans l'exemple de

1. Voir les *Mémoires* de Mme de Vandeul, t. I, p. XLII.

2. Introduction à la *Dramaturgie*, de Lessing, traduite par MM. Ed. de Suckau et Crouslé. Didier, 1873, in-18.

3. Nous reparlerons de cette question en nous occupant du *Théâtre* de Diderot.

Diderot, il n'aurait été ni si hardi, ni si pénétrant, dans sa critique dramatique. Lui-même le reconnaît avec une bonne foi dont ses biographes devraient s'inspirer pour rendre à chacun ce qui lui est dû. Lessing n'était encore qu'un étudiant obscur de l'Université de Leipzig, lorsque, *dans un roman frivole où s'agitaient des questions graves*, Diderot critiquait sévèrement la tragédie française. Ce passage des *Bijoux indiscrets* frappa tellement Lessing, que, vingt ans plus tard, il le traduisait tout entier dans la *Dramaturgie*, et l'acceptait ainsi comme point de départ de ses attaques passionnées contre le système dramatique de la Fance. »

Des questions graves! Le mot doit faire réfléchir ceux qui se trouveraient trop pressés de condamner ce livre. Des questions graves, mais quelles? D'abord, celle de la réforme du théâtre que Diderot allait tenter bientôt sur la scène même de la Comédie française; ensuite celle des idées philosophiques dont il allait donner, peu d'années après, une formule plus sévère dans l'*Interprétation de la nature;* enfin la critique des mœurs de l'époque, critique qui n'était pas sans portée, précisément parce qu'elle était moins fine et moins complaisante que celle du modèle que l'auteur avait choisi, Crébillon fils.

Mais le lecteur verra tout cela, et, sans doute, il jugera qu'il faut pardonner un peu à Diderot la façon dont il s'y est pris pour faire parvenir à des courtisans, à des femmes, à des jeunes gens, des idées dont ils n'auraient jamais eu connaissance s'il les eût consignées dans un livre à l'usage des seuls philosophes. En se reportant à la licence du temps où il écrivait, on verra qu'il ne l'a point dépassée, si ce n'est en latin, et l'on sait quel est le privilége du latin. Ce privilége doit être encore plus facilement accordé à cette langue, aujourd'hui qu'on ne la sait plus.

Les *Bijoux* sont une œuvre où la jeunesse qui s'en va (Diderot avait trente-cinq ans) lutte encore avec la maturité qui arrive. Lorsque Diderot fut à l'entrée de la vieillesse, lorsqu'il pensa à réunir, chose qu'il ne fit jamais, les pages qu'il avait semées avec tant d'insouciance pendant sa vie, il jugea lui-même sévèrement cet écart. Il disait à Naigeon, qui le rapporte dans ses *Mémoires :* « Ce ne sont pas les mauvais livres qui font les mauvaises mœurs d'un peuple, mais ce sont les mauvaises mœurs d'un peuple qui font les mauvais livres; ce sont comme les exhalaisons pestilentielles d'un cloaque. » « Quoique le mien, ajoutait-il, fût une grande sottise, je suis très-surpris de n'en avoir pas, à cette époque, fait de plus grande. » Il n'entendait, continue Naigeon, parler de ce livre, même en bien, qu'avec chagrin et avec cet air embarrassé que donne le souvenir d'une faute qu'on se reproche tacitement. Il m'a souvent assuré que, s'il était possible de réparer cette

faute par la perte d'un doigt, il ne balancerait pas d'en faire le sacrifice à l'entière suppression de ce délire de son imagination. »

Nous ne doutons pas de ce repentir sincère, mais il est probable qu'avant de les détruire, Diderot aurait voulu relire les *Bijoux;* qu'il aurait alors un peu marchandé; qu'après avoir offert un doigt, il aurait désiré que ce fût le plus petit, et de la main gauche; qu'il aurait demandé grâce pour les chapitres sérieux; qu'il aurait, en fin de compte, trouvé qu'il y en avait si peu qui ne l'étaient pas, que cela ne valait pas la peine de se préoccuper des autres outre mesure; que, d'ailleurs, l'expiation par l'exposition perpétuelle de sa faute était une punition plus réelle que la suppression impossible d'une chose une fois mise sous les yeux du public; et il aurait fini certainement, après tous ces raisonnements, comme a fini Naigeon, qui, les ayant faits aussi, et ayant affirmé que Diderot aurait banni les *Bijoux* de toutes les éditions de ses œuvres, les inséra dans la sienne, en les augmentant de trois chapitres inédits et en disant : « J'oserai hasarder un jugement que l'avenir me paraît devoir confirmer : à mesure que les livres purement et simplement licencieux perdront de leur célébrité, celui-ci pourrait bien en acquérir, parce qu'on y trouve la satire des mauvaises mœurs, de la fausse éloquence, des préjugés religieux, avec une connaissance très-étendue des langues, des sciences et des beaux-arts, des pages très-philosophiques et très-sages, des morceaux allégoriques remplis de finesse, avec beaucoup de chaleur et de verve. » M. Rosenkranz (*Diderot's Leben und Werke*) signale en effet, parmi ces morceaux, le *Rêve de Mangogul* (chap. XXXII) comme un chef-d'œuvre.

Dans son *Catalogue* (manuscrit, Bibliothèque de l'Arsenal), M. de Paulmy dit : « Les *Bijoux indiscrets*, tirés d'un ancien fabliau intitulé les *C. qui parlent*[1]. Il s'est ici fort étendu et forme un roman très-libre, mais agréable. On l'attribue à Diderot. La première édition est de 1748. C'est ici la seconde, ornée de figures moins médiocres. L'ouvrage a été traduit en anglais. »

Il est assez difficile de se reconnaître dans ces éditions de la première heure. Dans l'espace de quelques mois, il y en eut six en Hollande. Elles sont sans date, et portent en général l'indication : *Au Monomotapa,* quoiqu'il y en ait qui portent celle de *Pékin.* La première était en trois volumes in-12[2]. Celle que nous croyons être la seconde, d'après l'indication de M. de Paulmy, n'en a que deux. Elle a de fort jolies figures, sans signature. Le frontispice allégorique a pour sujet :

1. Le titre véritable du fabliau est : *Le chevalier qui faisait parler les c... et les c...* (Voyez *Fabliaux et Contes* recueillis par Barbazan, édition de Méon, t. III, p. 409.)

2. Nous n'avons pas vu cette édition en trois volumes et nous doutons. Si nous nous en rapportons à un mot du chapitre XXXV, l'édition originale n'aurait eu que deux volumes.

l'Imagination prenant la plume des mains de la Folie et l'Amour lui dictant. La Folie, habillée en pèlerine, debout, un bâton surmonté d'une marotte dans la main gauche, tend de la droite une plume à l'Imagination, à demi vêtue, assise sur un tertre, à l'ombre d'un arbre et au bord d'un ruisseau. L'Amour, à ses pieds, place une feuille de papier sur ses genoux.

La vignette du titre représente un lit carré, dont un Amour voltigeant ferme les rideaux, en tirant la langue et en faisant de la main gauche le geste que les enfants appellent montrer les cornes.

Il y a, en outre, quatre gravures dans le premier volume et deux dans le second, aux chapitres : *Évocation du génie* (IV), les *Gredins* (XXVI), la *Petite Jument* (XXXI), le *Rêve de Mangogul* (XXXII), *Événements singuliers* (LI), *Zuleïman et Zaïde* (LII).

Deux contrefaçons, toutes deux du même nombre de pages, mais avec des différences typographiques dans le texte, ont cette même suite de gravures retournées et assez mal exécutées, quoique dans l'une d'elles les premières planches aient des parties d'une grande finesse. Elles se distinguent par la vignette du titre qui, dans l'une, consiste en un cadre dans lequel est représentée une femme à demi nue recevant la visite d'un pacha vêtu seulement d'un turban extravagant. Le cadre est surmonté d'un bois de cerf dans lequel est passé un anneau. Sur une guirlande, on lit : *Sunt similia tuis*. L'autre porte seulement cette même devise en trois lignes sur une plaque encadrée de satyres engaînés et surmontée d'une tête de cerf.

Cazin a donné une édition in-18 avec les figures réduites. Lombard, de Langres, dans ses *Souvenirs*, cite ces coquets petits volumes comme étant de ceux que les colporteurs juifs faisaient passer le plus facilement et le plus volontiers dans les colléges. Ceci explique suffisamment l'interdiction prononcée contre les réimpressions, et la condamnation insérée au *Moniteur* du 7 août 1835 contre une édition (1833) du même genre et ayant sans doute même destination.

Voici l'opinion de Clément sur le livre, quand il parut :

« Si je vous connais bien, écrit-il à son correspondant, vous vous amuserez encore davantage des *Bijoux indiscrets*[1], grâce à Mangogul, roi de Congo, qui vient de les faire parler avec tant d'éloquence... Vous concevez, monsieur, ce qu'avec une pareille idée on peut amener de situations : l'auteur en a trouvé de bonnes, sans doute... mais il ne tire pas assez de parti de celles qu'il imagine. Ses détails sont faibles, ses digressions fréquentes, quelquefois longues, pas toujours intéressantes. En général, il n'y a pas assez de chaleur dans l'exécution, de légèreté,

1. Il venait de lui parler de l'*Histoire du Parlement d'Angleterre*, par l'abbé Raynal.

de fine plaisanterie, de cette fleur de gaieté, de ces naïvetés heureuses si nécessaires aux bons contes. » (*Cinq Années littéraires*, lettre IV.)

On voit que Clément prenait la chose comme il fallait la prendre. Palissot, plus sévère, ne voulut pas rire, et quand Voltaire le pria, ainsi que l'avait déjà fait le comte de B***, après la première édition de la *Dunciade*, de rayer dans les suivantes ses injures à Diderot, il répondit au patriarche avec indignation :

« A l'égard de M. Diderot, il est très-vrai que je ne l'ai jamais vu, mais je l'ai lu, par malheur pour l'un de nous deux; et d'ailleurs, il est un de ceux dont j'ai eu le plus à me plaindre. J'en ai bien du regret, puisque vous paraissez l'aimer. Par la même raison, je suis plus fâché encore qu'il ait fait l'article *Encyclopédie*, le *Fils naturel*, le *Père de famille*, et surtout qu'on lui attribue les *Bijoux indiscrets*. »

La Harpe commence son article sur Diderot, dans la *Philosophie du* XVIIIe *siècle*, par une violente attaque contre ce livre. Parmi les reproches qu'il lui adresse, il insiste particulièrement sur ce point que, Mangogul étant évidemment Louis XV et Mirzoza Mme de Pompadour, en ne disant pas d'injures à ces deux personnages, l'auteur n'avait fait qu'une œuvre « de la plus basse adulation. » La Harpe avait à ce moment — c'était après la Révolution — la mauvaise habitude de ne pas lire ce dont il parlait, et le défaut de ne pas se rappeler ce qu'il avait lu. Pour donner une idée exacte de sa méthode, nous n'en voulons citer qu'un exemple, mais il est topique :

« L'auteur, dit-il, si complaisant pour les *Sultans*, ne l'était pas autant, à beaucoup près, pour ses confrères les romanciers, car ces confrères étaient des rivaux, et des rivaux alors beaucoup plus connus que lui. Aussi ne les ménage-t-il pas. Il fait ordonner au sultan de Congo, pour *somnifère*, la lecture de la *Marianne*, de Marivaux, des *Confessions*, de Duclos, et des *Égarements*, de Crébillon fils. C'étaient précisément les trois romans nouveaux qui avaient eu dans le temps le plus de succès. Les trois romans que nous a laissés Diderot n'approchent pas du moindre de ceux-là : jugez de son équité et de sa modestie. »

Jugez de l'équité de La Harpe en ouvrant les *Bijoux* et en lisant à l'endroit indiqué par lui, chapitre XLVI, non pas *somnifère*, mais *anti-somnifère*, ce qui est quelque peu différent.

Les *Bijoux* sont un *livre à clef*. Cette clef n'a point été donnée par M. G. Brunet dans les deux volumes sous ce titre qu'il a tirés des papiers de Quérard. Nous indiquerons en note les découvertes que nous croirons avoir faites dans cette direction. Mais nous devons, dès à présent, dire que, quoiqu'il soit admis, malgré l'irrégularité de la filiation dans le roman, qu'*Erguebzed* est Louis XIV; et *Mangogul*, Louis XV; *Mirzoza*,

Mme de Pompadour; *Sélim,* le maréchal de Richelieu; le *Congo,* la France; *Banza,* Paris; *Circino,* Newton; *Olibri,* Descartes; la *Manimonbanda,* la reine Marie Leczinska, les rapprochements qu'on peut tenter ont si peu de consistance, se trouvent tellement contredits par d'autres passages, qu'il est difficile de croire que Diderot ait eu l'intention de faire autre chose qu'une peinture volontairement vague et indécise. Louis XIV, qui est d'abord *Erguebzed,* devient plus loin *Kanoglou;* la majeure partie des noms qu'on reconnaît sont de la fin du règne de ce roi. On aurait donc tort de chercher un libelle où il n'y a qu'une improvisation qui n'a pas dû même être relue par l'auteur.

Selon nous, ce qu'a voulu faire Diderot, c'est surtout la critique de cette habitude qu'avait Louis XV de se faire lire à son petit lever la chronique scandaleuse relevée pour lui par les agents de M. Berryer, alors, et plus tard de M. de Sartine[1]. Quant au génie *Cucufa,* c'est la personnification du repentir, de la retraite du monde, et l'anneau qui a de si singulières propriétés, c'est certainement le besoin de parler qui se présente alors qu'arrive la contrition, et qui pousse les femmes au confessionnal, où elles disent... tout ou à peu près tout.

Mais arrêtons-nous vite dans ces essais d'interprétation, en songeant qu'il ne s'agit point ici d'expliquer le *Second Faust,* mais une simple bagatelle, et que Diderot se plaint quelque part des commentateurs qui font dire à leur auteur des choses auxquelles il n'a jamais pensé.

Les *Bijoux indiscrets* ont été traduits en anglais (1749). Les diverses éditions en français sont de 1748, 1756, 1772 (éd. d'Amsterdam, rare) in-12; 1786 (Cazin) in-18; 1833 petit in-8°, fig.

1. Voyez : *Journal des inspecteurs de M. de Sartine,* Paris et Bruxelles, 1863, 1 vol. grand in-18, et la *Police dévoilée,* par Manuel; Paris, l'an second de la liberté, 2 vol. in-8°.

A ZIMA[1]

Zima, profitez du moment. L'aga Narkis entretient votre mère, et votre gouvernante guette sur un balcon le retour de votre père : prenez, lisez, ne craignez rien. Mais quand on surprendrait *les Bijoux indiscrets* derrière votre toilette, pensez-vous qu'on s'en étonnât? Non, Zima, non ; on sait que *le Sopha*, *le Tanzaï* et *les Confessions*[2] ont été sous votre oreiller. Vous hésitez encore? Apprenez donc qu'Aglaé n'a pas dédaigné de mettre la main à l'ouvrage que vous rougissez d'accepter. « Aglaé, dites-vous, la sage Aglaé!... » Elle-même. Tandis que Zima s'ennuyait ou s'égarait peut-être avec le jeune bonze Alléluia, Aglaé s'amusait innocemment à m'instruire des aventures de Zaïde, d'Alphane, de Fanni, etc., me fournissait le peu de traits qui me plaisent dans l'histoire de Mangogul, la revoyait et m'indiquait les moyens de la rendre meilleure; car si Aglaé est une des femmes les plus vertueuses et les moins édifiantes du Congo, c'est aussi une des moins jalouses de bel esprit et des plus spirituelles. Zima croirait-elle à présent avoir bonne

1. Il ne nous semble pas que cette jeune fille puisse être, comme on l'a dit, Mme de Puisieux, qui était jeune, il est vrai, mais mariée. C'est un nom en l'air. Mme de Puisieux serait plutôt Aglaé, la *sage* Aglaé, « des plus vertueuses et des moins édifiantes. »

2. *Le Sopha*, de Crébillon fils, 1745. — *Tanzaï et Néadarné*, du même. Pékin (*Paris*), 1734. — Les *Confessions du Comte de* ***, par Duclos. Amsterdam, 1742. (Br.)

grâce à faire la scrupuleuse? Encore une fois, Zima, prenez, lisez, et lisez tout : je n'en excepte pas même les discours du *Bijou voyageur* qu'on vous interprétera, sans qu'il en coûte à votre vertu ; pourvu que l'interprète ne soit ni votre directeur ni votre amant.

LES

BIJOUX INDISCRETS

CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE DE MANGOGUL.

Hiaouf Zélès Tanzaï régnait depuis longtemps dans la grande Chéchianée; et ce prince voluptueux continuait d'en faire les délices. Acajou, roi de Minutie, avait eu le sort prédit par son père. Zulmis avait vécu. Le comte de... vivait encore. Splendide, Angola, Misapouf, et quelques autres potentats des Indes et de l'Asie étaient morts subitement. Les peuples, las d'obéir à des souverains imbéciles, avaient secoué le joug de leur postérité; et les descendants de ces monarques malheureux erraient inconnus et presque ignorés dans les provinces de leurs empires. Le petit-fils de l'illustre Schéerazade s'était seul affermi sur le trône; et il était obéi dans le Mogol sous le nom de Schach-baam[1], lorsque Mangogul naquit dans le Congo. Le trépas de plusieurs souverains fut, comme on voit, l'époque funeste de sa naissance.

Erguebzed son père n'appela point les fées autour du berceau de son fils, parce qu'il avait remarqué que la plupart des princes de son temps, dont ces intelligences femelles avaient fait l'éducation, n'avaient été que des sots. Il se contenta de commander son horoscope à un certain Codindo, personnage meilleur à peindre qu'à connaître.

1. Tous les noms qui précèdent celui de Mangogul sont pris dans les romans du temps et dans *les Mille et une Nuits,* ainsi que la géographie fantaisiste qui les encadre. Le comte de***, qui vivait encore, est celui des *Confessions du Comte de ****, par Duclos. — D'après Crébillon fils, Hiaouf Zélès Tanzaï veut dire, en langue chéchianienne, *rival du soleil.*

Codindo était chef du collége des Aruspices de Banza, anciennement la capitale de l'empire. Erguebzed lui faisait une grosse pension, et lui avait accordé, à lui et à ses descendants, en faveur du mérite de leur grand-oncle, qui était excellent cuisinier, un château magnifique sur les frontières du Congo. Codindo était chargé d'observer le vol des oiseaux et l'état du ciel, et d'en faire son rapport à la cour; ce dont il s'acquittait assez mal. S'il est vrai qu'on avait à Banza les meilleures pièces de théâtre et les salles de spectacles les plus laides qu'il y eût dans toute l'Afrique, en revanche, on y avait le plus beau collége du monde, et les plus mauvaises prédictions.

Codindo, informé de ce qu'on lui voulait au palais d'Erguebzed, partit fort embarrassé de sa personne; car le pauvre homme ne savait non plus lire aux astres que vous et moi : on l'attendait avec impatience. Les principaux seigneurs de la cour s'étaient rendus dans l'appartement de la grande sultane. Les femmes, parées magnifiquement, environnaient le berceau de l'enfant. Les courtisans s'empressaient à féliciter Erguebzed sur les grandes choses qu'il allait sans doute apprendre de son fils. Erguebzed était père, et il trouvait tout naturel qu'on distinguât dans les traits informes d'un enfant ce qu'il serait un jour. Enfin Codindo arriva. « Approchez, lui dit Erguebzed : lorsque le ciel m'accorda le prince que vous voyez, je fis prendre avec soin l'instant de sa naissance, et l'on a dû vous en instruire. Parlez sincèrement à votre maître, et annoncez-lui hardiment les destinées que le ciel réserve à son fils.

— Très-magnanime sultan, répondit Codindo, le prince né de parents non moins illustres qu'heureux, ne peut en avoir que de grandes et de fortunées : mais j'en imposerais à Votre Hautesse, si je me parais devant elle d'une science que je n'ai point. Les astres se lèvent et se couchent pour moi comme pour les autres hommes; et je n'en suis pas plus éclairé sur l'avenir, que le plus ignorant de vos sujets.

— Mais, reprit le sultan, n'êtes-vous pas astrologue?

— Magnanime prince, répondit Codindo, je n'ai point cet honneur.

— Eh! que diable êtes-vous donc? lui répliqua le vieux mais bouillant Erguebzed.

— Aruspice!

— Oh! parbleu, je n'imaginais pas que vous en eussiez eu la pensée. Croyez-moi, seigneur Codindo, laissez manger en repos vos poulets, et prononcez sur le sort de mon fils, comme vous fîtes dernièrement sur le rhume de la perruche de ma femme. »

A l'instant Codindo tira de sa poche une loupe, prit l'oreille gauche de l'enfant, frotta ses yeux, tourna et retourna ses besicles, lorgna cette oreille, en fit autant du côté droit, et prononça : que le règne du jeune prince serait heureux s'il était long[1].

« Je vous entends, reprit Erguebzed : mon fils exécutera les plus belles choses du monde, s'il en a le temps. Mais, morbleu, ce que je veux qu'on me dise, c'est s'il en aura le temps. Que m'importe à moi, lorsqu'il sera mort, qu'il eût été le plus grand prince du monde s'il eût vécu? Je vous appelle pour avoir l'horoscope de mon fils, et vous me faites son oraison funèbre. »

Codindo répondit au prince qu'il était fâché de n'en pas savoir davantage; mais qu'il suppliait Sa Hautesse de considérer que c'en était bien assez pour le peu de temps qu'il était devin. En effet, le moment d'auparavant qu'était Codindo?

CHAPITRE II.

ÉDUCATION DE MANGOGUL.

Je passerai légèrement sur les premières années de Mangogul. L'enfance des princes est la même que celle des autres hommes, à cela près qu'il est donné aux princes de dire une infinité de jolies choses avant que de savoir parler. Aussi le fils d'Erguebzed avait à peine quatre ans, qu'il avait fourni la matière d'un Mangogulana. Erguebzed qui était homme de sens, et qui ne voulait pas que l'éducation de son fils fût aussi négligée que la sienne l'avait été, appela de bonne heure auprès de lui, et retint à sa cour, par des pensions considérables, ce qu'il y avait de grands hommes en tout genre dans le Congo; peintres, philosophes, poëtes, musiciens, architectes, maîtres de danse, de

1. L'enfance de Louis XV fut maladive.

mathématiques, d'histoire, maîtres en fait d'armes, etc. Grâce aux heureuses dispositions de Mangogul, et aux leçons continuelles de ses maîtres, il n'ignora rien de ce qu'un jeune prince a coutume d'apprendre dans les quinze premières années de sa vie, et sut, à l'âge de vingt ans, boire, manger et dormir aussi parfaitement qu'aucun potentat de son âge.

Erguebzed, à qui le poids des années commençait à faire sentir celui de la couronne, las de tenir les rênes de l'empire, effrayé des troubles qui le menaçaient, plein de confiance dans les qualités supérieures de Mangogul, et pressé par des sentiments de religion, pronostics certains de la mort prochaine, ou de l'imbécillité des grands, descendit du trône pour y placer son fils; et ce bon prince crut devoir expier dans la retraite les crimes de l'administration la plus juste dont il fût mémoire dans les annales du Congo.

Ce fut donc l'an du monde 1,500,000,003,200,001, de l'empire du Congo le 3,900,000,700,03, que commença le règne de Mangogul, le 1,234,500 de sa race en ligne directe. Des conférences fréquentes avec ses ministres, des guerres à soutenir, et le maniement des affaires, l'instruisirent en fort peu de temps de ce qui lui restait à savoir au sortir des mains de ses pédagogues; et c'était quelque chose.

Cependant Mangogul acquit en moins de dix années la réputation de grand homme. Il gagna des batailles, força des villes, agrandit son empire, pacifia ses provinces, répara le désordre de ses finances, fit refleurir les sciences et les arts, éleva des édifices, s'immortalisa par d'utiles établissements, raffermit et corrigea la législation, institua même des académies; et, ce que son université ne put jamais comprendre, il acheva tout cela sans savoir un seul mot de latin.

Mangogul ne fut pas moins aimable dans son sérail que grand sur le trône. Il ne s'avisa point de régler sa conduite sur les usages ridicules de son pays. Il brisa les portes du palais habité par ses femmes; il en chassa ces gardes injurieux de leur vertu; il s'en fia prudemment à elles-mêmes de leur fidélité : on entrait aussi librement dans leurs appartements que dans aucun couvent de chanoinesses de Flandres; et on y était sans doute aussi sage. Le bon sultan que ce fut! il n'eut jamais de pareil que dans quelques romans français. Il était

doux, affable, enjoué, galant, d'une figure charmante, aimant les plaisirs, fait pour eux, et renfermait dans sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avait eu dans celle de tous ses prédécesseurs ensemble.

On juge bien qu'avec un si rare mérite, beaucoup de femmes aspirèrent à sa conquête : quelques-unes réussirent. Celles qui manquèrent son cœur, tâchèrent de s'en consoler avec les grands de sa cour. La jeune Mirzoza fut du nombre des premières[1]. Je ne m'amuserai point à détailler les qualités et les charmes de Mirzoza; l'ouvrage serait sans fin, et je veux que cette histoire en ait une.

CHAPITRE III,

QU'ON PEUT REGARDER COMME LE PREMIER DE CETTE HISTOIRE.

Mirzoza fixait Mangogul depuis plusieurs années. Ces amants s'étaient dit et répété mille fois tout ce qu'une passion violente suggère aux personnes qui ont le plus d'esprit. Ils en étaient venus aux confidences; et ils se seraient fait un crime de se dérober la circonstance de leur vie la plus minutieuse. Ces suppositions singulières : « Si le ciel qui m'a placé sur le trône m'eût fait naître dans un état obscur, eussiez-vous daigné descendre jusqu'à moi, Mirzoza m'eût-elle couronné ?... Si Mirzoza venait à perdre le peu de charmes qu'on lui trouve, Mangogul l'aimerait-il toujours? » ces suppositions, dis-je, qui exercent les amants ingénieux, brouillent quelquefois les amants délicats, et font mentir si souvent les amants les plus sincères, étaient usées pour eux.

La favorite, qui possédait au souverain degré le talent si nécessaire et si rare de bien narrer, avait épuisé l'histoire scandaleuse de Banza. Comme elle avait peu de tempérament[2],

1. Mme de Pompadour (Mme Lenormand d'Étioles) avait mis une certaine persistance à courir après le *mouchoir*. Suivant les chasses, se faisant remarquer par son assiduité à toutes les fêtes et par sa coquetterie, sa faveur était plutôt le résultat de son habileté que celui d'un penchant irrésistible de la part du roi.

2. On sait que Mme de Pompadour n'hésita pas, pour conserver son influence, à se faire représenter, auprès de son royal amant, par des remplaçantes choisies par elle.

elle n'était pas toujours disposée à recevoir les caresses du sultan, ni le sultan toujours d'humeur à lui en proposer. Enfin il y avait des jours où Mangogul et Mirzoza avaient peu de choses à dire, presque rien à faire, et où, sans s'aimer moins, ils ne s'amusaient guère. Ces jours étaient rares ; mais il y en avait, et il en vint un.

Le sultan était étendu nonchalamment sur une duchesse, vis-à-vis de la favorite qui faisait des nœuds sans dire mot. Le temps ne permettait pas de se promener. Mangogul n'osait proposer un piquet ; il y avait près d'un quart d'heure que cette situation maussade durait, lorsque le sultan dit en bâillant à plusieurs reprises :

« Il faut avouer que Géliote[1] a chanté comme un ange...

— Et que Votre Hautesse s'ennuie à périr, ajouta la favorite.

— Non, madame, reprit Mangogul en bâillant à demi ; le moment où l'on vous voit n'est jamais celui de l'ennui.

— Il ne tenait qu'à vous que cela fût galant, répliqua Mirzoza ; mais vous rêvez, vous êtes distrait, vous bâillez. Prince, qu'avez-vous ?

— Je ne sais, dit le sultan.

— Et moi je devine, continua la favorite. J'avais dix-huit ans lorsque j'eus le bonheur de vous plaire. Il y a quatre ans que vous m'aimez. Dix-huit et quatre font vingt-deux. Me voilà bien vieille. »

Mangogul sourit de ce calcul.

« Mais si je ne vaux plus rien pour le plaisir, ajouta Mirzoza, je veux vous faire voir du moins que je suis très-bonne pour le conseil. La variété des amusements qui vous suivent n'a pu vous garantir du dégoût. Vous êtes dégoûté. Voilà, prince, votre maladie.

— Je ne conviens pas que vous ayez rencontré, dit Mangogul ; mais en cas que cela fût, y sauriez-vous quelque remède ? »

Mirzoza répondit au sultan, après avoir rêvé un moment, que Sa Hautesse lui avait paru prendre tant de plaisir au récit qu'elle lui faisait des aventures galantes de la ville, qu'elle regrettait de n'en plus avoir à lui raconter, ou de

1. Chanteur de l'Opéra très-recherché des dames. Son nom s'écrit régulièrement Jeliotte.

n'être pas mieux instruite de celles de sa cour; qu'elle aurait essayé cet expédient, en attendant qu'elle imaginât mieux.

« Je le crois bon, dit Mangogul; mais qui sait les histoires de toutes ces folles? et quand on les saurait, qui me les réciterait comme vous?

— Sachons-les toujours, reprit Mirzoza. Qui que ce soit qui vous les raconte, je suis sûre que Votre Hautesse gagnera plus par le fond qu'elle ne perdra par la forme.

— J'imaginerai avec vous, si vous voulez, les aventures des femmes de ma cour, fort plaisantes, dit Mangogul; mais le fussent-elles cent fois davantage, qu'importe, s'il est impossible de les apprendre?

— Il pourrait y avoir de la difficulté, répondit Mirzoza : mais je pense que c'est tout. Le génie Cucufa, votre parent et votre ami, a fait des choses plus fortes. Que ne le consultez-vous?

— Ah! joie de mon cœur, s'écria le sultan, vous êtes admirable! Je ne doute point que le génie n'emploie tout son pouvoir en ma faveur. Je vais de ce pas m'enfermer dans mon cabinet, et l'évoquer. »

Alors Mangogul se leva, baisa la favorite sur l'œil gauche, selon la coutume du Congo, et partit.

CHAPITRE IV.

ÉVOCATION DU GÉNIE.

Le génie Cucufa est un vieil hypocondriaque, qui craignant que les embarras du monde et le commerce des autres génies ne fissent obstacle à son salut, s'est réfugié dans le vide, pour s'occuper tout à son aise des perfections infinies de la grande Pagode, se pincer, s'égratigner, se faire des niches, s'ennuyer, enrager et crever de faim. Là, il est couché sur une natte, le corps cousu dans un sac, les flancs serrés d'une corde, les bras croisés sur la poitrine, et la tête enfoncée dans un capuchon, qui ne laisse sortir que l'extrémité de sa barbe. Il dort; mais on croirait qu'il contemple. Il n'a pour toute compagnie qu'un hibou qui sommeille à ses pieds, quelques rats qui rongent sa natte, et des chauves-souris qui voltigent autour de sa tête :

on l'évoque en récitant au son d'une cloche le premier verset de l'office nocturne des bramines; alors il relève son capuce, frotte ses yeux, chausse ses sandales, et part. Figurez-vous un vieux camaldule [1] porté dans les airs par deux gros chats-huants qu'il tiendrait par les pattes : ce fut dans cet équipage que Cucufa apparut au sultan!

« Que la bénédiction de Brama soit céans, dit-il en s'abattant.

— *Amen*, répondit le prince.

— Que voulez-vous, mon fils?

— Une chose fort simple, dit Mangogul; me procurer quelques plaisirs aux dépens des femmes de ma cour.

— Eh! mon fils, répliqua Cucufa, vous avez à vous seul plus d'appétit que tout un couvent de bramines. Que prétendez-vous faire de ce troupeau de folles?

— Savoir d'elles les aventures qu'elles ont et qu'elles ont eues; et puis c'est tout.

— Mais cela est impossible, dit le génie; vouloir que des femmes confessent leurs aventures, cela n'a jamais été et ne sera jamais.

— Il faut pourtant que cela soit, » ajouta le sultan.

A ces mots, le génie se grattant l'oreille et peignant par distraction sa longue barbe avec ses doigts, se mit à rêver : sa méditation fut courte.

« Mon fils, dit-il à Mangogul, je vous aime; vous serez satisfait. »

A l'instant il plongea sa main droite dans une poche profonde, pratiquée sous son aisselle, au côté gauche de sa robe, et en tira avec des images, des grains bénits, de petites pagodes de plomb, des bonbons moisis, un anneau d'argent, que Mangogul prit d'abord pour une bague de saint Hubert [2].

« Vous voyez bien cet anneau, dit-il au sultan; mettez-le à votre doigt, mon fils. Toutes les femmes sur lesquelles vous en tournerez le chaton, raconteront leurs intrigues à voix haute,

1. Religieux qui suivent la règle de saint Benoît. (Br.)

2. On sait que la bague et la clef de saint Hubert ont la vertu de guérir de la rage. (Br.) — Les bagues qui avaient touché les reliques du saint, son tombeau ou son étole, avaient une vertu préservatrice. On les faisait généralement en argent. Peut-être en fait-on encore.

claire et intelligible : mais n'allez pas croire au moins que c'est par la bouche qu'elles parleront.

— Et par où donc, ventre-saint-gris! s'écria Mangogul, parleront-elles donc?

— Par la partie la plus franche qui soit en elles, et la mieux instruite des choses que vous désirez savoir, dit Cucufa; par leurs bijoux.

— Par leurs bijoux, reprit le sultan, en s'éclatant de rire : en voilà bien d'une autre. Des bijoux parlants! cela est d'une extravagance inouïe.

— Mon fils, dit le génie, j'ai bien fait d'autres prodiges en faveur de votre grand-père; comptez donc sur ma parole. Allez, et que Brama vous bénisse. Faites un bon usage de votre secret, et songez qu'il est des curiosités mal placées. »

Cela dit, le cafard hochant de la tête, se raffubla de son capuchon, reprit ses chats-huants par les pattes, et disparut dans les airs.

CHAPITRE V.

DANGEREUSE TENTATION DE MANGOGUL.

A peine Mangogul fut-il en possession de l'anneau mystérieux de Cucufa, qu'il fut tenté d'en faire le premier essai sur la favorite. J'ai oublié de dire qu'outre la vertu de faire parler les bijoux des femmes sur lesquelles on en tournait le chaton, il avait encore celle de rendre invisible la personne qui le portait au petit doigt. Ainsi Mangogul pouvait se transporter en un clin d'œil en cent endroits où il n'était point attendu, et voir de ses yeux bien des choses qui se passent ordinairement sans témoin; il n'avait qu'à mettre sa bague, et dire : « Je veux être là; » à l'instant il y était. Le voilà donc chez Mirzoza.

Mirzoza qui n'attendait plus le sultan, s'était fait mettre au lit. Mangogul s'approcha doucement de son oreiller, et s'aperçut à la lueur d'une bougie de nuit, qu'elle était assoupie. « Bon, dit-il, elle dort : changeons vite l'anneau de doigt, reprenons notre forme, tournons le chaton sur cette belle dormeuse, et réveillons un peu son bijou... Mais qu'est-ce qui m'arrête?... je tremble... se pourrait-il que Mirzoza... non, cela n'est pas

possible; Mirzoza m'est fidèle. Éloignez-vous, soupçons injurieux, je ne veux point, je ne dois point vous écouter. » Il dit et porta ses doigts sur l'anneau; mais les en écartant aussi promptement que s'il eût été de feu, il s'écria en lui-même : « Que fais-je, malheureux! je brave les conseils de Cucufa. Pour satisfaire une sotte curiosité, je vais m'exposer à perdre ma maîtresse et la vie... Si son bijou s'avisait d'extravaguer, je ne la verrais plus, et j'en mourrais de douleur. Et qui sait ce qu'un bijou peut avoir dans l'âme? » L'agitation de Mangogul ne lui permettait guère de s'observer : il prononça ces dernières paroles un peu haut, et la favorite s'éveilla...

« Ah! prince, lui dit-elle, moins surprise que charmée de sa présence, vous voilà! pourquoi ne vous a-t-on point annoncé? Est-ce à vous d'attendre mon réveil? »

Mangogul répondit à la favorite, en lui communiquant le succès de l'entrevue de Cucufa, lui montra l'anneau qu'il en avait reçu, et ne lui cacha rien de ses propriétés.

« Ah! quel secret diabolique vous a-t-il donné là? s'écria Mirzoza. Mais, prince, comptez-vous en faire quelque usage?

— Comment, ventrebleu! dit le sultan, si j'en veux faire usage? Je commence par vous, si vous me raisonnez. »

La favorite, à ces terribles mots, pâlit, trembla, se remit, et conjura le sultan par Brama et par toutes les Pagodes des Indes et du Congo, de ne point éprouver sur elle un secret qui marquait peu de confiance en sa fidélité.

« Si j'ai toujours été sage, continua-t-elle, mon bijou ne dira mot, et vous m'aurez fait une injure que je ne vous pardonnerai jamais : s'il vient à parler, je perdrai votre estime et votre cœur, et vous en serez au désespoir. Jusqu'à présent vous vous êtes, ce me semble, assez bien trouvé de notre liaison; pourquoi s'exposer à la rompre? Prince, croyez-moi, profitez des avis du génie; il a de l'expérience, et les avis de génies sont toujours bons à suivre.

— C'est ce que je me disais à moi-même, lui répondit Mangogul, quand vous vous êtes éveillée : cependant si vous eussiez dormi deux minutes de plus, je ne sais ce qui en serait arrivé.

— Ce qui en serait arrivé, dit Mirzoza, c'est que mon bijou ne vous aurait rien appris, et que vous m'auriez perdue pour toujours.

— Cela peut être, reprit Mangogul; mais à présent que je vois tout le danger que j'ai couru, je vous jure par la Pagode éternelle, que vous serez exceptée du nombre de celles sur lesquelles je tournerai ma bague. »

Mirzoza prit alors un air assuré, et se mit à plaisanter d'avance aux dépens des bijoux que le prince allait mettre à la question.

« Le bijou de Cydalise, disait-elle, a bien des choses à raconter; et s'il est aussi indiscret que sa maîtresse, il ne s'en fera guère prier. Celui d'Haria n'est plus de ce monde; et Votre Hautesse n'en apprendra que des contes de ma grand'mère. Pour celui de Glaucé, je le crois bon à consulter : elle est coquette et jolie.

— Et c'est justement par cette raison, répliqua le sultan, que son bijou sera muet.

— Adressez-vous donc, repartit la sultane, à celui de Phédime; elle est galante et laide.

— Oui, continua le sultan; et si laide, qu'il faut être aussi méchante que vous pour l'accuser d'être galante. Phédime est sage; c'est moi qui vous le dis, et qui en sais quelque chose.

— Sage tant qu'il vous plaira, reprit la favorite; mais elle a de certains yeux gris qui disent le contraire.

— Ses yeux en ont menti, répondit brusquement le sultan; vous m'impatientez avec votre Phédime : ne dirait-on pas qu'il n'y ait que ce bijou à questionner?

— Mais peut-on, sans offenser Votre Hautesse, ajouta Mirzoza, lui demander quel est celui qu'elle honorera de son choix?

— Nous verrons tantôt, dit Mangogul, au cercle de la Manimonbanda (c'est ainsi qu'on appelle dans le Congo la grande sultane). Nous n'en manquerons pas si tôt, et lorsque nous serons ennuyés des bijoux de ma cour, nous pourrons faire un tour à Banza : peut-être trouverons-nous ceux des bourgeoises plus raisonnables que ceux des duchesses.

— Prince, dit Mirzoza, je connais un peu les premières, et je peux vous assurer qu'elles ne sont que plus circonspectes.

— Bientôt nous en saurons des nouvelles : mais je ne peux m'empêcher de rire, continua Mangogul, quand je me figure l'embarras et la surprise de ces femmes aux premiers mots de

leurs bijoux; ah! ah! ah! Songez, délices de mon cœur, que je vous attendrai chez la grande sultane, et que je ne ferai point usage de mon anneau que vous n'y soyez.

— Prince, au moins, dit Mirzoza, je compte sur la parole que vous m'avez donnée. »

Mangogul sourit de ses alarmes, lui réitéra ses promesses, y joignit quelques caresses, et se retira.

CHAPITRE VI.

PREMIER ESSAI DE L'ANNEAU.

ALCINE.

Mangogul se rendit le premier chez la grande sultane; il y trouva toutes les femmes occupées d'un cavagnole[1] : il parcourut des yeux celles dont la réputation était faite, résolu d'essayer son anneau sur une d'elles, et il ne fut embarrassé que du choix. Il était incertain par qui commencer, lorsqu'il aperçut dans une croisée une jeune dame du palais de la Manimonbanda : elle badinait avec son époux; ce qui parut singulier au sultan, car il y avait plus de huit jours qu'ils étaient mariés : ils s'étaient montrés dans la même loge à l'Opéra, et dans la même calèche au petit cours ou au bois de Boulogne; ils avaient achevé leurs visites, et l'usage les dispensait de s'aimer, et même de se rencontrer. « Si ce bijou, disait Mangogul en lui-même, est aussi fou que sa maîtresse, nous allons avoir un monologue réjouissant. » Il en était là du sien, quand la favorite parut.

« Soyez la bienvenue, lui dit le sultan à l'oreille. J'ai jeté mon plomb en vous attendant.

— Et sur qui? lui demanda Mirzoza.

— Sur ces gens que vous voyez folâtrer dans cette croisée, lui répondit Mangogul du coin de l'œil.

— Bien débuté, » reprit la favorite.

Alcine (c'est le nom de la jeune dame) était vive et jolie. La cour du sultan n'avait guère de femmes plus aimables, et n'en

1. Jeu de hasard fort à la mode, un peu dans le genre du biribi et de notre loto. Voyez *Promenade du Sceptique*, t. I.

avait aucune de plus galante. Un émir du sultan s'en était entêté. On ne lui laissa point ignorer ce que la chronique avait publié d'Alcine; il en fut alarmé, mais il suivit l'usage : il consulta sa maîtresse sur ce qu'il en devait penser. Alcine lui jura que ces calomnies étaient les discours de quelques fats qui se seraient tus, s'ils avaient eu des raisons de parler : qu'au reste il n'y avait rien de fait, et qu'il était le maître d'en croire tout ce qu'il jugerait à propos. Cette réponse assurée convainquit l'émir amoureux de l'innocence de sa maîtresse. Il conclut, et prit le titre d'époux d'Alcine avec toutes ses prérogatives.

Le sultan tourna sa bague sur elle. Un grand éclat de rire, qui était échappé à Alcine à propos de quelques discours saugrenus que lui tenait son époux, fut brusquement syncopé par l'opération de l'anneau; et l'on entendit aussitôt murmurer sous ses jupes : « Me voilà donc titré; vraiment j'en suis fort aise; il n'est rien tel que d'avoir un rang. Si l'on eût écouté mes premiers avis, on m'eût trouvé mieux qu'un émir; mais un émir vaut encore mieux que rien. »

A ces mots, toutes les femmes quittèrent le jeu, pour chercher d'où partait la voix. Ce mouvement fit un grand bruit.

« Silence, dit Mangogul; ceci mérite attention. »

On se tut, et le bijou continua : « Il faut qu'un époux soit un hôte bien important, à en juger par les précautions que l'on prend pour le recevoir. Que de préparatifs! quelle profusion d'eau de myrte [1]! Encore une quinzaine de ce régime, et c'était fait de moi; je disparaissais, et monsieur l'émir n'avait qu'à chercher gîte ailleurs, ou qu'à m'embarquer pour l'île Jonquille [2]. » Ici mon auteur dit que toutes les femmes pâlirent, se regardèrent sans mot dire, et tinrent un sérieux qu'il attribue à la crainte que la conversation ne s'engageât et ne devînt générale. « Cependant, continua le bijou d'Alcine, il m'a semblé que l'émir n'avait pas besoin qu'on y fît tant de façons; mais je reconnais ici la prudence de ma maîtresse; elle mit les choses au pis-aller; et je fus traité pour monsieur comme pour son petit écuyer. »

1. Astringent.

2. Dans *Tanzaï*, l'île Jonquille est la résidence du génie *Mange-Taupes*. C'est là que Néadarné est envoyée par l'oracle pour vaincre l'obstacle, d'un genre analogue à celui dont parle Alcine, qui s'opposait à son mariage effectif.

Le bijou allait continuer ses extravagances, lorsque le sultan, s'apercevant que cette scène étrange scandalisait la pudique Manimonbanda, interrompit l'orateur en retournant sa bague. L'émir avait disparu aux premiers mots du bijou de sa femme. Alcine, sans se déconcerter, simula quelque temps un assoupissement; cependant les femmes chuchetaient[1] qu'elle avait des vapeurs. « Eh oui, dit un petit-maître, des vapeurs! Cicogne[2] les nomme hystériques; c'est comme qui dirait des choses qui viennent de la région inférieure. Il a pour cela un élixir divin; c'est un principe, principiant, principié, qui ravive... qui... je le proposerai à madame. » On sourit de ce persiflage, et notre cynique reprit :

« Rien n'est plus vrai, mesdames; j'en ai usé, moi qui vous parle, pour une déperdition de substance.

— Une déperdition de substance! Monsieur le marquis, reprit une jeune personne, qu'est-ce que cela?

— Madame, répondit le marquis, c'est un de ces petits accidents fortuits qui arrivent... Eh! mais tout le monde connaît cela. »

Cependant l'assoupissement simulé finit. Alcine se mit au jeu aussi intrépidement que si son bijou n'eût rien dit, ou que s'il eût dit les plus belles choses du monde. Elle fut même la seule qui joua sans distraction. Cette séance lui valut des sommes considérables. Les autres ne savaient ce qu'elles faisaient, ne reconnaissaient plus leurs figures, oubliaient leurs numéros, négligeaient leurs avantages, arrosaient[3] à contretemps et commettaient cent autres bévues, dont Alcine profitait. Enfin, le jeu finit, et chacun se retira.

Cette aventure fit grand bruit à la cour, à la ville et dans tout le Congo. Il en courut des épigrammes : le discours du bijou d'Alcine fut publié, revu, corrigé, augmenté et commenté par les agréables de la cour. On chansonna l'émir; sa femme fut immortalisée. On se la montrait aux spectacles; elle était courue dans les promenades; on s'attroupait autour d'elle, et elle entendait bourdonner à ses côtés : « Oui, la voilà; c'est elle-même;

1. Chuchetaient et non chuchotaient. (Br.) — Cette forme est en effet dans les auteurs du XVI[e] siècle et dans Furetière et Richelet; mais « chuchoter » a prévalu.

2. Ou Sigogne, garçon tanneur, soldat aux gardes, aide-apothicaire, enfin médecin et un peu charlatan, grâce à la protection de Chirac.

3. Payaient.

son bijou a parlé pendant plus de deux heures de suite. »

Alcine soutint sa réputation nouvelle avec un sang-froid admirable. Elle écouta tous ces propos, et beaucoup d'autres, avec une tranquillité que les autres femmes n'avaient point. Elles s'attendaient à tout moment à quelque indiscrétion de la part de leurs bijoux; mais l'aventure du chapitre suivant acheva de les troubler.

Lorsque le cercle s'était séparé, Mangogul avait donné la main à la favorite, et l'avait remise dans son appartement. Il s'en manquait beaucoup qu'elle eût cet air vif et enjoué, qui ne l'abandonnait guère. Elle avait perdu considérablement au jeu, et l'effet du terrible anneau l'avait jetée dans une rêverie dont elle n'était pas encore bien revenue. Elle connaissait la curiosité du sultan, et elle ne comptait pas assez sur les promesses d'un homme moins amoureux que despotique, pour être libre de toute inquiétude.

« Qu'avez-vous, délices de mon âme? lui dit Mangogul; je vous trouve rêveuse.

— J'ai joué, lui répondit Mirzoza, d'un guignon qui n'a point d'exemple; j'ai perdu la possibilité : j'avais douze tableaux; je ne crois pas qu'ils aient marqué trois fois.

— Cela est désolant, répondit Mangogul : mais que pensez-vous de mon secret?

— Prince, lui dit la favorite, je persiste à le tenir pour diabolique; il vous amusera sans doute; mais cet amusement aura des suites funestes. Vous allez jeter le trouble dans toutes les maisons, détromper des maris, désespérer des amants, perdre des femmes, déshonorer des filles, et faire cent autres vacarmes. Ah! prince, je vous conjure...

— Eh! jour de Dieu, dit Mangogul, vous moralisez comme Nicole! je voudrais bien savoir à propos de quoi l'intérêt de votre prochain vous touche aujourd'hui si vivement. Non, madame, non; je conserverai mon anneau. Et que m'importent à moi ces maris détrompés, ces amants désespérés, ces femmes perdues, ces filles déshonorées, pourvu que je m'amuse? Suis-je donc sultan pour rien[1]? A demain, madame; il faut espérer que les scènes qui suivront seront plus comiques que la première, et qu'insensiblement vous y prendrez goût.

1. Ce n'est certainement pas ce passage que La Harpe pouvait traiter de « basse adulation. »

— Je n'en crois rien, seigneur, reprit Mirzoza.

— Et moi je vous réponds que vous trouverez des bijoux plaisants, et si plaisants, que vous ne pourrez vous défendre de leur donner audience. Et où en seriez-vous donc, si je vous les députais en qualité d'ambassadeurs? Je vous sauverai, si vous voulez, l'ennui de leurs harangues; mais pour le récit de leurs aventures, vous l'entendrez de leur bouche ou de la mienne. C'est une chose décidée; je n'en peux rien rabattre; prenez sur vous de vous familiariser avec ces nouveaux discoureurs. »

A ces mots, il l'embrassa, et passa dans son cabinet, réfléchissant sur l'épreuve qu'il venait de faire, et remerciant dévotieusement le génie Cucufa.

CHAPITRE VII.

SECOND ESSAI DE L'ANNEAU.

LES AUTELS.

Il y avait pour le lendemain un petit souper chez Mirzoza. Les personnes nommées s'assemblèrent de bonne heure dans son appartement. Avant le prodige de la veille, on s'y rendait par goût; ce soir, on n'y vint que par bienséance : toutes les femmes eurent un air contraint et ne parlèrent qu'en monosyllabes; elles étaient aux aguets, et s'attendaient à tout moment que quelque bijou se mêlerait de la conversation. Malgré la démangeaison qu'elles avaient de mettre sur le tapis la mésaventure d'Alcine, aucune n'osa prendre sur soi d'en entamer le propos; ce n'est pas qu'on fût retenu par sa présence; quoique comprise dans la liste du souper, elle ne parut point; on devina qu'elle avait la migraine. Cependant, soit qu'on redoutât moins le danger, parce que de toute la journée on n'avait entendu parler que des bouches, soit qu'on feignît de s'enhardir, la conversation, qui languissait, s'anima; les femmes les plus suspectes composèrent leur maintien, jouèrent l'assurance; et Mirzoza demanda au courtisan Zégris, s'il n'y avait rien d'intéressant.

« Madame, répondit Zégris, on vous avait fait part du prochain mariage de l'aga Chazour avec la jeune Sibérine; je vous annonce que tout est rompu.

— A quel propos? interrompit la favorite.

— A propos d'une voix étrange, continua Zégris, que Chazour dit avoir entendue à la toilette de sa princesse; depuis hier, la cour du sultan est pleine de gens qui vont prêtant l'oreille, dans l'espérance de surprendre, je ne sais comment, des aveux qu'assurément on n'a nulle envie de leur faire.

— Mais cela est fou, répliqua la favorite : le malheur d'Alcine, si c'en est un, n'est rien moins qu'avéré; on n'a point encore approfondi...

— Madame, interrompit Zelmaïde, je l'ai entendu très-distinctement; elle a parlé sans ouvrir la bouche; les faits ont été bien articulés; et il n'était pas trop difficile de deviner d'où partait ce son extraordinaire. Je vous avoue que j'en serais morte à sa place.

— Morte! reprit Zégris; on survit à d'autres accidents.

— Comment, s'écria Zelmaïde, en est-il un plus terrible que l'indiscrétion d'un bijou? il n'y a donc plus de milieu. Il faut ou renoncer à la galanterie, ou se résoudre à passer pour galante.

— En effet, dit Mirzoza, l'alternative est cruelle.

— Non, madame, non, reprit une autre; vous verrez que les femmes prendront leur parti. On laissera parler les bijoux tant qu'ils voudront, et l'on ira son train sans s'embarrasser du qu'en dira-t-on. Et qu'importe, après tout, que ce soit le bijou d'une femme ou son amant qui soit indiscret? en sait-on moins les choses?

— Tout bien considéré, continua une troisième, si les aventures d'une femme doivent être divulguées, il vaut mieux que ce soit par son bijou que par son amant.

— L'idée est singulière, dit la favorite...

— Et vraie, reprit celle qui l'avait hasardée; car prenez garde que pour l'ordinaire un amant est mécontent, avant que de devenir indiscret, et dès lors tenté de se venger en outrant les choses : au lieu qu'un bijou parle sans passion, et n'ajoute rien à la vérité.

— Pour moi, reprit Zelmaïde, je ne suis point de cet avis; c'est moins ici l'importance des dépositions qui perd le coupable, que la force du témoignage. Un amant qui déshonore par ses discours l'autel sur lequel il a sacrifié, est une espèce

d'impie qui ne mérite aucune croyance : mais si l'autel élève la voix, que répondre?

— Que l'autel ne sait ce qu'il dit, » répliqua la seconde.

Monima rompit le silence qu'elle avait gardé jusque-là, pour dire d'un ton traîné et d'un air nonchalant : « Ah! que mon autel, puisque autel y a, parle ou se taise, je ne crains rien de ses discours. »

Mangogul entrait à l'instant, et les dernières paroles de Monima ne lui échappèrent point. Il tourna sa bague sur elle, et l'on entendit son bijou s'écrier : « N'en croyez rien; elle ment. » Ses voisines s'entre-regardant, se demandèrent à qui appartenait le bijou qui venait de répondre.

« Ce n'est pas le mien, dit Zelmaïde.

— Ni le mien, dit une autre.

— Ni le mien, dit Monima.

— Ni le mien, » dit le sultan.

Chacune, et la favorite comme les autres, se tint sur la négative.

Le sultan profitant de cette incertitude, et s'adressant aux dames : « Vous avez donc des autels? leur dit-il; eh bien! comment sont-ils fêtés? » Tout en parlant, il tourna successivement, mais avec promptitude, sa bague sur toutes les femmes, à l'exception de Mirzoza; et chaque bijou répondant à son tour, on entendit sur différents tons : « Je suis fréquenté, délabré, délaissé, parfumé, fatigué, mal servi, ennuyé, etc. » Tous dirent leur mot, mais si brusquement, qu'on n'en put faire au juste l'application. Leur jargon, tantôt sourd et tantôt glapissant, accompagné des éclats de rire de Mangogul et de ses courtisans, fit un bruit d'une espèce nouvelle. Les femmes convinrent, avec un air très-sérieux, que cela était fort plaisant. « Comment, dit le sultan; mais nous sommes trop heureux que les bijoux veuillent bien parler notre langue, et faire la moitié des frais de la conversation. La société ne peut que gagner infiniment à cette duplication d'organes. Nous parlerons aussi peut-être, nous autres hommes, par ailleurs que par la bouche. Que sait-on? ce qui s'accorde si bien avec les bijoux, pourrait être destiné à les interroger et à leur répondre : cependant mon anatomiste pense autrement. »

CHAPITRE VIII.

TROISIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE PETIT SOUPER.

On servit, on soupa, on s'amusa d'abord aux dépens de Monima : toutes les femmes accusaient unanimement son bijou d'avoir parlé le premier ; et elle aurait succombé sous cette ligue, si le sultan n'eût pris sa défense.

« Je ne prétends point, disait-il, que Monima soit moins galante que Zelmaïde, mais je crois son bijou plus discret. D'ailleurs, lorsque la bouche et le bijou d'une femme se contredisent, lequel croire ?

— Seigneur, répondit un courtisan, j'ignore ce que les bijoux diront par la suite ; mais jusqu'à présent ils ne se sont expliqués que sur un chapitre qui leur est très-familier. Tant qu'ils auront la prudence de ne parler que de ce qu'ils entendent, je les croirai comme des oracles.

— On pourrait, dit Mirzoza, en consulter de plus sûrs.

— Madame, reprit Mangogul, quel intérêt auraient ceux-ci de déguiser la vérité ? Il n'y aurait qu'une chimère d'honneur qui pût les y porter ; mais un bijou n'a point de ces chimères : ce n'est pas là le lieu des préjugés.

— Une chimère d'honneur ! dit Mirzoza ; des préjugés ! si Votre Hautesse était exposée aux mêmes inconvénients que nous, elle sentirait que ce qui intéresse la vertu n'est rien moins que chimérique. »

Toutes les dames, enhardies par la réponse de la sultane, soutinrent qu'il était superflu de les mettre à de certaines épreuves ; et Mangogul qu'au moins ces épreuves étaient presque toujours dangereuses.

Ces propos conduisirent au vin de Champagne ; on s'y livra, on se mit en pointe ; et les bijoux s'échauffèrent : c'était l'instant où Mangogul s'était proposé de recommencer ses malices. Il tourna sa bague sur une jeune femme fort enjouée, assise assez proche de lui et placée en face de son époux ; et l'on entendit s'élever de dessous la table un bruit plaintif, une voix faible et languissante qui disait :

« Ah! que je suis harassé! je n'en puis plus, je suis sur les dents.

— Comment, de par la Pagode Pongo Sabiam, s'écria Husseim, le bijou de ma femme parle; et que peut-il dire?

— Nous allons entendre, répondit le sultan...

— Prince, vous me permettrez de n'être pas du nombre de ses auditeurs, répliqua Husseim; et s'il lui échappait quelques sottises, Votre Hautesse pense-t-elle?...

— Je pense que vous êtes fou, répondit le sultan, de vous alarmer pour le caquet d'un bijou : ne sait-on pas une bonne partie de ce qu'il pourra dire, et ne devine-t-on pas le reste? Asseyez-vous donc, et tâchez de vous amuser. »

Husseim s'assit, et le bijou de sa femme se mit à jaser comme une pie.

« Aurai-je toujours ce grand flandrin de Valanto? s'écria-t-il, j'en ai vu qui finissaient, mais celui-ci... »

A ces mots, Husseim se leva comme un furieux, se saisit d'un couteau, s'élança à l'autre bord de la table, et perçait le sein de sa femme si ses voisins ne l'eussent retenu.

« Husseim, lui dit le sultan, vous faites trop de bruit; on n'entend rien. Ne dirait-on pas que le bijou de votre femme soit le seul qui n'ait pas le sens commun? Et où en seraient ces dames si leurs maris étaient de votre humeur? Comment, vous voilà désespéré pour une misérable petite aventure d'un Valanto, qui ne finissait pas! Remettez-vous à votre place, prenez votre parti en galant homme, songez à vous observer, et à ne pas manquer une seconde fois à un prince qui vous admet à ses plaisirs. »

Tandis qu'Husseim, dissimulant sa rage, s'appuyait sur le dos d'une chaise, les yeux fermés et la main appliquée sur le front, le sultan tournait subitement son anneau, et le bijou continuait : « Je m'accommoderais assez du jeune page de Valanto; mais je ne sais quand il commencera. En attendant que l'un commence et que l'autre finisse, je prends patience avec le bramine Egon. Il est hideux, il faut en convenir; mais son talent est de finir et de recommencer. Oh, qu'un bramine est un grand homme! »

Le bijou en était à cette exclamation, lorsqu'Husseim rougit de s'affliger pour une femme qui n'en valait pas la peine, et se

mit à rire comme le reste de la compagnie ; mais il la gardait bonne à son épouse. Le souper fini, chacun reprit la route de son hôtel, excepté Husseim, qui conduisit sa femme dans une maison de filles voilées, et l'y enferma. Mangogul, instruit de sa disgrâce, la visita. Il trouva toute la maison occupée à la consoler, mais plus encore à lui tirer le sujet de son exil.

« C'est pour une vétille, leur disait-elle, que je suis ici. Hier à souper chez le sultan, on avait fouetté le champagne, sablé le tokai ; on ne savait plus guère ce qu'on disait, lorsque mon bijou s'est avisé de babiller. Je ne sais quels ont été ses propos ; mais mon époux en a pris de l'humeur.

— Assurément, madame, il a tort, lui répondaient les nonnains ; on ne se fâche point ainsi pour des bagatelles...

— Comment, votre bijou a parlé ! Mais parle-t-il encore ? Ah ! que nous serions charmées de l'entendre ! Il ne peut s'exprimer qu'avec esprit et grâce. »

Elles furent satisfaites, car le sultan tourna son anneau sur la pauvre recluse, et son bijou les remercia de leurs politesses, leur protestant, au demeurant, que, quelque charmé qu'il fût de leur compagnie, il s'accommoderait mieux de celle d'un bramine.

Le sultan profita de l'occasion pour apprendre quelques particularités de la vie de ces filles. Sa bague interrogea le bijou d'une jeune recluse nommée Cléanthis ; et le bijou prétendu virginal confessa deux jardiniers, un bramine et trois cavaliers ; et raconta comme quoi, à l'aide d'une médecine et de deux saignées, elle avait évité de donner du scandale. Zéphirine avoua, par l'organe de son bijou, qu'elle devait au petit commissionnaire de la maison le titre honorable de mère. Mais une chose qui étonna le sultan, c'est que quoique ces bijoux séquestrés s'expliquassent en termes fort indécents, les vierges à qui ils appartenaient les écoutaient sans rougir ; ce qui lui fit conjecturer que, si l'on manquait d'exercice dans ces retraites, on y avait en revanche beaucoup de spéculation.

Pour s'en éclaircir, il tourna son anneau sur une novice de quinze à seize ans. « Flora, répondit son bijou, a lorgné plus d'une fois à travers la grille un jeune officier. Je suis sûr qu'elle avait du goût pour lui : son petit doigt me l'a dit. » Mal en prit à Flora. Les anciennes la condamnèrent à deux mois

de prière et de discipline ; et ordonnèrent des prières pour que les bijoux de la communauté demeurassent muets.

CHAPITRE IX.

ÉTAT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE BANZA.

Mangogul avait à peine abandonné les recluses entre lesquelles je l'avais laissé, qu'il se répandit à Banza que toutes les filles de la congrégation du coccix de Brama parlaient par le bijou. Ce bruit, que le procédé violent d'Husseim accréditait, piqua la curiosité des savants. Le phénomène fut constaté ; et les esprits forts commencèrent à chercher dans les propriétés de la matière l'explication d'un fait qu'ils avaient d'abord traité d'impossible. Le caquet des bijoux produisit une infinité d'excellents ouvrages ; et ce sujet important enfla les recueils des académies de plusieurs mémoires qu'on peut regarder comme les derniers efforts de l'esprit humain.

Pour former et perpétuer celle des sciences de Banza, on avait appelé, et l'on appelait sans cesse ce qu'il y avait d'hommes éclairés dans le Congo, le Monoémugi[1], le Béléguanze et les royaumes circonvoisins. Elle embrassait, sous différents titres, toutes les personnes distinguées dans l'histoire naturelle, la physique, les mathématiques, et la plupart de celles qui promettaient de s'y distinguer un jour. Cet essaim d'abeilles infatigables travaillait sans relâche à la recherche de la vérité ; et, chaque année, le public recueillait, dans un volume rempli de découvertes, les fruits de leurs travaux.

Elle était alors divisée en deux factions, l'une composée des vorticoses, et l'autre des attractionnaires. Olibri, habile géomètre et grand physicien, fonda la secte des vorticoses[2]. Circino, habile physicien et grand géomètre, fut le premier attractionnaire[3]. Olibri et Circino se proposèrent l'un et l'autre d'expliquer la nature. Les principes d'Olibri ont au premier coup d'œil une

1. Dans les cartes du XVIII[e] siècle, le Monoémugi est un royaume situé au nord-est du Congo. Il répond, ici, à l'Allemagne du Nord et parfois à l'Angleterre.
2. Partisans du système des tourbillons de Descartes.
3. On sait que le système de Newton est fondé sur le principe de l'attraction des corps célestes.

simplicité qui séduit : ils satisfont en gros aux principaux phénomènes ; mais ils se démentent dans les détails. Quant à Circino, il semble partir d'une absurdité : mais il n'y a que le premier pas qui lui coûte. Les détails minutieux qui ruinent le système d'Olibri affermissent le sien. Il suit une route obscure à l'entrée, mais qui s'éclaire à mesure qu'on avance. Celle, au contraire, d'Olibri, claire à l'entrée, va toujours en s'obscurcissant. La philosophie de celui-ci demande moins d'étude que d'intelligence. On ne peut être disciple de l'autre, sans avoir beaucoup d'intelligence et d'étude. On entre sans préparation dans l'école d'Olibri ; tout le monde en a la clef. Celle de Circino n'est ouverte qu'aux premiers géomètres. Les tourbillons d'Olibri sont à la portée de tous les esprits. Les forces centrales de Circino ne sont faites que pour les algébristes du premier ordre. Il y aura donc toujours cent vorticoses contre un attractionnaire ; et un attractionnaire vaudra toujours cent vorticoses. Tel était aussi l'état de l'académie des sciences de Banza, lorsqu'elle agita la matière des bijoux indiscrets.

Ce phénomène donnait peu de prise ; il échappait à l'attraction : la matière subtile n'y venait guère. Le directeur avait beau sommer ceux qui avaient quelques idées de les communiquer, un silence profond régnait dans l'assemblée. Enfin le vorticose Persiflo, dont on avait des traités sur une infinité de sujets qu'il n'avait point entendus, se leva, et dit : « Le fait, messieurs, pourrait bien tenir au système du monde : je le soupçonnerais d'avoir en gros la même cause que les marées. En effet, remarquez que nous sommes aujourd'hui dans la pleine lune de l'équinoxe ; mais, avant que de compter sur ma conjecture, il faut entendre ce que les bijoux diront le mois prochain. »

On haussa les épaules. On n'osa pas lui représenter qu'il raisonnait comme un bijou ; mais, comme il a de la pénétration, il s'aperçut tout d'un coup qu'on le pensait.

L'attractionnaire Réciproco prit la parole, et ajouta : « Messieurs, j'ai des tables déduites d'une théorie sur la hauteur des marées dans tous les ports du royaume. Il est vrai que les observations donnent un peu le démenti à mes calculs ; mais j'espère que cet inconvénient sera réparé par l'utilité qu'on en tirera si le caquet des bijoux continue de cadrer avec les phénomènes du flux et reflux. »

Un troisième se leva, s'approcha de la planche, traça sa figure et dit : « Soit un bijou A B, etc... »

Ici, l'ignorance des traducteurs nous a frustrés d'une démonstration que l'auteur africain nous avait conservée sans doute. A la suite d'une lacune de deux pages ou environ, on lit : Le raisonnement de Réciproco parut démonstratif; et l'on convint, sur les essais qu'on avait faits de sa dialectique, qu'il parviendrait un jour à déduire que les femmes doivent parler aujourd'hui par le bijou de ce qu'elles ont entendu de tout temps par l'oreille.

Le docteur Orcotome[1], de la tribu des anatomistes, dit ensuite : « Messieurs, j'estime qu'il serait plus à propos d'abandonner un phénomène, que d'en chercher la cause dans des hypothèses en l'air. Quant à moi, je me serais tu, si je n'avais eu que des conjectures futiles à vous proposer; mais j'ai examiné, étudié, réfléchi. J'ai vu des bijoux dans le paroxysme; et je suis parvenu, à l'aide de la connaissance des parties et de l'expérience, à m'assurer que celle que nous appelons en grec le *delphus*, a toutes les propriétés de la trachée, et qu'il y a des sujets qui peuvent parler aussi bien par le bijou que par la bouche. Oui, messieurs, le *delphus* est un instrument à corde et à vent, mais beaucoup plus à corde qu'à vent. L'air extérieur qui s'y porte fait proprement l'office d'un archet sur les fibres tendineuses des ailes que j'appellerai rubans ou cordes vocales. C'est la douce collision de cet air et des cordes vocales qui les oblige à frémir; et c'est par leurs vibrations plus ou moins promptes qu'elles rendent différents sons. La personne modifie ces sons à discrétion, parle, et pourrait même chanter.

« Comme il n'y a que deux rubans ou cordes vocales, et qu'elles sont sensiblement de la même longueur, on me demandera sans doute comment elles suffisent pour donner la multitude des tons graves et aigus, forts et faibles, dont la voix humaine est capable. Je réponds, en suivant la comparaison de cet organe aux instruments de musique, que leur allongement et accourcissement suffisent pour produire ces effets.

« Que ces parties soient capables de distension et de contraction, c'est ce qu'il est inutile de démontrer dans une

1. La Mettrie, dans le *Supplément à l'Ouvrage de Pénélope* ou *Machiavel en médecine* (1750), donne le même nom à Ferrein, auteur d'un système sur le mécanisme de la voix.

assemblée de savants de votre ordre; mais qu'en conséquence de cette distension et contraction, le *delphus* puisse rendre des sons plus ou moins aigus, en un mot, toutes les inflexions de la voix et les tons du chant, c'est un fait que je me flatte de mettre hors de doute. C'est à l'expérience que j'en appellerai. Oui, messieurs, je m'engage à faire raisonner, parler, et même chanter devant vous, et *delphus* et bijoux. »

Ainsi harangua Orcotome, ne se promettant pas moins que d'élever les bijoux au niveau des trachées d'un de ses confrères, dont la jalousie avait attaqué vainement les succès.

CHAPITRE X,

MOINS SAVANT ET MOINS ENNUYEUX QUE LE PRÉCÉDENT.

SUITE DE LA SÉANCE ACADÉMIQUE.

Il parut, aux difficultés qu'on proposa à Orcotome, en attendant ses expériences, qu'on trouvait ses idées moins solides qu'ingénieuses. « Si les bijoux ont la faculté naturelle de parler, pourquoi, lui dit-on, ont-ils tant attendu pour en faire usage? S'il était de la bonté de Brama, à qui il a plu d'inspirer aux femmes un si violent désir de parler, de doubler en elles les organes de la parole, il est bien étrange qu'elles aient ignoré ou négligé si longtemps ce don précieux de la nature. Pourquoi le même bijou n'a-t-il parlé qu'une fois? pourquoi n'ont-ils parlé tous que sur la même matière? Par quel mécanisme se fait-il qu'une des bouches se tait forcément, tandis que l'autre parle? D'ailleurs, ajoutait-on, à juger du caquet des bijoux par les circonstances dans lesquelles la plupart d'entre eux ont parlé, et par les choses qu'ils ont dites, il y a tout lieu de croire qu'il est involontaire, et que ces parties auraient continué d'être muettes, s'il eût été dans la puissance de celles qui les portaient de leur imposer silence. »

Orcotome se mit en devoir de satisfaire à ces objections, et soutint que les bijoux ont parlé de tout temps; mais si bas, que ce qu'ils disaient était quelquefois à peine entendu, même de celles à qui ils appartenaient; qu'il n'est pas étonnant qu'ils aient haussé le ton de nos jours, qu'on a poussé la liberté de la

conversation au point qu'on peut, sans impudence et sans indiscrétion, s'entretenir des choses qui leur sont le plus familières; que, s'ils n'ont parlé haut qu'une fois, il ne faut pas en conclure que cette fois sera la seule; qu'il y a bien de la différence entre être muet et garder le silence; que, s'ils n'ont tous parlé que de la même matière, c'est qu'apparemment c'est la seule dont ils aient des idées; que ceux qui n'ont point encore parlé parleront; que s'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont rien à dire, ou qu'ils sont mal conformés, ou qu'ils manquent d'idées ou de termes.

« En un mot, continua-t-il, prétendre qu'il était de la bonté de Brama d'accorder aux femmes le moyen de satisfaire le désir violent qu'elles ont de parler, en multipliant en elles les organes de la parole, c'est convenir que, si ce bienfait entraînait à sa suite des inconvénients, il était de sa sagesse de les prévenir; et c'est ce qu'il a fait, en contraignant une des bouches à garder le silence, tandis que l'autre parle. Il n'est déjà que trop incommode pour nous que les femmes changent d'avis d'un instant à l'autre : qu'eût-ce donc été, si Brama leur eût laissé la facilité d'être de deux sentiments contradictoires en même temps? D'ailleurs, il n'a été donné de parler que pour se faire entendre : or, comment les femmes qui ont bien de la peine à s'entendre avec une seule bouche, se seraient-elles entendues en parlant avec deux? »

Orcotome venait de répondre à beaucoup de choses; mais il croyait avoir satisfait à tout; il se trompait. On le pressa, et il était prêt à succomber, lorsque le physicien Cimonaze le secourut. Alors la dispute devint tumultueuse : on s'écarta de la question, on se perdit, on revint, on se perdit encore, on s'aigrit, on cria, on passa des cris aux injures, et la séance académique finit.

CHAPITRE XI.

QUATRIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

L'ÉCHO.

Tandis que le caquet des bijoux occupait l'académie, il devint dans les cercles la nouvelle du jour, et la matière du

lendemain et de plusieurs autres jours : c'était un texte inépuisable. Aux faits véritables on en ajoutait de faux; tout passait : le prodige avait rendu tout croyable. On vécut dans les conversations plus de six mois là-dessus.

Le sultan n'avait éprouvé que trois fois son anneau ; cependant on débita dans un cercle de dames qui avaient le tabouret chez la Manimonbanda, le discours du bijou d'une présidente, puis celui d'une marquise : ensuite on révéla les pieux secrets d'une dévote; enfin ceux de bien des femmes qui n'étaient pas là ; et Dieu sait les propos qu'on fit tenir à leurs bijoux : les gravelures n'y furent pas épargnées ; des faits on en vint aux réflexions.

« Il faut avouer, dit une des dames, que ce sortilége (car c'en est un jeté sur les bijoux) nous tient dans un état cruel. Comment! être toujours en appréhension d'entendre sortir de soi une voix impertinente!

— Mais, madame, lui répondit une autre, cette frayeur nous étonne de votre part : quand un bijou n'a rien de ridicule à dire, qu'importe qu'il se taise ou qu'il parle?

— Il importe tant, reprit la première, que je donnerais sans regret la moitié de mes pierreries pour être assurée que le mien se taira.

— En vérité, lui répliqua la seconde, il faut avoir de bonnes raisons de ménager les gens, pour acheter si cher leur discrétion.

— Je n'en ai pas de meilleures qu'une autre, repartit Céphise; cependant je ne m'en dédis pas. Vingt mille écus pour être tranquille, ce n'est pas trop ; car je vous dirai franchement que je ne suis pas plus sûre de mon bijou que de ma bouche : or il m'est échappé bien des sottises en ma vie. J'entends tous les jours tant d'aventures incroyables dévoilées, attestées, détaillées par des bijoux, qu'en en retranchant les trois quarts, le reste suffirait pour déshonorer. Si le mien était seulement la moitié aussi menteur que tous ceux-là, je serais perdue. N'était-ce donc pas assez que notre conduite fût en la puissance de nos bijoux, sans que notre réputation dépendît encore de leurs discours?

— Quant à moi, répondit vivement Ismène, sans m'embarquer dans des raisonnements sans fin, je laisse aller les choses leur train. Si c'est Brama qui fait parler les bijoux, comme mon bramine me l'a prouvé, il ne souffrira point qu'ils men-

tent : il y aurait de l'impiété à assurer le contraire. Mon bijou peut donc parler quand et tant qu'il voudra : que dira-t-il, après tout? »

On entendit alors une voix sourde qui semblait sortir de dessous terre, et qui répondit comme par écho : « Bien des choses. » Ismène ne s'imaginant point d'où venait la réponse, s'emporta, apostropha ses voisines, et fit durer l'amusement du cercle. Le sultan, ravi de ce qu'elle prenait le change, quitta son ministre, avec qui il conférait à l'écart, s'approcha d'elle, et lui dit : « Prenez garde, madame, que vous n'ayez admis autrefois dans votre confidence quelqu'une de ces dames, et que leurs bijoux n'aient la malice de rappeler des histoires dont le vôtre aurait perdu le souvenir. »

En même temps, tournant et retournant sa bague à propos, Mangogul établit entre la dame et son bijou, un dialogue assez singulier. Ismène, qui avait toujours assez bien mené ses petites affaires, et qui n'avait jamais eu de confidentes, répondit au sultan que tout l'art des médisants serait ici superflu.

« Peut-être, répondit la voix inconnue.

— Comment! peut-être? reprit Ismène piquée de ce doute injurieux. Qu'aurais-je à craindre d'eux?...

— Tout, s'ils en savaient autant que moi.

— Et que savez-vous?

— Bien des choses, vous dis-je.

— Bien des choses, cela annonce beaucoup, et ne signifie rien. Pourriez-vous en détailler quelques-unes?

— Sans doute.

— Et dans quel genre encore? Ai-je eu des affaires de cœur?

— Non.

— Des intrigues? des aventures?

— Tout justement.

— Et avec qui, s'il vous plaît? avec des petits-maîtres, des militaires, des sénateurs?

— Non.

— Des comédiens?

— Non.

— Vous verrez que ce sera avec mes pages, mes laquais, mon directeur, ou l'aumônier de mon mari.

— Non.

— Monsieur l'imposteur, vous voilà donc à bout?

— Pas tout à fait.

— Cependant, je ne vois plus personne avec qui l'on puisse avoir des aventures. Est-ce avant, est-ce après mon mariage? répondez donc, impertinent.

— Ah! madame, trêve d'invectives, s'il vous plaît; ne forcez point le meilleur de vos amis à quelques mauvais procédés.

— Parlez, mon cher; dites, dites tout; j'estime aussi peu vos services, que je crains peu votre indiscrétion : expliquez-vous, je vous le permets; je vous en somme.

— A quoi me réduisez-vous, Ismène? ajouta le bijou, en poussant un profond soupir.

— A rendre justice à la vertu.

— Eh bien, vertueuse Ismène, ne vous souvient-il plus du jeune Osmin, du sangiac[1] Zégris, de votre maître de danse Alaziel, de votre maître de musique Almoura?

— Ah, quelle horreur! s'écria Ismène; j'avais une mère trop vigilante, pour m'exposer à de pareils désordres; et mon mari, s'il était ici, attesterait qu'il m'a trouvée telle qu'il me désirait.

— Eh oui, reprit le bijou, grâce au secret d'Alcine[2], votre intime.

— Cela est d'un ridicule si extravagant et si grossier, répondit Ismène, qu'on est dispensée de le repousser. Je ne sais, continua-t-elle, quel est le bijou de ces dames qui se prétend si bien instruit de mes affaires, mais il vient de raconter des choses dont le mien ignore jusqu'au premier mot.

— Madame, lui répondit Céphise, je puis vous assurer que le mien s'est contenté d'écouter. »

Les autres femmes en dirent autant, et l'on se mit au jeu, sans connaître précisément l'interlocuteur de la conversation que je viens de rapporter.

1. Nom générique des provinces et des gouverneurs de ces provinces en Turquie.
2. Voir plus haut, p. 151.

CHAPITRE XII.

CINQUIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE JEU.

La plupart des femmes qui faisaient la partie de la Manimonbanda jouaient avec acharnement; et il ne fallait point avoir la sagacité de Mangogul pour s'en apercevoir. La passion du jeu est une des moins dissimulées; elle se manifeste, soit dans le gain, soit dans la perte, par des symptômes frappants. « Mais d'où leur vient cette fureur? se disait-il en lui-même; comment peuvent-elles se résoudre à passer les nuits autour d'une table de pharaon, à trembler dans l'attente d'un as ou d'un sept? cettre frénésie altère leur santé et leur beauté, quand elles en ont, sans compter les désordres où je suis sûr qu'elle les précipite. »

« J'aurais bien envie, dit-il tout bas à Mirzoza, de faire ici un coup de ma tête.

— Et quel est ce beau coup de tête que vous méditez? lui demanda la favorite.

— Ce serait, lui répondit Mangogul, de tourner mon anneau sur la plus effrénée de ces brelandières, de questionner son bijou, de transmettre par cet organe un bon avis à tous ces maris imbéciles qui laissent risquer à leurs femmes l'honneur et la fortune de leur maison sur une carte ou sur un dé.

— Je goûte fort cette idée, lui répliqua Mirzoza; mais sachez, prince, que la Manimonbanda vient de jurer par ses pagodes, qu'il n'y aurait plus de cercle chez elle, si elle se trouvait encore une fois exposée à l'impudence des Engastrimuthes.

— Comment avez-vous dit, délices de mon âme? interrompit le sultan.

— J'ai dit, lui répondit la favorite, le nom que la pudique Manimonbanda donne à toutes celles dont les bijoux savent parler.

— Il est de l'invention de son sot de bramine, qui se pique de savoir le grec et d'ignorer le congeois, répliqua le sultan; cependant, n'en déplaise à la Manimonbanda et à son chapelain,

je désirerais interroger le bijou de Manille ; et il serait à propos que l'interrogatoire se fît ici pour l'édification du prochain.

— Prince, si vous m'en croyez, dit Mirzoza, vous épargnerez ce désagrément à la grande sultane : vous le pouvez sans que votre curiosité ni la mienne y perdent. Que ne vous présentez-vous chez Manille ?

— J'irai, puisque vous le voulez, dit Mangogul.

— Mais à quelle heure ? lui demanda la sultane.

— Sur le minuit, répondit le sultan.

— A minuit, elle joue, dit la favorite.

— J'attendrai donc jusqu'à deux heures, répondit Mangogul.

— Prince, vous n'y pensez pas, répliqua Mirzoza ; c'est la plus belle heure du jour pour les joueuses. Si Votre Hautesse m'en croit, elle prendra Manille dans son premier somme, entre sept et huit. »

Mangogul suivit le conseil de Mirzoza et visita Manille sur les sept heures. Ses femmes allaient la mettre au lit. Il jugea, à la tristesse qui régnait sur son visage, qu'elle avait joué de malheur : elle allait, venait, s'arrêtait, levait les yeux au ciel, frappait du pied, s'appuyait les poings sur les yeux et marmottait entre ses dents quelque chose que le sultan ne put entendre. Ses femmes, qui la déshabillaient, suivaient en tremblant tous ses mouvements ; et si elles parvinrent à la coucher, ce ne fut pas sans avoir essuyé des brusqueries et même pis. Voilà donc Manille au lit, n'ayant fait pour toute prière du soir que quelques imprécations contre un maudit as venu sept fois de suite en perte. Elle eut à peine les yeux fermés, que Mangogul tourna sa bague sur elle. A l'instant son bijou s'écria douloureusement : « Pour le coup, je suis repic et capot. » Le sultan sourit de ce que chez Manille tout parlait jeu, jusqu'à son bijou. « Non, continua le bijou, je ne jouerai jamais contre Abidul ; il ne sait que tricher. Qu'on ne me parle plus de Darès ; on risque avec lui des coups de malheur. Ismal est assez beau joueur ; mais ne l'a pas qui veut. C'était un trésor que Mazulim, avant que d'avoir passé par les mains de Crissa. Je ne connais point de joueur plus capricieux que Zulmis. Rica l'est moins ; mais le pauvre garçon est à sec. Que faire de Lazuli ? la plus jolie femme de Banza ne lui ferait pas jouer gros. Le mince joueur

que Molli! En vérité, la désolation s'est mise parmi les joueurs; et bientôt l'on ne saura plus avec qui faire sa partie. »

Après cette jérémiade, le bijou se jeta sur les coups singuliers dont il avait été témoin et s'épuisa sur la constance et les ressources de sa maîtresse dans les revers. « Sans moi, dit-il, Manille se serait ruinée vingt fois : tous les trésors du sultan n'auraient point acquitté les dettes que j'ai payées. En une séance au brelan, elle perdit contre un financier et un abbé plus de dix mille ducats : il ne lui restait que ses pierreries; mais il y avait trop peu de temps que son mari les avait dégagées pour oser les risquer. Cependant elle avait pris des cartes, et il lui était venu un de ces jeux séduisants que la fortune vous envoie lorsqu'elle est sur le point de vous égorger : on la pressait de parler. Manille regardait ses cartes, mettait la main dans sa bourse, d'où elle était bien certaine de ne rien tirer; revenait à son jeu, l'examinait encore et ne décidait rien.

« Madame va-t-elle enfin? lui dit le financier.

« — Oui, va, dit-elle... va... va, mon bijou.

« — Pour combien? reprit Turcarès.

« — Pour cent ducats, dit Manille. »

« L'abbé se retira; le bijou lui parut trop cher. Turcarès tôpa : Manille perdit et paya.

« La sotte vanité de posséder un bijou titré piqua Turcarès: il s'offrit de fournir au jeu de ma maîtresse, à condition que je servirais à ses plaisirs : ce fut aussitôt une affaire arrangée. Mais comme Manille jouait gros et que son financier n'était pas inépuisable, nous vîmes bientôt le fond de ses coffres.

« Ma maîtresse avait apprêté le pharaon le plus brillant: tout son monde était invité : on ne devait ponter qu'aux ducats. Nous comptions sur la bourse de Turcarès; mais le matin de ce grand jour, ce faquin nous écrivit qu'il n'avait pas un sou et nous laissa dans le dernier des embarras : il fallait s'en tirer, et il n'y avait pas un moment à perdre. Nous nous rabattîmes sur un vieux chef de bramines, à qui nous vendîmes bien cher quelques complaisances qu'il sollicitait depuis un siècle. Cette séance lui coûta deux fois le revenu de son bénéfice.

« Cependant Turcarès revint au bout de quelques jours. Il était désespéré, disait-il, que madame l'eût pris au dépourvu : il comptait toujours sur ses bontés :

« Mais vous comptez mal, mon cher, lui répondit Manille ; « décemment je ne peux plus vous recevoir. Quand vous étiez « en état de prêter, on savait dans le monde pourquoi je vous « souffrais ; mais à présent que vous n'êtes bon à rien, vous me « perdriez d'honneur. »

« Turcarès fut piqué de ce discours, et moi aussi ; car c'était peut-être le meilleur garçon de Banza. Il sortit de son assiette ordinaire pour faire entendre à Manille qu'elle lui coûtait plus que trois filles d'Opéra qui l'auraient amusé davantage.

« Ah ! s'écria-t-il douloureusement, que ne m'en tenais-je « à ma petite lingère ! cela m'aimait comme une folle : je la fai- « sais si aise avec un taffetas ! »

« Manille, qui ne goûtait pas les comparaisons, l'interrompit d'un ton à le faire trembler, et lui ordonna de sortir sur-le-champ. Turcarès la connaissait ; et il aima mieux s'en retourner paisiblement par l'escalier que de passer par les fenêtres.

« Manille emprunta dans la suite d'un autre bramine qui venait, disait-elle, la consoler dans ses malheurs : l'homme saint succéda au financier ; et nous le remboursâmes de ses consolations en même monnaie. Elle me perdit encore d'autres fois ; et l'on sait que les dettes du jeu sont les seules qu'on paye dans le monde.

« S'il arrive à Manille de jouer heureusement, c'est la femme du Congo la plus régulière. A son jeu près, elle met dans sa conduite une réforme qui surprend ; on ne l'entend point jurer ; elle fait bonne chère, paye sa marchande de modes et ses gens, donne à ses femmes, dégage quelquefois ses nippes et caresse son danois et son époux ; mais elle hasarde trente fois par mois ces heureuses dispositions et son argent sur un as de pique. Voilà la vie qu'elle a menée, qu'elle mènera ; et Dieu sait combien de fois encore je serai mis en gage. »

Ici le bijou se tut, et Mangogul alla se reposer. On l'éveilla sur les cinq heures du soir ; et il se rendit à l'Opéra, où il avait promis à la favorite de se trouver.

CHAPITRE XIII.

SIXIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

DE L'OPÉRA DE BANZA[1].

De tous les spectacles de Banza, il n'y avait que l'Opéra qui se soutînt. Utmiutsol[2] et Uremifasolasiututut[3], musiciens célèbres, dont l'un commençait à vieillir et l'autre ne faisait que de naître, occupaient alternativement la scène lyrique. Ces deux auteurs originaux avaient chacun leurs partisans : les ignorants et les barbons tenaient tous pour Utmiutsol; la jeunesse et les virtuoses étaient pour Uremifasolasiututut; et les gens de goût, tant jeunes que barbons, faisaient grand cas de tous les deux.

Uremifasolasiututut, disaient ces derniers, est excellent lorsqu'il est bon; mais il dort de temps en temps : et à qui cela n'arrive-t-il pas? Utmiutsol est plus soutenu, plus égal : il est rempli de beautés; cependant il n'en a point dont on ne trouve des exemples, et même plus frappants, dans son rival, en qui l'on remarque des traits qui lui sont propres et qu'on ne rencontre que dans ses ouvrages. Le vieux Utmiutsol est simple, naturel, uni, trop uni quelquefois, et c'est sa faute. Le jeune Uremifasolasiututut est singulier, brillant, composé, savant, trop savant[4] quelquefois : mais c'est peut-être la faute de son auditeur; l'un n'a qu'une ouverture, belle à la vérité, mais répétée à la tête de

1. Les critiques d'art musical, qui se sont fréquemment occupés des opinions de Diderot sur la musique de son temps, se sont tous, sans en excepter le dernier en date, M. Adolphe Jullien *, bornés à lire le *Neveu de Rameau*. Ils auraient dû, comme on le voit par ce chapitre, remonter plus haut, et ils auraient vu que Diderot n'avait point été seulement l'écho de son voisinage, mais qu'il s'était vraiment préoccupé de l'art dont il parlait. On se convaincra, par la suite de cette édition (section *Beaux-Arts*), qu'il n'avait pas même dédaigné d'apprendre le métier, au même titre que ceux qu'il décrivait dans l'*Encyclopédie*, pour en parler en conscience.

2. Lulli.

3. Rameau. Le premier vrai succès de Rameau est *Hippolyte et Aricie*, en 1738.

4. C'était un reproche fait à Rameau par J.-J. Rousseau entre autres. Il est vrai que Rousseau en a dit de toutes couleurs au sujet de la musique, et qu'il est revenu à Rameau quand il a pu se croire seul de son avis.

* *La Musique et les Philosophes au* XVIII*e* *siècle*, 1878, in-8°.

toutes ses pièces; l'autre a fait autant d'ouvertures que de pièces; et toutes passent pour des chefs-d'œuvre. La nature conduisait Utmiutsol dans les voies de la mélodie; l'étude et l'expérience ont découvert à Uremifasolasiututut les sources de l'harmonie. Qui sut déclamer, et qui récitera jamais comme l'ancien? qui nous fera des ariettes légères, des airs voluptueux et des symphonies de caractère comme le moderne? Utmiutsol a seul entendu le dialogue. Avant Uremifasolasiututut, personne n'avait distingué les nuances délicates qui séparent le tendre du voluptueux, le voluptueux du passionné, le passionné du lascif : quelques partisans de ce dernier prétendent même que si le dialogue d'Utmiutsol est supérieur au sien, c'est moins à l'inégalité de leurs talents qu'il faut s'en prendre qu'à la différence des poëtes qu'ils ont employés... « Lisez, lisez, s'écrient-ils, la scène de *Dardanus*[1], et vous serez convaincu que si l'on donne de bonnes paroles à Uremifasolasiututut, les scènes charmantes d'Utmiutsol renaîtront. » Quoi qu'il en soit, de mon temps, toute la ville courait aux tragédies de celui-ci, et l'on s'étouffait aux ballets de celui-là.

On donnait alors à Banza un excellent ouvrage d'Uremifasolasiututut, qu'on n'aurait jamais représenté qu'en bonnet de nuit, si la sultane favorite n'eût eu la curiosité de le voir : encore l'indisposition périodique des bijoux favorisa-t-elle la jalousie des petits violons et fit-elle manquer l'actrice principale. Celle qui la doublait avait la voix moins belle; mais comme elle dédommageait par son jeu, rien n'empêcha le sultan et la favorite d'honorer ce spectacle de leur présence.

Mirzoza était arrivée; Mangogul arrive; la toile se lève : on commence. Tout allait à merveille; la Chevalier[2] avait fait oublier la Le Maure[3], et l'on en était au quatrième acte, lorsque le sultan s'avisa, dans le milieu d'un chœur qui durait trop à son gré et qui avait déjà fait bâiller deux fois la favorite, de tourner sa bague sur toutes les chanteuses. On ne vit jamais

1. *Dardanus*, opéra de La Bruère, mis en musique par Rameau, et représenté le jeudi 19 novembre 1739. (Br.)

2. « Son genre était le grand, les fureurs, etc. » *Anecdotes dramatiques*.

3. « Une des plus belles voix qui aient été entendues à l'Opéra; a quitté le théâtre en 1727 et y reparut en 1730. Elle s'est encore retirée plusieurs fois, et est toujours revenue au grand contentement du public. Mais il en est privé sans espérance depuis 1750. » *Id.*

sur la scène un tableau d'un comique plus singulier. Trente filles restèrent muettes tout à coup : elles ouvraient de grandes bouches et gardaient les attitudes théâtrales qu'elles avaient auparavant. Cependant leurs bijoux s'égosillaient à force de chanter, celui-ci un pont-neuf, celui-là un vaudeville polisson, un autre une parodie fort indécente, et tous des extravagances relatives à leurs caractères. On entendait d'un côté, *oh! vraiment ma commère, oui*; de l'autre, *quoi, douze fois!* ici, *qui me baise? est-ce Blaise?* là, *rien, père Cyprien, ne vous retient.* Tous enfin se montèrent sur un ton si haut, si baroque et si fou, qu'ils formèrent le chœur le plus extraordinaire, le plus bruyant et le plus ridicule qu'on eût entendu devant et depuis celui des..... no..... d..... on..... (Le manuscrit s'est trouvé corrompu dans cet endroit.)

Cependant l'orchestre allait toujours son train, et les ris du parterre, de l'amphithéâtre et des loges se joignirent au bruit des instruments et aux chants des bijoux pour combler la cacophonie.

Quelques-unes des actrices, craignant que leurs bijoux, las de fredonner des sottises, ne prissent le parti d'en dire, se jetèrent dans les coulisses; mais elles en furent quittes pour la peur. Mangogul, persuadé que le public n'en apprendrait rien de nouveau, retourna sa bague. Aussitôt les bijoux se turent, les ris cessèrent, le spectacle se calma, la pièce reprit et s'acheva paisiblement. La toile tomba; la sultane et le sultan disparurent; et les bijoux de nos actrices se rendirent où ils étaient attendus pour s'occuper à autre chose qu'à chanter.

Cette aventure fit grand bruit. Les hommes en riaient, les femmes s'en alarmaient, les bonzes s'en scandalisaient et la tête en tournait aux académiciens. Mais qu'en disait Orcotome? Orcotome triomphait. Il avait annoncé dans un de ses mémoires que les bijoux chanteraient infailliblement; ils venaient de chanter, et ce phénomène, qui déroutait ses confrères, était un nouveau trait de lumière pour lui et achevait de confirmer son système.

CHAPITRE XIV.

EXPÉRIENCES D'ORCOTOME.

C'était le quinze de la lune de... qu'Orcotome avait lu son mémoire à l'académie et communiqué ses idées sur le caquet des bijoux. Comme il y annonçait de la manière la plus assurée des expériences infaillibles, répétées plusieurs fois, et toujours avec succès, le grand nombre en fut ébloui. Le public conserva quelque temps les impressions favorables qu'il avait reçues, et Orcotome passa pendant six semaines entières pour avoir fait d'assez belles découvertes.

Il n'était question, pour achever son triomphe, que de répéter en présence de l'académie les fameuses expériences qu'il avait tant prônées. L'assemblée convoquée à ce sujet fut des plus brillantes. Les ministres s'y rendirent : le sultan même ne dédaigna pas de s'y trouver; mais il garda l'invisible.

Comme Mangogul était grand faiseur de monologues, et que la futilité des conversations de son temps l'avait entiché de l'habitude du soliloque : « Il faut, disait-il en lui-même, qu'Orcotome soit un fieffé charlatan, ou le génie, mon protecteur, un grand sot. Si l'académicien, qui n'est assurément pas un sorcier, peut rendre la parole à des bijoux morts, le génie qui me protége avait grand tort de faire un pacte et de donner son âme au diable pour la communiquer à des bijoux pleins de vie. »

Mangogul s'embarrassait dans ces réflexions lorsqu'il se trouva dans le milieu de son académie. Orcotome eut, comme on voit, pour spectateurs, tout ce qu'il y avait à Banza de gens éclairés sur la matière des bijoux. Pour être content de son auditoire, il ne lui manqua que de le contenter : mais le succès de ses expériences fut des plus malheureux. Orcotome prenait un bijou, y appliquait la bouche, soufflait à perte d'haleine, le quittait, le reprenait, en essayait un autre, car il en avait apporté de tout âge, de toute grandeur, de tout état, de toute couleur; mais il avait beau souffler, on n'entendait que des sons inarticulés et fort différents de ceux qu'il promettait.

Il se fit alors un murmure qui le déconcerta pour un moment, mais il se remit et allégua que de pareilles expériences ne se

faisaient pas aisément devant un aussi grand nombre de personnes ; et il avait raison.

Mangogul indigné se leva, partit, et reparut en un clin d'œil chez la sultane favorite.

« Eh bien ! prince, lui dit-elle en l'apercevant, qui l'emporte de vous ou d'Orcotome? car ses bijoux ont fait merveilles, il n'en faut pas douter. »

Le sultan fit quelques tours en long et en large, sans lui répondre.

« Mais, reprit la favorite, Votre Hautesse me paraît mécontente.

— Ah ! madame, répliqua le sultan, la hardiesse de cet Orcotome est incomparable. Qu'on ne m'en parle plus... Que direz-vous, races futures, lorsque vous apprendrez que le grand Mangogul faisait cent mille écus de pension à de pareilles gens, tandis que de braves officiers qui avaient arrosé de leur sang les lauriers qui lui ceignaient le front, en étaient réduits à quatre cents livres de rente?... Ah ! ventrebleu, j'enrage ! J'ai pris de l'humeur pour un mois. »

En cet endroit Mangogul se tut, et continua de se promener dans l'appartement de la favorite. Il avait la tête baissée; il allait, venait, s'arrêtait et frappait de temps en temps du pied. Il s'assit un instant, se leva brusquement, prit congé de Mirzoza, oublia de la baiser, et se retira dans son appartement.

L'auteur africain qui s'est immortalisé par l'histoire des hauts et merveilleux faits d'Erguebzed et de Mangogul, continue en ces termes :

A la mauvaise humeur de Mangogul, on crut qu'il allait bannir tous les savants de son royaume. Point du tout. Le lendemain il se leva gai, fit une course de bague dans la matinée, soupa le soir avec ses favoris et la Mirzoza sous une magnifique tente dressée dans les jardins du sérail, et ne parut jamais moins occupé d'affaires d'État.

Les esprits chagrins, les frondeurs du Congo et les nouvellistes de Banza ne manquèrent pas de reprendre cette conduite. Et que ne reprennent pas ces gens-là? « Est-ce là, disaient-ils dans les promenades et les cafés, est-ce là gouverner un État ! avoir la lance au poing tout le jour, et passer les nuits à table !

— Ah! si j'étais sultan, » s'écriait un petit sénateur ruiné par le jeu, séparé d'avec sa femme, et dont les enfants avaient la plus mauvaise éducation du monde : « si j'étais sultan, je rendrais le Congo bien autrement florissant. Je voudrais être la terreur de mes ennemis et l'amour de mes sujets. En moins de six mois, je remettrais en vigueur la police, les lois, l'art militaire et la marine. J'aurais cent vaisseaux de haut bord. Nos landes seraient bientôt défrichées, et nos grands chemins réparés. J'abolirais ou du moins je diminuerais de moitié les impôts. Pour les pensions, messieurs les beaux esprits, vous n'en tâteriez, ma foi, que d'une dent. De bons officiers, Pongo Sabiam! de bons officiers, de vieux soldats, des magistrats comme nous autres, qui consacrons nos travaux et nos veilles à rendre aux peuples la justice : voilà les hommes sur qui je répandrais mes bienfaits.

— Ne vous souvient-il plus, messieurs, ajoutait d'un ton capable un vieux politique édenté, en cheveux plats, en pourpoint percé par le coude, et en manchettes déchirées, de notre grand empereur Abdelmalec, de la dynastie des Abyssins, qui régnait il y a deux mille trois cent octante et cinq ans? Ne vous souvient-il plus comme quoi il fit empaler deux astronomes, pour s'être mécomptés de trois minutes dans la prédiction d'une éclipse, et disséquer tout vif son chirurgien et son premier médecin, pour lui avoir ordonné de la manne à contre-temps?

— Et puis je vous demande, continuait un autre, à quoi bon tous ces bramines oisifs, cette vermine qu'on engraisse de notre sang? Les richesses immenses dont ils regorgent ne conviendraient-elles pas mieux à d'honnêtes gens comme nous? »

On entendait d'un autre côté : « Connaissait-on, il y a quarante ans, la nouvelle cuisine et les liqueurs de Lorraine? On s'est précipité dans un luxe qui annonce la destruction prochaine de l'empire, suite nécessaire du mépris des Pagodes et de la dissolution des mœurs. Dans le temps qu'on ne mangeait à la table du grand Kanoglou que des grosses viandes, et que l'on n'y buvait que du sorbet, quel cas aurait-on fait des découpures, des vernis de Martin, et de la musique de Rameau? Les filles d'opéra n'étaient pas plus inhumaines que

de nos jours; mais on les avait à bien meilleur prix. Le prince, voyez-vous, gâte bien des choses. Ah! si j'étais sultan!

— Si tu étais sultan, répondit vivement un vieux militaire qui était échappé aux dangers de la bataille de Fontenoi, et qui avait perdu un bras à côté de son prince à la journée de Lawfelt, tu ferais plus de sottises encore que tu n'en débites. Eh! mon ami, tu ne peux modérer ta langue, et tu veux régir un empire! tu n'as pas l'esprit de gouverner ta famille, et tu te mêles de régler l'État! Tais-toi, malheureux. Respecte les puissances de la terre, et remercie les dieux de t'avoir donné la naissance dans l'empire et sous le règne d'un prince dont la prudence éclaire ses ministres, et dont le soldat admire la valeur; qui s'est fait redouter de ses ennemis et chérir de ses peuples, et à qui l'on ne peut reprocher que la modération avec laquelle tes semblables sont traités sous son gouvernement. »

CHAPITRE XV.

LES BRAMINES.

Lorsque les savants se furent épuisés sur les bijoux, les bramines s'en emparèrent. La religion revendiqua leur caquet comme une matière de sa compétence, et ses ministres prétendirent que le doigt de Brama se manifestait dans cette œuvre.

Il y eut une assemblée générale des pontifes; et il fut décidé qu'on chargerait les meilleures plumes de prouver en forme que l'événement était surnaturel, et qu'en attendant l'impression de leurs ouvrages, on le soutiendrait dans les thèses, dans les conversations particulières, dans la direction des âmes et dans les harangues publiques.

Mais s'ils convinrent unanimement que l'événement était surnaturel, cependant, comme on admettait dans le Congo deux principes, et qu'on y professait une espèce de manichéisme, ils se divisèrent entre eux sur celui des deux principes à qui l'on devait rapporter le caquet des bijoux.

Ceux qui n'étaient guère sortis de leurs cellules, et qui n'avaient jamais feuilleté que leurs livres, attribuèrent le prodige à Brama. « Il n'y a que lui, disaient-ils, qui puisse inter-

rompre l'ordre de la nature; et les temps feront voir qu'il a, en tout ceci, des vues très-profondes. »

Ceux, au contraire, qui fréquentaient les alcôves, et qu'on surprenait plus souvent dans une ruelle qu'on ne les trouvait dans leurs cabinets, craignant que quelques bijoux indiscrets ne dévoilassent leur hypocrisie, accusèrent de leur caquet Cadabra, divinité malfaisante, ennemie jurée de Brama et de ses serviteurs.

Ce dernier système souffrait de terribles objections, et ne tendait pas si directement à la réformation des mœurs. Ses défenseurs même ne s'en imposaient point là-dessus. Mais il s'agissait de se mettre à couvert; et, pour en venir à bout, la religion n'avait point de ministre qui n'eût sacrifié cent fois les Pagodes et leurs autels.

Mangogul et Mirzoza assistaient régulièrement au service religieux de Brama, et tout l'empire en était informé par la gazette. Ils s'étaient rendus dans la grande mosquée, un jour qu'on y célébrait une des solennités principales. Le bramine chargé d'expliquer la loi monta dans la tribune aux harangues, débita au sultan et à la favorite des phrases, des compliments et de l'ennui, et pérora fort éloquemment sur la manière de s'asseoir orthodoxement dans les compagnies. Il en avait démontré la nécessité par des autorités sans nombre, quand, saisi tout à coup d'un saint enthousiasme, il prononça cette tirade qui fit d'autant plus d'effet qu'on ne s'y attendait point.

« Qu'entends-je dans tous les cercles? Un murmure confus, un bruit inouï vient frapper mes oreilles. Tout est perverti, et l'usage de la parole, que la bonté de Brama avait jusqu'à présent affecté à la langue, est, par un effet de sa vengeance, transporté à d'autres organes. Et quels organes! vous le savez, messieurs. Fallait-il encore un prodige pour te réveiller de ton assoupissement, peuple ingrat! et tes crimes n'avaient-ils pas assez de témoins, sans que leurs principaux instruments élevassent la voix! Sans doute leur mesure est comblée, puisque le courroux du ciel a cherché des châtiments nouveaux. En vain tu t'enveloppais dans les ténèbres; tu choisissais en vain des complices muets : les entends-tu maintenant? Ils ont de toutes parts déposé contre toi, et révélé ta turpitude à l'univers. O toi qui les gouvernes par ta sagesse! ô Brama! tes jugements sont

équitables. Ta loi condamne le larcin, le parjure, le mensonge et l'adultère ; elle proscrit et les noirceurs de la calomnie, et les brigues de l'ambition, et les fureurs de la haine, et les artifices de la mauvaise foi. Tes fidèles ministres n'ont cessé d'annoncer ces vérités à tes enfants, et de les menacer des châtiments que tu réservais dans ta juste colère aux prévaricateurs ; mais en vain : les insensés se sont livrés à la fougue de leurs passions ; ils en ont suivi le torrent ; ils ont méprisé nos avis ; ils ont ri de nos menaces ; ils ont traité nos anathèmes de vains ; leurs vices se sont accrus, fortifiés, multipliés ; la voix de leur impiété est montée jusqu'à toi, et nous n'avons pu prévenir le fléau redoutable dont tu les as frappés. Après avoir longtemps imploré ta miséricorde, louons maintenant ta justice. Accablés sous tes coups, sans doute ils reviendront à toi et reconnaîtront la main qui s'est appesantie sur eux. Mais, ô prodige de dureté ! ô comble de l'aveuglement ! ils ont imputé l'effet de ta puissance au mécanisme aveugle de la nature. Ils ont dit dans leurs cœurs : Brama n'est point. Toutes les propriétés de la matière ne nous sont pas connues ; et la nouvelle preuve de son existence n'en est qu'une de l'ignorance et de la crédulité de ceux qui nous l'opposent. Sur ce fondement ils ont élevé des systèmes, imaginé des hypothèses, tenté des expériences ; mais du haut de sa demeure éternelle, Brama a ri de leurs vains projets. Il a confondu la science audacieuse ; et les bijoux ont brisé, comme le verre, le frein impuissant qu'on opposait à leur loquacité. Qu'ils confessent donc, ces vers orgueilleux, la faiblesse de leur raison et la vanité de leurs efforts. Qu'ils cessent de nier l'existence de Brama, ou de fixer des limites à sa puissance. Brama est, il est tout-puissant ; et il ne se montre pas moins clairement à nous dans ses terribles fléaux que dans ses faveurs ineffables.

« Mais qui les a attirés sur cette malheureuse contrée, ces fléaux ? Ne sont-ce pas tes injustices, homme avide et sans foi ! tes galanteries et tes folles amours, femme mondaine et sans pudeur ! tes excès et tes débordements honteux, voluptueux infâme ! ta dureté pour nos monastères, avare ! tes injustices, magistrat vendu à la faveur ! tes usures, négociant insatiable ! ta mollesse et ton irréligion, courtisan impie et efféminé !

« Et vous sur qui cette plaie s'est particulièrement répandue, femmes et filles plongées dans le désordre ; quand, renonçant

aux devoirs de notre état, nous garderions un silence profond sur vos déréglements, vous portez avec vous une voix plus importune que la nôtre; elle vous suit, et partout elle vous reprochera vos désirs impurs, vos attachements équivoques, vos liaisons criminelles, tant de soins pour plaire, tant d'artifices pour engager, tant d'adresse pour fixer, et l'impétuosité de vos transports et les fureurs de votre jalousie. Qu'attendez-vous donc pour secouer le joug de Cadabra, et rentrer sous les douces lois de Brama? Mais revenons à notre sujet. Je vous disais donc que les mondains s'asseyent hérétiquement pour neuf raisons, la première, etc. »

Ce discours fit des impressions fort différentes. Mangogul et la sultane, qui seuls avaient le secret de l'anneau, trouvèrent que le bramine avait aussi heureusement expliqué le caquet des bijoux par le secours de la religion, qu'Orcotome par les lumières de la raison. Les femmes et les petits-maîtres de la cour dirent que le sermon était séditieux, et le prédicateur un visionnaire. Le reste de l'auditoire le regarda comme un prophète, versa des larmes, se mit en prière, se flagella même, et ne changea point de vie.

Il en fut bruit jusque dans les cafés. Un bel esprit décida que le bramine n'avait qu'effleuré la question, et que sa pièce n'était qu'une déclamation froide et maussade; mais au jugement des dévotes et des illuminés, c'était le morceau d'éloquence le plus solide qu'on eût prononcé dans les temples depuis un siècle. Au mien, le bel esprit et les dévotes avaient raison.

CHAPITRE XVI[1].

VISION DE MANGOGUL.

Ce fut au milieu du caquet des bijoux qu'il s'éleva un autre trouble dans l'empire; ce trouble fut causé par l'usage du penum, ou du petit morceau de drap qu'on appliquait aux moribonds. L'ancien rite ordonnait de le placer sur la bouche. Des réformateurs prétendirent qu'il fallait le mettre au derrière. Les

1. Chapitre qui se trouve pour la première fois dans l'édition de Naigeon.

esprits s'étaient échauffés. On était sur le point d'en venir aux mains, lorsque le sultan, auquel les deux partis en avaient appelé, permit, en sa présence, un colloque entre les plus savants de leurs chefs. L'affaire fut profondément discutée. On allégua la tradition, les livres sacrés et leurs commentateurs. Il y avait de grandes raisons et de puissantes autorités des deux côtés. Mangogul, perplexe, renvoya l'affaire à huitaine. Ce terme expiré, les sectaires et leurs antagonistes reparurent à son audience.

LE SULTAN.

Pontifes, et vous prêtres, asseyez-vous, leur dit-il. Pénétré de l'importance du point de discipline qui vous divise, depuis la conférence qui s'est tenue au pied de notre trône, nous n'avons cessé d'implorer les lumières d'en haut. La nuit dernière, à l'heure à laquelle Brama se plaît à se communiquer aux hommes qu'il chérit, nous avons eu une vision ; il nous a semblé entendre l'entretien de deux graves personnages, dont l'un croyait avoir deux nez au milieu du visage, et l'autre deux trous au cul ; et voici ce qu'ils se disaient. Ce fut le personnage aux deux nez qui parla le premier.

« Porter à tout moment la main à son derrière, voilà un tic bien ridicule...

— Il est vrai...

— Ne pourriez-vous pas vous en défaire?...

— Pas plus que vous de vos deux nez...

— Mais mes deux nez sont réels ; je les vois, je les touche ; et plus je les vois et les touche, plus je suis convaincu que je les ai, au lieu que depuis dix ans que vous vous tâtez et que vous vous trouvez le cul comme un autre, vous auriez dû vous guérir de votre folie...

— Ma folie ! Allez, l'homme aux deux nez ; c'est vous qui êtes fou.

— Point de querelle. Passons, passons : je vous ai dit comment mes deux nez m'étaient venus. Racontez-moi l'histoire de vos deux trous, si vous vous en souvenez...

— Si je m'en souviens ! cela ne s'oublie pas. C'était le trente et un du mois, entre une heure et deux du matin.

— Eh bien !

— Permettez, s'il vous plaît. Je crains ; non. Si je sais

un peu d'arithmétique, il n'y a précisément que ce qu'il faut.

— Cela est bien étrange! cette nuit donc?...

— Cette nuit, j'entendis une voix qui ne m'était pas inconnue, et qui criait : *A moi! à moi!* Je regarde, et je vois une jeune créature effarée, échevelée, qui s'avançait à toutes jambes de mon côté. Elle était poursuivie par un vieillard violent et bourru. A juger du personnage par son accoutrement, et par l'outil dont il était armé, c'était un menuisier. Il était en culotte et en chemise. Il avait les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes, les bras nerveux, le teint basané, le front ridé, le menton barbu, les joues boursouflées, l'œil étincelant, la poitrine velue et la tête couverte d'un bonnet pointu.

— Je le vois.

— La femme qu'il était sur le point d'atteindre, continuait de crier : *A moi! à moi!* et le menuisier disait en la poursuivant : « Tu as beau fuir. Je te tiens; il ne sera pas dit que tu « sois la seule qui n'en ait point. De par tous les diables, tu en « auras un comme les autres. » A l'instant, la malheureuse fait un faux pas, et tombe à plat sur le ventre, se renforçant de crier : *A moi! à moi!* et le menuisier ajoutant : « Crie, crie tant que tu « voudras; tu en auras un, grand ou petit; c'est moi qui t'en « réponds. » A l'instant il lui relève les cotillons, et lui met le derrière à l'air. Ce derrière, blanc comme la neige, gras, ramassé, arrondi, joufflu, potelé, ressemblait comme deux gouttes d'eau à celui de la femme du souverain pontife. »

LE PONTIFE.

De ma femme!

LE SULTAN.

Pourquoi pas?

« Le personnage aux deux trous ajouta : C'était elle en effet, car je me la remets. Le vieux menuisier lui pose un de ses pieds sur les reins, se baisse, passe ses deux mains au bas de ses deux fesses, à l'endroit où les jambes et les cuisses se fléchissent, lui repousse les deux genoux sous le ventre, et lui relève le cul; mais si bien que je pouvais le reconnaître à mon aise, reconnaissance qui ne me déplaisait pas, quoique de dessous les cotillons il sortît une voix défaillante qui criait : *A moi! à moi!* Vous me croirez une âme dure, un cœur impitoyable; mais il ne faut pas se faire meilleur qu'on n'est; et j'avoue, à ma honte,

que dans ce moment, je me sentis plus de curiosité que de commisération, et que je songeai moins à secourir qu'à contempler. »

Ici le grand pontife interrompit encore le sultan, et lui dit : « Seigneur, serais-je par hasard un des deux interlocuteurs de cet entretien?...

— Pourquoi pas?

— L'homme au deux nez?

— Pourquoi pas?

— Et moi, ajouta le chef des novateurs, l'homme aux deux trous?

— Pourquoi pas? »

« Le scélérat de menuisier avait repris son outil qu'il avait mis à terre. C'était un vilebrequin. Il en passe la mèche dans sa bouche, afin de l'humecter; il s'en applique fortement le manche contre le creux de l'estomac, et se penchant sur l'infortunée qui criait toujours : *A moi! à moi!* il se dispose à lui percer un trou où il devait y en avoir deux, et où il n'y en avait point. »

LE PONTIFE.

Ce n'est pas ma femme.

LE SULTAN.

Le menuisier interrompant tout à coup son opération, et se ravisant, dit : « La belle besogne que j'allais faire! Mais aussi « c'eût été sa faute : Pourquoi ne pas se prêter de bonne grâce? « Madame, un petit moment de patience. » Il remet à terre son vilebrequin; il tire de sa poche un ruban couleur de rose pâle; avec le pouce de sa main gauche, il en fixe un bout à la pointe du coccix, et pliant le reste en gouttière, en le pressant entre les deux fesses avec le tranchant de son autre main, il le conduit circulairement jusqu'à la naissance du bas-ventre de la dame, qui, tout en criant : *A moi! à moi!* s'agitait, se débattait, se démenait de droite et de gauche, et dérangeait le ruban et les mesures du menuisier, qui disait : « Madame, il n'est pas « encore temps de crier; je ne vous fais point de mal. Je ne « saurais y procéder avec plus de ménagement. Si vous n'y « prenez garde, la besogne ira tout de travers; mais vous n'aurez « à vous en prendre qu'à vous-même. Il faut accorder à chaque « chose son terrain. Il y a certaines proportions à garder. Cela « est plus important que vous ne pensez. Dans un moment il n'y « aura plus de remède; et vous en serez au désespoir. »

LE PONTIFE.

Et vous entendiez tout cela, seigneur?

LE SULTAN.

Comme je vous entends.

LE PONTIFE.

Et la femme?

LE SULTAN.

Il me sembla, ajoute l'interlocuteur, qu'elle était à demi persuadée; et je présumai, à la distance de ses talons, qu'elle commençait à se résigner. Je ne sais trop ce qu'elle disait au menuisier; mais le menuisier lui répondait : « Ah! c'est de la « raison que cela; qu'on a de peine à résoudre les femmes! » Ses mesures prises un peu plus tranquillement, maître Anofore étendant son ruban couleur de rose pâle sur un petit pied-de-roi, et tenant un crayon, dit à la dame : « Comment le voulez-vous?

« — Je n'entends pas.

« — Est-ce dans la proportion antique, ou dans la proportion moderne?... »

LE PONTIFE.

O profondeur des décrets d'en haut! combien cela serait fou, si cela n'était pas révélé! Soumettons nos entendements, et adorons.

LE SULTAN.

Je ne me rappelle plus la réponse de la dame; mais le menuisier répliqua : « En vérité, elle extravague; cela ne ressem- « blera à rien. On dira : Qui est l'âne qui a percé ce cul-là?... »

LA DAME.

« Trêve de verbiage, maître Anofore, faites-le comme je vous « dis...

ANOFORE.

« Faites-le comme je vous dis! Madame, mais chacun a son « honneur à garder...

LA DAME.

« Je le veux ainsi, et là, vous dis-je. Je le veux, je le veux...

« Le menuisier riait à gorge déployée; et moi donc, croyez-vous que j'étais sérieux? Cependant Anofore trace ses lignes sur le ruban, le remet en place, et s'écrie : « Madame, cela ne se « peut pas; cela n'a pas de sens commun. Quiconque verra ce « cul-là, pour peu qu'il soit connaisseur, se moquera de vous

« et de moi. On sait bien qu'il faut de là là, un intervalle; « mais on ne l'a jamais pratiqué de cette étendue. Trop est « trop. Vous le voulez?... »

LA DAME.

« Eh ! oui, je le veux, et finissons... »

« A l'instant maître Anofore prend son crayon, marque sur les fesses de la dame des lignes correspondantes à celles qu'il avait tirées sur le ruban; il forme son trait carré, en haussant les épaules, et murmurant tout bas : « Quelle mine cela aura! mais « c'est sa fantaisie. » Il ressaisit son vilebrequin, et dit : « Madame le veut là?

« — Oui, là; allez donc...

« — Allons, madame.

« — Qu'y a-t-il encore?

« — Ce qu'il y a? c'est que cela ne se peut.

« — Et pourquoi, s'il vous plaît?

« — Pourquoi? c'est que vous tremblez, et que vous serrez « les fesses; c'est que j'ai perdu de vue mon trait carré, et que « je percerai trop haut ou trop bas. Allons, madame, un peu « de courage.

« — Cela vous est facile à dire; montrez-moi votre mèche; « miséricorde!

« — Je vous jure que c'est la plus petite de ma boutique. « Tandis que nous parlons j'en aurais déjà percé une demi-dou- « zaine. Allons, madame, desserrez; fort bien; encore un peu; à « merveille; encore, encore. » Cependant je voyais le menuisier narquois approcher tout doucement son vilebrequin. Il allait... lorsqu'une fureur mêlée de pitié s'empare de moi. Je me débats; je veux courir au secours de la patiente : mais je me sens garrotté par les deux bras, et dans l'impossibilité de remuer. Je crie au menuisier : « Infâme, coquin, arrête. » Mon cri est accompagné d'un si violent effort, que les liens qui m'attachaient en sont rompus. Je m'élance sur le menuisier : je le saisis à la gorge. Le menuisier me dit : « Qui es-tu? à qui en veux-tu? « est-ce que tu ne vois pas qu'elle n'a point de cul? Connais- « moi; je suis le grand Anofore; c'est moi qui fais des culs à « ceux qui n'en ont point. Il faut que je lui en fasse un, c'est la « volonté de celui qui m'envoie; et après moi, il en viendra un

« autre plus puissant que moi ; il n'aura pas un vilebrequin ; il « aura une gouge, et il achèvera avec sa gouge de lui restituer « ce qui lui manque. Retire-toi, profane ; ou par mon vilebre- « quin, ou par la gouge de mon successeur, je te...

« — A moi ?

« — A toi, oui, à toi... » A l'instant, de sa main gauche il fait bruire l'air de son instrument.

Et l'homme aux deux trous, que vous avez entendu jusqu'ici, dit à l'homme aux deux nez : « Qu'avez-vous ? vous vous éloignez.

— Je crains qu'en gesticulant, vous ne me cassiez un de mes nez. Continuez.

— Je ne sais plus où j'en étais.

— Vous en étiez à l'instrument dont le menuisier faisait bruire l'air...

— Il m'applique sur les épaules un coup du revers de son bras droit, mais un coup si furieux, que j'en suis renversé sur le ventre ; et voilà ma chemise troussée, un autre derrière à l'air ; et le redoutable Anofore qui me menace de la pointe de son outil ; et me dit : « Demande grâce, maroufle ; demande grâce, « ou je t'en fais deux... » Aussitôt je sentis le froid de la mèche du vilebrequin. L'horreur me saisit ; je m'éveille ; et depuis, je me crois deux trous au cul. »

Ces deux interlocuteurs, ajouta le sultan, se mirent alors à se moquer l'un de l'autre. « Ah, ah, ah, il a deux trous au cul !

— Ah, ah, ah, c'est l'étui de tes deux nez ! »

Puis se tournant gravement vers l'assemblée, il dit : « Et vous, pontifes, et vous ministres des autels, vous riez aussi ! et quoi de plus commun que de se croire deux nez au visage, et de se moquer de celui qui se croit deux trous au cul ? »

Puis, après un moment de silence, reprenant un air serein, et s'adressant aux chefs de la secte, il leur demanda ce qu'ils pensaient de sa vision.

« Par Brama, répondirent-ils, c'est une des plus profondes que le ciel ait départies à aucun prophète.

— Y comprenez-vous quelque chose ?

— Non, seigneur.

— Que pensez-vous de ces deux interlocuteurs ?

— Que ce sont deux fous.

— Et s'il leur venait en fantaisie de se faire chefs de parti,

et que la secte des deux trous au cul se mît à persécuter la secte aux deux nez?... »

Les pontifes et les prêtres baissèrent la vue ; et Mangogul dit : « Je veux que mes sujets vivent et meurent à leur mode. Je veux que le penum leur soit appliqué ou sur la bouche, ou au derrière, comme il plaira à chacun d'eux ; et qu'on ne me fatigue plus de ces impertinences. »

Les prêtres se retirèrent ; et au synode qui se tint quelques mois après, il fut déclaré que la vision de Mangogul serait insérée dans le recueil des livres canoniques, qu'elle ne dépara pas.

CHAPITRE XVII.

LES MUSELIÈRES.

Tandis que les bramines faisaient parler Brama, promenaient les Pagodes, et exhortaient les peuples à la pénitence, d'autres songeaient à tirer parti du caquet des bijoux.

Les grandes villes fourmillent de gens que la misère rend industrieux. Ils ne volent ni ne filoutent ; mais ils sont aux filous, ce que les filous sont aux fripons. Ils savent tout, ils font tout, ils ont des secrets pour tout ; ils vont et viennent, ils s'insinuent. On les trouve à la cour, à la ville, au palais, à l'église, à la comédie, chez les courtisanes, au café, au bal, à l'opéra, dans les académies ; ils sont tout ce qu'il vous plaira qu'ils soient. Sollicitez-vous une pension, ils ont l'oreille du ministre. Avez-vous un procès, ils solliciteront pour vous. Aimez-vous le jeu, ils sont croupiers ; la table, ils sont chefs de loge ; les femmes, ils vous introduiront chez Amine ou chez Acaris. De laquelle des deux vous plaît-il d'acheter la mauvaise santé? choisissez ; lorsque vous l'aurez prise, ils se chargeront de votre guérison. Leur occupation principale est d'épier les ridicules des particuliers, et de profiter de la sottise du public. C'est de leur part qu'on distribue au coin des rues, à la porte des temples, à l'entrée des spectacles, à la sortie des promenades, des papiers par lesquels on vous avertit gratis qu'un tel, demeurant au Louvre, dans Saint-Jean, au Temple ou dans l'Abbaye, à telle enseigne, à tel étage, dupe chez lui depuis neuf heures du matin jusqu'à midi, et le reste du jour en ville.

Les bijoux commençaient à peine à parler, qu'un de ces intrigants remplit les maisons de Banza d'un petit imprimé, dont voici la forme et le contenu. On lisait, au titre, en gros caractères :

AVIS AUX DAMES.

Au-dessous, en petit italique :

Par permission de monseigneur le grand sénéchal, et avec l'approbation de messieurs de l'Académie royale des sciences.

Et plus bas :

« Le sieur Éolipile, de l'Académie royale de Banza, membre de la société royale de Monoémugi, de l'académie impériale de Biafara, de l'académie des curieux de Loango, de la société de Camur au Monomotapa, de l'institut d'Érecco, et des académies royales de Béléguanze et d'Angola, qui fait depuis plusieurs années des cours de babioles avec les applaudissements de la cour, de la ville et de la province, a inventé, en faveur du beau sexe, des muselières ou bâillons portatifs, qui ôtent aux bijoux l'usage de la parole, sans gêner leurs fonctions naturelles. Ils sont propres et commodes ; il en a de toute grandeur, pour tout âge et à tout prix ; et il a eu l'honneur d'en fournir aux personnes de la première distinction. »

Il n'est rien tel que d'être d'un corps. Quelque ridicule que soit un ouvrage, on le prône, et il réussit. C'est ainsi que l'invention d'Éolipile fit fortune. On courut en foule chez lui : les femmes galantes y allèrent dans leur équipage ; les femmes raisonnables s'y rendirent en fiacre ; les dévotes y envoyèrent leur confesseur ou leur laquais : on y vit même arriver des tourières. Toutes voulaient avoir une muselière ; et depuis la duchesse jusqu'à la bourgeoise, il n'y eut femme qui n'eût la sienne, ou par air ou pour cause.

Les bramines, qui avaient annoncé le caquet des bijoux comme une punition divine, et qui s'en étaient promis de la réforme dans les mœurs et d'autres avantages, ne virent point sans frémir une machine qui trompait la vengeance du ciel et leurs espérances. Ils étaient à peine descendus de leurs chaires,

qu'ils y remontent, tonnent, éclatent, font parler les oracles, et prononcent que la muselière est une machine infernale, et qu'il n'y a point de salut pour quiconque s'en servira. « Femmes mondaines, quittez vos muselières ; soumettez-vous, s'écrièrent-ils, à la volonté de Brama. Laissez à la voix de vos bijoux réveiller celle de vos consciences ; et ne rougissez point d'avouer des crimes que vous n'avez point eu honte de commettre. »

Mais ils eurent beau crier, il en fut des muselières comme il en avait été des robes sans manches, et des pelisses piquées. Pour cette fois on les laissa s'enrhumer dans leurs temples. On prit des bâillons, et on ne les quitta que quand on en eut reconnu l'inutilité, ou qu'on en fut las.

CHAPITRE XVIII[1].

DES VOYAGEURS.

Ce fut dans ces circonstances, qu'après une longue absence, des dépenses considérables, et des travaux inouïs, reparurent à la cour les voyageurs que Mangogul avait envoyés dans les contrées les plus éloignées pour en recueillir la sagesse ; il tenait à la main leur journal, et faisait à chaque ligne un éclat de rire.

« Que lisez-vous donc de si plaisant? lui demanda Mirzoza.

— Si ceux-là, lui répondit Mangogul, sont aussi menteurs que les autres, du moins ils sont plus gais. Asseyez-vous sur ce sofa, et je vais vous régaler d'un usage des thermomètres dont vous n'avez pas la moindre idée.

« Je vous promis hier, me dit Cyclophile, un spectacle amusant...

MIRZOZA.

Et qui est ce Cyclophile?

MANGOGUL.

C'est un insulaire...

MIRZOZA.

Et de quelle île?...

1. Ce chapitre et le suivant ont paru pour la première fois dans l'édition de Naigeon. Ces digressions, que probablement Naigeon a retrouvées dans des papiers mis au rebut, ne nous paraissent être que des brouillons rejetés avec raison par l'auteur et que son éditeur aurait bien fait de laisser où il les avait trouvés.

MANGOGUL.

Qu'importe?...

MIRZOZA.

Et à qui s'adresse-t-il?...

MANGOGUL.

A un de mes voyageurs...

MIRZOZA.

Vos voyageurs sont donc enfin revenus?...

MANGOGUL.

Assurément; et vous l'ignoriez?

MIRZOZA.

Je l'ignorais...

MANGOGUL.

Ah çà, arrangeons-nous, ma reine; vous êtes quelquefois un peu bégueule. Je vous laisse la maîtresse de vous en aller lorsque ma lecture vous scandalisera.

MIRZOZA.

Et si je m'en allais d'abord?

MANGOGUL.

Comme il vous plaira. »

Je ne sais si Mirzoza resta ou s'en alla; mais Mangogul, reprenant le discours de Cyclophile, lut ce qui suit:

« Ce spectacle amusant, c'est celui de nos temples, et de ce qui s'y passe. La propagation de l'espèce est un objet sur lequel la politique et la religion fixent ici leur attention; et la manière dont on s'en occupe ne sera pas indigne de la vôtre. Nous avons ici des cocus : n'est-ce pas ainsi qu'on appelle dans votre langue ceux dont les femmes se laissent caresser par d'autres? Nous avons donc ici des cocus, autant et plus qu'ailleurs, quoique nous ayons pris des précautions infinies pour que les mariages soient bien assortis.

— Vous avez donc, répondis-je, le secret qu'on ignore ou qu'on néglige parmi nous, de bien assortir les époux?

— Vous n'y êtes pas, reprit Cyclophile; nos insulaires sont conformés de manière à rendre tous les mariages heureux, si l'on y suivait à la lettre les lois usitées.

— Je ne vous entends pas bien, répliquai-je; car dans notre monde rien n'est plus conforme aux lois qu'un mariage; et rien n'est souvent plus contraire au bonheur et à la raison.

— Eh bien! interrompit Cyclophile, je vais m'expliquer. Quoi! depuis quinze jours que vous habitez parmi nous, vous ignorez encore que les bijoux mâles et féminins sont ici de différentes figures? à quoi donc avez-vous employé votre temps? Ces bijoux sont de toute éternité destinés à s'agencer les uns avec les autres; un bijou féminin en écrou est prédestiné à un bijou mâle fait en vis. Entendez-vous?

— J'entends, lui dis-je; cette conformité de figure peut avoir son usage jusqu'à un certain point; mais je ne la crois pas suffisante pour assurer la fidélité conjugale.

— Que désirez-vous de plus?

— Je désirerais que, dans une contrée où tout se règle par des lois géométriques, on eût eu quelque égard au rapport de chaleur entre les conjoints. Quoi! vous voulez qu'une brune de dix-huit ans, vive comme un petit démon, s'en tienne strictement à un vieillard sexagénaire et glacé! Cela ne sera pas, ce vieillard eût-il son bijou masculin en vis sans fin...

— Vous avez de la pénétration, me dit Cyclophile. Sachez donc que nous y avons pourvu...

— Et comment cela?...

— Par une longue suite d'observations sur des cocus bien constatés...

— Et à quoi vous ont mené ces observations?

— A déterminer le rapport nécessaire de chaleur entre deux époux...

— Et ces rapports connus?

— Ces rapports connus, on gradua des thermomètres applicables aux hommes et aux femmes. Leur figure n'est pas la même; la base des thermomètres féminins ressemble à un bijou masculin d'environ huit pouces de long sur un pouce et demi de diamètre; et celle des thermomètres masculins, à la partie supérieure d'un flacon qui aurait précisément en concavité les mêmes dimensions. Les voilà, me dit-il en m'introduisant dans le temple, ces ingénieuses machines dont vous verrez tout à l'heure l'effet; car le concours du peuple et la présence des sacrificateurs m'annoncent le moment des expériences sacrées. »

Nous perçâmes la foule avec peine, et nous arrivâmes dans le sanctuaire, où il n'y avait pour autels que deux lits de damas

sans rideaux. Les prêtres et les prêtresses étaient debout autour, en silence, et tenant des thermomètres dont on leur avait confié la garde, comme celle du feu sacré aux vestales. Au son des hautbois et des musettes, s'approchèrent deux couples d'amants conduits par leurs parents. Ils étaient nus; et je vis qu'une des filles avait le bijou circulaire, et son amant le bijou cylindrique.

« Ce n'est pas là merveille, dis-je à Cyclophile.

— Regardez les deux autres, » me répondit-il.

J'y portai la vue. Le jeune homme avait un bijou parallélipipède, et la fille un bijou carré.

« Soyez attentif à l'opération sainte, » ajouta Cyclophile.

Alors deux prêtres étendirent une des filles sur l'autel; un troisième lui appliqua le thermomètre sacré; et le grand pontife observait attentivement le degré où la liqueur monta en six minutes. Dans le même temps, le jeune homme avait été étendu sur l'autre lit par deux prêtresses; et une troisième lui avait adapté le thermomètre. Le grand prêtre ayant observé ici l'ascension de la liqueur dans le même temps donné, il prononça sur la validité du mariage, et renvoya les époux se conjoindre à la maison paternelle. Le bijou féminin carré et le bijou masculin parallélipipède furent examinés avec la même rigueur, éprouvés avec la même précision; mais le grand prêtre, attentif à la progression des liqueurs, ayant reconnu quelques degrés de moins dans le garçon que dans la fille, selon le rapport marqué par le rituel (car il y avait des limites), monta en chaire, et déclara les parties inhabiles à se conjoindre. Défense à elles de s'unir, sous les peines portées par les lois ecclésiastiques et civiles contre les incestueux. L'inceste dans cette île n'était donc pas une chose tout à fait vide de sens. Il y avait aussi un véritable péché contre nature; c'était l'approche de deux bijoux de différents sexes, dont les figures ne pouvaient s'inscrire ou se circonscrire.

Il se présenta un nouveau mariage. C'était une fille à bijou terminé par une figure régulière de côtés impairs, et un jeune homme à bijou pyramidal, en sorte que la base de la pyramide pouvait s'inscrire dans le polygone de la fille. On leur fit l'essai du thermomètre, et l'excès ou le défaut s'étant trouvé peu considérable dans le rapport des hauteurs des fluides, le pontife prononça qu'il y avait cas de dispense, et l'accorda. On

en faisait autant pour un bijou féminin à plusieurs côtés impairs, recherché par un bijou masculin et prismatique, lorsque les ascensions de liqueur étaient à peu près égales.

Pour peu qu'on ait de géométrie, l'on conçoit aisément que ce qui concernait la mesure des surfaces et des solides était poussé dans l'île à un point de perfection très-élevé, et que tout ce qu'on avait écrit sur les figures isopérimètres y était très-essentiel; au lieu que parmi nous ces découvertes attendent encore leur usage. Les filles et les garçons à bijoux circulaires et cylindriques y passaient pour heureusement nés, parce que de toutes les figures, le cercle est celui qui renferme le plus d'espace sur un même contour.

Cependant les sacrificateurs attendaient pratique. Le chef me démêla dans la foule, et me fit signe d'approcher. J'obéis. « O étranger! me dit-il, tu as été témoin de nos augustes mystères; et tu vois comment parmi nous la religion a des liaisons intimes avec le bien de la société. Si ton séjour y était plus long, il se présenterait sans doute des cas plus rares et plus singuliers; mais peut-être des raisons pressantes te rappellent dans ta patrie. Va, et apprends notre sagesse à tes concitoyens. »

Je m'inclinai profondément; et il continua en ces termes :

« S'il arrive que le thermomètre sacré soit d'une dimension à ne pouvoir être appliqué à une jeune fille, cas extraordinaire, quoique j'en aie vu cinq exemples depuis douze ans, alors un de mes acolytes la dispose au sacrement; et cependant tout le peuple est en prière. Tu dois entrevoir, sans que je m'explique, les qualités essentielles pour l'entrée dans le sacerdoce, et la raison des ordinations.

« Plus souvent le thermomètre ne peut s'appliquer au garçon, parce que son bijou indolent ne se prête pas à l'opération. Alors toutes les grandes filles de l'île peuvent s'approcher et s'occuper de la résurrection du mort. Cela s'appelle faire ses dévotions. On dit d'une fille zélée pour cet exercice, qu'elle est pieuse; elle édifie. Tant il est vrai, ajouta-t-il en me regardant fixement, ô étranger! que tout est opinion et préjugé! On appelle crime chez toi, ce que nous regardons ici comme un acte agréable à la Divinité. On augurerait mal parmi nous, d'une fille qui aurait atteint sa treizième année sans avoir encore

approché des autels; et ses parents lui en feraient de justes et fortes réprimandes [1].

« Si une fille tardive ou mal conformée s'offre au thermomètre sans faire monter la liqueur, elle peut se cloîtrer. Mais il arrive dans notre île, aussi souvent qu'ailleurs, qu'elle s'en repent; et que, si le thermomètre lui était appliqué, elle ferait monter la liqueur aussi haut et aussi rapidement qu'aucune femme du monde. Aussi plusieurs en sont-elles mortes de désespoir. Il s'ensuivait mille autres abus et scandales que j'ai retranchés. Pour illustrer mon pontificat, j'ai publié un diplôme qui fixe le temps, l'âge et le nombre de fois qu'une fille sera thermométrisée avant que de prononcer ses vœux, et notamment la veille et le jour marqués pour sa profession. Je rencontre nombre de femmes qui me remercient de la sagesse de mes règlements, et dont en conséquence les bijoux me sont dévoués; mais ce sont des menus droits que j'abandonne à mon clergé.

« Une fille qui fait monter la liqueur à une hauteur et avec une célérité dont aucun homme ne peut approcher, est constituée courtisane, état très-respectable et très-honoré dans notre île; car il est bon que tu saches que chaque grand seigneur y a sa courtisane, comme chaque femme de qualité y a son géomètre. Ce sont deux modes également sages, quoique la dernière commence à passer.

« Si un jeune homme usé, mal né, ou maléficié, laisse la liqueur du thermomètre immobile, il est condamné au célibat. Un autre, au contraire, qui en fera monter la liqueur à un degré dont aucune femme ne peut approcher, est obligé de se faire moine, comme qui dirait carme ou cordelier. C'est la ressource de quelques riches dévotes à qui les secours séculiers viennent à manquer.

« Ah! combien, s'écriait-il ensuite en levant ses yeux et ses mains au ciel, l'Église a perdu de son ancienne splendeur! »

Il allait continuer, lorsque son aumônier l'interrompant, lui dit : « Monseigneur, votre Grande Sacrificature ne s'aperçoit pas que l'office est fini, et que votre éloquence refroidira le dîner auquel vous êtes attendu. » Le prélat s'arrêta, me fit

1. Il y a bien des analogies entre ce passage et le *Supplément au Voyage de Bougainville*, écrit près d'un quart de siècle plus tard.

baiser son anneau; nous sortîmes du temple avec le reste du peuple; et Cyclophile, reprenant la suite de son discours, me dit :

« Le grand pontife ne vous a pas tout révélé; il ne vous a point parlé ni des accidents arrivés dans l'île, ni des occupations de nos femmes savantes. Ces objets sont pourtant dignes de votre curiosité.

— Vous pouvez apparemment la satisfaire, lui répliquai-je. Eh bien ! quels sont ces accidents et ces occupations? Concernent-ils encore les mariages et les bijoux?

— Justement, répliqua-t-il. Il y a environ trente-cinq ans qu'on s'aperçut dans l'île d'une disette de bijoux masculins cylindriques. Tous les bijoux féminins circulaires s'en plaignirent, et présentèrent au conseil d'État des mémoires et des requêtes, tendant à ce que l'on pourvût à leurs besoins. Le conseil, toujours guidé par des vues supérieures, ne répondit rien pendant un mois. Les cris des bijoux devinrent semblables à ceux d'un peuple affamé qui demande du pain. Les sénateurs nommèrent donc des députés pour constater le fait, et en rapporter à la compagnie. Cela dura encore plus d'un mois. Les cris redoublèrent; et l'on touchait au moment d'une sédition, lorsqu'un bijoutier, homme industrieux, se présenta à l'académie. On fit des essais qui réussirent; et sur l'attestation des commissaires, et d'après la permission du lieutenant de police, il fut gratifié par le conseil d'un brevet portant privilége exclusif de pourvoir, pendant le cours de vingt années consécutives, aux besoins des bijoux circulaires.

« Le second accident fut une disette totale de bijoux féminins polygonaux. On invita tous les artistes à s'occuper de cette calamité. On proposa des prix. Il y eut une multitude de machines inventées, entre lesquelles le prix fut partagé.

« Vous avez vu, ajouta Cyclophile, les différentes figures de nos bijoux féminins. Ils gardent constamment celles qu'ils ont apportées en naissant. En est-il de même parmi vous?

— Non, lui répondis-je. Un bijou féminin européen, asiatique ou africain, a une figure variable à l'infini, *cujuslibet figuræ capax, nullius tenax*.

— Nous ne nous sommes donc pas trompés, reprit-il, dans l'explication que donnèrent nos physiciens sur un phénomène de ce genre. Il y a environ vingt ans qu'une jeune

brune fort aimable parut dans l'île. Personne n'entendait sa langue; mais lorsqu'elle eut appris la nôtre, elle ne voulut jamais dire quelle était sa patrie. Cependant les grâces de sa figure et les agréments de son esprit enchantèrent la plupart de nos jeunes seigneurs. Quelques-uns des plus riches lui proposèrent de l'épouser; et elle se détermina en faveur du sénateur Colibri. Le jour pris, on les conduisit au temple, selon l'usage. La belle étrangère, étendue sur l'autel, présenta aux yeux des spectateurs surpris un bijou qui n'avait aucune figure déterminée, et le thermomètre appliqué, la liqueur monta tout à coup à cent quatre-vingt-dix degrés. Le grand sacrificateur prononça sur-le-champ que ce bijou reléguait la propriétaire dans la classe des courtisanes, et défense fut faite à l'amoureux Colibri de l'épouser. Dans l'impossibilité de l'avoir pour femme, il en fit sa maîtresse. Un jour qu'elle en était apparemment satisfaite, elle lui avoua qu'elle était née dans la capitale de votre empire : ce qui n'a pas peu contribué à nous donner une grande idée de vos femmes. »

Le sultan en était là, lorsque Mirzoza rentra.

« Votre pudeur, toujours déplacée, lui dit Mangogul, vous a privée de la plus délicieuse lecture. Je voudrais bien que vous me dissiez à quoi sert cette hypocrisie qui vous est commune à toutes, sages ou libertines. Sont-ce les choses qui vous effarouchent? Non; car vous les savez. Sont-ce les mots? en vérité, cela n'en vaut pas la peine. S'il est ridicule de rougir de l'action, ne l'est-il pas infiniment davantage de rougir de l'expression? J'aime à la folie les insulaires dont il est question dans ce précieux journal; ils appellent tout par leur nom; la langue en est plus simple, et la notion des choses honnêtes ou malhonnêtes beaucoup mieux déterminée...

MIRZOZA.

Là, les femmes sont-elles vêtues?...

MANGOGUL.

Assurément; mais ce n'est point par décence, c'est par coquetterie : elles se couvrent pour irriter le désir et la curiosité...

MIRZOZA.

Et cela vous paraît tout à fait conforme aux bonnes mœurs?

MANGOGUL.

Assurément...

MIRZOZA.

Je m'en doutais.

MANGOGUL.

Oh! vous vous doutez toujours de tout. »

En s'entretenant ainsi, il feuilletait négligemment son journal, et disait: « Il y a là dedans des usages tout à fait singuliers. Tenez, voilà un chapitre sur la configuration des habitants. Il n'y a rien que votre excellente pruderie ne puisse entendre. En voici un autre sur la toilette des femmes, qui est tout à fait de votre ressort, et dont peut-être vous pourrez tirer parti. Vous ne me répondez pas! Vous vous méfiez toujours de moi.

— Ai-je si grand tort?

— Il faudra que je vous mette entre les mains de Cyclophile, et qu'il vous conduise parmi ses insulaires. Je vous jure que vous en reviendrez infiniment parfaite.

— Il me semble que je le suis assez.

— Il vous semble! cependant je ne saurais presque dire un mot sans vous donner des distractions. Cependant vous en vaudriez beaucoup mieux, et j'en serais beaucoup plus à mon aise, si je pouvais toujours parler, et si vous pouviez toujours m'écouter.

— Et que vous importe que je vous écoute?

— Mais après tout, vous avez raison. Ah çà, à ce soir, à demain, ou à un autre jour, le chapitre de la figure de nos insulaires, et celui de la toilette de leurs femmes. »

CHAPITRE XIX.

DE LA FIGURE DES INSULAIRES, ET DE LA TOILETTE DES FEMMES.

C'était après dîner; Mirzoza faisait des nœuds, et Mangogul, étalé sur un sofa, les yeux à demi fermés, établissait doucement sa digestion. Il avait passé une bonne heure dans le silence et le repos, lorsqu'il dit à la favorite: « Madame se sentirait-elle disposée à m'écouter?

— C'est selon.

— Mais, après tout, comme vous me l'avez dit avec autant de jugement que de politesse, que m'importe que vous m'écoutiez ou non? » Mirzoza sourit, et Mangogul dit : « Qu'on m'apporte le journal de mes voyageurs, et surtout qu'on ne déplace pas les marques que j'y ai faites, ou par ma barbe... »

On lui présente le journal; il l'ouvre et lit : « Les insulaires n'étaient point faits comme on l'est ailleurs. Chacun avait apporté en naissant des signes de sa vocation : aussi en général on y était ce qu'on devait être. Ceux que la nature avait destinés à la géométrie avaient les doigts allongés en compas; mon hôte était de ce nombre. Un sujet propre à l'astronomie avait les yeux en colimaçon; à la géographie, la tête en globe; à la musique ou acoustique, les oreilles en cornet; à l'arpentage, les jambes en jalons; à l'hydraulique... » Ici le sultan s'arrêta; et Mirzoza lui dit : « Eh bien! à l'hydraulique?... » Mangogul lui répondit : « C'est vous qui le demandez; le bijou en ajoutoir, et pissait en jet d'eau; à la chimie, le nez en alambic; à l'anatomie, l'index en scalpel; aux mécaniques, les bras en lime ou en scie, etc. »

Mirzoza ajouta : « Il n'en était pas chez ce peuple comme parmi nous, où tels qui, n'ayant reçu de Brama que des bras nerveux, semblaient être appelés à la charrue, tiennent le timon de votre État, siégent dans vos tribunaux, ou président dans votre académie; où tel, qui ne voit non plus qu'une taupe, passe sa vie à faire des observations, c'est-à-dire à une profession qui demande des yeux de lynx. »

Le sultan continua de lire. « Entre les habitants on en remarquait dont les doigts visaient au compas, la tête au globe, les yeux au télescope, les oreilles au cornet; ces hommes-ci, dis-je à mon hôte, sont apparemment vos virtuoses, de ces hommes universels qui portent sur eux l'affiche de tous les talents. »

Mirzoza interrompit le sultan, et dit : « Je gage que je sais la réponse de l'hôte...

MANGOGUL.

Et quelle est-elle?

MIRZOZA.

Il répondit que ces gens, que la nature semble avoir destinés à tout, n'étaient bons à rien.

MANGOGUL.

Par Brama, c'est cela; en vérité, sultane, vous avez bien de l'esprit. Mon voyageur ajoute que cette conformation des insulaires donnait au peuple entier un certain air automate; quand ils marchent, on dirait qu'ils arpentent; quand ils gesticulent, ils ont l'air de décrire des figures; quand ils chantent, ils déclament avec emphase.

MIRZOZA.

En ce cas, leur musique doit être mauvaise.

MANGOGUL.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

MIRZOZA.

C'est qu'elle doit être au-dessous de la déclamation. »

MANGOGUL.

« A peine eus-je fait quelques tours dans la grande allée de leur jardin public, que je devins le sujet de l'entretien et l'objet de la curiosité. C'est un tombé de la lune, disait l'un; vous vous trompez, disait l'autre, il vient de Saturne. Je le crois habitant de Mercure, disait un troisième. Un quatrième s'approcha de moi, et me dit : « Étranger, pourrait-on vous demander « d'où vous êtes?

« — Je suis du Congo, lui répondis-je.

« — Et où est le Congo? »

« J'allais satisfaire à sa question, lorsqu'il s'éleva autour de moi un bruit de mille voix d'hommes et de femmes qui répétaient : « C'est un Congo, c'est un Congo, c'est un Congo. » Assourdi de cetintamarre, je mis mes mains sur mes oreilles, et je me hâtai de sortir du jardin. Cependant on avait arrêté mon hôte, pour savoir de lui si un Congo était un animal ou un homme. Les jours suivants, sa porte fut obsédée d'une foule d'habitants qui demandaient à voir le Congo. Je me montrai; je parlai; et ils s'éloignèrent tous avec un mépris marqué par des huées, en s'écriant : *Fi donc, c'est un homme.* »

Ici Mirzoza se mit à rire aux éclats. Puis elle ajouta : « Et la toilette? »

Mangogul lui dit : « Madame se rappellerait-elle un certain brame noir, fort original, moitié sensé, moitié fou[1]?

1. Le P. Castel.

— Oui, je me le rappelle. C'était un bon homme qui mettait de l'esprit à tout, et que les autres brames noirs, ses confrères, firent mourir de chagrin.

— Fort bien. Il n'est pas que vous n'ayez entendu parler, ou peut-être même que vous n'ayez vu un certain clavecin où il avait diapasoné les couleurs selon l'échelle des sons, et sur lequel il prétendait exécuter pour les yeux une sonate, un allegro, un presto, un adagio, un cantabile, aussi agréables que ces pièces bien faites le sont pour les oreilles.

— J'ai fait mieux : un jour je lui proposai de me traduire dans un menuet de couleurs, un menuet de sons; et il s'en tira fort bien.

— Et cela vous amusa beaucoup?

— Beaucoup; car j'étais alors un enfant.

— Eh bien! mes voyageurs ont retrouvé la même machine chez leurs insulaires, mais appliquée à son véritable usage.

— J'entends; à la toilette.

— Il est vrai; mais comment cela?

— Comment? le voici. Une pièce de notre ajustement étant donnée, il ne s'agit que de frapper un certain nombre de touches du clavecin pour trouver les harmoniques de cette pièce, et déterminer les couleurs différentes des autres.

— Vous êtes insupportable! On ne saurait vous rien apprendre; vous devinez tout.

— Je crois même qu'il y a dans cette espèce de musique des dissonances à préparer et à sauver.

— Vous l'avez dit.

— Je crois en conséquence que le talent d'une femme de chambre suppose autant de génie et d'expérience, autant de profondeur et d'études que dans un maître de chapelle.

— Et ce qui s'ensuit de là, le savez-vous?

— Non.

— C'est qu'il ne me reste plus qu'à fermer mon journal, et qu'à prendre mon sorbet. Sultane, votre sagacité me donne de l'humeur.

— C'est-à-dire que vous m'aimeriez un peu bête.

— Pourquoi pas? cela nous rapprocherait, et nous nous en amuserions davantage. Il faut une terrible passion pour tenir contre une humiliation qui ne finit point. Je changerai; prenez-y garde.

— Seigneur, ayez pour moi la complaisance de reprendre votre journal, et d'en continuer la lecture.

— Très-volontiers. C'est donc mon voyageur qui va parler. »

« Un jour, au sortir de table, mon hôte se jeta sur un sofa où il ne tarda pas à s'endormir, et j'accompagnai les dames dans leur appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces, nous entrâmes dans un cabinet, grand et bien-éclairé, au milieu duquel il y avait un clavecin. Madame s'assit, promena ses doigts sur le clavier, les yeux attachés sur l'intérieur de la caisse, et dit d'un air satisfait :

« Je le crois d'accord. »

« Et moi, je me disais tout bas : « Je crois qu'elle rêve; » car je n'avais point entendu de son...

« Madame est musicienne, et sans doute elle accompagne?

« — Non.

« — Qu'est-ce donc que cet instrument?

« — Vous l'allez voir. » Puis, se tournant vers ses filles : « Sonnez, dit-elle à l'aînée, pour mes femmes. »

« Il en vint trois, auxquelles elle tint à peu près ce discours :

« Mesdemoiselles, je suis très-mécontente de vous. Il y a plus de six mois que ni mes filles ni moi n'avons été mises avec goût. Cependant vous me dépensez un argent immense. Je vous ai donné les meilleurs maîtres; et il semble que vous n'avez pas encore les premiers principes de l'harmonie. Je veux aujourd'hui que ma fontange soit verte et or. Trouvez-moi le reste. »

« La plus jeune pressa les touches, et fit sortir un rayon blanc, un jaune, un cramoisi, un vert, d'une main; et de l'autre, un bleu et un violet.

« Ce n'est pas cela, dit la maîtresse d'un ton impatient; adoucissez-moi ces nuances. »

« La femme de chambre toucha de nouveau, blanc, citron, bleu turc, ponceau, couleur de rose, aurore et noir.

« Encore pis! dit la maîtresse. Cela est à excéder. Faites le dessus. »

« La femme de chambre obéit; et il en résulta : blanc, orangé, bleu pâle, couleur de chair, soufre et gris.

« La maîtresse s'écria :

« On n'y saurait plus tenir.

« — Si madame voulait faire attention, dit une des deux autres femmes, qu'avec son grand panier et ses petites mules...

« — Mais oui, cela pourrait aller... »

« Ensuite la dame passa dans un arrière-cabinet pour s'habiller dans cette modulation. Cependant l'aînée de ses filles priait la suivante de lui jouer un ajustement de fantaisie, ajoutant :

« Je suis priée d'un bal; et je me voudrais leste, singulière et brillante. Je suis lasse des couleurs pleines.

« — Rien n'est plus aisé, » dit la suivante; et elle toucha gris de perle, avec un clair-obscur qui ne ressemblait à rien; et dit : « Voyez, mademoiselle, comme cela fera bien avec votre coiffure de la Chine, votre mantelet de plumes de paon, votre jupon céladon et or, vos bas cannelle, et vos souliers de jais; surtout si vous vous coiffez en brun, avec votre aigrette de rubis.

« — Tu vaux trop, ma chère, répliqua la jeune fille. Viens toi-même exécuter tes idées. »

« Le tour de la cadette arriva; la suivante qui restait lui dit :

« Votre grande sœur va au bal; mais vous, n'allez-vous pas au temple?...

« — Précisément; et c'est par cette raison que je veux que tu me touches quelque chose de fort coquet.

« — Eh bien! répondit la suivante, prenez votre robe de gaze couleur de feu, et je vais chercher le reste de l'accompagnement. Je n'y suis pas... m'y voici... non... c'est cela... oui, c'est cela; vous serez à ravir... Voyez, mademoiselle : jaune, vert, noir, couleur de feu, azur, blanc et bleu; cela fera à merveille avec vos boucles d'oreilles de topaze de Bohême, une nuance de rouge, deux assassins, trois croissants et sept mouches... »

« Ensuite elles sortirent, en me faisant une profonde révérence. Seul, je me disais : « Elles sont aussi folles ici que chez nous. Ce clavecin épargne pourtant bien de la peine. »

Mirzoza, interrompant la lecture, dit au sultan : « Votre voyageur aurait bien dû nous apporter une ariette au moins d'ajustements notés, avec la basse chiffrée.

LE SULTAN.

C'est ce qu'il a fait.

MIRZOZA.

Et qui est-ce qui nous jouera cela?

LE SULTAN.

Mais quelqu'un des disciples du brame noir; celui entre les mains duquel son instrument oculaire est resté. Mais en avez-vous assez?

MIRZOZA.

Y en a-t-il encore beaucoup?...

LE SULTAN.

Non; encore quelques pages, et vous en serez quitte...

MIRZOZA.

Lisez-les.

LE SULTAN.

« J'en étais là, dit mon journal, lorsque la porte du cabinet où la mère était entrée, s'ouvrit, et m'offrit une figure si étrangement déguisée, que je ne la reconnus pas. Sa coiffure pyramidale et ses mules en échasses l'avaient agrandie d'un pied et demi; elle avait avec cela une palatine blanche, un mantelet orange, une robe de velours ras bleu pâle, un jupon couleur de chair, des bas soufre, et des mules petit-gris; mais ce qui me frappa surtout, ce fut un panier pentagone, à angles saillants et rentrants, dont chacun portait une toise de projection. Vous eussiez dit que c'était un donjon ambulant, flanqué de cinq bastions. L'une des filles parut ensuite.

« Miséricorde! s'écria la mère, qui est-ce qui vous a ajustée de la sorte? Retirez-vous! vous me faites horreur. Si l'heure du bal n'était pas si proche, je vous ferais déshabiller. J'espère du moins que vous vous masquerez. » Puis, s'adressant à la cadette : « Pour cela, » dit-elle, en la parcourant de la tête aux pieds, « voilà qui est raisonnable et décent. »

« Cependant monsieur, qui avait aussi fait sa toilette après sa médianoche, se montra avec un chapeau couleur de feuille morte, sous lequel s'étendait une longue perruque en volutes, un habit de drap à double broche, avec des parements en carré long, d'un pied et demi chacun; cinq boutons par devant, quatre poches, mais point de plis ni de paniers; une culotte et des bas chamois, des souliers de maroquin vert; le tout tenant ensemble, et formant un pantalon. »

Ici Mangogul s'arrêta et dit à Mirzoza, qui se tenait les côtés : « Ces insulaires vous paraissent fort ridicules... »

Mirzoza, lui coupant la parole, ajouta : « Je vous dispense du reste; pour cette fois, sultan, vous avez raison; que ce soit, je vous prie, sans tirer à conséquence. Si vous vous avisez de devenir raisonnable, tout est perdu. Il est sûr que nous paraîtrions aussi bizarres à ces insulaires, qu'ils nous le paraissent; et qu'en fait de modes, ce sont les fous qui donnent la loi aux sages, les courtisanes qui la donnent aux honnêtes femmes, et qu'on n'a rien de mieux à faire que de la suivre. Nous rions en voyant les portraits de nos aïeux, sans penser que nos neveux riront en voyant les nôtres.

MANGOGUL.

J'ai donc eu une fois en ma vie le sens commun!...

MIRZOZA.

Je vous le pardonne; mais n'y retournez pas...

MANGOGUL.

Avec toute votre sagacité, l'harmonie, la mélodie et le clavecin oculaire...

MIRZOZA.

Arrêtez, je vais continuer... donnèrent lieu à un schisme qui divisa les hommes, les femmes et tous les citoyens. Il y eut une insurrection d'école contre école, de maître contre maître; on disputa, on s'injuria, on se haït.

— Fort bien; mais ce n'est pas tout.

— Aussi, n'ai-je pas tout dit.

— Achevez.

— Ainsi qu'il est arrivé dernièrement à Banza, dans la querelle sur les sons, où les sourds se montrèrent les plus entêtés disputeurs. Dans la contrée de vos voyageurs, ceux qui crièrent le plus longtemps et le plus haut sur les couleurs, ce furent les aveugles... »

A cet endroit, le sultan dépité prit les cahiers de ses voyageurs, et les mit en pièces.

« Eh? que faites-vous là?

— Je me débarrasse d'un ouvrage inutile.

— Pour moi, peut-être; mais pour vous?

— Tout ce qui n'ajoute rien à votre bonheur m'est indifférent.

— Je vous suis donc bien chère?

— Voilà une question à détacher de toutes les femmes. Non, elles ne sentent rien ; elles croient que tout leur est dû ; quoi qu'on fasse pour elles, on n'en a jamais fait assez. Un moment de contrariété efface une année de service. Je m'en vais.

— Non, vous restez ; allons, approchez-vous, et baisez-moi... »

Le sultan l'embrassa, et dit :

« N'est-il pas vrai que nous ne sommes que des marionnettes ?

— Oui, quelquefois. »

CHAPITRE XX.

LES DEUX DÉVOTES.

Le sultan laissait depuis quelques jours les bijoux en repos. Des affaires importantes, dont il était occupé, suspendaient les effets de sa bague. Ce fut dans cet intervalle que deux femmes de Banza apprêtèrent à rire à toute la ville.

Elles étaient dévotes de profession. Elles avaient conduit leurs intrigues avec toute la discrétion possible, et jouissaient d'une réputation que la malignité même de leurs semblables avait respectée. Il n'était bruit dans les mosquées que de leur vertu. Les mères les proposaient en exemple à leurs filles ; les maris à leurs femmes. Elles tenaient l'une et l'autre, pour maxime principale, que le scandale est le plus grand de tous les péchés. Cette conformité de sentiments, mais surtout la difficulté d'édifier à peu de frais un prochain clairvoyant et malin, l'avait emporté sur la différence de leurs caractères ; et elles étaient très-bonnes amies.

Zélide recevait le bramine de Sophie ; c'était chez Sophie que Zélide conférait avec son directeur ; et en s'examinant un peu, l'une ne pouvait guère ignorer ce qui concernait le bijou de l'autre ; mais l'indiscrétion bizarre de ces bijoux les tenait toutes deux dans de cruelles alarmes. Elles se voyaient à la veille d'être démasquées, et de perdre cette réputation de vertu qui leur avait coûté quinze ans de dissimulation et de manége, et dont elles étaient alors fort embarrassées.

Il y avait des moments où elles auraient donné leur vie, du moins Zélide, pour être aussi décriées que la plus grande partie de leurs connaissances. « Que dira le monde ? que fera mon

mari?... Quoi! cette femme si réservée, si modeste, si vertueuse; cette Zélide n'est... comme les autres... Ah! cette idée me désespère!... Oui, je voudrais n'en avoir point, n'en avoir jamais eu, » s'écriait brusquement Zélide.

Elle était alors avec son amie, que les mêmes réflexions occupaient, mais qui n'en était pas autant agitée. Les dernières paroles de Zélide la firent sourire.

« Riez, madame, ne vous contraignez point. Éclatez, lui dit Zélide dépitée. Il y a vraiment de quoi.

— Je connais comme vous, lui répondit froidement Sophie, tout le danger qui nous menace; mais le moyen de s'y soustraire? car vous conviendrez, avec moi, qu'il n'y a pas d'apparence que votre souhait s'accomplisse.

— Imaginez donc un expédient, repartit Zélide.

— Oh! reprit Sophie, je suis lasse de me creuser : je n'imagine rien... S'aller confiner dans le fond d'une province, est un parti; mais laisser à Banza les plaisirs, et renoncer à la vie, c'est ce que je ne ferai point. Je sens que mon bijou ne s'accommodera jamais de cela.

— Que faire donc?...

— Que faire! Abandonner tout à la Providence, et rire, à mon exemple, du qu'en dira-t-on. J'ai tout tenté pour concilier la réputation et les plaisirs. Mais puisqu'il est dit qu'il faut renoncer à la réputation, conservons au moins les plaisirs. Nous étions uniques. Eh bien! ma chère, nous ressemblerons à cent mille autres; cela vous paraît-il donc si dur?

— Oui, sans doute, répliqua Zélide; il me paraît dur de ressembler à celles pour qui l'on avait affecté un mépris souverain. Pour éviter cette mortification, je m'enfuirais, je crois, au bout du monde.

— Partez, ma chère, continua Sophie; pour moi, je reste... Mais à propos, je vous conseille de vous pourvoir de quelque secret, pour empêcher votre bijou de babiller en route.

— En vérité, reprit Zélide, la plaisanterie est ici de bien mauvaise grâce; et votre intrépidité...

— Vous vous trompez, Zélide, il n'y a point d'intrépidité dans mon fait. Laisser prendre aux choses un train dont on ne peut les détourner, c'est résignation. Je vois qu'il faut être

déshonorée; eh bien! déshonorée pour déshonorée, je m'épargnerai du moins de l'inquiétude le plus que je pourrai.

— Déshonorée! reprit Zélide, fondant en larmes; déshonorée! Quel coup! Je n'y puis résister... Ah, maudit bonze! c'est toi qui m'as perdue. J'aimais mon époux; j'étais née vertueuse; je l'aimerais encore, si tu n'avais abusé de ton ministère et de ma confiance. Déshonorée! chère Sophie... »

Elle ne put achever. Les sanglots lui coupèrent la parole; et elle tomba sur un canapé, presque désespérée. Zélide ne reprit l'usage de la voix que pour s'écrier douloureusement : « Ah! ma chère Sophie, j'en mourrai... Il faut que j'en meure. Non, je ne survivrai jamais à ma réputation...

— Mais, Zélide, ma chère Zélide, ne vous pressez pourtant pas de mourir : peut-être que... lui dit Sophie.

— Il n'y a peut-être qui tienne; il faut que j'en meure...

— Mais peut-être qu'on pourrait...

— On ne pourra rien, vous dis-je... Mais parlez, ma chère, que pourrait-on?

— Peut-être qu'on pourrait empêcher un bijou de parler.

— Ah! Sophie, vous cherchez à me soulager par de fausses espérances; vous me trompez.

— Non, non, je ne vous trompe point; écoutez-moi seulement, au lieu de vous désespérer comme une folle. J'ai entendu parler de Frénicol, d'Éolipile, de bâillons et de muselières.

— Eh, qu'ont de commun Frénicol, Éolipile et les muselières, avec le danger qui nous menace? Qu'a à faire ici mon bijoutier? et qu'est-ce qu'une muselière?

— Le voici, ma chère. Une muselière est une machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'académie et perfectionnée par Éolipile, qui se faisait toutefois les honneurs de l'invention.

— Eh bien! cette machine imaginée par Frénicol, approuvée par l'académie et perfectionnée par ce benêt d'Éolipile?...

— Oh! vous êtes d'une vivacité qui passe l'imagination. Eh bien! cette machine s'applique et rend un bijou discret, malgré qu'il en ait...

— Serait-il bien vrai, ma chère?

— On le dit.

— Il faut savoir cela, reprit Zélide, et sur-le-champ. »

Elle sonna; une de ses femmes parut; et elle envoya chercher Frénicol[1].

« Pourquoi pas Éolipile? dit Sophie.

— Frénicol marque moins, » répondit Zélide.

Le bijoutier ne se fit pas attendre.

« Ah! Frénicol, vous voilà, lui dit Zélide; soyez le bienvenu. Dépêchez-vous, mon cher, de tirer deux femmes d'un embarras cruel...

— De quoi s'agit-il, mesdames?... Vous faudrait-il quelques rares bijoux?...

— Non; mais nous en avons deux, et nous voudrions bien...

— Vous en défaire, n'est-ce pas? Eh bien! mesdames, il faut les voir. Je les prendrai, ou nous ferons un échange...

— Vous n'y êtes pas, monsieur Frénicol; nous n'avons rien à troquer...

— Ah! je vous entends; c'est quelques boucles d'oreilles que vous auriez envie de perdre, de manière que vos époux les retrouvassent chez moi...

— Point du tout. Mais, Sophie, dites-lui donc de quoi il est question!

— Frénicol, continua Sophie, nous avons besoin de deux... Quoi! vous n'entendez pas?...

— Non, madame; comment voulez-vous que j'entende? Vous ne me dites rien...

— C'est, répondit Sophie, que, quand une femme a de la pudeur, elle souffre à s'exprimer sur certaines choses...

— Mais, reprit Frénicol, encore faut-il qu'elle s'explique. Je suis bijoutier et non pas devin.

— Il faut pourtant que vous me deviniez...

— Ma foi, mesdames, plus je vous envisage et moins je vous comprends. Quand on est jeunes, riches et jolies comme vous, on n'en est pas réduites à l'artifice : d'ailleurs, je vous dirai sincèrement que je n'en vends plus. J'ai laissé le commerce de ces babioles à ceux de mes confrères qui commencent. »

Nos dévotes trouvèrent l'erreur du bijoutier si ridicule, qu'elles lui firent toutes deux en même temps un éclat de rire qui le déconcerta.

1. Le bijoutier La Frenaye.

« Souffrez, mesdames, leur dit-il, que je vous fasse la révérence et que je me retire. Vous pouviez vous dispenser de m'appeler d'une lieue pour plaisanter à mes dépens.

— Arrêtez, mon cher, arrêtez, lui dit Zélide en continuant de rire. Ce n'était point notre dessein. Mais, faute de nous entendre, il vous est venu des idées si burlesques...

— Il ne tient qu'à vous, mesdames, que j'en aie enfin de plus justes. De quoi s'agit-il?

— Oh! mons Frénicol, souffrez que je rie tout à mon aise avant que de vous répondre. »

Zélide rit à s'étouffer. Le bijoutier songeait en lui-même qu'elle avait des vapeurs ou qu'elle était folle, et prenait patience. Enfin, Zélide cessa.

« Eh bien! lui dit-elle, il est question de nos bijoux; des nôtres, entendez-vous, monsieur Frénicol? Vous savez apparemment que, depuis quelque temps, il y en a plusieurs qui se sont mis à jaser comme des pies; or, nous voudrions bien que les nôtres ne suivissent point ce mauvais exemple.

— Ah! j'y suis maintenant; c'est-à-dire, reprit Frénicol, qu'il vous faut une muselière...

— Fort bien, vous y êtes en effet. On m'avait bien dit que monsieur Frénicol n'était pas un sot...

— Madame, vous avez bien de la bonté. Quant à ce que vous me demandez, j'en ai de toutes sortes, et de ce pas je vais vous en chercher. »

Frénicol partit; cependant Zélide embrassait son amie et la remerciait de son expédient : et moi, dit l'auteur africain, j'allai me reposer en attendant qu'il revînt.

CHAPITRE XXI.

RETOUR DU BIJOUTIER.

Le bijoutier revint et présenta à nos dévotes deux muselières des mieux conditionnées.

« Ah! miséricorde! s'écria Zélide. Quelles muselières! quelles énormes muselières sont-ce là! et qui sont les malheureuses à qui cela servira? Cela a une toise de long. Il faut, en

vérité, mon ami, que vous ayez pris mesure sur la jument du sultan.

— Oui, dit nonchalamment Sophie, après les avoir considérées et compassées avec les doigts : vous avez raison ; et il n'y a que la jument du sultan ou la vieille Rimosa à qui elles puissent convenir...

— Je vous jure, mesdames, reprit Frénicol, que c'est la grandeur ordinaire ; et que Zelmaïde, Zyrphile, Amiane, Zulique et cent autres en ont pris de pareilles...

— Cela est impossible, répliqua Zélide.

— Cela est pourtant, repartit Frénicol : mais toutes ont dit comme vous; et, comme elles, si vous voulez vous détromper, vous le pouvez à l'essai...

— Monsieur Frénicol en dira tout ce qu'il voudra ; mais il ne me persuadera jamais que cela me convienne, dit Zélide.

— Ni à moi, dit Sophie. Qu'il nous en montre d'autres, s'il en a. »

Frénicol, qui avait éprouvé plusieurs fois qu'on ne convertissait pas les femmes sur cet article, leur présenta des muselières de treize ans.

« Ah ! voilà ce qu'il nous faut ! s'écrièrent-elles toutes deux en même temps.

— Je le souhaite, répondit tout bas Frénicol.

— Combien les vendez-vous? dit Zélide...

— Madame, ce n'est que dix ducats...

— Dix ducats ! vous n'y pensez pas, Frénicol...

— Madame, c'est en conscience...

— Vous nous faites payer la nouveauté...

— Je vous jure, mesdames, que c'est argent troqué...

— Il est vrai qu'elles sont joliment travaillées; mais dix ducats, c'est une somme...

— Je n'en rabattrai rien.

— Nous irons chez Éolipile.

— Vous le pouvez, mesdames: mais il y a ouvrier et ouvrier, muselières et muselières. »

Frénicol tint ferme, et Zélide en passa par là. Elle paya les deux muselières; et le bijoutier s'en retourna, bien persuadé qu'elles leur seraient trop courtes et qu'elles ne tarderaient pas à lui revenir pour le quart de ce qu'il les avait vendues. Il se

trompa. Mangogul ne s'étant point trouvé à portée de tourner sa bague sur ces deux femmes, il ne prit aucune envie à leurs bijoux de parler plus haut qu'à l'ordinaire, heureusement pour elles; car Zélide, ayant essayé sa muselière, la trouva la moitié trop petite. Cependant elle ne s'en défit pas, imaginant presque autant d'inconvénient à la changer qu'à ne s'en point servir.

On a su ces circonstances d'une de ses femmes, qui les dit en confidence à son amant, qui les redit en confidence à d'autres, qui les confièrent sous le secret à tout Banza. Frénicol parla de son côté; l'aventure de nos dévotes devint publique et occupa quelque temps les médisants du Congo.

Zélide en fut inconsolable. Cette femme, plus à plaindre qu'à blâmer, prit son bramine en aversion, quitta son époux et s'enferma dans un couvent. Pour Sophie, elle leva le masque, brava les discours, mit du rouge et des mouches, se répandit dans le grand monde et eut des aventures.

CHAPITRE XXII.

SEPTIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE BIJOU SUFFOQUÉ.

Quoique les bourgeoises de Banza se doutassent que les bijoux de leur espèce n'auraient pas l'honneur de parler, toutes cependant se munirent de muselières. On eut à Banza sa muselière, comme on prend ici le deuil de cour.

En cet endroit, l'auteur africain remarque avec étonnement que la modicité du prix et la roture des muselières n'en firent point cesser la mode au sérail. « Pour cette fois, dit-il, l'utilité l'emporta sur le préjugé. » Une réflexion aussi commune ne valait pas la peine qu'il se répétât : mais il m'a semblé que c'était le défaut de tous les anciens auteurs du Congo, de tomber dans des redites, soit qu'ils se fussent proposé de donner ainsi un air de vraisemblance et de facilité à leurs productions; soit qu'ils n'eussent pas, à beaucoup près, autant de fécondité que leurs admirateurs le supposent.

Quoi qu'il en soit, un jour, Mangogul, se promenant dans ses jardins, accompagné de toute sa cour, s'avisa de tourner sa bague

sur Zélaïs. Elle était jolie et soupçonnée de plusieurs aventures; cependant son bijou ne fit que bégayer et ne proféra que quelques mots entrecoupés qui ne signifiaient rien et que les persifleurs interprétèrent comme ils voulurent... « Ouais, dit le sultan, voici un bijou qui a la parole bien malaisée. Il faut qu'il y ait ici quelque chose qui lui gêne la prononciation. » Il appliqua donc plus fortement son anneau. Le bijou fit un second effort pour s'exprimer; et, surmontant en partie l'obstacle qui lui fermait la bouche, on entendit très-distinctement : « Ahi... ahi... J'ét... j'ét... j'étouffe. Je n'en puis plus... Ahi... ahi... J'étouffe. »

Zélaïs se sentit aussitôt suffoquer : son visage pâlit, sa gorge s'enfla, et elle tomba, les yeux fermés et la bouche entr'ouverte, entre les bras de ceux qui l'environnaient.

Partout ailleurs Zélaïs eût été promptement soulagée. Il ne s'agissait que de la débarrasser de sa muselière et de rendre à son bijou la respiration; mais le moyen de lui porter une main secourable en présence de Mangogul! « Vite, vite, des médecins, s'écriait le sultan; Zélaïs se meurt. »

Des pages coururent au palais et revinrent, les docteurs s'avançant gravement sur leurs traces; Orcotome était à leur tête. Les uns opinèrent pour la saignée, les autres pour le kermès; mais le pénétrant Orcotome fit transporter Zélaïs dans un cabinet voisin, la visita et coupa les courroies de son caveçon. Ce bijou emmuselé fut un de ceux qu'il se vanta d'avoir vu dans le paroxysme.

Cependant le gonflement était excessif, et Zélaïs eût continué de souffrir si le sultan n'eût eu pitié de son état. Il retourna sa bague; les humeurs se remirent en équilibre; Zélaïs revint, et Orcotome s'attribua le miracle de cette cure.

L'accident de Zélaïs et l'indiscrétion de son médecin discréditèrent beaucoup les muselières. Orcotome, sans égard pour les intérêts d'Éolipile, se proposa d'élever sa fortune sur les débris de la sienne; se fit annoncer pour médecin attitré des bijoux enrhumés; et l'on voit encore son affiche dans les rues détournées. Il commença par gagner de l'argent et finit par être méprisé. Le sultan s'était fait un plaisir de rabattre la présomption de l'empirique. Orcotome se vantait-il d'avoir réduit au silence quelque bijou qui n'avait jamais soufflé le mot? Mangogul avait la cruauté de le faire parler. On en vint jusqu'à remar-

quer que tout bijou qui s'ennuyait de se taire n'avait qu'à recevoir deux ou trois visites d'Orcotome. Bientôt on le mit, avec Éolipile, dans la classe des charlatans; et tous deux y demeureront jusqu'à ce qu'il plaise à Brama de les en tirer.

On préféra la honte à l'apoplexie. « On meurt de celle-ci, » disait-on. On renonça donc aux muselières; on laissa parler les bijoux, et personne n'en mourut.

CHAPITRE XXIII.

HUITIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LES VAPEURS.

Il y eut un temps, comme on voit, que les femmes, craignant que leurs bijoux ne parlassent, étaient suffoquées, se mouraient : mais il en vint un autre, qu'elles se mirent au-dessus de cette frayeur, se défirent des muselières et n'eurent plus que des vapeurs.

La favorite avait, entre ses complaisantes, une fille singulière. Son humeur était charmante, quoique inégale. Elle changeait de visage dix fois par jour; mais quel que fût celui qu'elle prît, il plaisait. Unique dans sa mélancolie, ainsi que dans sa gaieté, il lui échappait, dans ses moments les plus extravagants, des propos d'un sens exquis; et il lui venait, dans les accès de sa tristesse, des extravagances très-réjouissantes.

Mirzoza s'était si bien faite à Callirhoé, c'était le nom de cette jeune folle, qu'elle ne pouvait presque s'en passer. Une fois que le sultan se plaignait à la favorite de je ne sais quoi d'inquiet et de froid qu'il lui remarquait :

« Prince, lui dit-elle, embarrassée de ses reproches, sans mes trois bêtes, mon serin, ma chartreuse[1] et Callirhoé, je ne vaux rien; et vous voyez bien que la dernière me manque...

— Et pourquoi n'est-elle pas ici? lui demanda Mangogul.

— Je ne sais, répondit Mirzoza; mais il y a quelques mois qu'elle m'annonça que, si Mazul faisait la campagne, elle ne pourrait se dispenser d'avoir des vapeurs; et Mazul partit hier...

[1] Chatte d'un gris-cendré.

— Passe encore pour celle-là, répliqua le sultan. Voilà ce qui s'appelle des vapeurs bien fondées. Mais vis-à-vis de quoi s'avisent d'en avoir cent autres, dont les maris sont tout jeunes, et qui ne se laissent pas manquer d'amants?

— Prince, répondit un courtisan, c'est une maladie à la mode. C'est un air à une femme que d'avoir des vapeurs. Sans amants et sans vapeurs, on n'a aucun usage du monde; et il n'y a pas une bourgeoise à Banza qui ne s'en donne. »

Mangogul sourit et se détermina sur-le-champ à visiter quelques-unes de ces vaporeuses. Il alla droit chez Salica. Il la trouva couchée, la gorge decouverte, les yeux allumés, la tête échevelée, et à son chevet le petit médecin bègue et bossu Farfadi, qui lui faisait des contes. Cependant elle allongeait un bras, puis un autre, bâillait, soupirait, se portait la main sur le front et s'écriait douloureusement : « Ahi... Je n'en puis plus... Ouvrez les fenêtres... Donnez-moi de l'air... Je n'en puis plus; je me meurs... »

Mangogul prit le moment que ses femmes troublées aidaient Farfadi à alléger ses couvertures, pour tourner sa bague sur elle; et l'on entendit à l'instant : « Oh! que je m'ennuie de ce train! Voilà-t-il pas que madame s'est mis en tête d'avoir des vapeurs! Cela durera la huitaine; et je veux mourir si je sais à propos de quoi : car après les efforts de Farfadi pour déraciner ce mal, il me semble qu'il a tort de persister. »

« Bon, dit le sultan en retournant sa bague, j'entends. Celle-ci a des vapeurs en faveur de son médecin. Voyons ailleurs. »

Il passa de l'hôtel de Salica dans celui d'Arsinoé, qui n'en est pas éloigné. Il entendit, dès l'entrée de son appartement, de grands éclats de rire et s'avança, comptant la trouver en compagnie : cependant elle était seule; et Mangogul n'en fut pas trop surpris. « Une femme se donnant des vapeurs, elle se les donne apparemment, dit-il, tristes ou gaies, selon qu'il est à propos. »

Il tourna sa bague sur elle, et sur-le-champ son bijou se mit à rire à gorge déployée. Il passa brusquement de ses ris immodérés à des lamentations ridicules sur l'absence de Narcès, à qui il conseillait en bon ami de hâter son retour, et continua sur nouveaux frais à sangloter, pleurer, gémir, soupirer, se désespérer, comme s'il eût enterré tous les siens.

Le sultan se contenant à peine d'éclater d'une affliction si

bizarre, retourna sa bague et partit, laissant Arsinoé et son bijou se lamenter tout à leur aise et concluant en lui-même la fausseté du proverbe.

CHAPITRE XXIV.

NEUVIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

DES CHOSES PERDUES ET RETROUVÉES.

Pour servir de supplément au savant Traité de Pancirolle[1] *et aux Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Mangogul s'en revenait dans son palais, occupé des ridicules que les femmes se donnent, lorsqu'il se trouva, soit distraction de sa part, soit méprise de son anneau, sous les portiques du somptueux édifice que Thélis a décoré des riches dépouilles de ses amants. Il profita de l'occasion pour interroger son bijou.

Thélis était femme de l'émir Sambuco, dont les ancêtres avaient régné dans la Guinée. Sambuco s'était acquis de la considération dans le Congo par cinq ou six victoires célèbres qu'il avait remportées sur les ennemis d'Erguebzed. Non moins habile négociateur que grand capitaine, il avait été chargé des ambassades les plus distinguées et s'en était tiré supérieurement. Il vit Thélis au retour de Loango et il en fut épris. Il touchait alors à la cinquantaine et Thélis ne passait pas vingt-cinq ans. Elle avait plus d'agréments que de beauté; les femmes disaient qu'elle était très-bien et les hommes la trouvaient adorable. De puissants partis l'avaient recherchée; mais soit qu'elle eût déjà ses vues, soit qu'il y eût entre elle et ses soupirants disproportion de fortune, ils avaient tous été refusés. Sambuco la vit, mit à ses pieds des richesses immenses, un nom, des lauriers et des titres qui ne le cédaient qu'à ceux des souverains, et l'obtint[2].

Thélis fut ou parut vertueuse pendant six semaines entières

1. *Rerum memorabilium libri duo,* Amberg, 1599. Ouvrage de Panciroli, traitant des arts anciens qui se sont perdus et des découvertes des modernes.

2. Ce commencement pourrait faire penser que Sambuco est le maréchal de Villars qui emmenait sa femme même en campagne à ce que dit Saint-Simon; mais quoique Mlle de Varangeville ait été chansonnée sous ses deux noms de fille et de femme dans le *Recueil* de Maurepas, la fin du chapitre est faite pour dérouter cette première supposition. Plus loin (c. XXVII) Sambuco pourra être confondu avec Villeroy. Quant à Thélis, la femme dont elle se rapprocherait le plus serait Mme de Tencin; mais ..

après son mariage; mais un bijou né voluptueux se dompte rarement de lui-même, et un mari quinquagénaire, quelque héros qu'il soit d'ailleurs, est un insensé, s'il se promet de vaincre cet ennemi. Quoique Thélis mît dans sa conduite de la prudence, ses premières aventures ne furent point ignorées. C'en fut assez dans la suite pour lui en supposer de secrètes, et Mangogul, curieux de ces vérités, se hâta de passer du vestibule de son palais dans son appartement.

On était alors au milieu de l'été : il faisait une chaleur extrême, et Thélis, après le dîner, s'était jetée sur un lit de repos, dans un arrière-cabinet orné de glaces et de peintures. Elle dormait, et sa main était encore appuyée sur un recueil de contes persans qui l'avaient assoupie.

Mangogul la contempla quelque temps, convint qu'elle avait des grâces, et tourna sa bague sur elle. « Je m'en souviens encore, comme si j'y étais, dit incontinent le bijou de Thélis : neuf preuves d'amour en quatre heures. Ah! quels moments! que Zermounzaïd est un homme divin! Ce n'est point là le vieux et glacé Sambuco. Cher Zermounzaïd, j'avais ignoré les vrais plaisirs, le bien réel; c'est toi qui me l'as fait connaître. »

Mangogul, qui désirait s'instruire des particularités du commerce de Thélis avec Zermounzaïd, que le bijou lui dérobait, en ne s'attachant qu'à ce qui frappe le plus un bijou, frotta quelque temps le chaton de sa bague contre sa veste, et l'appliqua sur Thélis, tout étincelant de lumière. L'effet en parvint bientôt jusqu'à son bijou, qui mieux instruit de ce qu'on lui demandait, reprit d'un ton plus historique :

« Sambuco commandait l'armée du Monoémugi, et je le suivais en campagne. Zermounzaïd servait sous lui en qualité de colonel, et le général, qui l'honorait de sa confiance, nous avait mis sous son escorte. Le zélé Zermounzaïd ne désempara pas de son poste : il lui parut trop doux, pour le céder à quelque autre; et le danger de le perdre fut le seul qu'il craignit de toute la campagne.

« Pendant le quartier d'hiver, je reçus quelques nouveaux hôtes, Cacil, Jékia, Almamoum, Jasub, Sélim, Manzora, Néreskim, tous militaires que Zermounzaïd avait mis à la mode, mais qui ne le valaient pas. Le crédule Sambuco s'en reposait de la vertu de sa femme sur elle-même, et sur les soins de Zermoun-

zaïd ; et tout occupé des détails immenses de la guerre, et des grandes opérations qu'il méditait pour la gloire du Congo, il n'eut jamais le moindre soupçon que Zermounzaïd le trahît, et que Thélis lui fût infidèle.

« La guerre continua ; les armées rentrèrent en campagne, et nous reprîmes nos litières. Comme elles allaient très-lentement, insensiblement le corps de l'armée gagna de l'avance sur nous, et nous nous trouvâmes à l'arrière-garde. Zermounzaïd la commandait. Ce brave garçon, que la vue des grands périls n'avait jamais écarté du chemin de la gloire, ne put résister à celle du plaisir. Il abandonna à un subalterne le soin de veiller aux mouvements de l'ennemi qui nous harcelait, et passa dans notre litière ; mais à peine y fut-il, que nous entendîmes un bruit confus d'armes et de cris. Zermounzaïd, laissant son ouvrage à demi, veut sortir ; mais il est étendu par terre, et nous restons au pouvoir du vainqueur.

« Je commençai donc par engloutir l'honneur et les services d'un officier qui pouvait attendre de sa bravoure et de son mérite les premiers emplois de la guerre, s'il n'eût jamais connu la femme de son général. Plus de trois mille hommes périrent en cette occasion. C'est encore autant de bons sujets que nous avons ravis à l'État. »

Qu'on imagine la surprise de Mangogul à ce discours ! Il avait entendu l'oraison funèbre de Zermounzaïd, et il ne le reconnaissait point à ces traits. Erguebzed son père avait regretté cet officier : les nouvelles à la main, après avoir prodigué les derniers éloges à sa belle retraite, avaient attribué sa défaite et sa mort à la supériorité des ennemis, qui, disaient-elles, s'étaient trouvés six contre un. Tout le Congo avait plaint un homme qui avait si bien fait son devoir. Sa femme avait obtenu une pension : on avait accordé son régiment à son fils aîné, et l'on promettait un bénéfice au cadet.

Que d'horreurs ! s'écria tout bas Mangogul ; un époux déshonoré, l'état trahi, des citoyens sacrifiés, ces forfaits ignorés, récompensés même comme des vertus, et tout cela à propos d'un bijou !

Le bijou de Thélis, qui s'était interrompu pour reprendre haleine, continua : « Me voilà donc abandonné à la discrétion de l'ennemi. Un régiment de dragons était prêt à fondre sur nous. Thélis en parut éplorée, et ne souhaita rien tant ; mais les

charmes de la proie semèrent la discorde entre les prédateurs. On tira les cimeterres et trente à quarante hommes furent massacrés en un clin d'œil. Le bruit de ce désordre parvint jusqu'à l'officier général. Il accourut, calma ces furieux, et nous mit en séquestre sous une tente, où nous n'avions pas eu le temps de nous reconnaître, qu'il vint solliciter le prix de ses services. « Malheur aux vaincus ! » s'écria Thélis en se renversant sur un lit ; et toute la nuit fut employée à ressentir son infortune.

« Nous nous trouvâmes le lendemain sur le rivage du Niger. Une saïque nous y attendait, et nous partîmes, ma maîtresse et moi, pour être présentés à l'empereur de Benin. Dans ce voyage de vingt-quatre heures, le capitaine du bâtiment s'offrit à Thélis, fut accepté, et je connus par expérience que le service de mer était infiniment plus vif que celui de terre. Nous vîmes l'empereur de Benin ; il était jeune, ardent, voluptueux : Thélis fit encore sa conquête ; mais celles de son mari l'effrayèrent. Il demanda la paix, et il ne lui en coûta, pour l'obtenir, que trois provinces et ma rançon.

« Autres temps, autres fatigues. Sambuco apprit, je ne sais comment, la raison des malheurs de la campagne précédente ; et pendant celle-ci, il me mit en dépôt sur la frontière chez un chef de bramines, de ses amis. L'homme saint ne se défendit guère ; il succomba aux agaceries de Thélis, et en moins de six mois, j'engloutis ses revenus immenses, trois étangs et deux bois de haute futaie. »

— Miséricorde ! s'écria Mangogul, trois étangs et deux bois ! quel appétit pour un bijou !

« C'est une bagatelle, reprit celui-ci. La paix se fit, et Thélis suivit son époux en ambassade au Monomotapa. Elle jouait et perdait fort bien cent mille sequins en un jour, que je regagnais en une heure. Un ministre, dont les affaires de son maître ne remplissaient pas tous les moments, me tomba sous la dent, et je lui dévorai en trois ou quatre mois une fort belle terre, le château tout meublé, le parc, un équipage avec les petits chevaux pies. Une faveur de quatre minutes, mais bien filée, nous valait des fêtes, des présents, des pierreries, et l'aveugle ou politique Sambuco ne nous tracassait point.

« Je ne mettrai point en ligne de compte, ajouta le bijou, les marquisats, les comtés, les titres, les armoiries, etc., qui se

sont éclipsés devant moi. Adressez-vous à mon secrétaire, qui vous dira ce qu'ils sont devenus. J'ai fort écorné le domaine du Biafara, et je possède une province entière du Béléguanze. Erguebzed me proposa sur la fin de ses jours... » A ces mots, Mangogul retourna sa bague, et fit taire le gouffre; il respectait la mémoire de son père, et ne voulut rien entendre qui pût ternir dans son esprit l'éclat des grandes qualités qu'il lui reconnaissait.

De retour dans son sérail, il entretint la favorite des vaporeuses, et de l'essai de son anneau sur Thélis. « Vous admettez, lui dit-il, cette femme à votre familiarité; mais vous ne la connaissez pas apparemment aussi bien que moi.

— Je vous entends, seigneur, répondit la sultane. Son bijou vous aura sottement conté ses aventures avec le général Micokof, l'émir Féridour, le sénateur Marsupha, et le grand bramine Ramadanutio. Eh! qui ne sait qu'elle soutient le jeune Alamir, et que le vieux Sambuco, qui ne dit rien, en est aussi bien informé que vous!

— Vous n'y êtes pas, reprit Mangogul. Je viens de faire rendre gorge à son bijou.

— Vous avait-il enlevé quelque chose? répondit Mirzoza.

— Non pas à moi, dit le sultan, mais bien à mes sujets, aux grands de mon empire, aux potentats mes voisins : des terres, des provinces, des châteaux, des étangs, des bois, des diamants, des équipages, avec les petits chevaux pies.

— Sans compter, seigneur, ajouta Mirzoza, la réputation et les vertus. Je ne sais quel avantage vous apportera votre bague; mais plus vous en multipliez les essais, plus mon sexe me devient odieux : celles même à qui je croyais devoir quelque considération n'en sont pas exceptées. Je suis contre elles d'une humeur à laquelle je demande à Votre Hautesse de m'abandonner pour quelques moments. »

Mangogul, qui connaissait la favorite pour ennemie de toute contrainte, lui baisa trois fois l'oreille droite, et se retira.

CHAPITRE XXV.

ÉCHANTILLON DE LA MORALE DE MANGOGUL.

Mangogul, impatient de revoir la favorite, dormit peu, se leva plus matin qu'à l'ordinaire, et parut chez elle au petit

jour. Elle avait déjà sonné : on venait d'ouvrir ses rideaux; et ses femmes se disposaient à la lever. Le sultan regarda beaucoup autour d'elle, et ne lui voyant point de chien, il lui demanda la raison de cette singularité.

« C'est, lui répondit Mirzoza, que vous supposez que je suis singulière en cela, et qu'il n'en est rien.

— Je vous assure, répliqua le sultan, que je vois des chiens à toutes les femmes de ma cour, et que vous m'obligeriez de m'apprendre pourquoi elles en ont, ou pourquoi vous n'en avez point. La plupart d'entre elles en ont même plusieurs; et il n'y en a pas une qui ne prodigue au sien des caresses qu'elle semble n'accorder qu'avec peine à son amant. Par où ces bêtes méritent-elles la préférence? qu'en fait-on? »

Mirzoza ne savait que répondre à ces questions.

« Mais, lui disait-elle, on a un chien comme un perroquet ou un serin. Il est peut-être ridicule de s'attacher aux animaux; mais il n'est pas étrange qu'on en ait : ils amusent quelquefois, et ne nuisent jamais. Si on leur fait des caresses, c'est qu'elles sont sans conséquence. D'ailleurs, croyez-vous, prince, qu'un amant se contentât d'un baiser tel qu'une femme le donne à son gredin?

— Sans doute, je le crois, dit le sultan. Il faudrait, parbleu, qu'il fût bien difficile, s'il n'en était pas satisfait. »

Une des femmes de Mirzoza, qui avait gagné l'affection du sultan et de la favorite par de la douceur, des talents et du zèle, dit : « Ces animaux sont incommodes et malpropres; ils tachent les habits, gâtent les meubles, arrachent les dentelles, et font en un quart d'heure plus de dégât qu'il n'en faudrait pour attirer la disgrâce de la femme de chambre la plus fidèle; cependant on les garde.

— Quoique, selon madame, ils ne soient bon qu'à cela, ajouta le sultan.

— Prince, répondit Mirzoza, nous tenons à nos fantaisies; et il faut que, d'avoir un gredin, c'en soit une, telle que nous en avons beaucoup d'autres, qui ne seraient plus des fantaisies, si l'on en pouvait rendre raison. Le règne des singes est passé; les perruches se soutiennent encore. Les chiens étaient tombés; les voilà qui se relèvent. Les écureuils ont eu leur temps; et il en est des animaux comme il en a été successivement de l'italien,

de l'anglais, de la géométrie, des prétintailles, et des falbalas.

— Mirzoza, répliqua le sultan en secouant la tête, n'a pas là-dessus toutes les lumières possibles; et les bijoux...

— Votre Hautesse ne va-t-elle pas s'imaginer, dit la favorite, qu'elle apprendra du bijou d'Haria pourquoi cette femme, qui a vu mourir son fils, une de ses filles et son époux sans verser une larme, a pleuré pendant quinze jours la perte de son doguin?

— Pourquoi non? répondit Mangogul.

— Vraiment, dit Mirzoza, si nos bijoux pouvaient expliquer toutes nos fantaisies, ils seraient plus savants que nous-mêmes.

— Et qui vous le dispute? repartit le sultan. Aussi crois-je que le bijou fait faire à une femme cent choses sans qu'elle s'en aperçoive; et j'ai remarqué dans plus d'une occasion, que telle qui croyait suivre sa tête, obéissait à son bijou. Un grand philosophe[1] plaçait l'âme, la nôtre s'entend, dans la glande pinéale. Si j'en accordais une aux femmes, je sais bien, moi, où je la placerais.

— Je vous dispense de m'en instruire, reprit aussitôt Mirzoza.

— Mais vous me permettrez au moins, dit Mangogul, de vous communiquer quelques idées que mon anneau m'a suggérées sur les femmes, dans la supposition qu'elles ont une âme. Les épreuves que j'ai faites de ma bague m'ont rendu grand moraliste. Je n'ai ni l'esprit de La Bruyère, ni la logique de Port-Royal, ni l'imagination de Montaigne, ni la sagesse de Charron: mais j'ai recueilli des faits qui leur manquaient peut-être.

— Parlez, prince, répondit ironiquement Mirzoza : je vous

1. René Descartes. Galien avait déjà fixé le siége de l'âme dans la glande pinéale. Il prétendait qu'elle pouvait être tantôt inclinée d'un côté et tantôt de l'autre par les filaments qui l'attachaient aux parties voisines, et par là qu'elle présidait à la distribution des esprits. *Anat. de Galien* par *Oribase,* édit. de Dundas, 1735.

Mais Descartes a présenté cette opinion sous une nouvelle forme *, quoiqu'elle soit la même pour le fond. Ce philosophe a fait sur ce siége une espèce de roman qu'on a lu dans le monde avec plaisir; et ce n'est pas la seule fois que les écrivains se sont emparés des opinions des médecins; cependant le peu de fondement de celle-ci est démontré par les observations pathologiques, qui prouvent qu'on a trouvé le corps pinéal désorganisé dans des sujets qui avaient eu beaucoup d'instruction et d'esprit, et qu'il était dans l'état sain chez d'autres, reconnus stupides. Le célèbre *Pic de la Mirandole,* ce jeune enfant dont on a raconté tant de prodiges, avait le corps pinéal gros et très-dur, graveleux, quoiqu'il n'eût éprouvé, avant de mourir, aucune altération dans ses facultés intellectuelles. (Br.) — La fonction de ce petit organe est encore inconnue.

* Voyez *l'Homme,* de René Descartes, p. 32, édition de Paris, 1677, in-4°. (Br.)

écouterai de toutes mes oreilles. Ce doit être quelque chose de curieux, que les essais de morale d'un sultan de votre âge!

— Le système d'Orcotome est extravagant, n'en déplaise au célèbre Hiragu[1] son confrère : cependant je trouve du sens dans les réponses qu'il a faites aux objections qui lui ont été proposées. Si j'accordais une âme aux femmes, je supposerais volontiers, avec lui, que les bijoux ont parlé de tout temps, bas à la vérité, et que l'effet de l'anneau du génie Cucufa se réduit à leur hausser le ton. Cela posé, rien ne serait plus facile que de vous définir toutes tant que vous êtes :

« La femme sage, par exemple, serait celle dont le bijou est muet, ou n'en est pas écouté.

« La prude, celle qui fait semblant de ne pas écouter son bijou.

« La galante, celle à qui le bijou demande beaucoup, et qui lui accorde trop.

« La voluptueuse, celle qui écoute son bijou avec complaisance.

« La courtisane, celle à qui son bijou demande à tout moment, et qui ne lui refuse rien.

« La coquette, celle dont le bijou est muet, ou n'en est point écouté; mais qui fait espérer à tous les hommes qui l'approchent, que son bijou parlera quelque jour, et qu'elle pourra ne pas faire la sourde oreille.

« Eh bien! délices de mon âme, que pensez-vous de mes définitions?

— Je pense, dit la favorite, que Votre Hautesse a oublié la femme tendre.

— Si je n'en ai point parlé, répondit le sultan, c'est que je ne sais pas encore bien ce que c'est, et que d'habiles gens prétendent que le mot tendre, pris sans aucun rapport au bijou, est vide de sens.

— Comment! vide de sens? s'écria Mirzoza. Quoi! il n'y a point de milieu; et il faut absolument qu'une femme soit prude, galante, coquette, voluptueuse ou libertine?

— Délices de mon âme, dit le sultan, je suis prêt à convenir

1. Si, comme nous le pensons, Orcotome est Ferrein, Hiragu serait un autre médecin, Montagnat, qui, dans plusieurs brochures adressées à Burlon et à Bertin (1745, 1746), défendit le système de Ferrein sur le mécanisme de la voix.

de l'inexactitude de mon énumération, et j'ajouterai la femme tendre aux caractères précédents; mais à condition que vous m'en donnerez une définition qui ne retombe dans aucune des miennes.

— Très-volontiers, dit Mirzoza. Je compte en venir à bout sans sortir de votre système.

— Voyons, ajouta Mangogul.

— Eh bien! reprit la favorite... La femme tendre est celle...

— Courage, Mirzoza, dit Mangogul.

— Oh! ne me troublez point, s'il vous plaît. La femme tendre est celle... qui a aimé sans que son bijou parlât, ou... dont le bijou n'a jamais parlé qu'en faveur du seul homme qu'elle aimait. »

Il n'eût pas été galant au sultan de chicaner la favorite, et de lui demander ce qu'elle entendait par aimer : aussi n'en fit-il rien. Mirzoza prit son silence pour un aveu, et ajouta, toute fière de s'être tirée d'un pas qui lui paraissait difficile : « Vous croyez, vous autres hommes, parce que nous n'argumentons pas, que nous ne raisonnons point. Apprenez une bonne fois que nous trouverions aussi facilement le faux de vos paradoxes, que vous celui de nos raisons, si nous voulions nous en donner la peine. Si Votre Hautesse était moins pressée de satisfaire sa curiosité sur les gredins, je lui donnerais à mon tour un petit échantillon de ma philosophie. Mais elle n'y perdra rien; ce sera pour quelqu'un de ces jours, qu'elle aura plus de temps à m'accorder. »

Mangogul lui répondit qu'il n'avait rien de mieux à faire que de profiter de ses idées philosophiques; que la métaphysique d'une sultane de vingt-deux ans ne devait pas être moins singulière que la morale d'un sultan de son âge.

Mais Mirzoza appréhendant qu'il n'y eût de la complaisance de la part de Mangogul, lui demanda quelque temps pour se préparer, et fournit ainsi au sultan un prétexte pour voler où son impatience pouvait l'appeler.

CHAPITRE XXVI.

DIXIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LES GREDINS.

Mangogul se transporta sur-le-champ chez Haria; et comme il parlait très-volontiers seul, il disait en soi-même : « Cette femme ne se couche point sans ses quatre mâtins; et les bijoux ne savent rien de ces animaux, ou le sien m'en dira quelque chose ; car, Dieu merci, on n'ignore point qu'elle aime ses chiens à l'adoration. »

Il se trouva dans l'antichambre d'Haria, sur la fin de ce monologue, et pressentit de loin que madame reposait avec sa compagnie ordinaire. C'était un petit gredin, une danoise et deux doguins. Le sultan tira sa tabatière, se précautionna de deux prises de son tabac d'Espagne, et s'approcha d'Haria. Elle dormait; mais la meute, qui avait l'oreille au guet, entendant quelque bruit, se mit à aboyer, et la réveilla. « Taisez-vous, mes enfants, leur dit-elle d'un ton si doux, qu'on ne pouvait la soupçonner de parler à ses filles; dormez, dormez, et ne troublez point mon repos ni le vôtre. »

Jadis Haria fut jeune et jolie; elle eut des amants de son rang; mais ils s'éclipsèrent plus vite encore que ses grâces. Pour se consoler de cet abandon, elle donna dans une espèce de faste bizarre, et ses laquais étaient les mieux tournés de Banza. Elle vieillit de plus en plus; les années la jetèrent dans la réforme; elle se restreignit à quatre chiens et à deux bramines et devint un modèle d'édification. En effet, la satire la plus envenimée n'avait pas là de quoi mordre, et Haria jouissait en paix, depuis plus de dix ans, d'une haute réputation de vertu, et de ces animaux. On savait même sa tendresse si décidée pour les gredins, qu'on ne soupçonnait plus les bramines de la partager.

Haria réitéra sa prière à ses bêtes, et elles eurent la complaisance d'obéir. Alors Mangogul porta la main sur son anneau, et le bijou suranné se mit à raconter la dernière de ses aventures. Il y avait si longtemps que les premières s'étaient passées, qu'il en avait presque perdu la mémoire. « Retire-toi,

Médor, dit-il d'une voix enrouée; tu me fatigues. J'aime mieux Lisette; je la trouve plus douce. » Médor, à qui la voix du bijou était inconnue, allait toujours son train; mais Haria se réveillant, continua. « Ote-toi donc, petit fripon, tu m'empêches de reposer. Cela est bon quelquefois; mais trop est trop. » Médor se retira, Lisette prit sa place, et Haria se rendormit.

Mangogul, qui avait suspendu l'effet de son anneau, le retourna, et le très-antique bijou, poussant un soupir profond, se mit à radoter, et dit: « Ah! que je suis fâché de la mort de la grande levrette! c'était bien la meilleure petite femme, la créature la plus caressante; elle ne cessait de m'amuser : c'était tout esprit et toute gentillesse; vous n'êtes que des bêtes en comparaison. Ce vilain monsieur l'a tuée... la pauvre Zinzoline; je n'y pense jamais sans avoir la larme à l'œil... Je crus que ma maîtresse en mourrait. Elle passa deux jours sans boire et sans manger; la cervelle lui en tournait : jugez de sa douleur. Son directeur, ses amis, ses gredins même ne m'approchèrent pas. Ordre à ses femmes de refuser l'entrée de son appartement à monsieur, sous peine d'être chassées... Ce monstre m'a ravi ma chère Zinzoline, s'écriait-elle; qu'il ne paraisse pas; je ne veux le voir de ma vie. »

Mangogul, curieux des circonstances de la mort de Zinzoline, ranima la force électrique de son anneau, en le frottant contre la basque de son habit, le dirigea sur Haria, et le bijou reprit: « Haria, veuve de Ramadec, se coiffa de Sindor. Ce jeune homme avait de la naissance, peu de bien; mais un mérite qui plaît aux femmes, et qui faisait, après les gredins, le goût dominant d'Haria. L'indigence vainquit la répugnance de Sindor pour les années et pour les chiens d'Haria. Vingt mille écus de rente dérobèrent à ses yeux les rides de ma maîtresse et l'incommodité des gredins, et il l'épousa.

« Il s'était flatté de l'emporter sur nos bêtes par ses talents et ses complaisances, et de les disgracier dès le commencement de son règne; mais il se trompa. Au bout de quelques mois qu'il crut avoir bien mérité de nous, il s'avisa de remontrer à madame que ses chiens n'étaient pas au lit aussi bonne compagnie pour lui que pour elle; qu'il était ridicule d'en avoir plus de trois, et que c'était faire de la couche nuptiale un chenil, que d'y en admettre plus d'un à tour de rôle.

« — Je vous conseille, répondit Haria d'un ton courroucé, de m'adresser de pareils discours! Vraiment, il sied bien à un misérable cadet de Gascogne, que j'ai tiré d'un galetas qui n'était pas assez bon pour mes chiens, de faire ici le délicat! On parfumait apparemment vos draps, mon petit seigneur, quand vous logiez en chambre garnie. Sachez, une bonne fois pour toujours, que mes chiens étaient longtemps avant vous en possession de mon lit, et que vous pouvez en sortir, ou vous résoudre à le partager avec eux. »

« La déclaration était précise, et nos chiens restèrent maîtres de leur poste; mais une nuit que nous reposions tous, Sindor en se retournant, frappa malheureusement du pied Zinzoline. La levrette, qui n'était point faite à ces traitements, lui mordit le gras de la jambe, et madame fut aussitôt réveillée par les cris de Sindor.

« — Qu'avez-vous donc, monsieur? lui dit-elle; il semble « qu'on vous égorge. Rêvez-vous?

« — Ce sont vos chiens, madame, lui répondit Sindor, qui « me dévorent, et votre levrettre vient de m'emporter un mor- « ceau de la jambe.

« — N'est-ce que cela? dit Haria en se retournant, vous « faites bien du bruit pour rien. »

« Sindor, piqué de ce discours, sortit du lit, jurant de ne point y remettre le pied que la meute n'en fût bannie. Il employa des amis communs pour obtenir l'exil des chiens; mais tous échouèrent dans cette négociation importante. Haria leur répondit : « Que Sindor était un freluquet qu'elle avait tiré d'un grenier qu'il partageait avec des souris et des rats; qu'il ne lui convenait point de faire tant le difficile; qu'il dormait toute la nuit; qu'elle aimait ses chiens; qu'ils l'amusaient; qu'elle avait pris goût à leurs caresses dès la plus tendre enfance, et qu'elle était résolue de ne s'en séparer qu'à la mort. Encore dites-lui, continua-t-elle en s'adressant aux médiateurs, que s'il ne se soumet humblement à mes volontés, il s'en repentira toute sa vie; que je rétracterai la donation que je lui ai faite, et que je l'ajouterai aux sommes que je laisse par mon testament pour la substance et l'entretien de mes chers enfants. »

« Entre nous, ajoutait le bijou, il fallait que Sindor fût un grand sot d'espérer qu'on ferait pour lui ce que n'avaient pu

obtenir vingt amants, un directeur, un confesseur, avec une kyrielle de bramines, qui tous y avaient perdu leur latin. Cependant, toutes les fois que Sindor rencontrait nos animaux, il lui prenait des impatiences qu'il avait peine à contenir. Un jour l'infortunée Zinzoline lui tomba sous la main; il la saisit par le col, et la jeta par la fenêtre : la pauvre bête mourut de sa chute. Ce fut alors qu'il se fit un beau bruit. Haria, le visage enflammé, les yeux baignés de pleurs... »

Le bijou allait reprendre ce qu'il avait déjà dit, car les bijoux tombent volontiers dans des répétitions. Mais Mangogul lui coupa la parole : son silence ne fut pas de longue durée. Lorsque le prince crut avoir dérouté ce bijou radoteur, il lui rendit la liberté de parler; et le babillard, éclatant de rire, reprit comme par réminiscence : « Mais, à propos, j'oubliais de vous raconter ce qui se passa la première nuit des noces d'Haria. J'ai bien vu des choses ridicules en ma vie; mais jamais aucune qui le fût tant. Après un grand souper, les époux sont conduits à leur appartement; tout le monde se retire, à l'exception des femmes de madame, qui la déshabillent. La voilà déshabillée; on la met au lit, et Sindor reste seul avec elle. S'apercevant que, plus alertes que lui, les gredins, les doguins, les levrettes s'emparaient de son épouse : « Permettez, madame, lui dit-il, que « j'écarte un peu ces rivaux.

« — Mon cher, faites ce que vous pourrez, lui dit Haria; pour « moi, je n'ai pas le courage de les chasser. Ces petits animaux « me sont attachés; et il y a si longtemps que je n'ai d'autre « compagnie...

« — Ils auront peut-être, reprit Sindor, la politesse de me « céder aujourd'hui une place que je dois occuper.

« — Voyez, monsieur, » lui répondit Haria.

« Sindor employa d'abord les voies de douceur, et supplia Zinzoline de se retirer dans un coin; mais l'animal indocile se mit à gronder. L'alarme se répandit parmi le reste de la troupe; et le doguin et les gredins aboyèrent comme si l'on eût égorgé leur maîtresse. Impatienté de ce bruit, Sindor culbute le doguin, écarte un des gredins, et saisit Médor par la patte. Médor, le fidèle Médor, abandonné de ses alliés, avait tenté de réparer cette perte par les avantages du poste. Collé sur les cuisses de sa maîtresse, les yeux enflammés, le poil hérissé, et la gueule

béante, il fronçait le mufle, et présentait à l'ennemi deux rangs de dents des plus aiguës. Sindor lui livra plus d'un assaut; plus d'une fois Médor le repoussa, les doigts pincés et les manchettes déchirées. L'action avait duré plus d'un quart d'heure avec une opiniâtreté qui n'amusait qu'Haria, lorsque Sindor recourut au stratagème contre un ennemi qu'il désespérait de vaincre par la force. Il agaça Médor de la main droite. Médor attentif à ce mouvement, n'aperçut point celui de la gauche, et fut pris par le col. Il fit pour se dégager des efforts inouïs, mais inutiles; il fallut abandonner le champ de bataille, et céder Haria. Sindor s'en empara, mais non sans effusion de sang; Haria avait apparemment résolu que la première nuit de ses noces fût sanglante. Ses animaux firent une belle défense, et ne trompèrent point son attente. »

« Voilà, dit Mangogul, un bijou qui écrirait la gazette mieux que mon secrétaire. » Sachant alors à quoi s'en tenir sur les gredins, il revint chez la favorite. « Apprêtez-vous, lui dit-il du plus loin qu'il l'aperçut, à entendre les choses du monde les plus extravagantes. C'est bien pis que les magots de Palabria. Pourrez-vous croire que les quatre chiens d'Haria ont été les rivaux, et les rivaux préférés de son mari ; et que la mort d'une levrette a brouillé ces gens-là, à n'en jamais revenir?

— Que dites-vous, reprit la favorite, de rivaux et de chiens? Je n'entends rien à cela. Je sais qu'Haria aime éperdument les gredins; mais aussi je connais Sindor pour un homme vif, qui peut-être n'aura pas eu toutes les complaisances qu'exigent d'ordinaire les femmes à qui l'on doit sa fortune. Du reste, quelle qu'ait été sa conduite, je ne conçois pas qu'elle ait pu lui attirer des rivaux. Haria est si vénérable, que je voudrais bien que Votre Hautesse daignât s'expliquer plus intelligiblement.

— Écoutez, lui répondit Mangogul, et convenez que les femmes ont des goûts bizarres à l'excès, our ne rien dire de pis. »

Il lui fit tout de suite l'histoire d'Haria, mot pour mot, comme le bijou l'avait racontée. Mirzoza ne put s'empêcher de rire du combat de la première nuit. Cependant reprenant un air sérieux:

« Je ne sais, dit-elle à Mangogul, quelle indignation s'empare de moi. Je vais prendre en aversion ces animaux et toutes celles qui en auront, et déclarer à mes femmes que je chasserai la première qui sera soupçonnée de nourrir un gredin.

— Eh pourquoi, lui répondit le sultan, étendre ainsi les

haines? Vous voilà bien, vous autres femmes, toujours dans les extrêmes! Ces animaux sont bons pour la chasse, sont nécessaires dans les campagnes, et ont je ne sais combien d'autres usages, sans compter celui qu'en fait Haria.

— En vérité, dit Mirzoza, je commence à croire que Votre Hautesse aura peine à trouver une femme sage.

— Je vous l'avais bien dit, répondit Mangogul; mais ne précipitons rien : vous pourriez un jour me reprocher de tenir de votre impatience un aveu que je prétends devoir uniquement aux essais de ma bague. J'en médite qui vous étonneront. Tous les secrets ne sont pas dévoilés, et je compte arracher des choses plus importantes aux bijoux qui me restent à consulter. »

Mirzoza craignait toujours pour le sien. Le discours de Mangogul la jeta dans un trouble qu'elle ne fut pas la maîtresse de lui dérober : mais le sultan qui s'était lié par un serment, et qui avait de la religion dans le fond de l'âme, la rassura de son mieux, lui donna quelques baisers fort tendres, et se rendit à son conseil, où des affaires de conséquence l'appelaient.

CHAPITRE XXVII.

ONZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LES PENSIONS.

Le Congo avait été troublé par des guerres sanglantes, sous le règne de Kanoglou et d'Erguebzed, et ces deux monarques s'étaient immortalisés par les conquêtes qu'ils avaient faites sur leurs voisins. Les empereurs d'Abex et d'Angote regardèrent la jeunesse de Mangogul et le commencement de son règne comme des conjonctures favorables pour reprendre les provinces qu'on leur avait enlevées. Ils déclar rent donc la guerre au Congo, et l'attaquèrent de toutes parts. Le conseil de Mangogul était le meilleur qu'il y eût en Afri ue; et le vieux Sambuco et l'émir Mirzala, qui avaient vu les anciennes guerres, furent mis à la tête des troupes, remportèrent victoires sur victoires, et formèrent des généraux capables de les remplacer; avantage plus important encore que leurs succès.

Grâce à l'activité du conseil et à la bonne conduite des géné-

raux, l'ennemi qui s'était promis d'envahir l'empire, n'approcha pas de nos frontières, défendit mal les siennes, et vit ses places et ses provinces ravagées. Mais, malgré des succès si constants et si glorieux, le Congo s'affaiblissait en s'agrandissant : les fréquentes levées de troupes avaient dépeuplé les villes et les campagnes, et les finances étaient épuisées.

Les siéges et les combats avaient été fort meurtriers : le grand vizir, peu ménager du sang de ses soldats, était accusé d'avoir risqué des batailles qui ne menaient à rien. Toutes les familles étaient dans le deuil ; il n'y en avait aucune où l'on ne pleurât un père, un frère ou un ami. Le nombre des officiers tués avait été prodigieux, et ne pouvait être comparé qu'à celui de leurs veuves qui sollicitaient des pensions. Les cabinets des ministres en étaient assaillis. Elles accablaient le sultan même de placets, où le mérite et les services des morts, la douleur des veuves, la triste situation des enfants, et les autres motifs touchants n'étaient pas oubliés. Rien ne paraissait plus juste que leurs demandes : mais sur quoi asseoir des pensions qui montaient à des millions?

Les ministres, après avoir épuisé les belles paroles, et quelquefois l'humeur et les brusqueries, en étaient venus à des délibérations sur les moyens de finir cette affaire; mais il y avait une excellente raison pour ne rien conclure. On n'avait pas un sou.

Mangogul, ennuyé des faux raisonnements de ses ministres et des lamentations des veuves, rencontra l'expédient qu'on cherchait depuis si longtemps. « Messieurs, dit-il à son conseil, il me semble qu'avant que d'accorder des pensions, il serait à propos d'examiner si elles sont légitimement dues...

— Cet examen, répondit le grand sénéchal, sera immense, et d'une discussion prodigieuse. Cependant comment résister aux cris et à la poursuite de ces femmes, dont vous êtes, seigneur, le premier excédé?

— Cela ne sera pas aussi difficile que vous pensez, monsieur le sénéchal, répliqua le sultan; et je vous promets que demain à midi tout sera terminé selon les lois de l'équité la plus exacte. Faites-les seulement entrer à mon audience à neuf heures. »

On sortit du conseil; le sénéchal rentra dans son bureau, rêva profondément, et minuta le placard suivant, qui fut trois heures après imprimé, publié à son de trompe, et affiché dans tous les carrefours de Banza.

DE PAR LE SULTAN

ET MONSEIGNEUR LE GRAND SÉNÉCHAL

« Nous, Bec d'Oison, grand sénéchal du Congo, vizir du premier banc, porte-queue de la grande Manimonbanda, chef et surintendant des balayeurs du divan, savoir faisons que demain, à neuf heures du matin, le magnanime sultan donnera audience aux veuves des officiers tués à son service, pour, sur le vu de leurs demandes, ordonner ce que de raison. En notre *sénéchalerie,* le douze de la lune de Régeb, l'an 147,200,000,009. »

Toutes les désolées du Congo, et il y en avait beaucoup, ne manquèrent pas de lire l'affiche, ou de l'envoyer lire par leurs laquais, et moins encore de se trouver à l'heure marquée dans l'antichambre de la salle du trône... « Pour éviter le tumulte, qu'on ne fasse entrer, dit le sultan, que six de ces dames à la fois. Quand nous les aurons écoutées, on leur ouvrira la porte du fond qui donne sur mes cours extérieures. Vous, messieurs, soyez attentifs, et prononcez sur leurs demandes. »

Cela dit, il fit signe au premier huissier audiencier; et les six qui se trouvèrent les plus voisines de la porte furent introduites. Elles entrèrent en long habit de deuil, et saluèrent profondément Sa Hautesse. Mangogul s'adressa à la plus jeune et à la plus jolie. Elle se nommait Isec. « Madame, lui dit-il, y a-t-il longtemps que vous avez perdu votre mari?

— Il y a trois mois, seigneur, répondit Isec en pleurant. Il était lieutenant général au service de Votre Hautesse. Il a été tué à la dernière bataille; et six enfants sont tout ce qui me reste de lui...

« — De lui? » interrompit une voix qui, pour venir d'Isec, n'avait pas tout à fait le même son que la sienne. « Madame sait « mieux qu'elle ne dit. Ils ont tous été commencés et terminés

« par un jeune bramine qui la venait consoler, tandis que mon-
« sieur était en campagne. »

On devine aisément d'où partait la voix indiscrète qui prononça cette réponse. La pauvre Isec, décontenancée, pâlit, chancela, se pâma.

« Madame est sujette aux vapeurs, dit tranquillement Mangogul; qu'on la transporte dans un appartement du sérail, et qu'on la secoure. » Puis s'adressant tout de suite à Phénice :

« Madame, lui demanda-t-il, votre mari n'était-il pas pacha?

— Oui, seigneur, répondit Phénice, d'une voix tremblante.

— Et comment l'avez-vous perdu?...

— Seigneur, il est mort dans son lit, épuisé des fatigues de la dernière campagne...

« — Des fatigues de la dernière campagne! » reprit le bijou de Phénice. « Allez, madame, votre mari a rapporté du camp
« une santé ferme et vigoureuse; et il en jouirait encore, si
« deux ou trois baladins... Vous m'entendez; et songez à vous. »

— Écrivez, dit le sultan, que Phénice demande une pension pour les bons services qu'elle a rendus à l'État et à son époux. »

Une troisième fut interrogée sur l'âge et le nom de son mari, qu'on disait mort à l'armée, de la petite vérole...

« — De la petite vérole! dit le bijou; en voilà bien d'une
« autre! Dites, madame, de deux bons coups de cimeterre qu'il a
« reçus du sangiac Cavagli, parce qu'il trouvait mauvais que
« l'on dît que son fils aîné ressemblait au sangiac comme deux
« gouttes d'eau, et madame sait aussi bien que moi, ajouta le
« bijou, que jamais ressemblance ne fut mieux fondée. »

La quatrième allait parler sans que Mangogul l'interrogeât, lorsqu'on entendit par bas son bijou s'écrier :

« — Que depuis dix ans que la guerre durait, elle avait assez
« bien employé son temps; que deux pages et un grand coquin
« de laquais avaient suppléé à son mari, et qu'elle destinait
« sans doute la pension qu'elle sollicitait, à l'entretien d'un
« acteur de l'Opéra-Comique. »

Une cinquième s'avança avec intrépidité, et demanda d'un ton assuré la récompense des services de feu monsieur son époux, aga des janissaires, qui avait laissé la vie sous les murs de Matatras. Le sultan tourna sa bague sur elle, mais inutilement. Son bijou fut muet. « Il faut avouer, dit l'auteur africain

qui l'avait vue, qu'elle était si laide, qu'on eût été fort étonné que son bijou eût quelque chose à dire. »

Mangogul en était à la sixième; et voici les propres mots de son bijou :

« — Vraiment, madame a bonne grâce, dit-il en parlant de « celle dont le bijou avait obstinément gardé le silence, de solli- « citer des pensions, tandis qu'elle vit de la poule; qu'elle tient « chez elle un brelan qui lui donne plus de trois mille sequins « par an ; qu'on y fait de petits soupers aux dépens des joueurs, « et qu'elle a reçu six cents sequins d'Osman, pour m'attirer « à un de ces soupers, où le traître d'Osman... »

— On fera droit sur vos demandes, mesdames, leur dit le sultan; vous pouvez sortir à présent. »

Puis, adressant la parole à ses conseillers, il leur demanda s'ils ne trouveraient pas ridicule d'accorder des pensions à une foule de petits bâtards de bramines et d'autres, et à des femmes qui s'étaient occupées à déshonorer de braves gens qui étaient allés chercher de la gloire à son service, aux dépens de leur vie.

Le sénéchal se leva, répondit, pérora, résuma et opina obscurément, à son ordinaire. Tandis qu'il parlait, Isec, revenue de son évanouissement, et furieuse de son aventure, mais qui, n'attendant point de pension, eût été désespérée qu'une autre en obtînt une, ce qui serait arrivé selon toute apparence, rentra dans l'antichambre, glissa dans l'oreille à deux ou trois de ses amies qu'on ne les avait rassemblées que pour entendre à l'aise jaser leurs bijoux; qu'elle-même, dans la salle d'audience, en avait ouï un débiter des horreurs; qu'elle se garderait bien de le nommer; mais qu'il faudrait être folle pour s'exposer au même danger.

Cet avis passa de main en main, et dispersa la foule des veuves. Lorsque l'huissier ouvrit la porte pour la seconde fois, il ne s'en trouva plus.

« Eh bien! sénéchal, me croirez-vous une autre fois? dit Mangogul instruit de la désertion, à ce bonhomme, en lui frappant sur l'épaule. Je vous avais promis de vous délivrer de toutes ces pleureuses; et vous en voilà quitte. Elles étaient pourtant très-assidues à vous faire leur cour, malgré vos quatre-vingt-quinze ans sonnés. Mais quelques prétentions que vous y puissiez avoir, car je connais la facilité que vous aviez d'en former vis-

à-vis de ces dames, je compte que vous me saurez gré de leur évasion. Elles vous donnaient plus d'embarras que de plaisir. »

L'auteur africain nous apprend que la mémoire de cet essai s'est conservée dans le Congo, et que c'est par cette raison que le gouvernement y est si réservé à accorder des pensions ; mais ce ne fut pas le seul bon effet de l'anneau de Cucufa, comme on va voir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVIII.

DOUZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

QUESTIONS DE DROIT.

Le viol était sévèrement puni dans le Congo : or, il en arriva un très-célèbre sous le règne de Mangogul. Ce prince, à son avénement à la couronne, avait juré, comme tous ses prédécesseurs, de ne point accorder de pardon pour ce crime ; mais quelque sévères que soient les lois, elles n'arrêtent guère ceux qu'un grand intérêt pousse à les enfreindre. Le coupable était condamné à perdre la partie de lui-même par laquelle il avait péché, opération cruelle dont il périssait ordinairement ; celui qui la faisait y prenant moins de précaution que Petit[1].

Kersael, jeune homme de naissance, languissait depuis six mois au fond d'un cachot, dans l'attente de ce supplice. Fatmé, femme jeune et jolie, était sa Lucrèce et son accusatrice. Ils avaient été fort bien ensemble ; personne ne l'ignorait : l'indulgent époux de Fatmé n'y trouvait point à redire. Ainsi le public aurait eu mauvaise grâce de se mêler de leurs affaires.

Après deux ans d'un commerce tranquille, soit inconstance, soit dégoût, Kersael s'attacha à une danseuse de l'Opéra de Banza, et négligea Fatmé, sans toutefois rompre ouvertement avec elle. Il voulait que sa retraite fût décente, ce qui l'obligeait à fréquenter encore dans la maison. Fatmé, furieuse de cet abandon, médita sa vengeance, et profita de ce reste d'assiduités pour perdre son infidèle.

1. Petit (Jean-Louis), chirurgien célèbre, né à Paris en 1674, mort le 20 avril 1750. (Br.) — Il avait inventé un procédé de ligature au moyen duquel il combattait victorieusement les hémorragies consécutives aux opérations.

Un jour que le commode époux les avait laissés seuls, et que Kersael, ayant déceint son cimeterre, tâchait d'assoupir les soupçons de Fatmé par ces protestations qui ne coûtent rien aux amants, mais qui ne surprennent jamais la crédulité d'une femme alarmée, celle-ci, les yeux égarés, et mettant en cinq ou six coups de main le désordre dans sa parure, poussa des cris effrayants, et appela à son secours son époux et ses domestiques qui accoururent, et devinrent les témoins de l'offense que Fatmé disait avoir reçue de Kersael, en montrant le cimeterre, « que l'infâme a levé dix fois sur ma tête, ajouta-t-elle, pour me soumettre à ses désirs. »

Le jeune homme, interdit de la noirceur de l'accusation, n'eut ni la force de répondre, ni celle de s'enfuir. On le saisit, et il fut conduit en prison, et abandonné aux poursuites de la justice du Cadilesker[1].

Les lois ordonnaient que Fatmé serait visitée; elle le fut donc, et le rapport des matrones se trouva très-défavorable à l'accusé. Elles avaient un protocole[2] pour constater l'état d'une femme violée, et toutes les conditions requises concoururent contre Kersael. Les juges l'interrogèrent : Fatmé lui fut confrontée; on entendit les témoins. Il avait beau protester de son innocence, nier le fait, et démontrer par le commerce qu'il avait entretenu plus de deux ans avec son accusatrice que ce n'était pas une femme qu'on violât; la circonstance du cimeterre, la solitude du tête-à-tête, les cris de Fatmé, l'embarras de Kersael à la vue de l'époux et des domestiques, toutes ces choses formaient, selon les juges, des présomptions violentes. De son côté, Fatmé, loin d'avouer des faveurs accordées, ne convenait pas même d'avoir donné des lueurs d'espérance, et soutenait que l'attachement opiniâtre à son devoir, dont elle ne s'était jamais relâchée, avait sans doute poussé Kersael à lui arracher

1. Juge militaire. (Br.)

2. Diderot avait probablement trouvé ce protocole dans le livre de Venette, *De la Génération de l'Homme*, Cologne, 1696. Venette, en reproduisant un procès-verbal authentique d'une visite de matrones pour constater un viol, se plaignait déjà très-vivement de leur ignorance, et disait (p. 89) : « Si les matrones de France avaient soin d'assister aux anatomies des femmes que l'on fait publiquement aux Écoles de médecine, comme font celles d'Espagne, je suis assuré qu'elles ne donneraient pas des attestations fabriquées de la sorte, qui prouvent qu'il ne faut jamais s'en fier à elles, quand il est question de l'honneur et de la virginité d'une fille. »

de force ce qu'il avait désespéré d'obtenir par séduction. Le procès-verbal des duègnes était encore une pièce terrible; il ne fallait que le parcourir et le comparer avec les dispositions du code criminel, pour y lire la condamnation du malheureux Kersael. Il n'attendait son salut ni de ses défenses, ni du crédit de sa famille; et les magistrats avaient fixé le jugement définitif de son procès au treize de la lune de Régeb. On l'avait même annoncé au peuple, à son de trompe, selon la coutume.

Cet événement fut le sujet des conversations, et partagea longtemps les esprits. Quelques vieilles bégueules, qui n'avaient jamais eu à redouter le viol, allaient criant : « Que l'attentat de Kersael était énorme; que si l'on n'en faisait un exemple sévère, l'innocence ne serait plus en sûreté, et qu'une honnête femme risquerait d'être insultée jusqu'au pied des autels. » Puis elles citaient des occasions où de petits audacieux avaient osé attaquer la vertu de plusieurs dames respectables; les détails ne laissaient aucun doute que les dames respectables dont elles parlaient, c'étaient elles-mêmes; et tous ces propos se tenaient avec des bramines moins innocents que Kersael, et par des dévotes aussi sages que Fatmé, par forme d'entretiens édifiants.

Les petits-maîtres, au contraire, et même quelques petites-maîtresses, avançaient que le viol était une chimère : qu'on ne se rendait jamais que par capitulation, et que, pour peu qu'une place fût défendue, il était de toute impossibilité de l'emporter de vive force. Les exemples venaient à l'appui des raisonnements; les femmes en connaissaient, les petits-maîtres en créaient; et l'on ne finissait point de citer des femmes qui n'avaient point été violées. « Le pauvre Kersael! disait-on, de quoi diable s'est-il avisé, d'en vouloir à la petite Bimbreloque (c'était le nom de la danseuse); que ne s'en tenait-il à Fatmé? Ils étaient au mieux; et l'époux les laissait aller leur chemin, que c'était une bénédiction... Les sorcières de matrones ont mal mis leurs lunettes, ajoutait-on, et n'y ont vu goutte; car qui est-ce qui voit clair là? Et puis messieurs les sénateurs vont le priver de sa joie, pour avoir enfoncé une porte ouverte. Le pauvre garçon en mourra; cela n'est pas douteux. Et voyez, après cela, à quoi les femmes mécontentes ne seront point autorisées...

— Si cette exécution a lieu, interrompait un autre, je me fais Fri-Maçon[1]. »

Mirzoza, naturellement compatissante, représenta à Mangogul qui plaisantait, lui, de l'état futur de Kersael, que si les lois parlaient contre Kersael, le bon sens déposait contre Fatmé. « Il est inouï, d'ailleurs, ajoutait-elle, que, dans un gouvernement sage, on s'arrête tellement à la lettre des lois, que la simple allégation d'une accusatrice suffise pour mettre en péril la vie d'un citoyen. La réalité d'un viol ne saurait être trop bien constatée; et vous conviendrez, seigneur, que ce fait est du moins autant de la compétence de votre anneau que de vos sénateurs. Il serait assez singulier que les matrones en sussent sur cet article plus que les bijoux mêmes. Jusqu'à présent, seigneur, la bague de Votre Hautesse n'a presque servi qu'à satisfaire votre curiosité. Le génie de qui vous la tenez ne se serait-il point proposé de fin plus importante? Si vous l'employiez à la découverte de la vérité et au bonheur de vos sujets, croyez-vous que Cucufa s'en offensât? Essayez. Vous avez en main un moyen infaillible de tirer de Fatmé l'aveu de son crime, ou la preuve de son innocence.

— Vous avez raison, reprit Mangogul, et vous allez être satisfaite. »

Le sultan partit sur-le-champ : il n'y avait pas de temps à perdre; car c'était le 12 au soir de la lune de Régeb, et le sénat devait prononcer le 13. Fatmé venait de se mettre au lit; ses rideaux étaient entr'ouverts. Une bougie de nuit jetait sur son visage une lueur sombre. Elle parut belle au sultan, malgré l'agitation violente qui la défigurait. La compassion et la haine, la douleur et la vengeance, l'audace et la honte se peignaient dans ses yeux, à mesure qu'elles se succédaient dans son cœur. Elle poussait de profonds soupirs, versait des larmes, les essuyait, en répandait de nouvelles, restait quelques moments la tête abattue et les yeux baissés, les relevait brusquement, et lançait vers le ciel des regards furieux. Cependant, que faisait Mangogul? il se parlait à lui-même, et se disait tout bas : « Voilà tous les symptômes du désespoir. Son ancienne tendresse pour Kersael s'est réveillée dans toute sa violence. Elle a

1. *Freemason*. On a ainsi prononcé assez longtemps avant de traduire le mot.

perdu de vue l'offense qu'on lui a faite, et elle n'envisage plus que le supplice réservé à son amant. » En achevant ces mots, il tourna sur Fatmé le fatal anneau; et son bijou s'écria vivement :

« Encore douze heures! et nous serons vengés. Il périra, le traître, l'ingrat; et son sang versé... » Fatmé effrayée du mouvement extraordinaire qui se passait en elle, et frappée de la voix sourde de son bijou, y porta les deux mains, et se mit en devoir de lui couper la parole. Mais l'anneau puissant continuait d'agir, et l'indocile bijou repoussant tout obstacle, ajouta : « Oui, nous serons vengés. O toi qui m'as trahi, malheureux Kersael, meurs; et toi qu'il m'a préférée, Bimbreloque, désespère-toi... Encore douze heures! Ah! que ce temps va me paraître long. Hâtez-vous, doux moments, où je verrai le traître, l'ingrat Kersael sous le fer des bourreaux, son sang couler... Ah! malheureux, qu'ai-je dit?... Je verrais, sans frémir, périr l'objet que j'ai le plus aimé. Je verrais le couteau funeste levé... Ah! loin de moi cette cruelle idée... Il me hait, il est vrai; il m'a quitté pour Bimbreloque; mais peut-être qu'un jour... Que dis-je, peut-être? l'amour le ramènera sans doute sous ma loi. Cette petite Bimbreloque est une fantaisie qui lui passera; il faut qu'il reconnaisse tôt ou tard l'injustice de sa préférence, et le ridicule de son nouveau choix. Console-toi, Fatmé, tu reverras ton Kersael. Oui, tu le reverras. Lève-toi promptement; cours, vole détourner l'affreux péril qui le menace. Ne trembles-tu point d'arriver trop tard?... Mais où courrai-je, lâche que je suis? Les mépris de Kersael ne m'annoncent-ils pas qu'il m'a quitté sans retour! Bimbreloque le possède; et c'est pour elle que je le conserverais! Ah! qu'il périsse plutôt de mille morts! S'il ne vit plus pour moi, que m'importe qu'il meure?... Oui, je le sens, mon courroux est juste. L'ingrat Kersael a mérité toute ma haine. Je ne me repens plus de rien. J'avais tout fait pour le conserver, je ferai tout pour le perdre. Cependant un jour plus tard, et ma vengeance était trompée. Mais son mauvais génie me l'a livré, au moment même qu'il m'échappait. Il est tombé dans le piége que je lui préparais. Je le tiens. Le rendez-vous où je sus t'attirer, était le dernier que tu me destinais : mais tu n'en perdras pas si tôt la mémoire... Avec quelle adresse tu sus l'amener où tu le voulais? Fatmé, que ton désordre fut bien préparé! Tes cris, ta douleur, tes larmes, ton embarras,

tout, jusqu'à ton silence, a proscrit Kersael. Rien ne peut le soustraire au destin qui l'attend. Kersael est mort... Tu pleures, malheureuse. Il en aimait une autre, que t'importe qu'il vive? »

Mangogul fut pénétré d'horreur à ce discours; il retourna sa bague; et tandis que Fatmé reprenait ses esprits, il revola chez la sultane.

« Eh bien! Seigneur, lui dit-elle, qu'avez-vous entendu? Kersael est-il toujours coupable, et la chaste Fatmé...

— Dispensez-moi, je vous prie, répondit le sultan, de vous répéter les forfaits que je viens d'entendre! Qu'une femme irritée est à craindre! Qui croirait qu'un corps formé par les grâces renfermât quelquefois un cœur pétri par les furies? Mais le soleil ne se couchera pas demain sur mes États, qu'ils ne soient purgés d'un monstre plus dangereux que ceux qui naissent dans mes déserts. »

Le sultan fit appeler aussitôt le grand sénéchal, et lui ordonna de saisir Fatmé, de transférer Kersael dans un des appartements du sérail, et d'annoncer au sénat que Sa Hautesse se réservait la connaissance de son affaire. Ses ordres furent exécutés dans la nuit même.

Le lendemain, au point du jour, le sultan, accompagné du sénéchal et d'un effendi, se rendit à l'appartement de Mirzoza, et y fit amener Fatmé. Cette infortunée se précipita aux pieds de Mangogul, avoua son crime avec toutes ses circonstances, et conjura Mirzoza de s'intéresser pour elle. Dans ces entrefaites on introduisit Kersael. Il n'attendait que la mort; il parut néanmoins avec cette assurance que l'innocence seule peut donner. Quelques mauvais plaisants dirent qu'il eût été plus consterné, si ce qu'il était menacé de perdre en eût valu la peine. Les femmes furent curieuses de savoir ce qui en était. Il se prosterna respectueusement devant Sa Hautesse. Mangogul lui fit signe de se relever; et lui tendant la main :

« Vous êtes innocent, lui dit-il; soyez libre. Rendez grâces à Brama de votre salut. Pour vous dédommager des maux que vous avez soufferts, je vous accorde deux mille sequins de pension sur mon trésor, et la première commanderie vacante dans l'ordre du Crocodile. »

Plus on répandait de grâces sur Kersael, plus Fatmé craignait le supplice. Le grand sénéchal opinait à la mort par la

loi *si fœmina ff. de vi C. calumniatrix.* Le sultan inclinait pour la prison perpétuelle. Mirzoza, trouvant trop de rigueur dans l'un de ces jugements, et trop d'indulgence dans l'autre, condamna le bijou de Fatmé au cadenas. L'instrument florentin lui fut appliqué publiquement, et sur l'échafaud même dressé pour l'exécution de Kersael. Elle passa de là dans une maison de force, avec les matrones qui avaient décidé dans cette affaire avec tant d'intelligence.

CHAPITRE XXIX.

MÉTAPHYSIQUE DE MIRZOZA.

LES AMES.

Tandis que Mangogul interrogeait les bijoux d'Haria, des veuves et de Fatmé, Mirzoza avait eu le temps de préparer sa leçon de philosophie. Une soirée que la Manimonbanda faisait ses dévotions, qu'il n'y avait ni tables de jeu, ni cercle chez elle, et que la favorite était presque sûre de la visite du sultan, elle prit deux jupons noirs, en mit un à l'ordinaire, et l'autre sur ses épaules, passa ses deux bras par les fentes, se coiffa de la perruque du sénéchal de Mangogul et du bonnet carré de son chapelain, et se crut habillée en philosophe, lorsqu'elle se fut déguisée en chauve-souris.

Sous cet équipage, elle se promenait en long et en large dans ses appartements, comme un professeur du Collége royal qui attend des auditeurs. Elle affectait jusqu'à la physionomie sombre et réfléchie d'un savant qui médite. Mirzoza ne conserva pas longtemps ce sérieux forcé. Le sultan entra avec quelques-uns de ses courtisans, et fit une révérence profonde au nouveau philosophe, dont la gravité déconcerta celle de son auditoire, et fut à son tour déconcertée par les éclats de rire qu'elle avait excités.

« Madame, lui dit Mangogul, n'aviez-vous pas assez d'avantages du côté de l'esprit et de la figure, sans emprunter celui de la robe? Vos paroles auraient eu, sans elle, tout le poids que vous leur eussiez désiré.

— Il me paraît, seigneur, répondit Mirzoza, que vous ne la

respectez guère, cette robe, et qu'un disciple doit plus d'égards à ce qui fait au moins la moitié du mérite de son maître.

— Je m'aperçois, répliqua le sultan, que vous avez déjà l'esprit et le ton de votre nouvel état. Je ne fais à présent nul doute que votre capacité ne réponde à la dignité de votre ajustement; et j'en attends la preuve avec impatience...

— Vous serez satisfait dans la minute, » répondit Mirzoza en s'asseyant au milieu d'un grand canapé.

Le sultan et les courtisans se placèrent autour d'elle; et elle commença :

« Les philosophes du Monoémugi, qui ont présidé à l'éducation de Votre Hautesse, ne l'ont-ils jamais entretenue de la nature de l'âme?

— Oh! très-souvent, répondit Mangogul; mais tous leurs systèmes n'ont abouti qu'à m'en donner des notions incertaines; et sans un sentiment intérieur qui semble me suggérer que c'est une substance différente de la matière, ou j'en aurais nié l'existence, ou je l'aurais confondue avec le corps. Entreprendriez-vous de nous débrouiller ce chaos?

— Je n'ai garde, reprit Mirzoza; et j'avoue que je ne suis pas plus avancée de ce côté-là que vos pédagogues. La seule différence qu'il y ait entre eux et moi, c'est que je suppose l'existence d'une substance différente de la matière, et qu'ils la tiennent pour démontrée. Mais cette substance, si elle existe, doit être nichée quelque part. Ne vous ont-ils pas encore débité là-dessus bien des extravagances?

— Non, dit Mangogul; tous convenaient assez généralement qu'elle réside dans la tête; et cette opinion m'a paru vraisemblable. C'est la tête qui pense, imagine, réfléchit, juge, dispose, ordonne; et l'on dit tous les jours d'un homme qui ne pense pas, qu'il n'a point de cervelle, ou qu'il manque de tête.

— Voilà donc, reprit la sultane, où se réduisent vos longues études et toute votre philosophie, à supposer un fait et à l'appuyer sur des expressions populaires. Prince, que diriez-vous de votre premier géographe, si, présentant à Votre Hautesse la carte de ses États, il avait mis l'orient à l'occident, ou le nord au midi?

— C'est une erreur trop grossière, répondit Mangogul; et jamais géographe n'en a commis une pareille.

— Cela peut être, continua la favorite; et en ce cas vos philosophes ont été plus maladroits que le géographe le plus maladroit ne peut l'être. Ils n'avaient point un vaste empire à lever, il ne s'agissait point de fixer les limites des quatre parties du monde; il n'était question que de descendre en eux-mêmes, et d'y marquer le vrai lieu de leur âme. Cependant ils ont mis l'est à l'ouest, ou le sud au nord. Ils ont prononcé que l'âme est dans la tête, tandis que la plupart des hommes meurent sans qu'elle ait habité ce séjour, et que sa première résidence est dans les pieds.

— Dans les pieds! interrompit le sultan; voilà bien l'idée la plus creuse que j'aie jamais entendue.

— Oui, dans les pieds, reprit Mirzoza; et ce sentiment, qui vous paraît si fou, n'a besoin que d'être approfondi pour devenir sensé, au contraire de tous ceux que vous admettez comme vrais et qu'on reconnaît pour faux en les approfondissant. Votre Hautesse convenait avec moi, tout à l'heure, que l'existence de notre âme n'était fondée que sur le témoignage intérieur qu'elle s'en rendait à elle-même; et je vais lui démontrer que toutes les preuves imaginables de sentiment concourent à fixer l'âme dans le lieu que je lui assigne.

— C'est là où nous vous attendons, dit Mangogul.

— Je ne demande point de grâces, continua-t-elle; et je vous invite tous à me proposer vos difficultés.

« Je vous disais donc que l'âme fait sa première résidence dans les pieds; que c'est là qu'elle commence à exister, et que c'est par les pieds qu'elle s'avance dans le corps. C'est à l'expérience que j'en appellerai de ce fait; et je vais peut-être jeter les premiers fondements d'une métaphysique expérimentale.

« Nous avons tous éprouvé dans l'enfance que l'âme assoupie reste des mois entiers dans un état d'engourdissement. Alors les yeux s'ouvrent sans voir, la bouche sans parler, et les oreilles sans entendre. C'est ailleurs que l'âme cherche à se détendre et à se réveiller; c'est dans d'autres membres qu'elle exerce ses premières fonctions; c'est avec ses pieds qu'un enfant annonce sa formation. Son corps, sa tête et ses bras sont immobiles dans le sein de la mère; mais ses pieds s'allongent, se replient et manifestent son existence et ses besoins peut-être. Est-il sur le point de naître, que deviendraient la tête, le corps et les bras?

ils ne sortiraient jamais de leur prison, s'ils n'étaient aidés par les pieds : ce sont ici les pieds qui jouent le rôle principal, et qui chassent devant eux le reste du corps. Tel est l'ordre de la nature ; et lorsque quelque membre veut se mêler de commander, et que la tête, par exemple, prend la place des pieds, alors tout s'exécute de travers ; et Dieu sait ce qui en arrive quelquefois à la mère et à l'enfant.

« L'enfant est-il né, c'est encore dans les pieds que se font les principaux mouvements. On est contraint de les assujettir, et ce n'est jamais sans quelque indocilité de leur part. La tête est un bloc dont on fait tout ce qu'on veut ; mais les pieds sentent, secouent le joug et semblent jaloux de la liberté qu'on leur ôte.

« L'enfant est-il en état de se soutenir, les pieds font mille efforts pour se mouvoir ; ils mettent tout en action ; ils commandent aux autres membres ; et les mains obéissantes vont s'appuyer contre les murs, et se portent en avant pour prévenir les chutes et faciliter l'action des pieds.

« Où se tournent toutes les pensées d'un enfant, et quels sont ses plaisirs, lorsque affermi sur ses jambes, ses pieds ont acquis l'habitude de se mouvoir ? C'est de les exercer, d'aller, de venir, de courir, de sauter, de bondir. Cette turbulence nous plaît, c'est pour nous une marque d'esprit ; et nous augurons qu'un enfant ne sera qu'un stupide, lorsque nous le voyons indolent et morne. Voulez-vous contrister un enfant de quatre ans, asseyez-le pour un quart d'heure, ou tenez-le emprisonné entre quatre chaises : l'humeur et le dépit le saisiront ; aussi ne sont-ce pas seulement ses jambes que vous privez d'exercice, c'est son âme que vous tenez captive.

« L'âme reste dans les pieds jusqu'à l'âge de deux ou trois ans ; elle habite les jambes à quatre ; elle gagne les genoux et les cuisses à quinze. Alors on aime la danse, les armes, les courses, et les autres violents exercices du corps. C'est la passion dominante de tous les jeunes gens, et c'est la fureur de quelques-uns. Quoi ! l'âme ne résiderait pas dans les lieux où elle se manifeste presque uniquement, et où elle éprouve ses sensations les plus agréables ? Mais si sa résidence varie dans l'enfance et dans la jeunesse, pourquoi ne varierait-elle pas pendant toute la vie ? »

Mirzoza avait prononcé cette tirade avec une rapidité qui

l'avait essoufflée. Sélim, un des favoris du sultan, profita du moment qu'elle reprenait haleine, et lui dit : « Madame, je vais user de la liberté que vous avez accordée de vous proposer ses difficultés. Votre système est ingénieux, et vous l'avez présenté avec autant de grâce que de netteté ; mais je n'en suis pas séduit au point de le croire démontré. Il me semble qu'on pourrait vous dire que dans l'enfance même c'est la tête qui commande aux pieds, et que c'est de là que partent les esprits, qui, se répandant par le moyen des nerfs dans tous les autres membres, les arrêtent ou les meuvent au gré de l'âme assise sur la glande pinéale, ainsi qu'on voit émaner de la Sublime Porte les ordres de Sa Hautesse qui font agir tous ses sujets.

— Sans doute, répliqua Mirzoza ; mais on me dirait une chose assez obscure, à laquelle je ne répondrais que par un fait d'expérience. On n'a dans l'enfance aucune certitude que la tête pense, et vous-même, seigneur, qui l'avez si bonne, et qui, dans vos plus tendres années, passiez pour un prodige de raison, vous souvient-il d'avoir pensé pour lors ? Mais vous pourriez bien assurer que, quand vous gambadiez comme un petit démon, jusqu'à désespérer vos gouvernantes, c'était alors les pieds qui gouvernaient la tête.

— Cela ne conclut rien, dit le sultan. Sélim était vif, et mille enfants le sont de même. Ils ne réfléchissent point ; mais ils pensent : le temps s'écoule, la mémoire des choses s'efface, et ils ne se souviennent plus d'avoir pensé.

— Mais par où pensaient-ils ? répliqua Mirzoza ; car c'est là le point de la question.

— Par la tête, répondit Sélim.

— Et toujours cette tête où l'on ne voit goutte, répliqua la sultane. Laissez là votre lanterne sourde, dans laquelle vous supposez une lumière qui n'apparaît qu'à celui qui la porte ; écoutez mon expérience, et convenez de la vérité de mon hypothèse. Il est si constant que l'âme commence par les pieds son progrès dans le corps, qu'il y a des hommes et des femmes en qui elle n'a jamais remonté plus haut. Seigneur, vous avez admiré mille fois la légèreté de Nini et le vol de Saligo ; répondez-moi donc sincèrement : croyez-vous que ces créatures aient l'âme ailleurs que dans les jambes ? Et n'avez-vous pas remarqué que dans Volucer et Zélindor, la tête est soumise aux pieds ?

La tentation continuelle d'un danseur, c'est de se considérer les jambes. Dans tous ses pas, l'œil attentif suit la trace du pied, et la tête s'incline respectueusement devant les pieds, ainsi que devant Sa Hautesse, ses invincibles pachas.

— Je conviens de l'observation, dit Sélim; mais je nie qu'elle soit générale.

— Aussi ne prétends-je pas, répliqua Mirzoza, que l'âme se fixe toujours dans les pieds : elle s'avance, elle voyage, elle quitte une partie, elle y revient pour la quitter encore; mais je soutiens que les autres membres sont toujours subordonnés à celui qu'elle habite. Cela varie selon l'âge, le tempérament, les conjonctures, et de là naissent la différence des goûts, la diversité des inclinations, et celle des caractères. N'admirez-vous pas la fécondité de mon principe? et la multitude des phénomènes auxquels il s'étend ne prouve-t-elle pas sa certitude?

— Madame, lui répondit Sélim, si vous en faisiez l'application à quelques-uns, nous en recevrions peut-être un degré de conviction que nous attendons encore.

— Très-volontiers, répliqua Mirzoza, qui commençait à sentir ses avantages : vous allez être satisfait; suivez seulement le fil de mes idées. Je ne me pique pas d'argumenter. Je parle sentiment : c'est notre philosophie à nous autres femmes; et vous l'entendez presque aussi bien que nous. Il est assez vraisemblable, ajouta-t-elle, que jusqu'à huit ou dix ans l'âme occupe les pieds et les jambes; mais alors, ou même un peu plus tard, elle abandonne ce logis, ou de son propre mouvement, ou par force. Par force, quand un précepteur emploie des machines pour la chasser de son pays natal, et la conduire dans le cerveau, où elle se métamorphose communément en mémoire et presque jamais en jugement; c'est le sort des enfants de collége. Pareillement, s'il arrive qu'une gouvernante imbécile se travaille à former une jeune personne, lui farcisse l'esprit de connaissances, et néglige le cœur et les mœurs, l'âme vole rapidement vers la tête, s'arrête sur la langue, ou se fixe dans les yeux, et son élève n'est qu'une babillarde ennuyeuse, ou qu'une coquette. Ainsi, la femme voluptueuse est celle dont l'âme occupe le bijou, et ne s'en écarte jamais.

« La femme galante, celle dont l'âme est tantôt dans le bijou, et tantôt dans les yeux.

« La femme tendre, celle dont l'âme est habituellement dans le cœur; mais quelquefois aussi dans le bijou.

« La femme vertueuse, celle dont l'âme est tantôt dans la tête, tantôt dans le cœur; mais jamais ailleurs.

« Si l'âme se fixe dans le cœur, elle formera les caractères sensibles, compatissants, vrais, généreux. Si, quittant le cœur pour n'y plus revenir, elle se relègue dans la tête, alors elle constituera ceux que nous traitons d'hommes durs, ingrats, fourbes et cruels.

« La classe de ceux en qui l'âme ne visite la tête que comme une maison de campagne où son séjour n'est pas long, est très-nombreuse. Elle est composée des petits-maîtres, des coquettes, des musiciens, des poëtes, des romanciers, des courtisans et de tout ce qu'on appelle les jolies femmes. Écoutez raisonner ces êtres, et vous reconnaîtrez sur-le-champ des âmes vagabondes, qui se ressentent des différents climats qu'elles habitent.

— S'il est ainsi, dit Sélim, la nature a fait bien des inutilités. Nos sages tiennent toutefois pour constant qu'elle n'a rien produit en vain.

— Laissons là vos sages et leurs grands mots, répondit Mirzoza, et quant à la nature, ne la considérons qu'avec les yeux de l'expérience, et nous en apprendrons qu'elle a placé l'âme dans le corps de l'homme, comme dans un vaste palais, dont elle n'occupe pas toujours le plus bel appartement. La tête et le cœur lui sont principalement destinés, comme le centre des vertus et le séjour de la vérité; mais le plus souvent elle s'arrête en chemin, et préfère un galetas, un lieu suspect, une misérable auberge, où elle s'endort dans une ivresse perpétuelle. Ah! s'il m'était donné seulement pour vingt-quatre heures d'arranger le monde à ma fantaisie, je vous divertirais par un spectacle bien étrange : en un moment j'ôterais à chaque âme les parties de sa demeure qui lui sont superflues, et vous verriez chaque personne caractérisée par celle qui lui resterait. Ainsi les danseurs seraient réduits à deux pieds, ou à deux jambes tout au plus; les chanteurs à un gosier; la plupart des femmes à un bijou; les héros et les spadassins à une main armée; certains savants à un crâne sans cervelle; il ne resterait à une joueuse que deux bouts de mains qui agiteraient sans cesse des cartes; à un glouton, que deux mâchoires toujours en

mouvement; à une coquette, que deux yeux; à un débauché, que le seul instrument de ses passions; les ignorants et les paresseux seraient réduits à rien[1].

— Pour peu que vous laissassiez de mains aux femmes, interrompit le sultan, ceux que vous réduiriez au seul instrument de leurs passions, seraient courus. Ce serait une chasse plaisante à voir; et si l'on était partout ailleurs aussi avide de ces oiseaux que dans le Congo, bientôt l'espèce en serait éteinte.

— Mais les personnes tendres et sensibles, les amants constants et fidèles, de quoi les composeriez-vous? demanda Sélim à la favorite.

— D'un cœur, répondit Mirzoza; et je sais bien, ajouta-t-elle en regardant tendrement Mangogul, quel est celui à qui le mien chercherait à s'unir. »

Le sultan ne put résister à ce discours; il s'élança de son fauteuil vers sa favorite : ses courtisans disparurent, et la chaire du nouveau philosophe devint le théâtre de leurs plaisirs; il lui témoigna à plusieurs reprises qu'il n'était pas moins enchanté de ses sentiments que de ses discours; et l'équipage philosophique en fut mis en désordre. Mirzoza rendit à ses femmes les jupons noirs, renvoya au lord sénéchal son énorme perruque, et à M. l'abbé son bonnet carré, avec assurance qu'il serait sur la feuille à la nomination prochaine. A quoi ne fût-il point parvenu, s'il eût été bel esprit? Une place à l'Académie était la moindre récompense qu'il pouvait espérer; mais malheureusement il ne savait que deux ou trois cents mots, et n'avait jamais pu parvenir à en composer deux ritournelles.

CHAPITRE XXX.

SUITE DE LA CONVERSATION PRÉCÉDENTE.

Mangogul était le seul qui eût écouté la leçon de philosophie de Mirzoza, sans l'avoir interrompue. Comme il contredisait assez volontiers, elle en fut étonnée.

1. Il nous semble qu'on ne peut se refuser à voir ici la même idée fondamentale qui fit écrire quelques années plus tard à Diderot ses deux *Lettres sur les aveugles* et *sur les sourds et muets*, et que la *statue organisée* de Condillac est déjà ici en germe.

« Le sultan admettrait-il mon système d'un bout à l'autre? se disait-elle à elle-même. Non, il n'y a pas de vraisemblance à cela. L'aurait-il trouvé trop mauvais pour daigner le combattre? Cela pourrait être. Mes idées ne sont pas les plus justes qu'on ait eues jusqu'à présent; d'accord : mais ce ne sont pas non plus les plus fausses; et je pense qu'on a quelquefois imaginé plus mal. »

Pour sortir de ce doute, la favorite se détermina à questionner Mangogul.

« Eh bien! prince, lui dit-elle, que pensez-vous de mon système.

— Il est admirable, lui répondit le sultan; je n'y trouve qu'un seul défaut.

— Et quel est ce défaut? lui demanda la favorite.

— C'est, dit Mangogul, qu'il est faux de toute fausseté. Il faudrait, en suivant vos idées, que nous eussions tous des âmes; or, voyez donc, délices de mon cœur, qu'il n'y a pas le sens commun dans cette supposition. « J'ai une âme : voilà un ani- « mal qui se conduit la plupart du temps comme s'il n'en avait « point; et peut-être encore n'en a-t-il point, lors même qu'il « agit comme s'il en avait une. Mais il a un nez fait comme le « mien; je sens que j'ai une âme et que je pense : donc cet « animal a une âme, et pense aussi de son côté. » Il y a mille ans qu'on fait ce raisonnement, et il y en a tout autant qu'il est impertinent.

— J'avoue, dit la favorite, qu'il n'est pas toujours évident que les autres pensent.

— Et ajoutez, reprit Mangogul, qu'en cent occasions il est évident qu'ils ne pensent pas.

— Mais ce serait, ce me semble, aller bien vite, reprit Mirzoza, que d'en conclure qu'ils n'ont jamais pensé, ni ne penseront jamais. On n'est point toujours une bête pour l'avoir été quelquefois; et Votre Hautesse... »

Mirzoza craignant d'offenser le sultan, s'arrêta là tout court.

« Achevez, madame, lui dit Mangogul, je vous entends; et Ma Hautesse n'a-t-elle jamais fait la bête, voulez-vous dire, n'est-ce pas? Je vous répondrai que je l'ai fait quelquefois, et que je pardonnais même alors aux autres de me prendre pour

tel; car vous vous doutez bien qu'ils n'y manquaient pas, quoiqu'ils n'osassent pas me le dire...

— Ah! prince! s'écria la favorite, si les hommes refusaient une âme au plus grand monarque du monde, à qui en pourraient-ils accorder une?

— Trêve de compliments, dit Mangogul. J'ai déposé pour un moment la couronne et le sceptre. J'ai cessé d'être sultan pour être philosophe, et je puis entendre et dire la vérité. Je vous ai, je crois, donné des preuves de l'un; et vous m'avez insinué, sans m'offenser, et tout à votre aise, que je n'avais été quelquefois qu'une bête. Souffrez que j'achève de remplir les devoirs de mon nouveau caractère. »

« Loin de convenir avec vous, continua-t-il, que tout ce qui porte des pieds, des bras, des mains, des yeux et des oreilles, comme j'en ai, possède une âme comme moi, je vous déclare que je suis persuadé, à n'en jamais démordre, que les trois quarts des hommes et toutes les femmes ne sont que des automates.

— Il pourrait bien y avoir dans ce que vous dites là, répondit la favorite, autant de vérité que de politesse.

— Oh! dit le sultan, voilà-t-il pas que madame se fâche; et de quoi diable vous avisez-vous de philosopher, si vous ne voulez pas qu'on vous parle vrai? Est-ce dans les écoles qu'il faut chercher la politesse? Je vous ai laissé vos coudées franches; que j'aie les miennes libres, s'il vous plaît. Je vous disais donc que vous êtes toutes des bêtes.

— Oui, prince; et c'est ce qui vous restait à prouver, ajouta Mirzoza.

— C'est le plus aisé, » répondit le sultan.

Alors il se mit à débiter toutes les impertinences qu'on a dites et redites, avec le moins d'esprit et de légèreté qu'il est possible, contre un sexe qui possède au souverain degré ces deux qualités. Jamais la patience de Mirzoza ne fut mise à une plus forte épreuve; et vous ne vous seriez jamais tant ennuyé de votre vie, si je vous rapportais tous les raisonnements de Mangogul. Ce prince, qui ne manquait pas de bon sens, fut ce jour-là d'une absurdité qui ne se conçoit pas. Vous en allez juger.

« Il est si vrai, morbleu, disait-il, que la femme n'est qu'un

animal, que je gage qu'en tournant l'anneau de Cucufa sur ma jument, je la fais parler comme une femme.

— Voilà, sans contredit, lui répondit Mirzoza, l'argument le plus fort qu'on ait fait et qu'on fera jamais contre nous. »

Puis elle se mit à rire comme une folle. Mangogul, dépité de ce que ses ris ne finissaient point, sortit brusquement, résolu de tenter la bizarre expérience qui s'était présentée à son imagination.

CHAPITRE XXXI.

TREIZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LA PETITE JUMENT.

Je ne suis pas grand faiseur de portraits. J'ai épargné au lecteur celui de la sultane favorite; mais je ne me résoudrai jamais à lui faire grâce de celui de la jument du sultan. Sa taille était médiocre; elle se tenait assez bien; on lui reprochait seulement de laisser un peu tomber sa tête en devant. Elle avait le poil blond, l'œil bleu, le pied petit, la jambe sèche, le jarret ferme et la croupe légère. On lui avait appris longtemps à danser; et elle faisait la révérence comme un président à la messe rouge. C'était en somme une assez jolie bête; douce surtout : on la montait aisément; mais il fallait être excellent écuyer pour n'en être pas désarçonné. Elle avait appartenu au sénateur Aaron; mais un beau soir, voilà la petite quinteuse qui prend le mors aux dents, jette monsieur le rapporteur les quatre fers en l'air et s'enfuit à toute bride dans les haras du sultan, emportant sur son dos, selle, bride, harnais, housse et caparaçon de prix, qui lui allaient si bien, qu'on ne jugea pas à propos de les renvoyer.

Mangogul descendit dans ses écuries, accompagné de son premier secrétaire Ziguezague.

« Écoutez attentivement, lui dit-il, et écrivez... »

A l'instant il tourna sa bague sur la jument, qui se mit à sauter, caracoler, ruer, volter en hennissant sous queue...

« A quoi pensez-vous? dit le prince à son secrétaire : écrivez donc...

— Sultan, répondit Ziguezague, j'attends que Votre Hautesse commence...

— Ma jument, dit Mangogul, vous dictera pour cette fois; écrivez. »

Ziguezague, que cet ordre humiliait trop, à son avis, prit la liberté de représenter au sultan qu'il se tiendrait toujours fort honoré d'être son secrétaire, mais non celui de sa jument...

« Écrivez, vous dis-je, lui réitéra le sultan.

— Prince, je ne puis, répliqua Ziguezague; je ne sais point l'orthographe de ces sortes de mots...

— Écrivez toujours, dit encore le sultan...

— Je suis au désespoir de désobéir à Votre Hautesse, ajouta Ziguezague; mais...

— Mais, vous êtes un faquin, interrompit Mangogul irrité d'un refus si déplacé; sortez de mon palais, et n'y reparaissez point. »

Le pauvre Ziguezague disparut, instruit, par son expérience, qu'un homme de cœur ne doit point entrer chez la plupart des grands, ou doit laisser ses sentiments à la porte. On appela son second. C'était un Provençal franc, honnête, mais surtout désintéressé. Il vola où il crut que son devoir et sa fortune l'appelaient, fit un profond salut au sultan, un plus profond à sa jument et écrivit tout ce qu'il plut à la cavale de dicter.

On trouvera bon que je renvoie ceux qui seront curieux de son discours aux archives du Congo. Le prince en fit distribuer sur-le-champ des copies à tous ses interprètes et professeurs en langues étrangères, tant anciennes que modernes. L'un dit que c'était une scène de quelque vieille tragédie grecque qui lui paraissait fort touchante; un autre parvint, à force de tête, à découvrir que c'était un fragment important de la théologie des Égyptiens ; celui-ci prétendait que c'était l'exorde de l'oraison funèbre d'Annibal en carthaginois; celui-là assura que la pièce était écrite en chinois, et que c'était une prière fort dévote à Confucius.

Tandis que les érudits impatientaient le sultan avec leurs savantes conjectures, il se rappela les voyages de Gulliver, et ne douta point qu'un homme qui avait séjourné aussi lontemps que cet Anglais dans une île où les chevaux ont un gouverne-

ment, des lois, des rois, des dieux, des prêtres, une religion, des temples et des autels, et qui paraissait si parfaitement instruit de leurs mœurs et de leurs coutumes, n'eût une intelligence parfaite de leur langue. En effet Gulliver lut et interpréta tout courant le discours de la jument malgré les fautes d'écriture dont il fourmillait. C'est même la seule bonne traduction qu'on ait dans tout le Congo. Mangogul apprit, à sa propre satisfaction et à l'honneur de son système, que c'était un abrégé historique des amours d'un vieux pacha à trois queues avec une petite jument, qui avait été saillie par une multitude innombrable de baudets, avant lui; anecdote singulière, mais dont la vérité n'était ignorée, ni du sultan, ni d'aucun autre, à la cour, à Banza et dans le reste de l'empire.

CHAPITRE XXXII,

LE MEILLEUR PEUT-ÊTRE, ET LE MOINS LU DE CETTE HISTOIRE.

RÊVE DE MANGOGUL, OU VOYAGE DANS LA RÉGION DES HYPOTHÈSES.

« Ahi! dit Mangogul en bâillant et se frottant les yeux, j'ai mal à la tête. Qu'on ne me parle jamais de philosophie; ces conversations sont malsaines. Hier, je me couchai sur des idées creuses, et au lieu de dormir en sultan, mon cerveau a plus travaillé que ceux de mes ministres ne travailleront en un an. Vous riez; mais pour vous convaincre que je n'exagère point et me venger de la mauvaise nuit que vos raisonnements m'ont procurée, vous allez essuyer mon rêve tout du long.

« Je commençais à m'assoupir et mon imagination à prendre son essor, lorsque je vis bondir à mes côtés un animal singulier. Il avait la tête de l'aigle, les pieds du griffon, le corps du cheval et la queue du lion. Je le saisis malgré ses caracoles, et, m'attachant à sa crinière, je sautai légèrement sur son dos. Aussitôt il déploya de longues ailes qui partaient de ses flancs et je me sentis porter dans les airs avec une vitesse incroyable.

« Notre course avait été longue, lorsque j'aperçus, dans le vague de l'espace, un édifice suspendu comme par enchante-

ment. Il était vaste. Je ne dirai point qu'il péchât par les fondements, car il ne portait sur rien. Ses colonnes, qui n'avaient pas un demi-pied de diamètre, s'élevaient à perte de vue et soutenaient des voûtes qu'on ne distinguait qu'à la faveur des jours dont elles étaient symétriquement percées.

« C'est à l'entrée de cet édifice que ma monture s'arrêta. Je balançai d'abord à mettre pied à terre, car je trouvais moins de hasard à voltiger sur mon hippogriffe qu'à me promener sous ce portique. Cependant, encouragé par la multitude de ceux qui l'habitaient et par une sécurité remarquable qui régnait sur tous les visages, je descends, je m'avance, je me jette dans la foule et je considère ceux qui la faisaient.

« C'étaient des vieillards, ou bouffis, ou fluets, sans embonpoint et sans force et presque tous contrefaits. L'un avait la tête trop petite, l'autre les bras trop courts. Celui-ci péchait par le corps, celui-là manquait par les jambes. La plupart n'avaient point de pieds et n'allaient qu'avec des béquilles. Un souffle les faisait tomber, et ils demeuraient à terre jusqu'à ce qu'il prît envie à quelque nouveau débarqué de les relever. Malgré tous ces défauts, ils plaisaient au premier coup d'œil. Ils avaient dans la physionomie je ne sais quoi d'intéressant et de hardi. Ils étaient presque nus, car tout leur vêtement consistait en un petit lambeau d'étoffe qui ne couvrait pas la centième partie de leur corps.

« Je continue de fendre la presse et je parviens au pied d'une tribune à laquelle une grande toile d'araignée servait de dais. Du reste, sa hardiesse répondait à celle de l'édifice. Elle me parut posée comme sur la pointe d'une aiguille et s'y soutenir en équilibre. Cent fois je tremblai pour le personnage qui l'occupait. C'était un vieillard à longue barbe, aussi sec et plus nu qu'aucun de ses disciples. Il trempait, dans une coupe pleine d'un fluide subtil, un chalumeau qu'il portait à sa bouche et soufflait des bulles à une foule de spectateurs qui l'environnaient et qui travaillaient à les porter jusqu'aux nues.

« — Où suis-je? me dis-je à moi-même, confus de ces puérilités. Que veut dire ce souffleur avec ses bulles et tous ces enfants décrépits occupés à les faire voler? Qui me développera ces choses?... » Les petits échantillons d'étoffes m'avaient encore frappé, et j'avais observé que plus ils étaient grands

moins ceux qui les portaient s'intéressaient aux bulles. Cette remarque singulière m'encouragea à aborder celui qui me paraîtrait le moins déshabillé.

« J'en vis un dont les épaules étaient à moitié couvertes de lambeaux si bien rapprochés que l'art dérobait aux yeux les coutures. Il allait et venait dans la foule, s'embarrassant assez peu de ce qui s'y passait. Je lui trouvai l'air affable, la bouche riante, la démarche noble, le regard doux, et j'allai droit à lui.

« — Qui êtes-vous? où suis-je? et qui sont tous ces gens? lui « demandai-je sans façon.

« — Je suis Platon, me répondit-il. Vous êtes dans la région « des hypothèses, et ces gens-là sont des systématiques.

« — Mais par quel hasard, lui répliquai-je, le divin Platon « se trouve-t-il ici? et que fait-il parmi ces insensés?...

« — Des recrues, me dit-il. J'ai loin de ce portique un petit « sanctuaire où je conduis ceux qui reviennent des systèmes.

« — Et à quoi les occupez-vous?

« — A connaître l'homme, à pratiquer la vertu et à sacri« fier aux grâces...

« — Ces occupations sont belles; mais que signifient tous « ces petits lambeaux d'étoffes par lesquels vous ressemblez « mieux à des gueux qu'à des philosophes?

« — Que me demandez-vous là, dit-il en soupirant, et quel « souvenir me rappelez-vous? Ce temple fut autrefois celui de « la philosophie. Hélas! que ces lieux sont changés! La chaire « de Socrate était dans cet endroit...

« — Quoi donc! lui dis-je en l'interrompant, Socrate avait-il « un chalumeau et soufflait-il aussi des bulles?...

« — Non, non, me répondit Platon; ce n'est pas ainsi qu'il « mérita des dieux le nom du plus sage des hommes; c'est à « faire des têtes, c'est à former des cœurs, qu'il s'occupa tant « qu'il vécut. Le secret s'en perdit à sa mort. Socrate mourut, « et les beaux jours de la philosophie passèrent. Ces pièces « d'étoffes, que ces systématiques mêmes se font honneur de « porter, sont des lambeaux de son habit. Il avait à peine les « yeux fermés, que ceux qui aspiraient au titre de philosophes « se jetèrent sur sa robe et la déchirèrent.

« — J'entends, repris-je, et ces pièces leur ont servi d'éti« quette à eux et à leur longue postérité...

« — Qui rassemblera ces morceaux, continua Platon, et nous « restituera la robe de Socrate? »

« Il en était à cette exclamation pathétique lorsque j'entrevis dans l'éloignement un enfant qui marchait vers nous à pas lents mais assurés. Il avait la tête petite, le corps menu, les bras faibles et les jambes courtes; mais tous ses membres grossissaient et s'allongeaient à mesure qu'il s'avançait. Dans le progrès de ses accroissements successifs, il m'apparut sous cent formes diverses; je le vis diriger vers le ciel un long télescope, estimer à l'aide d'un pendule la chute des corps[1], constater avec un tube rempli de mercure la pesanteur de l'air[2], et, le prisme à la main, décomposer la lumière[3]. C'était alors un énorme colosse; sa tête touchait aux cieux, ses pieds se perdaient dans l'abîme et ses bras s'étendaient de l'un à l'autre pôle. Il secouait de la main droite un flambeau dont la lumière se répandait au loin dans les airs, éclairait au fond des eaux et pénétrait dans les entrailles de la terre.

« — Quelle est, demandai-je à Platon, cette figure gigantes« que qui vient à nous?

« — Reconnaissez l'Expérience, me répondit-il; c'est elle« même. »

« A peine m'eut-il fait cette courte réponse, que je vis l'Expérience approcher et les colonnes du portique des hypothèses chanceler, ses voûtes s'affaisser et son pavé s'entr'ouvrir sous nos pieds.

« — Fuyons, me dit encore Platon; fuyons; cet édifice n'a « plus qu'un moment à durer. »

« A ces mots, il part; je le suis. Le colosse arrive, frappe le portique, il s'écroule avec un bruit effroyable, et je me réveille[4]. »

— Ah! prince, s'écria Mirzoza, c'est à faire à vous de rêver. Je serais fort aise que vous eussiez passé une bonne nuit; mais à présent que je sais votre rêve, je serais bien fâchée que vous ne l'eussiez point eu.

1. Galilée.
2. Pascal.
3. Newton.
4. Cette seule page du roman rachète bien, pour nous, quelques-unes des autres, et s'il fallait les autres pour faire lire celle-là, on a quelques raisons d'être indulgent.

— Madame, lui dit Mangogul, je connais des nuits mieux employées que celle de ce rêve qui vous plaît tant; et si j'avais été le maître de mon voyage, il y a toute apparence que, n'espérant point vous trouver dans la région des hypothèses, j'aurais tourné mes pas ailleurs. Je n'aurais point actuellement le mal de tête qui m'afflige, ou du moins j'aurais lieu de m'en consoler.

— Prince, lui répondit Mirzoza, il faut espérer que ce ne sera rien et qu'un ou deux essais de votre anneau vous en délivreront.

— Il faut voir, » dit Mangogul.

La conversation dura quelques moments encore entre le sultan et Mirzoza; et il ne la quitta que sur les onze heures, pour devenir ce que l'on verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXIII.

QUATORZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE BIJOU MUET.

De toutes les femmes qui brillaient à la cour du sultan, aucune n'avait plus de grâces et d'esprit que la jeune Églé, femme du grand échanson de Sa Hautesse. Elle était de toutes les parties de Mangogul, qui aimait la légèreté de sa conversation ; et comme s'il ne dût point y avoir de plaisirs et d'amusements partout où Églé ne se trouvait point, Églé était encore de toutes les parties des grands de sa cour. Bals, spectacles, cercles, festins, petits soupers, chasse, jeux; partout on voulait Églé; on la rencontrait partout; il semblait que le goût des amusements la multipliât au gré de ceux qui la désiraient. Il n'est donc pas besoin que je dise que, s'il n'y avait aucune femme autant souhaitée qu'Églé, il n'y en avait point d'aussi répandue.

Elle avait toujours été poursuivie d'une foule de soupirants, et l'on s'était persuadé qu'elle ne les avait pas tous maltraités. Soit inadvertance, soit facilité de caractère, ses simples politesses ressemblaient souvent à des attentions marquées, et ceux qui cherchaient à lui plaire supposaient quelquefois de la tendresse dans des regards où elle n'avait jamais prétendu mettre plus que de l'affabilité. Ni caustique, ni médisante, elle n'ouvrait la bouche que pour dire des choses flatteuses, et c'était

avec tant d'âme et de vivacité, qu'en plusieurs occasions ses éloges avaient fait naître le soupçon qu'elle avait un choix à justifier; c'est-à-dire que ce monde dont Églé faisait l'ornement et les délices n'était pas digne d'elle.

On croirait aisément qu'une femme en qui l'on n'avait peut-être à reprendre qu'un excès de bonté, ne devait point avoir d'ennemis. Cependant elle en eut, et de cruels. Les dévotes de Banza lui trouvèrent un air trop libre, je ne sais quoi de dissipé dans le maintien; ne virent dans sa conduite que la fureur des plaisirs du siècle; en conclurent que ses mœurs étaient au moins équivoques et le suggérèrent charitablement à qui voulut les entendre.

Les femmes de la cour ne la traitèrent pas plus favorablement. Elles suspectèrent les liaisons d'Églé, lui donnèrent des amants, l'honorèrent même de quelques grandes aventures, la mirent pour quelque chose dans d'autres; on savait des détails, on citait des témoins. « Eh! bon, se disait-on à l'oreille, on l'a surprise tête à tête avec Melraïm dans un des bosquets du grand parc. Églé ne manque pas d'esprit, ajouta-t-on; mais Melraïm en a trop pour s'amuser de ses discours, à dix heures du soir, dans un bosquet...

— Vous vous trompez, répondait un petit-maître; je me suis promené cent fois sur la brune avec elle, et je m'en suis assez bien trouvé. Mais à propos, savez-vous que Zulémar est assidu à sa toilette?...

— Sans doute, nous le savons, et qu'elle ne fait de toilette que quand son mari est de service chez le sultan...

— Le pauvre Célébi, continuait une autre, sa femme l'affiche, en vérité, avec cette aigrette et ces boucles qu'elle a reçues du pacha Ismael...

— Est-il bien vrai, madame?...

— C'est la vérité pure : je le tiens d'elle-même; mais, au nom de Brama, que ceci ne nous passe point; Églé est mon amie, et je serais bien fâchée...

— Hélas! s'écriait douloureusement une troisième : la pauvre petite créature se perd de gaieté de cœur. C'est dommage pourtant. Mais aussi vingt intrigues à la fois; cela me paraît fort. »

Les petits-maîtres ne la ménageaient pas davantage. L'un racontait une partie de chasse où ils s'étaient égarés ensemble.

Un autre dissimulait, par respect pour le sexe, les suites d'une conversation fort vive qu'il avait eue sous le masque avec elle, dans un bal où il l'avait accrochée. Celui-ci faisait l'éloge de son esprit et de ses charmes, et le terminait en montrant son portrait, qu'à l'en croire il tenait de la meilleure main. « Ce portrait, disait celui-là, est plus ressemblant que celui dont elle a fait présent à Jénaki. »

Ces discours passèrent jusqu'à son époux. Célébi aimait sa femme, mais décemment toutefois, et sans que personne en eût le moindre soupçon ; il se refusa d'abord aux premiers rapports ; mais on revint à la charge, et de tant de côtés, qu'il crut ses amis plus clairvoyants que lui : plus il avait accordé de liberté à Églé, plus il eut de soupçon qu'elle en avait abusé. La jalousie s'empara de son âme. Il commença par gêner sa femme. Églé souffrit d'autant plus impatiemment ce changement de procédé qu'elle se sentait innocente. Sa vivacité et les conseils de ses bonnes amies la précipitèrent dans des démarches inconsidérées qui mirent toutes les apparences contre elle et qui pensèrent lui coûter la vie. Le violent Célébi roula quelque temps dans sa tête mille projets de vengeance, et le fer, et le poison, et le lacet fatal, et se détermina pour un supplice plus lent et plus cruel, une retraite dans ses terres. C'est une mort véritable pour une femme de cour. En un mot, les ordres sont donnés ; un soir Églé apprend son sort : on est insensible à ses larmes ; on n'écoute plus ses raisons ; et la voilà reléguée à quatre-vingts lieues de Banza, dans un vieux château, où on ne lui laisse pour toute compagnie que deux femmes et quatre eunuques noirs qui la gardent à vue.

A peine fut-elle partie, qu'elle fut innocente. Les petits-maîtres oublièrent ses aventures, les femmes lui pardonnèrent son esprit et ses charmes, et tout le monde la plaignit. Mangogul apprit, de la bouche même de Célébi, les motifs de la terrible résolution qu'il avait prise contre sa femme, et parut seul l'approuver.

Il y avait près de six mois que la malheureuse Églé gémissait dans son exil, lorsque l'aventure de Kersael arriva. Mirzoza souhaitait qu'elle fût innocente, mais elle n'osait s'en flatter. Cependant elle dit un jour au sultan : « Votre anneau, qui vient de conserver la vie à Kersael, ne pourrait-il pas finir l'exil

d'Églé? Mais je n'y pense pas; il faudrait pour cela consulter son bijou; et la pauvre recluse périt d'ennui à quatre-vingts lieues d'ici...

— Vous intéressez-vous beaucoup, lui répondit Mangogul, au sort d'Églé?

— Oui, prince; surtout si elle est innocente, dit Mirzoza...

— Vous en aurez des nouvelles avant une heure d'ici, répliqua Mangogul. Ne vous souvient-il plus des propriétés de ma bague?... »

A ces mots, il passa dans ses jardins, tourna son anneau et se trouva en moins de quinze minutes dans le parc du château qu'habitait Églé.

Il y découvrit Églé seule et accablée de douleur; elle avait la tête appuyée sur sa main; elle proférait tendrement le nom de son époux, et elle arrosait de ses larmes un gazon sur lequel elle était assise. Mangogul s'approcha d'elle en tournant son anneau, et le bijou d'Églé dit tristement : « J'aime Célébi. » Le sultan attendit la suite; mais la suite ne venant point, il s'en prit à son anneau, qu'il frotta deux ou trois fois contre son chapeau, avant que de le diriger sur Églé; mais sa peine fut inutile. Le bijou reprit : « J'aime Célébi; » et s'arrêta tout court.

« Voilà, dit le sultan, un bijou bien discret. Voyons encore et serrons-lui de plus près le bouton. » En même temps il donna à sa bague toute l'énergie qu'elle pouvait recevoir, et la tourna subitement sur Églé; mais son bijou resta muet. Il garda constamment le silence, ou ne l'interrompit que pour répéter ces paroles plaintives : « J'aime Célébi, et n'en ai jamais aimé d'autres. »

Mangogul prit son parti et revint en quinze minutes chez Mirzoza.

« Quoi! prince, dit-elle, déjà de retour? Eh bien! qu'avez-vous appris? Rapportez-vous matière à nos conversations?...

— Je ne rapporte rien, lui répondit le sultan.

— Quoi! rien?

— Précisément rien. Je n'ai jamais entendu de bijou plus taciturne, et n'en ai pu tirer que ces mots : « J'aime Célébi; « j'aime Célébi, et n'en ai jamais aimé d'autres. »

— Ah! prince, reprit vivement Mirzoza, que me dites-vous

là? Quelle heureuse nouvelle! Voilà donc enfin une femme sage. Souffrirez-vous qu'elle soit plus longtemps malheureuse?

— Non, répondit Mangogul : son exil va finir, mais ne craignez-vous point que ce soit aux dépens de sa vertu? Églé est sage; mais voyez, délices de mon cœur, ce que vous exigez de moi; que je la rappelle à ma cour, afin qu'elle continue de l'être; cependant vous serez satisfaite. »

Le sultan manda sur-le-champ Célébi, et lui dit qu'ayant approfondi les bruits répandus sur le compte d'Églé, il les avait reconnus faux, calomnieux, et qu'il lui ordonnait de la ramener à la cour. Célébi obéit et présenta sa femme à Mangogul : elle voulut se jeter aux pieds de Sa Hautesse; mais le sultan l'arrêtant :

« Madame, lui dit-il, remerciez Mirzoza. Son amitié pour vous m'a déterminé à éclaircir la vérité des faits qu'on vous imputait. Continuez d'embellir ma cour; mais souvenez-vous qu'une jolie femme se fait quelquefois autant de tort par des imprudences que par des aventures. »

Dès le lendemain Églé reparut chez la Manimonbanda, qui l'accueillit d'un sourire. Les petits-maîtres redoublèrent auprès d'elle de fadeurs, et les femmes coururent toutes l'embrasser, la féliciter, et recommencèrent de la déchirer.

CHAPITRE XXXIV.

MANGOGUL AVAIT-IL RAISON?

Depuis que Mangogul avait reçu le présent fatal de Cucufa, les ridicules et les vices du sexe étaient devenus la matière éternelle de ses plaisanteries : il ne finissait pas; et la favorite en fut souvent ennuyée. Mais deux effets cruels de l'ennui sur Mirzoza, ainsi que sur bien d'autres qu'elle, c'était de la mettre en mauvaise humeur, et de jeter de l'aigreur dans ses propos. Alors malheur à ceux qui l'approchaient! elle ne distinguait personne; et le sultan même n'était pas épargné.

« Prince, lui disait-elle un jour dans un de ces moments fâcheux, vous qui savez tant de choses, vous ignorez peut-être la nouvelle du jour...

— Et quelle est-elle? demanda Mangogul...

— C'est que vous apprenez par cœur, tous les matins, trois pages de Brantôme ou d'Ouville [1] : on n'assure pas de ces deux profonds écrivains quel est le préféré...

— On se trompe, madame, répondit Mangogul, c'est le Crébillon qui...

— Oh! ne vous défendez pas de cette lecture, interrompit la favorite. Les nouvelles médisances qu'on fait de nous sont si maussades, qu'il vaut encore mieux réchauffer les vieilles. Il y a vraiment de fort bonnes choses dans ce Brantôme; si vous joigniez à ses historiettes trois ou quatre chapitres de Bayle, vous auriez incessamment à vous seul autant d'esprit que le marquis D'... [2] et le chevalier de Mouhi. Cela répandrait dans vos entretiens une variété surprenante. Lorsque vous auriez équipé les femmes de toutes pièces, vous tomberiez sur les Pagodes; des Pagodes, vous reviendriez sur les femmes. En vérité, il ne vous manque qu'un petit recueil d'impiétés pour être tout à fait amusant.

— Vous avez raison, madame, lui répondit Mangogul, et je m'en ferai pourvoir. Celui qui craint d'être dupe dans ce monde et dans l'autre ne peut trop se méfier de la puissance des Pagodes, de la probité des hommes, et de la sagesse des femmes.

— C'est donc, à votre avis, quelque chose de bien équivoque que cette sagesse?... reprit Mirzoza.

— Au delà de tout ce que vous imaginez, répondit Mangogul.

— Prince, repartit Mirzoza, vous m'avez donné cent fois vos ministres pour les plus honnêtes gens du Congo. J'ai tant essuyé les éloges de votre sénéchal, des gouverneurs de vos provinces, de vos secrétaires, de votre trésorier, en un mot de tous vos officiers, que je suis en état de vous les répéter mot pour mot. Il est étrange que l'objet de votre tendresse soit seul excepté de la bonne opinion que vous avez conçue de ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

— Et qui vous a dit que cela soit? lui répliqua le sultan. Songez donc, madame, que vous n'entrez pour rien dans les

1. Allusion aux rapports de Berrier, lieutenant de police.
2. D'Argens?

discours, vrais ou faux, que je tiens des femmes, à moins qu'il ne vous plaise de représenter le sexe en général...

— Je ne le conseillerais pas à madame, ajouta Sélim, qui était présent à cette conversation. Elle n'y pourrait gagner que des défauts.

— Je ne reçois point, répondit Mirzoza, les compliments que l'on m'adresse aux dépens de mes semblables. Quand on s'avise de me louer, je voudrais qu'il n'en coûtât rien à personne. La plupart des galanteries qu'on nous débite ressemblent aux fêtes somptueuses que Votre Hautesse reçoit de ses pachas : ce n'est jamais qu'à la charge du public.

— Laissons cela, dit Mangogul. Mais en bonne foi, n'êtes-vous pas convaincue que la vertu des femmes du Congo n'est qu'une chimère? Voyez donc, délices de mon âme, quelle est aujourd'hui l'éducation à la mode, quels exemples les jeunes personnes reçoivent de leurs mères, et comment on vous coiffe une jolie femme du préjugé que de se renfermer dans son domestique, régler sa maison et s'en tenir à son époux, c'est mener une vie lugubre, périr d'ennui et s'enterrer toute vive. Et puis, nous sommes si entreprenants, nous autres hommes, et une jeune enfant sans expérience est si comblée de se voir entreprise. J'ai prétendu que les femmes sages étaient rares, excessivement rares; et loin de m'en dédire, j'ajouterais volontiers qu'il est surprenant qu'elles ne le soient pas davantage. Demandez à Sélim ce qu'il en pense.

— Prince, répondit Mirzoza, Sélim doit trop à notre sexe pour le déchirer impitoyablement.

— Madame, dit Sélim, Sa Hautesse, à qui il n'a pas été possible de rencontrer des cruelles, doit naturellement penser des femmes comme elle fait; et vous, qui avez la bonté de juger des autres par vous-même, n'en pouvez guère avoir d'autres idées que celles que vous défendez. J'avouerai cependant que je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a des femmes de jugement à qui les avantages de la vertu sont connus par expérience, et que la réflexion a éclairées sur les suites fâcheuses du désordre; des femmes heureusement nées, bien élevées, qui ont appris à sentir leur devoir, qui l'aiment, et qui ne s'en écarteront jamais.

— Et sans se perdre en raisonnements, ajouta la favorite, Églé, vive, aimable, charmante, n'est-elle pas en même temps

un modèle de sagesse? Prince, vous n'en pouvez douter, et tout Banza le sait de votre bouche : or, s'il y a une femme sage, il peut y en avoir mille.

— Oh! pour la possibilité, dit Mangogul, je ne la dispute point.

— Mais si vous convenez qu'elles sont possibles, reprit Mirzoza, qui vous a révélé qu'elles n'existaient pas?

— Rien que leurs bijoux, répondit le sultan. Je conviens toutefois que ce témoignage n'est pas de la force de votre argument. Que je devienne taupe si vous ne l'avez pris à quelque bramine. Faites appeler le chapelain de la Manimonbanda, et il vous dira que vous m'avez prouvé l'existence des femmes sages, à peu près comme on démontre celle de Brama en Braminologie. Par hasard, n'auriez-vous point fait un cours dans cette sublime école avant que d'entrer au sérail?

— Point de mauvaises plaisanteries, reprit Mirzoza. Je ne conclus pas seulement de la possibilité; je pars d'un fait, d'une expérience.

— Oui, continua Mangogul, d'un fait mutilé, d'une expérience isolée, tandis que j'ai pour moi une foule d'essais que vous connaissez bien ; mais je ne veux point ajouter à votre humeur par une plus longue contradiction.

— Il est heureux, dit Mirzoza d'un ton chagrin, qu'au bout de deux heures vous vous lassiez de me persécuter.

— Si j'ai commis cette faute, répondit Mangogul, je vais tâcher de la réparer. Madame, je vous abandonne tous mes avantages passés; et si je rencontre dans la suite des épreuves qui me restent à tenter, une seule femme vraiment et constamment sage...

— Que ferez-vous? interrompit vivement Mirzoza...

— Je publierai, si vous voulez, que je suis enchanté de votre raisonnement sur la possibilité des femmes sages; j'accréditerai votre logique de tout mon pouvoir, et je vous donnerai mon château d'Amara, avec toutes les porcelaines de Saxe dont il est orné, sans en excepter le petit sapajou en émail et les autres colifichets précieux qui me viennent du cabinet de Mme de Vérue[1].

— Prince, dit Mirzoza, je me contenterai des porcelaines, du château et du petit sapajou.

1. Le cabinet et la bibliothèque de Mme de Verrue furent célèbres. La bibliothèque était surtout très-nombreuse et les livres aux armes de la comtesse sont encore assez recherchés.

— Soit, répondit Mangogul; Sélim nous jugera. Je ne demande que quelque délai avant que d'interroger le bijou d'Églé. Il faut bien laisser à l'air de la cour et à la jalousie de son époux le temps d'opérer. »

Mirzoza accorda le mois à Mangogul; c'était la moitié plus qu'il ne demandait; et ils se séparèrent également remplis d'espérance. Tout Banza l'eût été de paris pour et contre, si la promesse du sultan se fût divulguée. Mais Sélim se tut, et Mangogul se mit clandestinement en devoir de gagner ou de perdre. Il sortait de l'appartement de la favorite, lorsqu'il l'entendit qui lui criait du fond de son cabinet :

« Prince, et le petit sapajou?

— Et le petit sapajou, » lui répondit Mangogul en s'éloignant.

Il allait de ce pas dans la petite maison d'un sénateur, où nous le suivrons.

CHAPITRE XXXV.

QUINZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

ALPHANE.

Le sultan n'ignorait pas que les jeunes seigneurs de la cour avaient tous des petites maisons; mais il apprit que ces réduits étaient aussi à l'usage de quelques sénateurs. Il en fut étonné. « Que fait-on là? se dit-il à lui-même (car il conservera dans ce volume[1] l'habitude de parler seul, qu'il a contractée dans le premier). Il semble qu'un homme, à qui je confie la tranquillité, la fortune, la liberté et la vie de mon peuple, ne doit point avoir de petite maison. Mais la petite maison d'un sénateur est peut-être autre chose que celle d'un petit-maître... Un magistrat devant qui l'on discute les intérêts les plus grands de mes sujets, et qui tient en ses mains l'urne fatale d'où il tirera le sort de la veuve, oublierait la dignité de son état, l'importance de son ministère; et tandis que Cochin fatigue vainement ses poumons à porter jusqu'à ses oreilles les cris de l'orphelin, il méditerait dans sa tête les sujets galants qui doivent orner les

1. Ce chapitre commençait le second volume de l'édition originale.

dessus de porte d'un lieu de débauches secrètes !... Cela ne peut être... Voyons pourtant. »

Il dit et part pour Alcanto. C'est là qu'est située la petite maison du sénateur Hippomanès. Il entre ; il parcourt les appartements, il en examine l'ameublement. Tout lui paraît galant. La petite maison d'Agésile, le plus délicat et le plus voluptueux de ses courtisans, n'est pas mieux. Il se déterminait à sortir, ne sachant que penser ; car après tous les lits de repos, les alcôves à glaces, les sofas mollets, le cabinet de liqueurs ambrées, le reste n'était que des témoins muets de ce qu'il avait envie d'apprendre, lorsqu'il aperçut une grosse figure étendue sur une duchesse, et plongée dans un sommeil profond. Il tourna son anneau sur elle, et tira de son bijou les anecdotes suivantes :

« Alphane est fille d'un robin. Si sa mère eût moins vécu, je ne serais pas ici. Les biens immenses de la famille se sont éclipsés entre les mains de la vieille folle ; et elle n'a presque rien laissé à quatre enfants qu'elle avait, trois garçons et une fille dont je suis le bijou. Hélas ! c'est bien pour mes péchés ! Que d'affronts j'ai soufferts ! qu'il m'en reste encore à souffrir ! On disait dans le monde que le cloître convenait assez à la fortune et à la figure de ma maîtresse ; mais je sentais qu'il ne me convenait point à moi : je préférai l'art militaire à l'état monastique, et je fis mes premières campagnes sous l'émir Azalaph. Je me perfectionnai sous le grand Nangazaki ; mais l'ingratitude du service m'en a détaché, et j'ai quitté l'épée pour la robe. Je vais donc appartenir à un petit faquin de sénateur tout bouffi de ses talents, de son esprit, de sa figure, de son équipage et de ses aïeux. Depuis deux heures je l'attends. Il viendra apparemment ; car son intendant m'a prévenu que, quand il vient, c'est sa manie que de se faire attendre longtemps. »

Le bijou d'Alphane en était là, lorsque Hippomanès arriva. Au fracas de son équipage, et aux caresses de sa familière levrette, Alphane s'éveilla. « Enfin vous voilà donc, ma reine, lui dit le petit président. On a bien de la peine à vous avoir. Parlez ; comment trouvez-vous ma petite maison ? elle en vaut bien une autre, n'est-ce pas ? »

Alphane jouant la niaise, la timide, la désolée, comme si nous n'eussions jamais vu de petites maisons, disait son bijou,

et que je ne fusse jamais entré pour rien dans ses aventures, s'écria douloureusement : « Monsieur le président, je fais pour vous une démarche étrange. Il faut que je sois entraînée par une terrible passion, pour en être aveuglée sur les dangers que je cours ; car enfin, que ne dirait-on pas, si l'on me soupçonnait ici?

— Vous avez raison, lui dit Hippomanès ; votre démarche est équivoque ; mais vous pouvez compter sur ma discrétion.

— Mais, reprit Alphane, je compte aussi sur votre sagesse.

— Oh! pour cela, lui dit Hippomanès en ricanant, je serai fort sage ; et le moyen de n'être pas dévot comme un ange dans une petite maison? Sans mentir, vous avez là une gorge charmante...

— Finissez donc, lui répondit Alphane ; déjà vous manquez à votre parole.

— Point du tout, lui répliqua le président ; mais vous ne m'avez pas répondu. Que vous semble de cet ameublement? Puis s'adressant à sa levrette : Viens ici, Favorite, donne la patte, ma fille. C'est une bonne fille que Favorite... Mademoiselle voudrait-elle faire un tour de jardin? Allons sur ma terrasse ; elle est charmante. Je suis dominé par quelques voisins ; mais peut-être qu'ils ne vous connaîtront pas...

— Monsieur le président, je ne suis pas curieuse, lui répondit Alphane d'un ton piqué. Il me semble qu'on est mieux ici.

— Comme il vous plaira, reprit Hippomanès. Si vous êtes fatiguée, voilà un lit. Pour peu que le cœur vous en dise, je vous conseille de l'essayer. La jeune Astérie, la petite Phénice, qui s'y connaissent, m'ont assuré qu'il était bon. »

Tout en tenant ces impertinents propos à Alphane, Hippomanès tirait sa robe par les manches, délaçait son corset, détachait ses jupes, et dégageait ses deux gros pieds de deux petites mules.

Lorsque Alphane fut presque nue, elle s'aperçut qu'Hippomanès la déshabillait...

« Que faites-vous là? s'écria-t-elle toute surprise. Président, vous n'y pensez pas. Je me fâcherai tout de bon.

— Ah, ma reine! lui répondit Hippomanès, vous fâcher contre un homme qui vous aime comme moi, cela serait d'une bizarrerie dont vous n'êtes pas capable. Oserais-je vous prier de passer dans ce lit?

— Dans ce lit? reprit Alphane. Ah! monsieur le président, vous abusez de ma tendresse. Que j'aille dans un lit, moi, dans un lit!

— Eh! non, ma reine, lui répondit Hippomanès. Ce n'est pas cela : qui vous dit d'y aller? Mais il faut, s'il vous plaît, que vous vous y laissiez conduire; car vous comprenez bien que de la taille dont vous êtes, je ne puis être d'humeur à vous y porter... » Cependant il la prit à bras-le-corps, et faisant quelque effort... « Oh, qu'elle pèse! disait-il. Mais, mon enfant, si tu ne t'aides pas, nous n'arriverons jamais. »

Alphane sentit qu'il disait vrai, s'aida, parvint à se faire lever, et s'avança vers ce lit qui l'avait tant effrayée, moitié à pied, moitié sur les bras d'Hippomanès, à qui elle balbutiait en minaudant : « En vérité, il faut que je sois folle pour être venue. Je comptais sur votre sagesse, et vous êtes d'une extravagance inouïe...

— Point du tout, lui répondait le président, point du tout. Vous voyez bien que je ne fais rien qui ne soit décent, très-décent. »

Je pense qu'ils se dirent encore beaucoup d'autres gentillesses; mais le sultan n'ayant pas jugé à propos de suivre leur conversation plus longtemps, elles seront perdues pour la postérité : c'est dommage!

CHAPITRE XXXVI.

SEIZIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LES PETITS-MAITRES.

Deux fois la semaine il y avait cercle chez la favorite. Elle nommait la veille les femmes qu'elle y désirait, et le sultan donnait la liste des hommes. On y venait fort paré. La conversation était générale, ou se partageait. Lorsque l'histoire galante de la cour ne fournissait pas des aventures amusantes, on en imaginait, ou l'on s'embarquait dans quelques mauvais contes, ce qui s'appelait continuer les *Mille et une Nuits*. Les hommes avaient le privilége de dire toutes les extravagances qui leur venaient, et les femmes celui de faire des nœuds en les écoutant. Le sultan et la favorite étaient là confondus parmi leurs sujets; leur pré-

sence n'interdisait rien de ce qui pouvait amuser, et il était rare qu'on s'ennuyât. Mangogul avait compris de bonne heure que ce n'était qu'au pied du trône qu'on trouve le plaisir, et personne n'en descendait de meilleure grâce, et ne savait déposer plus à propos la majesté.

Tandis qu'il parcourait la petite maison du sénateur Hippomanès, Mirzoza l'attendait dans le salon couleur de rose, avec la jeune Zaïde, l'enjouée Léocris, la vive Sérica, Amine et Benzaïre, femmes de deux émirs, la prude Orphise et la grande sénéchale Vétula, mère temporelle de tous les bramines. Il ne tarda pas à paraître. Il entra accompagné du comte Hannetillon et du chevalier Fadaès. Alciphenor, vieux libertin, et le jeune Marmolin son disciple, le suivaient, et deux minutes après, arrivèrent le pacha Grisgrif, l'âga Fortimbek et le sélictar Patte-de-velours. C'était bien les petits-maîtres les plus déterminés de la cour. Mangogul les avait rassemblés à dessein. Rebattu du récit de leurs galants exploits, il s'était proposé de s'en instruire à n'en pouvoir douter plus longtemps. « Eh bien! messieurs, leur dit-il, vous qui n'ignorez rien de ce qui se passe dans l'empire galant, qu'y fait-on de nouveau? ou en sont les bijoux parlants?...

— Seigneur, répondit Alciphenor, c'est un charivari qui va toujours en augmentant : si cela continue, bientôt on ne s'entendra plus. Mais rien n'est si réjouissant que l'indiscrétion du bijou de Zobeïde. Il a fait à son mari un dénombrement d'aventures.

— Cela est prodigieux, continua Marmolin : on compte cinq agas, vingt capitaines, une compagnie de janissaires presque entière, douze bramines; on ajoute qu'il m'a nommé; mais c'est une mauvaise plaisanterie.

— Le bon de l'affaire, reprit Grisgrif, c'est que l'époux effrayé s'est enfui en se bouchant les oreilles.

— Voilà qui est bien horrible! dit Mirzoza.

— Oui, madame, interrompit Fortimbek, horrible, affreux, exécrable!

— Plus que tout cela, si vous voulez, reprit la favorite, de déshonorer une femme sur un ouï-dire.

— Madame, cela est à la lettre; Marmolin n'a pas ajouté un mot à la vérité, dit Patte-de-velours.

— Cela est positif, dit Grisgrif.

— Bon, ajouta Hannetillon, il en court déjà une épigramme; et l'on ne fait pas une épigramme sur rien. Mais pourquoi Marmolin serait-il à l'abri du caquet des bijoux? Celui de Cynare s'est bien avisé de parler à son tour, et de me mêler avec des gens qui ne me vont point du tout. Mais comment obvier à cela?

— C'est plus tôt fait de s'en consoler, dit Patte-de-velours.

— Vous avez raison, répondit Hannetillon; et tout de suite il se mit à chanter :

Mon bonheur fut si grand que j'ai peine à le croire.

— Comte, dit Mangogul, en s'adressant à Hannetillon, vous avez donc connu particulièrement Cynare?

— Seigneur, répondit Patte-de-velours, qui en doute? Il l'a promenée pendant plus d'une lune; ils ont été chansonnés; et cela durerait encore, s'il ne s'était enfin aperçu qu'elle n'était point jolie, et qu'elle avait la bouche grande.

— D'accord, reprit Hannetillon; mais ce défaut était réparé par un agrément qui n'est pas ordinaire.

— Y a-t-il longtemps de cette aventure? demanda la prude Orphise.

— Madame, lui répondit Hannetillon, je n'en ai pas l'époque présente. Il faudrait recourir aux tables chronologiques de mes bonnes fortunes. On y verrait le jour et le moment; mais c'est un gros volume dont mes gens s'amusent dans mon antichambre.

— Attendez, dit Alciphenor; je me rappelle que c'est précisément un an après que Grisgrif s'est brouillé avec Mme la sénéchale. Elle a une mémoire d'ange, et elle va nous apprendre au juste...

— Que rien n'est plus faux que votre date, répondit gravement la sénéchale. On sait assez que les étourdis n'ont jamais été de mon goût.

— Cependant, madame, reprit Alciphenor, vous ne nous persuaderez jamais que Marmolin fût excessivement sage, lorsqu'on l'introduisait dans votre appartement par un escalier dérobé, toutes les fois que Sa Hautesse appelait M. le sénéchal au conseil.

— Je ne vois pas de plus grande extravagance, ajouta Patte-

de-velours, que d'entrer furtivement chez une femme, à propos de rien : car on ne pensait de ces visites que ce qui en était; et madame jouissait déjà de cette réputation de vertu qu'elle a si bien soutenue depuis.

— Mais il y a un siècle de cela, dit Fadaès. Ce fut à peu près dans ce temps que Zulica fit faux bond à M. le sélictar qui était bien son serviteur, pour occuper Grisgrif qu'elle a planté là six mois après; elle en est maintenant à Fortimbek. Je ne suis pas fâché de la petite fortune de mon ami; je la vois, je l'admire, et le tout sans prétention.

— Zulica, dit la favorite, est pourtant fort aimable; elle a de l'esprit, du goût, et je ne sais quoi d'intéressant dans physionomie, que je préférerais à des charmes.

— J'en conviens, répondit Fadaès; mais elle est maigre, elle n'a point de gorge, et la cuisse si décharnée, que cela fait pitié.

— Vous en savez apparemment des nouvelles, ajouta la sultane.

— Bon! madame, reprit Hannetillon, cela se devine. J'ai peu fréquenté chez Zulica, et si[1], j'en sais là-dessus autant que Fadaès.

— Je le croirais volontiers, dit la favorite.

— Mais, à propos, pourrait-on demander à Grisgrif, dit le sélictar, si c'est pour longtemps qu'il s'est emparé de Zyrphile? Voilà ce qui s'appelle une jolie femme; elle a le corps admirable.

— Eh! qui en doute? ajouta Marmolin.

— Que le sélictar est heureux! continua Fadaès.

— Je vous donne Fadaès, interrompit le sélictar, pour le galant le mieux pourvu de la cour. Je lui connais la femme du vizir, les deux plus jolies actrices de l'Opéra, et une grisette adorable qu'il a placée dans une petite maison.

— Et je donnerais, reprit Fadaès, et la femme du vizir, et les deux actrices, et la grisette, pour un regard d'une certaine femme avec laquelle le sélictar est assez bien, et qui ne se doute seulement pas que tout le monde en est instruit; » et s'avançant ensuite vers Léocris : « En vérité, madame, lui dit-il, les couleurs vous vont à ravir...

1. Pourtant. Voir *le Bourgeois gentilhomme*, acte III, scène v.

— Il y avait je ne sais combien, dit Marmolin, qu'Hannetillon balançait entre Mélisse et Fatime; ce sont deux femmes charmantes. Il était aujourd'hui pour la blonde Mélisse, demain pour la brune Fatime.

— Voilà, continua Fadaès, un homme bien embarrassé; que ne les prenait-il l'une et l'autre?

— C'est ce qu'il a fait, » dit Alciphenor.

Nos petits-maîtres étaient, comme on voit, en assez bon train pour n'en pas rester là, lorsque Zobeïde, Cynare, Zulica, Mélisse, Fatmé et Zyrphile se firent annoncer. Ce contre-temps les déconcerta pour un moment; mais ils ne tardèrent pas à se remettre, et à tomber sur d'autres femmes qu'ils n'avaient épargnées dans leurs médisances que parce qu'ils n'avaient pas eu le temps de les déchirer.

Mirzoza, impatientée de leurs discours, leur dit: « Messieurs, avec le mérite et la probité surtout qu'on est forcé de vous accorder, il n'y a pas à douter que vous n'ayez eu toutes les bonnes fortunes dont vous vous vantez. Je vous avouerai toutefois que je serais bien aise d'entendre là-dessus les bijoux de ces dames; et que je remercierais Brama de grand cœur, s'il lui plaisait de rendre justice à la vérité par leur bouche.

— C'est-à-dire, reprit Hannetillon, que madame désirerait entendre deux fois les mêmes choses : eh bien! nous allons les lui répéter. »

Cependant Mangogul tournait son anneau suivant le rang d'ancienneté; il débuta par la sénéchale, dont le bijou toussa trois fois, et dit d'une voix tremblante et cassée : « Je dois au grand sénéchal les prémices de mes plaisirs; mais il y avait à peine six mois que je lui appartenais, qu'un jeune bramine fit entendre à ma maîtresse qu'on ne manquait point à son époux tant qu'on pensait à lui. Je goûtai sa morale, et je crus pouvoir admettre, dans la suite, en sûreté de conscience, un sénateur, puis un conseiller d'État, puis un pontife, puis un ou deux maîtres de requêtes, puis un musicien...

— Et Marmolin? dit Fadaès.

— Marmolin, répondit le bijou, je ne le connais pas; à moins que ce ne soit ce jeune fat que ma maîtresse fit chasser de son hôtel pour quelques insolences dont je n'ai pas mémoire... »

Le bijou de Cynare prit la parole, et dit : « Alciphenor,

Fadaès, Grisgrif, demandez-vous? j'étais assez bien faufilé; mais voilà la première fois de ma vie que j'entends nommer ces gens-là : au reste, j'en saurai des nouvelles par l'émir Amalek, le financier Ténélor ou le vizir Abdiram, qui voient toute la terre, et qui sont mes amis.

— Le bijou de Cynare est discret, dit Hannetillon; il passe sous silence Zarafis, Ahiram et le vieux Trébister, et le jeune Mahmoud, qui n'est pas fait pour être oublié, et n'accuse pas le moindre petit bramine, quoiqu'il y ait dix à douze ans qu'il court les monastères.

— J'ai reçu quelques visites en ma vie, dit le bijou de Mélisse, mais jamais aucune de Grisgrif et de Fortimbek, et moins encore d'Hannetillon.

— Bijou, mon cœur, lui répondit Grisgrif, vous vous trompez. Vous pouvez renier Fortimbek et moi tant qu'il vous plaira, mais pour Hannetillon, il est un peu mieux avec vous que vous n'en convenez. Il m'en a dit un mot; et c'est le garçon du Congo le plus vrai, qui vaut mieux qu'aucun de ceux que vous avez connus, et qui peut encore faire la réputation d'un bijou.

— Celle d'imposteur ne peut lui manquer, non plus qu'à son ami Fadaès, dit en sanglotant le bijou de Fatime. Qu'ai-je fait à ces monstres pour me déshonorer? Le fils de l'empereur des Abyssins vint à la cour d'Erguebzed; je lui plus, il me rendit des soins; mais il eût échoué, et j'aurais continué d'être fidèle à mon époux, qui m'était cher, si le traître de Patte-de-velours et son lâche complice Fadaès n'eussent corrompu mes femmes et introduit le jeune prince dans mes bains. »

Les bijoux de Zyrphile et de Zulica, qui avaient la même cause à défendre, parlèrent tous deux en même temps; mais avec tant de rapidité qu'on eut toutes les peines du monde à rendre à chacun ce qui lui appartenait... Des faveurs! s'écriait l'un... A Patte-de-velours, disait l'autre... passe pour Zinzim... Cerbélon... Bénengel... Agarias... l'esclave français Riqueli... le jeune Éthiopien Thézaa... mais pour le fade Patte-de-velours... l'insolent Fadaès... j'en jure par Brama... j'en atteste la grande pagode et le génie Ccufa... je ne les connais point... je n'ai jamais rien eu à démêler avec eux...

Zyrphile et Zulica parleraient encore, si Mangogul n'eût retourné son anneau; mais sa bague mystérieuse cessant d'agir

sur elles, leurs bijoux se turent subitement; et un silence profond succéda au bruit qu'ils faisaient. Alors le sultan se leva, et lançant sur nos jeunes étourdis des regards furieux :

« Vous êtes bien osés, leur dit-il, de déchirer des femmes dont vous n'avez jamais eu l'honneur d'approcher, et qui vous connaissent à peine de nom. Qui vous a faits assez hardis pour mentir en ma présence? Tremblez, malheureux! »

A ces mots, il porta la main sur son cimeterre; mais les femmes, effrayées, poussèrent un cri qui l'arrêta.

« J'allais, reprit Mangogul, vous donner la mort que vous avez méritée; mais c'est aux dames à qui vous avez fait injure à décider de votre sort. Vils insectes, il va dépendre d'elles de vous écraser ou de vous laisser vivre. Parlez, mesdames, qu'ordonnez-vous?

— Qu'ils vivent, dit Mirzoza, et qu'ils se taisent, s'il est possible.

— Vivez, reprit le sultan; ces dames vous le permettent; mais si vous oubliez jamais à quelle condition, je jure par l'âme de mon père... »

Mangogul n'acheva pas[1] son serment; il fut interrompu par un des gentilshommes de sa chambre, qui l'avertit que les comédiens étaient prêts. Ce prince s'était imposé la loi de ne jamais retarder les spectacles. « Qu'on commence, » dit-il; et à l'instant il donna la main à la favorite, qu'il accompagna jusqu'à sa loge.

CHAPITRE XXXVI.

DIX-SEPTIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LA COMÉDIE.

Si l'on eût connu dans le Congo le goût de la bonne déclamation, il y avait des comédiens dont on eût pu se passer. Entre trente personnes qui composaient la troupe, à peine comptait-on un grand acteur et deux actrices passables. Le génie des auteurs était obligé de se prêter à la médiocrité du grand nombre; et l'on ne pouvait se flatter qu'une pièce serait jouée

1 Voyez Virgile et Scarron.

avec quelque succès si l'on n'avait eu l'intention de modeler ses caractères sur les vices des comédiens. Voilà ce qu'on entendait de mon temps par avoir l'usage du théâtre. Jadis les acteurs étaient faits pour les pièces ; alors l'on faisait les pièces pour les acteurs : si vous présentiez un ouvrage, on examinait, sans contredit, si le sujet en était intéressant, l'intrigue bien nouée, les caractères soutenus, et la diction pure et coulante ; mais n'y avait-il point de rôle pour Roscius et pour Amiane, il était refusé.

Le kislar gasi, surintendant des plaisirs du sultan, avait mandé la troupe telle quelle, et l'on eut ce jour au sérail la première représentation d'une tragédie. Elle était d'un auteur moderne qu'on applaudissait depuis si longtemps, que sa pièce n'aurait été qu'un tissu d'impertinences, qu'on eût persisté dans l'habitude de l'applaudir ; mais il ne s'était pas démenti. Son ouvrage était bien écrit, ses scènes amenées avec art, ses incidents adroitement ménagés ; l'intérêt allait en croissant, et les passions en se développant ; les actes, enchaînés naturellement et remplis, tenaient sans cesse le spectateur suspendu sur l'avenir et satisfait du passé ; et l'on en était au quatrième de ce chef-d'œuvre, à une scène fort vive qui en préparait une autre plus intéressante encore, lorsque, pour se sauver du ridicule qu'il y avait à écouter les endroits touchants, Mangogul tira sa lorgnette, et jouant l'inattention, se mit à parcourir les loges : il aperçut à l'amphithéâtre une femme fort émue, mais d'une émotion peu relative à la pièce et très-déplacée ; son anneau fut à l'instant dirigé sur elle, et l'on entendit, au milieu d'une reconnaissance très-pathétique, un bijou haletant s'adresser à l'acteur en ces termes : « Ah !... ah !... finissez donc, Orgogli[1] ;... vous m'attendrissez trop... Ah !... ah !... On n'y tient plus... »

On prêta l'oreille ; on chercha des yeux l'endroit d'où partait la voix : il se répandit dans le parterre qu'un bijou venait de parler ; lequel, et qu'a-t-il dit? se demandait-on. En attendant qu'on fût instruit, on ne cessait de battre des mains et de crier : *bis, bis*. Cependant l'auteur, placé dans les coulisses, qui craignait que ce contre-temps n'interrompît la représentation de sa

1. Ici, Diderot avait sans doute en mémoire Baron, qui s'est peint lui-même dans sa pièce : *l'Homme à bonnes fortunes*. (Voir l'édition qu'en a donnée en 1870 M. J. Bonnassies dans la *Nouvelle collection Jannet*.) La tradition de Baron s'est conservée longtemps chez les comédiens.

pièce, écumait de rage, et donnait tous les ijoux au diable. Le bruit fut grand, et dura : sans le respect qu'on devait au sultan, la pièce en demeurait à cet incident; mais Mangogul fit signe qu'on se tût; les acteurs reprirent, et l'on acheva.

Le sultan, curieux des suites d'une déclaration si publique, fit observer le bijou qui l'avait faite. Bientôt on lui apprit que le comédien devait se rendre chez Ériphile; il le prévint, grâce au pouvoir de sa bague, et se trouva dans l'appartement de cette femme, lorsque Orgogli se fit annoncer.

Ériphile était sous les armes, c'est-à-dire dans un déshabillé galant, et nonchalamment couchée sur un lit de repos. Le comédien entra d'un air tout à la fois empesé, conquérant, avantageux et fat : il agitait de la main gauche un chapeau simple à plumet blanc, et se caressait le dessous du nez avec l'extrémité des doigts de la droite, geste fort théâtral, et que les connaisseurs admiraient; sa révérence fut cavalière, et son compliment familier.

« Eh! ma reine, s'écria-t-il d'un ton minaudier, en s'inclinant vers Ériphile, comme vous voilà! Mais savez-vous bien qu'en négligé vous êtes adorable?... »

Le ton de ce faquin choqua Mangogul. Ce prince était jeune, et pouvait ignorer des usages...

« Mais tu me trouves donc bien, mon cher?... lui répondit Ériphile.

— A ravir, vous dis-je...

— J'en suis tout à fait aise. Je voudrais bien que tu me répétasses un peu cet endroit qui m'a si fort émue tantôt. Cet endroit... là... Oui... c'est cela même... Que ce fripon est séduisant!... Mais poursuis; cela me remue singulièrement... »

En prononçant ces paroles, Ériphile lançait à son héros des regards qui disaient tout, et lui tendait une main que l'impertinent Orgogli baisait comme par manière d'acquit. Plus fier de son talent que de sa conquête, il déclamait avec emphase; et sa dame, troublée, le conjurait tantôt de continuer, tantôt de finir. Mangogul jugeant à ses mines que son bijou se chargerait volontiers d'un rôle dans cette répétition, aima mieux deviner le reste de la scène que d'en être témoin. Il disparut, et se rendit chez la favorite, qui l'attendait.

Au récit que le sultan lui fit de cette aventure :

« Prince, que dites-vous? s'écria-t-elle; les femmes sont

donc tombées dans le dernier degré de l'avilissement! Un comédien! l'esclave du public! un baladin! Encore, si ces gens-là n'avaient que leur état contre eux; mais la plupart sont sans mœurs, sans sentiments; et entre eux, cet Orgogli n'est qu'une machine. Il n'a jamais pensé; et s'il n'eût point appris de rôles, peut-être ne parlerait-il pas...

— Délices de mon cœur, lui répondit Mangogul, vous n'y pensez pas, avec votre lamentation. Avez-vous donc oublié la meute d'Haria? Parbleu, un comédien vaut bien un gredin, ce me semble.

— Vous avez raison, prince, lui répliqua la favorite; je suis folle de m'intriguer pour des créatures qui n'en valent pas la peine. Que Palabria soit idolâtre de ses magots, que Sàlica fasse traiter ses vapeurs par Farfadi comme elle l'entend, qu'Haria vive et meure au milieu de ses bêtes, qu'Ériphile s'abandonne à tous les baladins du Congo, que m'importe à moi? Je ne risque à tout cela qu'un château. Je sens qu'il faut s'en détacher, et m'y voilà toute résolue...

— Adieu donc le petit sapajou, dit Mangogul.

— Adieu le petit sapajou, répliqua Mirzoza, et la bonne opinion que j'avais de mon sexe : je crois que je n'en reviendrai jamais. Prince, vous me permettrez de n'admettre de femmes chez moi de plus de quinze jours.

— Il faut pourtant avoir quelqu'un, ajouta le sultan.

— Je jouirai de votre compagnie, ou je l'attendrai, répondit la favorite; et si j'ai des instants de trop, j'en disposerai en faveur de Ricaric et de Sélim, qui me sont attachés, et dont j'aime la société. Quand je serai lasse de l'érudition de mon lecteur, votre courtisan me réjouira des aventures de sa jeunesse. »

CHAPITRE XXXVIII.

ENTRETIEN SUR LES LETTRES[1].

La favorite aimait les beaux esprits, sans se piquer d'être bel esprit elle-même. On voyait sur sa toilette, entre les diamants

1. C'est ce chapitre qui frappa si vivement Lessing. Voici une partie de ce qu'il dit à ce sujet : « Diderot, bien avant le *Fils naturel* et les *Entretiens* qui parurent

et les pompons, les romans et les pièces fugitives du temps, et elle en jugeait à merveille. Elle passait, sans se déplacer, d'un cavagnole et du biribi à l'entretien d'un académicien ou d'un savant, et tous avouaient que la seule finesse du sentiment lui découvrait dans ces ouvrages des beautés ou des défauts qui se dérobaient quelquefois à leurs lumières. Mirzoza les étonnait par sa pénétration, les embarrassait par ses questions, mais n'abusait jamais des avantages que l'esprit et la beauté lui donnaient. On n'était point fâché d'avoir tort avec elle.

Sur la fin d'une après-midi qu'elle avait passée avec Mangogul, Sélim vint, et elle fit appeler Ricaric. L'auteur africain a réservé pour un autre endroit le caractère de Sélim ; mais il nous apprend ici que Ricaric[1] était de l'académie congeoise; que son érudition ne l'avait point empêché d'être homme d'esprit; qu'il s'était rendu profond dans la connaissance des siècles passés; qu'il avait un attachement scrupuleux pour les règles anciennes qu'il citait éternellement; que c'était une machine à principes; et qu'on ne pouvait être partisan plus zélé des premiers auteurs du Congo, mais surtout d'un certain Miroufla qui avait composé, il y avait environ trois mille quarante ans, un poëme sublime en langage cafre, sur la conquête d'une grande forêt, d'où les Cafres avaient chassé les singes qui l'occupaient de temps immémorial. Ricaric l'avait traduit en congeois, et en avait donné une

en même temps, en 1757, avait témoigné qu'il n'était pas content du théâtre de son pays. Bien des années auparavant *, il avait laissé voir qu'il n'en avait pas cette haute idée dont ses compatriotes sont infatués et que l'Europe se laisse imposer par eux. Mais il a exprimé son opinion dans un livre où l'on ne cherche pas, à vrai dire, de pareilles idées; dans un livre où le ton du persiflage règne à tel point que la plupart des lecteurs n'y voient que bouffonnerie et sarcasme, même quand la saine raison y prend la parole. Sans doute Diderot avait des raisons pour produire ses opinions secrètes dans un pareil livre plutôt que dans un autre. Un homme prudent dit souvent en riant d'abord ce qu'il veut redire après sérieusement. Ce livre s'appelle *les Bijoux indiscrets*, et aujourd'hui Diderot le renie. Il fait très-bien de le renier, et cependant il l'a écrit, et il faut bien qu'il l'ait écrit, s'il ne veut pas passer pour un plagiaire. Il est certain qu'il n'a pu être écrit que par un jeune homme capable de rougir un jour de l'avoir écrit. » *Dramaturgie*, traduction de M. Ed. de Suckau.

1. Ricaric présente certains traits de La Motte, traducteur d'Homère-Miroufla; mais, fidèle à son système, Diderot rompt immédiatement les chiens en donnant à La Motte des opinions contraires à celles qu'il avait réellement, et en mettant ces dernières dans la bouche de son interlocuteur Sélim-Richelieu.

* Neuf ans seulement.

fort belle édition avec des notes, des scolies, des variantes, et tous les embellissements d'une *bénédictine*[1]. On avait encore de lui deux tragédies mauvaises dans toutes les règles, un éloge des crocodiles, et quelques opéras.

« Je vous apporte, madame, lui répondit Ricaric en s'inclinant, un roman qu'on donne à la marquise Tamazi, mais où l'on reconnaît par malheur la main de Mulhazen ; la réponse de Lambadago, notre directeur, au discours du poëte Tuxigraphe que nous reçûmes hier ; et le *Tamerlan* de ce dernier.

— Cela est admirable ! dit Mangogul ; les presses vont incessamment ; et si les maris du Congo faisaient aussi bien leur devoir que les auteurs, je pourrais dans moins de dix ans mettre seize cent mille hommes sur pied, et me promettre la conquête du Monoémugi. Nous lirons le roman à loisir. Voyons maintenant la harangue, mais surtout ce qui me concerne. »

Ricaric la parcourut des yeux, et tomba sur cet endroit : « Les aïeux de notre auguste empereur se sont illustrés sans doute. Mais Mangogul, plus grand qu'eux, a préparé aux siècles à venir bien d'autres sujets d'admiration. Que dis-je, d'admiration ? Parlons plus exactement ; d'incrédulité. Si nos ancêtres ont eu raison d'assurer que la postérité prendrait pour des fables les merveilles du règne de Kanoglou, combien n'en avons-nous pas davantage de penser que nos neveux refuseront d'ajouter foi aux prodiges de sagesse et de valeur dont nous sommes témoins ! »

« Mon pauvre monsieur Lambadago, dit le sultan, vous n'êtes qu'un phrasier. Ce que j'ai raison de croire, moi, c'est que vos successeurs un jour éclipseront ma gloire devant celle de mon fils, comme vous faites disparaître celle de mon père devant la mienne ; et ainsi de suite, tant qu'il y aura des académiciens. Qu'en pensez-vous, monsieur Ricaric ?

— Prince, ce que je peux vous dire, répondit Ricaric, c'est que le morceau que je viens de lire à Votre Hautesse fut extrêmement goûté du public.

— Tant pis, répliqua Mangogul. Le vrai goût de l'éloquence est donc perdu dans le Congo ? Ce n'est pas ainsi que le sublime Homilogo louait le grand Aben.

1. Édition donnée par les bénédictins.

— Prince, reprit Ricaric, la véritable éloquence n'est autre chose que l'art de parler d'une manière noble, et tout ensemble agréable et persuasive.

— Ajoutez, et sensée, continua le sultan ; et jugez d'après ce principe votre ami Lambadago. Avec tout le respect que je dois à l'éloquence moderne, ce n'est qu'un faux déclamateur.

— Mais, prince, repartit Ricaric, sans m'écarter de celui que je dois à Votre Hautesse, me permettra-t-elle...

— Ce que je vous permets, reprit vivement Mangogul, c'est de respecter le bon sens avant Ma Hautesse et de m'apprendre nettement si un homme éloquent peut jamais être dispensé d'en montrer.

— Non, prince, » répondit Ricaric.

Et il allait enfiler une longue tirade d'autorités et citer tous les rhéteurs de l'Afrique, des Arabies et de la Chine, pour démontrer la chose du monde la plus incontestable, lorsqu'il fut interrompu par Sélim.

« Tous vos auteurs, lui dit le courtisan, ne prouveront jamais que Lambadago ne soit un harangueur très-maladroit et fort indécent. Passez-moi ces expressions, ajouta-t-il, monsieur Ricaric. Je vous honore singulièrement; mais, en vérité, la prévention de confraternité mise à part, n'avouerez-vous pas avec nous, que le sultan régnant, juste, aimable, bienfaisant, grand guerrier, n'a pas besoin des échasses de vos rhéteurs pour être aussi grand que ses ancêtres ; et qu'un fils qu'on élève en déprimant son père et son aïeul serait bien ridiculement vain s'il ne sentait pas qu'en l'embellissant d'une main on le défigure de l'autre? Pour prouver que Mangogul est d'une taille aussi avantageuse qu'aucun de ses prédécesseurs, à votre avis, est-il nécessaire d'abattre la tête aux statues d'Erguebzed et de Kanoglou ?

— Monsieur Ricaric, reprit Mirzoza, Sélim a raison. Laissons à chacun ce qui lui appartient, et ne faisons pas soupçonner au public que nos éloges sont des espèces de filouteries à la mémoire de nos pères : dites cela de ma part en pleine académie à la prochaine séance.

— Il y a trop longtemps, reprit Sélim, qu'on est monté sur ce ton pour espérer quelque fruit de cet avis.

— Je crois, monsieur, que vous vous trompez, répondit

Ricaric à Sélim. L'Académie est encore le sanctuaire du bon goût; et ses beaux jours ne nous offrent ni philosophes, ni poëtes auxquels nous n'en ayons aujourd'hui à opposer. Notre théâtre passait et peut passer encore pour le premier théâtre de l'Afrique. Quel ouvrage que le *Tamerlan* de Tuxigraphe! C'est le pathétique d'Eurisopé[1] et l'élévation d'Azophe[2]. C'est l'antiquité toute pure.

— J'ai vu, dit la favorite, la première représentation de *Tamerlan*; et j'ai trouvé, comme vous, l'ouvrage bien conduit, le dialogue élégant et les convenances bien observées.

— Quelle différence, madame, interrompit Ricaric, entre un auteur tel que Tuxigraphe, nourri de la lecture des Anciens, et la plupart de nos modernes!

— Mais ces modernes, dit Sélim, que vous frondez ici tout à votre aise, ne sont pas aussi méprisables que vous le prétendez. Quoi donc, ne leur trouvez-vous pas du génie, de l'invention, du feu, des détails, des caractères, des tirades? Et que m'importe à moi des règles, pourvu qu'on me plaise? Ce ne sont, assurément, ni les observations du sage Almudir et du savant Abaldok, ni la poétique du docte Facardin, que je n'ai jamais lue, qui me font admirer les pièces d'Aboulcazem, de Mubardar, d'Albaboukre et de tant d'autres Sarrasins! Y a-t-il d'autre règle que l'imitation de la nature? et n'avons-nous pas les mêmes yeux que ceux qui l'ont étudiée?

— La nature, répondit Ricaric, nous offre à chaque instant des faces différentes. Toutes sont vraies; mais toutes ne sont pas également belles. C'est dans ces ouvrages, dont il ne paraît pas que vous fassiez grand cas, qu'il faut apprendre à choisir. Ce sont les recueils de leurs expériences et de celles qu'on avait faites avant eux. Quelque esprit qu'on ait, on n'aperçoit les choses que les unes après les autres; et un seul homme ne peut se flatter de voir, dans le court espace de sa vie, tout ce qu'on avait découvert dans les siècles qui l'ont précédé. Autrement il faudrait avancer qu'une seule science pourrait devoir sa naissance, ses progrès et toute sa perfection, à une seule tête : ce qui est contre l'expérience.

1. Euripide.
2. Sophocle.

— Monsieur Ricaric, répliqua Sélim, il ne s'ensuit autre chose de votre raisonnement, sinon que les modernes, jouissant des trésors amassés jusqu'à leur temps, doivent être plus riches que les Anciens, ou si cette comparaison vous déplaît, que, montés sur les épaules de ces colosses, ils doivent voir plus loin qu'eux. En effet, qu'est-ce que leur physique, leur astronomie, leur navigation, leur mécanique, leurs calculs, en comparaison des nôtres? Et pourquoi notre éloquence et notre poésie n'auraient-elles pas aussi la supériorité?

— Sélim, répondit la sultane, Ricaric vous déduira quelque jour les raisons de cette différence. Il vous dira pourquoi nos tragédies sont inférieures à celles des Anciens; pour moi, je me chargerai volontiers de vous montrer que cela est. Je ne vous accuserai point, continua-t-elle, de n'avoir pas lu les Anciens. Vous avez l'esprit trop orné pour que leur théâtre vous soit inconnu. Or, mettez à part certaines idées relatives à leurs usages, à leurs mœurs et à leur religion, et qui ne vous choquent que parce que les conjonctures ont changé; et convenez que leurs sujets sont nobles, bien choisis, intéressants; que l'action se développe comme d'elle-même; que leur dialogue est simple et fort voisin du naturel; que les dénoûments n'y sont pas forcés; que l'intérêt n'y est point partagé, ni l'action surchargée par des épisodes. Transportez-vous en idée dans l'île d'Alindala; examinez tout ce qui s'y passe; écoutez tout ce qui s'y dit, depuis le moment que le jeune Ibrahim et le rusé Forfanty y sont descendus; approchez-vous de la caverne du malheureux Polipsile[1]; ne perdez pas un mot de ses plaintes, et dites-moi si rien vous tire de l'illusion. Citez-moi une pièce moderne qui puisse supporter le même examen et prétendre au même degré de perfection, et je me tiens pour vaincue.

— De par Brama, s'écria le sultan en bâillant, madame a fait une dissertation académique!

— Je n'entends point les règles, continua la favorite, et moins encore les mots savants dans lesquels on les a conçues; mais je sais qu'il n'y a que le vrai qui plaise et qui touche. Je sais encore que la perfection d'un spectacle consiste dans l'imi-

1. *Philoctète*, dans la tragédie de Sophocle; *Forfanty* est Ulysse et le *Jeune Ibrahim* Néoptolème.

tation si exacte d'une action, que le spectateur, trompé sans interruption, s'imagine assister à l'action même. Or, y a-t-il quelque chose qui ressemble à cela dans ces tragédies que vous nous vantez?

« En admirez-vous la conduite? Elle est ordinairement si compliquée, que ce serait un miracle qu'il se fût passé tant de choses en si peu de temps. La ruine ou la conservation d'un empire, le mariage d'une princesse, la perte d'un prince, tout cela s'exécute en un tour de main. S'agit-il d'une conspiration, on l'ébauche au premier acte; elle est liée, affermie au second; toutes les mesures sont prises, tous les obstacles levés, les conspirateurs disposés au troisième; il y aura incessamment une révolte, un combat, peut-être une bataille rangée : et vous appellerez cela conduite, intérêt, chaleur, vraisemblance! Je ne vous le pardonnerais jamais, à vous qui n'ignorez pas ce qu'il en coûte quelquefois pour mettre à fin une misérable intrigue et combien la plus petite affaire de politique absorbe de temps en démarches, en pourparlers et en délibérations.

— Il est vrai, madame, répondit Sélim, que nos pièces sont un peu chargées; mais c'est un mal nécessaire; sans le secours des épisodes, on se morfondrait.

— C'est-à-dire que, pour donner de l'âme à la représentation d'un fait, il ne faut le rendre ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être. Cela est du dernier ridicule, à moins qu'il ne soit plus absurde encore de faire jouer à des violons des ariettes vives et des sonates de mouvement, tandis que les esprits sont imbus qu'un prince est sur le point de perdre sa maîtresse, son trône et la vie.

— Madame, vous avez raison, dit Mangogul; ce sont des airs lugubres qu'il faut alors; et je vais vous en ordonner. »

Mangogul se leva, sortit; et la conversation continua entre Sélim, Ricaric et la favorite.

« Au moins, madame, répliqua Sélim, vous ne nierez pas que, si les épisodes nous tirent de l'illusion, le dialogue nous y ramène. Je ne vois personne qui l'entende comme nos tragiques.

— Personne n'y entend donc rien, reprit Mirzoza. L'emphase, l'esprit et le papillotage qui y règnent sont à mille lieues de la nature. C'est en vain que l'auteur cherche à se dérober; mes yeux percent, et je l'aperçois sans cesse derrière ses person-

nages. Cinna, Sertorius, Maxime, Émilie sont à tout moment les sarbacanes de Corneille. Ce n'est pas ainsi qu'on s'entretient dans nos anciens Sarrasins. M. Ricaric vous en traduira, si vous voulez, quelques morceaux; et vous entendrez la pure nature s'exprimer par leur bouche. Je dirais volontiers aux modernes: « Messieurs, au lieu de donner à tout propos de l'esprit à « vos personnages, placez-les dans des conjonctures qui leur en « donnent. »

— Après ce que madame vient de prononcer de la conduite et du dialogue de nos drames, il n'y a pas apparence, dit Sélim, qu'elle fasse grâce aux dénoûments.

— Non, sans doute, reprit la favorite; il y en a cent mauvais pour un bon. L'un n'est point amené; l'autre est miraculeux. Un auteur est-il embarrassé d'un personnage qu'il a traîné de scènes en scènes pendant cinq actes, il vous le dépêche d'un coup de poignard : tout le monde se met à pleurer; et moi je ris comme une folle. Et puis, a-t-on jamais parlé comme nous déclamons? Les princes et les rois marchent-ils autrement qu'un homme qui marche bien? Ont-ils jamais gesticulé comme des possédés ou des furieux? Les princesses poussent-elles, en parlant, des sifflements aigus? On suppose que nous avons porté la tragédie à un haut degré de perfection; et moi je tiens presque pour démontré que, de tous les genres d'ouvrages de littérature auxquels les Africains se sont appliqués dans ces derniers siècles, c'est le plus imparfait. »

La favorite en était là de sa sortie contre nos pièces de théâtre, lorsque Mangogul rentra.

« Madame, lui dit-il, vous m'obligerez de continuer : j'ai, comme vous voyez, des secrets pour abréger une poétique, quand je la trouve longue.

— Je suppose, continua la favorite, un nouveau débarqué d'Angote, qui n'ait jamais entendu parler de spectacles, mais qui ne manque ni de sens ni d'usage; qui connaisse un peu la cour des princes, les manéges des courtisans, les jalousies des ministres et les tracasseries des femmes, et à qui je dise en confidence : « Mon ami, il se fait dans le sérail des mouvements terribles. Le prince, mécontent de son fils en qui il soupçonne de « la passion pour la Manimonbanda, est homme à tirer de tous les « deux la vengeance la plus cruelle; cette aventure aura, selon

« toutes les apparences, des suites fâcheuses[1]. Si vous voulez, je « vous rendrai témoin de tout ce qui se passera. » Il accepte ma proposition, et je le mène dans une loge grillée, d'où il voit le théâtre qu'il prend pour le palais du sultan. Croyez-vous que, malgré tout le sérieux que j'affecterais, l'illusion de cet homme durât un instant? Ne conviendrez-vous pas, au contraire, qu'à la démarche empesée des acteurs, à la bizarrerie de leurs vêtements, à l'extravagance de leurs gestes, à l'emphase d'un langage singulier, rimé, cadencé, et à mille autres dissonances qui le frapperont, il doit m'éclater au nez dès la première scène et me déclarer ou que je me joue de lui, ou que le prince et toute sa cour extravaguent?

— Je vous avoue, dit Sélim, que cette supposition me frappe : mais ne pourrait-on pas vous observer qu'on se rend au spectacle avec la persuasion que c'est l'imitation d'un événement et non l'événement même qu'on y verra?

— Et cette persuasion, reprit Mirzoza, doit-elle empêcher qu'on n'y représente l'événement de la manière la plus naturelle?

— C'est-à-dire, madame, interrompit Mangogul, que vous voilà à la tête des frondeurs.

— Et que, si l'on vous en croit, continua Sélim, l'empire est menacé de la décadence du bon goût; que la barbarie va renaître et que nous sommes sur le point de retomber dans l'ignorance des siècles de Mamurrha et d'Orondado.

— Seigneur, ne craignez rien de semblable. Je hais les esprits chagrins, et n'en augmenterai pas le nombre. D'ailleurs, la gloire de Sa Hautesse m'est trop chère pour que je pense jamais à donner atteinte à la splendeur de son règne. Mais si l'on nous en croyait, n'est-il pas vrai, monsieur Ricaric, que les lettres brilleraient peut-être avec plus d'éclat?

— Comment! dit Mangogul, auriez-vous à ce sujet quelque mémoire à présenter à mon sénéchal?

— Non, seigneur, répondit Ricaric ; mais après avoir remercié Votre Hautesse de la part de tous les gens de lettres du nouvel inspecteur qu'elle leur a donné, je remontrerais à votre sénéchal, en toute humilité, que le choix des savants préposés à la révision des manuscrits est une affaire très-délicate; qu'on confie

1. *Phèdre?*

ce soin à des gens qui me paraissent fort au-dessous de cet emploi; et qu'il résulte de là une foule de mauvais effets, comme d'estropier de bons ouvrages, d'étouffer les meilleurs esprits, qui, n'ayant pas la liberté d'écrire à leur façon, ou n'écrivent point du tout, ou font passer chez l'étranger des sommes considérables avec leurs ouvrages; de donner mauvaise opinion des matières qu'on défend d'agiter, et mille autres inconvénients qu'il serait trop long de détailler à Votre Hautesse. Je lui conseillerais de retrancher les pensions à certaines sangsues littéraires, qui demandent sans raison et sans cesse; je parle des glossateurs, antiquaires, commentateurs et autres gens de cette espèce, qui seraient fort utiles s'ils faisaient bien leur métier, mais qui ont la malheureuse habitude de passer sur les choses obscures et d'éclaicir les endroits clairs. Je voudrais qu'il veillât à la suppression de presque tous les ouvrages posthumes, et qu'il ne souffrît point que la mémoire d'un grand auteur fût ternie par l'avidité d'un libraire qui recueille et publie longtemps après la mort d'un homme des ouvrages qu'il avait condamnés à l'oubli pendant sa vie.

— Et moi, continua la favorite, je lui marquerais un petit nombre d'hommes distingués, tels que M. Ricaric, sur lesquels il pourrait rassembler vos bienfaits. N'est-il pas surprenant que le pauvre garçon n'ait pas un sou, tandis que le précieux chyromant de la Manimonbanda touche tous les ans mille sequins sur votre trésor?

— Eh bien! madame, répondit Mangogul, j'en assigne autant à Ricaric sur ma cassette, en considération des merveilles que vous m'en apprenez.

— Monsieur Ricaric, dit la favorite, il faut aussi que je fasse quelque chose pour vous; je vous sacrifie le petit ressentiment de mon amour-propre; et j'oublie, en faveur de la récompense que Mangogul vient d'accorder à votre mérite, l'injure qu'il m'a faite.

— Pourrait-on, madame, vous demander quelle est cette injure? reprit Mangogul.

— Oui, seigneur, et vous l'apprendre. Vous nous embarquez vous-même dans un entretien sur les belles-lettres : vous débutez par un morceau sur l'éloquence moderne, qui n'est pas merveilleux; et lorsque, pour vous obliger, on se dispose à suivre le triste propos que vous avez jeté, l'ennui et les bâillements vous

prennent; vous vous tourmentez sur votre fauteuil; vous changez cent fois de posture sans en trouver une bonne; las enfin de tenir la plus mauvaise contenance du monde, vous prenez brusquement votre parti; vous vous levez et vous disparaissez : et où allez-vous encore? peut-être écouter un bijou.

— Je conviens, madame, du fait; mais je n'y vois rien d'offensant. S'il arrive à un homme de s'ennuyer des belles choses et de s'amuser à en entendre de mauvaises, tant pis pour lui. Cette injuste préférence n'ôte rien au mérite de ce qu'il a quitté; il en est seulement déclaré mauvais juge. Je pourrais ajouter à cela, madame, que tandis que vous vous occupiez à la conversion de Sélim, je travaillais presque aussi infructueusement à vous procurer un château. Enfin, s'il faut que je sois coupable, puisque vous l'avez prononcé, je vous annonce que vous avez été vengée sur-le-champ.

— Et comment cela? dit la favorite.

— Le voici, répondit le sultan. Pour me dissiper un peu de la séance académique que j'avais essuyée, j'allai interroger quelques bijoux.

— Eh bien! prince?

— Eh bien! je n'en ai jamais entendu de si maussades que les deux sur lesquels je suis tombé.

— J'en suis au comble de mes joies, reprit la favorite.

— Ils se sont mis à parler l'un et l'autre une langue inintelligible : j'ai très-bien retenu tout ce qu'ils ont dit; mais que je meure si j'en comprends un mot. »

CHAPITRE XXXIX.

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME ESSAIS DE L'ANNEAU.

SPHÉROÏDE L'APLATIE ET GIRGIRO L'ENTORTILLÉ. ATTRAPE QUI POURRA.

« Cela est singulier, continua la favorite : jusqu'à présent j'avais imaginé que si l'on avait quelques reproches à faire aux bijoux, c'était d'avoir parlé très-clairement.

— Oh! parbleu, madame, répondit Mangogul, ces deux-ci n'en sont pas; et les entendra qui pourra.

« Vous connaissez cette petite femme toute ronde, dont la tête est enfoncée dans les épaules, à qui l'on aperçoit à peine des bras, qui a les jambes si courtes et le ventre si dévalé qu'on la prendrait pour un magot ou pour un gros embryon mal développé, qu'on a surnommée Sphéroïde l'aplatie, qui s'est mis en tête que Brama l'appelait à l'étude de la géométrie, parce qu'elle en a reçu la figure d'un globe ; et qui conséquemment aurait pu se déterminer pour l'artillerie ; car de la façon dont elle est tournée, elle a dû sortir du sein de la nature comme un boulet de la bouche d'un canon.

« J'ai voulu savoir des nouvelles de son bijou, et je l'ai questionné ; mais ce vorticose s'est expliqué en termes d'une géométrie si profonde, que je ne l'ai point entendu, et que peut-être ne s'entendait-il pas lui-même. Ce n'était que lignes roites, surfaces concaves, quantités données, longueur, largeur, profondeur, solides, forces vives, forces mortes, cône, cylindre, sections coniques, courbes, courbes élastiques, courbe rentrant en elle-même, avec son point conjugué...

— Que Votre Hautesse me fasse grâce du reste ! s'écria douloureusement la favorite. Vous avez une cruelle mémoire. Cela est à périr. J'en aurai, je crois, la migraine plus de huit jours. Par hasard, l'autre serait-il aussi réjouissant ?

— Vous allez en juger, répondit Mangogul. De par l'orteil de Brama, j'ai fait un prodige ; j'ai retenu son amphigouri mot pour mot, bien qu'il soit tellement dénué de sens et de clarté, que si vous m'en donniez une fine et critique exposition, vous me feriez, madame, un présent gracieux.

— Comment avez-vous dit, prince ? s'écria Mirzoza : je veux mourir si vous n'avez dérobé cette phrase à quelqu'un.

— Je ne sais comment cela s'est fait, répondit Mangogul ; car ces deux bijoux sont aujourd'hui les seules personnes à qui j'aie donné audience. Le dernier sur qui j'ai tourné mon anneau, après avoir gardé le silence un moment, a dit, comme s'il se fût adressé à une assemblée :

« Messieurs,

« Je me dispenserai de chercher, au mépris de ma propre
« raison, un modèle de penser et de m'exprimer. Si toutefois

« j'avance quelque chose de neuf, ce ne sera point affectation ; « le sujet me l'aura fourni : si je répète ce qui aura été dit, je « l'aurai pensé comme les autres.

« Que l'ironie ne vienne point tourner en ridicule ce début, « et m'accuser de n'avoir rien lu, ou d'avoir lu en pure perte ; « un bijou comme moi n'est fait ni pour lire, ni pour profiter de « ses lectures, ni pour pressentir une objection, ni pour y « répondre.

« Je ne me refuserai point aux réflexions et aux ornements « proportionnés à mon sujet, d'autant plus qu'à cet égard il est « d'une extrême modestie, n'en permettant ni la quantité ni « l'éclat ; mais j'éviterai de descendre dans ces petits et menus « détails qui sont le partage d'un orateur stérile ; je serais au « désespoir d'être soupçonné de ce défaut.

« Après vous avoir instruits, messieurs, de ce que vous « devez attendre de mes découvertes et de mon élocution, quel- « ques coups de pinceau suffiront pour vous esquisser mon « caractère.

« Il y a, vous le savez tous, messieurs, comme moi, deux « sortes de bijoux : des bijoux orgueilleux, et des bijoux « modestes ; les premiers veulent primer et tenir partout le « haut bout ; les seconds, au contraire, affectent de se prêter, « et se présentent d'un air soumis. Cette double intention « se manifeste dans les projets de l'exécution, et les déter- « mine les uns et les autres à agir selon le génie qui les « guide.

« Je crus, par attachement aux préjugés de la première édu- « cation, que je m'ouvrirais une carrière plus sûre, plus facile « et plus gracieuse, si je préférais le rôle de l'humilité à celui de « l'orgueil ; et je m'offris avec une pudeur enfantine et des sup- « plications engageantes à tous ceux que j'eus le bonheur de « rencontrer.

« Mais que les temps sont malheureux ! après dix fois plus « de *mais*, de *si* et de *comme* qu'il n'en fallait pour impatienter « le plus désœuvré de tous les bijoux, on accepta mes services. « Hélas ! ce ne fut pas longtemps : mon premier possesseur, se « livrant à l'éclat flatteur d'une conquête nouvelle, me délaissa, « et je retombai dans le désœuvrement.

« Je venais de perdre un trésor, et je ne me flattais point

« que la fortune m'en dédommagerait; en effet, la place vacante « fut occupée, mais non remplie, par un sexagénaire en qui la « bonne volonté manquait moins que le moyen.

« Il travailla de toutes ses forces à m'ôter la mémoire de « mon état passé. Il eut pour moi toutes ces manières reconnues « pour polies et concurrentes dans la carrière que je suivais; « mais ses efforts ne prévinrent point mes regrets.

« Si l'industrie, qui n'a jamais, dit-on, resté court, lui fit « trouver dans les trésors de la faculté naturelle quelque adou-« cissement à ma peine, cette compensation me parut insuffi-« sante, en dépit de mon imagination, qui se fatiguait vainement « à chercher des rapports nouveaux, et même à en supposer « d'imaginaires.

« Tel est l'avantage de la primauté, qu'elle saisit l'idée et « fait barrière à tout ce qui veut ensuite se présenter sous « d'autres formes; et telle est, le dirai-je à notre honte? la « nature ingrate des bijoux, que devant eux la bonne volonté « n'est jamais réputée pour le fait.

« La remarque me paraît si naturelle, que, sans en être « redevable à personne, je ne pense pas être le seul à qui elle « soit venue; mais si quelqu'un avant moi en a été touché, du « moins je suis, messieurs, le premier qui entreprends, par sa « manifestation, d'en faire valoir le mérite à vos yeux.

« Je n'ai garde de savoir mauvais gré à ceux qui ont élevé la « voix jusqu'ici, d'avoir manqué ce trait, mon amour-propre se « trouvant trop satisfait de pouvoir, après un si grand nombre « d'orateurs, présenter mon observation comme quelque chose « de neuf... »

— Ah! prince, s'écria vivement Mirzoza, il me semble que j'entends le chyromant de la Manimonbanda : adressez-vous à cet homme, et vous aurez l'interprétation fine et critique dont vous attendriez inutilement de tout autre le présent gracieux. »

L'auteur africain dit que Mangogul sourit et continua; mais je n'ai garde, ajoute-t-il, de rapporter le reste de son discours. Si ce commencement n'a pas autant amusé que les premières pages de la fée Taupe, la suite serait plus ennuyeuse que les dernières de la fée Moustache [1].

1. Voir *Tanzaï et Néadarné*. Tout ce discours est une critique de la manière de Crébillon fils.

CHAPITRE XL.

RÊVE DE MIRZOZA.

Après que Mangogul eut achevé le discours académique de Girgiro l'entortillé, il fit nuit, et l'on se coucha.

Cette nuit, la favorite pouvait se promettre un sommeil profond ; mais la conversation de la veille lui revint dans la tête en dormant ; et les idées qui l'avaient occupée se mêlant avec d'autres, elle fut tracassée par un songe bizarre, qu'elle ne manqua pas de raconter au sultan.

« J'étais, lui dit-elle, dans mon premier somme lorsque je me suis sentie transportée dans une galerie immense toute pleine de livres : je ne vous dirai rien de ce qu'ils contenaient ; ils furent alors pour moi ce qu'ils sont pour bien d'autres qui ne dorment pas : je ne regardai pas un seul titre ; un spectacle plus frappant m'attira tout entière.

« D'espace en espace, entre les armoires qui renfermaient les livres, s'élevaient des piédestaux sur lesquels étaient posés des bustes de marbre et d'airain d'une grande beauté : l'injure des temps les avait épargnés ; à quelques légères défectuosités près, ils étaient entiers et parfaits ; ils portaient empreintes cette noblesse et cette élégance que l'antiquité a su donner à ses ouvrages ; la plupart avaient de longues barbes, de grands fronts comme le vôtre, et la physionomie intéressante.

« J'étais inquiète de savoir leurs noms et de connaître leur mérite, lorsqu'une femme[1] sortit de l'embrasure d'une fenêtre, et m'aborda : sa taille était avantageuse, son pas majestueux et sa démarche noble ; la douceur et la fierté se confondaient dans ses regards ; et sa voix avait je ne sais quel charme qui pénétrait ; un casque, une cuirasse, avec une jupe flottante de satin blanc, faisaient tout son ajustement. « Je connais votre « embarras, me dit-elle, et je vais satisfaire votre curiosité. Les « hommes dont les bustes vous ont frappée furent mes favoris ; « ils ont consacré leurs veilles à perfectionner des beaux-arts, « dont on me doit l'invention : ils vivaient dans les pays de la

1. Minerve.

« terre les plus policés, et leurs écrits, qui ont fait les délices
« de leurs contemporains, sont l'admiration du siècle présent.
« Approchez-vous, et vous apercevrez en bas-reliefs, sur les pié-
« destaux qui soutiennent leurs bustes, quelque sujet intéres-
« sant qui vous indiquera du moins le caractère de leurs écrits. »

« Le premier buste que je considérai était un vieillard majestueux qui me parut aveugle[1] : il avait, selon toute apparence, chanté des combats ; car c'étaient les sujets des côtés de son piédestal ; une seule figure occupait la face antérieure ; c'était un jeune héros : il avait la main posée sur la garde de son cimeterre, et l'on voyait un bras de femme qui l'arrêtait par les cheveux, et qui semblait tempérer sa colère.

« On avait placé vis-à-vis de ce buste celui d'un jeune homme[2] ; c'était la modestie même : ses regards étaient tournés sur le vieillard avec une attention marquée : il avait aussi chanté la guerre et les combats ; mais ce n'était pas les seuls sujets qui l'avaient occupé ; car des bas-reliefs qui l'environnaient, le principal représentait d'un côté des laboureurs courbés sur leurs charrues, et travaillant à la culture des terres, et de l'autre, des bergers étendus sur l'herbe et jouant de la flûte entre leurs moutons et leurs chiens.

« Le buste placé au-dessous du vieillard, et du même côté, avait le regard effaré[3] ; il semblait suivre de l'œil quelque objet qui fuyait, et l'on avait représenté au-dessous une lyre jetée au hasard, des lauriers dispersés, des chars brisés et des chevaux fougueux échappés dans une vaste plaine.

« Je vis, en face de celui-ci, un buste qui m'intéressa[4] ; il me semble que je le vois encore ; il avait l'air fin, le nez aquilin et pointu, le regard fixe et le ris malin. Les bas-reliefs dont on avait orné son piédestal étaient si chargés, que je ne finirais point si j'entreprenais de vous les décrire.

« Après en avoir examiné quelques autres, je me mis à interroger ma conductrice.

« Quel est celui-ci, lui demandai-je, qui porte la vérité sur ses
« lèvres et la probité sur son visage?

1. Homère.
2. Virgile.
3. Pindare.
4. Horace.

« — Ce fut, me dit-elle, l'ami et la victime de l'une et de « l'autre. Il s'occupa, tant qu'il vécut, à rendre ses concitoyens « éclairés et vertueux; et ses concitoyens ingrats lui ôtèrent « la vie[1].

« — Et ce buste qu'on a mis au-dessous?

« — Lequel? celui qui paraît soutenu par les Grâces qu'on « a sculptées sur les faces de son piédestal?

« — Celui-là même.

« — C'est le disciple[2] et l'héritier de l'esprit et des maximes « du vertueux infortuné dont je vous ai parlé.

« — Et ce gros joufflu, qu'on a couronné de pampre et de « myrte, qui est-il?

« — C'est un philosophe aimable[3], qui fit son unique occu- « pation de chanter et de goûter le plaisir. Il mourut entre les « bras de la Volupté.

« — Et cet autre aveugle?

« — C'est[4]... » me dit-elle.

« Mais je n'attendis pas sa réponse : il me sembla que j'étais en pays de connaissance; et je m'approchai avec précipitation du buste qu'on avait placé en face[5]. Il était posé sur un trophée des différents attributs des sciences et des arts : les Amours folâtraient entre eux sur un des côtés de son piédestal. On avait groupé sur l'autre les génies de la politique, de l'histoire et de la philosophie. On voyait sur le troisième, ici deux armées rangées en bataille : l'étonnement et l'horreur régnaient sur tous les visages; on y découvrait aussi des vestiges de l'admiration et de la pitié. Ces sentiments naissaient apparemment des objets qui s'offraient à la vue. C'était un jeune homme expirant, et à ses côtés un guerrier plus âgé qui tournait ses armes contre lui-même. Tout était dans ces figures de la dernière beauté; et le désespoir de l'une, et la langueur mortelle qui parcourait les membres de l'autre. Je m'approchai, et je lus au-dessous en lettres d'or :

. . . . Hélas! c'était son fils[6]!

1. Socrate.
2. Platon.
3. Anacréon.
4. La Motte?
5. Voltaire.
6. Vers de *la Henriade*, chant VIII, v. 260.

« Là on avait sculpté un soudan furieux qui enfonçait un poignard dans le sein d'une jeune personne, à la vue d'un peuple nombreux. Les uns détournaient les yeux, et les autres fondaient en larmes. On avait gravé ces mots autour de ce bas-relief :

Est-ce vous, Nérestan[1] ? . . . .

« J'allais passer à d'autres bustes, lorsqu'un bruit soudain me fit tourner la tête. Il était occasionné par une troupe d'hommes vêtus de longues robes noires, qui se précipitaient en foule dans la galerie. Les uns portaient des encensoirs d'où s'exhalait une vapeur grossière, les autres des guirlandes d'œillet d'Inde et d'autres fleurs cueillies sans choix, et arrangées sans goût. Ils s'attroupèrent autour des bustes, et les encensèrent en chantant des hymnes en deux langues qui me sont inconnues. La fumée de leur encens s'attachait aux bustes, à qui leurs couronnes donnaient un air tout à fait ridicule. Mais les antiques reprirent bientôt leur état, et je vis les couronnes se faner et tomber à terre séchées. Il s'éleva entre ces espèces de barbares une querelle[2] sur ce que quelques-uns n'avaient pas, au gré des autres, fléchi le genou assez bas; et ils étaient sur le point d'en venir aux mains, lorsque ma conductrice les dispersa d'un regard et rétablit le calme dans sa demeure.

« Ils étaient à peine éclipsés, que je vis entrer par une porte opposée une longue file de pygmées. Ces petits hommes n'avaient pas deux coudées de hauteur, mais en récompense ils portaient des dents fort aiguës et des ongles fort longs. Ils se séparèrent en plusieurs bandes, et s'emparèrent des bustes. Les uns tâchaient d'égratigner les bas-reliefs, et le parquet était jonché des débris de leurs ongles; d'autres plus insolents s'élevaient les uns sur les épaules des autres, à la hauteur des têtes, et leur donnaient des croquignoles[3]. Mais ce qui me réjouit beaucoup, ce fut d'apercevoir que ces croquignoles, loin d'atteindre le nez du buste, revenaient sur celui du pygmée. Aussi, en les considérant de fort près, les trouvai-je presque tous camus.

1. Vers de *Zaïre*, acte V, scène IX.
2. Querelle des anciens et des modernes.
3. Les critiques.

« Vous voyez, me dit ma conductrice, quelle est l'audace et « le châtiment de ces myrmidons. Il y a longtemps que cette « guerre dure, et toujours à leur désavantage. J'en use moins « sévèrement avec eux qu'avec les robes noires. L'encens de « ceux-ci pourrait défigurer les bustes; les efforts des autres « finissent presque toujours par en augmenter l'éclat. Mais « comme vous n'avez plus qu'une heure ou deux à demeurer « ici, je vous conseille de passer à de nouveaux objets. »

« Un grand rideau s'ouvrit à l'instant, et je vis un atelier occupé par une autre sorte de pygmées : ceux-ci n'avaient ni dents ni ongles, mais en revanche ils étaient armés de rasoirs et de ciseaux. Ils tenaient entre leurs mains des têtes qui paraissaient animées, et s'occupaient à couper à l'une les cheveux, à arracher à l'autre le nez et les oreilles, à crever l'œil droit à celle-ci, l'œil gauche à celle-là, et à les disséquer presque toutes. Après cette belle opération, ils se mettaient à les considérer et à leur sourire, comme s'ils les eussent trouvées les plus jolies du monde. Les pauvres têtes avaient beau jeter les hauts cris, ils ne daignaient presque pas leur répondre. J'en entendis une qui redemandait son nez, et qui représentait qu'il ne lui était pas possible de se montrer sans cette pièce.

« Eh! tête ma mie, lui répondit le pygmée, vous êtes folle. « Ce nez, qui fait votre regret, vous défigurait. Il était long, « long... Vous n'auriez jamais fait fortune avec cela. Mais depuis « qu'on vous l'a raccourci, taillé, vous êtes charmante; et l'on « vous courra... [1] »

« Le sort de ces têtes m'attendrissait, lorsque j'aperçus plus loin d'autres pygmées plus charitables qui se traînaient à terre avec des lunettes. Ils ramassaient des nez et des oreilles, et les rajustaient à quelques vieilles têtes à qui le temps les avait enlevées [2].

« Il y en avait entre eux, mais en petit nombre, qui y réussissaient; les autres mettaient le nez à la place de l'oreille, ou l'oreille à la place du nez, et les têtes n'en étaient que plus défigurées.

« J'étais fort empressée de savoir ce que toutes ces choses signifiaient; je le demandai à ma conductrice, et elle avait la

1. Les abréviateurs, compilateurs de morceaux choisis, censeurs.
2. Les commentateurs, scoliastes, etc.

bouche ouverte pour me répondre, lorsque je me suis réveillée en sursaut. »

— Cela est cruel, dit Mangogul; cette femme vous aurait développé bien des mystères. Mais à son défaut je serais d'avis que nous nous adressassions à mon joueur de gobelets Bloculocus.

— Qui? reprit la favorite, ce nigaud à qui vous avez accordé le privilége exclusif de montrer la lanterne magique dans votre cour!

— Lui-même, répondit le sultan; il nous interprétera votre songe, ou personne.

« Qu'on appelle Bloculocus, » dit Mangogul.

CHAPITRE XLI.

VINGT-UNIÈME ET VINGT-DEUXIÈME ESSAIS DE L'ANNEAU.

FRICAMONE ET CALLIPIGA.

L'auteur africain ne nous dit point ce que devint Mangogul, en attendant Bloculocus. Il y a toute apparence qu'il sortit, qu'il alla consulter quelques bijoux, et que, satisfait de ce qu'il en avait appris, il rentra chez la favorite, en poussant les cris de joie qui commencent ce chapitre.

« Victoire! victoire! s'écria-t-il. Vous triomphez, madame; et le château, les porcelaines et le petit sapajou sont à vous.

— C'est Églé, sans doute? reprit la favorite...

— Non, madame, non, ce n'est point Églé, interrompit le sultan. C'est une autre.

— Ah! prince, dit la favorite, ne m'enviez pas plus longtemps l'avantage de connaître ce phénix...

— Eh bien! c'est... : qui l'aurait jamais cru?

— C'est?... dit la favorite.

— Fricamone, répondit Mangogul.

— Fricamone! reprit Mirzoza : je ne vois rien d'impossible à cela. Cette femme a passé en couvent la plus grande partie de sa jeunesse; et depuis qu'elle en est sortie, elle a mené la vie la plus édifiante et la plus retirée. Aucun homme n'a mis le pied chez elle; et elle s'est rendue comme l'abbesse d'un trou-

peau de jeunes dévotes qu'elle forme à la perfection, et dont sa maison ne désemplit pas. Il n'y avait rien à faire là pour vous autres, ajouta la favorite en souriant et secouant la tête.

— Madame, vous avez raison, dit Mangogul. J'ai questionné son bijou : point de réponse. J'ai redoublé la vertu de ma bague en la frottant et refrottant : rien n'est venu. Il faut, me disais-je à moi-même, que ce bijou soit sourd. Et je me disposais à laisser Fricamone sur le lit de repos où je l'avais trouvée, lorsqu'elle s'est mise à parler, par la bouche, s'entend.

« Chère Acaris, s'écriait-elle, que je suis heureuse dans ces « moments que je dérobe à tout ce qui m'obsède, pour me livrer « à toi ! Après ceux que je passe entre tes bras, ce sont les plus « doux de ma vie... Rien ne me distrait; autour de moi tout est « dans le silence; mes rideaux entr'ouverts n'admettent de jour « que ce qu'il en faut pour m'incliner à la tendresse et te voir. « Je commande à mon imagination : elle t'évoque, et d'abord « je te vois... Chère Acaris ! que tu me parais belle !... Oui, ce « sont là tes yeux, c'est ton souris, c'est ta bouche... Ne me « cache point cette gorge naissante. Souffre que je la baise... « Je ne l'ai point assez vue... Que je la baise encore !... Ah ! « laisse-moi mourir sur elle... Quelle fureur me saisit ! Acaris ! « chère Acaris, où es-tu?... Viens donc, chère Acaris... Ah ! « chère et tendre amie, je te le jure, des sentiments inconnus « se sont emparés de mon âme. Elle en est remplie, elle en est « étonnée, elle n'y suffit pas... Coulez, larmes délicieuses; cou- « lez, et soulagez l'ardeur qui me dévore... Non, chère Acaris, « non, cet Alizali, que tu me préfères, ne t'aime point comme « moi... Mais j'entends quelque bruit... Ah ! c'est Acaris, sans « doute... Viens, chère âme, viens... »

— Fricamone ne se trompait point, continua Mangogul : c'était Acaris, en effet. Je les ai laissées s'entretenir ensemble, et fortement persuadé que le bijou de Fricamone continuerait d'être discret, je suis accouru vous apprendre que j'ai perdu.

— Mais, reprit la sultane, je n'entends rien à cette Fricamone. Il faut qu'elle soit folle, ou qu'elle ait de cruelles vapeurs. Non, prince, non; j'ai plus de conscience que vous ne m'en supposez. Je n'ai rien à objecter à cette épreuve. Mais je sens là quelque chose qui me défend de m'en prévaloir. Et je ne

m'en prévaudrai point. Voilà qui est décidé. Je ne voudrai jamais de votre château, ni de vos porcelaines, ou je les aurai à meilleurs titres.

— Madame, lui répondit Mangogul, je ne vous conçois pas. Vous êtes d'une difficulté qui passe. Il faut que vous n'ayez pas bien regardé le petit sapajou.

— Prince, je l'ai bien vu, répliqua Mirzoza. Je sais qu'il est charmant. Mais je soupçonne cette Fricamone de n'être pas mon fait. Si c'est votre envie qu'il m'appartienne un jour, adressez-vous ailleurs.

— Ma foi, madame, reprit Mangogul après y avoir bien pensé, je ne vois plus que la maîtresse de Mirolo qui puisse vous faire gagner.

— Ah! prince, vous rêvez, lui répondit la favorite. Je ne connais point votre Mirolo; mais quel qu'il soit, puisqu'il a une maîtresse, ce n'est pas pour rien.

— Vraiment vous avez raison, dit Mangogul; cependant je gagerais bien encore que le bijou de Callipiga ne sait rien de rien.

— Accordez-vous donc, continua la favorite. De deux choses l'une : ou le bijou de Callipiga... Mais j'allais m'embarquer dans un raisonnement ridicule... Faites, prince, tout ce qu'il vous plaira : consultez le bijou de Callipiga; s'il se tait, tant pis pour Mirolo, tant mieux pour moi. »

Mangogul partit et se trouva dans un instant à côté du sofa jonquille, brodé en argent, sur lequel Callipiga reposait. Il eut à peine tourné sa bague sur elle, qu'il entendit une voix sourde qui murmurait le discours suivant :

« Que me demandez-vous? je ne comprends rien à vos ques-
« tions. On ne songe seulement pas à moi. Il me semble pourtant
« que j'en vaux bien un autre. Mirolo passe souvent à ma porte,
« il est vrai, mais. . . . .

(Il y a dans cet endroit une lacune considérable. La république des lettres aurait certainement obligation à celui qui nous restituerait le discours du bijou de Callipiga, dont il ne nous reste que les deux dernières lignes. Nous invitons les savants à les méditer et à voir si cette lacune ne serait point une omission volontaire de l'auteur, mécontent de ce qu'il avait dit, et qui ne trouvait rien de mieux à dire.)

« . . . . On dit que mon rival aurait des autels au delà « des Alpes. Hélas! sans Mirolo, l'univers entier m'en élève- « rait. »

Mangogul revint aussitôt au sérail et répéta à la favorite la plainte du bijou de Callipiga, mot pour mot; car il avait la mémoire merveilleuse.

« Il n'y a rien là, madame, lui dit-il, qui ne vous donne gagné; je vous abandonne tout, et vous en remercierez Callipiga, quand vous le jugerez à propos.

— Seigneur, lui répondit sérieusement Mirzoza, c'est à la vertu la mieux confirmée que je veux devoir mon avantage, et non pas...

— Mais, madame, reprit le sultan, je n'en connais pas de mieux confirmée que celle qui a vu l'ennemi de si près.

— Et moi, prince, répliqua la favorite, je m'entends bien; et voici Sélim et Bloculocus qui nous jugeront. »

Sélim et Bloculocus entrèrent aussitôt; Mangogul les mit au fait, et ils décidèrent tous deux en faveur de Mirzoza.

CHAPITRE XLII.

LES SONGES.

« Seigneur, dit la favorite à Bloculocus, il faut encore que vous me rendiez un service. Il m'est passé la nuit dernière par la tête une foule d'extravagances. C'est un songe; mais Dieu sait quel songe! et l'on m'a assuré que vous étiez le premier homme du Congo pour déchiffrer les songes. Dites-moi donc vite ce que signifie celui-ci; et tout de suite elle lui conta le sien.

— Madame, lui répondit Bloculocus, je suis assez médiocre onéirocritique...

— Ah! sauvez-moi, s'il vous plaît, les termes de l'art, s'écria la favorite : laissez là la science, et parlez-moi raison.

— Madame, lui dit Bloculocus, vous allez être satisfaite : j'ai sur les songes quelques idées singulières; c'est à cela seul que je dois peut-être l'honneur de vous entretenir, et l'épithète de songe-creux : je vais vous les exposer le plus clairement qu'il me sera possible.

— Vous n'ignorez pas, madame, continua-t-il, ce que le gros des philosophes, avec le reste des hommes, débite là-dessus. Les objets, disent-ils, qui nous ont vivement frappés le jour occupent notre âme pendant la nuit; les traces qu'ils ont imprimées, durant la veille, dans les fibres de notre cerveau, subsistent; les esprits animaux, habitués à se porter dans certains endroits, suivent une route qui leur est familière; et de là naissent ces représentations involontaires qui nous affligent ou qui nous réjouissent. Dans ce système, il semblerait qu'un amant heureux devrait toujours être bien servi par ses rêves; cependant il arrive souvent qu'une personne qui ne lui est pas inhumaine quand il veille, le traite en dormant comme un nègre, ou qu'au lieu de posséder une femme charmante, il ne rencontre dans ses bras qu'un petit monstre contrefait.

— Voilà précisément mon aventure de la nuit dernière, interrompit Mangogul; car je rêve presque toutes les nuits; c'est une maladie de famille : et nous rêvons tous de père en fils, depuis le sultan Togrul qui rêvait en 743,500,000,002, et qui commença. Or donc, la nuit dernière, je vous voyais, madame, dit-il à Mirzoza. C'était votre peau, vos bras, votre gorge, votre col, vos épaules, ces chairs fermes, cette taille légère, cet embonpoint incomparable, vous-même enfin; à cela près qu'au lieu de ce visage charmant, de cette tête adorable que je cherchais, je me trouvai nez à nez avec le museau d'un doguin.

« Je fis un cri horrible; Kotluk, mon chambellan, accourut et me demanda ce que j'avais : « Mirzoza, lui répondis-je à moitié « endormi, vient d'éprouver la métamorphose la plus hideuse; « elle est devenue danoise. » Kotluk ne jugea pas à propos de me réveiller; il se retira, et je me rendormis; mais je puis vous assurer que je vous reconnus à merveille, vous, votre corps et la tête du chien. Bloculocus m'expliquera-t-il ce phénomène?

— Je n'en désespère pas, répondit Bloculocus, pourvu que Votre Hautesse convienne avec moi d'un principe fort simple : c'est que tous les êtres ont une infinité de rapports les uns avec les autres par les qualités qui leur sont communes; et que c'est un certain assemblage de qualités qui les caractérise et qui les distingue.

— Cela est clair, répliqua Mirzoza; Ipsifile a des pieds, des mains, une bouche, comme une femme d'esprit...

— Et Pharasmane, ajouta Mangogul, porte son épée comme un homme de cœur.

— Si l'on n'est pas suffisamment instruit des qualités dont l'assemblage caractérise telle ou telle espèce, ou si l'on juge précipitamment que cet assemblage convient ou ne convient pas à tel ou tel individu, on s'expose à prendre du cuivre pour de l'or, un strass pour un brillant, un calculateur pour un géomètre, un phrasier pour un bel esprit, Criton pour un honnête homme, et Phédime pour une jolie femme, ajouta la sultane.

— Eh bien, madame, savez-vous ce que l'on pourrait dire, reprit Bloculocus, de ceux qui portent ces jugements?

— Qu'ils rêvent tout éveillés, répondit Mirzoza.

— Fort bien, madame, continua Bloculocus; et rien n'est plus philosophique ni plus exact en mille rencontres que cette expression familière : *je crois que vous rêvez;* car rien n'est plus commun que des hommes qui s'imaginent raisonner, et qui ne font que rêver les yeux ouverts.

— C'est bien de ceux-là, interrompit la favorite, qu'on peut dire, à la lettre, que toute la vie n'est qu'un songe.

— Je ne peux trop m'étonner, madame, reprit Bloculocus, de la facilité avec laquelle vous saisissez des notions assez abstraites. Nos rêves ne sont que des jugements précipités qui se succèdent avec une rapidité incroyable, et qui, rapprochant des objets qui ne se tiennent que par des qualités fort éloignées, en composent un tout bizarre.

— Oh! que je vous entends bien, dit Mirzoza; et c'est un ouvrage en marqueterie, dont les pièces rapportées sont plus ou moins nombreuses, plus ou moins régulièrement placées, selon qu'on a l'esprit plus vif, l'imagination plus rapide et la mémoire plus fidèle : ne serait-ce pas même en cela que consisterait la folie? et lorsqu'un habitant des Petites-Maisons s'écrie qu'il voit des éclairs, qu'il entend gronder le tonnerre, et que des précipices s'entr'ouvrent sous ses pieds; ou qu'Ariadné, placée devant son miroir, se sourit à elle-même, se trouve les yeux vifs, le teint charmant, les dents belles et la bouche petite, ne serait-ce pas que ces deux cervelles dérangées, trompées par des rapports fort éloignés, regardent des objets imaginaires comme présents et réels?

— Vous y êtes, madame; oui, si l'on examine bien les fous,

dit Bloculocus, on sera convaincu que leur état n'est qu'un rêve continu.

— J'ai, dit Sélim en s'adressant à Bloculocus, par devers moi quelques faits auxquels vos idées s'appliquent à merveille : ce qui me détermine à les adopter. Je rêvai une fois que j'entendais des hennissements, et que je voyais sortir de la grande mosquée deux files parallèles d'animaux singuliers ; ils marchaient gravement sur leurs pieds de derrière ; le capuchon, dont leurs museaux étaient affublés, percé de deux trous, laissait sortir deux longues oreilles mobiles et velues ; et des manches fort longues leur enveloppaient les pieds de devant. Je me tourmentai beaucoup dans le temps pour trouver quelque sens à cette vision ; mais je me rappelle aujourd'hui que j'avais été la veille à Montmartre.

« Une autre fois que nous étions en campagne, commandés par le grand sultan Erguebzed en personne, et que, harassé d'une marche forcée, je dormais dans ma tente, il me sembla que j'avais à solliciter au divan la conclusion d'une affaire importante ; j'allai me présenter au conseil de la régence ; mais jugez combien je dus être étonné : je trouvai la salle pleine de râteliers, d'auges, de mangeoires et de cages à poulets ; et je ne vis dans le fauteuil du grand sénéchal qu'un bœuf qui ruminait ; à la place du séraskier, qu'un mouton de Barbarie ; sur le banc du teftardar, qu'un aigle à bec crochu et à longues serres ; au lieu du kiaia et du cadilesker, que deux gros hiboux en fourrures ; et pour vizirs, que des oies avec des queues de paon : je présentai ma requête, et j'entendis à l'instant un tintamarre désespéré qui me réveilla.

— Voilà-t-il pas un rêve bien difficile à déchiffrer ? dit Mangogul ; vous aviez alors une affaire au divan, et vous fîtes, avant que de vous y rendre, un tour à la ménagerie ; mais moi, seigneur Bloculocus, vous ne me dites rien de ma tête de chien ?

— Prince, répondit Bloculocus, il y a cent à parier contre un que madame avait, ou que vous aviez aperçu à quelque autre une palatine de queues de martre, et que les danois vous frappèrent la première fois que vous en vîtes : il y a là dix fois plus de rapports qu'il n'en fallait pour exercer votre âme pendant la nuit ; la ressemblance de la couleur vous fit substituer une

crinière à une palatine, et tout de suite vous plantâtes une vilaine tête de chien à la place d'une très-belle tête de femme.

— Vos idées me paraissent justes, répondit Mangogul; que ne les mettez-vous au jour? elles pourraient contribuer au progrès de la divination par les songes, science importante qu'on cultivait beaucoup il y a deux mille ans, et qu'on a trop négligée depuis. Un autre avantage de votre système, c'est qu'il ne manquerait pas de répandre des lumières sur plusieurs ouvrages tant anciens que modernes, qui ne sont qu'un tissu de rêveries, comme le *Traité des idées* de Platon, les *Fragments* d'Hermès-Trismégiste, les *Paradoxes littéraires* du père H...[1], le *Newton*, l'*Optique des couleurs*, et la *Mathématique universelle* d'un certain bramine[2]; par exemple, ne nous diriez-vous pas, monsieur le devin, ce qu'Orcotome avait vu pendant le jour quand il rêva son hypothèse? Ce que le père C... avait rêvé quand il se mit à fabriquer son orgue des couleurs? et quel avait été le songe de Cléobule, quand il composa sa tragédie?

— Avec un peu de méditation j'y parviendrais, seigneur, répondit Bloculocus; mais je réserve ces phénomènes délicats pour le temps où je donnerai au public ma traduction de *Philoxène*, dont je supplie Votre Hautesse de m'accorder le privilége.

— Très-volontiers, dit Mangogul; mais qu'est-ce que ce Philoxène?

— Prince, reprit Bloculocus, c'est un auteur grec qui a très-bien entendu la matière des songes.

— Vous savez donc le grec?...

— Moi, seigneur, point du tout.

— Ne m'avez-vous pas dit que vous traduisiez Philoxène, et qu'il avait écrit en grec?

— Oui, seigneur; mais il n'est pas nécessaire d'entendre une langue pour la traduire, puisque l'on ne traduit que pour des gens qui ne l'entendent point.

1. Le P. Hardouin, jésuite, auteur de l'*Apologie d'Homère*, où l'on explique le véritable dessein de son *Iliade* et de sa *Théomythologie*. 1716. Il a aussi retrouvé la *situation du paradis terrestre*.

2. Le P. Castel, déjà nommé.

— Cela est merveilleux, dit le sultan; seigneur Bloculocus, traduisez donc le grec sans le savoir; je vous donne ma parole que je n'en dirai mot à personne, et que je ne vous en honorerai pas moins singulièrement. »

CHAPITRE XLIII.

VINGT-TROISIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

FANNI.

Il restait encore assez de jour, lorsque cette conversation finit, ce qui détermina Mangogul à faire un essai de son anneau avant que de se retirer dans son appartement, ne fût-ce que pour s'endormir sur des idées plus gaies que celles qui l'avaient occupé jusqu'alors : il se rendit aussitôt chez Fanni; mais il ne la trouva point; il y revint après souper; elle était encore absente : il remit donc son épreuve au lendemain matin.

Mangogul était aujourd'hui, dit l'auteur africain dont nous traduisons le journal, à neuf heures et demie chez Fanni. On venait de la mettre au lit. Le sultan s'approcha de son oreiller, la contempla quelque temps, et ne put concevoir comment, avec si peu de charmes, elle avait couru tant d'aventures.

Fanni est si blonde qu'elle en est fade; grande, *dégingandée*, elle a la démarche indécente; point de traits, peu d'agréments, un air d'intrépidité qui n'est passable qu'à la cour; pour de l'esprit, on lui en reconnaît tout ce que la galanterie en peut communiquer, et il faut qu'une femme soit née bien imbécile pour n'avoir pas au moins du jargon, après une vingtaine d'intrigues; car Fanni en était là.

Elle appartenait, en dernier ressort, à un homme fait à son caractère. Il ne s'effarouchait guère de ses infidélités, sans être toutefois aussi bien informé que le public, jusqu'où elles étaient poussées. Il avait pris Fanni par caprice, et il la gardait par habitude; c'était comme un ménage arrangé. Ils avaient passé la nuit au bal, s'étaient couchés sur les neuf heures, et s'étaient endormis sans façon. La nonchalance d'Alonzo aurait moins accommodé Fanni, sans la facilité de son humeur. Nos gens dormaient donc profondément dos à dos, lorsque le sultan tourna

sa bague sur le bijou de Fanni. A l'instant il se mit à parler, sa maîtresse à ronfler, et Alonzo à s'éveiller.

Après avoir bâillé à plusieurs reprises : « Ce n'est pas Alonzo : quelle heure est-il? que me veut-on? dit-il, il me semble qu'il n'y a pas si longtemps que je repose; qu'on me laisse un moment. »

Monsieur allait se rendormir; mais ce n'était pas l'avis du sultan. « Quelle persécution! reprit le bijou. Encore un coup, que me veut-on? Malheur à qui a des aïeux illustres! La sotte condition que celle d'un bijou titré! Si quelque chose pouvait me consoler des fatigues de mon état, ce serait la bonté du seigneur à qui j'appartiens. Oh! pour cela, c'est bien le meilleur homme du monde. Il ne nous a jamais fait la moindre tracasserie. En revanche aussi, nous avons bien usé de la liberté qu'il nous a laissée. Où en étais-je, de par Brama, si je fusse devenu le partage d'un de ces maussades qui vont sans cesse épiant? La belle vie que nous aurions menée! »

Ici le bijou ajouta quelques mots, que Mangogul n'entendit pas, et se mit tout de suite à esquisser, avec une rapidité surprenante, une foule d'événements héroïques, comiques, burlesques, tragi-comiques, et il en était tout essoufflé lorsqu'il continua en ces termes : « J'ai quelque mémoire, comme vous voyez; mais je ressemble à tous les autres; je n'ai retenu que la plus petite partie de ce que l'on m'a confié. Contentez-vous donc de ce que je viens de vous raconter; il ne m'en revient pas davantage.

— Cela est honnête, disait Mangogul en soi-même; cependant il insistait.

— Mais que vous êtes impatientant! reprit le bijou; ne dirait-on pas que l'on n'ait rien de mieux à faire que de jaser! Allons, jasons donc, puisqu'il le faut : peut-être que quand j'aurai tout dit, il me sera permis de faire autre chose.

« Fanni ma maîtresse, continua le bijou, par un esprit de retraite qui ne se conçoit pas, quitta la cour pour s'enfermer dans son hôtel de Banza. On était pour lors au commencement de l'automne, et il n'y avait personne à la ville. Et qu'y faisait-elle donc? me demanderez-vous. Ma foi, je n'en sais rien; mais Fanni n'a jamais fait qu'une chose; et si elle s'en fût occupée, j'en serais instruit. Elle était apparemment désœuvrée : oui, je m'en souviens, nous passâmes un jour et demi à ne rien faire et à crever d'ennui.

« Je me chagrinais à périr de ce genre de vie, lorsque Amisadar s'avisa de nous en tirer.

« Ah! vous voilà, mon pauvre Amisadar; vraiment j'en suis charmée. Vous me venez fort à propos.

« — Et qui vous savait à Banza?... lui répondit Amisadar.

« — Oh! pour cela, personne : ni toi ni d'autres ne l'imagineront jamais. Tu ne devines donc pas ce qui m'a réduite ici?

« — Non; au vrai, je n'y entends rien.

« — Rien du tout?

« — Non, rien.

« — Eh bien! apprends, mon cher, que je voulais me convertir.

« — Vous convertir?

« — Eh! oui.

« — Regardez-moi un peu; mais vous êtes aussi charmante que jamais, et je ne vois rien là qui tourne à la conversion. C'est une plaisanterie.

« — Non, ma foi, c'est tout de bon. J'ai résolu de renoncer au monde; il m'ennuie.

« — C'est une fantaisie qui vous passera. Que je meure si vous êtes jamais dévote.

« — Je le serai, te dis-je; les hommes n'ont plus de bonne foi.

« — Est-ce que Mazul vous aurait manqué?

« — Non; il y a un siècle que je ne le vois plus.

« — C'est donc Zupholo?

« — Encore moins; j'ai cessé de le voir, je ne sais comment, sans y penser.

« — Ah! j'y suis; c'est le jeune Imola?

« — Bon! est-ce qu'on garde ces colifichets-là?

« — Qu'est-ce donc?

« — Je ne sais; j'en veux à toute la terre.

« — Ah! madame, vous n'avez pas raison; et cette terre, à qui vous en voulez, vous fournirait encore de quoi réparer vos pertes.

« — Amisadar, en vérité, tu crois donc qu'il y a encore de bonnes âmes échappées à la corruption du siècle, et qui savent aimer?

« — Comment, aimer! Est-ce que vous donneriez dans ces misères-là? Vous voulez être aimée, vous?

« — Eh! pourquoi non?

« — Mais songez donc, madame, qu'un homme qui aime prétend l'être, et l'être tout seul. Vous avez trop de jugement pour vous assujettir aux jalousies, aux caprices d'un amant tendre et fidèle. Rien n'est si fatigant que ces gens-là. Ne voir qu'eux, n'aimer qu'eux, ne rêver qu'eux; n'avoir de l'esprit, de l'enjouement, des charmes que pour eux; cela ne vous convient certainement pas. Il ferait beau voir que vous vous enfournassiez dans une belle passion, et que vous allassiez vous donner tous les travers d'une petite bourgeoise!

« — Mais il me semble, Amisadar, que tu as raison. Je crois qu'en effet il ne nous siérait pas de filer des amours. Changeons donc, puisqu'il faut changer. Aussi bien, je ne vois pas que ces femmes tendres qu'on nous propose pour modèles soient plus heureuses que les autres?

« — Qui vous a dit cela, madame?

« — Personne; mais cela se pressent.

« — Méfiez-vous de ces pressentiments. Une femme tendre fait son bonheur, fait le bonheur de son amant; mais ce rôle-là ne va pas à toutes les femmes.

« — Ma foi, mon cher, il ne va à personne, et toutes s'en trouvent mal. Quel avantage y aurait-il à s'attacher?

« — Mille. Une femme qui s'attache conservera sa réputation, sera souverainement estimée de celui qu'elle aime; et vous ne sauriez croire combien l'amour doit à l'estime.

« — Je n'entends rien à ces propos : tu brouilles tout, la réputation, l'amour, l'estime, et je ne sais quoi encore. Ne dirait-on pas que l'inconstance doive déshonorer! Comment! je prends un homme; je m'en trouve mal : j'en prends un autre qui ne me convient pas : je change celui-ci pour un troisième qui ne me convient pas davantage; et pour avoir eu le guignon de rencontrer mal une vingtaine de fois, au lieu de me plaindre, tu veux...

« — Je veux, madame, qu'une femme qui s'est trompée dans un premier choix n'en fasse pas un second, de peur de se tromper encore, et d'aller d'erreur en erreur.

« — Ah! quelle morale! Il me semble, mon cher, que tu m'en prêchais une autre tout à l'heure. Pourrait-on savoir comment il faudrait, à votre goût, qu'une femme fût faite?

« — Très-volontiers, madame; mais il est tard, et cela nous mènera loin...

« — Tant mieux : je n'ai personne, et tu me feras compagnie. Voilà qui est décidé, n'est-ce pas? Place-toi donc sur cette duchesse, et continue; je t'entendrai plus à mon aise. »

« Amisadar obéit, et s'assit auprès de Fanni.

« — Vous avez là, madame, lui dit-il, en se penchant vers elle, et lui découvrant la gorge, un mantelet qui vous enveloppe étrangement.

« — Tu as raison.

« — Eh! pourquoi donc cacher de si belles choses? ajouta-t-il en les baisant.

« — Allons, finissez. Savez-vous bien que vous êtes fou? Vous devenez d'une effronterie qui passe. Monsieur le moraliste, reprends un peu la conversation que tu m'as commencée.

« — Je souhaiterais donc dans ma maîtresse, reprit Amisadar, de la figure, de l'esprit, des sentiments, de la décence surtout. Je voudrais qu'elle approuvât mes soins, qu'elle ne m'éconduisît pas par des mines; qu'elle m'apprît une bonne fois si je lui plais; qu'elle m'instruisît elle-même des moyens de lui plaire davantage; qu'elle ne me célât point les progrès que je ferais dans son cœur; qu'elle n'écoutât que moi, n'eût des yeux que pour moi, ne pensât, ne rêvât que moi, n'aimât que moi, ne fût occupée que de moi, ne fît rien qui ne tendît à m'en convaincre; et que, cédant un jour à mes transports, je visse clairement que je dois tout à mon amour et au sien. Quel triomphe, madame! et qu'un homme est heureux de posséder une telle femme!

« — Mais, mon pauvre Amisadar, tu extravagues, rien n'est plus vrai. Voilà le portrait d'une femme comme il n'y en a point.

« — Je vous fais excuse, madame, il s'en trouve. J'avoue qu'elles sont rares; j'ai cependant eu le bonheur d'en rencontrer une. Hélas! si la mort ne me l'eût ravie, car ce n'est jamais que la mort qui vous enlève ces femmes-là, peut-être à présent serais-je entre ses bras.

« — Mais comment te conduisais-tu donc avec elle?

« — J'aimais éperdument; je ne manquais aucune occasion

de donner des preuves de ma tendresse. J'avais la douce satisfaction de voir qu'elles étaient bien reçues. J'étais fidèle jusqu'au scrupule. On me l'était de même. Le plus ou le moins d'amour était le seul sujet de nos différends. C'est dans ces petits démêlés que nous nous développions. Nous n'étions jamais si tendres qu'après l'examen de nos cœurs. Nos caresses succédaient toujours plus vives à nos explications. Qu'il y avait alors d'amour et de vérité dans nos regards! Je lisais dans ses yeux, elle lisait dans les miens, que nous brûlions d'une ardeur égale et mutuelle!

« — Et où cela vous menait-il?

« — A des plaisirs inconnus à tous les mortels moins amoureux et moins vrais que nous.

« — Vous jouissiez?

« — Oui, je jouissais, mais d'un bien dont je faisais un cas infini. Si l'estime n'enivre pas, elle ajoute du moins beaucoup à l'ivresse. Nous nous montrions à cœur ouvert; et vous ne sauriez croire combien la passion y gagnait. Plus j'examinais, plus j'apercevais de qualités, plus j'étais transporté. Je passais à ses genoux la moitié de ma vie; je regrettais le reste. Je faisais son bonheur, elle comblait le mien. Je la voyais toujours avec plaisir, et je la quittais toujours avec peine. C'est ainsi que nous vivions; jugez à présent, madame, si les femmes tendres sont si fort à plaindre.

« — Non, elles ne le sont pas, si ce que vous me dites est vrai; mais j'ai peine à le croire. On n'aime point comme cela. Je conçois même qu'une passion telle que vous l'avez éprouvée, doit faire payer les plaisirs qu'elle donne, par de grandes inquiétudes.

« — J'en avais, madame, mais je les chérissais. Je ressentais des mouvements de jalousie. La moindre altération, que je remarquais sur le visage de ma maîtresse, portait l'alarme au fond de mon âme.

« — Quelle extravagance! Tout bien calculé, je conclus qu'il vaut encore mieux aimer comme on aime à présent; en prendre à son aise; tenir tant qu'on s'amuse; quitter dès qu'on s'ennuie, ou que la fantaisie parle pour un autre. L'inconstance offre une variété de plaisirs inconnus à vous autres transis.

« — J'avoue que cette façon convient assez à des petites-

maîtresses, à des libertines; mais un homme tendre et délicat ne s'en accommode point. Elle peut tout au plus l'amuser, quand il a le cœur libre, et qu'il veut faire des comparaisons. En un mot, une femme galante ne serait pas du tout mon fait.

« — Tu as raison, mon cher Amisadar; tu penses à ravir. Mais aimes-tu quelque chose à présent?

« — Non, madame, si ce n'est vous; mais je n'ose vous le dire...

« — Ah ! mon cher, ose : tu peux dire, » lui répliqua Fanni en le regardant fixement.

« Amisadar entendit cette réponse à merveille, s'avança sur le canapé, se mit à badiner avec un ruban qui descendait sur la gorge de Fanni; et on le laissa faire. Sa main, qui ne trouvait aucun obstacle, se glissait. On continuait de le charger de regards, qu'il ne mésinterprétait point. Je m'apercevais bien, moi, dit le bijou, qu'il avait raison. Il prit un baiser sur cette gorge qu'il avait tant louée. On le pressait de finir, mais d'un ton à s'offenser s'il obéissait. Aussi n'en fit-il rien. Il baisait les mains, revenait à la gorge, passait à la bouche; rien ne lui résistait. Insensiblement la jambe de Fanni se trouva sur les cuisses d'Amisadar. Il y porta la main : elle était fine. Amisadar ne manqua pas de le remarquer. On écouta son éloge d'un air distrait. A la faveur de cette inattention, la main d'Amisadar fit des progrès : elle parvint assez rapidement aux genoux. L'inattention dura, et Amisadar travaillait à s'arranger, lorsque Fanni revint à elle. Elle accusa le petit philosophe de manquer de respect; mais il fut à son tour si distrait, qu'il n'entendit rien, ou qu'il ne répondit aux reproches qu'on lui faisait, qu'en achevant son bonheur.

« Qu'il me parut charmant! dans la multitude de ceux qui l'ont précédé et suivi, aucun ne fut tant à mon gré. Je ne puis en parler sans tressaillir. Mais souffrez que je reprenne haleine : il me semble qu'il y a bien assez longtemps que je parle, pour quelqu'un qui s'en acquitte pour la première fois. »

Alonzo ne perdit pas un mot du bijou de Fanni; et il n'était pas moins pressé que Mangogul d'apprendre le reste de l'aventure; ils n'eurent le temps ni l'un ni l'autre de s'impatienter, et le bijou historien reprit en ces termes :

« Autant que j'ai pu comprendre à force de réflexions, c'est

qu'Amisadar partit au bout de quelques jours pour la campagne, qu'on lui demanda raison de son séjour à la ville, et qu'il raconta son aventure avec ma maîtresse. Car quelqu'un de sa connaissance et de celle d'Amisadar, passant devant notre hôtel, demanda, par hasard ou par soupçon, si madame y était, se fit annoncer, et monta.

« Ah! madame, qui vous croirait à Banza? Et depuis quand y êtes-vous?

« — Depuis un siècle, mon cher; depuis quinze jours que j'ai renoncé à la société.

« — Pourrait-on vous demander, madame, par quelle raison?

« — Hélas! c'est qu'elle me fatiguait. Les femmes sont dans le monde d'un libertinage si étrange, qu'il n'y a plus moyen d'y tenir. Il faudrait ou faire comme elles, ou passer pour une bégueule; et franchement, l'un et l'autre me paraît fort.

« — Mais, madame, vous voilà tout à fait édifiante. Est-ce que les discours du bramine Brelibibi vous auraient convertie?

« — Non; c'est une bouffée de philosophie, une quinte de dévotion. Cela m'a surprise subitement; et il n'a pas tenu à ce pauvre Amisadar que je ne sois à présent dans la haute réforme.

« — Madame l'a donc vu depuis peu?

« — Oui, une fois ou deux...

« — Et vous n'avez vu que lui?

« — Ah! pour cela, non. C'est le seul être pensant, raisonnant, agissant, qui soit entré ici depuis l'éternité de ma retraite.

« — Cela est singulier.

« — Et qu'y a-t-il donc de singulier là dedans?...

« — Rien qu'une aventure qu'il a eue ces jours passés avec une dame de Banza, seule comme vous, dévote comme vous, retirée du monde comme vous. Mais je vais vous en faire le conte : cela vous amusera peut-être?

« — Sans doute, reprit Fanni; » et tout de suite l'ami d'Amisadar se mit à lui raconter son aventure, mot pour mot, comme moi, dit le bijou; et quand il en fut où j'en suis...

« — Eh bien! madame, qu'en pensez-vous? lui dit-il; Amisadar n'est-il pas fortuné?

« — Mais, lui répondit Fanni, Amisadar est peut-être un menteur; croyez-vous qu'il y ait des femmes assez osées pour s'abandonner sans pudeur?...

« — Mais considérez, madame, lui répliqua Marsupha, qu'Amisadar n'a nommé personne, et qu'il n'est pas vraisemblable qu'il nous en ait imposé.

« — J'entrevois ce que c'est, reprit Fanni : Amisadar a de l'esprit; il est bien fait : il aura donné à cette pauvre recluse des idées de volupté qui l'auront entraînée. Oui, c'est cela. Ces gens-là sont dangereux pour qui les écoute; et entre eux Amisadar est unique...

« — Quoi donc, madame, interrompit Marsupha, Amisadar serait-il le seul homme qui sût persuader, et ne rendrez-vous point justice à d'autres qui méritent autant que lui un peu de part dans votre estime?

« — Et de qui parlez-vous, s'il vous plaît?

« — De moi, madame, qui vous trouve charmante, et...

« — C'est pour plaisanter, je crois. Envisagez-moi donc, Marsupha. Je n'ai ni rouge ni mouches. Le battant-l'œil ne me va point. Je suis à faire peur...

« — Vous vous trompez, madame : ce déshabillé vous sied à ravir. Il vous donne un air si touchant, si tendre!... »

« A ces propos galants Marsupha en ajouta d'autres. Je me mis insensiblement de la conversation; et quand Marsupha eut fini avec moi, il reprit avec ma maîtresse :

« Sérieusement, Amisadar a tenté votre conversion? c'est un homme admirable pour les conversions! Pourriez-vous me communiquer un échantillon de sa morale? Je gagerais bien qu'elle diffère peu de la mienne.

« — Nous avons traité certains points de galanterie à fond. Nous avons analysé la différence de la femme tendre et de la femme galante. Il en est, lui, pour les femmes tendres.

« — Et vous aussi sans doute?...

« — Point du tout, mon cher. Je me suis épuisée à lui démontrer que nous étions toutes les unes comme les autres, et que nous agissions par les mêmes principes. Il n'est pas de cet avis. Il établit des distinctions à l'infini, mais qui n'existent, je crois, que dans son imagination. Il s'est fait je ne sais quelle créature idéale, une chimère de femme, un être de raison coiffé.

« — Madame, lui répondit Marsupha, je connais Amisadar. C'est un garçon qui a du sens et qui a fréquenté les femmes. S'il vous a dit qu'il y en avait...

« — Oh! qu'il y en ait ou qu'il n'y en ait pas, je ne m'accommoderais point de leurs façons, interrompit Fanni.

« — Je le crois, lui répondit Marsupha : aussi vous avez pris une sorte de conduite plus conforme à votre naissance et à votre mérite. Il faut abandonner ces bégueules à des philosophes; elles sécheraient sur pied à la cour... »

Le bijou de Fanni se tut en cet endroit. Une des qualités principales de ces orateurs, c'était de s'arrêter à propos. Ils parlaient, comme s'ils n'eussent fait autre chose de leur vie ; d'où quelques auteurs avaient conclu que c'étaient de pures machines. Et voici comment ils raisonnaient. Ici l'auteur africain rapporte tout au long l'argument métaphysique des Cartésiens contre l'âme des bêtes, qu'il applique avec toute la sagacité possible au caquet des bijoux. En un mot, son avis est que les bijoux parlaient comme les oiseaux chantent; c'est-à-dire, si parfaitement sans avoir appris, qu'ils étaient sifflés sans doute par quelque intelligence supérieure.

Et de son prince, qu'en fait-il ? me demandez-vous. Il l'envoie dîner chez la favorite, du moins c'est là que nous le trouverons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLIV.

HISTOIRE DES VOYAGES DE SÉLIM.

Mangogul, qui ne songeait qu'à varier ses plaisirs, et multiplier les essais de son anneau, après avoir questionné les bijoux les plus intéressants de sa cour, fut curieux d'entendre quelques bijoux de la ville ; mais comme il augurait assez mal de ce qu'il en pourrait apprendre, il eût fort désiré les consulter à son aise, et s'épargner la peine de les aller chercher.

Comment les faire venir? c'est ce qui l'embarrassait.

« Vous voilà bien en peine à propos de rien, lui dit Mirzoza. Vous n'avez, seigneur, qu'à donner un bal, et je vous promets ce soir plus de ces harangueurs, que vous n'en voudrez écouter.

— Joie de mon cœur ! vous avez raison, lui répondit Mangogul ; votre expédient est même d'autant meilleur, que nous n'aurons, à coup sûr, que ceux dont nous aurons besoin.

Sur-le-champ, ordre au Kislar-Agasi, et au trésorier des

plaisirs, de préparer la fête, et de ne distribuer que quatre mille billets. On savait apparemment là, mieux qu'ailleurs, la place que pouvaient occuper six mille personnes.

En attendant l'heure du bal, Sélim, Mangogul et la favorite se mirent à parler nouvelles.

« Madame sait-elle, dit Sélim à la favorite, que le pauvre Codindo est mort?

— En voilà le premier mot : et de quoi est-il mort? demanda la favorite.

— Hélas! madame, lui répondit Sélim, c'est une victime de l'attraction. Il s'était entêté, dès sa jeunesse, de ce système, et la cervelle lui en a tourné sur ses vieux jours.

— Et comment cela? dit la favorite.

— Il avait trouvé, continua Sélim, selon les méthodes d'Halley et de Circino, deux célèbres astronomes du Monoémugi, qu'une certaine comète qui a tant fait de bruit sur la fin du règne de Kanoglou, devait reparaître avant-hier; et dans la crainte qu'elle ne doublât le pas, et qu'il n'eût pas le bonheur de l'apercevoir le premier, il prit le parti de passer la nuit sur son donjon, et il avait encore hier, à neuf heures du matin, l'œil collé à la lunette. Son fils, qui craignait qu'il ne fût incommodé d'une si longue séance, s'approcha de lui sur les huit heures, le tira par la manche et l'appela plusieurs fois :

« Mon père, mon père; » point de réponse : « Mon père, mon « père, » réitéra le petit Codindo.

« — Elle va passer, répondit Codindo; elle passera. Oh! parbleu, je la verrai!

« — Mais, vous n'y pensez pas, mon père, il fait un brouillard effroyable...

« — Je veux la voir; je la verrai, te dis-je.

« Le jeune homme, convaincu par ces réponses, que son malheureux père brouillait, se mit à crier au secours. On vint, on envoya chercher Farfadi, et j'étais chez lui, car il est mon médecin, lorsque le domestique de Codindo est arrivé...

« Vite, vite, monsieur, dépêchez-vous; le vieux Codindo, mon maître.

« — Eh bien! qu'y a-t-il, Champagne? Qu'est-il arrivé à ton maître?

« — Monsieur, il est devenu fou.

« — Ton maître est fou?...

« — Eh! oui, monsieur. Il crie qu'il veut voir des bêtes, qu'il verra des bêtes; qu'il en viendra. Monsieur l'apothicaire y est déjà, et l'on vous attend. Venez vite.

« — Manie! disait Farfadi en mettant sa robe et cherchant son bonnet carré; manie, accès terrible de manie! Puis s'adressant au domestique : Champagne, lui demandait-il, ton maître ne voit-il pas des papillons? n'arrache-t-il pas les petits flocons de sa couverture?

« — Eh! non, monsieur, lui répondit Champagne. Le pauvre homme est au haut de son observatoire, où sa femme, ses filles et son fils le tiennent à quatre. Venez vite, vous trouverez votre bonnet carré demain. »

« La maladie de Codindo me parut plaisante : Farfadi monta dans mon carrosse, et nous allâmes ensemble à l'observatoire. Nous entendîmes, du bas de l'escalier, Codindo qui criait comme un furieux : « Je veux voir la comète; je la verrai; retirez-vous, coquins! »

« Apparemment que sa famille, n'ayant pu le déterminer à descendre dans son appartement, avait fait monter son lit au haut de son donjon; car nous le trouvâmes couché. On avait appelé l'apothicaire du quartier, et le bramine de la paroisse, qui lui cornait aux oreilles, lorsque nous arrivâmes :

« Mon frère, mon cher frère, il y va de votre salut; vous ne pouvez, en sûreté de conscience, attendre une comète à l'heure qu'il est; vous vous damnez...

« — C'est mon affaire, lui disait Codindo...

« — Que répondrez-vous à Brama devant qui vous allez paraître? reprenait le bramine.

« — Monsieur le curé, lui répliquait Codindo sans quitter l'œil de la lunette, je lui répondrai que c'est votre métier de m'exhorter pour mon argent, et celui de monsieur l'apothicaire que voilà, de me vanter son eau tiède; que monsieur le médecin fait son devoir de me tâter le pouls, et de n'y rien connaître, et moi le mien d'attendre la comète. »

« On eut beau le tourmenter, on n'en tira pas davantage : il continua d'observer avec un courage héroïque, et il est mort dans sa gouttière, la main gauche sur l'œil du même côté, la

droite posée sur le tuyau du télescope, et l'œil droit appliqué au verre oculaire, entre son fils, qui lui criait qu'il avait commis une erreur de calcul, son apothicaire qui lui proposait un remède, son médecin qui prononçait, en hochant de la tête, qu'il n'y avait plus rien à faire, et son curé, qui lui disait : « Mon frère, faites un acte de contrition, et recommandez-vous à Brama...»

— Voilà, dit Mangogul, ce qui s'appelle mourir au lit d'honneur.

— Laissons, ajouta la favorite, reposer en paix ce pauvre Codindo, et passons à quelque objet plus agréable. »

Puis, s'adressant à Sélim :

« Seigneur, lui dit-elle, à votre âge, galant comme vous êtes, dans une cour où régnaient les plaisirs, avec l'esprit, les talents et la bonne mine que vous avez, il n'est pas étonnant que les bijoux vous aient préconisé. Je les soupçonne même de n'avoir pas accusé tout ce qu'ils savent sur votre compte. Je ne vous demande pas le supplément; vous pourriez avoir de bonnes raisons pour le refuser. Mais après toutes les aventures dont vous ont honoré ces messieurs, vous devez connaître les femmes; et c'est une de ces choses sans conséquence dont vous pouvez convenir.

— Ce compliment, madame, lui répondit Sélim, eût flatté mon amour-propre à l'âge de vingt ans : mais j'ai de l'expérience; et une de mes premières réflexions, c'est que plus on pratique en ce genre, et moins on acquiert de lumière. Moi, connaître les femmes! passe pour les avoir beaucoup étudiées.

— Eh bien! qu'en pensez-vous? lui demanda la favorite.

— Madame, répondit Sélim, quoi que leurs bijoux en aient publié, je les tiens toutes pour très-respectables.

— En vérité, mon cher, lui dit le sultan, vous mériteriez d'être bijou; vous n'auriez pas besoin de muselière.

— Sélim, ajouta la sultane, laissez là le ton satirique, et parlez-nous vrai.

— Madame, lui répondit le courtisan, je pourrais mêler à mon récit des traits désagréables; ne m'imposez pas la loi d'offenser un sexe qui m'a toujours assez bien traité, et que je révère par...

— Eh! toujours de la vénération! Je ne connais rien de si

caustique que ces gens doucereux, quand ils s'y mettent, interrompit Mirzoza ; et, s'imaginant que c'était par égard pour elle que Sélim se défendait : Que ma présence ne vous en impose point, ajouta-t-elle : nous cherchons à nous amuser ; et je m'engage, parole d'honneur, à m'appliquer tout ce que vous direz d'obligeant de mon sexe, et de laisser le reste aux autres femmes. Vous avez donc beaucoup étudié les femmes? Eh bien! faites-nous le récit du cours de vos études : il a été des plus brillants, à en juger par les succès connus ; et il est à présumer qu'ils ne sont pas démentis par ceux qu'on ignore. »

Le vieux courtisan céda à ses instances, et commença de la sorte :

« Les bijoux ont beaucoup parlé de moi, j'en conviens ; mais ils n'ont pas tout dit. Ceux qui pouvaient compléter mon histoire ou ne sont plus, ou ne sont point dans nos climats, et ceux qui l'ont commencée n'ont qu'effleuré la matière. J'ai observé jusqu'à présent le secret inviolable que je leur avais promis, quoique je fusse plus fait qu'eux pour parler ; mais puisqu'ils ont rompu le silence, il semble qu'ils m'ont dispensé de le garder.

« Né avec un tempérament de feu, je connus à peine ce que c'était qu'une belle femme, que je l'aimai. J'eus des gouvernantes que je détestai ; mais, en récompense, je me plus beaucoup avec les femmes de chambre de ma mère. Elles étaient pour la plupart jeunes et jolies : elles s'entretenaient, se déshabillaient, s'habillaient devant moi sans précaution, m'exhortaient même à prendre des libertés avec elles ; et mon esprit, naturellement porté à la galanterie, mettait tout à profit. Je passai à l'âge de cinq ou six ans entre les mains des hommes avec ces lumières ; et Dieu sait comment elles s'étendirent, lorsqu'on me mit sous les yeux les anciens auteurs, et que mes maîtres m'interprétèrent certains endroits, dont peut-être ils ne pénétraient point eux-mêmes le sens. Les pages de mon père m'apprirent quelques gentillesses de collége ; et la lecture de l'*Aloysia*[1], qu'ils me prêtèrent, me donna toutes les envies du monde de me perfectionner. J'avais alors quatorze ans.

1. *Joannis Meursii Elegantiæ latini sermonis, seu Aloysia Sigea Toletana, de arcanis amoris et Veneris.* Mauvais livre souvent réimprimé et traduit. L'auteur n'est point la savante et vertueuse Portugaise Louise Sigea, mais un avocat de Grenoble, Nicolas Chorier.

« Je jetai les yeux autour de moi, cherchant entre les femmes qui fréquentaient dans la maison celle à qui je m'adresserais; mais toutes me parurent également propres à me défaire d'une innocence qui m'embarrassait. Un commencement de liaison, et plus encore le courage que je me sentais d'attaquer une personne de mon âge, et qui me manquait vis-à-vis des autres, me décidèrent pour une de mes cousines. Émilie, c'était son nom, était jeune, et moi aussi : je la trouvai jolie, et je lui plus : elle n'était pas difficile; et j'étais entreprenant : j'avais envie d'apprendre, et elle n'était pas moins curieuse de savoir. Nous nous faisions souvent des questions très-ingénues et très-fortes : et un jour elle trompa la vigilance de ses gouvernantes, et nous nous instruisîmes. Ah! que la nature est un grand maître! elle nous mit bientôt au fait du plaisir, et nous nous abandonnâmes à son impulsion, sans aucun pressentiment sur les suites : ce n'était pas le moyen de les prévenir. Émilie eut des indispositions qu'elle cacha d'autant moins, qu'elle n'en soupçonnait pas la cause. Sa mère la questionna, lui tira l'aveu de notre commerce, et mon père en fut instruit. Il m'en fit des réprimandes mêlées d'un air de satisfaction; et sur-le-champ il fut décidé que je voyagerais. Je partis avec un gouverneur chargé de veiller attentivement sur ma conduite, et de ne la point gêner; et cinq mois après j'appris, par la gazette, qu'Émilie était morte de la petite-vérole; et par une lettre de mon père, que la tendresse qu'elle avait eue pour moi lui coûtait la vie. Le premier fruit de mes amours sert avec distinction dans les troupes du sultan : je l'ai toujours soutenu par mon crédit; et il ne me connaît encore que pour son protecteur.

« Nous étions à Tunis, lorsque je reçus la nouvelle de sa naissance et de la mort de sa mère : j'en fus vivement touché; et j'en aurais été, je crois, inconsolable, sans l'intrigue que j'avais liée avec la femme d'un corsaire, qui ne me laissait pas le temps de me désespérer : la Tunisienne était intrépide; j'étais fou : et tous les jours, à l'aide d'une échelle de corde qu'elle me jetait, je passais de notre hôtel sur sa terrasse, et de là dans un cabinet où elle me perfectionnait; car Émilie ne m'avait qu'ébauché. Son époux revint de course précisément dans le temps que mon gouverneur, qui avait ses instructions, me pressait à passer en Europe; je m'embarquai sur un vaisseau qui

partait pour Lisbonne ; mais ce ne fut pas sans avoir fait et réitéré des adieux fort tendres à Elvire, dont je reçus le diamant que vous voyez.

« Le bâtiment que nous montions était chargé de marchandises ; mais la femme du capitaine était la plus précieuse à mon gré : elle avait à peine vingt ans : son mari en était jaloux comme un tigre, et ce n'était pas tout à fait sans raison. Nous ne tardâmes pas à nous entendre tous : Dona Velina conçut tout d'un coup qu'elle me plaisait, moi que je ne lui étais pas indifférent, et son époux qu'il nous gênait ; le marin résolut aussitôt de ne pas désemparer que nous ne fussions au port de Lisbonne ; je lisais dans les yeux de sa chère épouse combien elle enrageait des assiduités de son mari ; les miens lui déposaient les mêmes choses, et l'époux nous comprenait à merveille. Nous passâmes deux jours entiers dans une soif de plaisir inconcevable ; et nous en serions morts à coup sûr, si le ciel ne s'en fût mêlé ; mais il aide toujours les âmes en peine. A peine avions-nous passé le détroit de Gibraltar, qu'il s'éleva une tempête furieuse. Je ne manquerais pas, madame, de faire siffler les vents à vos oreilles, et gronder la foudre sur votre tête, d'enflammer le ciel d'éclairs, de soulever les flots jusqu'aux nues, et de vous décrire la tempête la plus effrayante que vous ayez jamais rencontrée dans aucun roman, si je ne vous faisais une histoire ; je vous dirai seulement que le capitaine fut forcé, par les cris des matelots, de quitter sa chambre, et de s'exposer à un danger par la crainte d'un autre : il sortit avec mon gouverneur, et je me précipitai sans hésiter entre les bras de ma belle Portugaise, oubliant tout à fait qu'il y eût une mer, des orages, des tempêtes ; que nous étions portés sur un frêle vaisseau, et m'abandonnant sans réserve à l'élément perfide. Notre course fut prompte ; et vous jugez bien, madame, que, par le temps qu'il faisait, je vis bien du pays en peu d'heures : nous relâchâmes à Cadix, où je laissai à la signora une promesse de la rejoindre à Lisbonne, s'il plaisait à mon mentor, dont le dessein était d'aller droit à Madrid.

« Les Espagnoles sont plus étroitement resserrées et plus amoureuses que nos femmes : l'amour se traite là par des espèces d'ambassadrices qui ont ordre d'examiner les étrangers, de leur faire des propositions, de les conduire, de les ramener,

et les dames se chargent du soin de les rendre heureux. Je ne passai point par ce cérémonial, grâce à la conjoncture. Une grande révolution venait de placer sur le trône de ce royaume un prince du sang de France; son arrivée et son couronnement donnèrent lieu à des fêtes à la cour, où je parus alors : je fus accosté dans un bal; on me proposa un rendez-vous pour le lendemain; je l'acceptai, et je me rendis dans une petite maison, où je ne trouvai qu'un homme masqué, le nez enveloppé dans un manteau, qui me rendit un billet par lequel dona Oropeza remettait la partie au jour suivant, à pareille heure. Je revins, et l'on m'introduisit dans un appartement assez somptueusement meublé, et éclairé par des bougies : ma déesse ne se fit point attendre; elle entra sur mes pas, et se précipita dans mes bras sans dire mot, et sans quitter son masque. Était-elle laide? était-elle jolie? c'est ce que j'ignorais; je m'aperçus seulement, sur le canapé où elle m'entraîna, qu'elle était jeune, bien faite, et qu'elle aimait le plaisir : lorsqu'elle se crut satisfaite de mes éloges, elle se démasqua, et me montra l'original du portrait que vous voyez dans cette tabatière. »

Sélim ouvrit et présenta en même temps à la favorite une boîte d'or d'un travail exquis, et enrichie de pierreries.

« Le présent est galant! dit Mangogul.

— Ce que j'en estime le plus, ajouta la favorite, c'est le portrait. Quels yeux! quelle bouche! quelle gorge! mais tout cela n'est-il point flatté?

— Si peu, madame, répondit Sélim, qu'Oropeza m'aurait peut-être fixé à Madrid, si son époux, informé de notre commerce, ne l'eût troublé par ses menaces. J'aimais Oropeza, mais j'aimais encore mieux la vie; ce n'était pas non plus l'avis de mon gouverneur, que je m'exposasse à être poignardé du mari, pour jouir quelques mois de plus de la femme : j'écrivis donc à la belle Espagnole une lettre d'adieux fort touchants, que je tirai de quelque roman du pays, et je partis pour la France.

« Le monarque qui régnait alors en France était grand-père du roi d'Espagne, et sa cour passait avec raison pour la plus magnifique, la plus polie et la plus galante de l'Europe : j'y parus comme un phénomène.

« — Un jeune seigneur du Congo, disait une belle marquise; « eh! mais cela doit être fort plaisant; ces hommes-là valent

« mieux que les nôtres. Le Congo, je crois, n'est pas loin de « Maroc. »

« On arrangeait des soupers dont je devais être. Pour peu que mon discours fût sensé, on le trouvait délié, admirable ; on se récriait, parce qu'on m'avait d'abord fait l'honneur de soupçonner que je n'avais pas le sens commun.

« — Il est charmant, reprenait avec vivacité une autre femme « de cour : quel meurtre de laisser retourner une jolie figure « comme celle-là dans un vilain pays où les femmes sont gar-« dées à vue par des hommes qui ne le sont plus! Est-il vrai, « monsieur? on dit qu'ils n'ont rien : cela est bien déparant « pour un homme... »

« — Mais, ajoutait une autre, il faut fixer ici ce grand gar-« çon-là ; il a de la naissance : quand on ne le ferait que « chevalier de Malte ; je m'engage, si l'on veut, à lui procurer « de l'emploi ; et la duchesse Victoria, mon amie de tous les « temps, parlera en sa faveur au roi, s'il le faut. »

« J'eus bientôt des preuves non suspectes de leur bienveillance ; et je mis la marquise en état de prononcer sur le mérite des habitants de Maroc et du Congo ; j'éprouvai que l'emploi que la duchesse et son amie m'avaient promis était difficile à remplir, et je m'en défis. C'est dans ce séjour que j'appris à former de belles passions de vingt-quatre heures ; je circulai pendant six mois dans un tourbillon, où le commencement d'une aventure n'attendait point la fin d'une autre : on n'en voulait qu'à la jouissance ; tardait-elle à venir, ou était-elle obtenue, on volait à de nouveaux plaisirs.

— Que me dites-vous là, Sélim? interrompit la favorite ; la décence est donc inconnue dans ces contrées?

— Pardonnez-moi, madame, répondit le vieux courtisan ; on n'a que ce mot à la bouche : mais les Françaises ne sont pas plus esclaves de la chose que leurs voisines.

— Et quelles voisines? demanda Mirzoza.

— Les Anglaises, repartit Sélim, femmes froides et dédaigneuses en apparence, mais emportées, voluptueuses et vindicatives, moins spirituelles et plus raisonnables que les Françaises : celles-ci aiment le jargon des sentiments ; celles-là préfèrent l'expression du plaisir. Mais à Londres comme à Paris, on s'aime, on se quitte, on renoue pour se quitter encore. De

la fille d'un lord Bishop[1] (ce sont des espèces de bramines, mais qui ne gardent pas le célibat), je passai à la femme d'un chevalier baronnet : tandis qu'il s'échauffait dans le parlement à soutenir les intérêts de la nation contre les entreprises de la cour, nous avions dans sa maison, sa femme et moi, bien d'autres débats; mais le parlement finit, et madame fut contrainte de suivre son chevalier dans sa gentilhommière : je me rabattis sur la femme d'un colonel dont le régiment était en garnison sur les côtes; j'appartins ensuite à la femme du lord-maire. Ah! quelle femme! je n'aurais jamais revu le Congo, si la prudence de mon gouverneur, qui me voyait dépérir, ne m'eût tiré de cette galère. Il supposa des lettres de ma famille qui me redemandait avec empressement, et nous nous embarquâmes pour la Hollande; notre dessein était de traverser l'Allemagne et de nous rendre en Italie, où nous comptions sur des occasions fréquentes de repasser en Afrique.

« Nous ne vîmes la Hollande qu'en poste : notre séjour ne fut guère plus long en Allemagne; toutes les femmes de condition y ressemblent à des citadelles importantes qu'il faut assiéger dans les formes : on en vient à bout; mais les approches demandent tant de mesures; ce sont tant de *si* et de *mais*, quand il s'agit de régler les articles de la capitulation, que ces conquêtes m'ennuyèrent bientôt.

« Je me souviendrai toute ma vie du propos d'une Allemande de la première qualité, sur le point de m'accorder ce qu'elle n'avait pas refusé à beaucoup d'autres.

« — Ah! s'écria-t-elle douloureusement, que dirait le grand « Alziki mon père, s'il savait que je m'abandonne à un petit « Congo comme vous?

« — Rien, madame, lui répliquai-je : tant de grandeur « m'épouvante, et je me retire : » ce fut sagement fait à moi; et si j'avais compromis son altesse avec ma médiocrité, j'aurais pu m'en ressouvenir : Brama, qui protége les saines contrées que nous habitons, m'inspira sans doute dans cet instant critique.

« Les Italiennes, que nous pratiquâmes ensuite, ne se montent point si haut. C'est avec elles que j'appris les modes du plaisir. Il y a, dans ces raffinements, du caprice et de la bizarrerie;

1. Évêque.

mais vous me le pardonnerez, mesdames, il en faut quelquefois pour vous plaire. J'ai apporté de Florence, de Venise et de Rome plusieurs recettes joyeuses, inconnues jusqu'à moi dans nos contrées barbares. J'en renvoie toute la gloire aux Italiennes qui me les communiquèrent.

« Je passai quatre ans ou environ en Europe, et je rentrai par l'Égypte dans cet empire, formé comme vous voyez, et muni des rares découvertes de l'Italie, que je divulguai sur-le-champ. »

Ici l'auteur africain dit que Sélim s'étant aperçu que les lieux communs qu'il venait de débiter à la favorite sur les aventures qu'il avait eues en Europe, et sur les caractères des femmes des contrées qu'il avait parcourues, avaient profondément assoupi Mangogul, craignit de le réveiller, s'approcha de la favorite, et continua d'une voix plus basse.

« Madame, lui dit-il, si je n'appréhendais de vous avoir fatiguée par un récit qui n'a peut-être été que trop long, je vous raconterais l'aventure par laquelle je débutai en arrivant à Paris : je ne sais comment elle m'est échappée.

— Dites, mon cher, lui répondit la favorite; je vais redoubler d'attention, et vous dédommager, autant qu'il est en moi, de celle du sultan qui dort.

— Nous avions pris à Madrid, continua Sélim, des recommandations pour quelques seigneurs de la cour de France, et nous nous trouvâmes, tout en débarquant, assez bien faufilés. On était alors dans la belle saison, et nous allions nous promener le soir au Palais-Royal, mon gouverneur et moi. Nous y fûmes un jour abordés par quelques petits-maîtres, qui nous montrèrent les plus jolies femmes, et nous firent leur histoire vraie ou fausse, ne s'oubliant point dans tout cela, comme vous pensez bien. Le jardin était déjà peuplé d'un grand nombre de femmes; mais il en vint sur les huit heures un renfort considérable. A la quantité de leurs pierreries, à la magnificence de leurs ajustements, et à la foule de leurs poursuivants, je les pris au moins pour des duchesses. J'en dis ma pensée à un des jeunes seigneurs de la compagnie, et il me répondit qu'il s'apercevait bien que j'étais connaisseur, et que, si je voulais, j'aurais le plaisir de souper le soir même avec quelques-unes des plus aimables. J'acceptai son offre, et à l'instant il glissa le mot à l'oreille de deux ou trois de ses amis, qui s'éparpillèrent dans la promenade,

et revinrent en moins d'un quart d'heure nous rendre compte de leur négociation. « Messieurs, nous dirent-ils, on vous atten- « dra ce soir à souper chez la duchesse Astérie. » Ceux qui n'étaient pas de la partie se récrièrent sur notre bonne fortune : on fit encore quelques tours : on se sépara, et nous montâmes en carrosse pour en aller jouir.

« Nous descendîmes à une petite porte, au pied d'un escalier fort étroit, d'où nous grimpâmes à un second, dont je trouvai les appartements plus vastes et mieux meublés qu'ils ne me paraîtraient à présent. On me présenta à la maîtresse du logis, à qui je fis une révérence des plus profondes, que j'accompagnai d'un compliment si respectueux, qu'elle en fut presque déconcertée. On servit, et on me plaça à côté d'une petite personne charmante, qui se mit à jouer la duchesse tout au mieux. En vérité, je ne sais comment j'osai en tomber amoureux : cela m'arriva cependant.

— Vous avez donc aimé une fois dans votre vie? interrompit la favorite.

— Eh! oui, madame, lui répondit Sélim, comme on aime à dix-huit ans, avec une extrême impatience de conclure une affaire entamée. Je ne dormis point de la nuit, et dès la pointe du jour, je me mis à composer à ma belle inconnue la lettre du monde la plus galante. Je l'envoyai, on me répondit, et j'obtins un rendez-vous. Ni le ton de la réponse, ni la facilité de la dame, ne me détrompèrent point, et je courus à l'endroit marqué, fortement persuadé que j'allais posséder la femme ou la fille d'un premier ministre. Ma déesse m'attendait sur un grand canapé : je me précipitai à ses genoux ; je lui pris la main, et la lui baisant avec la tendresse la plus vive, je me félicitai sur la faveur qu'elle daignait m'accorder « Est-il bien vrai, lui « dis-je, que vous permettez à Sélim de vous aimer et de vous « le dire, et qu'il peut, sans vous offenser, se flatter du plus « doux espoir? » En achevant ces mots, je pris un baiser sur sa gorge; et comme elle était renversée, je me préparais assez vivement à soutenir ce début, lorsqu'elle m'arrêta, et me dit :

« — Tiens, mon ami, tu es joli garçon; tu as de l'esprit: tu parles comme un ange; mais il me faut quatre louis.

« — Comment dites-vous? l'interrompis-je...

« — Je te dis, reprit-elle, qu'il n'y a rien à faire, si tu n'as « pas tes quatre louis...

« — Quoi! mademoiselle, lui répondis-je tout étonné, vous « ne valez que cela? c'était bien la peine d'arriver du Congo « pour si peu de chose. »

« Et sur-le-champ, je me rajuste, je me précipite dans l'escalier, et je pars.

« Je commençai, madame, comme vous voyez, à prendre des actrices pour des princesses.

— J'en suis du dernier étonnement, reprit Mirzoza; car enfin la différence est si grande!

— Je ne doute point, reprit Sélim, qu'il ne leur ait échappé cent impertinences; mais que voulez-vous? un étranger, un jeune homme n'y regarde pas de si près. On m'avait fait dans le Congo tant de mauvais contes sur la liberté des Européennes... »

Sélim en était là, lorsque Mangogul se réveilla.

« Je crois, Dieu me damne, dit-il en bâillant et se frottant les yeux, qu'il est encore à Paris. Pourrait-on vous demander, beau conteur, quand vous espérez être de retour à Banza, et si j'ai longtemps encore à dormir? Car il est bon, l'ami, que vous sachiez qu'il n'est pas possible d'entamer en ma présence un voyage, que les bâillements ne me prennent. C'est une mauvaise habitude que j'ai contractée en lisant Tavernier et les autres.

— Prince, lui répondit Sélim, il y a plus d'une heure que je suis de retour à Banza.

— Je vous en félicite, reprit le sultan; puis s'adressant à la sultane : Madame, lui dit-il, voilà l'heure du bal; nous partirons, si la fatigue du voyage vous le permet.

— Prince, lui répondit Mirzoza, me voilà prête. »

Mangogul et Sélim avaient déjà leurs dominos; la favorite prit le sien; le sultan lui donna la main, et ils se rendirent dans la salle de bal, où ils se séparèrent, pour se disperser dans la foule. Sélim les y suivit, et moi aussi, dit l'auteur africain, quoique j'eusse plus envie de dormir que de voir danser...

CHAPITRE XLV.

VINGT-QUATRIÈME ET VINGT-CINQUIÈME ESSAIS DE L'ANNEAU.

BAL MASQUÉ, ET SUITE DU BAL MASQUÉ.

Les bijoux les plus extravagants de Banza ne manquèrent pas d'accourir où le plaisir les appelait. Il en vint en carrosse bourgeois; il en vint par les voitures publiques, et même quelques-uns à pied. Je ne finirais point, dit l'auteur africain dont j'ai l'honneur d'être le *caudataire*, si j'entrais dans le détail des niches que leur fit Mangogul. Il donna plus d'exercice à sa bague dans cette nuit seule, qu'elle n'en avait eu depuis qu'il la tenait du génie. Il la tournait, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, souvent sur une vingtaine à la fois : c'était alors qu'il se faisait un beau bruit; l'un s'écriait d'une voix aigre : Violons, *le Carillon de Dunkerque*, s'il vous plaît; l'autre, d'une voix rauque : Et moi je veux *les Sautriots*; et moi *les Tricotets*, disait un troisième; et une multitude à la fois : Des contredanses usées, comme *la Bourrée, les Quatre Faces, la Calotine, la Chaîne, le Pistolet, la Mariée, le Pistolet, le Pistolet.* Tous ces cris étaient lardés d'un million d'extravagances. L'on entendait d'un côté : *Peste soit du nigaud! Il faut l'envoyer à l'école*; de l'autre : *Je m'en retournerai donc sans étrenner?* Ici : *Qui payera mon carrosse?* là : *Il m'est échappé; mais je chercherai tant, qu'il se retrouvera*; ailleurs : *A demain; mais vingt louis au moins; sans cela, rien de fait*; et partout des propos qui décelaient des désirs ou des exploits.

Dans ce tumulte, une petite bourgeoise, jeune et jolie, démêla Mangogul, le poursuivit, l'agaça, et parvint à déterminer son anneau sur elle. On entendit à l'instant son bijou s'écrier : « Où courez-vous? Arrêtez, beau masque; ne soyez point insensible à l'ardeur d'un bijou qui brûle pour vous. » Le sultan, choqué de cette déclaration téméraire, résolut de punir celle qui l'avait hasardée. Il disparut, et chercha parmi ses gardes quelqu'un qui fût à peu près de sa taille, lui céda son masque et son domino, et l'abandonna aux poursuites de la petite bourgeoise, qui, toujours trompée par les apparences, continua à dire mille folies à celui qu'elle prenait pour Mangogul.

Le faux sultan ne fut pas bête; c'était un homme qui savait parler par signes; il en fit un qui attira la belle dans un endroit écarté, où elle se prit, pendant plus d'une heure, pour la sultane favorite, et Dieu sait les projets qui lui roulèrent dans la tête; mais l'enchantement dura peu. Lorsqu'elle eut accablé le prétendu sultan de caresses, elle le pria de se démasquer; il le fit, et montra une physionomie armée de deux grands crocs, qui n'appartenaient point du tout à Mangogul.

« Ah ! fi, s'écria la petite bourgeoise : Fi...

— Eh! mon petit tame, lui répondit le Suisse, qu'avoir vous? Moi l'y croire vous avoir rentu d'assez bons services pour que vous l'y être pas fâchée de me connaître. »

Mais sa déesse ne s'amusa point à lui répondre, s'échappa brusquement de ses mains, et se perdit dans la foule.

Ceux d'entre les bijoux qui n'aspirèrent pas à de si grands honneurs, ne laissèrent pas que de rencontrer le plaisir, et tous reprirent la route de Banza, fort satisfaits de leur voyage.

L'on sortait du bal lorsque Mangogul entendit deux de ses principaux officiers qui se parlaient avec vivacité. « C'est ma maîtresse, disait l'un : je suis en possession depuis un an, et vous êtes le premier qui vous soyez avisé de courir sur mes brisées. A propos de quoi me troubler? Nassès, mon ami, adressez-vous ailleurs : vous trouverez cent femmes aimables qui se tiendront pour trop heureuses de vous avoir.

— J'aime Amine, répondait Nassès; je ne vois qu'elle qui me plaise. Elle m'a donné des espérances, et vous trouverez bon que je les suive.

— Des espérances! reprit Alibeg.

— Oui, des espérances...

— Morbleu! cela n'est point...

— Je vous dis, monsieur, que cela est, et que vous me ferez raison sur l'heure du démenti que vous me donnez. »

A l'instant ils descendirent le grand perron; ils avaient déjà le cimeterre tiré, et ils allaient finir leur démêlé d'une façon tragique, lorsque le sultan les arrêta, et leur défendit de se battre avant que d'avoir consulté leur Hélène.

Ils obéirent et se rendirent chez Amine, où Mangogul les suivit de près. « Je suis excédée du bal, leur dit-elle; les yeux me tombent. Vous êtes de cruelles gens, de venir au moment

que j'allais me mettre au lit : mais vous avez tous deux un air singulier. Pourrait-on savoir ce qui vous amène ?...

— C'est une bagatelle, lui répondit Alibeg : monsieur se vante, et même assez hautement, ajouta-t-il en montrant son ami, que vous lui donnez des espérances. Madame, qu'en est-il ?... »

Amine ouvrait la bouche ; mais le sultan tournant sa bague dans le même instant, elle se tut, et son bijou répondit pour elle... « Il me semble que Nassès se trompe : non, ce n'est pas à lui que madame en veut. N'a-t-il pas un grand laquais qui vaut mieux que lui ? Oh ! que ces hommes sont sots de croire que des dignités, des honneurs, des titres, des noms, des mots vides de sens, en imposent à des bijoux ! Chacun a sa philosophie, et la nôtre consiste principalement à distinguer le mérite de la personne, le vrai mérite, de celui qui n'est qu'imaginaire. N'en déplaise à M. de Claville[1], il en sait là-dessus moins que nous, et vous allez en avoir la preuve.

« Vous connaissez tous deux, continua le bijou, la marquise Bibicosa. Vous savez ses amours avec Cléandor, et sa disgrâce, et la haute dévotion qu'elle professe aujourd'hui. Amine est bonne amie ; elle a conservé les liaisons qu'elle avait avec Bibicosa, et n'a point cessé de fréquenter dans sa maison, où l'on rencontre des bramines de toute espèce. Un d'entre eux pressait un jour ma maîtresse de parler pour lui à Bibicosa.

« Eh ! que voulez-vous que je lui demande ? lui répondit Amine. C'est une femme noyée, qui ne peut rien pour elle-même. Vraiment elle vous saurait bon gré de la traiter encore comme une personne de conséquence. Allez, mon ami, le prince Cléandor et Mangogul ne feront jamais rien pour elle ; et vous vous morfondriez dans les antichambres...

« — Mais, répondit le bramine, madame, il ne s'agit que d'une bagatelle, qui dépend directement de la marquise. Voici ce que c'est. Elle a fait construire un petit minaret dans son hôtel ; c'est sans doute pour la Sala, ce qui suppose un iman : et c'est cette place que je demande...

« — Que dites-vous ! reprit Amine. Un iman ! vous n'y pensez pas ; il ne faut à la marquise qu'un marabout qu'elle appellera

1. Auteur d'un *Traité du vrai mérite de l'homme,* considéré dans tous les âges et dans toutes les conditions. Plusieurs fois réimprimé.

de temps à autre lorsqu'il pleut, ou qu'on veut avoir fait la Sala, avant que de se mettre au lit : mais un iman logé, vêtu, nourri dans son hôtel, avec des appointements! cela ne va point à Bibicosa. Je connais ses affaires. La pauvre femme n'a pas six mille sequins de revenu; et vous prétendez qu'elle en donnera deux mille à un iman? Voilà-t-il pas qui est bien imaginé!...

« — De par Brama, j'en suis fâché, répliqua l'homme saint; car voyez-vous, si j'avais été son iman, je n'aurais pas tardé à lui devenir plus nécessaire : et quand on est là, il vous pleut de l'argent et des pensions. Tel que vous me voyez, je suis du Monomotapa, et je fais très-bien mon devoir...

« — Eh! mais, lui répondit Amine d'une voix entrecoupée, votre affaire n'est pourtant pas impossible. C'est dommage que le mérite dont vous parlez ne se présume pas...

« — On ne risque rien à s'employer pour les gens de mon pays, reprit l'homme du Monomotapa; voyez plutôt... »

« Il donna sur-le-champ à Amine la preuve complète d'un mérite si surprenant, que de ce moment vous perdîtes, à ses yeux, la moitié de ce qu'elle vous prisait. Ah! vivent les gens du Monomotapa! »

Alibeg et Nassès avaient la physionomie allongée, et se regardaient sans mot dire; mais, revenus de leur étonnement, ils s'embrassèrent; et jetant sur Amine un regard méprisant, ils coururent se prosterner aux pieds du sultan, et le remercier de les avoir détrompés de cette femme, et de leur avoir conservé la vie et l'amitié réciproque. Ils arrivèrent dans le moment que Mangogul, de retour chez la favorite, lui faisait l'histoire d'Amine. Mirzoza en rit, et n'en estima pas davantage les femmes de cour et les bramines.

CHAPITRE XLVI.

SÉLIM A BANZA.

Mangogul alla se reposer au sortir du bal; et la favorite, qui ne se sentait aucune disposition au sommeil, fit appeler Sélim, et le pressa de lui continuer son histoire amoureuse. Sélim obéit, et reprit en ces termes :

« Madame, la galanterie ne remplissait pas tout mon temps : je dérobais au plaisir des instants que je donnais à des occupations sérieuses ; et les intrigues dans lesquelles je m'embarquai, ne m'empêchèrent pas d'apprendre les fortifications, le manége, les armes, la musique et la danse ; d'observer les usages et les arts des Européens, et d'étudier leur politique et leur milice. De retour dans le Congo, on me présenta à l'empereur aïeul du sultan, qui m'accorda un poste honorable dans ses troupes. Je parus à la cour, et bientôt je fus de toutes les parties du prince Erguebzed, et par conséquent intéressé dans les aventures des jolies femmes. J'en connus de toute nation, de tout âge, de toute condition ; j'en trouvai peu de cruelles, soit que mon rang les éblouît, soit qu'elles aimassent mon jargon, ou que ma figure les prévînt. J'avais alors deux qualités avec lesquelles on va vite en amour, de l'audace et de la présomption.

« Je pratiquai d'abord les femmes de qualité. Je les prenais le soir au cercle ou au jeu chez la Manimonbanda ; je passais la nuit avec elles ; et nous nous méconnaissions presque le lendemain. Une des occupations de ces dames, c'est de se procurer des amants, de les enlever même à leurs meilleures amies, et l'autre de s'en défaire. Dans la crainte de se trouver au dépourvu, tandis qu'elles filent une intrigue, elles en lorgnent deux ou trois autres. Elles possèdent je ne sais combien de petites finesses pour attirer celui qu'elles ont en vue et cent tracasseries en réserve pour se débarrasser de celui qu'elles ont. Cela a toujours été et cela sera toujours. Je ne nommerai personne ; mais je connus ce qu'il y avait de femmes à la cour d'Erguebzed en réputation de jeunesse et de beauté ; et tous ces engagements furent formés, rompus, renoués, oubliés en moins de six mois.

« Dégoûté de ce monde, je me jetai dans ses antipodes : je vis des bourgeoises que je trouvai dissimulées, fières de leur beauté, toutes grimpées sur le ton de l'honneur et presque toujours obsédées par des maris sauvages et brutaux ou certains pieds-plats de cousins qui faisaient à jours entiers les passionnés auprès de leurs cousines et qui me déplaisaient grandement : on ne pouvait les tenir seules un moment ; ces animaux survenaient perpétuellement, dérangeaient un rendez-vous et se fourraient à tout propos dans la conversation. Malgré ces obstacles, j'amenai cinq ou six de ces bégueules au point où je les voulais avant

que de les planter là. Ce qui me réjouissait dans leur commerce, c'est qu'elles se piquaient de sentiments, qu'il fallait s'en piquer aussi, et qu'elles en parlaient à mourir de rire : et puis elles exigeaient des attentions, des petits soins; à les entendre, on leur manquait à tout moment; elles prêchaient un amour si correct, qu'il fallut bien y renoncer. Mais le pis, c'est qu'elles avaient incessamment votre nom à la bouche et que quelquefois on était contraint de se montrer avec elles et d'encourir tout le ridicule d'une aventure bourgeoise; je me sauvai un beau jour des magasins et de la rue Saint-Denis pour n'y revenir de ma vie.

« On avait alors la fureur des petites maisons : j'en louai une dans le faubourg oriental et j'y plaçai successivement quelques-unes de ces filles qu'on voit, qu'on ne voit plus; à qui l'on parle, à qui l'on ne dit mot, et qu'on renvoie quand on en est las : j'y rassemblais des amis et des actrices de l'Opéra; on y faisait de petits soupers, que le prince Erguebzed a quelquefois honorés de sa présence. Ah! madame, j'avais des vins délicieux, des liqueurs exquises et le meilleur cuisinier du Congo.

« Mais rien ne m'a tant amusé qu'une entreprise que j'exécutai dans une province éloignée de la capitale, où mon régiment était en quartier : je partis de Banza pour en faire la revue; c'était la seule affaire qui m'éloignait de la ville; et mon voyage eût été court, sans le projet extravagant auquel je me livrai. Il y avait à Baruthi un monastère peuplé des plus rares beautés; j'étais jeune et sans barbe, et je méditais de m'y introduire à titre de veuve qui cherchait un asile contre les dangers du siècle. On me fait un habit de femme; je m'en ajuste et je vais me présenter à la grille de nos recluses; on m'accueillit affectueusement; on me consola de la perte de mon époux; on convint de ma pension, et j'entrai.

« L'appartement qu'on me donna communiquait au dortoir des novices; elles étaient en grand nombre, jeunes pour la plupart et d'une fraîcheur surprenante : je les prévins de politesses et je fus bientôt leur amie. En moins de huit jours, on me mit au fait de tous les intérêts de la petite république; on me peignit les caractères, on m'instruisit des anecdotes; je reçus des confidences de toutes couleurs, et je m'aperçus que nous ne manions pas mieux la médisance et la calomnie, nous autres profanes. J'observai la règle avec sévérité; j'attrapai les airs patelins et les

tons doucereux; et l'on se disait à l'oreille que la communauté serait bien heureuse si j'y prenais l'habit.

« Je ne crus pas plus tôt ma réputation faite dans la maison, que je m'attachai à une jeune vierge qui venait de prendre le premier voile : c'était une brune adorable; elle m'appelait sa maman, je l'appelais mon petit ange; elle me donnait des baisers innocents, et je lui en rendais de fort tendres. Jeunesse est curieuse; Zirziphile me mettait à tout propos sur le mariage et sur les plaisirs des époux; elle m'en demandait des nouvelles; j'aiguisais habilement sa curiosité; et de questions en questions, je la conduisis jusqu'à la pratique des leçons que je lui donnais. Ce ne fut pas la seule novice que j'instruisis; et quelques jeunes nonnains vinrent aussi s'édifier dans ma cellule. Je ménageais les moments, les rendez-vous, les heures, si à propos que personne ne se croisait : enfin, madame, que vous dirai-je? la pieuse veuve se fit une postérité nombreuse; mais lorsque le scandale dont on avait gémi tout bas eut éclaté et que le conseil des discrètes, assemblé, eut appelé le médecin de la maison, je méditai ma retraite. Une nuit donc, que toute la maison dormait, j'escaladai les murs du jardin et je disparus : je me rendis aux eaux de Piombino, où le médecin avait envoyé la moitié du couvent et où j'achevai, sous l'habit de cavalier, l'ouvrage que j'avais commencé sous celui de veuve. Voilà, madame, un fait dont tout l'empire a mémoire et dont vous seule connaissez l'auteur.

« Le reste de ma jeunesse, ajouta Sélim, s'est consumé à de pareils amusements, toujours de femmes, et de toute espèce, rarement du mystère, beaucoup de serments et point de sincérité.

— Mais, à ce compte, lui dit la favorite, vous n'avez donc jamais aimé?

— Bon! répondit Sélim, je pensais bien alors à l'amour! je n'en voulais qu'au plaisir et qu'à celles qui m'en promettaient.

— Mais a-t-on du plaisir sans aimer? interrompit la favorite. Qu'est-ce que cela, quand le cœur ne dit rien?

— Eh! madame, répliqua Sélim, est-ce le cœur qui parle, à dix-huit ou vingt ans?

— Mais enfin, de toutes ces expériences, quel est le résultat? qu'avez-vous prononcé sur les femmes?

— Qu'elles sont la plupart sans caractère, dit Sélim; que trois choses les meuvent puissamment : l'intérêt, le plaisir et

la vanité; qu'il n'y en a peut-être aucune qui ne soit dominée par une de ces passions, et que celles qui les réunissent toutes trois sont des monstres.

— Passe encore pour le plaisir, dit Mangogul, qui entrait à l'instant; quoiqu'on ne puisse guère compter sur ces femmes, il faut les excuser : quand le tempérament est monté à un certain degré, c'est un cheval fougueux qui emporte son cavalier à travers champs; et presque toutes les femmes sont à califourchon sur cet animal-là.

— C'est peut-être par cette raison, dit Sélim, que la duchesse Ménéga appelle le chevalier Kaidar son grand écuyer.

— Mais serait-il possible, dit la sultane à Sélim, que vous n'ayez pas eu la moindre aventure de cœur? Ne serez-vous sincère que pour déshonorer un sexe qui faisait vos plaisirs, si vous en faisiez les délices? Quoi! dans un si grand nombre de femmes, pas une qui voulût être aimée, qui méritât de l'être! Cela ne se comprend pas.

— Ah! madame, répondit Sélim, je sens, à la facilité avec laquelle je vous obéis, que les années n'ont point affaibli sur mon cœur l'empire d'une femme aimable : oui, madame, j'ai aimé comme un autre. Vous voulez tout savoir, je vais tout dire; et vous jugerez si je me suis acquitté du rôle d'amant dans les formes.

— Y a-t-il des voyages dans cette partie de votre histoire? demanda le sultan.

— Non, prince, répondit Sélim.

— Tant mieux, reprit Mangogul; car je ne me sens aucune envie de dormir.

— Pour moi, reprit la favorite, Sélim me permettra bien de reposer un moment.

— Qu'il aille se coucher aussi, dit le sultan; et pendant que vous dormirez je questionnerai Cypria.

— Mais, prince, lui répondit Mirzoza, Votre Hautesse n'y pense pas; ce bijou vous enfilera dans des voyages qui ne finiront point. »

L'auteur africain nous apprend ici que le sultan, frappé de l'observation de Mirzoza, se précautionna d'un anti-somnifère des plus violents : il ajoute que le médecin de Mangogul, qui était bien son ami, lui en avait communiqué la recette et qu'il

en avait fait la préface de son ouvrage; mais il ne nous reste de cette préface que les trois dernières lignes que je vais rapporter ici.

Prenez de . . . .
De . . . .
De . . . .
De *Marianne* et du *Paysan*, par... quatre pages[1].
Des *Égarements du cœur*[2], une feuille.
Des *Confessions*[3], vingt-cinq lignes et demie.

CHAPITRE XLVII.

VINGT-SIXIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

LE BIJOU VOYAGEUR.

Tandis que la favorite et Sélim se reposaient des fatigues de la veille, Mangogul parcourait avec étonnement les magnifiques appartements de Cypria. Cette femme avait fait, avec son bijou, une fortune à comparer à celle d'un fermier général. Après avoir traversé une longue enfilade de pièces plus richement décorées les unes que les autres, il arriva dans la salle de compagnie, où, au centre d'un cercle nombreux, il reconnut la maîtresse du logis à une énorme quantité de pierreries qui la défiguraient: et son époux, à la bonhomie peinte sur son visage. Deux abbés, un bel esprit, trois académiciens de Banza occupaient les côtés du fauteuil de Cypria; et sur le fond de la salle voltigeaient deux petits-maîtres avec un jeune magistrat rempli d'airs, soufflant sur ses manchettes, sans cesse rajustant sa perruque, visitant sa bouche et se félicitant dans les glaces de ce que son rouge allait bien : excepté ces trois papillons, le reste de la compagnie était dans une vénération profonde pour la respectable momie qui, indécemment étalée, bâillait, parlait en bâillant, jugeait tout, jugeait mal de tout, et n'était jamais contredite.

1. *La Vie de Marianne* et *le Paysan parvenu*, romans de Marivaux. (Br.)
2. *Les Égarements du cœur et de l'esprit*, par Crébillon fils. (Br.)
3. *Les Confessions du Comte de* ***, par Duclos. (Br.)

« Comment, disait en soi-même Mangogul qui n'avait parlé seul depuis longtemps, et qui s'en mourait, comment est-elle parvenue à déshonorer un homme de bonne maison avec un esprit si gauche et une figure comme celle-là? »

Cypria voulait qu'on la prît pour blonde; sa peau petit jaune, bigarrée de rouge, imitait assez bien une tulipe panachée; elle avait les yeux gros, la vue basse, la taille courte, le nez effilé, la bouche plate, le tour du visage coupé, les joues creuses, le front étroit, point de gorge, la main sèche et le bras décharné : c'était avec ces attraits qu'elle avait ensorcelé son mari. Le sultan tourna sa bague sur elle, et l'on entendit glapir aussitôt. L'assemblée s'y trompa, et crut que Cypria parlait par la bouche, et qu'elle allait juger. Mais son bijou débuta par ces mots :

« Histoire de mes voyages.

« Je naquis à Maroc en 17,000,000,012, et je dansais sur le théâtre de l'Opéra, lorsque Méhémet Tripathoud, qui m'entretenait, fut nommé chef de l'ambassade que notre puissant empereur envoya au monarque de la France; je le suivis dans ce voyage : les charmes des femmes françaises m'enlevèrent bientôt mon amant; et sans délai j'usai de représailles. Les courtisans, avides de nouveautés, voulurent essayer de la Maroquine; car c'est ainsi qu'on nommait ma maîtresse; elle les traita fort humainement; et son affabilité lui valut, en six mois de temps, vingt mille écus en bijoux, autant en argent, avec un petit hôtel tout meublé. Mais le Français est volage, et je cessai bientôt d'être à la mode : je ne m'amusai point à courir les provinces; il faut aux grands talents de vastes théâtres; je laissai partir Tripathoud, et je me destinai pour la capitale d'un autre royaume.

« A wealthy lord, travelling through France, dragg'd me to London. Ay, that was a man indeed! He water'd me six times a day, and as often o'nights. His prick like a comet's tail shot flaming darts : I never felt such quick and thrilling thrusts. It was not possible fort mortal prowess to hold out long, at this rate; so he drooped by degrees, and I received his soul distilled through his Tarse. He gave me fifty thousand guineas. This noble lord was succeeded by a couple of privateer-commanders lately return'd from cruising : being intimate friends, they

fuck'd me, as they had sail'd, in company, endeavouring who should show most vigour and serve the readiest fire. Whilst the one was riding at anchor, I towed the other by his Tarse and prepared him for a fresh tire. Upon a modest computation, I reckon'd in about eight days time I received a hundred and eighty shot. But I soon grew tired with keeping so strict an account, for there was no end of their broad-sides. I got twelve thousand pounds from them for my share of the prizes they had taken. The winter quarter being over, they were forced to put to sea again, and would fain have engaged me as a tender, but I had made a prior contract with a German count.

« Duxit me Viennam in Austriâ patriam suam, ubi htatere voluptate, quantâ maximâ poteram, ingurgitatus sum, per menses tres integros ejus splendidè nimis epulatus hospes. Illi, rugosi et contracti Lotharingo more colei, et eo usquè longa, crassaque mentula, ut dimidiam nondùm acciperem, quamvis iterato coïtu fractus rictus mihi miserè pateret. Immanem ast usu frequenti vagina tandem admisit laxè gladium, novasque excogitavimus artes, quibus fututionum quotidianarum vinceremus fastidium. Modò me resupinum agitabat; modò ipsum, eques adhærescens inguinibus, motu quasi tolutario versabam. Sæpè turgentem spumantemque admovit ori priapum, simulque appressis ad labia labiis, fellatrice me linguâ perfricuit. Etsi Veneri nunquam indulgebat posticæ, à tergo me tamen adorsus, cruribus altero sublato, altero depresso, inter femora subibat, voluptaria quærens per impedimenta transire. Amatoria Sanchesii præcepta calluit ad unguem, et festivas Aretini tabulas sic expressit, ut nemo meliùs. His à me laudibus acceptis, multis florenorum millibus mea solvit obsequia, et Romam secessi.

« Quella città è il tempio di Venere, ed il soggiorno delle delizie. Tutta via mi dispiaceva, che le natiche leggiadre fossero là ancora più festeggiate delle più belle potte; quello che provai il terzo giorno del mio arrivo in quel paese. Una cortigiana illustre si offerisce à farmi guadagnare mila scudi, s'io voleva passar la sera con esso lei in una vigna. Accettai l'invito: salimmo in una carozza, e giungemmo in un luogo da lei ben conosciuto nel quale due cavalieri colle braghesse rosse si fecero incontro à noi, e ci condussero in un boschetto spesso e

folto, dove cavatosi subito le vesti, vedemmo i più furiosi cazzi che risaltaro mai. Ognuno chiavo la sua. Il trastullo poi si prese a quadrille, dopo per farsi guattare in bocca, poscia nelle tette; alla perfine, uno de chiavatori impadronissi del mio rivale, mentre l'altro mi lavorava. L'istesso fu fatto alla conduttrice mia; e cio tutto dolcemente condito di bacci alla fiorentina. E quando i campioni nostri ebbero posto fine alla battaglia, facemmo la fricarella per risvegliar il gusto à quei benedetti signori i quali ci paganoro con generosità. In più volte simili guadagnai con loro sessanta mila scudi; e due altre volte tanto, con coloro che mi procurava la cortigiana. Mi ricordo di uno che visitava mi spesso e che sborrava sempre due volte senza cavarlo; e d'un altro il quale usciva da me pian piano, per entrare soltimente nel mio vicino; e per questo bastava fare sù è giù le natiche. Ecco una uzanza curiosa che si pratica in Italia. »

Le bijou de Cypria continua son histoire sur un ton moitié congeois et moitié espagnol. Il ne savait pas apparemment assez cette dernière langue pour l'employer seule : on n'apprend une langue, dit l'auteur africain, qui se pendrait plutôt que de manquer une réflexion commune, qu'en la parlant beaucoup ; et le bijou de Cypria n'eut presque pas le temps de parler à Madrid.

« Je me sauvai d'Italie, dit-il, malgré quelques désirs secrets qui me rappelaient en arrière, influxo malo del clima! y tuve luego la resolucion de ir me a una tierra, donde pudiesse gozar mis fueros, sin partir los con un usurpador. Je fis le voyage de Castille la Vieille, où l'on sut le réduire à ses simples fonctions : mais cela ne suffit pas à ma vengeance. Le impuse la tarea de batter el compas en los bayles che celebrava de dia y de noche; et il s'en acquitta si bien, que nous nous réconciliâmes. Nous parûmes à la cour de Madrid en bonne intelligence. Al entrar de la ciudad, je liai con un papo venerabile por sus canas : heureusement pour moi; car il eut compassion de ma jeunesse, et me communiqua un secret, le fruit de soixante années d'expérience, para guardar me del mal de que merecieron los Franceses ser padrinos, por haver sido sus primeros pregodes. Avec cette recette, et le goût de la propreté que je tentai vainement d'introduire en Espagne, je me préservai de tout accident

à Madrid, où ma vanité seule fut mortifiée. Ma maîtresse a, comme vous voyez, le pied fort petit. Esta prenda es el incentivo mas poderoso de una imaginacion castellana. Un petit pied sert de passe-port à Madrid à la fille que tiene la mas dilatada sima entre las piernas. Je me déterminai à quitter une contrée où je devais la plupart de mes triomphes à un mérite étranger; y me arrime a un definidor muy virtuoso que passava a las Indias. Je vis, sous les ailes de sa révérence, la terre de promission, ce pays où l'heureux Frayle porte, sans scandale, de l'or dans sa bourse, un poignard à sa ceinture, et sa maîtresse en croupe. Que la vie que j'y passai fut délicieuse! quelles nuits! dieux, quelles nuits! Hay de mi! al recordarme de tantos gustos me meo... Algo mas... Ya, ya... Pierdo el sentido... Me muero...

« Après un an de séjour à Madrid et aux Indes, je m'embarquai pour Constantinople. Je ne goûtais point les usages d'un peuple chez qui les bijoux sont barricadés; et je sortis promptement d'une contrée où je risquais ma liberté. Je pratiquai pourtant assez les musulmans, pour m'apercevoir qu'ils se sont bien policés par le commerce des Européens; et je leur trouvai la légèreté du Français, l'ardeur de l'Anglais, la force de l'Allemand, la longanimité de l'Espagnol, et d'assez fortes teintures des raffinements italiens : en un mot, un aga vaut, à lui seul, un cardinal, quatre ducs, un lord, trois grands d'Espagne, et deux princes allemands.

« De Constantinople, j'ai passé, messieurs, comme vous savez, à la cour du grand Erguebzed, où j'ai formé nos seigneurs les plus aimables; et quand je n'ai plus été bon à rien, je me suis jeté sur cette figure-là, dit le bijou, en indiquant, par un geste qui lui était familier, l'époux de Cypria. La belle chute! »

L'auteur africain finit ce chapitre par un avertissement aux dames qui pourraient être tentées de se faire traduire les endroits où le bijou de Cypria s'est exprimé dans des langues étrangères.

« J'aurais manqué, dit-il, au devoir de l'historien, en les supprimant; et au respect que j'ai pour le sexe, en les conservant dans mon ouvrage, sans prévenir les dames vertueuses, que le bijou de Cypria s'était excessivement gâté le ton dans

ses voyages; et que ses récits sont infiniment plus libres qu'aucune des lectures clandestines qu'elles aient jamais faites. »

CHAPITRE XLVIII.

CYDALISE.

Mangogul revint chez la favorite, où Sélim l'avait devancé.

« Eh bien! prince, lui dit Mirzoza, les voyages de Cypria vous ont-ils fait du bien?

— Ni bien ni mal, répondit le sultan; je ne les ai point entendus.

— Et pourquoi donc? reprit la favorite.

— C'est, dit le sultan, que son bijou parle, comme une polyglotte, toutes sortes de langues, excepté la mienne. C'est un assez impertinent conteur, mais ce serait un excellent interprète.

— Quoi! reprit Mirzoza, vous n'avez rien compris du tout dans ses récits?

— Qu'une chose, madame, répondit Mangogul; c'est que les voyages sont plus funestes encore pour la pudeur des femmes, que pour la religion des hommes; et qu'il y a peu de mérite à savoir plusieurs langues. On peut posséder le latin, le grec, l'italien, l'anglais et le congeois dans la perfection, et n'avoir non plus d'esprit qu'un bijou. C'est votre avis, madame? Et celui de Sélim? Qu'il commence donc son aventure, mais surtout plus de voyages. Ils me fatiguent à mourir. »

Sélim promit au sultan que la scène serait en un seul endroit, et dit :

« J'avais environ trente ans; je venais de perdre mon père; je m'étais marié, pour ne pas laisser tomber la maison, et je vivais avec ma femme comme il convient; des égards, des attentions, de la politesse, des manières peu familières, mais fort honnêtes. Le prince Erguebzed était monté sur le trône : j'avais sa bienveillance longtemps avant son règne. Il me l'a continuée jusqu'à sa mort, et j'ai tâché de justifier cette marque de distinction par mon zèle et par ma fidélité. La place d'inspecteur général de ses troupes vint à vaquer, je l'obtins;

et ce poste m'obligea à de fréquents voyages sur la frontière.

— De fréquents voyages ! s'écria le sultan. Il n'en faut qu'un pour m'endormir jusqu'à demain. Avisez-y.

— Prince, continua Sélim, ce fut dans une de ces tournées que je connus la femme d'un colonel de spahis, nommé Ostaluk, brave homme, bon officier, mais mari peu commode, jaloux comme un tigre, et qui avait en sa personne de quoi justifier cette rage; car il était affreusement laid.

« Il avait épousé depuis peu Cydalise, jeune, vive, jolie; de ces femmes rares, pour lesquelles on sent, dès la première entrevue, quelque chose de plus que de la politesse, dont on se sépare à regret, et qui vous reviennent cent fois dans l'idée jusqu'à ce qu'on les revoie.

« Cydalise pensait avec justesse, s'exprimait avec grâce ; sa conversation attachait; et si l'on ne se lassait point de la voir, on se lassait encore moins de l'entendre. Avec ces qualités, elle avait droit de faire des impressions fortes sur tous les cœurs, et je m'en aperçus. Je l'estimais beaucoup; je pris bientôt un sentiment plus tendre, et tous mes procédés eurent incessamment la vraie couleur d'une belle passion. La facilité de mes premiers triomphes m'avait un peu gâté : lorsque j'attaquai Cydalise, je m'imaginai qu'elle tiendrait peu, et que, très-honorée de la poursuite de monsieur l'inspecteur général, elle ne ferait qu'une défense convenable. Qu'on juge donc de la surprise où me jeta la réponse qu'elle fit à ma déclaration.

« — Seigneur, me dit-elle, quand j'aurais la présomption de « croire que vous êtes touché de quelques appas qu'on me « trouve, je serais une folle d'écouter sérieusement des dis« cours avec lesquels vous en avez trompé mille autres avant « que de me les adresser. Sans l'estime, qu'est-ce que l'amour? « peu de chose; et vous ne me connaissez pas assez pour « m'estimer. Quelque esprit, quelque pénétration qu'on ait, « on n'a point en deux jours assez approfondi le caractère « d'une femme pour lui rendre des soins mérités. Monsieur « l'inspecteur général cherche un amusement, il a raison; et « Cydalise aussi, de n'amuser personne. »

« J'eus beau lui jurer que je ressentais la passion la plus vraie, que mon bonheur était entre ses mains, et que son indifférence allait empoisonner le reste de ma vie.

« — Jargon, me dit-elle, pur jargon! Ou ne pensez plus à « moi, ou ne me croyez pas assez étourdie pour donner dans « des protestations usées. Ce que vous venez de me dire là, « tout le monde le dit sans le penser, et tout le monde l'écoute « sans le croire. »

« Si je n'avais eu du goût pour Cydalise, ses rigueurs m'auraient mortifié; mais je l'aimais, elles m'affligèrent. Je partis pour la cour, son image m'y suivit; et l'absence, loin d'amortir la passion que j'avais conçue pour elle, ne fit que l'augmenter.

« Cydalise m'occupait au point que je méditai cent fois de lui sacrifier les emplois et le rang qui m'attachaient à la cour; mais l'incertitude du succès m'arrêta toujours.

« Dans l'impossibilité de voler où je l'avais laissée, je formai le projet de l'attirer où j'étais. Je profitai de la confiance dont Erguebzed m'honorait : je lui vantai le mérite et la valeur d'Ostaluk. Il fut nommé lieutenant des spahis de la garde, place qui le fixait à côté du prince; et Ostaluk parut à la cour, et avec lui Cydalise, qui devint aussitôt la beauté du jour.

— Vous avez bien fait, dit le sultan, de garder vos emplois, et d'appeler votre Cydalise à la cour; car je vous jure, par Brama, que je vous laissais partir seul pour sa province.

— Elle fut lorgnée, considérée, obsédée, mais inutilement, continua Sélim. Je jouis seul du privilége de la voir tous les jours. Plus je la pratiquai, plus je découvris en elle de grâces et de qualités, et plus j'en devins éperdu. J'imaginai que peut-être la mémoire toute récente de mes nombreuses aventures me nuisait dans son esprit : pour l'effacer et la convaincre de la sincérité de mon amour, je me bannis de la société, et je ne vis de femmes que celles que le hasard m'offrait chez elle. Il me parut que cette conduite l'avait touchée, et qu'elle se relâchait un peu de son ancienne sévérité. Je redoublai d'attention; je demandai de l'amour, et l'on m'accorda de l'estime. Cydalise commença à me traiter avec distinction; j'eus part dans sa confiance : elle me consultait souvent sur les affaires de sa maison; mais elle ne me disait pas un mot de celles de son cœur. Si je lui parlais sentiments, elle me répondait des maximes, et j'étais désolé. Cet état pénible avait duré longtemps, lorsque je résolus d'en sortir, et de savoir une bonne fois pour toutes à quoi m'en tenir.

— Et comment vous y prîtes-vous? demanda Mirzoza.

— Madame, vous l'allez savoir, » répondit Mangogul.

Et Sélim continua :

« Je vous ai dit, madame, que je voyais Cydalise tous les jours : d'abord je la vis moins souvent; mes visites devinrent encore plus rares, enfin, je ne la vis presque plus. S'il m'arrivait de l'entretenir tête à tête quelquefois par hasard, je lui parlais aussi peu d'amour que si je n'en eusse jamais ressenti la moindre étincelle. Ce changement l'étonna, elle me soupçonna de quelque engagement secret; et un jour que je lui faisais l'histoire galante de la cour :

« Sélim, me dit-elle d'un air distrait, vous ne m'apprenez « rien de vous-même; vous racontez à ravir les bonnes fortunes « d'autrui, mais vous êtes fort discret sur les vôtres.

« — Madame, lui répondis-je, c'est qu'apparemment je n'en « ai point, ou que je crois qu'il est à propos de les taire.

« — Oh! oui, m'interrompit-elle, c'est fort à propos que vous « me célez aujourd'hui des choses que toute la terre saura « demain.

« — A la bonne heure, madame, lui répliquai-je; mais per- « sonne au moins ne les tiendra de moi.

« — En vérité, reprit-elle, vous êtes merveilleux avec vos « réserves; et qui est-ce qui ignore que vous en voulez à la « blonde Misis, à la petite Zibeline, à la brune Séphéra?

« — A qui vous voudrez encore, madame, ajoutai-je froide- « ment.

« — Vraiment, reprit-elle, je croirais volontiers que ce ne « sont pas les seules : depuis deux mois qu'on ne vous voit « que par grâce, vous n'êtes pas resté dans l'inaction; et l'on « va vite avec ces dames-là.

« — Moi, rester dans l'inaction! lui répondis-je; j'en serais « au désespoir. Mon cœur est fait pour aimer, et même un « peu pour l'être; et je vous avouerai même qu'il l'est; mais « ne m'en demandez pas davantage, peut-être en ai-je déjà trop « dit.

« — Sélim, reprit-elle sérieusement, je n'ai point de secret « pour vous, et vous n'en aurez point pour moi, s'il vous plaît. « Où en êtes-vous?

« — Presque à la fin du roman.

« — Et avec qui? demanda-t-elle avec empressement.

« — Vous connaissez Martéza?

« — Oui, sans doute; c'est une femme fort aimable.

« — Eh bien! après avoir tout tenté vainement pour vous « plaire, je me suis retourné de ce côté-là. On me désirait « depuis plus de six mois, deux entrevues m'ont aplani les « approches; une troisième achèvera mon bonheur, et ce soir « Martéza m'attend à souper. Elle est d'un commerce amusant, « légère, un peu caustique; mais du reste, c'est la meilleure « créature du monde. On fait mieux ses petites affaires avec ces « folles-là, qu'avec des collets montés, qui...

« — Mais, seigneur, interrompit Cydalise, la vue baissée, « en vous faisant compliment sur votre choix, pourrait-on vous « observer que Martéza n'est pas neuve, et qu'avant vous elle « a compté des amants?...

« — Qu'importe, madame? repris-je; si Martéza m'aime sin- « cèrement, je me regarderai comme le premier. Mais l'heure « de mon rendez-vous approche, permettez...

« — Encore un mot, seigneur. Est-il bien vrai que Martéza « vous aime?

« — Je le crois.

« — Et vous l'aimez? ajouta Cydalise.

« — Madame, lui répondis-je, vous m'avez jeté vous-même « dans les bras de Martéza; c'est vous en dire assez. »

« J'allais sortir; mais Cydalise me tira par mon doliman, et se retourna brusquement.

« Madame me veut-elle quelque chose? a-t-elle quelque « ordre à me donner?

« — Non, monsieur; comment, vous voilà? Je vous croyais « déjà bien loin.

« — Madame, je vais doubler le pas.

« — Sélim...

« — Cydalise...

« — Vous partez donc?

« — Oui, madame.

« — Ah! Sélim, à qui me sacrifiez-vous? L'estime de Cyda- « lise ne valait-elle pas mieux que les faveurs d'une Martéza?

« — Sans doute, madame, lui répliquai-je, si je n'avais eu « pour vous que de l'estime. Mais je vous aimais...

« — Il n'en est rien, s'écria-t-elle avec transport; si vous « m'aviez aimée, vous auriez démêlé mes véritables senti-« ments; vous auriez pressenti, vous vous seriez flatté qu'à la « fin votre persévérance l'emporterait sur ma fierté : mais vous « vous êtes lassé; vous m'avez délaissée, et peut-être au mo-« ment... »

« A ce mot, Cydalise s'interrompit, un soupir lui échappa, et ses yeux s'humectèrent.

« Parlez, madame, lui dis-je, achevez. Si, malgré les rigueurs « dont vous m'avez accablé, ma tendresse durait encore, vous « pourriez...

« — Je ne peux rien; et vous ne m'aimez plus, et Martéza « vous attend.

« — Si Martéza m'était indifférente; si Cydalise m'était plus « chère que jamais, que feriez-vous?

« — Une folie de m'expliquer sur des suppositions.

« — Cydalise, de grâce, répondez-moi comme si je ne sup-« posais rien. Si Cydalise était toujours la femme du monde la « plus aimable à mes yeux, et si je n'avais jamais eu le moindre « dessein sur Martéza, encore une fois, que feriez-vous?

« — Ce que j'ai toujours fait, ingrat, me répondit enfin « Cydalise. Je vous aimerais...

« — Et Sélim vous adore, » lui dis-je en me jetant à ses genoux, et baisant ses mains que j'arrosais de larmes de joie. »

« Cydalise fut interdite; ce changement inespéré la troubla; je profitai de son désordre, et notre réconciliation fut scellée par des marques de tendresse auxquelles elle n'était pas en état de se refuser.

— Et qu'en disait le bon Ostaluk? interrompit Mangogul. Sans doute qu'il permit à sa chère moitié de traiter généreusement un homme à qui il devait une lieutenance des spahis.

— Prince, reprit Sélim, Ostaluk se piqua de gratitude tant qu'on ne m'écouta point; mais sitôt que je fus heureux, il devint incommode, farouche, insoutenable pour moi, et brutal pour sa femme. Non content de nous troubler en personne, il nous fit observer; nous fûmes trahis; et Ostaluk, sûr de son prétendu déshonneur, eut l'audace de m'appeler en duel. Nous nous battîmes dans le grand parc du sérail; je le blessai de deux coups,

et le contraignis à me devoir la vie. Pendant qu'il guérissait de ses blessures, je ne quittai pas un moment sa femme; mais le premier usage qu'il fit de sa santé, fut de nous séparer et de maltraiter Cydalise. Elle me peignit toute la tristesse de sa situation; je lui proposai de l'enlever; elle y consentit; et notre jaloux de retour de la chasse où il avait accompagné le sultan, fut très-étonné de se trouver veuf. Ostaluk, sans s'exhaler en plaintes inutiles contre l'auteur du rapt, médita sur-le-champ sa vengeance.

« J'avais caché Cydalise dans une maison de campagne, à deux lieues de Banza; et de deux nuits l'une, je me dérobais de la ville pour aller à Cisare. Cependant Ostaluk mit à prix la tête de son infidèle, corrompit mes domestiques à prix d'argent, et fut introduit dans mon parc. Ce soir j'y prenais le frais avec Cydalise : nous nous étions enfoncés dans une allée sombre; et j'allais lui prodiguer mes plus tendres caresses, lorsqu'une main invisible lui perça le sein d'un poignard à mes yeux. C'était celle du cruel Ostaluk. Le même sort me menaçait; mais je prévins Ostaluk; je tirai ma dague, et Cydalise fut vengée. Je me précipitai sur cette chère femme : son cœur palpitait encore; je me hâtais de la transporter à la maison, mais elle expira avant que d'y arriver, la bouche collée sur la mienne.

« Lorsque je sentis les membres de Cydalise se refroidir entre mes bras, je poussai les cris les plus aigus; mes gens accoururent, et m'arrachèrent de ces lieux pleins d'horreur. Je revins à Banza, et je me renfermai dans mon palais, désespéré de la mort de Cydalise, et m'accablant des plus cruels reproches. J'aimais vraiment Cydalise; j'en étais fortement aimé; et j'eus tout le temps de concevoir la grandeur de la perte que j'avais faite, et de la pleurer.

— Mais enfin, reprit la favorite, vous vous consolâtes?

— Hélas! madame, répondit Sélim, longtemps je crus que je ne m'en consolerais jamais; et j'appris seulement alors qu'il n'y a point de douleurs éternelles.

— Qu'on ne me parle plus des hommes, dit Mirzoza; les voilà tous. C'est-à-dire, seigneur Sélim, que cette pauvre Cydalise, dont l'histoire vient de nous attendrir, et que vous avez tant regrettée, fut bien sotte de compter sur vos serments; et que, tandis que Brama la châtie peut-être rigoureusement de sa cré-

dulité, vous passez assez doucement vos instants entre les bras d'une autre.

— Eh! madame, reprit le sultan, apaisez-vous. Sélim aime encore. Cydalise sera vengée.

— Seigneur, répondit Sélim, Votre Hautesse pourrait être mal informée : n'ai-je pas dû comprendre pour toute ma vie, par mon aventure avec Cydalise, qu'un amour véritable nuisait trop au bonheur?

— Sans doute, interrompit Mirzoza; et malgré vos réflexions, je gage qu'à l'heure qu'il est, vous en aimez une autre plus ardemment encore...

— Pour plus ardemment, reprit Sélim, je n'oserais l'assurer : depuis cinq ans je suis attaché, mais attaché de cœur, à une femme charmante : ce n'est pas sans peine que je m'en suis fait écouter; car on avait toujours été d'une vertu !...

— De la vertu! s'écria le sultan; courage, mon ami, je suis enchanté quand on m'entretient de la vertu d'une femme de cour.

— Sélim, dit la favorite, continuez votre histoire.

— Et croyez toujours en bon musulman dans la fidélité de votre maîtresse, ajouta le sultan.

— Ah! prince, reprit Sélim avec vivacité, Fulvia m'est fidèle.

— Fidèle ou non, répondit Mangogul, qu'importe à votre bonheur? vous le croyez, cela suffit.

— C'est donc Fulvia que vous aimez à présent? dit la favorite.

— Oui, madame, répondit Sélim.

— Tant pis, mon cher, ajouta Mangogul : je n'ai point du tout foi en elle; elle est perpétuellement obsédée de bramines, et ce sont de terribles gens que ces bramines; et puis je lui trouve de petits yeux à la chinoise, avec un nez retroussé, et l'air tout à fait tourné du côté du plaisir : entre nous, qu'en est-il?

— Prince, répondit Sélim, je crois qu'elle ne le hait pas.

— Eh bien! répliqua le sultan, tout cède à cet attrait; c'est ce que vous devez savoir mieux que moi, ou vous n'êtes...

— Vous vous trompez, reprit la favorite; on peut avoir tout l'esprit du monde, et ne point savoir cela : je gage...

— Toujours des gageures, interrompit Mangogul; cela m'impatiente : ces femmes sont incorrigibles : eh! madame, gagnez votre château, et vous gagerez ensuite.

— Madame, dit Sélim à la favorite, Fulvia ne pourrait-elle pas vous être bonne à quelque chose ?

— Et comme quoi ? demanda Mirzoza.

— Je me suis aperçu, répondit le courtisan, que les bijoux n'ont presque jamais parlé qu'en présence de Sa Hautesse; et je me suis imaginé que le génie Cucufa, qui a opéré tant de choses surprenantes en faveur de Kanoglou, grand-père du sultan, pourrait bien avoir accordé à son petit-fils le don de les faire parler. Mais le bijou de Fulvia n'a point encore ouvert la bouche, que je sache; n'y aurait-il pas moyen de l'interroger, et de vous procurer le château, et de me convaincre de la fidélité de ma maîtresse ?

— Sans doute, reprit le sultan; qu'en pensez-vous, madame ?

— Oh! je ne me mêle point d'une affaire si scabreuse : Sélim est trop de mes amis pour l'exposer, à l'appât d'un château, à perdre le bonheur de sa vie.

— Mais vous n'y pensez pas, reprit le sultan; Fulvia est sage, Sélim en mettrait sa main au feu; il l'a dit, il n'est pas homme à s'en dédire.

— Non, prince, répondit Sélim; et si Votre Hautesse me donne rendez-vous chez Fulvia, j'y serai certainement le premier.

— Prenez garde à ce que vous proposez, reprit la favorite; Sélim, mon pauvre Sélim, vous allez bien vite; et tout aimable que vous soyez...

— Rassurez-vous, madame; puisque le sort en est jeté, j'entendrai Fulvia; le pis qui puisse en arriver, c'est de perdre une infidèle.

— Et de mourir de regret de l'avoir perdue, ajouta la sultane.

— Quel conte! dit Mangogul; vous croyez donc que Sélim est devenu bien imbécile? Il a perdu la tendre Cydalise, et le voilà tout plein de vie; et vous prétendez que, s'il venait à reconnaître Fulvia pour une infidèle, il en mourrait? Je vous le garantis éternel, s'il n'est jamais assommé que de coup-là.

Sélim, à demain chez Fulvia, entendez-vous? on vous dira mon heure. »

Sélim s'inclina, Mangogul sortit; la favorite continua de représenter au vieux courtisan qu'il jouait gros jeu; Sélim la remercia des marques de sa bienveillance, et tous se retirèrent dans l'attente du grand événement.

CHAPITRE XLIX.

VINGT-SEPTIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

FULVIA.

L'auteur africain, qui avait promis quelque part le caractère de Sélim, s'est avisé de le placer ici; j'estime trop les ouvrages de l'antiquité pour assurer qu'il eût été mieux ailleurs. Il y a, dit-il, quelques hommes à qui leur mérite ouvre toutes les portes, qui, par les grâces de leur figure et la légèreté de leur esprit, sont dans leur jeunesse la coqueluche de bien des femmes, et dont la vieillesse est respectée, parce qu'ayant su concilier leurs devoirs avec leurs plaisirs, ils ont illustré le milieu de leur vie par des services rendus à l'État : en un mot, des hommes qui font en tout temps les délices des sociétés. Tel était Sélim : quoiqu'il eût atteint soixante ans, et qu'il fût entré de bonne heure dans la carrière des plaisirs, une constitution robuste et des ménagements l'avaient préservé de la caducité. Un air noble, des manières aisées, un jargon séduisant, une grande connaissance du monde fondée sur une longue expérience, l'habitude de traiter avec le sexe, le faisaient considérer à la cour comme l'homme auquel tout le monde eût aimé ressembler; mais qu'on eût imité sans succès, faute de tenir de la nature les talents et le génie qui l'avaient distingué.

Je demande à présent, continue l'auteur africain, si cet homme avait raison de s'inquiéter sur le compte de sa maîtresse, et de passer la nuit comme un fou? car le fait est que mille réflexions lui roulèrent dans la tête, et que plus il aimait Fulvia, plus il craignait de la trouver infidèle. « Dans quel labyrinthe me suis-je engagé! se disait-il à lui-même; et à quel propos? Que m'en reviendra-t-il, si la favorite gagne un château? et quel

sort pour moi si elle le perd?... Mais pourquoi le perdrait-elle? Ne suis-je pas certain de la tendresse de Fulvia?... Ah! je l'occupe tout entière, et si son bijou parle, ce ne sera que de moi... Mais si le traître!... non, non, je l'aurais pressenti; j'aurais remarqué des inégalités; depuis cinq ans on se serait démenti... Cependant l'épreuve est périlleuse... mais il n'est plus temps de reculer; j'ai porté le vase à ma bouche : il faut achever, dussé-je répandre toute la liqueur... Peut-être aussi que l'oracle me sera favorable... Hélas! qu'en puis-je attendre? Pourquoi d'autres auraient-ils attaqué sans succès une vertu dont j'ai triomphé?... Ah! chère Fulvia, je t'offense par ces soupçons, et j'oublie ce qu'il m'en a coûté pour te vaincre : un rayon d'espoir me luit, et je me flatte que ton bijou s'obstinera à garder le silence... »

Sélim était dans cette agitation de pensée, lorsqu'on lui rendit, de la part du sultan, un billet qui ne contenait que ces mots : *Ce soir, à onze heures et demie précises, vous serez où vous savez.* Sélim prit la plume, et écrivit en tremblant : *Prince, j'obéirai.*

Sélim passa le reste du jour, comme la nuit qui l'avait précédé, flottant entre l'espérance et la crainte. Rien n'est plus vrai que les amants ont de l'instinct; si leur maîtresse est infidèle, ils sont saisis d'un frémissement assez semblable à celui que les animaux éprouvent à l'approche du mauvais temps : l'amant soupçonneux est un chat à qui l'oreille démange dans un temps nébuleux : les animaux et les amants ont encore ceci de commun, que les animaux domestiques perdent cet instinct, et qu'il s'émousse dans les amants lorsqu'ils sont devenus époux.

Les heures parurent bien lentes à Sélim; il regarda cent fois à sa pendule : enfin, le moment fatal arriva, et le courtisan se rendit chez sa maîtresse : il était tard; mais comme on l'introduisait à toute heure, l'appartement de Fulvia lui fut ouvert...

« Je ne vous attendais plus, lui dit-elle, et je me suis mise au lit avec une migraine que je dois aux impatiences où vous me jetez...

— Madame, lui répondit Sélim, des devoirs de bienséance, et même des affaires, m'ont comme enchaîné chez le sultan; et depuis que je me suis séparé de vous, je n'ai pas disposé d'un moment.

— Et moi, répliqua Fulvia, j'en ai été d'une humeur affreuse. Comment, deux jours entiers sans vous apercevoir !...

— Vous savez, reprit Sélim, à quoi je suis obligé par mon rang, et quelque assurée que paraisse la faveur des grands...

— Comment, interrompit Fulvia, le sultan vous aurait-il marqué de la froideur? aurait-on oublié vos services? Sélim, vous êtes distrait; vous ne me répondez pas... Ah! si vous m'aimez, qu'importe à votre bonheur le bon ou le mauvais accueil du prince? Ce n'est pas dans ses yeux, c'est dans les miens, c'est entre mes bras que vous le chercherez. »

Sélim écoutait attentivement ce discours, examinant le visage de sa maîtresse, et cherchait dans ses mouvements ce caractère de vérité auquel on ne se trompe point, et qu'il est impossible de bien simuler : quand je dis impossible, c'est à nous autres hommes; car Fulvia se composait si parfaitement, que Sélim commençait à se reprocher de l'avoir soupçonnée. Lorsque Mangogul arriva, Fulvia se tut aussitôt; Sélim frémit, et le bijou dit: « Madame a beau faire des pèlerinages à toutes les Pagodes du Congo, elle n'aura point d'enfants, et pour causes que je sais bien, moi qui suis son bijou... »

A ce début, Sélim se couvrit d'une pâleur mortelle; il voulut se lever, mais ses genoux tremblants se dérobèrent sous lui, et il retomba dans son fauteuil. Le sultan, invisible, s'approcha, et lui dit à l'oreille :

— En avez-vous assez ?...

— Ah ! prince, s'écria douloureusement Sélim, pourquoi n'ai-je pas écouté les avis de Mirzoza et les pressentiments de mon cœur? Mon bonheur vient de s'éclipser; j'ai tout perdu: je me meurs si son bijou se tait; s'il parle, je suis mort. Qu'il parle pourtant. Je m'attends à des lumières affreuses; mais je les redoute moins que je ne hais l'état perplexe où je suis. »

Cependant le premier mouvement de Fulvia avait été de porter la main sur son bijou et de lui fermer la bouche : ce qu'il avait dit jusque-là supportait une interprétation favorable; mais elle appréhendait pour le reste. Lorsqu'elle commençait à se rassurer sur le silence qu'il gardait, le sultan, pressé par Sélim, retourna sa bague : Fulvia fut contrainte d'écarter les doigts, et le bijou continua :

« Je ne prendrai jamais, on me fatigue trop. Les visites trop assidues de tant de saints personnages nuiront toujours à mes intentions, et madame n'aura point d'enfants. Si je n'étais fêté que par Sélim, je deviendrais peut-être fécond; mais je mène une vie de forçat. Aujourd'hui c'est l'un, demain c'est l'autre, et toujours à la rame. Le dernier homme que voit Fulvia, c'est toujours celui qu'elle croit destiné par le ciel à perpétuer sa race. Personne n'est à l'abri de cette fantaisie. La condition fatigante, que celle du bijou d'une femme titrée qui n'a point d'héritiers! Depuis dix ans je suis abandonné à des gens qui n'étaient pas faits seulement pour lever l'œil sur moi. »

Mangogul crut en cet endroit que Sélim en avait assez entendu pour être guéri de sa perplexité : il lui fit grâce du reste, retourna sa bague, et sortit, abandonnant Fulvia aux reproches de son amant.

D'abord le malheureux Sélim avait été pétrifié; mais la fureur lui rendant les forces et la parole, il lança un regard méprisant sur son infidèle, et lui dit :

« Ingrate, perfide, si je vous aimais encore, je me vengerais; mais indigne de ma tendresse, vous l'êtes aussi de mon courroux. Un homme comme moi! Sélim compromis avec un tas de faquins...

— En vérité, l'interrompit brusquement Fulvia du ton d'une courtisane démasquée, vous avez bonne grâce de vous formaliser d'une bagatelle; au lieu de me savoir gré de vous avoir dérobé des choses dont la connaissance vous eût désespéré dans le temps, vous prenez feu, vous vous emportez comme si l'on vous avait offensé. Et quelle raison, monsieur, auriez-vous de vous préférer à Séton, à Rikel, à Molli, à Tachmas, aux cavaliers les plus aimables de la cour, à qui l'on ne se donne seulement pas la peine de déguiser les passades qu'on leur fait? Un homme comme vous, Sélim, est un homme épuisé, caduc, hors d'état depuis une éternité de fixer seul une jolie femme qui n'est pas une sotte. Conveńez donc que votre présomption est déplacée, et votre courroux impertinent. Au reste, vous pouvez, si vous êtes mécontent, laisser le champ libre à d'autres qui l'occuperont mieux que vous.

— Aussi fais-je, et de très-grand cœur, » répliqua Sélim outré d'indignation ; et il sortit, bien résolu de ne point revoir cette femme.

Il entra dans son hôtel, et s'y renferma quelques jours, moins chagrin, dans le fond, de la perte qu'il avait faite que de sa longue erreur. Ce n'était pas son cœur, c'était sa vanité qui souffrait. Il redoutait les reproches de la favorite et les plaisanteries du sultan, et il évitait l'une et l'autre.

Il s'était presque déterminé à renoncer à la cour, à s'enfoncer dans la solitude et à achever en philosophe une vie dont il avait perdu la plus grande partie sous l'habit d'un courtisan, lorsque Mirzoza, qui devinait ses pensées, entreprit de le consoler, le manda au sérail et lui tint ce discours : « Eh bien! mon pauvre Sélim, vous m'abandonnez donc? Ce n'est pas Fulvia, c'est moi que vous punissez de ses infidélités. Nous sommes tous fâchés de votre aventure : nous convenons qu'elle est chagrinante; mais si vous faites quelque cas de la protection du sultan et de mon estime, vous continuerez d'animer notre société, et vous oublierez cette Fulvia, qui ne fut jamais digne d'un homme tel que vous.

— Madame, lui répondit Sélim, l'âge m'avertit qu'il est temps de me retirer. J'ai vu suffisamment le monde; je me serais vanté il y a quatre jours de le connaître; mais le trait de Fulvia me confond. Les femmes sont indéfinissables, et toutes me seraient odieuses, si vous n'étiez comprise dans un sexe dont vous avez tous les charmes. Fasse Brama que vous n'en preniez jamais les travers! Adieu, madame; je vais dans la solitude m'occuper de réflexions utiles. Le souvenir des bontés dont vous et le sultan m'avez honoré, m'y suivra; et si mon cœur y forme encore quelques vœux, se sera pour votre bonheur et sa gloire.

— Sélim, lui répondit la favorite, vous prenez conseil du dépit. Vous craignez un ridicule que vous éviterez moins en vous éloignant de la cour, qu'en y demeurant. Ayez de la philosophie tant qu'il vous plaira; mais ce n'est pas ici le moment d'en faire usage : on ne verra dans votre retraite qu'humeur et que chagrin. Vous n'êtes point fait pour vous confiner dans un désert; et le sultan... »

L'arrivée de Mangogul interrompit la favorite; elle lui communiqua le dessein de Sélim.

« Il est donc fou! dit le prince : est-ce que les mauvais procédés de cette petite Fulvia lui ont tourné la tête? »

Puis s'adressant à Sélim : « Il n'en serapas ainsi, notre ami;

vous demeurerez, continua-t-il : j'ai besoin de vos conseils, et madame, de votre société. Le bien de mon empire et la satisfaction de Mirzoza l'exigent ; et cela sera. »

Sélim, touché des sentiments de Mangogul et de la favorite, s'inclina respectueusement, demeura à la cour, et fut aimé, chéri, recherché et distingué, par sa faveur auprès du sultan et de Mirzoza.

CHAPITRE L.

ÉVÉNEMENTS PRODIGIEUX DU RÈGNE DE KANOGLOU, GRAND-PÈRE DE MANGOGUL.

La favorite était fort jeune. Née sur la fin du règne d'Erguebzed elle n'avait presque aucune idée de la cour de Kanoglou. Un mot échappé par hasard lui avait donné de la curiosité pour les prodiges que le génie Cucufa avait opérés en faveur de ce bon prince ; et personne ne pouvait l'en instruire plus fidèlement que Sélim : il en avait été témoin, y avait eu part, et possédait à fond l'histoire de ces temps. Un jour qu'il était seul avec elle, Mirzoza le mit sur ce chapitre, et lui demanda si le règne de Kanoglou, dont on faisait tant de bruit, avait vu des merveilles plus étonnantes que celles qui fixaient aujourd'hui l'attention du Congo.

« Je ne suis point intéressé, madame, lui répondit Sélim, à préférer le vieux temps à celui du prince régnant. Il se passe de grandes choses ; mais ce n'est peut-être que l'essai de celles qui continueront d'illustrer Mangogul ; et ma carrière est trop avancée pour que je puisse me flatter de les voir.

— Vous vous trompez, lui répondit Mirzoza ; vous avez acquis et vous conserverez l'épithète d'éternel. Mais dites-moi ce que vous avez vu.

— Madame, continua Sélim, le règne de Kanoglou a été long, et nos poëtes l'ont surnommé l'âge d'or. Ce titre lui convient à plusieurs égards. Il a été signalé par des succès et des victoires ; mais les avantages ont été mêlés de revers, qui montrent que cet or était quelquefois de mauvais aloi. La cour, qui donne le ton au reste de l'empire, était fort galante. Le sultan avait des

maîtresses; les seigneurs se piquèrent de l'imiter; et le peuple prit insensiblement le même air. La magnificence dans les habits, les meubles, les équipages, fut excessive. On fit un art de la délicatesse dans les repas. On jouait gros jeu; on s'endettait, on ne payait point, et l'on dépensait tant qu'on avait de l'argent et du crédit. On publia contre le luxe de très-belles ordonnances qui ne furent point exécutées. On prit des villes, on conquit des provinces, on commença des palais et l'on épuisa l'empire d'hommes et d'argent. Les peuples chantaient victoire et se mouraient de faim. Les grands avaient des châteaux superbes et des jardins délicieux, et leurs terres étaient en friche. Cent vaisseaux de haut bord nous avaient rendus les maîtres de la mer et la terreur de nos voisins; mais une bonne tête calcula juste ce qu'il en coûtait à l'État pour l'entretien de ces carcasses; et malgré les représentations des autres ministres, il fut ordonné qu'on en ferait un feu de joie. Le trésor royal était un grand coffre vide, que cette misérable économie ne remplit point; et l'or et l'argent devinrent si rares, que les fabriques de monnaies furent un beau matin converties en moulins à papier. Pour comble de bonheur, Kanoglou se laissa persuader par des fanatiques, qu'il était de la dernière importance que tous ses sujets lui ressemblassent, et qu'ils eussent les yeux bleus, le nez camard, et la moustache rouge comme lui, et il en chassa du Congo plus de deux millions qui n'avaient point cet uniforme, ou qui refusèrent de le contrefaire[1].

« Voilà, madame, cet âge d'or; voilà ce bon vieux temps que vous entendez regretter tous les jours; mais laissez dire les radoteurs; et croyez que nous avons nos Turenne et nos Colbert; que le présent, à tout prendre, vaut mieux que le passé; et que, si les peuples sont plus heureux sous Mangogul qu'ils ne l'étaient sous Kanoglou, le règne de Sa Hautesse est plus illustre que celui de son aïeul, la félicité des sujets étant l'exacte mesure de la grandeur des princes. Mais revenons aux singularités de celui de Kanoglou.

« Je commencerai par l'origine des pantins.

— Sélim, je vous en dispense : je sais cet événement par cœur, lui dit la favorite; passez à d'autres choses.

1. Révocation de l'édit de Nantes.

— Madame, lui demanda le courtisan, pourrait-on vous demander d'où vous le tenez?

— Mais, répondit Mirzoza, cela est écrit.

— Oui, madame, répliqua Sélim, et par des gens qui n'y ont rien entendu. J'entre en mauvaise humeur quand je vois de petits particuliers obscurs, qui n'ont jamais approché des princes qu'à la faveur d'une entrée dans la capitale, ou de quelque autre cérémonie publique, se mêler d'en faire l'histoire.

« Madame, continua Sélim, nous avions passé la nuit à un bal masqué dans les grands salons du sérail, lorsque le génie Cucufa, protecteur déclaré de la famille régnante, nous apparut, et nous ordonna d'aller coucher et de dormir vingt-quatre heures de suite : on obéit; et, ce terme expiré, le sérail se trouva transformé en une vaste et magnifique galerie de pantins; on voyait, à l'un des bouts, Kanoglou sur son trône; une longue ficelle usée lui descendait entre les jambes; une vieille fée décrépite[1] l'agitait sans cesse, et d'un coup de poignet mettait en mouvement une multitude innombrable de pantins subalternes, auxquels répondaient des fils imperceptibles et déliés qui partaient des doigts et des orteils de Kanoglou : elle tirait, et à l'instant le sénéchal dressait et scellait des édits ruineux, ou prononçait à la louange de la fée un éloge que son secrétaire lui soufflait; le ministre de la guerre envoyait à l'armée des allumettes; le surintendant des finances bâtissait des maisons et laissait mourir de faim les soldats; ainsi des autres pantins.

« Si quelques pantins exécutaient leurs mouvements de mauvaise grâce, ne levaient pas assez les bras, ne fléchissaient pas assez les jambes, la fée rompait leurs attaches d'un coup d'arrière-main, et ils devenaient paralytiques. Je me souviendrai toujours de deux émirs très-vaillants qu'elle prit en guignon, et qui demeurèrent perclus des bras pendant toute leur vie[2].

« Les fils qui se distribuaient de toutes les parties du corps de Kanoglou, allaient se rendre à des distances immenses, et faisaient remuer ou se reposer, du fond du Congo jusque sur les confins du Monoémugi, des armées de pantins : d'un coup de ficelle une ville s'assiégeait, on ouvrait la tranchée, l'on

1. Mme de Maintenon.

2. Ces deux émirs sont Vendôme, que Mme de Maintenon haïssait, et Catinat qu'elle soupçonnait de jansénisme.

battait en brèche, l'ennemi se préparait à capituler; mais il survenait un second coup de ficelle, et le feu de l'artillerie se ralentissait, les attaques ne se conduisaient plus avec la même vigueur, on arrivait au secours de la place, la division s'allumait entre nos généraux; nous étions attaqués, surpris et battus à plate couture.

« Ces mauvaises nouvelles n'attristaient jamais Kanoglou; il ne les apprenait que quand ses sujets les avaient oubliées; et la fée ne les lui laissait annoncer que par des pantins qui portaient tous un fil à l'extrémité de la langue, et qui ne disaient que ce qu'il lui plaisait, sous peine de devenir muets.

« Une autre fois nous fûmes tous charmés, nous autres jeunes fous, d'une aventure qui scandalisa amèrement les dévots : les femmes se mirent à faire des culbutes, et à marcher la tête en bas, les pieds en l'air et les mains dans leurs mules[1].

« Cela dérouta d'abord toutes les connaissances, et il fallut étudier les nouvelles physionomies; on en négligea beaucoup, qu'on cessa de trouver aimables lorsqu'elles se montrèrent; et d'autres, dont on n'avait jamais rien dit, gagnèrent infiniment à se faire connaître. Les jupons et les robes tombant sur les yeux, on risquait à s'égarer ou à faire de faux pas; c'est pourquoi on raccourcit les uns, et l'on ouvrit les autres : telle est l'origine des jupons courts et des robes ouvertes. Quand les femmes se retournèrent sur leurs pieds, elles conservèrent cette partie de leur habillement comme elle était; et si l'on considère bien les jupons de nos dames, on s'apercevra facilement qu'ils n'ont point été faits pour être portés comme on les porte aujourd'hui.

« Toute mode qui n'aura qu'un but passera promptement; pour durer, il faut qu'elle soit au moins à deux fins. On trouva dans le même temps le secret de soutenir la gorge en dessus, et l'on s'en sert aujourd'hui pour la soutenir en dessous.

« Les dévotes, surprises de se trouver la tête en bas et les jambes en l'air, se couvrirent d'abord avec leurs mains; mais cette attention leur faisait perdre l'équilibre et trébucher lourdement. De l'avis des bramines, elles nouèrent dans la suite leurs jupons sur leurs jambes avec de petits rubans noirs; les

1. Les convulsions à Saint-Médard.

femmes du monde trouvèrent cet expédient ridicule, et publièrent que cela gênait la respiration et donnait des vapeurs; ce prodige eut des suites heureuses ; il occasionna beaucoup de mariages, ou de ce qui y ressemble, et une foule de conversions; toutes celles qui avaient les fesses laides se jetèrent à corps perdu dans la dévotion et prirent des petits rubans noirs : quatre missions de bramines n'en auraient pas tant fait.

« Nous sortions à peine de cette épreuve que nous en subîmes une autre moins générale, mais non moins instructive. Les jeunes filles, depuis l'âge de treize ans jusqu'à dix-huit, dix-neuf, vingt et par delà, se levèrent un beau matin le doigt du milieu pris, devinez où, madame? dit Sélim à la favorite. Ce n'était ni dans la bouche, ni dans l'oreille, ni à la turque : on soupçonna leur maladie, et l'on courut au remède. C'est depuis ce temps que nous sommes dans l'usage de marier des enfants à qui l'on devrait donner des poupées.

« Autre bénédiction : la cour de Kanoglou abondait en petits-maîtres; et j'avais l'honneur d'en être. Un jour que je les entretenais des jeunes seigneurs français, je m'aperçus que nos épaules s'élevaient et devenaient plus hautes que nos têtes; mais ce ne fut pas tout : sur-le-champ nous nous mîmes à pirouetter sur un talon.

— Et qu'y avait-il de rare en cela? demanda la favorite.

— Rien, madame, lui répondit Sélim, sinon que la première métamorphose est l'origine des gros dos, si fort à la mode dans votre enfance; et la seconde, celle des persifleurs, dont le règne n'est pas encore passé. On commençait alors, comme aujourd'hui, à quelqu'un un discours, qu'on allait en pirouettant continuer à un autre et finir à un troisième, pour qui il devenait moitié obscur, moitié impertinent.

« Une autre fois, nous nous trouvâmes tous la vue basse; il fallut recourir à Bion[1] : le coquin nous fit des lorgnettes, qu'il nous vendait dix sequins, et dont nous continuâmes de nous servir, même après que nous eûmes recouvré la vue. De là viennent, madame, les lorgnettes d'opéra.

« Je ne sais ce que les femmes galantes firent, à peu près dans

1. Ingénieur et opticien mort en 1733. Il écrivait des livres et vendait des globes et des instruments de mathématiques. Voir *Plan d'une Université*, t. III, p. 460.

ce temps, à Cucufa; mais il se vengea d'elles cruellement. A la fin d'une année, dont elles avaient passé les nuits au bal, à table et au jeu, et les jours dans leurs équipages ou entre les bras de leurs amants, elles furent tout étonnées de se trouver laides : l'une était noire comme une taupe, l'autre couperosée, celle-ci pâle et maigre, celle-là jaunâtre et ridée : il fallut pallier ce funeste enchantement; et nos chimistes découvrirent le blanc, le rouge, les pommades, les eaux, les mouchoirs de Vénus, le lait virginal, les mouches et mille autres secrets dont elles usèrent pour cesser d'être laides et devenir hideuses. Cucufa les tenait sous cette malédiction, lorsque Erguebzed, qui aimait les belles personnes, intercéda pour elles : le génie fit ce qu'il put; mais le charme avait été si puissant, qu'il ne put le lever qu'imparfaitement; et les femmes de cour restèrent telles que vous les voyez encore.

— En fut-il de même des hommes? demanda Mirzoza.

— Non, madame, répondit Sélim; ils durèrent les uns plus, les autres moins : les épaules hautes s'affaissèrent peu à peu; on se redressa; et de crainte de passer pour gros dos, on porta la tête au vent, et l'on minauda; on continua de pirouetter, et l'on pirouette encore aujourd'hui; entamez une conversation sérieuse ou sensée en présence d'un jeune seigneur du bel air, et, zest, vous le verrez s'écarter de vous en faisant le moulinet, pour aller marmotter une parodie à quelqu'un qui lui demande des nouvelles de la guerre ou de sa santé, ou lui chuchoter à l'oreille qu'il a soupé la veille avec la Rabon; que c'est une fille adorable; qu'il paraît un roman nouveau; qu'il en a lu quelques pages, que c'est du beau, mais du grand beau : et puis, zest, des pirouettes vers une femme à qui il demande si elle a vu le nouvel opéra, et à qui il répond que la Dangeville a fait à ravir. »

Mirzoza trouva ces ridicules assez plaisants, et demanda à Sélim s'il les avait eus.

« Comment! madame, reprit le vieux courtisan, était-il permis de ne les pas avoir, sans passer pour un homme de l'autre monde? Je fis le gros dos, je me redressai, je minaudai, je lorgnai, je pirouettai, je persiflai comme un autre; et tous les efforts de mon jugement se réduisirent à prendre ces travers des premiers, et à n'être pas des derniers à m'en défaire. »

Sélim en était là, lorsque Mangogul parut.

L'auteur africain ne nous apprend ni ce qu'il était devenu, ni ce qui l'avait occupé pendant le chapitre précédent : apparemment qu'il est permis aux princes du Congo de faire des actions indifférentes, de dire quelquefois des misères et de ressembler aux autres hommes, dont une grande partie de la vie se consume à des riens, ou à des choses qui ne méritent pas d'être sues.

CHAPITRE LI.

VINGT-HUITIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

OLYMPIA.

« Madame, réjouissez-vous, dit Mangogul en entrant chez la favorite. Je vous apporte une nouvelle agréable. Les bijoux sont de petits fous qui ne savent ce qu'ils disent. La bague de Cucufa peut les faire parler, mais non leur arracher la vérité.

— Et comment Votre Hautesse les a-t-elle surpris en mensonge? demanda la favorite.

— Vous l'allez savoir, répondit le sultan. Sélim vous avait promis toutes ses aventures; et vous ne doutez point qu'il ne vous ait tenu parole. Eh bien! je viens de consulter un bijou qui l'accuse d'une méchanceté qu'il ne vous a pas confessée, qu'assurément il n'a point eue, et qui même n'est pas de son caractère. Tyranniser une jolie femme, la mettre à contribution sous peine d'exécution militaire, reconnaissez-vous là Sélim?

— Eh! pourquoi non, seigneur? répliqua la favorite. Il n'y a point de malice dont Sélim n'ait été capable; et s'il a tu l'aventure que vous avez découverte, c'est peut-être qu'il s'est réconcilié avec ce bijou, qu'ils sont bien ensemble, et qu'il a cru pouvoir me dérober une peccadille, sans manquer à sa promesse.

— La fausseté perpétuelle de vos conjectures, lui répondit Mangogul, aurait dû vous guérir de la maladie d'en faire. Ce n'est point du tout ce que vous imaginez; c'est une extravagance de la première jeunesse de Sélim. Il s'agit d'une de ces femmes dont on tire parti dans la minute, et qu'on ne conserve point.

— Madame, dit Sélim à la favorite, j'ai beau m'examiner, je ne me rappelle plus rien, et je me sens à présent la conscience tout à fait pure.

— Olympia, dit Mangogul...

— Ah! prince, interrompit Sélim, je sais ce que c'est: cette historiette est si vieille, qu'il n'est pas étonnant qu'elle me soit échappée.

— Olympia, reprit Mangogul, femme du premier caissier du Hasna, s'était coiffée d'un jeune officier, capitaine dans le régiment de Sélim. Un matin, son amant vint tout éperdu lui annoncer les ordres donnés à tous les militaires de partir, et de joindre leurs corps. Mon aïeul Kanoglou avait résolu cette année d'ouvrir la campagne de bonne heure, et un projet admirable qu'il avait formé n'échoua que par la publicité des ordres. Les politiques en frondèrent, les femmes en maudirent : chacun avait ses raisons. Je vous ai dit celles d'Olympia. Cette femme prit le parti de voir Sélim, et d'empêcher, s'il était possible, le départ de Gabalis : c'était le nom de son amant. Sélim passait déjà pour un homme dangereux. Olympia crut qu'il convenait de se faire escorter; et deux de ses amies, femmes aussi jolies qu'elle, s'offrirent à l'accompagner. Sélim était dans son hôtel lorsqu'elles arrivèrent. Il reçut Olympia, car elle parut seule, avec cette politesse aisée que vous lui connaissez, et s'informa de ce qui lui attirait une si belle visite.

« — Monsieur, lui dit Olympia, je m'intéresse pour Gabalis il a des affaires importantes qui rendent sa présence nécessaire à Banza, et je viens vous demander un congé de semestre.

« — Un congé de semestre, madame? Vous n'y pensez pas, lui répondit Sélim; les ordres du sultan sont précis : je suis au désespoir de ne pouvoir me faire auprès de vous un mérite d'une grâce qui me perdrait infailliblement. Nouvelles instances de la part d'Olympia : nouveaux refus de la part de Sélim.

« — Le vizir m'a promis que je serais compris dans la promotion prochaine. Pouvez-vous exiger, madame, que je me noie pour vous obliger?

« — Et non, monsieur, vous ne vous noierez point, et vous m'obligerez.

« — Madame, cela n'est pas possible; mais si vous voyiez le vizir.

« — Ah ! monsieur, à qui me renvoyez-vous là ? Cet homme n'a jamais rien fait pour les dames.

« — J'ai beau rêver, car je serais comblé de vous rendre service, et je n'y vois plus qu'un moyen.

« — Et quel est-il ? demanda vivement Olympia.

« — Votre dessein, répondit Sélim, serait de rendre Gabalis heureux pour six mois ; mais, madame, ne pourriez-vous pas disposer d'un quart d'heure des plaisirs que vous lui destinez ? »

« Olympia le comprit à merveille, rougit et bégaya, et finit par se récrier sur la dureté de la proposition.

« — N'en parlons plus, madame, reprit le colonel d'un air froid, Gabalis partira ; il faut que le service du prince se fasse. J'aurais pu prendre sur moi quelque chose, mais vous ne vous prêtez à rien. Au moins, madame, si Gabalis part, c'est vous qui le voulez.

« — Moi ! s'écria vivement Olympia ; ah, monsieur ! expédiez promptement sa patente, et qu'il reste. » Les préliminaires essentiels du traité furent ratifiés sur un sofa, et la dame croyait pour le coup tenir Gabalis, lorsque le traître que vous voyez, s'avisa, comme par réminiscence, de lui demander ce que c'était que les deux dames qui l'avaient accompagnée, et qu'elle avait laissées dans l'appartement voisin.

« — Ce sont deux de mes intimes, répondit Olympia.

« — Et de Gabalis aussi, ajouta Sélim ; il n'en faut pas douter. Cela supposé, je ne crois pas qu'elles refusent d'acquitter chacune un tiers des droits du traité. Oui, cela me paraît juste ; je vous laisse, madame, le soin de les y disposer.

« — En vérité, monsieur, lui répondit Olympia, vous êtes étrange. Je vous proteste que ces dames n'ont nulle prétention à Gabalis ; mais pour les tirer et sortir moi-même d'embarras, si vous me trouvez bonne, je tâcherai d'acquitter la lettre de change que vous tirez sur elles. » Sélim accepta l'offre. Olympia fit honneur à sa parole ; et voilà, madame, ce que Sélim aurait dû vous apprendre.

— Je lui pardonne, dit la favorite ; Olympia n'était pas assez bonne à connaître, pour que je lui fasse un procès de l'avoir oubliée. Je ne sais où vous allez déterrer ces femmes-là : en vérité, prince, vous avez toute la conduite d'un homme qui n'a nulle envie de perdre un château.

— Madame, il me semble que vous avez bien changé d'avis depuis quelques jours, lui répondit Mangogul : faites-moi la grâce de vous rappeler quel est le premier essai de ma bague que je vous proposai ; et vous verrez qu'il n'a pas dépendu de moi de perdre plus tôt.

— Oui, reprit la sultane, je sais que vous m'avez juré que je serais exceptée du nombre des bijoux parlants, et que depuis ce temps vous ne vous êtes adressé qu'à des femmes décriées; à une Aminte, une Zobéide, une Thélis, une Zulique, dont la réputation était presque décidée.

— Je conviens, dit Mangogul, qu'il eût été ridicule de compter sur ces bijoux : mais, faute d'autres, il a bien fallu s'en tenir à ceux-là. Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète, la bonne compagnie en fait de bijoux est plus rare que vous ne pensez; et si vous ne vous déterminez à gagner vous-même...

— Moi, interrompit vivement Mirzoza! je n'aurai jamais de château de ma vie, si, pour en avoir un, il faut en venir là. Un bijou parlant! fi donc! cela est d'une indécence... Prince, en un mot, vous savez mes raisons; et c'est très-sérieusement que je vous réitère mes menaces.

— Mais, ou ne vous plaignez plus de mes essais, ou du moins indiquez-nous à qui vous prétendez que nous ayons recours; car je suis désespéré que cela ne finisse point. Des bijoux libertins, et puis quoi encore, des bijoux libertins, et toujours des bijoux libertins.

— J'ai grande confiance, répondit Mirzoza, dans le bijou d'Églé ; et j'attends avec impatience la fin des quinze jours que vous m'avez demandés.

— Madame, reprit Mangogul, ils expirèrent hier; et tandis que Sélim vous faisait des contes de la vieille cour, j'apprenais du bijou d'Églé, que, grâce à la mauvaise humeur de Célébi, et aux assiduités d'Almanzor, sa maîtresse ne vous est bonne à rien.

— Ah! prince, que me dites-vous là? s'écria la favorite.

— C'est un fait, reprit le sultan : je vous régalerai de cette histoire une autre fois; mais en attendant, cherchez une autre corde à votre arc.

— Églé, la vertueuse Églé, s'est enfin démentie! disait la favorite surprise; en vérité, je n'en reviens pas.

— Vous voilà toute désorientée, reprit Mangogul, et vous ne savez plus où donner de la tête.

— Ce n'est pas cela, répondit la favorite; mais je vous avoue que je comptais beaucoup sur Églé.

— Il n'y faut plus penser, ajouta Mangogul; dites-nous seulement si c'était la seule femme sage que vous connussiez?

— Non, prince; il y en a cent autres, et des femmes aimables que je vais vous nommer, repartit Mirzoza. Je vous réponds comme de moi-même, de... de... »

Mirzoza s'arrêta tout court, sans avoir articulé le nom d'une seule. Sélim ne put s'empêcher de sourire, et le sultan d'éclater de l'embarras de la favorite, qui connaissait tant de femmes sages, et qui ne s'en rappelait aucune.

Mirzoza piquée se tourna du côté de Sélim, et lui dit : « Mais, Sélim, aidez-moi donc, vous qui vous y connaissez. Prince, ajouta-t-elle en portant la parole au sultan, adressez-vous à... Qui dirai-je? Sélim, aidez-moi donc.

— A Mirzoza, continua Sélim.

— Vous me faites très-mal votre cour, reprit la favorite. Je ne crains pas l'épreuve; mais je l'ai en aversion. Nommez-en vite une autre, si vous voulez que je vous pardonne.

— On pourrait, dit Sélim, voir si Zaïde a trouvé la réalité de l'amant idéal qu'elle s'est figuré, et auquel elle comparait jadis tous ceux qui lui faisaient la cour.

— Zaïde? reprit Mangogul; je vous avoue que cette femme est assez propre à me faire perdre.

— C'est, ajouta la favorite, peut-être la seule dont la prude Arsinoé et le fat Jonéki aient épargné la réputation.

— Cela est fort, dit Mangogul; mais l'essai de ma bague vaut encore mieux. Allons droit à son bijou :

Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

— Comment! ajouta la favorite en riant, vous possédez votre Racine comme un acteur. »

CHAPITRE LII.

VINGT-NEUVIÈME ESSAI DE L'ANNEAU.

ZULEÏMAN ET ZAÏDE.

Mangogul, sans répondre à la plaisanterie de la favorite, sortit sur-le-champ, et se rendit chez Zaïde. Il la trouva retirée dans un cabinet, vis-à-vis d'une petite table sur laquelle il aperçut des lettres, un portrait, quelques bagatelles éparses qui venaient d'un amant chéri, comme il était facile de le présumer au cas qu'elle en faisait. Elle écrivait; des larmes lui coulaient des yeux et mouillaient son papier. Elle baisait avec transport le portrait, ouvrait les lettres, écrivait quelques mots, revenait au portrait, se précipitait sur les bagatelles dont j'ai parlé, et les pressait contre son sein.

Le sultan fut dans un étonnement incroyable; il n'avait jamais vu de femmes tendres que la favorite et Zaïde. Il se croyait aimé de Mirzoza; mais Zaïde n'aimait-elle pas davantage Zuleïman? Et ces deux amants n'étaient-ils point les seuls vrais amants du Congo?

Les larmes que Zaïde versait en écrivant n'étaient point des larmes de tristesse. L'amour les lui faisait répandre. Et dans ce moment un sentiment délicieux qui naissait de la certitude de posséder le cœur de Zuleïman, était le seul qui l'affectât. « Cher Zuleïman, s'écriait-elle, que je t'aime! que tu m'es cher! que tu m'occupes agréablement! Dans les instants où Zaïde n'a point le bonheur de te voir, elle t'écrit du moins combien elle est à toi : loin de Zuleïman, son amour est l'unique entretien qui lui plaise. »

Zaïde en était là de sa tendre méditation, lorsque Mangogul dirigea son anneau sur elle. A l'instant il entendit son bijou soupirer, et répéter les premiers mots du monologue de sa maîtresse : « Cher Zuleïman, que je t'aime! que tu m'es cher! que tu m'occupes agréablement! » Le cœur et le bijou de Zaïde étaient trop bien d'accord pour varier dans leurs discours. Zaïde fut d'abord surprise; mais elle était si sûre que son bijou ne

dirait rien que Zuleïman ne pût entendre avec plaisir qu'elle désira sa présence.

Mangogul réitéra son essai, et le bijou de Zaïde répéta d'une voix douce et tendre : « Zuleïman, cher Zuleïman, que je t'aime ! que tu m'es cher ! »

« Zuleïman, s'écria le sultan, est le mortel le plus fortuné de mon empire. Quittons ces lieux où l'image d'un bonheur plus grand que le mien se présente à mes yeux et m'afflige. » Il sortit aussitôt, et porta chez la favorite un air inquiet et rêveur.

« Prince, qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle ; vous ne me dites rien de Zaïde...

— Zaïde, madame, répondit Mangogul, est une femme adorable ! Elle aime comme on n'a jamais aimé.

— Tant pis pour elle, repartit Mirzoza.

— Que dites-vous ?... reprit le sultan.

— Je dis, répondit la favorite, que Kermadès est un des maussades personnages du Congo ; que l'intérêt et l'autorité des parents ont fait ce mariage-là, et que jamais époux n'ont été plus dépareillés que Kermadès et Zaïde.

— Eh ! madame, reprit Mangogul, ce n'est pas son époux qu'elle aime...

— Et qui donc ? demanda Mirzoza.

— C'est Zuleïman, répondit Mangogul.

— Adieu donc les porcelaines et le petit sapajou, ajouta la sultane.

— Ah ! disait tout bas Mangogul, cette Zaïde m'a frappé ; elle me suit ; elle m'obsède ; il faut absolument que je la revoie. »

Mirzoza l'interrompit par quelques questions auxquelles il répondit des monosyllabes. Il refusa un piquet qu'elle lui proposa, se plaignit d'un mal de tête qu'il n'avait point, se retira dans son appartement, se coucha sans souper, ce qui ne lui était arrivé de sa vie, et ne dormit point. Les charmes et la tendresse de Zaïde, les qualités et le bonheur de Zuleïman le tourmentèrent toute la nuit.

On pense bien qu'il n'eut aujourd'hui rien à faire de plus pressé que de retourner chez Zaïde : il sortit de son palais sans avoir fait demander des nouvelles de Mirzoza ; il y manquait pour la première fois. Il trouva Zaïde dans le cabinet de la veille. Zuleïman y était avec elle. Il tenait les mains de sa maîtresse

dans les siennes, et il avait les yeux fixés sur les siens : Zaïde, penchée sur ses genoux, lançait à Zuleïman des regards animés de la passion la plus vive. Ils gardèrent quelque temps cette situation; mais cédant au même instant à la violence de leurs désirs, ils se précipitèrent entre les bras l'un de l'autre, et se serrèrent fortement. Le silence profond qui, jusqu'alors, avait régné autour d'eux, fut troublé par leurs soupirs, le bruit de leurs baisers, et quelques mots inarticulés qui leur échappaient... « Vous m'aimez!... — Je vous adore!... — M'aimerez-vous toujours?... — Ah! le dernier soupir de ma vie sera pour Zaïde... »

Mangogul, accablé de tristesse, se renversa dans un fauteuil, et se mit la main sur les yeux. Il craignit de voir des choses qu'on imagine bien, et qui ne furent point... Après un silence de quelques moments : « Ah! cher et tendre amant, que ne vous ai-je toujours éprouvé tel que vous êtes à présent! dit Zaïde, je ne vous en aimerais pas moins, et je n'aurais aucun reproche à me faire... Mais tu pleures, cher Zuleïman. Viens, cher et tendre amant, viens, que j'essuie tes larmes... Zuleïman, vous baissez les yeux : qu'avez-vous? Regardez-moi donc... Viens, cher ami, viens, que je te console : colle tes lèvres sur ma bouche; inspire-moi ton âme; reçois la mienne : suspends... Ah! non... non... » Zaïde acheva son discours par un soupir violent, et se tut.

L'auteur africain nous apprend que cette scène frappa vivement Mangogul; qu'il fonda quelques espérances sur l'insuffisance de Zuleïman, et qu'il y eut des propositions secrètes portées de sa part à Zaïde qui les rejeta, et ne s'en fit point un mérite auprès de son amant.

CHAPITRE LIII.

L'AMOUR PLATONIQUE.

« Mais cette Zaïde est-elle donc unique? Mirzoza ne lui cède en rien pour les charmes, et j'ai mille preuves de sa tendresse : je veux être aimé, je le suis; et qui m'a dit que Zuleïman l'est plus que moi? J'étais un fou d'envier le bonheur d'un autre. Non, personne sous le ciel n'est plus heureux que Mangogul. »

Ce fut ainsi que commencèrent les remontrances que le sultan se fit à lui-même. L'auteur a supprimé le reste; il se contente de nous avertir que le prince y eut plus d'égard qu'à celles que lui présentaient ses ministres, et que Zaïde ne lui revint plus dans l'esprit.

Une de ces soirées qu'il était fort satisfait de sa maîtresse ou de lui-même, il proposa d'appeler Sélim, et de s'égarer un peu dans les bosquets du jardin du sérail. C'était des cabinets de verdure, où, sans témoins, l'on pouvait tout dire et faire bien des choses. En s'y acheminant, Mangogul jeta la conversation sur les raisons qu'on a d'aimer. Mirzoza, montée sur les grands principes, et entêtée d'idées de vertu qui ne convenaient assurément, ni à son rang, ni à sa figure, ni à son âge, soutenait que très-souvent on aimait pour aimer, et que des liaisons commencées par le rapport des caractères, soutenues par l'estime, et cimentées par la confiance, duraient très-longtemps et très-constamment, sans qu'un amant prétendît à des faveurs, ni qu'une femme fût tentée d'en accorder.

« Voilà, madame, répondit le sultan, comme les romans vous ont gâtée. Vous avez vu là des héros respectueux et des princesses vertueuses jusqu'à la sottise; et vous n'avez pas pensé que ces êtres n'ont jamais existé que dans la tête des auteurs. Si vous demandiez à Sélim, qui sait mieux que personne le catéchisme de Cythère, qu'est-ce que l'amour? je gagerais bien qu'il vous répondrait que l'amour n'est autre chose que...

— Gageriez-vous, interrompit la sultane, que la délicatesse des sentiments est une chimère, et que, sans l'espoir de jouir, il n'y aurait pas un grain d'amour dans le monde? En vérité, il faudrait que vous eussiez bien mauvaise opinion du cœur humain.

— Aussi fais-je, reprit Mangogul; nos vertus ne sont pas plus désintéressées que nos vices. Le brave poursuit la gloire en s'exposant à des dangers; le lâche aime le repos et la vie; et l'amant veut jouir. »

Sélim, se rangeant de l'avis du sultan, ajouta que, si deux choses arrivaient, l'amour serait banni de la société pour n'y plus reparaître.

« Et quelles sont ces deux choses? demanda la favorite.

— C'est, répondit Mangogul, si vous et moi, madame, et tous les autres, venions à perdre ce que Tanzaï et Néadarné retrouvèrent en rêvant.

— Quoi! vous croyez, interrompit Mirzoza, que sans ces misères-là, il n'y aurait ni estime, ni confiance entre deux personnes de différent sexe? Une femme avec des talents, de l'esprit et des grâces ne toucherait plus? Un homme avec une figure aimable, un beau génie, un caractère excellent, ne serait pas écouté?

— Non, madame, reprit Mangogul; car que dirait-il, s'il vous plaît?

— Mais tout plein de jolies choses qu'on aurait, ce me semble, toujours bien du plaisir à entendre, répondit la favorite.

— Remarquez, madame, dit Sélim, que ces choses se disent tous les jours sans amour. Non, madame, non; j'ai des preuves complètes que, sans un corps bien organisé, point d'amour. Agénor, le plus beau garçon du Congo, et l'esprit le plus délicat de la cour, si j'étais femme, aurait beau m'étaler sa belle jambe, tourner sur moi ses grands yeux bleus, me prodiguer les louanges les plus fines, et se faire valoir par tous ses avantages, je ne lui dirais qu'un mot; et, s'il ne répondait ponctuellement à ce mot, j'aurais pour lui toute l'estime possible; mais je ne l'aimerais point.

— Cela est positif, ajouta le sultan; et ce mot mystérieux, vous conviendrez de sa justesse et de son utilité, quand on aime. Vous devriez bien, pour votre instruction, vous faire répéter la conversation d'un bel esprit de Banza avec un maître d'école; vous comprendriez tout d'un coup comment le bel esprit, qui soutenait votre thèse, convint à la fois qu'il avait tort, et que son adversaire raisonnait comme un bijou. Mais Sélim vous dira cela; c'est de lui que je le tiens. »

La favorite imagina qu'un conte que Mangogul ne lui faisait pas, devait être fort graveleux; et elle entra dans un des cabinets sans le demander à Sélim : heureusement pour lui; car avec tout l'esprit qu'il avait, il eût mal satisfait la curiosité de la favorite, ou fort alarmé sa pudeur. Mais pour lui donner le change, et éloigner encore davantage l'histoire du maître d'école, il lui raconta celle qui suit :

« Madame, lui dit le courtisan, dans une vaste contrée, voi-

sine des sources du Nil, vivait un jeune garçon, beau comme l'amour. Il n'avait pas dix-huit ans, que toutes les filles s'entre-disputaient son cœur, et qu'il n'y avait guère de femmes qui ne l'eussent accepté pour amant. Né avec un cœur tendre, il aima sitôt qu'il fut en état d'aimer.

« Un jour qu'il assistait dans le temple au culte public de la grande Pagode, et que, selon le cérémonial usité, il était en train de lui faire les dix-sept génuflexions prescrites par la loi, la beauté dont il était épris vint à passer, et lui lança un coup d'œil accompagné d'un souris, qui le jetèrent dans une telle distraction, qu'il perdit l'équilibre, donna du nez en terre, scandalisa tous les assistants par sa chute, oublia le nombre des génuflexions et n'en fit que seize.

« La grande Pagode, irritée de l'offense et du scandale, le punit cruellement. Hilas, c'était son nom, le pauvre Hilas se trouva tout à coup enflammé des désirs les plus violents, et privé, comme sur la main, du moyen de les satisfaire. Surpris autant qu'attristé d'une perte si grande, il interrogea la Pagode.

« — Tu ne te retrouveras, lui répondit-elle en éternuant, « qu'entre les bras d'une femme qui, connaissant ton malheur, « ne t'en aimera pas moins. »

« La présomption est assez volontiers compagne de la jeunesse et de la beauté. Hilas s'imagina que son esprit et les grâces de sa personne lui gagneraient bientôt un cœur délicat, qui, content de ce qui lui restait, l'aimerait pour lui-même et ne tarderait pas à lui restituer ce qu'il avait perdu.

« Il s'adressa d'abord à celle qui avait été la cause innocente de son infortune. C'était une jeune personne vive, voluptueuse et coquette. Hilas l'adorait; il en obtint un rendez-vous, où, d'agaceries en agaceries, on le conduisit jusqu'où le pauvre garçon ne put jamais aller : il eut beau se tourmenter et chercher entre les bras de sa maîtresse l'accomplissement de l'oracle, rien ne parut. Quand on fut ennuyé d'attendre, on se rajusta promptement et l'on s'éloigna de lui. Le pis de l'aventure, c'est que la petite folle la confia à une de ses amies, qui, par discrétion, ne la conta qu'à trois ou quatre des siennes, qui en firent un secret à tant d'autres, qu'Hilas, deux jours auparavant la coqueluche de toutes les femmes, en fut méprisé, montré au doigt, et regardé comme un monstre.

« Le malheureux Hilas, décrié dans sa patrie, prit le parti de voyager et de chercher au loin le remède à son mal. Il se rendit incognito et sans suite à la cour de l'empereur des Abyssins. On s'y coiffa d'abord du jeune étranger : ce fut à qui l'aurait; mais le prudent Hilas évita des engagements où il craignait d'autant plus de ne pas trouver son compte, qu'il était plus certain que les femmes qui le poursuivaient ne trouveraient point le leur avec lui. Mais admirez la pénétration du sexe ! un garçon si jeune, si sage et si beau, disait-on, cela est prodigieux; et peu s'en fallut qu'à travers tant de qualités réunies, on ne devinât son défaut; et que, de crainte de lui accorder tout ce qu'un homme accompli peut avoir, on ne lui refusât tout juste la seule chose qui lui manquait.

« Après avoir étudié quelque temps la carte du pays, Hilas s'attacha à une jeune femme qui avait passé, je ne sais par quel caprice, de la fine galanterie à la haute dévotion. Il s'insinua peu à peu dans sa confiance, épousa ses idées, copia ses pratiques, lui donna la main dans les temples, et s'entretint si souvent avec elle sur la vanité des plaisirs de ce monde, qu'insensiblement il lui en rappela le goût avec le souvenir. Il y avait plus d'un mois qu'il fréquentait les mosquées, assistait aux sermons, et visitait les malades, lorsqu'il se mit en devoir de guérir, mais ce fut inutilement. Sa dévote, pour connaître tout ce qui se passait au ciel, n'en savait pas moins comme on doit être fait sur terre; et le pauvre garçon perdit en un moment tout le fruit de ses bonnes œuvres. Si quelque chose le consola, ce fut le secret inviolable qu'on lui garda. Un mot eût rendu son mal incurable, mais ce mot ne fut point dit; et Hilas se lia avec quelques autres femmes pieuses, qu'il prit les unes après les autres, pour le spécifique ordonné par l'oracle, et qui ne le désenchantèrent point, parce qu'elles ne l'aimèrent que pour ce qu'il n'avait plus. L'habitude qu'elles avaient à spiritualiser les objets ne lui servit de rien. Elles voulaient du sentiment, mais c'est celui que le plaisir fait naître.

« — Vous ne m'aimez donc pas?... » leur disait tristement Hilas.

« — Eh! ne savez-vous pas, monsieur, lui répondait-on, qu'il « faut connaître avant que d'aimer? et vous avouerez que,

« disgracié comme vous êtes, vous n'êtes point aimable quand « on vous connaît.

« — Hélas! disait-il en s'en allant, ce pur amour, dont on « parle tant, n'existe nulle part; cette délicatesse de senti- « ments, dont tous les hommes et toutes les femmes se « piquent, n'est qu'une chimère. L'oracle m'éconduit, et j'en « ai pour la vie. »

« Chemin faisant, il rencontra de ces femmes qui ne veulent avoir avec vous qu'un commerce de cœur, et qui haïssent un téméraire comme un *crapaud*. On lui recommanda si sérieusement de ne rien mêler de terrestre et de grossier dans ses vues, qu'il en espéra beaucoup pour sa guérison. Il y allait de bonne foi; et il était tout étonné, aux tendres propos dont elles s'enfilaient avec lui, de demeurer tel qu'il était. « Il faut, « disait-il en lui-même, que je guérisse peut-être autrement « qu'en parlant; » et il attendait une occasion de se placer selon les intentions de l'oracle. Elle vint. Une jeune platonicienne qui aimait éperdument la promenade, l'entraîna dans un bois écarté; ils étaient loin de tout importun, lorsqu'elle se sentit évanouir. Hilas se précipita sur elle, ne négligea rien pour la soulager, mais tous ses efforts furent inutiles; la belle évanouie s'en aperçut aussi bien que lui.

« — Ah! monsieur, lui dit-elle en se débarrassant d'entre ses « bras, quel homme êtes-vous? il ne m'arrivera plus de m'em- « barquer ainsi dans des lieux écartés, où l'on se trouve mal, « et où l'on périrait cent fois faute de secours. »

« D'autres connurent son état, l'en plaignirent, lui jurèrent que la tendresse qu'elles avaient conçue pour lui n'en serait point altérée, et ne le revirent plus.

« Le malheureux Hilas fit bien des mécontentes, avec la plus belle figure du monde et les sentiments les plus délicats.

— Mais c'était un benêt, interrompit le sultan. Que ne s'adressait-il à quelques-unes des vestales dont nos monastères sont pleins? On se serait affolé de lui, et il aurait infailliblement guéri au travers d'une grille.

— Seigneur, reprit Sélim, la chronique assure qu'il tenta cette voie, et qu'il éprouva qu'on ne veut aimer nulle part en pure perte.

— En ce cas, ajouta le sultan, je désespère de sa maladie.

— Il en désespéra comme Votre Hautesse, continua Sélim; et las de tenter des essais qui n'aboutissaient à rien, il s'enfonça dans une solitude, sur la parole d'une multitude infinie de femmes, qui lui avaient déclaré nettement qu'il était inutile dans la société.

« Il y avait déjà plusieurs jours qu'il errait dans son désert, lorsqu'il entendit quelques soupirs qui partaient d'un endroit écarté. Il prêta l'oreille; les soupirs recommencèrent; il s'approcha, et vit une jeune fille, belle comme les astres, la tête appuyée sur sa main, les yeux baignés de larmes et le reste du corps dans une attitude triste et pensive.

« — Que cherchez-vous ici, mademoiselle? lui dit-il; et ces « déserts sont-ils faits pour vous?...

« — Oui, répondit-elle tristement; on s'y afflige du moins « tout à son aise.

« — Et de quoi vous affligez-vous?...

« — Hélas!...

« — Parlez, mademoiselle; qu'avez-vous?...

« — Rien...

« — Comment, rien?...

« — Non, rien du tout; et c'est là mon chagrin : il y a deux « ans que j'eus le malheur d'offenser une Pagode qui m'ôta « tout. Il y avait si peu de chose à faire, qu'elle ne donna pas « en cela une grande marque de sa puissance. Depuis ce « temps, tous les hommes me fuient et me fuiront, a dit la « Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre un qui, connaissant « mon malheur, s'attache à moi, et m'aime telle que je suis.

« — Qu'entends-je? s'écria Hilas. Ce malheureux que vous « voyez à vos genoux n'a rien non plus; et c'est aussi sa mala- « die. Il eut, il y a quelque temps, le malheur d'offenser une « Pagode qui lui ôta ce qu'il avait; et, sans vanité, c'était « quelque chose. Depuis ce temps toutes les femmes le fuient « et le fuieront, a dit la Pagode, jusqu'à ce qu'il s'en rencontre « une qui, connaissant son malheur, s'attache à lui, et l'aime « tel qu'il est.

« — Serait-il bien possible? demanda la jeune fille.

« — Ce que vous m'avez dit est-il vrai?... demanda Hilas.

« — Voyez, répondit la jeune fille.

« — Voyez, répondit Hilas. »

« Ils s'assurèrent l'un et l'autre, à n'en pouvoir douter, qu'ils étaient deux objets du courroux céleste. Le malheur qui leur était commun les unit. Iphis, c'est le nom de la jeune fille, était faite pour Hilas; Hilas était fait pour elle. Ils s'aimèrent platoniquement, comme vous imaginez bien; car ils ne pouvaient guère s'aimer autrement; mais à l'instant l'enchantement cessa; ils en poussèrent chacun un cri de joie, et l'amour platonique disparut.

« Pendant plusieurs mois qu'ils séjournèrent ensemble dans le désert, ils eurent tout le temps de s'assurer de leur changement; lorsqu'ils en sortirent, Iphis était parfaitement guérie; pour Hilas, l'auteur dit qu'il était menacé d'une rechute. »

CHAPITRE LIV.

TRENTIÈME ET DERNIER ESSAI DE L'ANNEAU.

MIRZOZA.

Tandis que Mangogul s'entretenait dans ses jardins avec la favorite et Sélim, on vint lui annoncer la mort de Sulamek. Sulamek avait commencé par être maître de danse du sultan, contre les intentions d'Erguebzed; mais quelques intrigantes, à qui il avait appris à faire des sauts périlleux, le poussèrent de toutes leurs forces, et se remuèrent tant, qu'il fut préféré à Marcel et à d'autres, dont il n'était pas digne d'être le prévôt. Il avait un esprit de minutie, le jargon de la cour, le don de conter agréablement et celui d'amuser les enfants; mais il n'entendait rien à la haute danse. Lorsque la place du grand vizir vint à vaquer, il parvint, à force de révérences, à supplanter le grand sénéchal, danseur infatigable, mais homme roide et qui pliait de mauvaise grâce. Son ministère ne fut point signalé par des événements glorieux à la nation. Ses ennemis, et qui en manque? le vrai mérite en a bien, l'accusaient de jouer mal du violon, et de n'avoir aucune intelligence de la chorégraphie; de s'être laissé duper par les pantomimes du prêtre Jean, et épouvanter par un ours du Monoémugi qui dansait un jour devant lui; d'avoir donné des millions à l'empereur du Tombut pour l'empêcher de danser dans un temps où

il avait la goutte, et dépensé tous les ans plus de cinq cent mille sequins en colophane, et davantage à persécuter tous les ménétriers qui jouaient d'autres menuets que les siens; en un mot, d'avoir dormi pendant quinze ans au son de la vielle d'un gros habitant de Guinée qui s'accompagnait de son instrument en baragouinant quelques chansons du Congo. Il est vrai qu'il avait amené la mode des tilleuls de Hollande, etc...[1]

Mangogul avait le cœur excellent; il regretta Sulamek, et lui ordonna un catafalque avec une oraison funèbre, dont l'orateur Brrrouboubou fut chargé.

Le jour marqué pour la cérémonie, les chefs des bramines, le corps du divan et les sultanes, menées par leurs eunuques, se rendirent dans la grande mosquée. Brrrouboubou montra pendant deux heures de suite, avec une rapidité surprenante, que Sulamek était parvenu par des talents supérieurs; fit préfaces sur préfaces; n'oublia ni Mangogul, ni ses exploits sous l'administration de Sulamek; et il s'épuisait en exclamations, lorsque Mirzoza, à qui le mensonge donnait des vapeurs, en eut une attaque qui la rendit léthargique.

Ses officiers et ses femmes s'empressèrent à la secourir; on

1. Ce dernier portrait nous rappelle le cardinal de Fleury. Il n'est pas plus exactement reproduit que tous ceux que nous avons cru reconnaître; mais, comme nous l'avons déjà dit, ce n'est pas pour faire du scandale que Diderot sème son roman d'allusions. Ces allusions lui sont venues tout naturellement. Il commence souvent l'esquisse d'un personnage: on peut croire qu'il va achever le tableau; mais la prudence intervient et lui souffle de bons conseils; il tourne subitement et tâche d'écarter le danger en déroutant les devineurs d'énigmes. C'est donc sur les traits généraux et non sur les détails qu'il faut se fonder pour essayer des explications. C'est par ce procédé que les lecteurs contemporains ont reconnu le maréchal de Richelieu dans Sélim, quoique les aventures de Sélim et celles du maréchal diffèrent considérablement par la particularité et par la succession des événements. Il est fort possible que cette habileté, qui a empêché qu'on poursuivît l'auteur des *Bijoux*, ait contribué à faire enfermer celui de la *Lettre sur les aveugles*. La punition a été retardée parce que, devant des peintures volontairement vaporeuses, on était forcé de se dire : « C'est évidemment tel ministre, tel courtisan, telle grande dame, et cependant on ne saurait l'affirmer; elle est venue, comme cela arrive souvent, à propos d'autre chose. Ici, on peut mieux qu'ailleurs suivre les habiletés et les intrigues de Fleury avant d'arriver au ministère, son amour de la paix qui le pousse à payer l'Angleterre pour conserver son alliance; ses persécutions contre les jansénistes qui « jouaient d'autres menuets que les siens; » sa maladroite condescendance vis-à-vis de l'Autriche, etc.

Dans le cas où nous ne nous tromperions pas, Brrrouboubou serait Charles Frey de Neuville, qui prononça à Paris, en 1743, l'*Oraison funèbre de S. Exc. Mgr le cardinal A.-H. Fleury.*

la remit dans son palanquin ; et elle fut aussitôt transportée au sérail. Mangogul, averti du danger, accourut : on appela toute la pharmacie. Le garus, les gouttes du général La Motte, celles d'Angleterre, furent essayés, mais sans aucun succès. Le sultan, désolé, tantôt pleurant sur Mirzoza, tantôt jurant contre Orcotome, perdit enfin toute espérance, ou du moins n'en eut plus qu'en son anneau.

« Si je vous ai perdue, délices de mon âme, s'écria-t-il, votre bijou doit, ainsi que votre bouche, garder un silence éternel. »

A l'instant il commande qu'on sorte ; on obéit ; et le voilà seul vis-à-vis de la favorite : il tourne sa bague sur elle ; mais le bijou de Mirzoza, qui s'était ennuyé au sermon, comme il arrive tous les jours à d'autres, et qui se sentait apparemment de la léthargie, ne murmura d'abord que quelques mots confus et mal articulés. Le sultan réitéra l'opération ; et le bijou, s'expliquant très-distinctement, dit :

« Loin de vous, Mangogul, qu'allais-je devenir ?... fidèle jusque dans la nuit du tombeau, je vous aurais cherché ; et si l'amour et la constance ont quelque récompense chez les morts, cher prince, je vous aurais trouvé... Hélas ! sans vous, le palais délicieux qu'habite Brama, et qu'il a promis à ses fidèles croyants, n'eût été pour moi qu'une demeure ingrate. »

Mangogul, transporté de joie, ne s'aperçut pas que la favorite sortait insensiblement de sa léthargie ; et que, s'il tardait à retourner sa bague, elle entendrait les dernières paroles de son bijou : ce qui arriva.

« Ah ! prince, lui dit-elle, que sont devenus vos serments ? Vous avez donc éclairci vos injustes soupçons ? Rien ne vous a retenu, ni l'état où j'étais, ni l'injure que vous me faisiez, ni la parole que vous m'aviez donnée ?

— Ah ! madame, lui répondit le sultan, n'imputez point à une honteuse curiosité une impatience que le désespoir de vous avoir perdue m'a seul suggérée : je n'ai point fait sur vous l'essai de mon anneau ; mais j'ai cru pouvoir, sans manquer à mes promesses, user d'une ressource qui vous rend à mes vœux, et qui vous assure mon cœur à jamais.

— Prince, dit la favorite, je vous crois ; mais que l'anneau soit remis au génie, et que son fatal présent ne trouble plus ni votre cour ni votre empire. »

A l'instant, Mangogul se mit en oraison, et Cucufa apparut : « Génie tout-puissant, lui dit Mangogul, reprenez votre anneau, et continuez-moi votre protection.

— Prince, lui répondit le génie, partagez vos jours entre l'amour et la gloire ; Mirzoza vous assurera le premier de ces avantages ; et je vous promets le second. »

A ces mots, le spectre encapuchonné serra la queue de ses hiboux, et partit en pirouettant, comme il était venu.

L'OISEAU BLANC

CONTE BLEU

(Écrit vers 1748. — Publié en 1798.

Ce conte est de la même époque que les *Bijoux indiscrets*. Les mêmes personnages s'y retrouvent, mais la licence y est beaucoup moindre. Il resta inconnu jusqu'à la publication qu'en fit Naigeon dans son édition des *Œuvres* de Diderot en 1798. C'était lui que cherchait M. Berrier, le lieutenant de police, quand Mme Diderot lui répondit qu'elle ne connaissait de son mari « ni pigeon noir, ni pigeon blanc, » et que d'ailleurs elle ne le croyait pas capable d'attaquer le roi, comme on l'en accusait à l'occasion de ce conte. On jugera si la femme du philosophe avait raison. Pour nous, il ne nous paraît y avoir là, comme dans les *Bijoux*, que des rapprochements trop vagues entre Mangogul et Louis XV, pour permettre de soutenir une opinion qui rendrait criminels tous les romans du XVIIIe siècle aussi bien que toutes les féeries du XIXe. Il faut toujours qu'il arrive un moment, dans l'histoire des peuples, où, la civilisation se répandant, le principe d'autorité se montre sous son vrai jour. On s'aperçoit alors que les rois sont des hommes, et quand une fois tout le monde le sait, les écrivains qui le disent, ne faisant plus que broder un lieu commun, n'ont ni mérite ni démérite : ils n'ont qu'un peu plus ou un peu moins d'esprit.

Nous pensons n'avoir pas besoin d'expliquer au lecteur l'allégorie de *l'Oiseau blanc ;* ils l'apercevront, sans aucun doute, avant la Sultane.

L'OISEAU BLANC

CONTE BLEU

PREMIÈRE SOIRÉE.

La favorite se couchait de bonne heure et s'endormait fort tard. Pour hâter le moment de son sommeil, on lui chatouillait la plante des pieds et on lui faisait des contes; et pour ménager l'imagination et la poitrine des conteurs, cette fonction était partagée entre quatre personnes, deux émirs et deux femmes. Ces quatre improvisateurs poursuivaient successivement le même récit aux ordres de la favorite. Sa tête était mollement posée sur son oreiller, ses membres étendus dans son lit et ses pieds confiés à sa chatouilleuse, lorsqu'elle dit : « Commencez ; » et ce fut la première de ses femmes qui débuta par ce qui suit.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ah! ma sœur, le bel oiseau! Quoi! vous ne le voyez pas entre les deux branches de ce palmier passer son bec entre ses plumes et parer ses ailes et sa queue? Approchons doucement; peut-être qu'en l'appelant il viendra; car il a l'air apprivoisé, « Oiseau mon cœur, oiseau mon petit roi, venez, ne craignez rien ; vous êtes trop beau pour qu'on vous fasse du mal. Venez ; une cage charmante vous attend; ou si vous préférez la liberté, vous serez libre. »

L'oiseau était trop galant pour se refuser aux agaceries de deux jeunes et jolies personnes. Il prit son vol et descendit légèrement sur le sein de celle qui l'avait appelé. Agariste, c'était son nom, lui passant sur la tête une main qu'elle laissait glisser le long de ses ailes, disait à sa compagne : « Ah! ma

sœur, qu'il est charmant! Que son plumage est doux! qu'il est lisse et poli! Mais il a le bec et les pattes couleur de rose et les yeux d'un noir admirable! »

LA SULTANE.

Quelles étaient ces deux femmes?

LA PREMIÈRE FEMME.

Deux de ces vierges que les Chinois renferment dans des cloîtres.

LA SULTANE.

Je ne croyais pas qu'il y eût des couvents à la Chine.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ni moi non plus. Ces vierges couraient un grand péril à cesser de l'être sans permission. S'il arrivait à quelqu'une de se conduire maladroitement, on la jetait pour le reste de sa vie dans une caverne obscure, où elle était abandonnée à des génies souterrains. Il n'y avait qu'un moyen d'échapper à ce supplice, c'était de contrefaire la folle ou de l'être. Alors les Chinois qui, comme nous et les Musulmans, ont un respect infini pour les fous, les exposaient à la vénération des peuples sur un lit en baldaquin, et, dans les grandes fêtes, les promenaient dans les rues au son de petites clochettes et de je ne sais quels tambourins à la mode, dont on m'a dit que le son était fort harmonieux.

LA SULTANE.

Continuez; fort bien, madame. Je me sens envie de bâiller.

LA SECONDE FEMME.

Voilà donc l'oiseau blanc dans le temple de la grande guenon couleur de feu.

LA SULTANE.

Et qu'est-ce que cette guenon?

LA SECONDE FEMME.

Une vieille Pagode très-encensée, la patronne de la maison. D'aussi loin que les vierges compagnes d'Agariste l'aperçurent avec son bel oiseau sur le poing, elles accourent, l'entourent et lui font mille questions à la fois. Cependant l'oiseau, s'élevant subitement dans les airs, se met à planer sur elles; son ombre les couvre, et elles en conçoivent des mouvements singuliers. Agariste et Mélisse éprouvent les premières les merveilleux effets de son influence. Un feu divin, une ardeur sacrée s'allu-

ment dans leur cœur; je ne sais quels épanchements lumineux et subtils passent dans leur esprit, y fermentent et, de deux idiotes qu'elles étaient, en font les filles les plus spirituelles et les plus éveillées qu'il y eût à la Chine : elles combinent leurs idées, les comparent, se les communiquent et y mettent insensiblement de la force et de la justesse.

LA SULTANE.

En furent-elles plus heureuses?

LA SECONDE FEMME.

Je l'ignore. Un matin, l'oiseau blanc se mit à chanter, mais d'une façon si mélodieuse, que toutes les vierges en tombèrent en extase. La supérieure, qui jusqu'à ce moment avait fait l'esprit fort et dédaigné l'oiseau, tourna les yeux, se renversa sur ses carreaux et s'écria d'une voix entrecoupée : «Ah! je n'en puis plus!... je me meurs!... je n'en puis plus!... Oiseau charmant, oiseau divin, encore un petit air. »

LA SULTANE.

Je vois cette scène; et je crois que l'oiseau blanc avait grande envie de rire en voyant une centaine de filles sur le côté, l'esprit et l'ajustement en désordre, l'œil égaré, la respiration haute et balbutiant d'une voix éteinte des oraisons affectueuses à leur grande guenon couleur de feu. Je voudrais bien savoir ce qu'il en arriva.

LA SECONDE FEMME.

Ce qu'il en arriva? Un prodige, un des plus étonnants prodiges dont il soit fait mention dans les annales du monde.

LA SULTANE.

Premier émir, continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

Il en naquit nombre de petits esprits, sans que la virginité de ces filles en souffrît.

LA SULTANE.

Allons donc, émir, vous vous moquez. Je veux bien qu'on me fasse des contes; mais je ne veux pas qu'on me les fasse aussi ridicules.

LE PREMIER ÉMIR.

Songez donc, madame, que c'étaient des esprits.

LA SULTANE.

Vous avez raison; je n'y pensais pas. Ah! oui, des esprits!

La sultane prononça ces derniers mots en bâillant.

LE PREMIER ÉMIR.

On avertit la supérieure de ce prodige. Les prêtres furent assemblés; on raisonna beaucoup sur la naissance des petits esprits : après de longues altercations sur le parti qu'il y avait à prendre, il fut décidé qu'on interrogerait la grande guenon. Aussitôt les tambourins et les clochettes annoncent au peuple la cérémonie. Les portes du temple sont ouvertes, les parfums allumés, les victimes offertes; mais la cause du sacrifice ignorée. Il eût été difficile de persuader aux fidèles que l'oiseau était père des petits esprits.

LA SULTANE.

Je vois, émir, que vous ne savez pas encore combien les peuples sont bêtes.

LE PREMIER ÉMIR.

Après une heure et demie de génuflexions, d'encensements et d'autres singeries, la grande guenon se gratta l'oreille et se mit à débiter de la mauvaise prose qu'on prit pour de la poésie céleste :

Pour conserver l'odeur de pucelage
Dont ce lieu saint fut toujours parfumé,
Que loin d'ici le galant emplumé
Aille chanter et chercher une cage.
Vierges, contre ce coup armez-vous de courage;
Vous resterez encor vierges, ou peu s'en faut :
Vos cœurs, aux doux accents de son tendre ramage,
Ne s'ouvriront pas davantage :
Telle est la volonté d'en haut.
Et toi qu'il honora de son premier hommage,
Qui lui fis de mon temple un séjour enchanté,
Modère la douleur dont ton âme est émue;
L'oiseau blanc a pour toi suffisamment chanté.
Agariste, il est temps qu'il cherche Vérité,
Qu'il échappe au pouvoir du mensonge, et qu'il mue.

LA SULTANE.

Mademoiselle, vous avez, ce soir, le toucher dur et vous me chatouillez trop fort. Doucement, doucement... fort bien, comme cela... ah! que vous me faites plaisir! Demain, sans différer, le brevet de la pension que je vous ai promise sera signé.

LE PREMIER ÉMIR.

On ne fut pas fort instruit par cet oracle : aussi donna-t-il lieu à une infinité de conjectures plus impertinentes les unes que les autres, comme c'est le privilége des oracles. « *Qu'il cherche Vérité*, disait l'une; c'est apparemment le nom de quelque colombe étrangère à laquelle il est destiné. — *Qu'il échappe au mensonge*, disait une autre, *et qu'il mue*. Qu'il mue! ma sœur; est-ce qu'il muera? C'est pourtant dommage, il a les plumes si belles! » aussi toutes reprenaient : « Ma sœur Agariste l'a tant fait chanter! tant fait chanter! »

Après qu'on eut achevé de brouiller l'oracle à force de l'éclaircir, la prêtresse ordonna, par provision, que l'oiseau libertin serait renfermé, de crainte qu'il ne perfectionnât ce qu'il avait si heureusement commencé et qu'il ne multipliât son espèce à l'infini. Il y eut quelque opposition de la part des jeunes recluses; mais les vieilles tinrent ferme, et l'oiseau fut relégué au fond d'un dortoir, où il passait les jours dans un ennui cruel. Pour les nuits, toujours quelque vierge compatissante venait sur la pointe du pied le consoler de son exil. Cependant elles lui parurent bientôt aussi longues que les journées. Toujours les mêmes visages! *toujours les mêmes vierges!*

LA SULTANE.

Votre oiseau blanc est trop difficile. Que lui fallait-il donc?

LE PREMIER ÉMIR.

Avec tout l'esprit qu'il avait inspiré à ces recluses, ce n'étaient que des bégueules fort ennuyeuses : point d'airs, point de manége, point de vivacité prétendue, point d'étourderies concertées. Au lieu de cela, des soupirs, des langueurs, des fadeurs éternelles et d'un ton d'oraison à faire mal au cœur. Tout bien considéré, l'oiseau blanc conclut en lui-même qu'il était temps de suivre son destin et de prendre son vol; ce qu'il exécuta après avoir encore un peu délibéré. On dit qu'il lui revint quelques scrupules sur des serments qu'il avait faits à Agariste et à quelques autres. Je ne sais ce qui en est.

LA SULTANE.

Ni moi non plus. Mais il est certain que les scrupules ne tiennent point contre le dégoût, et que si les serments ne coûtent guère à faire aux infidèles, ils leur coûtent encore moins à rompre.

A la suite de cette réflexion, la sultane articula très-distinctement son troisième bâillement, le signe de son sommeil ou de son ennui, et l'ordre de se retirer; ce qui s'exécuta avec le moins de bruit qu'il fut possible.

SECONDE SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse : Retenez bien ce mouvement-là, c'est le vrai. Mademoiselle, voilà le brevet de votre pension ; le sultan la doublera, à la condition qu'au sortir de chez moi vous irez lui rendre le même service ; je ne m'y oppose point, mais point du tout... Voyez si cela vous convient... Second émir, à vous. Si je m'en souviens, voilà votre oiseau blanc traversant les airs, et s'éloignant d'autant plus vite, qu'il s'était flatté d'échapper à ses remords, en mettant un grand intervalle entre lui et les objets qui les causaient. Il était tard quand il partit ; où arriva-t-il?

LE SECOND ÉMIR.

Chez l'empereur des Indes, qui prenait le frais dans ses jardins, et se promenait sur le soir avec ses femmes et ses eunuques. Il s'abattit sur le turban du monarque, ce que l'on prit à bon augure, et ce fut bien fait ; car quoique ce sultan n'eût point de gendre, il ne tarda pas à devenir grand'père. La princesse Lively, c'est ainsi que s'appelait la fille du grand Kinkinka, nom qu'on traduirait à peu près dans notre langue par gentillesse ou vivacité, s'écria qu'elle n'avait jamais rien vu de si beau. Et lui se disait en lui-même : « Quel teint ! quels yeux ! que sa taille est légère ! Les vierges de la guenon couleur de feu ne m'ont point offert de charmes à comparer à ceux-ci. »

LA SULTANE.

Ils sont tous comme cela. Je serai la plus belle aux yeux de Mangogul jusqu'à ce qu'il me quitte.

LE SECOND ÉMIR.

Il n'y eut jamais de jambes aussi fines, ni de pieds aussi mignons.

LA CHATOUILLEUSE.

Votre oiseau en exceptera, s'il lui plaît, ceux que je chatouille.

LE SECOND ÉMIR.

Lively portait des jupons courts; et l'oiseau blanc pouvait aisément apercevoir les beautés dont il faisait l'éloge du haut du turban sur lequel il était perché.

LA SULTANE.

Je gage qu'il eut à peine achevé ce monologue, qu'il abandonna le lieu d'où il faisait ses judicieuses observations, pour se placer sur le sein de la princesse.

LE SECOND ÉMIR.

Sultane, il est vrai.

LA SULTANE.

Est-ce que vous ne pourriez pas éviter ces lieux communs?

LE SECOND ÉMIR.

Non, sultane; c'est le moyen le plus sûr de vous endormir.

LA SULTANE.

Vous avez raison.

LE SECOND ÉMIR.

Cette familiarité de l'oiseau déplut à un eunuque noir, qui s'avisa de dire qu'il fallait couper le cou à l'oiseau, et l'apprêter pour le dîner de la princesse.

LA SULTANE.

Elle eût fait un mauvais repas : après sa fatigue chez les vierges et sur la route, il devait être maigre.

LE SECOND ÉMIR.

Lively tira sa mule, et en donna un coup sur le nez de l'eunuque, qui en demeura aplati.

LA SULTANE.

Et voilà l'origine des nez plats; ils descendent de la mule de Lively et de son sot eunuque.

LE SECOND ÉMIR.

Lively se fit apporter un panier, y renferma l'oiseau, et l'envoya coucher. Il en avait besoin, car il se mourait de lassitude et d'amour. Il dormit, mais d'un sommeil troublé : il rêva

qu'on lui tordait le cou, qu'on le plumait, et il en poussa des cris qui réveillèrent Lively; car le panier était placé sur sa table de nuit, et elle avait le sommeil léger. Elle sonna; ses femmes arrivèrent; on tira l'oiseau de son dortoir. La princesse jugea, au trémoussement de ses ailes, qu'il avait eu de la frayeur. Elle le prit sur son sein, le baisa, et se mit en devoir de le rassurer par les caresses les plus tendres et les plus jolis noms. L'oiseau se tint sur la poitrine de la princesse, malgré l'envie qui le pressait.

LA SULTANE.

Il avait déjà le caractère des vrais amants.

LE SECOND ÉMIR.

Il était timide et embarrassé de sa personne : il se contenta d'étendre ses ailes, d'en couvrir et presser une fort jolie gorge.

LA SULTANE.

Quoi! il ne hasarda pas d'approcher son bec des lèvres de Lively?

LE SECOND ÉMIR.

Cette témérité lui réussit. « Mais comment donc! s'écria la princesse; il est entreprenant!... » Cependant l'oiseau usait du privilége de son espèce, et la pigeonnait avec ardeur, au grand étonnement de ses femmes qui s'en tenaient les côtés. Cette image de la volupté fit soupirer Lively : l'héritier de l'empire du Japon devait être incessamment son époux; Kinkinka en avait parlé; on attendait de jour en jour les ambassadeurs qui devaient en faire la demande, et qui ne venaient point. On apprit enfin que le prince Génistan, ce qui signifie dans la langue du pays le prince Esprit, avait disparu sans qu'on sût ni pourquoi ni comment; et la triste Lively en fut réduite à verser quelques larmes, et à souhaiter qu'il se retrouvât.

Tandis qu'elle se consolait avec l'oiseau blanc, faute de mieux, l'empereur du Japon, à qui l'éclipse de son fils avait tourné la tête, faisait arracher la moustache à son gouverneur, et ordonnait des perquisitions; mais il était arrêté que de longtemps Génistan ne reparaîtrait au Japon. S'il employait bien son temps dans les lieux de sa retraite, l'oiseau blanc ne perdait pas le sien auprès de la princesse; il obtenait tous les jours de nouvelles caresses : on pressait le moment de l'entendre chanter, car on avait conçu la plus haute opinion de son ramage; l'oiseau

s'en aperçut, et la princesse fut satisfaite. Aux premiers accents de l'oiseau...

LA SULTANE.

Arrêtez, émir... Lively se renversa sur une pile de carreaux, exposant à ses regards des charmes qu'il ne parcourut point sans partager son égarement. Il n'en revint que pour chanter une seconde fois, et augmenter l'évanouissement de la princesse, qui durerait encore si l'oiseau ne s'était avisé de battre des ailes et de lui faire de l'air. Lively se trouva si bien de son ramage, que sa première pensée fut de le prier de chanter souvent : ce qu'elle obtint sans peine; elle ne fut même que trop bien obéie : l'oiseau chanta tant pour elle, qu'il s'enroua; et c'est de là que vient aux pigeons leur voix enrhumée et rauque. Émir, n'est-ce pas cela?... Et vous, madame, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Ce fut un malheur pour l'oiseau, car quand on a de la voix on est fâché de la perdre; mais il était menacé d'un malheur plus grand : la princesse, un matin à son réveil, trouva un petit esprit à ses côtés; elle appela ses femmes, les interrogea sur le nouveau-né : Qui est-il ? d'où vient-il? qui l'a placé là? Toutes protestèrent qu'elles n'en savaient rien. Dans ces entrefaites arriva Kinkinka; à son aspect les femmes de la princesse disparurent; et l'empereur, demeuré seul avec sa fille, lui demanda, d'un ton à la faire trembler, qui était le mortel assez osé pour être parvenu jusqu'à elle; et, sans attendre sa réponse, il court à la fenêtre, l'ouvre, et saisissant le petit esprit par l'aile, il allait le précipiter dans un canal qui baignait les murs de son palais, lorsqu'un tourbillon de lumière se répandit dans l'appartement, éblouit les yeux du monarque, et le petit esprit s'échappa. Kinkinka, revenu de sa surprise, mais non de sa fureur, courait dans son palais en criant comme un fou qu'il en aurait raison; que sa fille ne serait pas impunément déshonorée; pardieu; qu'il en aurait raison... L'oiseau blanc savait mieux que personne si l'empereur avait tort ou raison d'être fâché; mais il n'osa parler, dans la crainte d'attirer quelque chagrin à la princesse; il se contenta de se livrer à une frayeur qui lui fit tomber les longues plumes des ailes et de la queue; ce qui lui donna un air ébouriffé.

LA SULTANE.

Et Lively cessa de se soucier de lui, lorsqu'il eut cessé d'être beau; et comme il avait perdu à son service une partie de son ramage, elle dit un jour à sa toilette : « Qu'on m'ôte cet oiseau-là; il est devenu laid à faire horreur, il chante faux; il n'est plus bon à rien... » A vous, madame seconde, continuez.

LA SECONDE FEMME.

Cet arrêt se répandit bientôt dans le palais; l'eunuque crut qu'il était temps de profiter de la disgrâce de l'oiseau, et de venger celle de son nez; il démontra à la princesse, par toutes les règles de la nouvelle cuisine, que l'oiseau blanc serait un manger délicieux; et Lively, après s'être un peu défendue pour la forme, consentit qu'on le mît à la basilique. L'oiseau blanc outré, comme on le pense bien, pour peu qu'on se mette à sa place, s'élança au visage de la princesse, lui détacha quelques coups de bec sur la tête, renversa les flacons, cassa les pots, et partit.

LA SULTANE.

Lively et son cuisinier en furent dans un dépit inconcevable. « L'insolent! » disait l'une; l'autre : « Ç'aurait été un mets admirable! »

LA SECONDE FEMME.

Tandis que le cuisinier rengaînait son couteau qu'il avait inutilement aiguisé, et que les femmes de la princesse s'occupaient à lui frotter la tête avec de l'eau des brames, l'oiseau gagnait les champs, peu satisfait de sa vengeance, et ne se consolant de l'ingratitude de Lively que par l'espérance de lui plaire un jour sous sa forme naturelle, et de ne la point aimer. Voici donc les raisonnements qu'il faisait dans sa tête d'oiseau : « J'ai de l'esprit. Quand je cesserai d'être oiseau, je serai fait à peindre. Il y a cent à parier contre un qu'elle sera folle de moi; c'est où je l'attends; chacun aura son tour. L'ingrate! la perfide! J'ai tremblé pour elle jusqu'à en perdre les plumes; j'ai chanté pour elle jusqu'à en perdre la voix, et par ses ordres un cuisinier s'emparait de moi, on me tordait le cou, et je serais maintenant à la basilique! Quelle récompense! Et je la trouverais encore charmante? Non, non, cette noirceur efface à mes yeux tous ses charmes. Qu'elle est laide! que je la hais! »

Ici la sultane se mit à rire en bâillant pour la première fois.

LA SECONDE FEMME.

On voit par ce monologue que, quoique l'oiseau blanc fût amoureux de la princesse, il ne voulait point du tout être mis à la basilique pour elle, et qu'il eût tout sacrifié pour celle qu'il aimait, excepté la vie.

LA SULTANE.

Et qu'il avait la sincérité d'en convenir. A vous, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

L'oiseau blanc allait sans cesse. Son dessein était de gagner le pays de la fée Vérité. Mais qui lui montrera la route? qui lui servira de guide ? On y arrive par une infinité de chemins; mais tous sont difficiles à tenir; et ceux même qui en ont fait plusieurs fois le voyage, n'en connaissent parfaitement aucun. Il lui fallait donc attendre du hasard des éclaircissements, et il n'aurait pas été en cela plus malheureux que le reste des voyageurs, si son désenchantement n'eût pas dépendu de la rencontre de la fée; rencontre difficile, qu'on doit plus communément à une sorte d'instinct dont peu d'êtres sont doués, qu'aux plus profondes méditations.

LA SULTANE.

Et puis, ne m'avez-vous pas dit qu'il était prince?

LE PREMIER ÉMIR.

Non, madame; nous ne savons encore ce qu'il est, ni ce qu'il sera : ce n'est encore qu'un oiseau. L'oiseau suivit son instinct. Les ténèbres ne l'effrayèrent point; il vola pendant la nuit; et le crépuscule commençait à poindre, lorsqu'il se trouva sur la cabane d'un berger qui conduisait aux champs son troupeau, en jouant sur son chalumeau des airs simples et champêtres, qu'il n'interrompait que pour tenir à une jeune paysanne, qui l'accompagnait en filant son lin, quelques propos tendres et naïfs, où la nature et la passion se montraient toutes nues:

« Zirphé, tu t'es levée de grand matin.

— Et si, je me suis endormie fort tard.

— Et pourquoi t'es-tu endormie si tard?

— C'est que je pensais à mon père, à ma mère et à toi.

— Est-ce que tu crains quelque opposition de la part de tes parents?

— Que sais-je?

— Veux-tu que je leur parle?
— Si je le veux! en peux-tu douter?
— S'ils me refusaient?
— J'en mourrais de peine. »

LA SULTANE.

L'oiseau n'est pas loin du pays de Vérité. On y touche partout où la corruption n'a pas encore donné aux sentiments du cœur un langage maniéré.

LE PREMIER ÉMIR.

A peine l'oiseau blanc eut-il frappé les yeux du berger, que celui-ci médita d'en faire un présent à sa bergère; c'est ce que l'oiseau comprit à merveille aux précautions qu'on prenait pour le surprendre.

LA SULTANE.

Que votre oiseau dissolu n'aille pas faire un petit esprit à cette jeune innocente; entendez-vous?

LE PREMIER ÉMIR.

S'imaginant qu'il pourrait avoir de ces gens des nouvelles de Vérité, il se laissa attraper, et fit bien. Il l'entendit nommer dès les premiers jours qu'il vécut avec eux; ils n'avaient qu'elle sur leurs lèvres; c'était leur divinité, et ils ne craignaient rien tant que de l'offenser; mais comme il y avait beaucoup plus de sentiment que de lumière dans le culte qu'ils lui rendaient, il conçut d'abord que les meilleurs amis de la fée n'étaient pas ceux qui connaissaient le mieux son séjour, et que ceux qui l'entouraient l'en entretiendraient tant qu'il voudrait, mais ne lui enseigneraient pas les moyens de la trouver. Il s'éloigna des bergers, enchanté de l'innocence de leur vie, de la simplicité de leurs mœurs, de la naïveté de leurs discours; et pensant qu'ils ne devaient peut-être tous ces avantages qu'au crépuscule éternel qui régnait sur leurs campagnes, et qui, confondant à leurs yeux les objets, les empêchait de leur attacher des valeurs imaginaires, ou du moins d'en exagérer la valeur réelle.

Ici la sultane poussa un léger soupir, et l'émir ayant cessé de parler, elle lui dit d'une voix faible :

« Continuez, je ne dors pas encore. »

LE PREMIER ÉMIR.

Chemin faisant, il se jeta dans une volière, dont les habi-

tants l'accueillirent fort mal. Ils s'attroupent autour de lui, et remarquant dans son ramage et son plumage quelque différence avec les leurs, ils tombent sur lui à grands coups de bec, et le maltraitent cruellement. « O Vérité, s'écria-t-il alors, est-ce ainsi que l'on encourage et que l'on récompense ceux qui t'aiment, et qui s'occupent à te chercher? » Il se tira comme il put des pattes de ces oiseaux idiots et méchants, et comprit que la difficulté des chemins avait moins allongé son voyage que l'intolérance des passants...

L'émir en était là, incertain si la sultane veillait ou dormait; car on n'entendait entre ses rideaux que le bruit d'une respiration et d'une expiration alternatives. Pour s'en assurer, on fit signe à la chatouilleuse de suspendre sa fonction. Le silence de la sultane continuant, on en conclut qu'elle dormait, et chacun se retira sur la pointe du pied.

TROISIÈME SOIRÉE.

C'était une étiquette des soirées de la sultane, que le conteur de la veille ne poursuivait point le récit du lendemain. C'était donc au second émir à parler; ce qu'il fit après que la sultane eut remarqué que rien n'appelait le sommeil plus rapidement que le souvenir des premières années de la vie, ou la prière à Brama, ou les idées philosophiques.

« Si vous voulez que je dorme promptement, dit-elle au second émir, suivez les traces du premier émir, et faites-moi de la philosophie. »

LE SECOND ÉMIR.

Un soir que l'oiseau blanc se promenait le long d'une prairie, moins occupé de ses desseins et de la recherche de Vérité, que de la beauté et du silence des lieux, il aperçut tout à coup une lueur qui brillait et s'éteignait par intervalles sur une colline assez élevée. Il y dirigea son vol. La lumière augmentait à mesure qu'il approchait, et bientôt il se trouva à la hauteur d'un palais brillant, singulièrement remarquable par l'éclat et la solidité de ses murs, la grandeur de ses fenêtres et la petitesse de ses portes. Il vit peu de monde dans les appartements, beaucoup

de simplicité dans l'ameublement, d'espace en espace des girandoles sur des guéridons, et des glaces de tout côté. A l'instant il reconnut son ancienne demeure, les lieux où il avait passé les premiers et les plus beaux jours de sa vie, et il en pleura de joie; mais son attendrissement redoubla, lorsque, achevant de parcourir le palais, il découvrit la fée Vérité, retirée dans le fond d'une alcôve, où, les yeux attachés sur un globe et le compas à la main, elle travaillait à constater la vérité d'un fameux système.

LA SULTANE.

Un prince élevé sous les yeux de Vérité! Émir, êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là? Cela n'est pas assez absurde pour faire rire, et cela l'est trop pour être cru.

LE SECOND ÉMIR.

L'oiseau blanc vola comme un petit fou sur l'épaule de la fée, qui d'abord ne le remarqua pas; mais ses battements d'ailes furent si rapides, ses caresses si vives et ses cris si redoublés, qu'elle sortit de sa méditation et reconnut son élève; car rien n'est si pénétrant que la fée.

LA SULTANE.

Un prince qui persiste dans son goût pour la vérité! en voilà bien d'une autre! Peu s'en faut que je ne vous impose silence; cependant continuez.

LE SECOND ÉMIR.

A l'instant Vérité le toucha de sa baguette; ses plumes tombèrent; et l'oiseau blanc reprit sa forme naturelle, mais à une condition que la fée lui annonça : c'est qu'il redeviendrait pigeon jusqu'à ce qu'il fût arrivé chez son père; de crainte que s'il rencontrait le génie Rousch (ce qui signifie, dans la langue du pays, Menteur), son plus cruel ennemi, il n'en fût encore maltraité. Vérité lui fit ensuite des questions auxquelles le prince Génistan, qui n'est plus oiseau, satisfit par des réponses telles qu'il les fallait à la fée, claires et précises : il lui raconta ses aventures; il insista particulièrement sur son séjour dans le temple de la guenon couleur de feu; la fée le soupçonna d'ajouter à son récit quelques circonstances qui lui manquaient pour être tout à fait plaisant, et d'en retrancher d'autres qui l'auraient déparé; mais comme elle avait de l'indulgence pour ces faussetés innocentes...

LA SULTANE.

Innocentes ! Émir, cela vous plaît à dire. C'est à l'aide de cet art funeste, que d'une bagatelle on en fait une aventure malhonnête, indécente, déshonorante... Taisez-vous, taisez-vous ; au lieu de m'endormir, comme c'est votre devoir, me voilà éveillée pour jusqu'à demain ; et vous, madame première, continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée rit beaucoup des petits esprits qu'il avait laissés là. « Et cette belle princesse qui vous a pensé faire mettre à la basilique ? lui dit-elle ironiquement.

— Ah ! l'ingrate, s'écria-t-il, la cruelle ! qu'on ne m'en parle jamais.

— Je vous entends, reprit Vérité, vous l'aimez à la folie. »

Cette réflexion fut si lumineuse pour le prince, qu'il convint sur-le-champ qu'il aimait.

« Mais que prétendez-vous faire de ce goût ? lui demanda Vérité.

— Je ne sais, lui répondit Génistan ; un mariage peut-être.

— Un mariage ! reprit la fée ; tant pis ! Je vous avais, je crois, trouvé un parti plus sortable.

— Et ce parti, demanda le prince, quel est-il ?

— C'est, dit la fée, une personne qui a peu de naissance, qui est d'un certain âge, et dont la figure sévère ne plaît pas au premier coup d'œil, mais qui a le cœur bon, l'esprit ferme et la conversation très-solide. Elle appartenait à un jeune philosophe qui a fait fortune à force de ramper sous les grands, et qui l'a abandonnée : depuis ce temps, je cherche quelqu'un qui veuille d'elle, et je vous l'avais destinée.

— Pourrait-on savoir de vous, répondit le prince, le nom de cette délaissée ?

— *Polychresta,* dit la fée, ou toute bonne, ou bonne à tout ; cela n'est pas brillant ; vous trouverez là peu de titres, peu d'argent, mais des millions en fonds de terre, et cela raccommodera vos affaires, que les dissipations de votre père et les vôtres ont fort dérangées.

— Très-assurément, madame, répondit le prince, vous n'y pensez pas : cette figure, cet âge, cette allure-là ne me vont point, et il ne sera pas dit que le fils du très-puissant empereur

du Japon ait pris pour femme une princesse de je ne sais où; encore, s'il était question d'une maîtresse, on n'y regarderait pas de si près... »

LA SULTANE.

On en change quand on en est las.

LA PREMIÈRE FEMME.

« ... Quant à mes affaires, j'ai des moyens aussi courts et plus honnêtes d'y pourvoir. J'emprunterai, madame ; le Japon, avant que je devinsse oiseau, était rempli de gens admirables qui prêtaient à vingt-cinq pour cent par mois tout ce qu'on voulait.

— Et ces gens admirables, ajouta Vérité, finiront par vous marier avec Polychresta.

— Ah! je vous jure par vous-même, lui dit le prince, que cela ne sera jamais ; et puis votre Polychresta voudrait qu'on lui fît des enfants du matin au soir, et je ne sache rien de si crapuleux que cette vie-là.

— Quelles idées! dit la fée; vous passez pour avoir du sens; je voudrais bien savoir à quoi vous l'employez.

— A ne point faire de sots mariages, répondit le prince.

— Voilà des mépris bien déplacés, lui dit sérieusement Vérité : Polychresta est un peu ma parente; je la connais, je l'aime; et vous ne pouvez vous dispenser de la voir.

— Madame, répondit le prince, vous pourriez me proposer une visite plus amusante; et s'il faut que je vous obéisse, je ne vous réponds pas que je n'aie la contenance la plus maussade.

— Et moi, je vous réponds, dit Vérité, que ce ne sera pas la faute de Polychresta : voyez-la, je vous en prie, et croyez que vous l'estimerez, si vous vous en donnez le temps.

— Pour de l'estime et du respect; je lui en accorderai d'avance tant qu'il vous plaira; mais je vous répéterai toujours qu'il ne sera pas dit que je me sois entêté de la délaissée d'un petit philosophe; ce serait d'une platitude, d'un ridicule à n'en jamais revenir.

— Eh! monsieur, lui dit Vérité, qui vous propose de vous en entêter? Épousez-la seulement; c'est tout ce qu'on vous demande.

— Mais attendez, reprit le prince, j'imagine un moyen d'arranger toutes choses. Il faut que j'aie Lively, cela est décidé; je

ne saurais m'en passer : si vous pouviez la résoudre à n'être que ma maîtresse, je ferais ma femme de Polychresta, et nous serions tous contents. »

La fée, quoique naturellement sérieuse, ne put s'empêcher de rire de l'expédient du prince. « Vous êtes jeune, lui dit-elle, et je vous excuse de préférer Lively.

— Ah! elle me sera plus nécessaire encore quand je serai vieux.

— Vous vous trompez, lui dit la fée, Lively vous importunera souvent quand vous serez sur le retour; mais Polychresta sera de tous les temps.

— Et voilà justement, reprit le prince, pourquoi je les veux toutes deux : Lively m'amusera dans mon printemps, et Polychresta me consolera dans ma vieillesse. »

LA SULTANE.

Ah ! ma bonne, vous êtes délicieuse; je ne connais pas d'insomnie qui tienne là contre : vous filez une conversation et l'assoupissement avec un art qui vous est propre; personne ne sait appesantir les paupières comme vous; chaque mot que vous dites est un petit poids que vous leur attachez; et, quatre minutes de plus, je crois que je ne me serais réveillée de ma vie. Continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

Après cette conversation, qui n'avait pas laissé de durer, comme la sultane l'a sensément remarqué, le prince se retira dans son ancien appartement; il passa plusieurs jours encore avec la fée, qui lui donna de bons avis, dont il lui promit de se souvenir dans l'occasion, et qu'il n'avait presque pas écoutés. Ensuite il redevint pigeon à son grand regret; la fée le prit sur le poing, et l'élança dans les airs sans cérémonie; il partit à tire-d'aile pour le Japon, où il arriva en fort peu de temps, quoiqu'il y eût assez loin.

LA SULTANE.

Il n'en coûte pas autant pour s'éloigner de Vérité, que pour la rencontrer.

LA PREMIÈRE FEMME.

La fée, qui sentait que le prince aurait plus besoin d'elle que jamais, à présent qu'il était à la cour, se hâta de finir la solution d'un problème fort difficile et fort inutile...

LA SULTANE.

Car nos connaissances les plus certaines ne sont pas toujours les plus avantageuses.

LA PREMIÈRE FEMME.

...Le suivit de près, et l'atteignit au haut d'un observatoire, où il s'était reposé.

LA SULTANE.

Et qui n'était pas celui de Paris.

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle lui tendit le poing. L'oiseau ne balança pas à descendre; et ils achevèrent ensemble le voyage.

LA SULTANE.

A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

L'empereur japonais fut charmé de l'arrivée de la fée Vérité, qu'il avait perdue de vue depuis l'âge de quatorze ans. « Et qu'est-ce que cet oiseau? lui demanda-t-il d'abord; car il aimait les oiseaux à la folie : de tout temps il avait eu des volières; et son plaisir, même à l'âge de quatre-vingts ans, était de faire couver des linottes.

— Cet oiseau, répondit Vérité, c'est votre fils.

— Mon fils! s'écria le sultan; mon fils, un gros pigeon pattu! Ah! fée divine, que vous ai-je fait pour l'avoir si platement métamorphosé?

— Ce n'est rien, répondit la fée.

— Comment, ventrebleu! ce n'est rien! reprit le sultan; et que diable voulez-vous que je fasse d'un pigeon? Encore s'il était d'une rare espèce, singulièrement panaché : mais point du tout, c'est un pigeon comme tous les pigeons du monde, un pigeon blanc. Ah! fée merveilleuse, faites tout ce qu'il vous plaira, des gens durs, savants, arrogants, caustiques et brutaux; mais pour des pigeons, ne vous en mêlez pas.

— Ce n'est pas moi, dit la fée, qui ai joué ce tour à votre fils; cependant je vais vous le restituer.

— Tant mieux, répondit le sultan : car, quoique mes sujets aient souvent obéi à des oisons, des paons, des vautours et des grues, je ne sais s'ils auraient accepté l'administration d'un pigeon. »

Tandis que le sultan faisait en quatre mots l'histoire du

ministère japonais, la fée souffla sur l'oiseau blanc ; et il redevint le prince Génistan. Ces prodiges s'opéraient dans le cabinet de Zambador, son père ; les courtisans, presque tous amis du génie Rousch (dans la langue du pays, Menteur), furent fâchés de revoir le prince ; mais aucun n'osa se montrer mécontent, et tout se passa bien.

Zambador était fort curieux d'apprendre de quelle manière son fils était devenu pigeon. Le prince se prépara à le satisfaire, et dit ce qui suit :

« Vous souvient-il, très-respectable sultan, que quand l'impératrice, ma mère, eut quarante ans, vous la reléguâtes dans un vieux palais abandonné, sur les bords de la mer, sous prétexte qu'elle ne pouvait plus avoir d'enfants ; qu'il fallait assurer la succession au trône, et qu'il était à propos qu'elle priât les Pagodes, en qui elle avait toujours eu grande dévotion, de vous en envoyer avec la nouvelle épouse que vous vous proposiez de prendre ? La bonne dame ne donna point dans vos raisons, et ne pria pas ; elle ne crut pas devoir hasarder la réputation dont elle jouissait, d'obtenir d'en haut de la pluie, du beau temps, des enfants, des melons, tout ce qu'elle demandait : elle craignit qu'on ne dît qu'il ne lui restait de crédit, ni sur la terre, ni dans les cieux ; car elle savait bien que, si elle n'était plus assez jeune pour vous, vous seriez trop vieux pour une autre.

— Mon fils, dit Zambador, vous êtes un étourdi ; vous parlez comme votre mère, qui n'eut jamais le sens commun. Savez-vous que tandis que vous couriez les champs avec vos plumes, j'ai fait ici des enfants ? »

LA SULTANE.

Cela pouvait n'être pas exactement vrai ; mais quand de petits princes sont au monde, c'est le point principal ; qu'ils soient de leur père ou d'un autre, les grands-pères en sont toujours fort contents.

LA SECONDE FEMME.

Le prince répara sa faute, et dit à son père qu'il était charmé qu'il fût toujours en bonne santé ; puis il ajouta : « Prenez donc la peine de vous rappeler ce qui se passa à la cour de Tongut. Lorsque vous m'y envoyâtes avec le titre d'ambassadeur, demander pour vous la princesse Lirila, ce qui signifie dans la langue du pays, l'Indolente ou l'Assoupie, vous m'en voulûtes

assez mal à propos, de ce que ne trouvant pas Lirila digne de vous, je la pris pour moi. Mais écoutez maintenant comme la chose arriva.

« Quelques jours après ma demande, je rendis à Lirila une visite, pendant laquelle je la trouvai moins assoupie qu'à l'ordinaire. On l'avait coiffée d'une certaine façon avec des rubans couleur de rose, qui relevaient un peu la pâleur de son teint. Des rideaux cramoisis, tirés avec art, jetaient sur son visage un soupçon de vie ; on eût dit qu'elle sortait des mains d'un célèbre peintre de notre académie. Elle n'avait pas la contenance plus émue, ni le geste plus animé ; mais elle ne bâilla pas quatre fois en une heure. On aurait pu la prendre, à sa nonchalance, à sa lassitude vraie ou fausse, pour une épousée de la veille. »

LA SULTANE.

Madame ne pourrait-elle pas aller un peu plus vite, et penser qu'elle n'est pas la princesse Lirila?

Ce mot de la sultane désola les deux femmes et les deux émirs : ils étaient tous quatre attendus en rendez-vous ; et Mirzoza, qui le savait, souriait entre ses rideaux de leur impatience.

LA SECONDE FEMME.

« Il devait y avoir bal ; et c'était l'étiquette de la cour de Tongut, que celui qui l'ouvrait se trouvât chez sa dame au moins cinq heures avant qu'il commençât. Voilà, seigneur, ce qui me fit aller chez la princesse Lirila de si bonne heure. »

LA SULTANE.

La fée Vérité n'était-elle pas à cette séance du prince et de son père?

LA SECONDE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Je ne lui ai pas encore entendu dire un mot.

LA SECONDE FEMME.

C'est qu'elle parle peu en présence des souverains.

LA SULTANE.

Continuez.

LA SECONDE FEMME.

« J'eus donc une fort longue conversation avec elle, pendant laquelle elle articula un assez grand nombre de monosyllabes

très-distinctement et presque sans effort, ce qui ne lui était jamais arrivé de sa vie. L'heure du bal vint. Je l'ouvris avec elle, c'est-à-dire que la princesse commença avec moi une révérence qui n'aurait point eu de fin, par la lenteur avec laquelle elle pliait, lorsque ses quatre écuyers de quartier s'approchèrent, la prirent sous les bras, et m'aidèrent à la relever et à la remettre à sa place. »

Ici la chatouilleuse, qui avait peut-être aussi quelque arrangement, s'arrêta, et la maligne sultane lui dit : « Je ne vous conseille pas, mademoiselle, de vous lasser si vite : cet endroit m'intéresse à un point surprenant; je n'en fermerai pas l'œil de la nuit. Seconde, continuez. »

LA SECONDE FEMME.

« Je crus qu'il était de la décence de l'entretenir de votre amour et du bonheur que vous vous promettiez à la posséder. Je m'étais étendu sur ce texte tout à mon aise, lorsqu'elle me demanda quel âge vous pouviez avoir. C'était, à ce qu'on m'a rapporté, une des plus longues questions qu'elle eût encore faites. Je lui répondis que je vous croyais soixante ans.

— Vous en avez bien menti, dit Zambador à son fils; je n'en avais pas alors plus de cinquante-neuf. »

Le prince s'inclina et continua, sans répliquer, l'histoire de son ambassade. « A ce mot, dit-il, Lirila soupira; et je continuai à lui faire votre cour avec un zèle vraiment filial; car je vous observerai qu'elle était nonchalamment étalée, qu'elle avait les yeux fermés, et que je lui parlais presque convaincu qu'elle dormait, lorsqu'il lui échappa une autre question. Elle dit, éveillée, ou en rêve, je ne sais lequel des deux : « — Est-il jaloux?...

« — Madame, lui répondis-je, mon père se respecte trop et ses femmes, pour se livrer à de vils soupçons. »

— Voilà qui est bien répondu, dit Zambador. La première Pagode vacante, j'y nommerai votre précepteur.

« — Mais, continua le prince, lorsqu'il s'avise de s'alarmer, bien ou mal à propos, sur la conduite de quelqu'une de ses femmes, il en use on ne peut mieux. On leur prépare un bain chaud; on les saigne des quatre membres; elles s'en vont tout doucement faire l'amour en l'autre monde, et il n'y paraît plus. »

— Cela est assez bien dit, reprit Zambador; mais il valait encore mieux se taire. Et comment la princesse prit-elle mon procédé?

— Je ne sais, répondit le prince; elle fit une mine... »

Zambador en fit une autre, et le prince continua.

« J'interprétai la mine de Lirila; c'était un embarras qu'on avait souvent avec une femme paresseuse de parler, et je crus qu'il convenait de la rassurer.

— Vous crûtes bien, ajouta Zambador.

— Je lui dis donc que ce n'était point votre habitude; et que, depuis quarante-cinq ans que vous aviez dépêché la première, pour un coup d'éventail qu'elle avait donné sur la main d'un de vos chambellans, vous n'en étiez qu'à la dix-huit ou dix-neuvième.

— Ah! mon fils, dit Zambador au prince, ne vous faites pas géomètre; car vous êtes bien le plus mauvais calculateur que je connaisse. »

Puis s'adressant à la fée : « Madame, ajouta-t-il, vous deviez, ce me semble, lui apprendre un peu d'arithmétique; c'était votre affaire; je ne sais pourquoi vous n'en avez rien fait. »

LA SULTANE.

Je me doute que la fée représenta à Zambador qu'on ne savait jamais bien ce qu'on n'apprenait pas par goût; et que Génistan son fils avait marqué, dès sa plus tendre enfance, une aversion insurmontable pour les sciences abstraites.

LA SECONDE FEMME.

« Lirila ne vous dit-elle plus rien? demanda Zambador à son fils.

— Pardonnez-moi, seigneur, répondit le prince. Elle me demanda si ma mère était morte. « — Madame, lui répondis-je, « elle jouit encore du jour et de la tranquillité dans un vieux « château abandonné sur les rives de la mer, où elle sollicite « du ciel, pour mon père et pour vous, une nombreuse posté- « rité; et il faut espérer que vous irez un jour partager les « délices de sa solitude, sans qu'il vous arrive aucun fâcheux « accident; car mon père est le meilleur homme du monde; et « à cela près qu'il fait baigner et saigner ses femmes pour un « coup d'éventail, il les aime tendrement, et il est fort galant. « Madame, ajoutai-je tout de suite, venez embellir la cour du

« Japon ; les plaisirs les plus délicats vous y attendent : vous y « verrez la plus belle ménagerie ; on vous y donnera des combats « de taureaux ; et je ne doute point qu'à votre arrivée il n'y « ait un rhinocéros mis à mort, avec un hourvari fort récréatif. »

« Il prit, en cet endroit, à la princesse, un bâillement. Ah ! seigneur, quel bâillement ! Vous n'en fîtes jamais un plus étendu dans aucune de vos audiences. Cela signifiait à ce que j'imaginai, que nos amusements n'étaient pas de son goût ; et je lui témoignai qu'on s'empresserait à lui en inventer d'autres.

« — Y a-t-il loin ? demanda la princesse.

« — Non, madame, lui répondis-je. Une chaise des plus « commodes que Falkemberg ait jamais faites, vous y portera, « jour et nuit, en moins de trois mois.

« — Je n'aime point les voyages, dit Lirila en se retournant, « et l'idée de votre chaise de poste me brise. Si vous me parliez « un peu de vous, cela me délasserait peut-être. Il y a si long-« temps que vous m'entretenez de votre père, qui a soixante « ans, et qui est à mille lieues !... »

« La princesse s'interrompit deux ou trois fois en prononçant cette énorme phrase ; et l'on répandit que votre chaise l'avait furieusement secouée pour en faire sortir tant de mots à la fois. Pour surcroît de fatigue, en les disant, Lirila avait encore pris la peine de me regarder. Je crois, seigneur, vous avoir prévenu que c'était une de ces femmes qu'il fallait sans cesse deviner. Je conçus donc qu'elle ne pensait plus à vous, et qu'il fallait profiter de l'instant qu'elle avait encore à penser à moi ; car Lirila s'était rarement occupée une heure de suite d'un même objet. »

LA SULTANE.

Cela est charmant ! premier émir, continuez.

Le premier émir dit qu'il n'avait jamais eu moins d'imagination que ce soir ; qu'il était distrait sans savoir pourquoi ; qu'il souffrait un peu de la poitrine, et qu'il suppliait la sultane de lui permettre de se retirer. La sultane lui répondit qu'il valait mieux, pour son indisposition, qu'il restât ; et elle ordonna au second émir de suivre le récit.

LE SECOND ÉMIR.

« Le bal finit. On porta la princesse dans son appartement, où j'eus l'honneur de l'accompagner. On la posa tout de son

long sur un grand canapé. Ses femmes s'en emparèrent, la tournèrent, retournèrent, et déshabillèrent à peu près avec les mêmes cérémonies de leur part et la même indolence de la part de Lirila, que si l'une eût été morte, et que si les autres l'eussent ensevelie. Cela fait, elles disparurent. Je me jetai aussitôt à ses pieds, et lui dis de l'air le plus attendri et du ton le plus touchant qu'il me fut possible de prendre :

« Madame, je sens tout ce que je vous dois et à mon père,
« et je ne me suis jamais flatté d'obtenir de vous quelque pré-
« férence ; mais il y a si loin d'ici au Japon, et je ressemble si
« fort à mon père !

« — Vrai ? dit la princesse.

« — Très-vrai, répondis-je ; et à cela près que je n'ai pas ses
« années, et qu'en vous aimant il ne risquerait pas la couronne
« et la vie, vous vous y méprendriez.

« — Je ne voudrais pourtant pas vous prendre l'un pour
« l'autre à ce prix. Je serais bien aise de vous avoir, vous, et
« qu'il ne vous en coûtât rien. »

« Pendant cette conversation, une des mains de Lirila, entraînée par son propre poids, m'était tombée sur les yeux ; elle m'incommodait là : je crus donc pouvoir la déplacer sans offenser la princesse, et je ne me trompai pas. J'imaginai que nous nous entendions : point du tout, je m'entendais tout seul. Lirila dormait. Heureusement on m'avait appris que c'était sa manière d'approuver. Je fis donc comme si elle eût veillé ; je l'épousai jusqu'au bout, et toujours en votre nom.

— Ah ! traître, dit le sultan.

— Ah ! seigneur, dit le prince, vous m'arrêtez dans le plus bel endroit, au moment où j'avançais vos affaires de toute ma force.

— Avance, avance, ajouta le sultan ; tu fais de belles choses. »

Génistan, qui craignait que son père ne se fâchât tout de bon, lui représenta qu'il pouvait entrer dans tous ces détails sans danger ; et lui les écouter sans humeur, puisqu'il ne se souciait plus de Lirila.

— Mon fils, dit Zambador, vous avez raison ; achevez votre aventure, et tâchez de réveiller votre assoupie.

« Seigneur, continua le prince, je fis de mon mieux ; mais

ce fut inutilement. Je me retirai après des efforts inouïs; car s'il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre... »

LA SULTANE.

Il n'y a pas de pires endormies que celles qui ne veulent pas s'éveiller, ni de pires éveillées que celles qui ne veulent pas s'endormir.

LE SECOND ÉMIR.

« Cela est surprenant, dit le sultan; car on a tant de raisons pour veiller en pareil cas!

— Lirila, dit le prince, s'embarrassait bien de ces raisons! J'interprétai son sommeil comme un consentement de préparer son voyage. On se constitua dans des dépenses dont elle ne daigna pas seulement s'informer; et nous ne sûmes qu'elle restait qu'au moment de partir, lorsqu'on eut mis les chevaux à cette admirable voiture que vous nous envoyâtes. Alors, Lirila, ne sachant pas bien positivement ce qu'il lui fallait, me tint à peu près ce discours :

« Prince, je crois que vous pouvez aller seul, et que je reste.

« — Et pourquoi donc, madame? lui demandai-je.

« — Pourquoi? Mais c'est qu'il me semble que je ne veux ni « de vous, ni de votre père.

« — Mais, madame, d'où naît votre répugnance? Il me « semble, à moi, que vous pourriez vous trouver mal d'un autre.

« — Tant pis pour lui; je me trouve bien ici.

« — Restez-y donc, madame... »

« Et je partis sans prendre mon audience de congé de l'empereur, qui s'en formalisa beaucoup, comme vous savez. Je revins ici vous rendre compte de mon ambassade, vous courroucer de ce que je ne vous avais pas amené une sotte épouse, et obtenir l'exil pour la récompense de mes services.

— Mon fils, mon fils, dit sérieusement Zambador au prince, vous ne me révélâtes pas tout alors, et vous fîtes sagement. »

La sultane dit à sa chatouilleuse :

« Assez. »

Les émirs et ses femmes lui proposèrent obligeamment de continuer, si cela lui convenait.

« Vous mériteriez bien, leur dit-elle, que je vous prisse au

mot; mais j'ai joui assez longtemps de votre impatience. Assez. Et vous, premier émir, songez à ménager pour demain votre poitrine; car je ne veux rien perdre, et votre tâche sera double. Quelle heure est-il?

— Deux heures du matin.

— J'ai fait durer ma méchanceté plus longtemps que je ne voulais. Allez, allez vite.

QUATRIÈME SOIRÉE.

LA SULTANE.

Je trouve mon lit mal fait... Où en étions-nous?... Est-ce toujours le prince qui raconte?

— Oui, madame.

— Et que dit-il?

LA PREMIÈRE FEMME.

Il dit : « Je ne sus d'abord où je me retirerais. Après quelques réflexions sur mon ignorance, car je n'avais jamais donné dans ces harangues où l'on me félicitait de mon profond savoir, il me prit envie de renouer connaissance avec Vérité, chez laquelle j'avais passé mes premières années. Je partis dans le dessein de la trouver; et comme je n'étais occupé d'aucune passion qui m'éloignât de son séjour, je n'eus presque aucune peine à la rencontrer. Je voyageai cette fois dans des dispositions d'âme plus favorables que la première. Les femmes de votre cour, seigneur, et la princesse Lirila ne me donnèrent pas les mêmes distractions que les jeunes vierges de la guenon couleur de feu. »

LA SULTANE.

Je crois, en effet, que l'image d'une jolie femme est mauvaise compagnie pour qui cherche Vérité.

LA PREMIÈRE FEMME.

« J'avais entièrement oublié les usages de la cour de cette fée, lorsque j'y arrivai; et je fus tout étonné de n'y voir que des gens presque nus. Les riches vêtements dont je m'étais précautionné m'auraient été tout à fait inutiles, peut-être même déshonoré, si la fée m'eût laissé libre sur mes actions. Ce n'étaient ici, et au Tongut, que des magnificences. Chez la fée

Vérité, tout était, au contraire, d'une extrême simplicité : des tables d'acajou, des boisures unies, des glaces sans bordures, des porcelaines toutes blanches, presque pas un meuble nouveau.

« Lorsqu'on m'introduisit, la fée était vêtue d'une gaze légère, qu'elle prenait toujours pour les nouveaux venus, mair qu'elle quittait à mesure qu'on se familiarisait avec elle. chaise longue sur laquelle elle reposait n'aurait pas été assez bonne pour la bourgeoise la plus raisonnable; elle était d'un bleu foncé, relevée par des carreaux de Perse, fond blanc. Je fus surpris de ce peu de parure. On me dit que la fée n'en prenait presque jamais davantage, à moins qu'elle n'assistât à quelque cérémonie publique, ou qu'un grand intérêt ne la contraignît de se déguiser, comme lorsqu'il fallait paraître devant les grands. Toutes ces occasions lui déplaisaient, parce qu'elle ne manquait guère d'y perdre de sa beauté. Elle avait surtout une aversion insurmontable pour le rouge, les plumes, les aigrettes et les mouches. Les pierreries la rendaient méconnaissable. Elle ne se parait jamais qu'à regret.

« Elle avait à ses côtés une nièce qui s'appelait Azéma, ou, dans la langue du pays, Candeur. Cette nièce avait d'assez beaux yeux, la physionomie douce, et par-dessus cela, le teint de la plus grande blancheur. Cependant elle ne plaisait pas : elle avait toujours un air si fade, si insipide, si décent, qu'on ne pouvait l'envisager sans se sentir peu à peu gagner d'ennui. Sa tante aurait bien voulu la marier, et même avec moi; car elle avait vingt-deux ans passés, temps où l'on doit épouser ou jamais. Mais pour être son neveu, il aurait fallu courir sur les brisées du génie Rousch, qui en était éperdu.

« Rousch était le plus vilain, le plus dangereux, le plus ignoble des génies. Il était mince, il avait le teint basané, la figure commune, l'air sournois, les yeux renfoncés et couverts, les lèvres épaisses, l'accent gascon, les cheveux crépus, la bouche grande et les dents doubles. »

LA SULTANE.

Ne m'avez-vous pas dit que Rousch signifiait, dans la langue du pays, Menteur?

LA PREMIÈRE FEMME.

Je crois qu'oui.

« Rousch était très-méchante langue. Pour de l'esprit, il en

voulait avoir. Il était fat, petit-maître, insolent avec les femmes, lâche avec les hommes, grand parleur, ayant beaucoup de mémoire et n'en ayant pas encore assez, ignorant les bonnes choses, la tête pleine de frivolités, faisant des nouvelles, apprêtant des contes, imaginant des aventures scandaleuses, qu'il nous débitait comme des vérités. Nous donnions là dedans; il riait sous cape, et nous prenait pour des imbéciles, lui, pour un esprit supérieur. »

LA SULTANE.

Ne fut-ce pas ce même personnage qui inventa le grand art de persifler? Si cela n'est pas, laissez-le-moi croire.

LA PREMIÈRE FEMME.

« La fée me paraissait plus digne d'attention que sa nièce. Je commençais à me faire à son air austère et sérieux. Elle avait des charmes, mais on n'en était pas toujours touché. Elle ne changeait point, mais on était journalier avec elle. Ce qui me rebutait quelquefois, c'était une sécheresse excessive. Son visage seulement conservait quelque sorte d'embonpoint. Sa taille était ordinaire. Elle avait l'air noble, la démarche grave et composée, les yeux pénétrants et petits, quelque chose d'intéressant dans la physionomie, la bouche grande, les dents belles, les cheveux de toutes sortes de couleurs. On remarquait dans ses traits je ne sais quoi d'antique qui ne plaisait pas à tout le monde. Elle ne manquait pas d'esprit. Pour des connaissances, personne n'en avait davantage et de plus sûres. Elle ne laissait rien entrer dans sa tête, sans l'avoir bien examiné. Du reste, sans enjouement et sans aménité, aimant la promenade, la philosophie, la solitude et la table; écrivant durement; ayant tout vu, tout lu, tout entendu, tout retenu, excepté l'histoire et les voyages; faisant ses délices des ouvrages de caractère et de mœurs, pourvu que la religion n'y fût point mêlée. Il était défendu de parler en sa présence de son dieu, de sa maîtresse et de son roi. Les mathématiques étaient presque son unique étude. La musique ne lui déplaisait pas, surtout l'italienne. Elle avait peu de goût pour la poésie. Elle aimait les enfants à la folie; aussi lui en envoyait-on de toutes parts; mais elle ne les gardait pas longtemps : à peine avaient-ils l'âge de raison, que Rousch et ses partisans nombreux les lui débauchaient. »

LA SULTANE.

La fée n'était-elle pas là, lorsque Génistan en parlait ainsi?

LA PREMIÈRE FEMME.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Comment prit-elle ce portrait, qui n'était pas flatté?

LA PREMIÈRE FEMME.

Elle s'avança vers lui, l'embrassa tendrement; et le prince continua.

« Je fus du nombre de ceux que Rousch entreprit; mais j'aimais la fée et j'en étais aimé. Le moyen de lui plaire, en me liant avec le seul génie qu'elle eût en aversion! Je m'appliquai donc à éloigner Rousch. Il en fut piqué. Azéma, sur laquelle il avait des vues, s'avisa d'en avoir sur moi; et voilà Rousch furieux. C'était bien à tort, car je n'avais pas le moindre dessein qui pût l'alarmer. La tante eut beau me vanter la bonté de son esprit et la douceur de son caractère, je répondis aux éloges de l'une et aux agaceries insinuantes de sa nièce, qu'Azéma ferait assurément le bonheur de son époux, mais que je ne pouvais faire le sien; et il n'en fut plus question. Cependant Rousch ne me le pardonna pas davantage. Il se promit une vengeance proportionnée à l'injure qu'il prétendait avoir reçue. Il médita d'abord de se battre; mais après y avoir un peu réfléchi, il trouva qu'il n'en avait pas le courage. Il aima mieux recourir à son art. Il redoubla de rage contre Vérité, et se mit à la défigurer d'une si étrange manière, que je ne pus l'aimer ce jour-là. A l'entendre, c'était une pédante, une ennemie des plaisirs et du bonheur; que sais-je encore? Je parus froid à la fée; j'abrégeai les longs entretiens que j'avais coutume d'avoir avec elle : je ne sais même si je n'eus pas une mauvaise honte de l'attachement scrupuleux que je lui avais voué. Cependant je la revis le lendemain, mais d'un air embarrassé. La fée m'avait deviné; elle me demanda comment je l'avais trouvée la veille.

« — Madame, lui répondis-je, on ne peut pas mieux. Vous « êtes charmante en tout temps; mais hier vous étiez à « ravir.

« — Ah! mon fils, me répondit la fée, Rousch vous a séduit. « Quel dommage, et que votre changement m'afflige! Prince, « vous m'abandonnez.

« Je fus sensible à ce reproche; et me jetant entre les bras de la fée (elle les tenait toujours ouverts à ceux qui revenaient

sincèrement à elle), je la conjurai de ne me pas faire un crime d'un discours que la politesse m'avait dicté. »

LA SULTANE.

La politesse! Est-ce qu'il ne savait pas que c'était une des proches parentes et des bonnes amies de Rousch?

LA PREMIÈRE FEMME.

Pardonnez-moi, madame, la fée le lui avait dit plus d'une fois : aussi Génistan, se jetant à ses genoux, lui jura-t-il de ne plus ménager Rousch et sa parente à ses dépens, dût-il rester muet, et passer ou pour grossier ou pour sot. La fée le reçut en grâce, et lui conta les tours sanglants que Rousch s'amusait à lui jouer. « Tantôt, lui dit-elle, il me rend vieille et surannée, tantôt jeune et difforme; quelquefois il m'enjolive à tel point, qu'il ne me reste rien de ma dignité, et qu'on me prendrait pour une bouffonne; d'autres fois il me prête un air sauvage et rechigné. En un mot, sous quelque forme qu'il me présente, je suis estropiée. Il me fait un œil bleu, et l'autre noir; les sourcils bruns et les cheveux blonds; mais il a beau me déguiser, les bons yeux me reconnaissent. »

LA SULTANE.

Les dieux n'ont laissé à Rousch qu'un moment d'une illusion qui cesse toujours à sa honte.

LA PREMIÈRE FEMME.

« Madame, dit le prince en se tournant du côté de la fée, me parlait ainsi lorsqu'on lui annonça le prince Lubrelu, ou, dans la langue du pays, Brouillon; et la princesse Serpilla, ou, dans la langue du pays, Rusée. C'étaient deux élèves qu'on lui envoyait. « Ah! dit la fée en fronçant le sourcil, que veut-on que je fasse de ces gens-là? » Elle les reçut assez froidement, et sans demander des nouvelles de leurs parents. »

LA SULTANE.

A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

« Lubrelu salua la fée fort étourdiment. Il était assez joli garçon, mais louche et bègue. Il parlait beaucoup et sans suite, n'était d'accord avec lui-même, que quand il n'y pensait pas; grand disputeur, souvent il prenait les raisons de son sentiment

pour des objections; sourd d'une oreille, quelquefois il entendait mal et répondait bien, ou entendait bien et répondait mal. Dès le même soir, il fut ami de Rousch.

« Pour Serpilla, elle était petite, maigre et noire; elle contrefaisait la vue basse; elle avait le nez retroussé, le visage chiffonné, les coins de la bouche relevés : si elle méditait une méchanceté, elle en tirait en bas le coin gauche; c'était un tic. Son menton était pointu, ses sourcils bruns et prolongés vers les tempes; ses mains noires et sèches, mais elle ne quittait jamais ses gants. Elle parlait peu, pensait beaucoup, examinait tout, ne faisait aucune démarche, ne tenait aucun propos sans dessein; jouait toute sorte de personnages, l'étourdie, la distraite, la niaise, et n'avait jamais plus d'esprit que quand on était tenté de la prendre pour une idiote.

« Azéma lui déplut d'abord; et elle s'occupa, dès le premier jour, à la tourner en ridicule, et à lui tendre des panneaux dans lesquels la bonne créature donnait tête baissée. Elle lui faisait voir une infinité de choses qui n'étaient point et ne pouvaient être. Elle se mit en tête de lui persuader que Génistan, moi, pour qui elle se sentait du goût, je l'aimais, elle Azéma, à la folie, mais que je n'osais le lui déclarer.

« — Pourquoi, lui demandait Azéma, se taire opiniâtrément « comme il fait? S'il n'a que des vues honnêtes, que ne parle- « t-il à ma tante?...

« — Princesse, lui répondait Serpilla, vous ne connaissez pas « encore les amants délicats. S'adresser à votre tante, ce serait « s'assurer de votre personne sans avoir pressenti votre cœur. « Vous pouvez compter que le prince périra plutôt de chagrin « que de hasarder une démarche qui pourrait vous déplaire...

« — Ah! reprit Azéma, pour cela je ne veux pas qu'il périsse; « je ne veux pas même qu'il souffre...

« — Cependant cela est, et cela durera, si vous n'y mettez « pas ordre...

« — Mais comment faut-il que je m'y prenne? Je suis si neuve « et si gauche à tout...

« — Je le regarderais tendrement lorsqu'il viendrait chez ma « tante; s'il lui arrivait de me donner la main, je la serrerais « de distraction; je jetterais un mot, et puis un autre...

« — En vérité, j'ai peur d'avoir fait tout cela sans y penser...

« — Si cela est, il faut avouer que ce Génistan est un cruel « homme. Je n'y vois plus qu'un remède...

« — Et quel est-il ?...

« — Ho ! non, je ne vous le dirai pas...

« — Et pourquoi ?...

« — C'est que si je vous le disais, vous le confieriez peut- « être à votre tante...

« — Ne craignez rien ; vous ne sauriez croire combien je « suis discrète...

« — Eh bien ! j'écrirais...

« — Si c'est là votre secret, n'en parlons plus ; je n'oserais « jamais m'en servir...

« — N'en parlons plus, comme vous dites. Il me semble qu'il « fait beau et qu'un tour de promenade vous dissiperait...

« — Très-volontiers ; nous rencontrerons peut-être le prince « Génistan...

« — Le prince a renoncé à tout amusement. S'il se promène, « c'est dans des lieux écartés et solitaires. Je ne sais où le con- « duira cette triste vie. S'il en mourait pourtant, c'est vous qui « en seriez la cause...

« — Mais je ne veux pas qu'il meure, je vous l'ai déjà dit...

« — Écrivez-lui donc...

« — Je n'oserais ; et puis je ne sais que lui écrire...

« — Que ne m'en chargez-vous ? Vous me connaissez un peu, « et vous ne me croyez pas, sans doute, aussi maladroite que « je le parais. J'arrangerai les choses avec toute la décence « imaginable. La lettre sera anonyme. Si la déclaration réussit, « c'est vous qui l'aurez faite ; si elle échoue, ce sera moi...

« — Vous êtes bien bonne... »

LA SULTANE.

Cette Serpilla est une dangereuse créature, et la simple Azéma n'en savait pas assez pour sentir ce piége. La lettre fut-elle écrite ?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que oui.

LA SULTANE.

Fut-elle répondue ?

LA SECONDE FEMME.

Le prince dit que non.

LA SULTANE.

Et pourquoi?

LA SECONDE FEMME.

« Je n'avais garde, dit le prince, de me fier à Serpilla, et cela sous les yeux de la fée, qui nous aurait devinés d'abord, et qui ne m'aurait jamais pardonné cette intrigue. Azéma fut désolée de mon silence, mais elle ne se plaignit pas. Sa méchante amie se fit un mérite auprès d'elle de la démarche hardie qu'elle avait faite pour la servir, et Azéma l'en remercia sincèrement. Rousch ne fut pas si scrupuleux que moi; on dit qu'il tira parti de Serpilla. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'on remarqua de la liaison entre eux, et qu'ils formèrent avec Lubrelu une espèce de triumvirat qui mit en fort peu de temps la cour de la fée sens dessus dessous. On s'évitait, on ne se parlait plus; c'étaient des caquets et des tracasseries sans fin; on se boudait sans savoir pourquoi, et la fée en était de fort mauvaise humeur. »

LA SULTANE.

C'est, en vérité, comme ici; et je croirais volontiers que ce triumvirat subsiste dans toutes les cours.

LA SECONDE FEMME.

« La fée fit publier pour la centième fois les anciennes lois contre la calomnie; elle défendit de hasarder des conjectures sur la réputation d'un ennemi, même sur celle d'un méchant notoire, sous peine d'être banni de sa cour; elle redoubla de sévérité; et s'il nous arrivait quelquefois de médire, elle nous arrêtait tout court, et nous demandait brusquement : « Est-ce à « vous que le fait est arrivé? Ce que vous racontez, l'avez-vous « vu? » Elle était rarement satisfaite de nos réponses. Elle m'interdit une fois sa présence pendant quatre jours, pour avoir assuré une aventure arrivée au Tongut tandis que j'y étais, mais à laquelle je n'avais eu aucune part, et que je n'avais apprise que par le bruit public.

« Malgré les défenses de Vérité, Lubrelu avait toutes les peines du monde à se contenir. Il lui échappait à tout moment des choses peu mesurées qui offensaient moins de sa part que d'un autre, parce qu'il y avait, disait-on, dans son fait plus de sottise et d'étourderie que de méchanceté : il croyait parler sans conséquence, en disant hautement que j'étais bien avec la tante, et passablement avec la nièce; qu'il y avait entre nous un

arrangement le mieux entendu, et que le jour j'appartenais à Azéma, et la nuit à Vérité.

« Rousch, qui était présent, lui répondit qu'il lui abandonnait la vieille fée pour en disposer à sa fantaisie, mais qu'il prétendait qu'on s'écoutât quand on parlait d'Azéma. S'écouter, c'est ce que Lubrelu n'avait fait de sa vie; il répondit à Rousch par une pirouette, et lui laissa murmurer entre ses dents qu'il était épris d'Azéma; que personne ne l'ignorait; qu'il en était aimé; qu'il méditait depuis longtemps de l'épouser; et que, quoiqu'il eût commencé avec elle par où les autres finissent, il n'en était pas moins amoureux.

« Lubrelu ne perdit pas ces derniers mots, qu'il redit le lendemain à Azéma, y ajoutant quelques absurdités fort atroces. Azéma en fut affligée, et s'en alla, en pleurant, se plaindre à sa tante, et la prier de l'envoyer pour quelque temps chez la fée Zirphelle, ou, dans la langue du pays, Discrète, son autre tante: Vérité y consentit. On tint le départ secret, et Azéma disparut sans que Rousch en sût rien. Il fit du bruit quand il l'apprit; mais Azéma était déjà bien loin : il courut après elle, ne la rejoignit point, et revint une fois plus hideux, me soupçonnant d'avoir enlevé ses amours, et bien résolu de m'en faire repentir. Ses menaces ne m'effrayèrent point; je n'ignorais pas que sa puissance était limitée, et qu'il ne me nuirait jamais que de concert avec le génie Nucton, ou comme qui dirait Sournois, qui résidait à mille lieues et plus du palais de Vérité. Mais qui l'eût cru? Rousch disparut un matin, et l'on sut qu'il était allé consulter Nucton sur les moyens de se venger.

« Il n'était pas à un quart de lieue, qu'on entendit un grand fracas dans les avant-cours; on crut que c'était Rousch qui revenait : point du tout, c'était une de ses amies et des parentes de Lubrelu, que le hasard avait jetée dans cette contrée; on l'appelait Trocilla, comme qui dirait Bizarre. Sa manie était de courir sans savoir où elle allait; pourvu qu'elle ne suivît pas la grande route, elle était contente : aussi apprîmes-nous qu'elle s'était engagée dans des chemins de traverse où son équipage avait été mis en pièces, et qu'elle arrivait sur une mule rétive, crottée, déchirée, dans un désordre à faire mourir de rire.

« On lui donna un appartement : il y en avait toujours de reste chez Vérité; elle se reposait en attendant ses gens, qu'elle

maudissait, et qui ne demeuraient pas en reste avec elle. Ils arrivèrent enfin. On tira ses femmes d'une berline en souricière; c'étaient trois espèces de boiteuses : l'une boitait à droite, l'autre à gauche, la troisième des deux côtés. Trocilla, qui les examinait d'une croisée, trouvait leur allure si ridicule, qu'elle en riait à gorge déployée, comme si l'étrange spectacle de ces trois boiteuses, qui se hâtaient de venir, eût été nouveau pour elle. Tandis qu'un cocher en scaramouche et un valet en arlequin dételaient de la voiture deux chevaux, l'un blanc et l'autre noir, Trocilla était à sa toilette, qui commença sur les cinq heures du soir, et qui finit à peine à huit, qu'elle se présenta chez la fée Vérité.

« Je n'ai rien vu de si extravagant que sa parure, et sa personne attira mon attention et celle de tout le monde. »

LA SULTANE.

C'est le privilége de la singularité plus encore que de la beauté. Les hommes se livrent plus promptement à ce qui les surprend qu'à ce qu'ils admireraient.

La sultane prononça cette réflexion sensée d'un ton faible et entrecoupé qui annonçait l'approche du sommeil.

LA SECONDE FEMME.

« Trocilla était plutôt grande que petite, mal proportionnée: c'étaient de longues jambes au bout de longues cuisses, qui lui donnaient l'air d'une sauterelle, surtout quand elle était assise : point de taille; un bras potelé, et l'autre sec; une main laide et difforme, et l'autre jolie; un pied petit et délicat dans une grande mule rembourrée, un autre pied grand et mal fait, enchâssé dans une petite mule; mais cela n'y faisait rien : par ce moyen, elle avait deux mules égales. Son épaule droite était un peu plus haute que la gauche; à la vérité, un corps et l'éducation avaient affaibli ce défaut : elle avait des couleurs et point de teint; un œil bleu et un œil gris; le nez long et pointu; la bouche charmante quand elle riait; mais par malheur pour ceux qui l'approchaient, elle avait des journées tristes sans savoir pourquoi, car elle ne voulait pas que ce fût des vapeurs ou des nerfs.

« Elle avait une robe de satin couleur de rose, avec des parures violettes; une simarre de velours bleu, garnie de crêpe;

un nœud de diamants, d'où pendait une riche dévoté, dans un temps où l'on n'en portait plus; une girandole de très-beaux brillants à l'oreille droite, et une perle d'orient à la gauche; une plume verte dans sa coiffure, dont un des côtés était en papillon, et l'autre en battant l'œil, avec un énorme éventail à la main.

« Voilà l'ajustement sous lequel nous apparut Trocilla. »

LA SULTANE.

La perle à l'oreille gauche est de trop.

LA SECONDE FEMME.

« Elle salua Vérité sans la regarder, s'étendit indécemment sur une sultane, tira de sa poche une lorgnette, dont elle ne se servit point, jeta à travers une conversation fort sérieuse trois ou quatre mots déplacés et plaisants, se moqua d'elle et du reste de la compagnie, et se retira. »

LA SULTANE.

Je vous conseille de l'imiter. Après la nuit dernière, je crois que vous pourriez avoir besoin de repos. Bonsoir, messieurs; mesdames, bonsoir; car je crois que vous allez vous coucher.

CINQUIÈME SOIRÉE.

Ce soir, Mangogul avait ordonné qu'on laissât la porte de l'appartement ouverte; et lorsque Mirzoza fut couchée, il profita du bruit que firent les improvisateurs en s'arrangeant autour de son lit, pour entrer sans qu'elle s'en doutât : il était placé debout, les coudes appuyés sur la chaise de la seconde femme et sur celle du premier émir, lorsque la sultane demanda à celui-ci si sa poitrine lui permettait de le dédommager du silence qu'il gardait depuis deux jours. L'émir lui répondit qu'il ferait de son mieux, et commença comme il suit :

LE PREMIER ÉMIR.

« Je pris pour elle ce qu'on appelle une fantaisie. »

LA SULTANE.

Ce *je*, c'est le prince Génistan; et cet *elle*, c'est apparemment Trocilla.

LE PREMIER ÉMIR.

Oui, madame.

LA SULTANE.

Ah, les hommes! les hommes!... Je les crois encore plus fous que nous.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sûrement le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

« L'occasion de l'instruire de mes sentiments n'était pas difficile à trouver; mais il fallait se cacher de Vérité. Un jour que la fée était profondément occupée, la crainte de la distraire me servit de prétexte, et j'allai faire ma cour à Trocilla, qui me reçut bien. J'y retournai le lendemain, et elle me fit froid d'abord. Sa mauvaise humeur cessa lorsqu'elle s'aperçut que je ne m'empressais nullement à la dissiper; elle railla la religion, les prêtres et les dévotes; traita la modestie, la pudeur et les principales vertus de son sexe, de freins imaginés par les sottes; et je crus victoire gagnée : point de préjugés à combattre, point de scrupules à lever; je ne désirais qu'une seconde entrevue pour être heureux; encore ne fallait-il pas qu'elle fût longue, de peur d'avoir du temps de reste, et de ne savoir qu'en faire. J'eus un autre jour l'occasion de la reconduire dans son appartement : chemin faisant, je lui demandai la permission d'y rester un moment; elle me fut accordée. Aussitôt je me mis en devoir de lui dire des choses tendres et galantes autant qu'il m'en vint : que je l'avais aimée depuis que j'avais eu le bonheur de la voir; que c'était un de ces coups de sympathie auxquels jusqu'alors j'avais ajouté peu de foi, et qu'il fallait que ma passion fût bien violente, puisque j'osais la lui déclarer la seconde fois que je jouissais de son entretien : elle m'écouta attentivement; puis tout à coup éclatant de rire, elle se leva et appela toutes ses femmes, qui accoururent, et qu'elle renvoya. Je la priai de se remettre d'une surprise à laquelle ses charmes ne l'exposaient pas sans doute pour la première fois. Vous avez raison, me répondit-elle : on m'a aimée, on me l'a dit, et je devrais y être faite; mais il m'est toujours nouveau de voir des hommes, parce qu'ils sont aimables, prétendre qu'on leur sacrifiera l'honneur, la réputation, les mœurs, la modestie, la pudeur, et la plupart des vertus qui font l'ornement de notre sexe; car

il paraît bien à leurs procédés et à ceux des femmes, que c'est à ces bagatelles que se réduisent les désirs des uns et les bontés des autres. Et continuant d'un ton moins naturel encore et plus pathétique : Non, s'écria-t-elle, il n'y a plus de décence; les liaisons ont dégénéré en un libertinage épouvantable; la pudeur est ignorée sur la surface de la terre: aussi les dieux se sont-ils vengés; et presque tous les hommes... »

LA SULTANE.

Sont devenus faux ou indiscrets.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

« Je fus un peu déconcerté de ce sermon, auquel je ne m'attendais guère; et j'allais lui rappeler ses maximes de la veille, lorsqu'elle m'épargna ce propos ridicule, en me priant de me retirer, de crainte qu'on n'en tînt de méchants sur sa conduite. J'obéis, bien résolu d'abandonner Trocilla à toutes ses bizarreries, et de ne la revoir jamais. Mais j'avais plu; et dès le lendemain elle m'agaça, me dit des mots fort doux et assez suivis; et je me laissai entraîner. »

LA SULTANE.

Vous n'êtes que des marionnettes.

LE PREMIER ÉMIR.

Madame en excepte sans doute le sultan.

LA SULTANE.

Émir, respectez le sultan; respectez-moi, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

« Je me rendis dans son appartement à l'heure marquée; je crus la trouver seule. Point du tout, elle s'occupait à prendre une leçon d'anglais, qui avait déjà duré fort longtemps, et que ma présence n'abrégea point. Nous y serions encore tous les trois, si le maître d'anglais, qui ne manquait pas d'intelligence, n'eût eu pitié de moi. Mais il était écrit que mon supplice serait plus long. Trocilla me reçut comme un homme tombé des nues, me laissa debout, ne me dit presque pas un mot; et sans m'accorder le temps de lui parler, sonna et se fit apporter une

vielle, dont elle se mit à jouer précisément comme quand on est seul, et qu'on s'ennuie. »

Ici le sultan ne put s'empêcher de rire; la sultane dit: « En effet, cette scène est assez ridicule. » Et l'émir reprit son récit.

LE PREMIER ÉMIR.

« Je lui laissai tâtonner une musette, un menuet; et elle allait commencer un maudit air à la mode, qui n'aurait point eu de fin, lorsque je pris la liberté de lui arrêter les mains.

« Ah! vous voilà, me dit-elle, et que faites-vous ici à « l'heure qu'il est?

« — C'est par vos ordres, madame, lui répondis-je, que je « m'y suis rendu; et il y a près de deux heures que j'attends « que vous vous aperceviez que j'y suis...

« — Est-il bien vrai?...

« — Pour peu que vous en doutassiez, votre maître d'anglais « vous l'assurerait...

« — Vous l'avez donc entendu donner leçon? C'est un habile « homme; qu'en pensez-vous? Et ma vielle, je commence à m'en « tirer assez bien. Mais, asseyez-vous, je me sens en main, et je « vais vous jouer des contredanses du dernier bal, qui vous « réjouiront...

« — Madame, lui répondis-je, faites-moi la grâce de m'en- « tendre. A présent, ce ne sont point des airs de vielle que je « viens chercher ici; quittez pour un moment votre instrument, « et daignez m'écouter...

« — Mais vous êtes extraordinaire, me dit Trocilla; vous ne « savez pas ce que vous refusez. J'allais vous jouer, ce soir, « comme un ange...

« — Madame, lui répliquai-je, si je vous gêne, je vais me « retirer...

« — Non, restez, monsieur. Et qui vous dit que vous me « gênez?...

« — Quittez donc ce maudit instrument, ou je le brise...

« — Brisez, mon cher; brisez : aussi bien j'en suis dé- « goûtée. »

« Je détachai la ceinture de la vielle, non sans serrer douce-

ment la taille de la vielleuse. Trocilla était assise sur un tabouret; cette situation n'était pas commode. »

LA SULTANE.

Émir, supposez que je dors, et continuez.

LE PREMIER ÉMIR.

« Je la pris par sa main jolie, que je baisai plusieurs fois, en la conduisant vers une chaise longue, sur laquelle je la poussai doucement; elle s'y laissa aller sans façon; et me voilà assis à côté d'elle, lui baisant encore la main, et lui protestant d'une voix émue que je l'adorais. »

De distraction le sultan s'écria : « Adore donc, maudite bête! » Heureusement, la sultane, ou ne l'entendit pas, ou feignit de ne pas l'entendre.

LE PREMIER ÉMIR.

« Trocilla me crut apparemment, car elle me passa son autre main sur les yeux, et l'arrêta sur ma bouche. Je la regardai dans ce moment, et je la trouvai charmante. Son souris, son badinage, le son de sa voix, tout excitait en moi des désirs. Elle me tenait de petits propos d'enfants, qui achevaient de me tourner la tête. Bientôt je n'y fus plus. Je me penchai sur sa gorge. Je ne sais trop ce que mes mains devinrent. Trocilla paraissait éprouver le même trouble; et nous touchions à l'instant du bonheur, lorsque nous sortîmes, elle et moi, de cette situation voluptueuse, par une extravagance inouïe. Trocilla me repoussa fortement; et se mettant à pleurer, mais à pleurer à chaudes larmes :

« Ah! cher Zulric, s'écria-t-elle; tendre et fidèle amant, « que deviendrais-tu, si tu savais à quel point je t'oublie? »

« Ses larmes et ses soupirs redoublèrent; c'était à me faire craindre qu'elle ne suffoquât.

« Retirez-vous, monsieur; je vous hais, je vous déteste. « Vous m'avez fait manquer à mes serments, et tromper l'homme « unique à qui je suis engagée par les liens les plus solennels; « vous n'en serez pas plus heureux, et j'en mourrai de « douleur. »

« Ces dernières paroles, et les larmes abondantes qui les suivirent, me persuadèrent que le quart d'heure était passé. Je

me retirai, bien résolu de le faire renaître. J'envoyai le lendemain chez Trocilla, et j'appris de sa part qu'elle avait bien reposé et qu'elle m'attendait pour prendre le thé. Je partis sur-le-champ, et j'eus le bonheur de la trouver encore au lit.

« Venez, prince, dit-elle; asseyez-vous près de moi. J'ai « conçu pour vous des sentiments dont il faut absolument que je « vous instruise. Il y va de mon bonheur, et peut-être de ma vie. « Tâchez donc de ne pas abuser de ma sincérité. Je vous aime, « mais de l'amour le plus tendre et le plus violent. Avec le mérite « que vous avez, il ne doit pas être nouveau pour vous d'être « prévenu. Ah! si je rencontre dans votre cœur la même ten- « dresse que vous avez fait naître dans le mien, que je vais être « heureuse! Parlez, prince, ne me suis-je point trompée lorsque « je me suis flattée de quelque retour? M'aimez-vous?

« — Ah, madame, si je vous aime! Ne vous l'ai-je pas assuré « cent fois?

« — Serait-il bien possible!

« — Rien n'est plus vrai.

« — Je le crois, puisque vous me le dites; mais je veux « mourir, si je m'en souviens. Vraiment, je suis enchantée de « ce que vous m'apprenez là. Je vous conviens donc beaucoup, « beaucoup?

« — Autant qu'à qui que ce soit au monde.

« — Eh bien, mon cher, reprit-elle en me serrant la main « entre la sienne et son genou, personne ne me convient comme « toi. Tu es charmant, divin, amusant au possible, et nous « allons nous aimer comme des fous. On disait que Vindemill, « Illoo, Girgil, avaient de l'esprit. J'ai un peu connu ces per- « sonnages-là, et je te puis assurer que ce n'était rien, moins « que rien. »

« Trocilla ne laissait pas que d'avoir rencontré bien des gens d'esprit, quoiqu'elle n'en accordât qu'à elle et à son amant.

« A présent, madame, je puis donc me flatter, lui dis-je, « que vous ne vous souviendrez plus de Zulric ni d'aucun « autre?

« — Que parlez-vous de Zulric? reprit-elle. C'est un petit sot « qui s'est imaginé qu'il n'y avait qu'à faire le langoureux auprès

« d'une femme et à l'excéder de protestations pour la subjuguer. « C'est de ces gens prêts à mourir cent fois pour vous, et dont « une misérable petite complaisance vous débarrasse; mais » vous, ce n'est pas cela; et quelque répugnance que vous ayez « pour les hiboux, je gage que vous la vaincriez, si j'avais « attaché mes faveurs aux caresses que vous feriez au mien. »

« Seigneur, dit Génistan à son père, les autres femmes ont un serin, une perruche, un singe, un doguin. Trocilla en était, elle, pour les hiboux... Oui, seigneur, pour les hiboux!... De tous les oiseaux, c'est le seul que je n'ai pu souffrir. Trocilla en avait un qu'elle ne montrait qu'à ses meilleurs amis. »

LA SULTANE.

Que beaucoup de gens avaient vu.

LE PREMIER ÉMIR.

« Et qu'on me présenta sur-le-champ. « Voyez mon petit hibou « me dit-elle; il est charmant, n'est-ce pas? Ce toquet blanc à la « housarde, qu'on lui a placé sur l'oreille, lui fait à ravir. C'est « une invention de mes boiteuses. Ce sont des femmes admi- « rables. Mais vous ne me dites rien de mon petit hibou?

« — Madame, lui répondis-je, vous auriez pu, je crois, « prendre du goût pour un autre animal. Il n'y a que vous aux « Indes, à la Chine, au Japon, qui se soit avisée d'avoir un « hibou en toquet.

« — Vous vous trompez, me répondit-elle : c'est l'animal à « la mode; et de quel pays débarquez-vous donc? Ici tout le « monde a son hibou, vous dis-je, et il n'est pas permis de « s'en passer. Promettez-moi donc d'avoir le vôtre incessam- « ment; je sens que je ne puis vous aimer sans cela. »

« Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et je la pressai d'abréger mon impatience. »

LA SULTANE.

Je crois, émir, qu'il est à propos que je me rendorme. Me voilà rendormie; continuez.

LA PREMIÈRE FEMME.

« Elle y consentit, mais à la condition que j'aurais un hibou.

« Ah! plutôt quatre, madame, » lui répondis-je.

« A l'instant elle me reçut les bras ouverts. Je fus exposé aux emportements de la femme du monde qui aimait le moins; j'y répondis avec toute l'impétuosité d'un homme qui ne voulait pas laisser à Trocilla le temps de se refroidir.

« Vous aurez un hibou, me disait-elle d'une voix entrecou-
« pée : prince, vous me le promettez.

« — Oui, madame, lui répondis-je, dans un instant où l'on est
« dispensé de connaître toute la force de ses promesses : je vous le
« jure par mon amour et par le vôtre. »

« A ces mots, Trocilla se tut, et moi aussi. Il y avait près d'une demi-heure que nous étions ensemble, lorsqu'elle me dit froidement de la laisser dormir et de me retirer. Si je n'avais pas su à quoi m'en tenir, je m'en serais pris à moi-même de cette indifférence subite; mais je n'avais rien à me reprocher, ni elle non plus. Je pris donc le parti de lui obéir, et même plus scrupuleusement peut-être qu'elle ne s'y attendait. Je revins à Vérité, qui me parut plus belle que jamais. »

LA SULTANE.

C'est la vraie consolation dans les disgrâces, et on ne lui trouve jamais tant de charmes que quand on est malheureux.

LA SECONDE FEMME.

« Toutes ces choses s'étaient passées, lorsque Rousch reparut : il avait vu Nucton, et ils avaient concerté de me faire rentrer cent pieds sous terre; c'était leur expression. La pauvre Azéma, dont ils avaient découvert la retraite, avait déjà éprouvé les cruels effets de leur haine. Rousch lui avait soufflé sur le visage une poudre qui l'avait rendue toute noire. Dans cet état elle n'osait se montrer; elle vivait donc renfermée, détestant à chaque moment Rousch et arrosant sans cesse de ses larmes un miroir qui lui peignait toute sa laideur, et qu'elle ne pouvait quitter. Sa tante apprit son malheur, la plaignit et vint à son secours. Elle essaya de laver le visage de sa triste nièce; mais elle y perdit ses peines. Noire elle était, noire elle resta : ce qui détermina la fée à la transformer en colombe et à lui restituer sa première blancheur sous une autre forme.

« Vérité, de retour chez Azéma, songea à me garantir des embûches de Rousch. Pour cet effet, elle me fit partir incognito. Mais admirez les caprices des femmes et surtout de Trocilla;

elle ne me sut pas plus tôt éloigné d'elle, qu'elle songea à s'approcher de moi. Elle s'informa de la route que j'avais prise, et me suivit. Rousch, instruit de notre aventure, connaissant assez bien son monde, et particulièrement Trocilla, ne douta point qu'il ne parvînt au lieu de ma retraite, en marchant sur ses traces. Sa conjecture fut heureuse; et, un matin, nous nous trouvâmes tous trois en déshabillé dans un même jardin.

« La présence de Trocilla me consola un peu de celle de Rousch. Je fus flatté d'avoir fait faire quatre cent cinquante lieues à une femme de son caractère; et je me déterminai à la revoir. Ce n'était pas le moyen d'éviter Rousch; car Trocilla et Rousch se connaissaient de longue main, et ils avaient toujours été passablement ensemble. C'était de concert avec elle qu'il ébauchait tous ces récits scandaleux. Il inventait le fond; elle mettait de l'originalité dans les détails, d'où il arrivait qu'on les écoutait avec plaisir, qu'on les répétait partout, qu'on paraissait y croire, mais qu'on n'y croyait pas. »

LA SULTANE.

Il y a quelquefois tant de finesse dans votre conte, que je serais tentée de le croire allégorique.

LE PREMIER ÉMIR.

« Un soir qu'une des boiteuses de Trocilla m'introduisait chez sa maîtresse par un escalier dérobé, j'allai donner rudement de la tête contre celle de Rousch, qui s'esquivait par le même escalier. Nous fûmes l'un et l'autre renversés par la violence du choc. Rousch me reconnut au cri que je poussai. « Malheureux, « s'écria-t-il, que le destin a conduit ici, tremble. Tu vas enfin « éprouver ma colère. » A l'instant il prononça quelques mots inintelligibles, et je sentis mes cuisses rentrer en elles-mêmes, se raccourcir et se fléchir en sens contraire, mes ongles s'allonger et se recourber, mes mains disparaître, mes bras et le reste de mon corps se revêtir de plumes. Je voulus crier, et je ne pus tirer de mon gosier qu'un son rauque et lugubre. Je le redis plusieurs fois; et les appartements en retentirent et le répétèrent. Trocilla accourut au ramage, qui lui parut plaisant; elle m'appela : « Petit, petit. » Mais je n'osai pas me confier à une femme qui n'avait de fantaisie que pour les hiboux. Je pris mon vol par une fenêtre, résolu de gagner le séjour de Vérité et de me faire

désenchanter; mais je ne pus jamais reprendre le chemin de son séjour. Plus j'allais, plus je m'égarais. Ce serait abuser de votre patience que de vous raconter le reste de mes voyages et mes erreurs. D'ailleurs tout voyageur est sujet à mentir. J'aurais peur de succomber à la tentation, et j'aime mieux que ce soit Vérité qui vous achève elle-même mes aventures. »

LA SULTANE.

Ce sera la première fois qu'elle se mêlera de voyage.

LE PREMIER ÉMIR.

« Mais il faut bien qu'elle fasse quelque chose pour vous et pour moi qui l'aimais de si bonne amitié et qui avons tant fait pour elle, dit Génistan à son père. »

LA SULTANE.

Ce conte est ancien, puisqu'il est du temps où les rois aimaient la vérité.

LE PREMIER ÉMIR.

Génistan s'arrêta; Vérité prit la parole; et, comme elle poussait l'exactitude dans les récits jusqu'au dernier scrupule, elle dépêcha en quatre mots ce que nous aurions eu de la peine à écrire en vingt pages.

« J'aurais voulu, ajouta-t-elle, en le débarrassant de ses plumes, lui ôter une fantaisie qu'il a prise sous cet habit. Il s'est entêté d'une des filles de Kinkinka.

— Celle, dit le sultan, qui avait permis qu'on le mît à la crapaudine.

— Vous voulez dire à la basilique. Elle-même.

— Mais il est fou. Celle qui fait aussi peu de cas de la vie de son amant se jouera de l'honneur de son mari. Mon fils veut donc être... Je serais pourtant bien aise que nous commençassions à nous donner nous-mêmes des successeurs. Il y a assez longtemps que d'autres s'en mêlent. Madame, vous qui savez tout, pourriez-vous nous dire comment il faudrait s'y prendre?

— Il n'y a point de remède au passé, répondit Vérité; mais je vous réponds de l'avenir si vous donnez le prince à Polychresta. Rien ne sera ni si fidèle ni si fécond, et je vous réponds d'une légion de petits-fils, et tous de Génistan.

— Qui empêche donc, ajouta le sultan, qu'on en fasse la demande?

— Un petit obstacle : c'est que si Polychresta vous convient fort, elle ne convient point à votre fils. Il ne peut la souffrir; il la trouve bourgeoise, sensée, ennuyeuse, et je ne sais quoi encore...

— Il l'a donc vue?...

— Jamais. Votre fils est un homme d'esprit; et quel esprit y aurait-il, s'il vous plaît, à aimer ou haïr une femme après l'avoir vue? C'est comme font tous les sots...

— Parbleu, dit le sultan, mon fils l'entendra comme il voudra; mais j'avais connu sa mère avant que de la prendre; et si, je ne suis pas un sot...

— Je serais fort d'avis, dit la fée, que votre fils quittât pour cette fois seulement un certain tour original qui lui sied, pour prendre votre bonhomie, et qu'il vît Polychresta avant que de la dédaigner; mais ce n'est pas une petite affaire que de l'amener là. Il faudrait que vous interposassiez votre autorité...

— Ho, dit le sultan, s'il ne s'agit que de tirer ma grosse voix, je la tirerai. Vous allez voir. »

Aussitôt il fit appeler son fils; et prenant l'air majestueux qu'il attrapait fort bien quand on l'en avertissait :

« Monsieur, dit-il à son fils, je veux, j'entends, je prétends, j'ordonne que vous voyiez la princesse Polychresta lundi; qu'elle vous plaise mardi; que vous l'épousiez mercredi : ou elle sera ma femme jeudi...

— Mais, mon père...

— Point de réponse, s'il vous plaît. Polychresta sera jeudi votre femme ou la mienne. Voilà qui est dit; et qu'on ne m'en parle pas davantage. »

Le prince, qui n'avait jamais offensé son père par un excès de respect, allait s'étendre en remontrances, malgré l'ordre précis de les supprimer; mais le sultan lui ferma la bouche d'un *obéissez*, lui tourna le dos et lui laissa exhaler toute son humeur contre la fée.

« Madame, lui dit-il, je voudrais bien savoir pourquoi vous vous mêlez, avec une opiniâtreté incroyable, de la chose du monde que vous entendez le moins. Est-ce à vous, qui ne savez ni exagérer l'esprit, la figure, la naissance, la fortune, les talents, ni pallier les défauts, à faire des mariages? Il faut que

vous ayez une furieuse prévention pour votre amie, si vous avez imaginé qu'elle plairait sur un portrait de votre main. Vous qui n'ignorez aucun proverbe, vous auriez pu vous rappeler celui qui dit de ne point courir sur les brisées d'autrui. De tout temps les mariages ont été du ressort de Rousch. Laissez-le faire; il s'y prendra mieux que vous; et il serait du dernier ridicule qu'un aussi saugrenu que celui que vous proposez se consommât sans sa médiation. Mais vous n'y réussirez ni vous ni lui. Je verrai votre Polychresta, puisqu'on le veut; mais parbleu, je ne la regarde ni ne lui parle; et la manière dont votre légère amie s'y prendra pour vaincre ma taciturnité et m'intéresser sera curieuse. Vous pouvez, madame, vous féliciter d'avance d'une entrevue où nous ferons tous les trois des rôles fort amusants. »

Le premier émir allait continuer lorsque Mangogul fit signe aux femmes, aux émirs et à la chatouilleuse de sortir.

« Pourquoi donc vous en aller de si bonne heure? dit la sultane.

— C'est, répondit le sultan, que j'en ai assez de leur métaphysique, et que je serais bien aise de traiter avec vous de choses un peu plus substantielles.

— Ah! ah! vous êtes là!

— Oui, madame.

— Y a-t-il longtemps?

— Ah! très-longtemps.

— Premier émir, vous m'avez tendu deux ou trois piéges dont je ne renverrai pas la vengeance au dernier jugement de Brama.

— L'émir est sorti, et nous sommes seuls. Parlez, madame; permettez-vous que je reste?

— Est-ce que vous avez besoin de ma permission pour cela?

— Non, mais je serais flatté que vous me l'accordassiez.

— Restez donc. »

SIXIÈME SOIRÉE.

La sultane dit à sa chatouilleuse : « Mademoiselle, approchez-vous et arrangez mon oreiller : il est trop bas... Fort bien... Madame seconde, continuez. Je prévois que ce qui doit suivre sera plus de votre district que de celui du second émir. S'il prenait en fantaisie à Mangogul d'assister une seconde fois à nos entretiens, vous tousserez deux fois. Et commencez. »

LA SECONDE FEMME.

Tout ce qui n'avait point cet éclat qui frappe d'abord déplaisait souverainement à Génistan. Sa vivacité naturelle ne lui permettait ni d'approfondir le mérite réel ni de le distinguer des agréments superficiels. C'était un défaut national dont la fée n'avait pu le corriger, mais dont elle se flatta de prévenir les effets : elle prévit que, si Polychresta restait dans ses atours négligés, le prince, qui avait malheureusement contracté à la cour de son père et à celle du Tongut le ridicule de la grande parure, avec ce ton qui change tous les six mois, la prendrait à coup sûr pour une provinciale mise de mauvais goût et de la conversation la plus insipide. Pour obvier à cet inconvénient, Vérité fit avertir Polychresta qu'elle avait à lui parler. Elle vint. « Vous soupirez, lui dit la fée, et depuis longtemps, pour le fils de Zambador : je lui ai parlé de vous; mais il m'a paru peu disposé à ce que nous désirons de lui. Il s'est entêté dans ses voyages d'une jeune folle qui n'est pas sans mérite, mais avec laquelle il ne fera que des sottises : je voudrais bien que vous travaillassiez à lui arracher cette fantaisie; vous le pourriez en aidant un peu à la nature et en vous pliant au goût du prince et aux avis d'une bonne amie : par exemple, vous avez là les plus beaux yeux du monde; mais ils sont trop modestes; au lieu de les tenir toujours baissés, il faudrait les relever et leur donner du jeu : c'est la chose la plus facile. Cette bouche est petite, mais elle est sérieuse; je l'aimerais mieux riante. J'abhorre le rouge; mais je le tolère lorsqu'il s'agit d'engager un homme aimable. Vous ordonnerez donc à vos femmes d'en avoir. On abattra, s'il vous plaît, cette forêt de cheveux qui rétrécit votre front; et vous quitterez vos cornettes : les femmes n'en

portent que la nuit. Pour ces fourrures, elles ne sont plus de saison ; mais demain je vous enverrai une personne qui vous conseillera là-dessus, et dont je compte que vous suivrez les conseils, quelque ridicules que vous puissiez les trouver. » Polychresta allait représenter à la fée qu'elle ne se résoudrait jamais à se métamorphoser de la tête aux pieds, et qu'il ne lui convenait pas de faire la petite folle ; mais Vérité, lui posant un doigt sur les lèvres, lui commanda de se parer et de ne rien négliger pour captiver le prince.

Le lendemain matin, la fée Churchille, ou, dans la langue du pays, Coquette, arriva avec tout l'appareil d'une grande toilette. Une corbeille, doublée de satin bleu, renfermait la parure la plus galante et du goût le plus sûr ; les diamants, l'éventail, les gants, les fleurs, tout y était, jusqu'à la chaussure : c'était les plus jolies petites mules qu'on eût jamais brodées. La toilette fut déployée en un tour de main, et toutes les petites boîtes arrangées et ouvertes : on commença par lui égaliser les dents, ce qui lui fit grand mal ; on lui appliqua deux couches de rouge ; on lui plaça sur la tempe gauche une grande mouche à la reine ; de petites furent dispersées avec choix sur le reste du visage : ce qui acheva cette partie essentielle de son ajustement. J'oubliais de dire qu'on lui peignit les sourcils et qu'on lui en arracha une partie, parce qu'elle en avait trop. On répondit aux plaintes qui lui échappèrent dans cette opération, que les sourcils épais étaient de mauvais ton. On ne lui en laissa donc que ce qu'il lui en fallait pour lui donner un air enfantin ; elle supporta cette espèce de martyre avec un héroïsme digne d'une autre femme et de l'amant qu'elle voulait captiver. Churchille y mit elle-même la main, et épuisa toute la profondeur de son savoir pour attraper ce je ne sais quoi, si favorable à la physionomie : elle y réussit ; mais ce ne fut qu'après l'avoir manqué cinq ou six fois. On parvint enfin à lui mettre des diamants. Churchille fut d'avis de les ménager, de crainte que la quantité n'offusquât l'éclat naturel de la princesse : pour les femmes, elles lui en auraient volontiers placé jusqu'aux genoux, si on les avait laissées faire. Puis on la laça. On lui posa un panier d'une étendue immense, ce qui la choqua beaucoup : elle en demanda un plus petit. « Eh ! fi donc, lui répondit Churchille ; pour peu qu'on en rabattît, vous auriez l'air d'une marchande en habit de noces, et sans

rouge on vous prendrait pour pis. Il fallut donc en passer par là : on continua de l'habiller, et quand elle le fut, elle se regarda dans une glace : jamais elle n'avait été si bien, et jamais elle ne s'était trouvée aussi mal. Elle en reçut des compliments. Vérité lui dit, avec sa sincérité ordinaire, que dans ses atours elle lui plaisait moins, mais qu'elle en plairait davantage à Génistan; qu'elle effacerait Lively dans son souvenir, et qu'elle pouvait s'attendre, pour le lendemain, à un sonnet, à un madrigal; car, ajouta-t-elle, il fait assez joliment des vers, malgré toutes les précautions que j'ai prises pour le détourner de ce frivole exercice.

La fée donna l'après-dînée un concert de musettes, de vielles et de flûtes. Génistan y fut invité : on plaça avantageusement Polychresta, c'est-à-dire qu'elle n'eut point de lustre au-dessus de sa tête, pour que l'ombre de l'orbite ne lui renfonçât pas les yeux. On laissa à côté d'elle une place pour le prince, qui vint tard; car son impatience n'était pas de voir sa déesse de campagne : c'est ainsi qu'il appelait Polychresta. Il parut enfin et salua, avec ses grâces et son air distrait, la fée et le reste de l'assemblée. Vérité le présenta à sa protégée, qui le reçut d'un air timide et embarrassé, en lui faisant de très-profondes révérences. Cependant le prince la parcourait avec une attention à la déconcerter : il s'assit auprès d'elle et lui adressa des choses fines; Polychresta lui en répondit de sensées, et le prince conçut une idée avantageuse de son caractère, avec beaucoup d'éloignement pour sa société; « eh ! laissez là le sens commun, ayez de la gentillesse et de l'enjouement; voilà l'essentiel avec de vieux louis, disait un bon gentilhomme... »

LA SULTANE.

Dont le château tombait en ruine.

LA SECONDE FEMME.

Quoique les revenus du prince fussent en très-mauvais ordre, il était trop jeune pour goûter ces maximes : c'était Lively qu'il lui fallait, avec ses agréments et ses minauderies; il se la représentait jouant au volant ou à colin-maillard, se faisant des bosses au front, qui ne l'empêchaient pas de folâtrer et de rire; et il achevait d'en raffoler. Que fera-t-il d'une bégueule d'un sérieux à glacer, qui ne parle jamais qu'à propos, et qui fait tout avec poids et mesure?

Après le concert, il y eut un feu d'artifice qui fut suivi d'un repas somptueux : le prince fut toujours placé à côté de Polychresta; il eut de la politesse, mais il ne sentit rien. La fée lui demanda le lendemain ce qu'il pensait de son amie. Génistan répondit qu'il la trouvait digne de toute son estime, et qu'il avait conçu pour elle un très-profond respect. « J'aimerais mieux, reprit Vérité, un autre sentiment. Cependant il est bien doux de faire le bonheur d'une femme vertueuse et douée d'excellentes qualités.

— Ah! madame, reprit le prince, si vous aviez vu Lively! qu'elle est aimable!

— Je vois, dit Vérité, que vous n'avez que cette petite folle en tête, qui n'est point du tout ce qu'il vous faut. »

LA SULTANE.

Dans une maison, grande ou petite, il faut que l'un des deux au moins ait le sens commun.

LA SECONDE FEMME.

Le prince voulut répliquer et justifier son éloignement pour Polychresta; mais la fée, prenant un ton d'autorité, lui ordonna de lui rendre des soins, et lui répéta qu'il l'aimerait s'il voulait s'en donner le temps. D'un autre côté elle suggéra à son amie de prendre quelque chose sur elle et de ne rien épargner pour plaire au prince. Polychresta essaya, mais inutilement : un trop grand obstacle s'opposait à ses désirs; elle comptait trente-deux ans, et Génistan n'en avait que vingt-cinq : aussi disait-il que les vieilles femmes étaient toutes ennuyeuses : quoique la fée fût très-antique, ce propos ne l'offensait pas.

LA SULTANE.

Elle possédait seule le secret de paraître jeune.

LA SECONDE FEMME.

Le prince obéit aux ordres de la fée; c'était toujours le parti qu'il prenait, pour peu qu'il eût le temps de la réflexion. Il vit Polychresta; il se plut même chez elle.

LA SULTANE.

Toutes les fois qu'il avait fait des pertes au jeu, ou qu'il boudait quelqu'une de ses maîtresses.

LA SECONDE FEMME.

A la longue, il s'en fit une amie; il goûta son caractère; il sentit la force de son esprit; il retint ses propos; il les cita, et bientôt Polychresta n'eut plus contre elle que son air décent, son maintien réservé et je ne sais quelle ressemblance de famille avec Azéma, qu'il ne se rappelait jamais sans bâiller. Les services qu'elle lui rendit dans des occasions importantes achevèrent de vaincre ses répugnances. La fée, qui n'abandonnait point son projet de vue, revint à la charge. Dans ces entrefaites on annonça au prince que plusieurs seigneurs étrangers, à qui il avait fait des billets d'honneur pendant sa disgrâce, en sollicitaient le payement, et il épousa.

Il porta à l'autel un front soucieux; il se souvint de Lively, et il en soupira. Polychresta s'en aperçut; elle lui en fit des reproches, mais si doux, si honnêtes, si modérés, qu'il ne put s'empêcher d'en verser des larmes et de l'embrasser.

LA SULTANE.

Je les plains l'un et l'autre.

LA SECONDE FEMME.

« Je n'ai point de goût pour Polychresta, disait-il en lui-même; mais j'en suis fortement aimé : il n'y a point de femme au monde que j'estime autant qu'elle, sans en excepter Lively. Voilà donc l'objet dont je suis désespéré de devenir l'époux! La fée a raison; oui, elle a raison : il faut que je sois fou! Les femmes de son mérite sont-elles donc si communes pour s'affliger d'en posséder une? D'ailleurs elle a des charmes qui seront même durables : à soixante ans elle aura de la bonne mine. Je ne puis me persuader qu'elle radote jamais; car je lui trouve plus de sens et plus de lumières qu'il n'en faut pour la provision et pour la vie d'une douzaine d'autres. Avec tout cela, je souffre. D'où vient cette cruelle indocilité de mon cœur? Cœur fou, cœur extravagant, je te dompterai. »

Ce soliloque, appuyé de quelques propositions faites au prince de la part de Polychresta, le forcèrent, sinon à l'aimer, du moins à vivre bien avec elle.

LA SULTANE.

Ces propositions, je gagerais bien que je les sais. Continuez.

LA SECONDE FEMME.

« Prince, lui dit-elle un jour, peu de temps après leur mariage, les lois de l'empire défendent la pluralité des femmes; mais les grands princes sont au-dessus des lois. »

LA SULTANE.

Voilà ce que je n'aurais pas dit, moi.

LA SECONDE FEMME.

« Je consentirais sans peine à partager votre tendresse avec Lively. »

LA SULTANE.

Fort bien cela.

LA SECONDE FEMME.

« Mais plus de voyage chez Trocilla. »

LA SULTANE.

A merveille.

LA SECONDE FEMME.

« Des femmes de sens ne doivent-elles pas être bien flattées des sentiments qu'on leur adresse, lorsqu'on en porte de semblables chez une dissolue qui n'a jamais aimé, qui n'a rien dans le cœur, et qui pourrait vous précipiter dans des travers nuisibles à mon bonheur, au vôtre, à celui de vos sujets? Qui vous a dit que cette impérieuse folle ne s'arrogera pas le choix de vos ministres et de vos généraux? qui vous a dit qu'un moment de complaisance inconsidérée ne coûtera pas la vie à cinquante mille de vos sujets, et l'honneur à votre nation? J'ignore les intentions de Lively; mais je vous déclare que les miennes sont de n'avoir aucune intimité avec un homme qui peut se livrer à Trocilla et à ses hiboux. »

LA SULTANE.

Ce discours de Polychresta m'enchante.

LA SECONDE FEMME.

Le prince était disposé à sacrifier Trocilla, pourvu qu'on lui accordât Lively.

LA SULTANE.

Notre lot est d'aimer le souverain, d'adoucir le fardeau du sceptre, et de lui faire des enfants. J'ai quelquefois demandé des places au sultan pour mes amis, jamais aucune qui tînt à l'honneur ou au salut de l'empire. J'en atteste le sultan. J'ai

sauvé la vie à quelques malheureux; jusqu'à présent je n'ai point eu à m'en repentir.

LA SECONDE FEMME.

Génistan proposa donc l'avis de sa nouvelle épousée au conseil, où il passa d'un consentement unanime. Il ne s'agissait plus que d'être autorisé par les prêtres, qui partageaient avec les ministres le gouvernement de l'empire, depuis la caducité de Zambador. Il se tint plusieurs synodes, où l'on ne décida rien. Enfin, après bien des délibérations, on annonça au prince qu'il pourrait en sûreté de conscience avoir deux femmes, en vertu de quelques exemples consacrés dans les livres saints, et d'une dispense de la loi, qui ne lui coûterait que cent mille écus.

Génistan partit lui-même pour la Chine, et revit Lively plus aimable que jamais. Il l'obtint de son père, et revint avec elle au Japon. Polychresta ne fut point jalouse de son empressement pour sa rivale, et le prince fut si touché de sa modération, qu'elle devint dès ce moment son unique confidente. Il eut d'elle un grand nombre d'enfants, qui tous vinrent à bien. Il n'en fut pas de même de Lively : elle n'en put amener que deux à sept mois.

Vérité demeura à la cour pendant plusieurs années; mais lorsque la mort de Zambador eut transmis le sceptre entre les mains de son fils, elle se vit peu à peu négligée, importune, regardée de mauvais œil, et elle se retira, emmenant avec elle un fils que le prince avait eu de Polychresta, et une fille que Lively lui avait donnée.

Trocilla fut entièrement oubliée et Génistan, partageant son temps entre les affaires et les plaisirs, jouissait du vrai bonheur d'un souverain, de celui qu'il procurait à ses sujets, lorsqu'il survint une aventure qui surprit étrangement la cour et la nation.

Ici la sultane ordonna au premier émir de continuer; mais l'émir ayant toussé deux fois avant de commencer, Mirzoza comprit que le sultan venait d'entrer. « Assez, » dit-elle; et l'assemblée se retira.

SEPTIÈME SOIRÉE.

LE PREMIER ÉMIR.

Un jour on avertit le sultan Génistan qu'une troupe de jeunes gens des deux sexes, qui portaient des ailes blanches sur le dos, demandaient à lui être présentés. Ils étaient au nombre de cinquante-deux, et ils avaient à leur tête une espèce de député. On introduisit cet homme dans la salle du trône, avec son escorte ailée. Ils firent tous à l'empereur une profonde révérence, le député en portant la main à son turban, les enfants en s'inclinant et trémoussant des ailes, et le député, prenant la parole, dit :

« Très-invincible sultan, vous souvient-il des jours où, persécuté par un mauvais génie, vous traversâtes d'un vol rapide des contrées immenses, arrivâtes dans la Chine sous la forme d'un pigeon, et daignâtes vous abattre sur le temple de la guenon couleur de feu, où vous trouvâtes des volières dignes d'un oiseau de votre importance? Vous voyez, très-prolifique seigneur, dans cette brillante jeunesse les fruits de vos amours et les meeveilleux effets de votre ramage. Les ailes blanches dont leurs épaules sont décorées ne peuvent vous laisser de doute sur leur sublime origine, et ils viennent réclamer à votre cour le rang qui leur est dû. »

Génistan écouta la harangue du député avec attention. Ser entrailles s'émurent, et il reconnut ses enfants. Pour leur donner quelque ressemblance avec ceux de Polychresta, il leur fit aussitôt couper les ailes. « Qu'on me montre, dit-il ensuite, celui dont la princesse Lively fut mère.

— Prince, lui répondit le député, c'est le seul qui manque ; et votre famille serait complète, si la fée Coribella, ou dans la langue du pays, Turbulente, marraine de celui que vous demandez, ne l'avait enlevé dans un tourbillon de lumière, comme vous en fûtes vous-même le témoin oculaire, lorsque le grand Kinkinka le secouant par une aile, était sur le point de lui ôter la vie. »

Le prince fut mécontent de ce qu'on avait laissé un de ses enfants en si mauvaises mains. « Ah! prince, ajouta le député,

la fée l'a rendu tout joli; il a des mutineries tout à fait amusantes. Il veut tout ce qu'il voit; il crie à désespérer ses gouvernantes, jusqu'à ce qu'il soit satisfait; il casse, il brise, il mord, il égratigne; la fée a défendu qu'on le contredît sur quoi que ce soit. »

Ici le député se mit à sourire.

« De quoi souriez-vous? lui dit le prince.

— D'une de ses espiègleries.

— Quelle est-elle?

— Un soir, qu'on était sur le point de servir, il lui prit en fantaisie de pisser dans les plats; et on le laissa faire. Le moment suivant, il voulut que sa marraine lui montrât son derrière, et il fallut le contenter. Il ne s'en tint pas là... »

LA SULTANE.

Le moment suivant, il voulut qu'elle le montrât à tout le monde.

LE PREMIER ÉMIR.

C'est ce que le député ajouta. « Allez, vieux fou, lui repartit le prince; vous ne savez ce que vous dites. Cet enfant est menacé de n'être qu'un écervelé, et d'en avoir l'obligation à sa marraine. Il vaudrait encore mieux qu'il fût chez sa grand'-mère. Je vous ordonne, sur votre longue barbe, que je vous ferai couper jusqu'au vif, de le retenir la première fois que Coribella l'enverra chez nos vierges, qui achèveraient de le gâter. »

Cela dit, l'audience finit; le député fut congédié et les enfants distribués en différents appartements du palais. Mais à peine Lively fut-elle instruite de leur arrivée et de l'absence de son fils, qu'elle en poussa des cris à tourner la tête à tous ceux qui l'approchaient. Il fallut du temps pour l'apaiser; et l'on n'y réussit que par l'espérance qu'on lui donna qu'il reviendrait. Dès ce jour, le prince ajouta aux soins de l'empire et aux devoirs d'époux ceux de père.

Lorsqu'il sortait du conseil, la tête remplie des affaires d'État, il allait chercher de la dissipation chez Lively. Il paraissait à peine, qu'elle était dans ses bras. Sa conversation légère et badine l'amusait beaucoup. Son enjouement et ses caresses lui dérobaient des journées entières, et lui faisaient oublier l'univers. Il ne s'en séparait jamais qu'à regret. Il prenait auprès

d'elle des dispositions à la bienfaisance ; et l'on peut dire qu'elle avait fait accorder un grand nombre de grâces, sans en avoir peut-être sollicité aucune. Pour Polychresta, c'était à ses yeux une femme très-respectable, qui l'ennuyait souvent, et qu'il voyait plus volontiers dans son conseil que dans ses petits appartements. Avait-il quelque affaire importante à terminer, il allait puiser chez elle les lumières, la sagesse, la force, qui lui manquaient. Elle prévoyait tout. Elle envisageait tous les sens d'une action ; et l'on convient qu'elle faisait autant au moins pour la gloire du prince, que Lively pour ses plaisirs. Elle ne cessa jamais d'aimer son époux, et de lui marquer sa tendresse par des attentions délicates.

Lively fut un peu soupçonnée d'infidélité ; elle exigeait de Génistan des complaisances excessives ; elle se livrait au plaisir avec emportement ; elle avait les passions violentes ; elle imaginait et prétendait que tout se prêtât à ses imaginations ; il fallait presque toujours la deviner. Elle disait un jour que les dieux auraient pu se dispenser de donner aux hommes les organes de la parole, s'ils avaient eu un peu de pénétration et beaucoup d'amour ; qu'on se serait compris à merveille sans mot dire, au lieu qu'on parle quelquefois des heures entières sans s'entendre ; qu'il n'y eût eu que le langage des actions, qui est rarement équivoque ; qu'on eût jugé du caractère par les procédés, et des procédés par le caractère ; de manière que personne n'eût raisonné mal à propos. Quand ses idées étaient justes, elles étaient admirables, parce qu'elles réunissaient au mérite de la justesse celui de la singularité. Sa pétulance ne l'empêchait pas d'apercevoir : elle n'était pas incapable de réflexion. Elle avait de la promptitude et du sens. L'opposition la plus légère la révoltait. Elle se conduisait précisément comme si tout eût été fait pour elle. Elle chicanait quelquefois le prince sur les moments qu'il accordait aux affaires, et ne pouvait lui passer ceux qu'il donnait à Polychresta. Elle lui demandait à quoi il s'occupait avec son insipide ; combien il avait bâillé de fois à ses côtés ; si elle lui répétait les mathématiques.

« Cette femme est de très-bon conseil, lui répondait le prince ! et il serait à souhaiter, pour le bien de mes sujets, que je la visse plus souvent.

— Vous verrez, ajoutait Lively, que c'est par vénération pour

ses qualités que vous lui faites régulièrement des enfants tous les neuf mois.

— Non, lui répliquait Génistan; mais c'est pour la tranquillité de l'État. Vous ne conduisez rien à terme; il faut bien que Polychresta répare vos fautes ou les miennes. »

A ces propos, Lively éclatait de rire, et se mettait à contrefaire Polychresta. Elle demandait à Génistan quel air elle avait quand on la caressait. « Ah! prince, ajoutait-elle, ou je n'y entends rien, ou votre grave statue doit être une fort sotte jouissance.

— Encore un coup, lui répliquait le prince, je vous dis que je ne songe avec elle qu'au bien de l'État.

— Et avec moi, reprenait Lively, à quoi songez-vous?

— A vous-même et à mes plaisirs. »

A ces questions, elle en ajoutait de plus embarrassantes. Le prince y satisfaisait de son mieux; mais un moyen de s'en tirer qui lui réussissait toujours, c'était de lui proposer de nouveaux plaisirs. On le prenait au mot, et les querelles finissaient. Elle avait des talents qu'elle avait acquis presque sans étude. Elle apprenait avec une grande facilité, mais elle ne retenait presque rien. Il faut avouer que si les femmes aimables sont rares, elles sont aussi bien difficiles à captiver. La légèreté était la seule chose qu'on pût reprocher à Lively. Le prince en devint jaloux, et la pria de fermer son appartement.

LA SULTANE.

La gêner, c'était travailler sûrement à lui déplaire.

LE PREMIER ÉMIR.

Aussi ai-je lu, dans des mémoires secrets, qu'un frère très-aimable de Génistan négligeait les défenses de l'empereur, trompait la vigilance des eunuques, se glissait chez Lively et se chargeait d'égayer sa retraite. Il fallait qu'il en fût éperdument amoureux, car il ne risquait rien moins que la vie dans ce commerce, qu'heureusement pour lui, le prince ignora.

LA SULTANE.

Tant qu'il fut aimé.

LE PREMIER ÉMIR.

Il est vrai que, quand elle ne s'en soucia plus...

LA SULTANE.

C'est-à-dire, au bout d'un mois.

LE PREMIER ÉMIR.

Elle révéla tout au sultan.

LA SULTANE.

Tout, émir, tout! Vos mémoires sont infidèles. Soyez sûr que la confidence de Lively n'alla que jusqu'où les femmes la poussent ordinairement, et que Génistan devina le reste.

LE PREMIER ÉMIR.

Il entra dans une colère terrible contre son frère; il donna des ordres pour qu'il fût arrêté; mais son frère, prévenu, échappa au ressentiment de l'empereur par une prompte retraite.

LA SULTANE.

Second émir, continuez.

LE SECOND ÉMIR.

Ce fut alors que le député ramena à la cour l'enfant que le prince avait eu de Lively, et qui avait passé ses premières années chez la fée, sa marraine, Coribella. C'était bien le plus méchant enfant qui eût jamais désespéré ses parents. Génistan son père ne s'était point trompé sur l'éducation qu'il avait reçue. On n'épargna rien pour le corriger; mais le pli était pris, et l'on n'en vint point à bout. Il avait à peine dix-huit ans, qu'il s'échappa de la cour de l'empereur, et se mit à parcourir les royaumes, laissant partout des traces de son extravagance. Il finit malheureusement. C'était la bravoure même. Au sortir d'un souper, où la débauche avait été poussée à l'excès, deux jeunes seigneurs se prirent de querelle. Il se mêla de leur différend, plus que ces écervelés ne le désiraient, se trouva dans la nécessité de se battre contre ceux entre lesquels il s'était constitué médiateur, et reçut deux coups d'épée dont il mourut.

LA SULTANE.

A vous, madame première.

LA PREMIÈRE FEMME.

De deux sœurs qu'il avait, l'une fut mariée au génie Rolcan, ce qui signifie, dans la langue du pays, Fanfaron. Quant aux autres enfants issus du temple de la guenon couleur de feu, on eut beau leur couper les ailes, les plumes leur revinrent toujours. On n'a jamais rien vu, et on ne verra jamais rien de si joli. Les mâles se tournèrent tous du côté des arts, et rempli-

rent le Japon d'hommes excellents en tout genre. Leurs neveux furent poëtes, peintres, musiciens, sculpteurs, architectes. Les filles étaient si aimables que leurs époux les prirent sans dot.

LA SULTANE.

Alors on croyait apparemment qu'il fallait d'un côté une grande fortune pour compenser un grand mérite. Le temps en est bien loin. A vous, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Ce fut un des fils de Polychresta qui succéda à l'empire. Ses frères devinrent de grands orateurs, de profonds politiques, de savants géomètres, d'habiles astronomes, et suivirent, du consentement de leurs parents, leur goût naturel, car les talents alors ne dégradaient point au Japon.

LA SULTANE.

Continuez, madame seconde.

LA SECONDE FEMME.

Divine fut l'autre fille de Lively. Génistan l'avait eue de cette aimable et singulière princesse, dans l'âge de maturité. Elle rassemblait tant de qualités, que les fées en devinrent jalouses. Elles ne purent souffrir qu'une mortelle les égalât. Elles lui envoyèrent les pâles couleurs, dont elle mourut avant qu'on eût trouvé quelqu'un digne d'être son médecin.

LA SULTANE.

Continuez, premier émir.

LE PREMIER ÉMIR.

Il y eut aussi, dans la famille, des héros. L'histoire du Japon parle d'un dont la mémoire est encore en vénération, et dont on voit le portrait sur les tabatières, les écrans, les paravents, toutes les fois que la nation est mécontente du prince régnant : c'est ainsi qu'elle se permet de s'en plaindre. Il reconquit le trône usurpé sur ses ancêtres. La race ne tarda pas à s'éteindre; tout dégénéra, et l'on sait à peine aujourd'hui en quel temps Génistan et Polychresta ont régné. Il ne reste d'eux qu'une tradition contestée. On parle de leur âge, comme nous parlons de l'âge d'or. Il passe pour le temps des fables.

LA SULTANE.

Je ne suis pas mécontente de votre conte; je ne crois pas

avoir eu depuis longtemps un sommeil aussi facile, aussi doux, aussi long. Je vous en suis infiniment obligée.

Elle ajouta un petit mot agréable pour sa chatouilleuse, et les renvoya.

En entrant chez elle, la première de ses femmes trouva une superbe cassolette du Japon.

La seconde, deux bracelets, sur l'un desquels étaient les portraits du sultan et de la sultane.

La chatouilleuse, plusieurs pièces d'étoffe d'un goût excellent.

Le lendemain matin, elle envoya au premier émir un cimeterre magnifique, avec un turban qu'elle avait travaillé de ses mains.

La récompense du second fut une esclave d'une rare beauté, sur laquelle la sultane avait remarqué que cet émir attachait souvent ses regards.

QU'EN PENSEZ-VOUS?

CONTE

Ce conte philosophique nous paraît être de la même époque que les *Bijoux indiscrets*, l'*Oiseau blanc* et la *Promenade du sceptique*. L'allégorie est un procédé à l'usage surtout des philosophes encore timides. Mais ce conte est-il bien de Diderot? Nous avons déjà (tome II, page 524, note) dit que Rousseau l'avait un jour, en 1751, récité dans la société de Mme d'Épinay, comme une improvisation de son cru, et que l'éditeur de 1865 des *Mémoires* de cette dame, M. Paul Boiteau, avait été frappé de la dissemblance que présentait cette improvisation avec la manière habituelle de Rousseau. La différence est en effet sensible; mais ce qui l'est plus encore, c'est le désaccord qui existe, dans la conversation rapportée, entre la suite du conte et le conte lui-même. La conclusion de la conversation est, en effet, de la part de Rousseau, une profession de foi religieuse très-explicite, et dans laquelle il insiste sur la nécessité de croire aux peines et aux récompenses dans l'autre monde, croyance qui est « une inconséquence, si l'on veut, mais une inconséquence nécessaire à notre bonheur. » C'est même cette chute inattendue qui nous a fait soupçonner une confusion dans les souvenirs de Mme d'Épinay. Si peu sûr de lui-même que fût Rousseau, il n'aurait pas été assez troublé pour se contredire ainsi à dix minutes de distance, et il ne l'aurait pas été non plus assez pour donner comme de lui et comme une improvisation, lui qui ne sut jamais improviser, un conte qu'il tenait, sans aucun doute, de son ami. Il faut donc, pour faire preuve de bon vouloir ou plutôt de parfaite impartialité, supposer que Mme d'Épinay, en retrouvant dans ses papiers le conte écrit sur sa demande par Rousseau, ne s'est pas rappelé toutes les circonstances de la scène. Il est probable que Rousseau aura dit avant de commencer: « Voici l'opinion de mon ami Diderot, » et après avoir fini : « Maintenant, voici la mienne : mon ami ne croit pas à la persistance du courroux de

la Divinité après la mort du pécheur; moi je pense qu'il est bon de compter sur des peines ou sur des récompenses dans l'autre vie, quand même cette croyance serait une inconséquence. »

Le conte a paru dans l'édition Brière, de 1821, des *Œuvres* de Diderot[1]. Il n'est dans les *Mémoires* de Mme d'Épinay que depuis 1865. Ceci n'est point un argument, c'est une simple constatation bibliographique. Mais Rousseau, qui parle avec assez de détails de l'époque de sa vie où il fréquentait chez Mme d'Épinay, ne dit rien de cette faculté de conteur léger qu'on ne lui connaissait pas, et qui ne se serait manifestée que cette seule fois. Il n'a pas non plus recueilli le conte dans ses œuvres, quoiqu'il ne puisse, comme Diderot, être taxé d'indifférence à l'égard de la moindre de ses productions. Nous nous croyons donc autorisé à conclure que c'était sans doute là un de ces morceaux que Diderot lui avait fournis « pour donner à ses écrits un ton dur et un air noir, » et dont il a eu peur de se servir autrement que dans une conversation sans conséquence.

Un jour, un homme se trouva jeté sur le rivage d'une terre étrangère. Elle était habitée d'hommes et de femmes de toutes figures et de tout âge. Après avoir porté ses regards sur les différents objets qui le frappaient, il chercha dans la foule du peuple qui l'environnait[2], quelqu'un qui pût l'instruire des lois et des coutumes; car le lieu lui plaisait, et il désirait de s'y fixer. Il vit trois vieillards à longue barbe qui causaient à l'écart. Il les aborda. « Voulez-vous bien, messieurs, leur dit-il, m'apprendre où je suis, et à qui appartiennent ces contrées? Si les mœurs des habitants répondent à la sagesse et à l'ordre que je remarque dans la culture de vos terres, vous êtes gouvernés par le meilleur et le plus grand des princes.

— Rien n'est si aisé que de satisfaire votre curiosité, répondit

1. Par un oubli dont M. Brière n'a pu nous rendre compte, il n'est pas fait mention de ce morceau dans la table chronologique où sont indiqués par deux étoiles les ouvrages de Diderot imprimés pour la première fois dans son édition. Cela pourrait faire supposer que c'est le collaborateur de M. Brière, M. Walferdin, qui l'a reproduit d'après un manuscrit un peu différent d'ailleurs de celui des *Mémoires* de Mme d'Épinay qui se trouvaient alors entre les mains de A.-A. Barbier.

2. *Qui l'environnait* manque dans la rédaction de Rousseau.

l'un des vieillards à l'étranger. Vous êtes dans les États du génie bienfaisant qui habite la rive opposée, vous avez été jeté sur celle-ci malgré vous et par son ordre; il a la manie de faire des heureux, et c'est dans cette vue qu'il fait faire naufrage aux étrangers. Ceux qui ne se noient pas, il les prend sous sa protection et il les enferme pendant un certain temps dans ce pays que vous admirez avec raison. Ces messieurs et moi nous sommes ses ministres, chargés par lui d'instruire ses sujets de ses volontés, de faire observer les lois qu'il prescrit, et de promettre peine ou récompense.

— Mais, messieurs, puisque ce pays est[1] beau, pourquoi ne s'y tient-il pas au milieu de ses protégés et qu'a-t-il à faire de l'autre côté?

— Ce que nous avançons pour lui, répondit le vieillard, le dispense de se montrer, parce que[2] nous sommes inspirés par lui-même... Mais il faut vous instruire des conditions[3] prescrites par le génie pour vivre heureux dans ses États...

— Des conditions? reprit l'étranger; ne m'avez-vous pas dit que j'étais ici par la volonté du génie, et qu'il ne dépendait pas de moi de n'y pas être?

— Il est vrai, répondit le vieillard.

— Il est donc absurde de m'imposer[4] des conditions, répliqua l'étranger, puisque je ne suis pas libre de les accepter ou de les refuser...

— Vous n'êtes pas libre? reprit le vieillard; quel blasphème! hâtez-vous de perdre cette erreur...

— Laissez-le dire, ajouta tout bas son camarade, et gardez-vous de croire à la liberté, car vous offenseriez la grande bonté du génie...

— Au surplus, monsieur, continua le premier, d'un air modeste et caressant, avant d'aller plus loin, vous saurez qu'on m'appelle monseigneur; ainsi l'a ordonné le génie bienfaisant qui m'a établi pour faire exécuter ses ordres. Il n'y a dans toute la contrée qu'un seul homme au-dessus de nous trois[5]: c'est pour

1. La rédaction de Rousseau intercale ici le mot *si*.
2. Ce mot manque dans la rédaction de Rousseau.
3. La fin de cette phrase manque dans Rousseau.
4. Rousseau met ici *instruire*.
5. La fin de cet alinéa manque dans Rousseau.

cela que le souverain génie l'a nommé le serviteur des serviteurs ; car le souverain génie est rempli d'équité et de prudence, et n'erre jamais dans ses jugements. »

L'étranger ne savait que penser, en voyant des hommes de sens, à en juger par leur maintien, leur âge et les honneurs qu'on leur rendait, débiter de sang-froid de pareilles extravagances.

Comme ils causaient, ils entendirent un grand bruit mêlé de cris, les uns de douleur, les autres de joie. L'étranger, toujours aussi curieux qu'étonné, en demanda le sujet : « C'est, reprit le troisième vieillard, qu'il arrive de temps en temps que le génie, pour éprouver la patience de ses sujets et leur confiance en lui, permet qu'ils soient assommés en confessant sa bonté, sa clémence et sa justice. Ce sont ses favoris à qui cet honneur est réservé. Ce n'est pas que tous ses sujets ne soient également obligés de le croire parfait, car ils s'y sont engagés par serment[1] durant leur premier sommeil.

— Comment, monseigneur, on jure en dormant dans votre pays? s'écria l'étranger.

— C'est la règle, répondit le vieillard, et vous-même vous en avez fait autant, lorsque vous avez été jeté sur ce bord.

— Moi, j'ai fait serment? continua l'étranger ; je veux mourir si j'en sais quelque chose.

— Vous n'en êtes pas moins lié, reprit le ministre, et voici comment s'est passée cette cérémonie, sans laquelle vous ne pouviez être regardé comme un citoyen de cette île[2]. Dès qu'on vient nous avertir qu'un étranger est arrivé dans notre contrée, nous allons le recevoir ; ensuite l'on prend au hasard deux citoyens qui sont toujours censés connaître à fond nos lois, nos mœurs et nos usages. On les fait tenir debout de chaque côté de l'étranger. Tandis qu'il est couché à terre et qu'il dort, on le questionne, on l'instruit des conditions nécessaires pour être admis citoyen de l'île. Et les deux répondants prononcent pour lui le serment par lequel il s'engage à se conformer toute sa vie à la croyance et aux lois du pays.

— Vous vous moquez de moi, répliqua l'étranger en colère. A quoi, s'il vous plaît, a-t-on prétendu m'engager?

1. *Par serment* n'est pas dans Rousseau.
2. *Comme citoyen de l'île* (Rousseau).

— Mais, lui dit le vieillard, entre autres[1], à croire que le génie a trois têtes, et qu'un seul esprit anime ces trois têtes; qu'il est plein de justice et de bonté, car il aime ses sujets et ne les rend jamais malheureux que pour leur bien, ou par leur faute, ou par celles des autres; que son cœur est fermé aux passions; que la colère qu'il marque n'en est pas; que la peine qu'il ressent n'en est pas; que le plaisir qu'il montre[2] n'en est pas, parce que son âme est dans un tel degré de perfection qu'elle ne peut être ébranlée qu'en apparence et par manière de parler. Le reste de vos obligations est contenu en abrégé dans les douze volumes in-folio que voici, et que vous apprendrez par cœur à votre loisir; mais il faut savoir que si vous en interprétez de travers un seul mot, vous êtes perdu sans miséricorde. »

Le sérieux avec lequel on lui débitait ces absurdités, lui fit croire un moment le cerveau de ces vieillards ou bien le sien altéré; il les quitta, parcourut la ville, et reçut les mêmes instructions de différentes personnes.

L'impossibilité de sortir de cette île lui fit prendre la résolution d'agir à peu près comme les autres, quoique au fond il ne pût se résoudre à croire un mot de tout ce qu'on lui avait dit de croire. Un jour qu'il était fatigué d'une longue course, il s'assit sur une planche[3] au bord du rivage, et se laissa aller à ses rêveries[4]. Il ne s'aperçut qu'elle l'avait insensiblement transporté au bord de la rive opposée, que lorsqu'il y fut arrivé.

« Ah! parbleu, dit-il, je verrai donc enfin ce génie bizarre, » et il se mit en devoir de le chercher. Après avoir parcouru tous les coins de l'île, il le trouva à la fin, ou bien il ne le trouva pas; car il faut convenir que, malgré mes profondes connaissances dans l'histoire des voyages, je ne pourrais rien dire de positif là-dessus. Mais s'il le trouva, il lui dit sans doute :

1. Rousseau ajoute : *choses*.
2. Rousseau ajoute : *en apparence*, qui revient deux lignes plus loin.
3. Rousseau met : *sur une petite barque*.
4. Ici Rousseau plus complet met : « et se laissant aller à ses rêveries il disait : « C'est un conte que tout cela, il n'y a pas de rive de l'autre côté; cet immense « amas d'eau touche au ciel : je le vois. » Tout en voyant et en rêvant il s'endormit; ettandis qu'il dormait, un vent frais s'éleva, agita l'eau de la barque et le transporta insensiblement au bord de la rive opposée. Il ne se réveilla que lorsqu'il y fut arrivé. Ah! parbleu, etc. »

« Monsieur le génie, si vous saviez ce que l'on dit de vous de l'autre côté, je crois que vous en ririez de bon cœur. Au surplus, ce n'est pas ma faute si je n'ai pas voulu croire un mot de tout ce que vous prétendez avoir fait pour moi, et si j'ai été même jusqu'à douter de votre existence ; on m'a conté tout cela d'une façon si ridicule, qu'il n'y avait en vérité pas moyen d'y ajouter foi. »

Le génie aura souri vraisemblablement de la franchise de l'étranger, et lui aura dit d'un ton majestueux et moqueur : « Il m'importe[1] fort peu, mon ami, que vous et vos pareils croyiez ou niiez mon existence. Tranquillisez-vous, au reste. Ce n'est ni pour votre bien ni pour votre mal que vous avez habité et parcouru ces contrées. Lorsqu'on se trouve une fois dans le chemin où vous étiez, c'est une nécessité d'entrer dans ce pays-là, parce que le chemin ne mène point ailleurs. Par la même nécessité, le courant de l'eau vous a mené ici ; j'aurais sur tout cela, aura-t-il ajouté, beaucoup de très-belles choses à vous dire ; mais vous croyez bien, mon enfant, que j'ai autre chose à faire qu'à instruire un polisson comme vous. Allez vous établir dans quelque coin, et laissez-moi en repos jusqu'à ce que le temps et la nécessité disposent encore de vous. Bonsoir. »

L'étranger, en se retirant, aura dit en lui-même : « Je savais bien que s'il y avait un génie sur cette rive, il était bon et indulgent, et que nous n'aurions rien à démêler ensemble. Dans tous les cas, il n'est rien de tel pour ne pas se tromper, que d'être toujours sincère avec soi-même. »

Qu'en pensez-vous[2] *?*

1. Rousseau met : *il importe.*
2. Ces derniers mots manquent dans Rousseau.

LA MARQUISE DE CLAYE

ET

SAINT-ALBAN[1]

LA MARQUISE DE CLAYE, LE COMTE DE SAINT-ALBAN.

La marquise est dans sa chambre à travailler; elle voit entrer Saint-Alban d'un air rêveur.

LA MARQUISE.

Ah! vous voilà, Saint-Alban! Où sont donc mes gens? Il n'y a là personne pour annoncer?

SAINT-ALBAN.

Non, madame.

LA MARQUISE, en souriant.

Il faut qu'il vous soit arrivé quelque grand malheur; car, Dieu merci, je ne vous vois plus que lorsque vous êtes chagrin.

SAINT-ALBAN, lui baisant la main.

Ah! madame!

LA MARQUISE.

Eh bien, qu'est-ce que c'est? vous avez l'air soucieux. (Saint-Alban soupire et se tait.) Mais parlez donc, Saint-Alban, vous m'inquiétez. (Elle quitte son ouvrage.)

SAINT-ALBAN.

Que vous dirai-je, madame?

LA MARQUISE.

Tout ce que vous avez dans l'âme. (Il se promène; la marquise se lève et le suit.) Ne suis-je plus votre amie? (Il fait un geste de tête pour

1. Ce dialogue et les deux suivants, ont paru pour la première fois sans date et sans indication d'origine dans l'édition donnée par Belin, en 1818, des *OEuvres* de Diderot. Le fait de la représentation des *Philosophes,* indiqué dans le second, *Cinq-Mars et Derville,* nous donne la date de celui-ci, 1760, et nous permet d'attribuer sinon la même, dans tous les cas une date fort rapprochée, aux deux autres.

marquer sa reconnaissance.) Ne vous ai-je pas toujours regardé comme mon enfant? (Vivement.) Ah çà, parlez donc.

SAINT-ALBAN.

Madame... Adieu.

LA MARQUISE.

Eh! mais, où allez-vous donc?

SAINT-ALBAN.

Me noyer.

LA MARQUISE.

Vous noyer! C'est un parti bien violent : dites-m'en au moins la raison.

SAINT-ALBAN.

Ah! elle est toute simple : la vie m'est insupportable; je ne peux plus y tenir.

LA MARQUISE, en riant.

A qui le dites-vous? Je sais vraiment bien qu'il est cruel de vivre; quand vous aurez mon expérience, vous en serez bien autrement dégoûté.

SAINT-ALBAN.

Ah! je défie...

LA MARQUISE.

Pas un moment de tranquillité!

SAINT-ALBAN.

Des maîtresses froides...

LA MARQUISE.

Ou infidèles, n'est-ce pas?

SAINT-ALBAN.

Des amis sans foi.

LA MARQUISE.

Point de bonheur durable.

SAINT-ALBAN.

Nulle indulgence pour la jeunesse.

LA MARQUISE.

Point de crédit sans nom.

SAINT-ALBAN.

Ou sans argent.

LA MARQUISE.

Le mérite perpétuellement bafoué.

SAINT-ALBAN.

Du matin au soir la sottise encensée.

LA MARQUISE.

En bonne foi, cela peut-il se supporter?

SAINT-ALBAN.

Je ne comprends pas ce que l'on fait dans ce monde, ni comment on peut y rester.

LA MARQUISE.

Il faut être insensé pour aimer la vie; il y a longtemps que je le pense. Mais, heureusement pour vous, vous aurez bientôt l'espérance d'en sortir, votre santé est si délabrée.

SAINT-ALBAN, avec dépit.

Eh! de par tous les diables, elle est parfaitement rétablie.

LA MARQUISE.

Quoi, tous ces maux que je vous ai vus...

SAINT-ALBAN, d'un air d'impatience.

Sont totalement détruits. Je dors à merveille, j'ai le meilleur appétit du monde, et rien ne m'incommode; je suis même très-robuste à présent.

LA MARQUISE, d'un air de compassion.

Je vous plains. Il est vrai que votre visage annonce la santé. Votre mère doit être bien satisfaite de vous voir aussi bien; car vous êtes son idole.

SAINT-ALBAN, avec transport.

Ah! c'est la plus digne femme...

LA MARQUISE.

Un peu capricieuse, n'est-ce pas?

SAINT-ALBAN.

Mais non, pas trop. Elle a de l'humeur, j'en conviens; mais c'est toujours quelque motif d'intérêt pour ma sœur ou pour moi qui lui en donne. Eh! quel est l'enfant assez dénaturé pour ne pas chérir l'effet d'un tel motif, quel qu'il soit?

LA MARQUISE.

Vous avez beau dire, le commerce d'une mère qui contredit sans cesse, eût-elle les meilleures intentions du monde, doit à la fin devenir insupportable.

SAINT-ALBAN.

Mais, madame, elle ne contredit jamais; au contraire, elle a plus d'égards, plus de crainte de nous faire de la peine... Je vous jure que c'est une femme unique. Si elle nous présente avec force nos devoirs, c'est toujours en nous consultant qu'elle nous les rappelle. Enfin elle s'y prend de manière qu'on a mille fois plus de plaisir à lui sacrifier ses désirs qu'à les satisfaire. Je l'ai éprouvé vingt fois.

LA MARQUISE.

Vous me comblez de joie, car je craignais que sa tendresse ne fût mal entendue et ne vous rendît malheureux.

SAINT-ALBAN.

Ah! madame, mon seul tourment à cet égard est de ne pas assez mériter ses bontés. Je donnerais ma vie pour qu'elle fût heureuse. (Il reprend l'air soucieux.) Mais, hélas!... il ne manquait à mon sort qu'une mère adorable.

LA MARQUISE.

On peut, à la rigueur, se consoler de ce malheur-là.

SAINT-ALBAN.

Non, madame, car sa santé s'affaiblit... son âge... elle avance en âge... Quelle perte pour nous, lorsqu'elle ne sera plus! cette perspective est à désoler... Il n'y a que ma sœur au monde qui puisse la remplacer.

LA MARQUISE.

Oui, elle est aimable, votre sœur.

SAINT-ALBAN.

Si elle est aimable! elle joint à toutes les vertus de ma mère les agréments de la jeunesse. Voilà tout ce que je puis vous en dire... cependant...

LA MARQUISE.

Quoi?

SAINT-ALBAN.

On ne jouit de rien de tout cela.

LA MARQUISE.

D'où vient?

SAINT-ALBAN.

C'est qu'elle est mariée; c'est qu'elle aime son mari; c'est que ce mari l'adore; c'est qu'elle ne donne à son frère que les moments perdus pour le mari... Pour surcroît de malheur, ce mari va dans sa terre pour un an, et ma sœur a la manie de l'y suivre.

LA MARQUISE.

Mais si elle est heureuse avec lui?

SAINT-ALBAN.

Je ne veux pas, madame, qu'elle soit heureuse de cette façon-là; et d'ailleurs je vois le chagrin qu'elle a de se séparer de ma mère et de moi... Mais on ne vit que de contradiction et de traverses... Cette jolie maison de campagne que vous savez que ma mère m'a donnée...

LA MARQUISE.

Eh bien?

SAINT-ALBAN.

Je l'ai fait arranger délicieusement. C'est un chef-d'œuvre.

LA MARQUISE.

Je l'ai ouï dire.

SAINT-ALBAN.

Je me faisais un délice de l'habiter. Mais point. Je ne puis y aller que je ne sois accablé de tous les oisifs d'alentour, qui viennent m'assassiner d'éloges ou de critiques.

LA MARQUISE.

C'est un inconvénient; mais vous y avez, ce me semble, un voisinage agréable qui peut vous en dédommager. La maison de Bélincourt...

SAINT-ALBAN.

Serait la seule qui me convînt. Mais elle est trop bruyante, la compagnie y est trop nombreuse, les appartements trop vastes... Le bonheur s'évapore au milieu de tout cela.

LA MARQUISE.

De sorte que vous vous plaisez plus chez vous, et que l'on vous voit peu chez Bélincourt?

SAINT-ALBAN.

Pardonnez-moi, madame; j'y vais tous les jours.

LA MARQUISE.

Qui vous y oblige?

SAINT-ALBAN.

C'est que... C'est que je ne puis m'en empêcher.

LA MARQUISE.

Ah! j'entends! vous êtes amoureux de sa fille.

SAINT-ALBAN.

Comme un fou, madame, puisqu'il faut vous le dire.

LA MARQUISE.

Et vous êtes sûrement aimé? (Saint-Alban soupire et se tait.) J'entends. Ce silence est le oui des honnêtes gens. Eh bien, j'en suis ravie. Julie est belle, riche; vous vous convenez à merveille. Vous pensez sans doute à ce mariage?

SAINT-ALBAN.

Que trop!

LA MARQUISE.

Comment que trop? Ne dites-vous pas que vous l'aimez et qu'elle ne vous hait pas?

SAINT-ALBAN.

Eh bien, madame, son père, sa mère, Julie elle-même se sont ligués tous les trois contre moi et abusent de ma passion pour m'ôter à jamais le repos. Ils mettent mon mariage à des conditions... qui me sont antipathiques et auxquelles je ne puis consentir.

LA MARQUISE.

Vous m'étonnez; lesquelles donc?

SAINT-ALBAN.

Ils prétendent, par je ne sais quel principe, que si je veux me marier, il me faut un emploi; qu'à mon âge, avec du bien et de la naissance, il est honteux de ne rien faire.

LA MARQUISE.

Mais ce principe-là est celui de tous les gens raisonnables.

SAINT-ALBAN.

Quoi! parce que je suis né avec plus d'avantage qu'un autre, il faut que je me tourmente, afin de me rendre plus malheureux que celui que le sort n'a pas aussi bien traité?

LA MARQUISE.

En quoi vous rendez-vous donc si malheureux, si en prenant un emploi convenable à votre naissance, dans lequel vous serez utile à l'État, vous épousez encore celle que vous aimez?

SAINT-ALBAN.

C'est-à-dire qu'en épousant celle que j'aime, j'épouserai en même temps la nécessité de vivre loin d'elle les deux tiers de ma vie et l'obligation de sacrifier sans cesse mon bonheur à une bienséance de convention. Je ne saurais vivre ainsi. J'aime mieux renoncer à tous les honneurs et à toutes les approbations de ce monde. Il n'en ira pas moins bien sans que je m'en mêle, et mes semblables n'en seront ni plus ni moins heureux.

LA MARQUISE.

Mais si chacun disait ainsi?...

SAINT-ALBAN.

Oh! l'on ne manquera point de gens pressés de gouverner les autres; mais pour ceux qui veulent bien l'être, pour Dieu, qu'on les laisse en paix.

LA MARQUISE.

Mais que pense Julie sur tout cela?

SAINT-ALBAN, impatienté.

Ah! on n'en sait rien. Elle est d'une nonchalance! Quelquefois je crois qu'elle pense comme moi, et dans d'autres moments elle me met au désespoir. Et... vous allez me croire fou,... figurez-vous, madame, que je ne suis heureux auprès d'elle que lorsque j'ai du chagrin.

LA MARQUISE.

Comment? cela est bien bizarre.

SAINT-ALBAN.

Cela est ainsi. Lorsqu'elle me voit soucieux, mélancolique, il n'y a rien qu'elle ne mette en œuvre pour me faire oublier ce qui cause ma tristesse; et elle y réussit aisément. Ses soins sont si délicats, si tendres, qu'ils redoublent ma passion pour elle. Mais à peine suis-je rendu à moi-même et dans mon assiette ordinaire qu'elle retombe dans sa nonchalance. Alors

l'humeur me gagne, j'ai de l'impatience, elle en rit, et dit, sans s'émouvoir, qu'avant peu je me moquerai de moi-même de concert avec elle. De bonne foi, peut-on tenir à cela?

LA MARQUISE.

Cela est fort dur en effet. A votre place je la laisserais là.

SAINT-ALBAN, vivement.

La laisser là! Ah! madame! y pensez-vous? Il faudrait que je fusse fou. Je tiens à mon amour plus qu'à ma vie.

LA MARQUISE.

Cela est bien fort.

SAINT-ALBAN.

Non, il n'y a rien de trop; vous pouvez le prendre à la lettre.

LA MARQUISE.

Mais je ne vous conçois pas. Après tout ce que vous venez de me dire, quels grands plaisirs trouvez-vous donc à cet amour?

SAINT-ALBAN.

Mille, madame, dix mille; tous les jours de nouveaux... Et puis croyez qu'on chérit bien plus cette passion pour les peines dont elle console, que pour les plaisirs qu'elle donne.

LA MARQUISE.

Cela est vrai. (Ils se rasseyent; après un moment de silence elle dit:) Et Riquemont, qu'en faites-vous?

SAINT-ALBAN.

Je ne le vois plus.

LA MARQUISE.

Et pourquoi?

SAINT-ALBAN.

Dispensez-moi, madame, de répondre en détail à cette question. Je l'avais cru mon ami depuis dix ans. Il me le disait; il me l'avait même prouvé, à ce qu'il me semblait. Ou je me suis trompé, ou il a cessé de m'aimer. Cette illusion détruite m'a causé la plus vive douleur; et sans Julie, mais surtout sans Serigni, dont les soins ne se sont jamais démentis, je ne sais ce qui m'en serait arrivé.

LA MARQUISE.

J'ignorais cela. Je suis fâchée d'avoir à changer d'opinion sur Riquemont. Y a-t-il longtemps que vous ne vous voyez plus?

SAINT-ALBAN.

Huit à dix mois, et je vous jure qu'il n'y en a pas deux que j'ai pris mon parti sur lui; encore a-t-il fallu, pour y parvenir, tous les soins et toute la tendresse de Serigni.

LA MARQUISE, souriant malignement sans le regarder.

Ce Serigni devait bien vous les continuer dans un moment où vous en avez tant de besoin, et ne pas s'en aller courir le monde.

SAINT-ALBAN, étonné.

Courir le monde? lui! il n'y a jamais pensé. Il est ici, je l'ai encore vu hier, je le verrai ce soir; je le vois tous les jours.

LA MARQUISE, le regarde en souriant.

Ah! ah! j'ai cru qu'il était loin de vous.

SAINT-ALBAN.

Je comprends, madame.

LA MARQUISE.

Vous comprenez? Eh bien, voulez-vous encore vous noyer?

SAINT-ALBAN.

Ah! madame, pour un seul dédommagement, combien de peines!

LA MARQUISE.

Comment, un seul dédommagement? Y a-t-il une peine au monde qu'on ne puisse oublier auprès d'un ami comme Serigni?... Mais voyons donc la somme de vos prétendus malheurs. Vous n'avez rien à désirer du côté de la fortune. Vous avez une maison de campagne qui vous plaît, et dont la jouissance flatte sans cesse votre goût; de votre aveu, votre santé est parfaite; votre mère est une femme adorable, qui vous aime passionnément, qui travaille sans cesse à votre bonheur et qui y réussit. Ne m'avez-vous pas dit tout cela?

SAINT-ALBAN.

Je n'en disconviens pas.

LA MARQUISE.

Votre sœur vous est chère; mais elle a un mari qui l'adore. Je sens qu'on ne tient pas à cela. Vous avez été obligé de vous détacher d'un ami ingrat. C'est un chagrin réel, et contre lequel je ne connais point de prompt remède; mais heureusement vous avez pris votre parti, et ce n'est pas apparemment pour un événement auquel vous ne pensez plus, que vous haïssez la vie. C'est donc parce que Julie est indolente, et ne veut se marier que lorsque vous aurez embrassé un état? Car voilà le grief important, n'est-ce pas? (Saint-Alban soupire et se tait.) Quoi, cela suffit-il pour vous faire oublier tout ce que vous est Julie, tout ce qu'a fait pour vous Serigni? Revenez à vous et rougissez. Voyez ces deux amis à vos côtés dans les différentes époques de votre vie. Avez-vous du chagrin? Voyez comme leur tendresse active, mais discrète, s'attache à vous consoler lorsque vous voulez l'être, et sait adroitement détourner votre âme des objets qui la flétrissent. Êtes-vous heureux; quelle satisfaction est répandue sur le visage de votre ami! On n'a qu'à le regarder, si on veut connaître votre situation... La sérénité et la vertu sont peintes sur son visage. Je ne crois pas qu'il y ait un spectacle plus doux que celui d'un homme honnête et content, et c'est le spectacle que Serigni vous offre journellement... Et vous appelez cela un seul dédommagement!

SAINT-ALBAN.

Arrêtez, madame, vous me faites en effet rougir.

LA MARQUISE.

Vous conveniez, tout à l'heure, que chaque jour vous donnait dans votre passion une satisfaction nouvelle. Citez-moi donc à présent un chagrin, une peine, qui vous autorise à vous plaindre de la vie.

SAINT-ALBAN.

Il est certain que je ne puis rien citer qui, en apparence, vaille la peine de tourmenter un homme raisonnable; mais ignorez-vous que ce sont précisément les misères répétées qui rendent la vie amère et insupportable?

LA MARQUISE.

Soit. Mais aussi pourquoi ne voulez-vous compter pour un

bonheur que les sentiments vifs? Cela est bien mal entendu. Ils coûtent toujours trop, et ne rendent que du chagrin.

SAINT-ALBAN.

Je l'ai souvent éprouvé.

LA MARQUISE.

Ou, ce qui est pis encore, ils dégoûtent des impressions douces, qui deviennent insipides à la suite d'un transport violent. Il y a mille choses agréables qui sont de tous les instants; on en jouit bien, mais on a l'ingratitude de l'oublier.

SAINT-ALBAN.

Qui sait si ce n'est pas précisément parce qu'elles n'ont aucune suite fâcheuse?

LA MARQUISE.

Cela se peut : mais un repas, une promenade par un beau temps, faite avec des gens qu'on aime et dont l'âme est riante et pure comme un beau jour... Une lecture agréable, intéressante... Une conversation douce...

SAINT-ALBAN.

Comme celle-ci, par exemple... J'avoue...

LA MARQUISE.

Une confidence faite ou reçue... Que sais-je? Si l'on veut être juste, à chaque moment on trouvera une source continuelle de satisfactions... Mieux que tout cela, une action vertueuse dont on a été témoin.

SAINT-ALBAN.

Ah! j'avoue qu'il n'y a rien qui réconcilie tant avec la vie qu'un mot honnête ou une belle action; mais il nous arrive une fois dans la vie d'en être le témoin, et tous les jours on a le spectacle des méchants sous les yeux.

LA MARQUISE.

Donnez-vous la peine de rechercher la vertu, et vous la trouverez peut-être aussi commune dans le monde que le vice; mais elle reste ignorée, parce qu'elle veut l'être, et rarement ses témoins ont-ils intérêt de la mettre au jour.

SAINT-ALBAN.

Eh bien, lorsqu'on l'aura trouvée, on aura la consolation de savoir qu'elle existe. Cela est-il comparable à la douleur de la voir presque toujours persécutée?

LA MARQUISE.

Ne mérite-t-elle pas bien qu'on vive pour la défendre? Mais il y a plus que cela : c'est que ce dégoût de la vie est faux, et n'existe que dans une tête dérangée ou mal organisée. Encore n'est-il que momentané.

SAINT-ALBAN.

Je ne sais pas cela. Il est dans la nature de naître, de s'accroître, de se multiplier, de se détruire par degrés. Pourquoi n'éprouverait-on pas le désir et le besoin de sa fin comme tous les autres?

LA MARQUISE.

Cette opération de la nature est la plus pénible de toutes. Elle est accompagnée d'angoisses et d'efforts violents qui la font redouter. Tout ce qu'on peut faire est de s'y soumettre, et non d'en hâter le moment. L'amour de la vie est dans tous les cœurs, et en cela on ne saurait trop admirer l'adresse de la nature.

SAINT-ALBAN.

Il est certain qu'elle n'avait pas d'autre moyen de conserver son ouvrage qu'en lui imprimant le désir de sa conservation.

LA MARQUISE.

Aussi a-t-elle rendu ce désir invincible. Tenez; voyez un malheureux condamné à une prison perpétuelle : du matin au soir il n'a devant les yeux que les quatre murs et ses remords. Au bout d'un mois sa vie doit lui paraître écrite autour des murailles qui l'enferment. Quelle situation! Cependant ces murs sont autour de lui, il a la faculté de mouvoir sa tête, et il ne tente pas de terminer son sort. Voilà le seul cas où il serait permis, ce semble, d'appeler la mort à son secours; et si l'on craint moins les tourments des remords que d'en voir la fin, nous en pouvons conclure que l'amour de la vie est profondément gravé dans le cœur de l'homme, et que monsieur de Saint-Alban ne se noiera pas encore aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Votre opinion peut être vraie en général; je conviens même qu'à beaucoup d'égards mon sort peut paraître doux, et moi-même je l'ai souvent trouvé tel. Je n'ai jamais cru avoir à m'en plaindre auprès de Serigni, auprès de vous, madame, auprès de ma sœur, de ma mère, auprès de Julie. Mais lorsque je suis seul et que je réfléchis sur la quantité de petites épines qui me blessent...

LA MARQUISE.

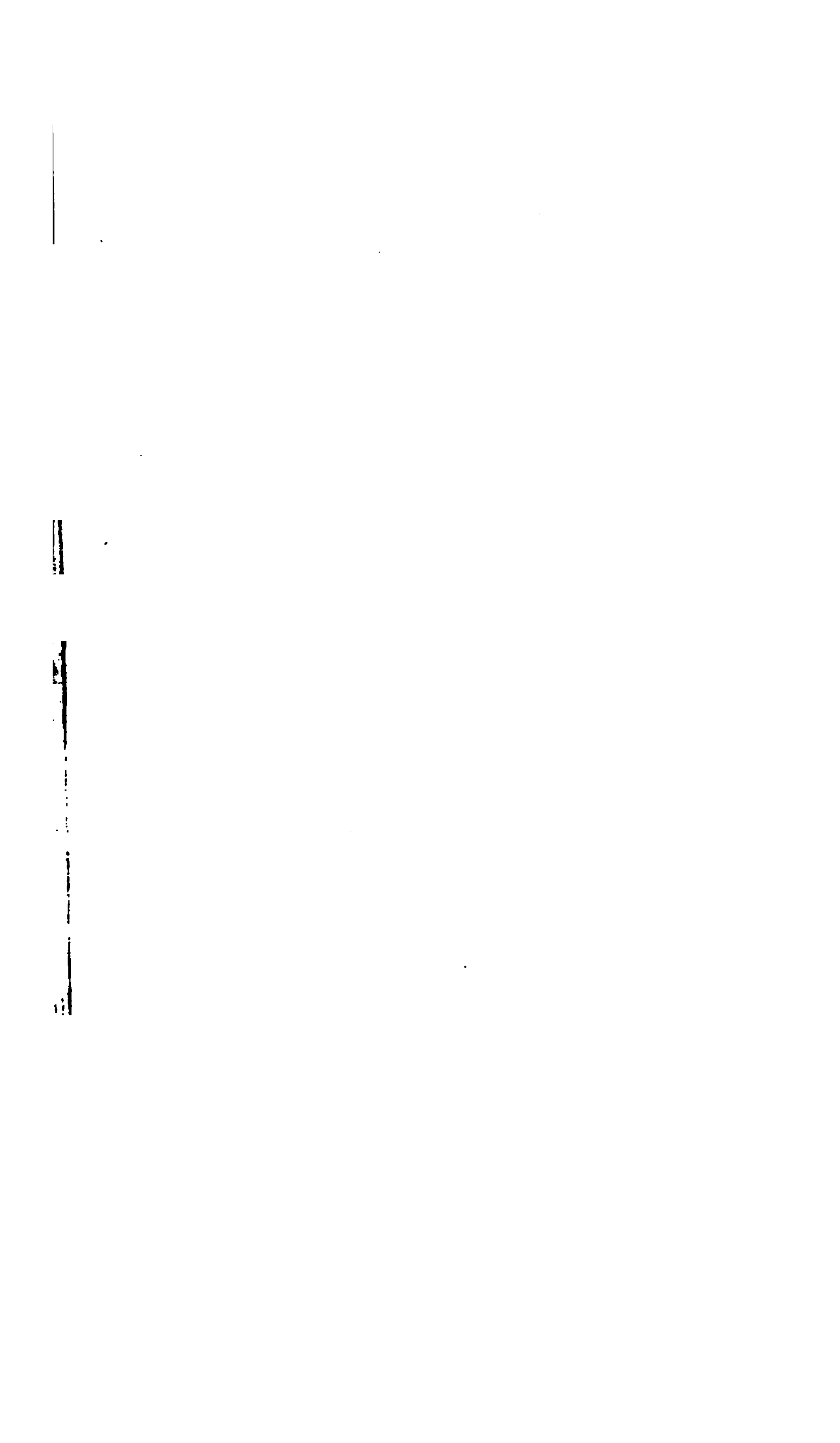
Eh! pour Dieu, restez donc auprès de votre mère, de votre sœur, de Julie, de vos amis. Occupez-vous de leur bonheur, et ne les calomniez pas comme vous le faites par des murmures injustes et déplacés. Comparez leurs peines aux vôtres. Croyez-vous qu'ils en soient exempts? Travaillez de concert à vous les adoucir réciproquement.

SAINT-ALBAN.

C'est l'espèce des miennes qui est insupportable : qu'on m'en délivre, et je serai heureux.

LA MARQUISE.

Eh! si vous n'aviez pas celles-là, n'en auriez-vous pas d'autres?



CINQMARS ET DERVILLE

CINQMARS et DERVILLE entrent ensemble dans les jardins de l'hôpital; Cinqmars marche d'un air soucieux; Derville est à côté de lui.

DERVILLE.

D'où vient donc cette retraite précipitée?

CINQMARS.

Laissez-moi.

DERVILLE.

Quitter ainsi ses amis au sortir de la table! au moment où l'on est le plus sensible au plaisir de se voir, et lorsque le chevalier, par des anecdotes charmantes, par des saillies divines, rendait cette journée la plus délicieuse que j'aie passée depuis longtemps!... (Cinqmars le regarde d'un air sombre et mêlé de pitié.) Pour moi, j'ai failli mourir de rire à sa dernière histoire.

CINQMARS.

Eh! mordieu, c'est précisément celle-là qui m'a fait fuir. Les propos, le lieu, le repas, tout m'a déplu... N'avez-vous point honte de rire comme vous avez fait?

DERVILLE.

Moi, honte! et pourquoi?

CINQMARS, se tournant vers la maison d'où ils sortent.

La maison des pauvres ainsi décorée!... ce jardin... ces allées où nous voici, me déchirent l'âme... Je ne puis plus y tenir. Sortons d'ici.

DERVILLE.

Je ne vous comprends pas. D'où vous vient cet accès de misanthropie? Je ne vous ai jamais vu comme cela. N'étions-

nous pas avec tous nos amis, chez l'homme du monde qui vous est le plus attaché, qui vous en a donné le plus de preuves? Vous étiez si gai avant le repas.

CINQMARS.

C'est que je comptais dîner chez mon ami.

DERVILLE.

Eh bien ?

CINQMARS.

Eh bien, n'avez-vous pas entendu?

DERVILLE.

Quoi?

CINQMARS, sans le regarder.

Un administrateur de l'hôpital!... Je connais la fortune de Versac. Lorsqu'il nous pria de venir dîner ici, je ne fis nulle difficulté de l'accepter, croyant qu'il nous traiterait en ami. Point du tout. J'arrive et je vois une table de quinze couverts. Que diable, cet homme croit donc que sa compagnie ne nous suffit pas! On sert, et c'est un dîner pour quarante personnes... « Mais, dites-moi, je vous prie, lui demandai-je, qu'est-ce que cela signifie? Qui nous traite ainsi? qui fait les frais de ce repas?

« — La maison, me répond-il.

« — Quoi! dis-je, ce festin, car c'en est un?...

« — Il ne me coûte rien, dit Versac, et je vous en donnerai comme celui-là tant qu'il vous plaira... » (En s'arrêtant.) A l'instant même mon âme s'est serrée; tous les plats m'ont paru couverts de la substance des pauvres, et tout ce qui nous environnait inondé de leurs larmes... et vous voulez que je rie? Morbleu! je ne pourrai de longtemps envisager cet homme.

DERVILLE.

Quel tableau! vous me faites frissonner.

CINQMARS.

Lui qui est placé ici pour maintenir la règle!... Non, je ne remettrai de ma vie les pieds ici.

DERVILLE.

Je rougis, je l'avoue, de n'avoir pas été frappé comme vous de cet abus.

CINQMARS, vivement.

Et Versac, et votre chevalier, et ses contes, et vous-même, vous m'avez rempli l'âme d'amertume. Mais, dites-moi : vous

vous étiez donc tous donné le mot pour bafouer ce pauvre d'Arcy ?

DERVILLE, riant.

Ah ! la bonne figure ! avec ses trois pas en arrière dès qu'on le regarde : le chevalier a raison ; il a toujours l'air de vous laisser passer.

CINQMARS.

Voilà comme sont ces messieurs. Les apparences du ridicule les frappent, et voilà un homme jugé. Quoi ! parce que d'Arcy est timide...

DERVILLE.

Ah ! parbleu, Cinqmars, convenez que rien n'est plus ridicule que le rôle qu'il a joué pendant tout le repas...

CINQMARS.

Je le crois bien ! vous l'avez terrassé avec vos éternelles plaisanteries. Oserais-je vous demander ce qui vous en est resté ?

DERVILLE.

Rien, pas la moindre chose. Et voilà pourquoi j'y mets si peu d'importance.

CINQMARS.

Eh bien ! mon ami, vous ne m'en diriez pas autant si vous aviez su en tirer parti. Je le connais, moi, cet homme ; et j'en connais fort peu qui le valent.

DERVILLE.

Je le crois le plus honnête homme du monde ; mais pour l'esprit...

CINQMARS.

Oui, monsieur, oui, pour l'esprit, c'est un homme rare, profond ; et si, au lieu de votre absurde persiflage, vous l'eussiez laissé parler sur vingt matières importantes que vous croyez tous avoir bien approfondies, il vous aurait prouvé, morbleu, comme deux et deux font quatre, que vous ne vous en doutiez seulement pas.

DERVILLE.

Cela n'aurait, ma foi, pas été fort plaisant.

CINQMARS.

Il faut donc rire absolument ? Vous voilà bien avancé ! vous avez fait de la peine à un honnête homme, vous avez manqué

à la justice envers lui, et vous avez perdu une occasion de rendre hommage au vrai mérite.

DERVILLE.

Pour ma part, je suis prêt à lui faire réparation ; mais je ne puis me rappeler encore de sang-froid le contraste de son ennui, de son maintien grave, avec nos folies pendant l'histoire des convulsionnaires.

CINQMARS s'arrête et le regarde.

Elle vous a donc fort diverti ?

DERVILLE.

Beaucoup. Tout comme vous, je pense.

CINQMARS.

Vous la rappelez-vous, cette histoire?

DERVILLE.

A merveille.

CINQMARS.

Eh bien, voyons donc ce qu'elle a de si plaisant. (Ils continuent de marcher.)

DERVILLE.

Je n'y mettrai pas les grâces du chevalier.

CINQMARS.

N'importe, contez toujours.

DERVILLE.

Eh bien, le chevalier a été curieux d'assister à une assemblée de convulsionnaires. Il en a vu une à qui on mit un bourrelet, qui contrefaisait l'enfant, marchait sur ses genoux, et qu'on étendit ensuite sur une croix; en effet, on la crucifia, on lui perça de clous les pieds et les mains; son visage se couvrit d'une sueur froide, elle tomba en convulsion. Au milieu de ses tourments, elle demandait du bonbon, à faire dodo, et mille autres extravagances que je ne me rappelle pas. Détachée de la croix, elle caressait avec ses mains, encore ensanglantées, le visage et les bras des spectateurs... et l'embarras de Mme de Kinski... et les mines du chevalier en les contrefaisant, vous les rappelez-vous[1] ?

1. Voyez t. II, p. 255, la note concernant Du Doyer de Gastel.

CINQMARS.

Oui, mais vous ne riez plus.

DERVILLE, étonné et embarrassé.

Plaît-il?

CINQMARS.

Vous ne riez plus; ce fait ne vous paraît donc plus si plaisant?...

DERVILLE.

C'est que la façon de conter fait tout. Je vous l'avais bien dit; cela n'a plus le même sel.

CINQMARS, en lui prenant la main.

Ce n'est pas cela, mon ami; l'évaporation générale à laquelle on participe sans s'en apercevoir, à la fin d'un repas bruyant, nous ôte souvent la faculté de réfléchir; et le rire déplacé ou inconsidéré en est la suite, quand il ne vient pas d'un vice du cœur. Vous me paraissiez tous, vis-à-vis du chevalier, lorsqu'il contrefaisait les convulsionnaires, comme des gens qui iraient aux petites-maisons, par partie de plaisir, repaître leur férocité du tableau de la misère et de la faiblesse humaines. Comment, morbleu! vous n'êtes affecté que du ridicule de cette indécente pantomime, et vous ne voyez pas que le délire et l'aliénation de ces têtes fanatiques les rendent cruels et homicides envers eux et leurs semblables?

DERVILLE.

J'en conviens; mais au diable, si je puis les plaindre à un certain point. C'est un genre de bonheur qu'ils ont choisi.

CINQMARS.

Soit. Mais la cause de ce choix est absurde!... Ne tient-il pas au dérangement des organes, et par conséquent à la faiblesse de notre nature?... Une fibre plus ou moins tendue... Tenez, un de vos éclats de rire immodérés pouvait vous rendre aussi à plaindre... ou aussi plaisant qu'eux.

DERVILLE.

D'accord.

CINQMARS.

Et les conséquences, monsieur, les conséquences! y avez-vous pensé? Croyez-vous que le fanatisme poussé à ce degré se borne à faire pitié aux uns et à exciter le mépris ou le rire des

autres? Rien ne se communique plus vite; rien n'excite plus de fermentation que cette chaleur de tête... Un homme parvenu à se faire un jeu des tourments et même de sa vie, sera-t-il fort occupé du bonheur et de la conservation de ses semblables? Et si son voisin, son ennemi surtout, a des opinions différentes; s'il les croit nuisibles, dangereuses, voyez-vous où cela mène? Riez donc, morbleu! riez si vous en avez le courage.

DERVILLE.

Non, vous m'en ôtez l'envie. Mais toutes ces réflexions ne se présentent guère, comme vous l'avez dit vous-même, au milieu d'un repas bruyant et gai. Il n'est pas étonnant qu'on se livre alors à la plaisanterie et à la saillie du moment.

CINQMARS.

Pardonnez-moi. Car il y a des gens qui, tout à travers cette ivresse, n'auraient pas ri; et il y en a d'autres qui riraient encore malgré toutes ces réflexions.

DERVILLE.

Oh, ceux-ci auraient tort. Cela prouverait une légèreté impardonnable.

CINQMARS.

Oh, cela prouverait plus que cela. Savez-vous que le rire est la pierre de touche du goût, de la justice et de la bonté?

DERVILLE.

Oui, témoin le rire des enfants, n'est-ce pas?

CINQMARS.

Il est d'inexpérience; et vous venez de rire comme eux. Asseyons-nous sur ce banc.

DERVILLE.

J'avoue que je n'ai jamais trop réfléchi sur le rire ni sur ses causes. Il y en a tant...

CINQMARS, souriant.

Je m'en doutais bien. Pour moi, je crois bien qu'il n'y en a qu'une.

DERVILLE.

Comment, il n'y en a qu'une?

CINQMARS.

C'est toujours l'idée de défaut qui excite en nous le rire; défaut ou dans les idées, ou dans l'expression, ou dans la personne qui agit, ou qui parle, ou qui fait l'objet de l'entretien.

DERVILLE.

Mais il y a des choses plaisantes par elles-mêmes, et qui n'entraînent point l'idée de défaut. Lorsque *le Médecin malgré lui* dit qu'il y a fagots et fagots, je vous défie de n'en point rire, et cependant je n'y trouve pas l'idée de défaut.

CINQMARS.

Ne voyez-vous pas que c'est l'importance qu'il met à ses fagots qui fait rire? Mais indépendamment de cela, vous riez de la simplicité de deux paysans qui parlent avec respect à un bûcheron à moitié ivre, qu'ils prennent pour un célèbre médecin. Celui-ci, inquiet de ce qu'ils lui veulent, cache sa peur autant qu'il peut, et croit leur en imposer par son bavardage. C'est le défaut de jugement des uns, et le manque de fermeté de l'autre qui vous ont préparé au ridicule de son importance; et le malentendu qui règne entre eux achève de rendre la scène plaisante.

DERVILLE.

Mais si cela est ainsi, tout défaut physique et moral devrait faire rire?

CINQMARS.

Oui, toutes les fois que l'idée de nuisible ne s'y trouve pas jointe; car alors elle arrête le rire de tous ceux qui ont atteint l'âge de raison. Vous n'en verrez point rire à l'aspect d'un homme contrefait... Je gage pourtant qu'un bossu vous fait rire.

DERVILLE.

Ma foi, il y a des moments où je n'en répondrais pas.

CINQMARS.

Eh bien, mon ami, il faut n'avoir pour cela aucune idée des inconvénients et des maux attachés à cette disgrâce. Ce ne sera pas celui qui a un bossu dans sa famille qui rira de ceux qu'il rencontre.

DERVILLE.

Tenez, Cinqmars, je ne crois pas à l'impression de votre nuisible. Je me rappelle vingt exemples où on le réduit à rien. N'avez-vous jamais vu des jouteurs combattre sur la rivière?

CINQMARS.

Pardonnez-moi.

DERVILLE.

Eh bien, si après avoir bien combattu, l'un d'eux vient à tomber, les huées, les éclats de rire se font de tous côtés; et l'on ne songe plus que le pauvre diable bafoué peut se noyer...

CINQMARS.

Ils savent nager, tout le monde le sait et y compte. Cela est si vrai, que vous n'avez qu'à mettre à la place du jouteur une femme, un enfant, et vous verrez tous ceux qui riaient consternés et remplis d'effroi. C'est une vérité constante. L'idée de nuisible arrête le rire. Et voilà pourquoi le conte de vos convulsionnaires n'a excité en moi que de l'horreur, malgré toutes les gentillesses et les bouffonneries dont le chevalier le décorait.

DERVILLE.

Vous direz tout ce qu'il vous plaira, j'en ai ri de tout mon cœur; et si le nuisible du conte ne m'a pas frappé, vous ne me persuaderez jamais que je manque pour cela d'humanité.

CINQMARS.

Mon ami, j'en ai eu peur pour vous; mais je suis rassuré par l'impression que vous a faite votre propre récit. C'est faute de réflexion si le nuisible vous a échappé d'abord, cela est clair.

DERVILLE.

Si bien qu'à votre avis, les gens accoutumés à réfléchir doivent moins rire que d'autres.

CINQMARS.

N'en doutez pas. Un philosophe, un juge, un magistrat rit rarement.

DERVILLE.

Ah! quant à ces derniers, la dignité de leur état l'exige.

CINQMARS.

Oui. Mais un homme très-gai ne parvient pas à dompter son caractère par la seule considération que son état l'exige. Il se contraint d'abord par décence, j'en conviens; mais peu à peu la réflexion opère ce que faisait la bienséance, et l'homme léger et enjoué devient vraiment grave. Son état lui montre sans cesse le spectacle de la misère humaine, et les tourments que les hommes envieux, avares ou méchants font éprouver aux bon-

nêtes gens; il aperçoit d'un coup d'œil une foule de conséquences graves dans des choses qui paraissent très-indifférentes au commun des hommes. Le philosophe est dans le même cas.

DERVILLE.

Et, par la raison contraire, les enfants rient de tout.

CINQMARS.

Cela est vrai.

DERVILLE.

Mais une chute fait rire tout le monde. Il n'y a pas de cas où le nuisible se présente plus vite ni plus généralement. Vous en concluez donc que tous ceux qui en rient manquent de goût, de justice, ou de bonté?

CINQMARS.

Non. Car lorsque le nuisible ne l'emporte pas sur le défaut, il fait rire; et c'est le cas d'une chute ordinaire; mais si elle est forte ou dangereuse, elle ne fera rire personne. Si vous prenez un intérêt très-vif à la personne tombée; si c'est une femme, si cette femme est grosse, son premier vacillement vous aura fait frissonner; quelque plaisante ou ridicule que soit sa chute, le nuisible sera la seule idée qui vous occupera, et le défaut n'excitera en vous le rire qu'autant que le nuisible sera entièrement effacé. J'étais dernièrement avec des femmes, dans une loge de la salle des comédiens italiens, sur le boulevard. Cette salle a été construite à la hâte, et manque de solidité. Au milieu du spectacle, la loge au-dessus de la nôtre craqua à deux fois, d'une telle force, qu'elle épouvanta tous ceux des environs que sa chute pouvait mettre en danger. Chacun marqua son effroi d'une manière différente. Une femme de notre loge fit un mouvement comme pour se jeter dans l'orchestre. Il se fit un silence général, mais lorsque tout fut calme, et que l'idée du danger fut totalement détruite, le parterre ne vit plus que la peur outrée de cette femme. Il fut un quart d'heure à rire, à battre des mains, et à se dédommager ainsi du trouble qu'elle lui avait causé.

DERVILLE.

Voilà qui est à merveille. Mais j'ai deux questions à vous faire, d'où dépendra ma conversion, je vous en avertis.

CINQMARS.

Voyons.

DERVILLE.

D'où vient que les hommes timides, même accoutumés à la réflexion, rient-ils toujours en parlant?

CINQMARS.

C'est pour empêcher les autres de rire de ce qu'ils disent. Il n'est pas même nécessaire d'être fort timide pour cela. Toutes les fois qu'on hasarde un propos qu'on n'est pas sûr d'apprécier à sa juste valeur, on rit pour avertir qu'on en aperçoit le défaut... Passons à votre autre question (en souriant), car il me semble que votre conversion s'avance.

DERVILLE.

Vous m'avez dit que ceux qui, par état ou par goût, méditaient profondément sur les misères humaines, ne riaient point; que le rire déplacé ou inconsidéré venait d'inexpérience, lorsqu'il ne partait pas d'un manque de goût, de justice, ou de bonté.

CINQMARS.

Cela est vrai.

DERVILLE.

Comment se fait-il donc que le méchant ne rit jamais?

CINQMARS.

Est-ce que vous ne voyez pas que le nuisible est toujours l'idée principale et permanente du méchant? Il blesse, et il le sait; mais non-seulement il est occupé de nuire, il faut encore qu'il travaille en même temps à prévoir et à parer la vengeance et le ressentiment toujours prêts à fondre sur sa tête. L'importance du mystère et du secret redouble encore en lui la tension d'esprit; il travaille sourdement lorsque les autres se délassent. Pour être accessible au rire, il faut que l'âme soit dans un état de calme et d'égalité; et le méchant est perpétuellement en action et en guerre avec lui-même et avec les autres : voilà pourquoi il ne rit point.

DERVILLE.

Je ne sais point de réplique à cela. (Rêvant.) Les mélancoliques et les amants ne rient pas non plus.

CINQMARS.

Non; mais ils sourient, ce qui vaut peut-être mieux. Au reste, c'est le privilége des choses douces et tendres de caresser notre âme sans l'ébranler assez pour la sortir de son assiette. (Il tire sa montre.) Mais il est tard; vous voulez aller à la pièce nouvelle[1]; que je ne vous retienne pas, Derville. (Ils se lèvent et marchent.)

DERVILLE.

Vous me l'aviez fait oublier. N'y venez-vous pas?

CINQMARS.

Non. On dit que c'est une satire sanglante des hommes qui honorent notre siècle. Mon âme est révoltée de semblables horreurs.

DERVILLE.

Mais d'autres m'ont dit que non; qu'elle n'attaque que leurs ridicules, et alors c'est le but de la comédie.

CINQMARS.

Oui, le ridicule de l'état; mais le personnel me paraît odieux.

1. *Les Philosophes,* comédie en trois actes et en vers, par M. Palissot de Montenoy, de plusieurs académies, fut représentée « pour la première fois par les comédiens Français ordinaires du Roi, » le 2 mai 1760. Cette date nous fixe sur celle de ce dialogue. Comme on le voit, Diderot se borne d'abord à mettre ses griefs en formules générales et ne s'emporte pas encore contre Palissot. Il ne deviendra cruel à son égard, il n'emploiera contre lui des procédés de polémique imités de Voltaire que dans le *Neveu de Rameau,* alors que Palissot décidément incorrigible, non content de l'avoir accusé de plagiat dans les *Petites lettres sur les grands philosophes* et ailleurs; non content de l'avoir montré sur la scène enseignant, de complicité avec Helvétius, D'Alembert, Duclos et *tutti quanti,* comme dit Voltaire, aux laquais à voler dans les poches de leurs maîtres; continuera, dans la *Dunciade,* ses premières attaques en y ajoutant l'accusation de conspirer contre la sûreté de l'État. Nous espérons que lorsqu'on trouvera dans le *Neveu de Rameau* certaines invectives un peu fortes contre Palissot, qui n'était au fond que ridicule par son inconsistance, on se rappellera ce portrait de Dortidius :

Je l'ai connu, vous dis-je, excusez ma franchise :
Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu;
Mais ce n'était qu'un sot, presque de son aveu.
Quelqu'un me le fit voir, et malgré sa grimace,
Et les plats compliments qu'il vous adresse en face,
Et le sucre apprêté de ses propos mielleux,
Je ne lui trouvai rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable et son air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite,
Et je ne vis en lui, pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

Les Philosophes, acte II, scène v.

DERVILLE.

Mais si ceux qu'elle attaque ont en effet des ridicules ?

CINQMARS.

Il n'importe; leur mérite est reconnu, cela suffit pour les respecter. Déchire-t-on un tableau de Raphaël ou du Poussin parce qu'on y découvre dans un coin un petit défaut, une légère incorrection qui ne fait que la millième partie du tableau? Cette incorrection mérite-t-elle d'occuper un instant un homme touché de la beauté du chef-d'œuvre?... Mais voici votre chemin : une autre fois nous causerons, si vous voulez, des bornes qu'un gouvernement éclairé doit prescrire à la critique. C'est une matière assez déliée qu'on ne ferait pas mal, je crois, d'approfondir. (Il lui prend la main.) Bonjour, mon ami, au revoir.

DERVILLE.

Adieu, Cinqmars, je vous quitte à regret; mais je vous rappellerai bientôt l'engagement que vous venez de prendre.

MON PÈRE ET MOI

J'ai perdu ma mère à l'âge de quinze ans. Mon père se chargea seul de mon éducation. Je l'aimais tendrement, et je mis toute mon application à répondre à ses soins. Il était commandant de sa province. Il était à son aise, et passait pour très-riche, parce qu'il tenait un grand état, et qu'il faisait beaucoup d'aumônes. J'avais été bercée par des mies d'idées de grande fortune, et je m'ennuyais souvent de l'économie que me prêchait mon père. Un jour que j'en avais plus d'humeur qu'à l'ordinaire, j'eus avec lui une conversation que je n'ai jamais oubliée. Il y a longtemps que je me propose de la mettre par écrit, parce qu'elle pourra être utile aux jeunes personnes qui se feraient sur la richesse, comme moi, des idées fausses. Voici à peu près ce qui fut dit entre nous.

MOI.

Je ne saurais souffrir qu'on méprise la richesse. Il faut être bien mal né pour ne pas envier tout le bien qu'elle met à portée de faire.

MON PÈRE.

Dis plutôt, mon enfant, qu'il faut être bien vain pour n'en pas redouter les dangers.

MOI.

Je vous assure, mon père, que je n'en suis nullement alarmée. Qu'importe qu'on ait des fantaisies lorsqu'on a de quoi les satisfaire?

MON PÈRE.

Puisse l'expérience, ma fille, ne vous jamais apprendre qu'une fantaisie satisfaite en amène dix autres, et que le moindre

inconvénient des richesses est à la longue l'impossibilité de satisfaire aux besoins réels pour avoir trop cédé aux superfluités.

MOI.

Vous ne me montrez jamais, mon père, que les mauvais côtés de l'opulence; permettez-moi, à mon tour, de plaider un peu sa cause.

MON PÈRE.

J'y consens.

MOI.

Je ne parlerai point de ce que vous appelez son côté frivole. Je sens bien que si l'on n'avait que le luxe et le faste à alléguer en faveur des richesses, elles ne seraient pas aussi désirables pour tous; c'est cependant par ce côté frivole que la richesse fait souvent la douceur et l'agrément de la vie. Mais, sans s'y arrêter, peut-on être indifférent au plaisir d'orner sa maison, d'embellir et d'améliorer sa terre, d'amasser des revenus à ses enfants, sans être obligé de se retrancher, ni de les priver de l'aisance, ni de se refuser à sa générosité naturelle? Je m'en rapporte à vous, mon père : quelle satisfaction n'avez-vous pas lorsque vous avez pu vous laisser aller à ce penchant, et vous avouer en même temps qu'il n'a pas été satisfait à mes dépens? J'ai vu, oui, j'ai vu souvent votre joie à l'aspect de vos coffres remplis du fruit des récoltes; si vous n'êtes pas indifférent à cet avantage, mon père, bien d'autres peuvent en être vains. Je ne sais, mais j'avoue que le particulier le plus riche me paraît être le plus heureux. Par exemple, je sens que j'aurais la fantaisie d'orner ma ville d'un édifice qui me fît connaître aux quatre coins du monde, moins pourtant par sa magnificence que par son utilité.

MON PÈRE.

Sophisme de la vanité, mon enfant!

MOI.

Eh bien, mon père, un pauvre honteux qu'on tire de la misère, un autre indigent qu'on délivre de la servitude, de l'oppression ou de l'injustice... Ceux qu'on aime, à qui on ne laisse pas le temps de désirer... Ah! qui mieux que vous peut être touché de cet avantage! Ce ne sont pas là des sophismes.

MON PÈRE.

Tout cela est en effet très-beau dans la spéculation; mais cela ne se passe point ainsi dans le fait. Tous ces avantages sont chimériques. On ne destine point ses richesses acquises à être réparties sur ceux qui affichent ou qui cachent leur misère. Je vais plus loin. Je suppose ces dispositions bienfaisantes dans le cœur des riches, et j'ai à y opposer tous les vices de caractère que les richesses entraînent, la dureté, par exemple, envers les pauvres, la hauteur envers les domestiques, l'ostentation qui guide la générosité, etc. Passons sur les injustices d'inadvertance et de paresse; mais les injustices de devoir et de décence, lorsqu'on est riche, ne doivent-elles pas, dix fois par jour, faire venir les larmes aux yeux de quiconque a le moindre principe de bienfaisance et d'humanité? La nécessité d'avoir un nombre de valets et d'équipages inutiles, le double de vêtements nécessaires, tandis qu'une foule de malheureux, de créanciers peut-être, sont souvent trop heureux d'emporter quelques légères marques de compassion. Mais la décence ne permet pas qu'on hasarde sa réputation d'homme riche pour se donner celle de fermier du pauvre, qui est la seule que le riche devrait ambitionner.

MOI.

Mais, mon père, il y a des dépenses d'état. Le riche doit-il donc se regarder toute sa vie comme le fermier du pauvre?

MON PÈRE.

Et pourquoi non? A la fin de votre vie, vous trouverez-vous fort à plaindre d'avoir pris et conservé ce titre? Cette ambition serait au moins aussi louable que celle de bâtir un édifice qui n'a souvent d'autre utilité que celle d'afficher la vanité du fondateur.

MOI.

Il pourrait cependant y avoir tel établissement qui ferait également honneur à son instituteur et profit au public.

MON PÈRE.

C'est-à-dire qu'on rendrait justice à son motif; mais on n'a guère vu de ces sortes d'établissements passer la seconde génération sans que les abus ne surpassassent de beaucoup leur utilité. De sorte que si l'instituteur avait employé ses sommes à

acquitter sa dette envers les pauvres qui, vraisemblablement, ont été négligés, elles auraient été beaucoup plus profitables.

MOI.

On peut, je crois, acquitter cette dette, et jouir, en même temps, d'une fortune honnête sans se la reprocher.

MON PÈRE.

Peu de fortunes sont assez innocentes dans leur principe pour en jouir en sécurité. Il en est, cependant. Mais je laisse tous les lieux communs rebattus par les moralistes, et je demande seulement, mon enfant, si l'on est justifié en morale de n'avoir point fait le mal, et de n'avoir fait que le bien quand on a connu le mieux. D'après cette considération, qui ne peut être négligée que par des âmes étroites, voyez à combien de reproches le riche s'expose par le seul emploi de la richesse.

MOI.

Si elle nous rend coupable toutes les fois qu'on n'en fait pas le meilleur usage possible, je ne sache rien de plus incommode ni même de plus funeste que la richesse.

MON PÈRE.

Voilà, ma fille, ce que je ne cesse de vous répéter.

MOI.

Mais, mon père, vous me parlez sans cesse de bienfaisance et d'humanité, et si j'osais...

MON PÈRE.

Parlez.

MOI.

Pourquoi avons-nous tous les jours, souvent pour nous seuls, une table couverte d'un grand nombre de mets exquis et inutiles? Pourquoi occupons-nous une maison immense, dans laquelle nous avons un appartement de chaque saison; tandis que cent mille de nos semblables n'ont point de toit et manquent de pain?

MON PÈRE.

Voilà précisément, ma fille, les injustices d'état dont je vous parlais. Je me suis mis au-dessus du préjugé autant qu'il a dépendu de moi; mais tout ce que j'ai pu faire a été de disposer d'un appartement de cette maison en faveur d'un pauvre

officier retiré du service : encore avez-vous vu les couleurs qu'on a voulu donner à cette action, jusqu'à mander à la cour que je tirais parti du logement que le roi me donne.

MOI.

Mais, en effet, comment faire? Si la bienfaisance est connue, elle perd son prix; si elle est inconnue, on la calomnie.

MON PÈRE.

On la calomnie; et qu'importe?

MOI.

Si le riche renferme ses richesses dans ses coffres, c'est un avare qu'on méprise; s'il les dissipe, c'est un insensé.

MON PÈRE.

L'une et l'autre de ces extrémités seraient, en effet, blâmables; mais souvent on les suppose légèrement. Croyez-vous que celui qui mépriserait tout faste et placerait ses richesses en actions honnêtes ne se ferait pas un caractère plus distingué parmi les hommes et ne leur apprendrait pas, à la longue, combien les idées qu'ils ont de la considération sont fausses et petites?

MOI.

Peut-être; mais un seul riche ne peut pas non plus secourir tous les indigents.

MON PÈRE.

D'accord.

MOI.

Il me paraît très-difficile alors de renfermer son devoir à cet égard dans des bornes irrépréhensibles. A qui doit-on donner, et combien doit-on donner?

MON PÈRE.

Il faut secourir le pauvre. J'appelle ainsi celui qui, par quelque cause insurmontable, n'a pas de quoi satisfaire ses besoins absolus; car je ne veux pas qu'on encourage la débauche et la fainéantise. Quant à votre question, n'est-il pas vrai que si toute la somme de la misère publique était connue, ce serait exactement la dette de toute la richesse nationale?

MOI.

J'entends.

MON PÈRE.

Si la somme de toute la richesse nationale était connue, chaque particulier saurait quelle portion de cette dette il aurait à acquitter. Il dirait : Toute la richesse nationale doit tant à la misère publique; donc la portion de la richesse nationale que je possède doit tant à la misère publique que j'ai à soulager. Me suivez-vous?

MOI.

Oui, mon père, à merveille.

MON PÈRE.

Vous convenez donc bien que ce qu'il donnerait de moins serait un vol fait aux pauvres? Il ne commencerait à être humain, généreux, bienfaisant qu'en donnant au delà.

MOI.

Eh bien! oui, mon père; mais la somme de la misère publique n'est pas connue.

MON PÈRE.

Ajoutez que chacun ignorant sa dette, on ne s'acquitte point, ou l'on s'acquitte mal. Quand on a jeté un liard dans le chapeau d'un pauvre, on se tient quitte. Voilà pourquoi, mon enfant, il vaut mieux faire trop que trop peu.

MOI.

Mais ne doit-on pas plus à ses héritiers qu'à des inconnus?

MON PÈRE.

Sans doute; mais les bornes de ce qu'on leur doit sont aisées à prescrire. Le nécessaire de leur état; voilà tout, et ils ne sont point en droit de se plaindre.

MOI.

Vos principes me paraissent bien sévères. Combien vous condamnez de riches!

MON PÈRE.

Moi-même, je n'ai peut-être pas satisfait à mon devoir aussi rigoureusement que je le devais; mais j'ai fait de mon mieux. J'aurais pu, comme tous ceux de mon rang, avoir des équipages de chasse, nombre de domestiques et de chevaux inutiles; mais j'ai mieux aimé nourrir et habiller douze pauvres de plus tous les hivers. Depuis que vous êtes répandue dans le monde, vous

m'avez demandé quelquefois de faire monter les diamants de feu votre mère, d'augmenter votre pension, de vous donner une femme de chambre de plus; je n'ai point trouvé vos demandes déplacées. Par la même raison, vous devez avoir trouvé un peu de dureté dans mes refus; mais voyez, mon enfant, était-il naturel que je me rendisse à des fantaisies, tandis que les pauvres habitants de ma terre auraient gémi des retranchements que j'aurais été obligé de leur faire?

MOI.

Ah! mon père, je ne serais pas digne d'avoir le nécessaire, si je pouvais regretter l'emploi des sommes que vous m'avez refusées.

MON PÈRE.

Je gage, mon enfant, que vous n'avez point encore pensé à vous acquitter de votre dette... Vous rêvez. Tranquillisez-vous, j'y ai pourvu. Songez seulement que lorsque vous succéderez à mon bien, vous succéderez aussi à mes obligations.

De ce jour, je fis vœu de porter une petite bourse destinée au payement de la dette des pauvres. Celle de mes fantaisies a été longtemps beaucoup plus considérable, et j'en rougis. Après cette conversation, qui me rendit triste et rêveuse parce qu'elle contrariait mes idées, nous nous promenâmes chacun de notre côté. Mon bon père rêvait; je lui en demandai le sujet; il fit difficulté de me le dire, craignant que les idées qui l'occupaient ne fussent au-dessus de ma portée. En effet, je n'en compris pas alors toute l'étendue. «Mourrai-je, me dit-il, sans avoir vu exécuter une chose qui ne coûterait qu'un mot au souverain; qui préviendrait toutes les années des millions d'injustices et qui produirait une infinité de bien?

— Quel est ce projet, lui dis-je, mon père?

— Il n'est pas de moi, reprit-il; il est d'un de mes amis. J'ai toujours regretté qu'il n'ait pas été à portée d'en faire usage. C'est la publication du tarif général des impôts et de leur répartition. Par là, on connaîtrait le dénombrement du peuple; la population d'un lieu et la dépopulation d'un autre; les richesses de chaque citoyen; la pauvreté, et par conséquent la dette des richesses; l'inégalité de la répartition serait empêchée, car qui oserait ainsi publiquement accorder de la prédilection par quelque vue que ce soit d'intérêt ou de timidité?

L'impôt ne doit tomber que sur celui qui est au-dessus du besoin réel. Celui qui est au-dessous est de la classe des pauvres, et elle ne doit rien payer; sans compter le frein que cette publicité mettrait nécessairement à l'avidité et aux vexations des gens préposés à la perception des impôts. C'est dans nos provinces, dans nos campagnes qu'on peut voir à quels excès ces abus sont portés... » Cette conversation dura jusqu'au soir, et je la vis finir à regret.

Mon père mourut longtemps après. C'est alors que se montra une foule de pauvres pensionnaires à moi-même inconnus. Le beau cortége que ces malheureux désolés; plus honorable, plus touchant sans doute que celui d'une nombreuse livrée ! Je tâche de marcher sur les traces de mon père; mais je n'ose me flatter d'égaler jamais ses vertus. Me conduire autant que je peux par ses principes, c'est tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire.

LE GULISTAN

OU

LE ROSIER DU POËTE SADI [1]

Sadi écrivait au milieu du XIII[e] siècle [2]. Il avait cultivé le bon esprit que nature lui avait donné; il fréquenta l'école de Bagdad; il voyagea en Syrie, il tomba entre les mains des chrétiens qui le mirent aux fers, et l'envoyèrent aux travaux publics. La douceur de son caractère et la beauté de son génie lui acquirent un protecteur qui le racheta et qui lui donna sa fille. Il a composé un poëme intitulé *le Gulistan*, ou *le Rosier*. En voici l'exorde traduit à ma manière.

« Une nuit, je me rappelai la mémoire des jours que j'avais passés. Je vis combien j'avais perdu de moments, et j'en fus affligé, et je versai des larmes, et à mesure que mes larmes

1. Cet extrait parut en 1762, numéro du 1[er] novembre, dans la *Correspondance* de Grimm, sous ce titre : *Du Poëte Sadi.* Il était depuis 1759 dans le portefeuille de Diderot, qui, à cette époque, en envoyait une copie à M[lle] Voland (lettre du 2 novembre). Nous reprenons dans la *Correspondance* de Grimm les fables que M. Brière y avait laissées, sans doute parce qu'elles sont reproduites en partie dans les *OEuvres* de Saint-Lambert, mais elles y sont d'une façon différente. La plus récente version de Sadi avait été donnée par d'Alègre, en 1704; (avons-nous réellement affaire ici à un essai de traduction du persan? Le persan aurait-il été un instant l'occupation de la Société philosophique? Il n'y aurait là rien d'impossible. Dans tous les cas, pour montrer que ces essais manquèrent un peu de sérieux, nous mettrons en regard de la traduction de Diderot quelques passages de celle de M. Ch. Defrémery (*Gulistan, ou le Parterre de roses,* Paris, Firmin Didot, 1858, in-18), à la préface de laquelle nous renvoyons pour tout ce qui concerne Sadi, au point de vue historique et littéraire. Diderot s'occupait alors de la philosophie des Sarrasins pour l'*Encyclopédie,* il venait de lire beaucoup de livres sur ce sujet ; c'est ce qui explique l'attribution à Sadi de passages qui ne se retrouvent pas dans cet auteur.

2. Sixième de l'hégire (année 656, 1258 de J.-C.).

coulaient, il me sembla que la dureté de mon cœur s'amollissait, et j'écrivis ces vers, qui convenaient à ma condition [1].

« A chaque instant une partie de moi-même s'envole. Hélas! qu'il m'en est peu resté! Malheureux, tu as cinquante ans, et tu dors encore! Éveille-toi; la nature t'a imposé une tâche; t'en iras-tu sans l'avoir faite? Le bruit du tambour et de la trompette s'est fait entendre, et le soldat négligent n'a pas préparé son bagage. L'aurore est levée, et les yeux du voyageur paresseux ne sont pas encore ouverts. Veux-tu ressembler à ces insensés? Celui qui était venu a commencé un édifice, et il a passé; un autre le continuait, lorsqu'il a passé; un troisième s'occupait aussi du monument de vanité, lorsqu'il a passé comme les premiers. L'opiniâtreté de ces hommes, dans une chose de néant, ne doit-elle pas te faire rougir! Tu ne prendrais pas un homme trompeur pour ton ami, et tu ne vois pas que rien ne trompe comme le monde? Le monde s'en va, la mort entraîne indistinctement le méchant et le bon; mais la récompense attend celui-ci. L'infortuné, c'est celui qui va mourir sans se repentir. Repens-toi donc; amende-toi; hâte-toi de déposer dans ton sépulcre la provision de ton voyage. Le moment presse; la vie est comme la neige. A la fin du mois d'août, qu'en est-il resté sur la terre? Il est tard, mais tu peux encore si tu veux, si tu ne permets pas aux charmes de la volupté de te lier. Allons, Sadi, secoue-toi [1]. »

Le poëte ajoute : « J'ai pesé mûrement ces choses; j'ai vu que c'était la vérité, et je me suis retiré dans un lieu solitaire. J'ai abandonné la compagnie des hommes; j'ai effacé de mon esprit tous les discours frivoles que j'avais entendus. Je me suis proposé de ne rien dire à l'avenir d'inutile, et j'avais formé cette résolution en moi-même et je m'y conformais, lorsqu'un ancien camarade, avec qui j'avais été à la Mecque sur un même chameau, fut conduit dans mon ermitage. C'était un homme d'un caractère serein et d'un esprit plein d'agrément. Il chercha à m'engager de conversation. Inutilement; je ne proférai pas une

1. Voici la traduction exacte, d'après M. Defrémery : « Une nuit, je pensais aux jours écoulés, je soupirais à cause de ma vie dissipée, je perçais la pierre de la cellule de mon cœur avec le diamant de mes larmes, et je prononçais ces vers analogues à ma situation... »

2. « Écoute avec l'oreille de l'âme le conseil de Sadi : Tel est le chemin; sois homme, et va. » (*Traduction Defrémery.*)

parole. Dans les moments qui suivirent, si j'ouvris la bouche, ce fut pour lui révéler mon dessein de passer ici, loin des hommes, tranquille, obscur, ignoré, le peu qui me restait de jours à vivre, adorant Dieu dans le silence, et ordonnant toutes mes actions à la dernière; mais l'ami séduisant me peignit avec tant de douceur et de force l'avantage d'ouvrir son cœur à l'homme de bien, lorsqu'on l'avait rencontré, que je me laissai persuader. Je descendis avec lui dans mon jardin; c'était au printemps; les roses étaient écloses; l'air était embaumé du parfum qu'elles exhalent sur le soir. Le jour suivant, nous allâmes nous promener et converser dans un autre jardin. Il était aussi planté de roses et embaumé de leur parfum; nous y passâmes la nuit. Au point du jour, mon ami se mit à cueillir des roses, et il en remplissait son sein. Je le regardais, et son amusement m'inspirait des pensées sérieuses, je me disais : Voilà le monde, voilà ses plaisirs, voilà l'homme, voilà la vie, et je méditais un ouvrage que j'appellerais *le Rosier,* et je confiai cette idée à mon ami et il l'approuva, et je commençai mon ouvrage, qui fut achevé avant que les roses ne fussent fanées dans le sein de mon ami [1]. »

HISTOIRES OU FABLES SARRASINES

PREMIÈRE FABLE [1].

Au temps d'Isa, trois hommes voyageaient ensemble; chemin faisant, ils trouvèrent un trésor; ils étaient bien contents. Ils continuèrent de marcher, mais la faim les prit, et l'un dit: « Il faudrait avoir à manger, qui est-ce qui en ira chercher? — C'est moi, » répondit un second. Il part, il achète des mets; mais en les achetant, il pensait que s'il les empoisonnait, ses compagnons de voyage en mourraient et que le trésor lui resterait, et il empoisonna les mets. Cependant les deux autres avaient médité, pendant son absence, de le tuer, et de partager

1. « En un mot, il restait encore des roses au jardin lorsque le livre du *Gulistan* parvint à sa fin. » (*Traduction Defrémery.*)
2. Nous ne retrouvons pas cette fable dans le *Gulistan.*

entre eux le trésor. Il arriva, ils le tuèrent; ils mangèrent des mets qu'il avait apportés; ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

DEUXIÈME FABLE[1].

Un jeune homme honnête et tendre aimait une jeune fille sage et belle; c'est ainsi que je l'ai lu. Ils voyagèrent une fois sur la mer, dans un même vaisseau. Voyage malheureux! Le vaisseau fut porté contre des rochers et brisé, et ils allaient périr, lorsqu'un matelot alla au secours du jeune homme et lui tendit la main. Mais le jeune homme lui criait du milieu des flots: Laissez-moi, et sauvez mon amie. Les hommes ont connu ce trait généreux et l'ont admiré.

Longtemps après le jeune homme mourut, et l'on entendit qu'il disait en expirant : « Femmes, fermez l'oreille à l'homme trompeur qui oubliera son amie dans le temps de l'adversité! »

Le jeune homme et son amie vécurent ensemble des jours heureux, aimant tendrement tous les deux, et tendrement aimés.

Apprenez la leçon d'amour de celui qui la sait. C'est le poëte Sadi; c'est lui qui sait la vie et les mœurs des amants. Les docteurs de Bagdad ne savent pas mieux la langue arabique. C'est lui qui dit : « Si vous avez une amie, attachez-y votre âme tout entière; si vous avez une amie, qu'elle soit la seule au monde pour qui vous avez des yeux. Si Léila et Metshnunus revenaient au monde, je leur apprendrais à aimer. »

TROISIÈME FABLE[2].

Un soir, après souper, nous étions assis autour du feu, mon père, mes frères, mes sœurs et moi. Je méditai quelque temps: après avoir médité, j'ouvris le saint Alcoran, et je lus; mais mes frères et mes sœurs s'endormirent, et il n'y eut que mon père qui m'écoutât. Surpris, je lui dis : « Mon père, n'est-il pas honteux que mes frères et mes sœurs se soient endormis, et

1. *Gulistan,* chap. v, historiette 21. Corriger, d'après le texte, et M. Defrémery: « Il y avait un jeune homme loyal et honnête, qui était épris d'un beau garçon, etc. »

2. *Gulistan,* chap. II, historiette 7. Elle se termine ainsi : « Ame de ton père ! si, toi aussi, tu étais endormi, cela vaudrait mieux que de tomber sur la peau des autres. » (*Traduction Defrémery.*)

qu'il n'y ait que vous qui m'écoutiez? » Et il me répondit : « Mon fils, chère partie de moi-même, eh! ne vaudrait-il pas mieux que tu dormisses comme eux, que d'être si vain de ce que tu fais? »

QUATRIÈME FABLE[1].

Un roi avait condamné un de ses sujets à mort; ce malheureux lui demandait grâce, mais inutilement; le roi était inflexible. Quand cet homme condamné vit qu'il fallait périr, son cœur s'irrita, sa langue s'enfla, et il chargea le monarque d'injures. Le monarque voyait que cet homme parlait, mais il ne l'entendait pas. Il demanda à un de ses courtisans ce qu'il disait, et ce courtisan lui répondit : « Prince, il dit que celui qui fera miséricorde dans ce monde l'obtiendra dans l'autre où nous serons tous jugés. » Le monarque, touché de ce discours, accorda la vie au coupable; mais un autre courtisan ouvrit la bouche, et dit au premier qu'il ne convenait pas à des hommes comme eux de mentir à leur souverain, et au souverain, que ce misérable s'était exhalé contre lui en injures. Le prince prit la parole, et dit à celui-ci : « J'aime mieux son mensonge que ta vérité; son mensonge m'a fait faire une action de miséricorde; ta vérité m'en eût fait faire une de sévérité. Son mensonge a sauvé la vie; ta vérité eût donné la mort; » et se tournant ensuite vers l'autre, il ajouta : « Cependant qu'on ne me mente jamais. »

EXTRAIT DU SECOND CHAPITRE[2].

« Pendant que j'étais religieux, j'avais fait une profonde étude de la morale et de moi-même. Mes réflexions s'étaient assemblées dans mon cerveau, comme les eaux des torrents dans un lac qui va déborder; j'avais médité sur les imperfec-

1. *Gulistan*, chap. I, historiette 1. La moralité de Sadi est : « Le mensonge mêlé d'utilité est préférable à la vérité qui excite des troubles. » Diderot s'est encore servi de cette historiette dans la *Réfutation de* L'HOMME, t. II, p. 408.
2. Ce chapitre a trait aux mœurs des derviches.

tions des hommes du monde et sur les perfections des hommes de mon état; je m'enorgueillissais dans mes pensées, et je me sentais un besoin d'épancher au dehors l'estime de moi-même et le mépris des autres. J'aurais voulu répandre ces sentiments dans le monde entier, et je me rendis à Balbeck, qui me parut un théâtre digne de moi; bientôt j'osai entrer dans le temple le plus fréquenté pour y prêcher le peuple.

« Je traversai le temple avec ce maintien modeste et ce front baissé que nous prescrit la règle; mais je jetais de temps en temps des regards dédaigneux sur les flots des fidèles qui s'ouvraient à mon passage. Je jouissais du respect que mon habit me semblait leur imposer, et j'étais bien sûr de leur en inspirer dans peu pour ma personne. Je montai enfin dans la tribune, je levais au ciel des yeux pleins de confiance, et je me semblais lui demander moins des lumières que son attention sur les services que j'allais lui rendre. Je rabaissais mes regards sur le peuple, et je voyais une foule hébétée dont les yeux étaient fixés sur moi. Elle était sans mouvement, et semblait attendre l'âme que j'allais lui donner. Je voyais dispersés dans la foule plusieurs religieux. Ils m'écouteront, disais-je, avec jalousie; ils feront entre eux des critiques de mon discours; mais ils en feront des éloges au peuple : ils en diront du bien sans en penser; peut-être même, en les flattant, en les intéressant à mes succès, les ferais-je convenir que je ne suis pas sans éloquence. Je veux, quand je parlerai de leurs mœurs et de leur génie, me livrer à l'enthousiasme; je veux mettre alors à leurs pieds les héros, les savants, et la masse entière du genre humain.

« En ramenant mes regards auprès de la tribune, je vis un groupe de sages. Les uns étaient de la cour, les autres de l'académie. Je sentis à cette vue la rougeur me monter au front; mon âme était vivement émue par différents sentiments; il y entrait de la honte et de la crainte, de la colère et de l'humiliation. Ah! disais-je en moi-même, ces gens-là vont rire. Je craignais le jugement qu'ils allaient porter de moi; j'étais indigné contre des hommes auxquels je ne pourrais en imposer, et, malgré mes efforts, je me sentais accablé du mépris que ces sages avaient pour les gens de mon état, et de celui qu'ils auraient vraisemblablement pour ma rhétorique.

« Je n'avais jusque-là prêché que fort peu, et pour m'es-

sayer, dans de petites bourgades. Là, je pouvais, sans crainte de faire rire, parler avec respect du voyage de la jument Borack [1] au ciel de la lune; je pouvais, sans offenser personne, faire descendre de quel ciel il me plaisait chacun des versets du Coran; je pouvais, sans crainte que personne le trouvât mauvais, allonger et élargir à mon gré le pont qui mène en enfer; je pouvais entasser des miracles et des figures, de l'enthousiasme et du merveilleux, délirer, crier, et me tenir bien sûr de la crédulité et de l'admiration publiques; mais à Balbeck ce n'était pas la même chose. J'avais affaire à des gens qui voulaient de l'ordre, de la raison, de l'élégance, et encore tout cela devait peu les toucher; le fond des choses devait faire tort à la manière dont elles seraient rendues. Dans les bourgades, je pleurais, et on pleurait; je criais, et mes cris répandaient l'épouvante; là, mon enthousiasme entraînait, et à Balbeck il devait être ridicule. Cette pensée me faisait frémir; cependant je me rassurais un peu en me disant que ces sages, dont je craignais si fort la censure, n'étaient peut-être que cinq ou six hommes d'esprit, et que la foule du peuple, qui n'était que peuple, était innombrable. Je voyais les têtes des sots, elles étaient en grand nombre; et à peine pouvais-je distinguer quelques têtes d'hommes d'esprit : celles-ci me paraissaient comme les fleurs des pavots paraissent parmi les épis d'un champ de froment prêt à être moissonné. Enfin je commençai mon discours, mais non sans inquiétude.

« J'avais choisi pour sujet les vengeances de Dieu. Je les peignais redoutables, et je les peignais inévitables. Je me souvenais d'avoir entendu dire à mes maîtres : « Mon fils, faites craindre « Dieu ; le prêtre n'est pas honoré, lorsque Dieu n'est pas ter- « rible. » Je fis des tableaux effrayants des supplices de l'enfer, et, en faisant faire quelques petites fautes aux justes, j'y précipitais des justes le plus que je pouvais; je n'en sauvais pas un de ceux qui avaient compté sur leurs œuvres plus que sur nos prières. Je voyais les sages jeter des regards de pitié, tantôt sur

1. Nom de la jument de Mahomet. C'était, dit d'Herbelot (*Bibliothèque orientale*) un animal d'une taille moyenne entre celle d'un âne et celle d'un mulet. Le voyage de Mahomet, de Jérusalem, au ciel s'appelle *al Mesra*; la nuit pendant laquelle se fit cette excursion est nommée *Leïlat al meerage* (*la nuit de l'ascension*). *Al Borak* signifie *resplendissant*.

TABLE

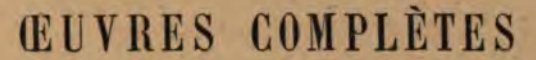
DU TOME QUATRIÈME.

BELLES-LETTRES.

I.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — 1881



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

DIDEROT

REVUES SUR LES ÉDITIONS ORIGINALES

COMPRENANT CE QUI A ÉTÉ PUBLIÉ A DIVERSES ÉPOQUES

ET LES MANUSCRITS INÉDITS

CONSERVÉS A LA BIBLIOTHÈQUE DE L'ERMITAGE

NOTICES, NOTES, TABLE ANALYTIQUE

ÉTUDE SUR DIDEROT

ET

LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE AU XVIII[e] SIÈCLE

PAR J. ASSÉZAT

TOME QUATRIÈME

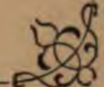


PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1875

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.

Prix : 40 fr.

